

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME IX-1971

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* ; EM. CONDU-RACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU ; AL. DUȚU — *secrétaire de la Rédaction*.

*Mélanges d'histoire, d'art et de philologie dédiés au XIV^e
Congrès international d'études byzantines*

S O M M A I R E

M. ANDREEV (Sofia), Sur le problème de la coexistence du droit écrit et du droit coutumier des Slaves du Sud au Moyen Age	335
I. BARNEA (Bucarest), Dinogetia et Noviodunum, deux villes byzantines du Bas-Danube	343
V. BEŠEVLIEV (Sofia), Zwei Versionen bei Theophanes und Nikephoros dem Patriarchen	363
PETER CHARANIS (Rutgers University—New Brunswick), Observations on the "Anti-Zealot" Discourse of Cabasilas	369
MARIA COMȘA (Bucarest), Quelques données concernant les rapports des territoires nord-danubiens avec Byzance aux VI ^e —VIII ^e siècles	377
I. DUJČEV (Sofia), Nouvelles données sur les peintures des philosophes et des écrivains païens à Bačkovovo	391
JEAN GOUILLARD (Paris), Le Photius du Pseudo-Syméon Magistros	397
R. GUILLAND (Paris), Contribution à l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le chartulaire et le grand chartulaire	405
OCTAVIAN ILIESCU (Bucarest), Le montant du tribut payé par Byzance à l'Empire ottoman en 1379 et 1424.	427
JOHANNES IRMSCHER (Berlin-DDR), Winkelmann und Byzanz	433
J. KARAYANNOPULOS (Thessaloniki), Zur Frage der Slavenansiedlungen auf dem Peloponnes	443
COSTAS P. KYRRIS (Nicosia), The Admission of the Souls of Immoral but Humane People into the <i>Limbus Puerorum</i> , According to the Cypriote Abbot Kaïoumos (VIIth Century A. D.) Compared to the Quran's <i>Al 'Arāf</i> (Suras 7 ⁴⁴⁻⁴⁶ , 57 ^{13f})	461
E. KRIARAS (Thessaloniki), Kritische Bemerkungen zu kretischen Texten	479
MACIEJ SALAMON (Katowice), Some Notes on an Inscription from Medieval Silistra (c. 976)	487
H. MIHĂESCU (Bucarest), La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe	497
D. M. NICOL (London), The Doctor-Philosopher John Comnen of Bucharest and his Biography of the Emperor John Kantakouzenos	511
N. OIKONOMIDÈS (Montréal), A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XI ^e siècle : le métropolitain de Turquie	527
FRANCISC PALL (Cluj), Encore une fois sur le voyage diplomatique de Jean V Paléologue en 1365/66	535

NICHOLAS J. PANTAZOPOULOS (Thessaloniki), Peculiar Institutions of Byzantine Law in the Georgikos Nomos	541
B. PAPOULIA (Athen), Blüte und Untergang von Byzanz: eine dialektische Beziehung	549
ANNE E. PENNINGTON (Oxford), Evstatie's Song Book of 1511: Some Observations	565
E. STĂNESCU (Bucarest), Les „Βλάχοι” de Kinnamos et Choniâtès et la présence militaire byzantine au nord du Danube sous les Comnènes	585
V. TĂPKOVA-ZAIMOVA (Sofia), Un évêché peu connu en Thrace orientale — Πέριβερτις	595
É. TRAPP (Wien), Pontische Elemente im Wortschatz des Digeneseleos	601
EDMOND VOORDECKERS (Lovendegem), Un empereur palamite à Mistra en 1370	607
KURT WEITZMANN (Princeton), A 10th Century Lectionary. A lost Masterpiece of the Macedonian Renaissance	617
<i>Notices bibliographiques</i>	641

SUR LE PROBLÈME DE LA COEXISTENCE DU DROIT ÉCRIT ET DU DROIT COUTUMIER DES SLAVES DU SUD AU MOYEN ÂGE

M. ANDRÉEV

(Sofia)

1. La réception du droit écrit byzantin dans le droit écrit des Slaves du Sud pendant l'époque du Moyen Age est un fait incontestable. Ici je ne peux que noter brièvement les faits qui sont très bien connus à tous ceux qui s'occupent des problèmes du droit des Slaves du Sud pendant cette époque. L'Eclogue byzantine a été traduite en langue slave probablement vers la fin du IX^e ou au commencement du X^e siècle, en Bulgarie¹. Peu de temps avant fut créée en Bulgarie la première loi slave — Законъ соудный людъмъ (la Loi pour juger les gens)². Si dernièrement on discute le problème où a été créée cette loi³, on ne met pas en doute le fait qu'elle était appliquée dans les pays des Slaves du Sud. En ce qui concerne la Loi agraire byzantine et le Syntagma de Matheus Blastarès, on sait très bien que ces lois traduites en slave étaient

¹ M. Andréev, *Le droit romain et l'Eclogue slave (quelques considérations sur les écarts de l'Eclogue slave du droit romain)*, Bartolo da Sassoferrato, studi e documenti per il VI centenario, I, Milan, 1961, p. 109 et suiv.

² M. Andréev, *Sur l'origine de «Zakon Sudnyi Ljudem» (Loi pour juger les gens)*, «Revue des études sud-est européennes», t. I^{er}, 1963, n^{os} 3—4, p. 331 et suiv.

³ H. F. Schmid, *La legislazione bizantina e la pratica giudiziaria occidentale nel più antico codice slavo, Atti del Congresso internazionale di diritto romano e di storia del diritto*, I, Vérone, 1948, p. 395 et suiv.; I. Vašić, *Origine cyrillo-méthodienne du plus ancien code slave dit «Zakon Sudnyi Ljudem»*, «Byzantinoslavica», XII, 1951; С. Троицкий, *Святой Мефодий как славянский законодатель, Богословские труды*, сб. II, Моск. Патриархия, Moscou, 1961, p. 83 et suiv.; В. Ганев, *Законъ соудный людъмъ, правно-исторически и правно-аналитични проучвания*, изд. БАН, Sofia, 1959 (V. Ganev, *Zakon Soudni Ljudm*, résumé en français, p. 617—620); М. Андреев, *Нови проучвания и нови теории относно произхода на Законъ Соудный Людъмъ*, «Годишник на Соф. Университет», Юрид. факултет, т. LV, 1964 (M. Andréev, *Nouvelles études et nouvelles théories concernant l'origine de la Loi pour juger les gens*, «Annuaire de l'Université de Sofia», Faculté de droit, t. LV, 1964, résumé en français, p. 78—83).

connues aussi bien en Serbie, qu'en Bulgarie médiévale⁴. Enfin les chrysobulles serbes et bulgares ne donnent pas lieu de douter qu'ils avaient comme modèle des chrysobulles byzantins⁵. Tous ces faits prouvent que le droit écrit byzantin était accepté par les Etats féodaux des Slaves du Sud.

Cependant le droit byzantin n'était pas accepté sans changements et sans modifications. Même dans la traduction slave de l'Eclogue byzantine on peut constater des changements du texte byzantin qui ne sont pas dus aux erreurs ou à l'incompréhension du traducteur⁶. Encore plus profondes sont les modifications des textes byzantins dans le plus ancien code slave — la Loi pour juger les gens⁷. Enfin les changements des formules des chrysobulles sud-slaves, formules empruntées aux chrysobulles byzantins prouvent que les chancelleries serbe et bulgare ne suivaient pas servilement les modèles de la chancellerie byzantine⁸. Il me semble que les changements des principes et des institutions du droit byzantin faits par les organes de la puissance judiciaire des Slaves du Sud qui les appliquaient étaient encore plus profonds. C'est compréhensible si l'on a en vue les causes qui ont provoqué la réception du droit byzantin dans les pays des Slaves du Sud.

Les conditions sociales et économiques du féodalisme qui s'imposaient dans ces pays, les intérêts de la classe féodale exigeaient la promulgation d'un nouveau droit, plus approprié aux relations féodales.

⁴ В. Радочић, *Српски рукопис земљ о радничког закона, Зборник радова САН*, XLIV, Византолошки институт САН, књ 3, Belgrade, 1955; *Fontes graeci historiae bulgaricae*, III, Academia Litterarum Bulgarica, Institutum Historicum, Serdicae, 1960; С. Новаковић, *Матије Властара Синтагмат, азбучни зборник византијских црквених и државних закона и правила*, Српска Краљевска Академија, Belgrade, 1907; Т. Флоринский, *Памятники законодательной деятельности Душана, царя сербов и греков*, Киев, 1888; М. Андреев, *Един непроучен препис на Синтагмата на Матей Властар*, «Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Wrocławskiego», Série A, n° 34, Nauki społeczne, 1961, Prawo VIII, p. 77 et suiv.

⁵ Г. Ильинский, *Грамоты болгарских царей, Древности, Труды Славянской комиссии Императорского Моск. Археолог. общества*, t. V, Moscou, 1911; Ст. Новаковић, *Законски споменици српских држава средњег века*, Belgrade, 1912; А. Соловьев, *Одобрани споменици српског права (од XII до краја XV века)*, Belgrade, 1926; F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Münchner Verlag, Munich, 1948; F. Dölger, *Der Kodikello des Christodulos in Palermo, ein bisher unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde*, «Archiv für Urkundenforschungen», 1929; M. Lascaris, *Influences byzantines dans la diplomatie bulgare, serbe et slavo-roumaine*, «Byzantinoslavica», 1931; М. Андреев, *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право*, Изд. БАН, София, 1965 (M. Andréev, *Le chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare*, Ed. A.B.Sc., Sofia, 1965, résumé en français, p. 176—182).

⁶ M. Andréev, *Le droit romain et l'Eclogue slave*, p. 114 et suiv.

⁷ M. Andréev, *Sur l'origine du « Zakon sudnyi Ljudem »*, p. 333 et suiv.

⁸ M. Андреев, *Ватопедската грамота*, p. 28.

C'était le droit byzantin qui pouvait répondre à ces exigences. Donc il fut reçu par le législateur slave⁹.

Mais le droit coutumier des Slaves du Sud n'était pas aboli et ne pouvait pas l'être. C'est pourquoi les systèmes du droit écrit d'origine byzantine et du droit coutumier coexistaient. Ce fait pose devant nous deux problèmes, à savoir : quels étaient les domaines d'application de l'un et de l'autre et quelles étaient les influences réciproques de ces deux systèmes.

2. Les renseignements concernant le droit féodal des Slaves du Sud dont nous disposons ne sont pas très abondants mais tout de même la solution de cette question, quels étaient les domaines d'application de leur droit écrit et de leur droit coutumier ne me paraît pas très difficile. Il faut avoir en vue que même des organes de l'administration provinciale qui avaient une position très basse dans la hiérarchie administrative comme les vatakh et les topchtikals exerçaient des fonctions judiciaires¹⁰. Donc on ne peut pas douter que ces gens qui ne connaissaient pas le droit écrit et qui assez souvent étaient illettrés ne pouvaient appliquer que le droit coutumier. En général les choses n'étaient pas tellement différentes en ce qui concerne les juges provinciaux d'une position relativement inférieure dans la hiérarchie judiciaire.

D'autre part, il n'est pas très difficile de comprendre que les relations juridiques qui existaient entre les membres des communes slaves étaient en général — elles aussi — étrangères au droit écrit d'origine byzantine quand elles étaient résolues à l'amiable.

Tout ce qui est dit plus haut facilite la solution du problème posé. Les positions du droit écrit d'origine byzantine étaient plus fortes dans les centres des Etats slaves et dans l'activité des cours supérieures¹¹. C'étaient surtout les couches supérieures de la classe féodale qui connaissaient et appliquaient le droit écrit d'origine byzantine. En ce qui concerne les crimes les plus graves et surtout les crimes contre la sécurité de

⁹ Ici je laisse à part les autres influences juridiques et culturelles exercées par rapport à certains pays des Slaves du Sud. Pour ces influences v. par exemple Ђ. Радојичић, *Источно и западна компонента старих јужнословенских књижевности*, ГЛАСА CCLVI, књ 12 од друштвених наука, Српске Академије Наука и Уметности, Belgrade, 1963.

¹⁰ V. le chrysobulle de Virgino brdo, Ильинский, *Грамоты*, p. 14, 15.

¹¹ Si on ne dispose pas de renseignements concrets pour les cours supérieures de l'Etat bulgare, la situation n'est pas la même en ce qui concerne les cours supérieures de l'Etat serbe — v. Т. Тарановски, *Историја српског права у Неманићкој држави*, III—IV, Belgrade, 1935, p. 161 et suiv.; Ђ. Јанковић, *Историја државе и права феудалне Србије (XII—XV в.)*, III изд., Belgrade, 1961, p. 111 et suiv.

l'Etat féodal¹², on ne peut pas douter que les dispositions du droit écrit ne soient pas appliquées¹³.

Un peu plus délicate est la question de l'application du droit coutumier dans le domaine du droit canonique. Sans doute le droit canonique était droit écrit. Sans doute les organes de l'Eglise orthodoxe qui exerçaient des fonctions judiciaires n'étaient pas illettrés. Mais tout de même, ici aussi les conceptions et les idées du droit coutumier slave trouvaient la possibilité d'être appliquées grâce au fait que les organes ecclésiastiques étaient membres des peuples slaves et avaient leur compréhension et leurs idées en ce qui concerne le droit et ses institutions.

3. La question de savoir quelles étaient les influences réciproques entre le droit écrit des peuples slaves d'origine byzantine et leur droit coutumier est plus délicate et plus compliquée. Sans doute les deux systèmes qui coexistaient ne pouvaient pas rester sans influence l'un sur l'autre. Il faut avouer en tout cas que l'influence du droit coutumier sur le droit écrit est mieux marquée et plus facile à constater. Il faut avoir en vue que c'étaient les gens des peuples sud-slaves qui appliquaient le droit écrit. Ces gens avaient des idées juridiques et des conceptions juridiques slaves et non des idées et conceptions byzantines. Il est vrai que les idées et les conceptions juridiques de la classe féodale des Slaves du Sud étaient différentes de celles des serfs. Mais ce qui est plus important et ce qui nous intéresse ici, c'est que les conceptions et les idées juridiques des juges slaves étaient différentes des compréhensions des juges byzantins. Même quand les juges slaves avaient fait leurs études à Byzance — et ces cas étaient assez rares — ils n'avaient pas les mêmes conceptions que leurs collègues byzantins. Quand les juges slaves qui appliquaient le droit écrit n'avaient pas été à Byzance, les choses étaient encore plus claires. Les normes et les institutions du droit écrit étaient appliquées selon la compréhension slave des juges slaves.

Ce qui est plus intéressant encore, c'est que même dans le droit écrit on trouve certains traits du droit coutumier slave. On peut ne pas accepter la thèse que la Loi agraire byzantine est un recueil de droit coutumier slave, mais les influences de certaines institutions de la com-

¹² V. l'Eclogue slave XVI, 4 (Eclogue byzantine XVII, 3). En ce qui concerne les différences entre le texte slave et le texte byzantin v. M. Андреев — Д. Ангелов, *История на българската феодална държава и право*, III изд., Sofia, 1968, p. 227, 228.

¹³ Dans ces conditions il nous est difficile d'accepter la thèse du professeur Bobtchev, selon laquelle le droit écrit d'origine byzantine ne s'appliquait point dans la Bulgarie médiévale — S. S. Bobtchev, *Byzance et Bulgarie, la lutte du droit populaire bulgare contre l'influence byzantine*, Sofia, 1934. Contre la thèse de Bobtchev v. aussi A. Solovjev, *Der Einfluß des byzantinischen Rechts auf die Völker Osteuropas*, Z. Sav. St., Rom. Abt., 76, 1959, p. 432; T. Ionascu-V. Georgescu, *Unité et diversité des formes de la réception du droit romain en Occident et du droit byzantin en Orient*, « Revue des études sud-est européennes », t. II, 1964, n° 1-2, p. 153.

mune slave sur les dispositions de cette loi me paraissent incontestables¹⁴. En ce qui concerne la Loi pour juger les gens, son article 1, qui proclame la responsabilité de tout le village où on a fait des cérémonies religieuses païennes nous fait voir clairement des influences du droit coutumier. Il faut dire la même chose pour le texte de l'art. 2 t. VII de l'Eclogue slave qui, dans la matière de l'héritage, nous donne des solutions différentes des solutions de l'Eclogue byzantine.

4. Les influences du droit écrit sur le droit coutumier des Slaves du Sud sont moins claires, néanmoins elles existent. Sans doute nous ne pouvons pas trouver de telles influences sur des institutions typiques qui sont attestées chez les Slaves du Sud comme chez les autres peuples slaves. Le droit de propriété collective des grandes familles (zadrugas), la responsabilité collective des membres de la commune (krougovaja porouka), certaines preuves typiques du procès judiciaire slave¹⁵ — je ne veux citer ici que quelques exemples parmi les exemples plus connus — étaient assez différents de la propriété, de la responsabilité et des preuves du droit romain et du droit byzantin écrit. On ne peut pas trouver de traces d'une influence byzantine sur ces institutions. Mais c'est une erreur de penser que partout les choses étaient les mêmes. Dans le domaine des contrats par exemple il faut supposer qu'il y avait une influence du droit écrit sur les institutions du droit coutumier. On connaît bien les liens étroits qui existaient entre la population sud-slave et les marchands des républiques de Venise et de Gênes. Le droit contractuel de ces républiques était au fond le droit romain comme l'était aussi le droit écrit byzantin. Les relations juridiques entre la population sud-slave et les marchands desdites républiques devaient subir l'influence du droit écrit romain et byzantin, d'autant plus que les institutions juridiques romaines et byzantines étaient beaucoup plus aptes à répondre aux exigences d'un commerce prospère que les dispositions des coutumes juridiques des Slaves du Sud. Sans doute, il ne faut pas exagérer les choses. Il faut supposer que les marchands qui connaissaient bien leurs intérêts respectaient les mœurs et les coutumes de leur clientèle. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt le contenu des contrats et non leur forme. Et en ce qui concerne le contenu, même quand les contrats étaient exécutés immé-

¹⁴ E. Липшиц, *Византийский земледельческий закон и его судьбы в средневековых балканских государствах*, Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, III, Histoire, Sofia, 1969, p. 385 et suiv.; V. Georgescu, *Contribution à l'étude de la réception du « Nomos georgicos » dans les Principautés Danubiennes, « Byzantina »*, t. I, Thessalonique, 1969, p. 83 et suiv.

¹⁵ En ce qui concerne le droit coutumier des Slaves du Sud pendant le Moyen Age v. le statut de Politza — Б. Д. Греков, *Полица, опыт изучения общественных отношений в Полице XV—XVII в.в.*, АН СССР, Moscou, 1951; La Loi de Vinodol — *Хрестоматия памятников феодального государства и права стран Европы*, под ред. акад. В. М. Корещкого, Moscou, 1961.

diatement — et c'étaient les cas normaux — les solutions du droit romain, sans doute meilleures pour les deux contractants, étaient les solutions applicables.

On peut répliquer que tous ces raisonnements n'ont pas une base solide dans les faits historiques. Il me semble pourtant que cette objection n'est pas fondée. Il faut avoir en vue que dans leurs chrysobulles et dans leurs chartes de donation les souverains bulgares et serbes donnaient la permission aux marchands de Dubrovnik, de Venise, etc. d'exercer librement leur commerce en Bulgarie et en Serbie¹⁶. Et quelques chose de plus. Ils leurs donnaient des privilèges qui allaient jusqu'à un tel point que dans les différends entre les indigènes et les marchands étrangers le plaignant et le demandeur devaient s'adresser à la cour du défenseur¹⁷. Tout cela prouve que même le droit étranger s'appliquait parfois dans les pays des Slaves du Sud.

Donc, ce n'est pas un fait de pur hasard que dans une compilation du Bas Moyen Age — la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justilien)¹⁸ — on trouve dans une large mesure dans la matière contractuelle les solutions du droit écrit byzantin, tandis que dans les domaines du droit pénal, du droit familial les éléments du droit coutumier slave sont beaucoup plus abondants.

5. La compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) créée probablement vers la fin du XVI^e siècle en Serbie nous donne la possibilité de voir l'achèvement du processus d'influences réciproques entre le droit écrit et le droit coutumier des peuples sud-slaves. Quand cette compilation fut créée, les Etats libres des Slaves du Sud n'existaient plus. La population slave de la péninsule balkanique était tombée sous la

¹⁶ V. la charte de Jean Assin II donnée aux marchands de Dubrovnik — Ив. Дуйчев, *Из старата българска книжнина*, II, Sofia, 1944, p. 42; Й. Иванов, *Български старини из Македония*, под ред. на проф. Б. Ангелов и проф. Д. Ангелов, Българско историческо наследство, 1970, p. 577; le traité d'Etienne Nemanja avec Dubrovnik de 1186; le traité de Van Koulin avec Dubrovnik de 1189 — А. Соловьев, *Одобрани споменници српског права*, p. 3—6.

¹⁷ V. le traité de l'an 1387 entre Ivanko, prince de Dobroudja et les Génois, a1. VII — М. Андреев — Вл. Кутиков, *Договорот на добруджанския владетел Иванко с генуезците от 1387 г.*, Соф. Държ. Университет, Юрид. фак., t. LI, 1960 (M. Andréev — Vl. Koutikov, *Le traité de 1387 entre Ivanko, prince de Dobroudja et les Génois*: «Annuaire de l'Université de Sofia», Faculté de Droit, t. LI, 1960, résumé en français, p. 115—118).

¹⁸ Pour la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) v. вид Ђорђевић I., *Закон царева Константина Великог, Юстинијана и Стефана Душана, Србскиј летопис за годину 1859, свеска права, година ХХХIII*, књига 99, У Будиму, 1859; Т. Флоринский, *Паметники законодательной деятельности Душана*; М. Андреев, *Закон судный людѣмъ, и судаць*, сп. Правна мисъл, XII, 1968, 1, p. 3—15; М. Андреев, *Компиляцията «Судац» и нейният автор*, сп. Исторически преглед, XXV, 1969, 4, p. 72—80; М. Андреев, *Къснофеодалното наказателно право на южните славяни според компиляцията «Судац»*, «Годишник на Соф. Университет», Юрид. фак., т. LX, 1969 (M. Andréev, *Le droit pénal des Slaves du Sud à l'époque de la féodalité tardive d'après la compilation «Soudatz»*, «Annuaire de l'Université de Sofia», Faculté de Droit, t. LX, 1969, résumé en français, p. 46—47).

puissance de l'Empire ottoman. C'était le droit de l'Empire ottoman qui était obligatoire pour tous les sujets de cet empire. Pourtant pour les sujets chrétiens le droit religieux ottoman, formulé dans les saints livres de la religion musulmane et dans les kanoun-namés, n'était pas obligatoire dans les domaines étroitement liés à la religion — le mariage, le divorce, les relations familiales. Dans ces domaines le droit canon de l'Eglise orthodoxe a gardé sa force obligatoire pour les chrétiens orthodoxes. A part cela il existait aussi un droit coutumier auquel était soumis la réglementation juridique des contrats, de certaines contraventions et de certains différends de moindre importance de la population slave¹⁹.

Il est très intéressant de constater que pour les besoins des tribunaux des communes qui appliquaient le droit coutumier on a utilisé parfois la codification de Douchan et plus spécialement la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien), qui était incluse dans les manuscrits récents de ladite codification²⁰. Or, justement dans cette compilation ont eu lieu à la fois la fusion et la confusion des normes de l'ancien droit écrit d'origine byzantine et des normes du droit coutumier des peuples slaves du sud.

La compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) a été créée de la manière suivante : on a inclus dans le contenu de ladite Loi de Justinien (deuxième élément de la première rédaction de la codification de Douchan) une grande partie des dispositions du Syntagma abrégé (premier élément de ladite rédaction). De cette manière, la codification de Douchan est devenue bipartite, alors que premièrement elle était tripartite. Les anciens manuscrits de cette codification contiennent trois parties, à savoir : 1) le Syntagma abrégé ; 2) la Loi de Justinien ; 3) le code de Douchan. Les manuscrits récents de la même codification ne contiennent que deux parties : 1) la Loi de Constantin Justinien (Soudatz) ; 2) le code de Douchan.

¹⁹ En ce qui concerne le droit coutumier des Slaves du Sud pendant le XIX^e siècle v. V. Bogišić, *Zbornik sadašnjih pravnih običaja u južnih slovena*, Collectio consuetudinum juris apud slavos meridionales etiam nunc vigentium, I, U Zagreb, 1874 ; С. С. Бобчев, *Сборник на българските юридически обичаи*, част I, гражд. право, отд. I, семейно право, Plovdiv, 1896 : т. II, вещи, наследство, обязательства, Sofia, 1902 ; С. С. Бобчев, *Българско обичайно съдебно право*, Сборник за народни умотворения и народопис, кн. XXXIII, Sofia, 1917 ; С. С. Бобчев, *Българско обичайно наказателно право*, Сборник за народни умотворения и народопис, кн XXXVI, Sofia, 1927 (S. S. Bobtchev, *Droit coutumier pénal bulgare*, Sofia, 1927, résumé en français, p. 303 305) ; M. Andréev, *Das bulgarische Gewohnheitsrecht in den letzten Jahrzehnten des Türkenjochs*, * Jahrbuch für Geschichte der Ud SSR und der volksdemokratischen Länder Europas *, Band 6, Rütten & Loening, Berlin, 1962, p. 411—422.

²⁰ On peut constater facilement que la compilation Soudatz était utilisée pour les besoins de la pratique judiciaire si on étudie par exemple le manuscrit nommé Grabalsky. Ici la compilation Soudatz était incluse dans un document officiel de la commune nommée Grabalska — A. Соловьев, *Законодавство Стефана Душана, цара срба и ѓрка*, Skoplie, 1928, p. 31, 32.

Donc, dans la compilation nommée Soudatz (Loi de Constantin Justinien) on trouve des dispositions du droit coutumier slave, placées près des dispositions de l'ancien droit écrit d'origine byzantine. La fusion des deux systèmes — le système de l'ancien droit écrit d'origine byzantine et le système du droit coutumier slave — est bien compréhensible. L'ancien droit écrit d'origine byzantine n'était plus droit écrit dans l'Empire ottoman. Il a pu prolonger son existence après la chute des Etats des Slaves du Sud comme droit coutumier. C'est pourquoi ses normes se sont immiscées et soudées avec les normes du droit coutumier slave. Le cas échéant ce sont les normes du droit coutumier slave qui ont pénétré parmi les textes de l'ancien droit écrit formulés dans la Loi de Justinien et dans le Syntagma abrégé ²¹.

²¹ On peut constater facilement en étudiant les textes de Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) que les dispositions des articles 5, 7, 8, 9, 10, 32, 33 in fine, 36, 42, 44, 51, 52, 54, II propos., 70 al. II, 71, 72 de Soudatz, manuscrit de Sofia, sont d'origine coutumière et que ces dispositions coexistent avec les normes de l'ancien droit écrit incluses dans ladite compilation.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM, DEUX VILLES BYZANTINES DU BAS-DANUBE

I. BARNEA
(Bucarest)

A la suite de la fondation de la nouvelle capitale de l'Empire romain, Constantinople, la région du Bas-Danube — et en premier lieu la province de *Scythie*, nouvellement créée par Dioclétien, connue sous le nom de *Scythia Minor*, la Dobroudja d'aujourd'hui — a acquis une importance militaire et économique particulière. Le territoire de cette province, comprise entre le Danube et la mer Noire, devait constituer pour l'empire et notamment pour sa nouvelle capitale située plus au sud un poste avancé et une barrière contre les peuplades « barbares », dont les attaques se faisaient de plus en plus fréquentes à la frontière du Bas-Danube. Les forteresses et les villes situées sur la rive droite, et en certains endroits même sur la rive gauche du fleuve, constituaient autant de points d'appui pour la flotte impériale du Danube, ainsi que des centres d'échanges pour les marchandises transportées sur cette grande artère commerciale de toutes les époques de l'histoire.

Grâce aux fouilles archéologiques de ces derniers vingt-cinq ans, certains centres romano-byzantins et byzantins du Bas-Danube sont arrivés à être connus bien mieux qu'auparavant. Parmi ceux-ci, nous nous sommes proposé de nous arrêter sur les établissements de *Dinogetia* et de *Noviodunum*, situés dans la partie septentrionale de la Dobroudja, sur la rive droite du Danube, à 30 km environ l'un de l'autre, qui par leur position ont joué un important rôle stratégique et économique à la frontière nord de la province romano-byzantine de *Scythia Minor* (IV^e—VI^e siècles), puis du thème byzantin de *Paristrion-Paradounavon* (X^e—XII^e siècles), établissements du reste étroitement liés l'un à l'autre.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM DURANT LA PÉRIODE ROMANO-BYZANTINE

Dinogetia, forteresse refaite de fond en comble sous le règne de Dioclétien, située sur une île rocheuse près de la rive droite du Danube,

à environ 8 km sud-est de l'actuelle ville de Galați, avait pour but la surveillance de l'extrémité septentrionale de la province de Scythie et, du point de vue commercial, de servir de marché de frontière pour les marchandises qui remontaient le Danube, venant de l'empire, ou qui descendaient le cours du Prut et du Siret, venant du « barbaricum ». En dignes continuateurs de la politique de Dioclétien, Constantin le Grand et ses successeurs ont accordé une attention particulière à la place forte de Dinogetia. De nouvelles constructions, les unes de caractère public, les autres particulières, dont les fouilles archéologiques n'ont mis au jour que quelques-unes, ont été élevées alors à l'intérieur de la forteresse.

La première que nous mentionnerons est une basilique chrétienne située dans l'angle sud-ouest de la ville. Construite probablement sous Constance II (340—361), la basilique présente un plan rectangulaire irrégulier (16 × 9,70 m) qui lui a été imposé par les murailles d'enceinte auprès desquelles elle se trouvait. Pour la même raison, la basilique est orientée vers le nord-est et l'entrée, contrairement à la coutume, était située sur le côté long nord, près de l'angle nord-ouest, vu que le côté ouest était contigu à la muraille d'enceinte. Ses murs, de 0,70—0,80 m d'épaisseur, étaient faits de pierre et d'une petite quantité de briques disposées sans ordre et liées avec du mortier de chaux. En quelques endroits, ils se sont conservés jusqu'à 1 à 2 m de hauteur, mais en général ils ont été détruits jusque près des fondations ou en entier par les huttes et les fosses à provisions des habitants de l'établissement de la période de haute féodalité (X^e—XII^e siècles) qui s'est développée sur les ruines romano-byzantines. Le naos de l'édifice était divisé en trois nefs. Le compartiment transversal du narthex faisait défaut, absence normale puisque cette pièce est une création grecque du V^e siècle, caractéristique pour les basiliques paléochrétiennes de Constantinople, de la Grèce continentale et du bassin de la mer Egée des V^e et VI^e siècles¹. Parmi les gravats provenant de l'abside, on a découvert de menus fragments de crépi présentant des traces de peinture rouge, bleu foncé et marron. De petits morceaux de crépi présentant des traces de peinture à la détrempe sont apparus également dans différents points de l'intérieur de la basilique. Une petite portion du pavement de briques s'est conservé vers le côté ouest².

Une autre construction de l'époque constantinienne, dont les ruines ont été dégagées en entier dernièrement, est une grande maison privée

¹ A. Orlandos, 'Η Ξυλόστεγος παγαιοχριστιανική βασιλική τῆς Μεσογειακῆς Λεκάνης, t. I, Athènes, 1952, p. 130—132; P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, texte, Paris, 1945, p. 323—324; P. Testini, *Archeologia cristiana*, Rome, 1948, p. 735—736.

² * Studii și cercetări de istorie veche * (SCIV), II, 1951, 1, p. 49—50; III, 1952, p. 393; IV, 1953, p. 257.

(*domus*), située vers le milieu du côté ouest de l'établissement, d'où la vue embrassait l'immensité des étangs à la végétation luxuriante, foisonnant d'oiseaux aquatiques et de mille espèces de poissons d'eau douce, jusqu'à la haute berge de la rive gauche du Danube. La maison, qui appartenait sans doute à quelque aristocrate, avait été bâtie de pierre locale alternant à la partie supérieure des murs avec des assises de briques, matériau employé également de part et d'autre des entrées, où il fallait des bords et des arêtes aussi réguliers que possible. Comme matériau de liaison, les constructeurs ont eu recours à un mortier de chaux mêlé de sable pur. Les dimensions extérieures de l'édifice étaient de 28 × 19 m. Par une porte située vers le milieu du côté sud, on entrait dans la cour intérieure (*atrium*), pavée de brique et bordée de portiques donnant accès aux chambres situées de part et d'autre de la cour, à l'est et à l'ouest. Une petite plate-forme de maçonnerie, construite sur le côté nord du portique ouest, servait de piédestal pour les statues des dieux lares, ce qui confirme l'information des sources écrites sur la persistance du culte des lares et des pénates jusqu'au début du V^e siècle³.

D'autres constructions du IV^e siècle, refaites aux V^e — VI^e siècles, situées à l'ouest et au nord-ouest de la résidence du commandant, qui s'élevait vers le centre de la ville, et contemporaines de celle-ci, servaient les unes de dépôts, les autres de magasins. Dans trois d'entre elles, on a trouvé quatre grandes jarres (*dolia*) à provisions.

L'édifice des thermes, l'un des plus importants de Dinogetia, se trouvait — contrairement à la règle habituelle — en dehors de l'enceinte, à près de 100 m de distance vers le sud-est, sur le bord de la rivière qui fournissait l'eau nécessaire aux bains chauds et froids. C'est là l'unique édifice de thermes de l'époque romano-byzantine de la Dobroudja qui ait été entièrement mis au jour. Le matériau et la technique de la construction en sont les mêmes que pour le mur d'enceinte de la ville : pierres de carrière locales alternant avec des assises de briques, le tout lié avec du mortier de chaux mêlé de brique finement pilée. La construction date du temps de Constantin le Grand ou de ses fils. L'édifice, qui mesure 25 × 15 m, est pourvu sur l'un de ses côtés longs d'une abside et, sur l'autre, de deux absides demi-circulaires à l'intérieur et à trois pans à l'extérieur. Ce type d'abside, si répandu dans l'architecture byzantine à partir de Justinien, s'est avéré d'origine bien plus récente qu'on ne se le figurait jusqu'ici, le plus ancien monument possédant une telle abside et daté de façon certaine étant jusqu'à preuve du contraire la basilique Saint-Jean du Stoudion de Constantinople (463). Les thermes de Dino-

³ I. Barnea, *O casă romană ũrzie de la Dinogetia* (Une maison romaine tardive de Dinogetia), dans SCIV, 20, 1969, 2, p. 245—266.

getia ont cessé de fonctionner vers la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle, à la suite des luttes entre les Romains et les Goths ⁴.

Au cours du V^e siècle, les désordres provoqués par la grande invasion des Huns ont marqué le début d'une période de décadence pour la forteresse et le marché de frontière de Dinogetia, de même d'ailleurs que pour tous les établissements de la Dobroudja.

Puis, ainsi qu'il est connu, à la suite des réformes fiscales de l'empereur Anastase I^{er} (491—518), les métiers, le commerce et la vie urbaine en général connaissent un nouvel essor dans tout l'empire, y compris les villes de la Scythie Mineure. Le chroniqueur Jean Malalas rapporte que « dans chaque ville de l'empire on a élevé différentes constructions, des murailles d'enceinte et des aqueducs ; on a dragué des ports ; on a construit de fond en comble des bains publics et bien d'autres édifices »⁵. Cependant, vu que dès les premières années du règne d'Anastase I^{er} de nouvelles invasions menaçaient la frontière du Bas-Danube, des mesures pour l'amélioration de la défense furent prises autant autour de la capitale qu'à la frontière même : on renforça alors les garnisons et l'on refit les murs de fortifications. Un nombre assez important de briques portant une estampille en latin au nom de l'empereur Anastase (+ *imperator Anastasius*, + *pius inperator* (sic!) *Anastasius*), qui jusqu'à présent n'ont été mises au jour — que nous sachions — qu'à Histria et à Dinogetia, attestent que les murs d'enceinte et certaines constructions situées à l'intérieur des deux cités ont été restaurées ou entièrement refaites à ce moment. Il convient de mentionner à cet égard que si les estampilles d'Histria sont d'un seul type, celles de Dinogetia comprennent plusieurs types différents. Sur quelques-unes de celles mises au jour dans cette dernière place forte, figure le nom d'*Altina*, localité connue antérieurement par *Notitia Dignitatum* (Cr., XL, 28), sous la forme *Altinum*, et ensuite par Procope (*De aedif.*, IV, 7 et 11 : Ἀλτίνια). Elle était située sur la rive droite du Danube, suivant certains chercheurs en amont de Durosorum, à l'est de Transmarisca ⁶, selon d'autres, qui semblent plus près de la vérité, sur l'emplacement de la commune actuelle d'Oltina (dép. de Constanța)⁷. La présence à Dinogetia de briques estampillées aux noms de l'empereur Anastase et de la ville d'Altina indique que celles-ci étaient probablement exécutées dans cette dernière localité, puis expédiées par le Danube à Dinogetia. Il n'est pas exclu toutefois qu'un détachement

⁴ Idem, *Les thermes de Dinogetia*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 225—252.

⁵ I. Malalas, XVI, Bonn, 1831, p. 409, 1.46—49 : [Ὁ Ἀναστάσιος] ἔκτισε δὲ καὶ εἰς ἑκάστην πόλιν τῆς Ῥωμανίας διάφορα κτίσματα καὶ τείχη καὶ ἀγωγούς, καὶ λιμένας ἀνακαθάρας, καὶ ἄλλα πολλὰ ἐν ἑκάστη παρέσχε πόλει.

⁶ Tomaschek, *Altina*, dans RE, I, 1894, col. 1697.

⁷ R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, dans *La Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 162, 164, 165, 303, 383.

de l'unité militaire en garnison à Altina se soit transporté avec ses moules dans la place forte sise à l'extrémité septentrionale de la Scythie Mineure et qu'il ait exécuté les briques en question sur les lieux.

Les briques marquées d'estampilles au nom d'Anastase ont été découvertes un peu partout. Parmi celles mises au jour à l'intérieur de différentes constructions, mentionnons quelques exemplaires—dont l'un portant le nom d'Altina—faisant partie du pavement refait par dessus le pavement original de la basilique chrétienne mentionnée plus haut⁸.

La dernière période d'essor de Dinogetia à l'époque romano-byzantine se situe vers la fin du V^e siècle et jusqu'après le milieu du VI^e siècle. Aux bâtiments refaits sous Anastase viennent s'ajouter de nouvelles constructions élevées au temps de Justinien. Pour plus de sûreté et vu le nombre plus réduit de troupes, on a condamné alors la petite entrée de sur le côté ouest de la place forte, ainsi que les entrées de certaines des tours de défense. A la partie est de la basilique refaite au temps d'Anastase on a ajouté un mur de pierres liées avec de la terre, ayant la forme d'une abside pentagonale. Sur le côté court sud-est de la pièce principale (18,80 × 6,15 m) des thermes hors d'usage, on a ajouté une abside demi-circulaire, sans doute dans le but de faire servir maintenant cette salle de lieu du culte chrétien, fait qui suppose un accroissement sensible du nombre de la population établie dans l'île. D'autres travaux de construction ont été signalés dans le cadre de différentes constructions situées à l'intérieur de l'enceinte. Sur toute l'étendue du site, on relève les vestiges d'une vie économique prospère. La circulation monétaire s'intensifie. Une balance en bronze, mise au jour en 1946 et constituant la seule pièce de ce genre connue jusqu'à ce jour en Roumanie, présente un intérêt particulier. Elle porte en effet une inscription grecque renfermant le nom de Gerontios, grand préfet de Constantinople (μέγας ἑπαρχος τῆς Πόλεως) au temps de Justinien, vers 559—560. Ses attributions comprenaient entre autres le contrôle du commerce et du marché. L'inscription certifiait que la balance en question était exacte, lui conférant ainsi un caractère officiel. La présence à Dinogetia d'un tel objet montre qu'à part sa fonction stratégique, cet établissement jouait un important rôle économique, en tant que marché de frontière où avait lieu l'échange entre les marchandises de l'empire et celles du monde « barbare »⁹.

⁸ I. Barnea, *Contributions to Dobruđa's History under Anastasius I*, dans « Dacia », N.S., IV, 1960, p. 365—367; Idem, *Nouvelle contribution à l'histoire de la Dobroudja sous Anastase I^{er}*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 355—356.

⁹ Gh. Ștefan, *O balanță română din sec. VI e.n. descoperită în Dobrogea* (Une balance romaine du VI^e siècle de n.è. découverte en Dobroudja), dans SCIV, I, 1950, 2, p. 150—162; Idem, *Numele unui praefectus Urbis pe o inscripție din Dobrogea din secolul al VI-lea e.n.* (Le nom

Cependant, malgré le grand nombre de fortifications refaites ou ajoutées, malgré les efforts déployés pour renforcer la flotte et d'autres mesures militaires ou politico-administratives, la défense de la frontière du Danube et, en même temps qu'elle, de toute la péninsule balkanique, de la capitale et de l'empire lui-même, au lieu de se renforcer, ne cessait de s'affaiblir à cause du nombre de plus en plus réduit des troupes disponibles. Aussi nombreuses et puissantes qu'elles fussent, les fortifications ne pouvaient remplacer à elles seules la pénurie de soldats, due d'abord aux grands déplacements de troupes en vue de la réintégration de l'empire et ensuite au manque d'argent qui a marqué la phase finale du règne de Justinien ¹⁰.

En ce qui concerne les régions du Bas-Danube, les sources historiques font état de la grande invasion des Koutrigours qui, en l'an 559, profitant du fait que les eaux du fleuve étaient gelées, ont pénétré, sous la conduite de leur chef Zabergan et de concert avec des bandes de Bulgares et de Slaves, en Mésie et en Scythie Mineure, arrivant jusqu'en Thrace, en Macédoine et en Grèce et menaçant la capitale même de l'empire. C'est à la grande invasion des Koutrigours, qui a duré quelques mois, qu'a été assignée la couche massive d'incendie de Dinogetia, où les dernières monnaies sont celles du règne de Justinien, plus précisément des monnaies frappées en 557—558, après quoi les monnaies émises sous cet empereur disparaissent définitivement de l'établissement. Etant la première forteresse sur la voie des envahisseurs, au surplus de peu d'importance et faiblement défendue, Dinogetia fut réduite en cendres et n'a jamais pu retrouver la situation florissante qu'elle avait connue auparavant ¹¹.

Au cours des dernières décennies du VI^e siècle, les ruines préalablement nivelées de quelques-uns des bâtiments incendiés furent recouverts de différentes constructions de moindre importance, faites en moellons liés avec de la terre, qui attestent le caractère de décadence de cette période. Les découvertes monétaires montrent que vers la fin du VI^e siècle, à la suite des attaques des Slaves et des Avars sous le règne de Maurice Tibère, la domination de l'empire sur la forteresse de frontière de Dinogetia s'interrompt pour une période de presque quatre siècles.

d'un *praefectus Urbi* dans une inscription de la Dobroudja du VI^e siècle de n.è.), dans *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, p. 141—145. Cf. Marvin C. Ross, *Catalogue of the byzantine and early medieval antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, vol. I, Washington, 1962, n^o 71 et 73.

¹⁰ Ch. Diehl — G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081 (Histoire du Moyen Age, t. III)*, Paris, 1936, p. 78—82; Radu Vulpe — I. Barnea, *Din istoria Dobrogei* (Sur l'histoire de la Dobroudja), II, Bucarest, 1968, p. 428—429.

¹¹ I. Barnea, *L'incendie de la cité de Dinogetia au VI^e siècle*, dans « Dacia », N.S., X, 1966, p. 237—259.

L'ancien établissement de *Noviodunum* est situé sur un promontoire dominant la rive droite du Danube, dans la partie est de la ville d'Isaccea (dép. de Tulcea). A cet endroit, les eaux du Danube se réunissent pour la dernière fois en un seul lit de 700 à 800 m de largeur. C'est là, de Galați à la mer Noire, le seul point où les rives du grand fleuve sont dépourvues d'étangs, circonstance qui en facilite le passage et qui a favorisé par conséquent la création d'un port appelé à un avenir prospère. Le promontoire rocheux, haut de 24 m, où se trouvent les ruines de Noviodunum, s'enfonce en plein courant, changeant même légèrement, vers l'est, la direction des eaux. Au sud de la rive droite du Danube, sur une distance de plusieurs kilomètres, s'étendait une plaine fertile, entourée de vignobles réputés, de collines boisées et pourvues d'abondantes sources.

La réunion de tant de conditions naturelles propices a assigné à Noviodunum un rôle important dans l'histoire. De tout temps, cet établissement au nom celtique ¹² a été un excellent lieu de passage du Danube. Durant la période de domination romaine et romano-byzantine (I^{er} — VI^e siècles), Noviodunum a constitué un des principaux points d'appui de la flotte du Bas-Danube. Les ruines de ses puissantes murailles, de nombreuses briques portant l'estampille de *classis Flavia Moesica*, ainsi que certaines inscriptions, montrent que c'était peut-être le port principal de cette flotte. Au sud de la citadelle se trouvait un vaste établissement civil, dont les traces sont visibles à la surface du sol. Un autre établissement romain, sis au pied des collines de Niculițel, était relié à la citadelle danubienne par des aqueducs de plus de 10 km de longueur.

Malgré les dimensions et l'importance de l'établissement, des recherches archéologiques systématiques, abstraction faite de différentes découvertes fortuites, n'ont été entreprises à Noviodunum que dernièrement et celles-ci mêmes se sont limitées à quelques sondages et à des « fouilles de sauvetage » destinées à tirer parti scientifiquement des constructions menacées de destruction complète par les eaux du Danube ¹³. A cette occasion, on a identifié sur plus de 250 m de longueur le mur d'enceinte du côté nord de la citadelle, une partie des thermes situés non loin de là et différentes autres constructions élevées ou complètement refaites aux IV^e — VI^e siècles, parmi lesquelles une basilique chrétienne. Aujourd'hui ces ruines ne sont visibles, que lorsque les eaux du fleuve sont basses ; le reste du temps, elles sont submergées par ces eaux qui les ont presque entièrement détruites, seules les dernières assises de pierres

¹² E. Polaschek, *Noviodunum*, dans RE, t. 17, 1936, col. 1189 sqq. ; R. Vulpe, *op. cit.*, p. 84 et *passim*.

¹³ SCIV, V, 1954, 1—2, p. 175—182 ; « Materiale și cercetări arheologice », IV, 1957, p. 155—174 ; V, 1959, p. 461—473.

des fondations s'étant conservées. La basilique, le seul monument dont les ruines aient été identifiées dans leur totalité, est de plan rectangulaire, aux côtés de 13,80 × 10,75 m, avec à l'extrémité nord-est une grande abside demi-circulaire de 7,80 m de diamètre. De date plus récente que le mur d'enceinte et que les constructions environnantes, le plan de l'abside a dû être adapté à la situation existante. Ainsi, outre sa déviation vers le nord, le mur de l'abside a été laissé plus étroit à son extrémité où il s'accôle à la muraille d'enceinte. D'autres murs antérieurs ont été remployés ou rasés. La basilique comprend trois nefs et un narthex. A en juger par son plan et par la technique de la construction, elle peut être datée des V^e — VI^e siècles.

Le nombre considérable de monnaies de l'époque constantinienne découvertes par hasard ou à l'occasion des fouilles, montre la prospérité atteinte à cette époque par l'établissement. C'est d'alors que semble dater aussi un socle de statue mesurant près de 2 m, fait de pierre de taille, découvert à l'intérieur de l'enceinte, vers le milieu du côté est, où nous supposons que se trouvait l'entrée principale, et encore inédit. A quelques exceptions près pour le V^e siècle, les monnaies découvertes à Noviodunum forment une série ininterrompue de Constantin le Grand à Phocas. Une mention spéciale doit être accordée aux monnaies de Valens. On sait en effet qu'au printemps de 369 cet empereur a construit à Noviodunum, en vue de son expédition contre les Visigoths, un pont de bateaux sur lequel l'armée impériale a franchi le Danube afin de poursuivre l'ennemi; de même, lorsqu'Athnaric demanda la cessation des hostilités, c'est toujours à Noviodunum, sur un bateau ancré au milieu du Danube, que la paix fut conclue entre l'empire et le roi des Visigoths. Une des conditions de ce traité était la désignation de deux localités de frontière où aurait lieu le commerce avec les Goths (Amm. Marcellin, XXVII, 5—6). Or, si l'une de celles-ci est encore controversée, l'autre était presque certainement Noviodunum. Sous le règne de Théodose II, les troupes impériales ont dû y assiéger les fédérés soulevés contre la domination romaine, ayant à leur tête Valips, sans doute un Hun qui s'était pour quelque temps rendu maître de la cité¹⁴.

Il est à supposer que, tout comme Dinogetia, l'important centre de Noviodunum a connu sa dernière période d'épanouissement au temps des empereurs Anastase I^{er} et Justinien. Outre la grande basilique déjà mentionnée, les monnaies et certaines menues découvertes semblent confirmer cette opinion. Du reste, Noviodunum figure, sous le nom de *Naioduno* (Procopé, *De aedif.*, IV, 11) sur la liste des places fortes restaurées sous Justinien. Une attention particulière semble avoir été accordée

¹⁴ R. Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 394—395, 407 et 501.

à la ville et au poste de frontière de Noviodunum après 536, lorsque les provinces de *Scythia (Minor)* et de *Moesia II* furent détachées du diocèse de Thrace et placées sous le commandement d'un *quaestor Iustinianus exercitus*, chargé du gouvernement de territoires aussi lointains, dont l'association n'était justifiée que par leur caractère maritime, le Danube étant considéré comme un appendice de la mer Noire¹⁵. Quant à la *civitas Noviotunensis*, mentionnée par Jordanès (*Getica*, V, 34–35) comme habitée par des Slavons durant la première moitié du VI^e siècle, les dernières recherches ont démontré qu'il ne s'agit pas de notre Noviodunum, mais d'un Noviodunum situé sur la Save, en Pannonie Supérieure¹⁶. Dans le stade actuel des recherches archéologiques, il est difficile de préciser si la place forte du limes du Bas-Danube est tombée, elle aussi, sous les coups de la grande attaque des Koutrigours et de leurs alliés de l'année 559. Etant donné qu'elle était bien plus importante et mieux défendue que Dinogetia, il y a de fortes chances qu'elle ait résisté. On sait en effet, de façon générale, que lors des raids de pillage entrepris à cette époque sur le territoire de l'empire par les tribus de cavaliers nomades, l'armement léger et la tactique simple de combat pratiquée par ceux-ci ne leur permettaient guère de s'emparer des places fortes plus importantes. Mais si les fortes murailles de celles-ci constituaient pour eux un obstacle difficile à franchir, en rase campagne en échange les armées byzantines ne les impressionnaient nullement. C'est pourquoi on abandonnait les campagnes aux barbares, qui s'y adonnaient au pillage et aux pires atrocités, comme ceux décrits par le chroniqueur Agathias dans sa relation de l'invasion de 559¹⁷.

Tant à Dinogetia qu'à Noviodunum, une série de découvertes telles que loupes ou morceaux de fer atteignant parfois un poids de plusieurs kilogrammes, fours de potiers, moules de lampes, couvercles de vase en terre glaise coulés sur place dans des moules spéciaux pourvus de courtes inscriptions grecques à caractère chrétien, ainsi qu'un grand nombre de fusaiöles, attestent la pratique locale de métiers tels que la ferronnerie, la poterie, etc. Le commerce est attesté surtout par le grand nombre d'amphores de différents types et dimensions, dont les unes portent des inscriptions en peinture rouge, de même en grec, représentant des indica-

¹⁵ E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476–565)*, Paris, 1949, p. 474–475; *Fontes historiae Bulgaricae*, III, Sofia, 1958, p. 62–65; A. H. M. Jones, *The later Roman Empire, 284–602*, Oxford, 1964, p. 280 et 482–483.

¹⁶ *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), I, Bucarest, 1960, p. 728–730 (M. Comşa); Radu Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 419.

¹⁷ Agathias, *Historiae*, V, 11 sqq., Bonn, 1828, p. 303–305. Cf. Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1901, p. 221–222 et R. Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 429–430.

tions sur la capacité du vase ou sur le propriétaire, parfois associées à de courtes invocations chrétiennes. La plupart des amphores entières ou pouvant être reconstituées ont été, jusqu'à présent, mises au jour dans la couche massive d'incendie de l'an 559, déjà mentionnée, de *Dinogetia*. A ces amphores viennent s'ajouter différents vases confectionnés sur les lieux ou d'importation, la plupart en terre cuite de qualité supérieure, mais aussi des vases en verre ou en bronze, ainsi que des objets de parure, également de bronze.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM DURANT LA PÉRIODE BYZANTINE

Des découvertes isolées, parmi lesquelles il convient de mentionner en premier lieu quelques monnaies en bronze et des sceaux byzantins en plomb des VII^e — X^e siècles, découverts à Noviodunum, attestent que, même après l'effondrement du limes danubien, ni la vie, ni les relations avec Byzance n'ont été complètement interrompues dans les deux principaux centres de la partie septentrionale de la Scythie Mineure. Le port de Noviodunum, notamment, aura continué à servir de point d'appui pour les vaisseaux byzantins qui n'ont jamais cessé de naviguer sur le Danube durant cette période. Il est bien connu à l'heure actuelle que le commandement de la flotte byzantine chargée de surveiller la côte occidentale de la mer Noire avait, au IX^e siècle, son siège à Lykostomo, localité sise à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Noviodunum, dans le delta du Danube, sur le bras de Chilia¹⁸. Les sceaux byzantins impliquent la persistance, durant cette période, d'un centre quasi urbain, habité par des représentants d'une classe supérieure, de langue grecque, et où l'on a même supposé qu'au VIII^e siècle aurait existé un évêché¹⁹.

De toute façon, les deux centres ont commencé à abriter une vie intense après le rétablissement, sous le règne de Jean Tzimiscès (971), de la domination byzantine sur le territoire du Bas-Danube, lequel sera connu pendant plus de deux siècles sous le nom de thème ou de duché de *Paristrion* (*Paradounavon*)²⁰.

Les fouilles archéologiques d'assez grande envergure pratiquées à *Dinogetia* ont établi que l'établissement de la haute période féodale (X^e — XII^e siècles), qui avait mené une modeste existence sur les ruines

¹⁸ H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 57, 87—88, 89, 90 et 101 ; P.Ş.N(ăsturel), dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », IV, 1966, 3—4, p. 649—651.

¹⁹ Cihodaru, *Litoralul de apus al Mării Negre și cursul inferior al Dunării în cartografia medievală — secolele XII—XIV* (La côte occidentale de la mer Noire et le cours inférieur du Danube dans la cartographie médiévale — du XII^e au XIV^e siècle), dans « Studii », 21, 1968, 2, p. 230, attribuée à la *Notitia Episcopatum* bien connue même la mention au VIII^e siècle d'un « métropolitain de Vicina (τοῦ Βιχαλίου) », localité qu'il incline à identifier à Noviodunum.

²⁰ N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946.

de la forteresse romano-byzantine des IV^e — VI^e siècles, a connu après la victoire de Tzimiscès à Dorostolon un développement remarquable et inattendu. Lors de la reconquête byzantine, Dinogetia — selon toutes les apparences — conservait en assez bon état ses anciennes fortifications. Ce fait était d'une grande importance pour la flotte byzantine qui, moyennant quelques réparations et aménagements n'entraînant pas de grandes difficultés, pouvait disposer à nouveau de l'abri fourni par les anciens murs de défense. Et, en effet, les fouilles ont démontré que, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la cité, on a procédé tout d'abord à une ample opération de nettoyage des ruines et de nivellement du sol, au cours de laquelle de grandes quantités de décombres furent utilisées pour remblayer les portions plus basses. En dehors du mur d'enceinte, à partir d'une distance de 15 m environ vers le sud et l'ouest, où le terrain était propre à l'habitat, on a répandu une couche de gravats résultant des démolitions, couche qui atteint sur une grande superficie près de 1 m d'épaisseur. Dans ce remblai, qui offrait une bonne défense contre l'humidité, on a creusé des fosses aux côtés de 3 à 5 m, destinées aux modestes habitations à demi enfouies, ainsi que des fosses plus petites, de 1 à 1,50 m de diamètre, pour les provisions (blé, orge, poisson salé, etc.). Les pierres, la brique et tout matériau de construction utilisable était trié des gravats et employé pour la réparation du mur d'enceinte et pour la construction des fours des nouvelles habitations. A la porte d'entrée principale, entre les deux tours extérieures hors d'usage, dont les murs ont été remployés en partie, on a construit une annexe rectangulaire probablement surmontée d'une tour. L'ampleur des opérations de nettoyage et de nivellement dénote que les restaurateurs ont disposé à Dinogetia d'une importante main-d'œuvre, dirigée en vue d'un but bien déterminé. Les observations stratigraphiques et l'étude des matériaux archéologiques, souvent datés par des monnaies de Tzimiscès, ont mené à la conclusion que la restitution de l'ancienne forteresse a eu lieu après la victoire de Silistra de l'an 971 ²¹. Les raisons qui ont déterminé les Byzantins à rendre au rocher de Dinogetia son ancienne destination sont celles-là mêmes qui avaient incité autrefois les Romains à s'y établir. Grâce à sa position avancée dans la grande boucle que le Danube forme près de Galați, on pouvait, du haut de la forteresse insulaire, surveiller sur une grande étendue la région d'au-delà du fleuve. Située d'autre part au milieu des eaux navigables, mais non loin de la rive droite, elle bénéficiait en même temps d'un site défendu naturellement, on ne peut mieux

²¹ Gh. Ștefan, I. Barnea et B. Mitrea, *Șantierul arheologic Garvăn — Dinogetia* (Le chantier archéologique de Garvăn — Dinogetia), dans « *Materiale și cercetări arheologice* », VIII, 1962, p. 690 ; *Dinogetia*, I, Bucarest, 1967, p. 375—376 et *passim* (Gh. Ștefan).

approprié au rôle de point d'appui pour la flotte byzantine du Danube. Si à toutes ces considérations on ajoute que Dinogetia se trouvait dans une région bien pourvue en richesses naturelles et au carrefour de plusieurs voies commerciales — raison qui avait déterminé Sviatoslav à renoncer à rentrer à Kiev pour s'y établir, et qui, plus tard, après que l'orage des grandes migrations fut passé, allait favoriser la naissance, sur l'autre rive du Danube, de la ville de Galați — il est aisé de comprendre l'attention particulière accordée à Dinogetia par ses maîtres byzantins, depuis Jean Tzimiscès jusque vers la fin du XII^e siècle.

A la tête du nouvel établissement byzantin se trouvait un chef local — un toparque — sous l'autorité du stratège de Dorostolon. Ce fait semble confirmé par un sceau byzantin de plomb découvert à Dinogetia lors des fouilles de la campagne de 1951. Ce précieux petit objet porte en effet le nom de « Siméon, *vestis et katépano* du thème de *Paradounavon* » (Συμεὼν βέστης καὶ κατεπάνω τοῦ Παραδουνάβου)²². Le titulaire du sceau a été commandant du thème de Paradounavon probablement au cours des dernières années du règne de Basile II, après la soumission de toute la Bulgarie (1018)²³. A l'appui de cette hypothèse, on peut invoquer autant les circonstances de la trouvaille que le titre de « katépano », dont était pourvu aussi David Areianitès, le premier stratège du thème de Bulgarie (κατεπάνω Βουλγαρίας)²⁴. Le sceau de Siméon sera arrivé à Dinogetia avec quelque ordre ou autre écrit officiel adressé par le *katépano* de Dorostolon au chef local placé sous ses ordres, qui avait pour mission de défendre avec les éléments militaires dont il disposait, contre toute attaque portée de l'autre côté du Danube, le secteur qui lui avait été confié.

Le fait est que, sous Basile II, la restitution commencée sous Tzimiscès fut poursuivie avec une intensité accrue. L'établissement, qui au début occupait surtout le plateau entouré du mur d'enceinte, s'est étendu assez loin dans la partie basse de l'île, jusqu'au bord de l'eau. Au début, on avait respecté une zone libre en-dehors et le long du mur d'enceinte, nécessaire du point de vue militaire. Mais avec le temps, à mesure que la population s'accroissait, les habitations ont envahi cette portion de terrain réservé, arrivant jusqu'au pied de l'enceinte. Dans certains cas, même l'espace intérieur des tours hors d'usage a été occupé. L'entassement des habitations, notamment dans la surface circonscrite par le mur d'enceinte, où elles sont presque collées les unes aux autres, montre à quel point la population établie dans l'espace restreint de l'île s'est accrue.

²² *Dinogetia*, I, p. 332—335 (I. Barnea).

²³ N. Bănescu, *op. cit.*, p. 70—73.

²⁴ *Ibidem*, p. 119—120, 134 et 173.

pendant les premières décennies du XI^e siècle. D'où provenait cette population, il est difficile de le dire. Peut-être des villages du nord de la Dobroudja, de l'est de la Valachie ou du sud de la Moldavie, soumis à la domination petchenègue, peut-être aussi de régions plus éloignées, d'où elle aura été transférée par les autorités du thème de Paristrion ²⁵.

Malheureusement, on ignore le nom que portait durant cette période l'établissement installé sur les ruines de la forteresse de Dinogetia. On a tenté autrefois de l'identifier avec la localité *Ghorlou*, *Gholouni* ou *Galuni*, mentionnée dans la description du géographe arabe Idrisi (1154)²⁶. Récemment, sur la base des découvertes archéologiques, on a essayé — avec plus de chances d'être dans le vrai, quoique sans confirmation précise — de démontrer que ce site était occupé par la ville de Demnitzikos (Δεμνίτζικος), mentionnée par Jean Kinnamos (*Historia*, p. 93, 1.19) en liaison avec l'expédition entreprise par Manuel Comnène en 1148 au Bas-Danube, contre les Coumans qui avaient pénétré dans l'empire pour se livrer au pillage ²⁷.

La vie plus ou moins tranquille et prospère menée à Dinogetia fut interrompue brusquement par la triple invasion des Petchénègues survenue au printemps de 1036²⁸. L'établissement fut la proie des flammes et, hormis un petit nombre de personnes brûlées ou mortes sous les décombres, la plupart des habitants se dispersèrent, pour revenir une fois l'orage passé. Les principales occupations prennent un nouvel essor, les métiers et le commerce atteignant un degré de développement tel, que l'on a pu soutenir que c'est alors qu'a eu lieu le passage de la phase d'établissement fortifié (φορούριον) à celle de ville (πόλις)²⁹. La différenciation sociale s'accroît : la population plus aisée vivait dans l'établissement situé sur le haut plateau de l'île, ceint de murs de défense (*castrum*), tandis que les couches pauvres de la population vivaient en dehors de l'enceinte fortifiée, sur les bas terrains (*suburbium*). Ce n'est sans doute pas par un effet du hasard que les trois trésors de monnaies et d'objets de parure en métal précieux mis au jour jusqu'à présent à Dinogetia l'ont été dans l'établissement, sur la hauteur, et non dans les zones basses du site. Le premier trésor, découvert en 1939, comprend 106 monnaies d'or, dont 103 aux effigies des empereurs Basile II et Constantin VIII (976—1025),

²⁵ *Dinogetia*, I, p. 376—378 (Gh. Ștefan).

²⁶ J. Lelewel, *Géographie du Moyen Âge*, t. III, Breslau, 1852, p. 125 et, d'après lui, C. Brătescu, *Dobrogea în secolul XII: Bergean, Paristrion* (La Dobroudja au XII^e siècle : Bergean, Paristrion), dans « *Analele Dobrogei* », I, 1920, p. 38.

²⁷ A. A. Bolșacov-Ghîmpu, *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, dans « *Revue des Etudes Sud-Est Européennes* », t. V, 1967, 3—4, p. 543—549.

²⁸ Cédrenus, II, p. 499, 512, 514—515. Cf. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 73—74 et P. Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (Sur les Petchénègues au Bas-Danube dans la première moitié du XI^e siècle), dans *SCIV*, 18, 1967, 3, p. 466 sqq.

²⁹ *Dinogetia*, I, *op. cit.*, 16, 29, 121, 129, 206, 208, 257, 376—377.

et par une monnaie des règnes de Constantin VIII seul (1025—1028), Romain Argyre (1028—1034) et Constantin IX Monomaque (1042—1055); l'enfouissement de ce trésor a été mis en liaison avec les luttes entre Petchenègues et Byzantins du temps de ce dernier empereur³⁰. Le deuxième trésor, qui a été découvert en 1954, dans ce qu'on suppose avoir été l'atelier d'un tisserand, consiste en trois bagues en or, trois autres en argent, dont deux d'argent doré, deux boucles d'oreilles en argent doré, deux bracelets d'argent, ainsi que d'autres pièces, plus sept monnaies d'or du règne de Basile II et Constantin VIII et quatre monnaies d'argent : une de Théodora (1055—1056) et trois d'Isaac I^{er} Comnène (1057—1059); ce trésor a probablement été enfoui lors de la grande invasion des Ouzes de l'an 1064³¹. Le troisième trésor, découvert en 1959, est composé de 15 monnaies d'or, 6 de Romain IV Diogène (1067—1071) et 9 de Michel VII Doucas (1071—1078); il a peut-être été enfoui à l'occasion de la révolte qui a éclaté en 1072—1074 dans les villes du Danube, mécontentes des mesures fiscales abusives adoptées par le logothète Niképhoritzès³². A ces trésors s'ajoutent d'autres monnaies d'or de Basile II et Constantin VIII, ainsi que quelques objets de parure en or et argent découverts isolément, toujours dans l'établissement situé sur la hauteur.

Au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, par suite des attaques répétées des Petchenègues et d'autres peuplades de même race, ainsi que des troubles intérieurs, l'établissement de Dinogetia a traversé une période de décadence. Les bas quartiers ont été abandonnés, les habitations de l'établissement diminuent comme nombre. Une dernière étape d'essor, restreinte au secteur du plateau, a eu lieu sous le règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081—1118). Puis ce fut une décadence progressive et finalement, vers la seconde moitié du XII^e siècle, la destruction par le feu, due sans doute à l'invasion des Coumans en l'an 1148³³. Il semble pourtant qu'une insignifiante communauté de pêcheurs et de pâtres ait continué à occuper le site de l'ancienne place forte de Dinogetia jusque vers la fin du XII^e siècle, peut-être jusqu'en 1185—1186, lorsque son existence a pris fin pour toujours.

Les fouilles archéologiques ont mis au jour toute une série de témoignages sur le mode de vie des habitants de l'établissement de Dinogetia du X^e au XII^e siècle. La grande quantité d'écaillés et d'arêtes de poissons

³⁰ *Ibidem*, p. 379.

³¹ Eug. Comşa et Gh. Bichir, *O nouă descoperire de monede și obiecte de podoabă din sec. X—XI în așezarea de la Garvân — Dobrogea* (Une nouvelle découverte de monnaies et d'objets de parure des X^e—XI^e siècles dans l'établissement de Garvân — Dobrogea), dans « Studii și cercetări de numismatică », III, 1960, p. 223—224.

³² I. Barnea, *Alt tezaur de monede bizantine de la Dinogetia* (Un autre trésor de monnaies byzantines à Dinogetia), *ibidem*, p. 245—254.

³³ Voir ci-dessus, p. 355.

trouvées dans les fosses à provisions et en dehors d'elles, ainsi que les ustensiles de pêche aussi nombreux que variés, montrent que la pêche et la préparation du poisson en vue de l'échange constituaient la principale occupation des habitants de l'île. L'élevage venait au deuxième rang, suivi de l'agriculture. La chasse était pratiquée aussi bien dans la zone des étangs que dans les forêts des collines environnantes. Les bois de cerf et les défenses de sanglier mis au jour par les fouilles prouvent que ces animaux, presque complètement disparus aujourd'hui dans la région, y vivaient alors en assez grand nombre.

Outre les occupations que nous venons de mentionner, les habitants de l'établissement pratiquaient différents métiers, arrivant même dans certaines branches à un degré assez élevé de spécialisation. Ainsi, un grand nombre de morceaux de scories et d'objets de fer, de pièces de cuivre, bronze et plomb attestent la présence de la métallurgie, même si une partie de ces objets venaient d'ailleurs. De même, la découverte de moules pour la confection d'objets de parure et de croix dénote l'existence d'une production « en série », correspondant au passage de la production exécutée sur commande à celle destinée au marché, dans laquelle l'artisan accomplissait sans doute aussi la fonction de marchand ³⁴. Un des métiers les mieux représentés était la poterie. Trois fours de potiers, mis au jour en 1959 dans l'établissement des bas terrains, montrent que vers le milieu du XI^e siècle les potiers étaient groupés dans un quartier à part des faubourgs. Le travail du bois et des bois de cerf est abondamment attesté par toutes sortes d'objets décorés avec beaucoup de talent et de sens artistique. Les tailleurs de pierre travaillaient pour les besoins locaux. La découverte d'un très grand nombre — quelques centaines — de fusaïoles, d'une quantité considérable de fibres et de fils de chanvre et de lin, de fils de laine et même de soie, ainsi que de restes de tissus de qualité supérieure et de pièces faisant partie du métier à tisser horizontal, montrent que celui-ci était connu dès la première moitié du XI^e siècle, deux siècles avant sa première mention en Europe occidentale. L'usage du fil de soie, probablement apporté de Byzance, est attesté pour la première fois en Roumanie à Dinogetia, toujours dans la première moitié du XI^e siècle.

Au début, la plupart des produits dus aux artisans locaux n'apparaissent pas sur le marché. Ils circulaient dans un milieu assez restreint, passant d'habitude directement de chez le producteur entre les mains des consommateurs de la même localité. Mais les métiers et le commerce n'ont pas tardé à se détacher des autres occupations, l'établissement de Dinogetia prenant le caractère de ville — de fait la première ville féodale

³⁴ *Dinogetia*, I, p. 69 sqq.

attestée, avec des documents archéologiques à l'appui, sur le territoire de la Roumanie. Ainsi donc, dans la nouvelle ville, entre la masse des pêcheurs, des éleveurs et des agriculteurs, d'une part, et les artisans et marchands, d'autre part, il s'est creusé un écart. Les nombreux produits d'origine byzantine, dont les uns venaient certainement de Constantinople, à côté desquels sont attestés d'autres marchandises venues de Kiev, témoignent de la constitution dans l'établissement de Dinogetia d'une couche de marchands qui réalisaient certainement d'importants revenus du commerce. Pourtant, ainsi qu'il arrivait généralement dans les villes féodales, l'établissement à caractère urbain de Dinogetia conservait aussi un contact étroit avec l'économie rurale³⁵.

Dans le développement de l'établissement de haute époque féodale de Dinogetia, un rôle primordial a été joué par les relations politico-économiques et culturelles avec Byzance. A cet égard, les informations de certaines sources littéraires ont été pleinement confirmées et complétées par les résultats des fouilles archéologiques. Ainsi, aux trésors de monnaies et d'objets de parure déjà mentionnés, s'ajoutent des centaines de monnaies de bronze découvertes isolément à des points différents du site ; dans l'une des habitations (n° 40 a), on a même trouvé un lot de non moins de cent monnaies du temps de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041). Il semble du reste que la plus grande circulation de monnaies byzantines a eu lieu à Dinogetia sous le règne de cet empereur et de son successeur Constantin IX Monomaque (1042—1055). Ceci confirme les dires d'un texte hagiographique ultérieur sur l'essor de la vie commerciale dans les établissements du Bas-Danube (εις τὰ παραδούναβα κάστρα) entre les années 1042 et 1045³⁶, ainsi qu'une mention du chroniqueur Scylitzès-Cédrénus (Cédrénus, II, p. 586) sur les richesses trouvées par les Petchenègues au sud du Danube peu après cette date. Les monnaies de bronze attestent la continuité quasi ininterrompue des relations entre l'établissement de Dinogetia et Byzance depuis les dernières décennies du X^e siècle jusqu'à la première moitié du XII^e siècle (règne de Jean Comnène). Une partie de ces monnaies auront été envoyées ici comme solde pour l'armée de frontière, composée d'autochtones, ou comme dons pour les chefs de tribus de cavaliers nomades ; mais une partie sont certainement le résultat des échanges commerciaux et confirment la qualité de centre actif d'échange commercial de l'établissement de Dinogetia durant la période de haute féodalité.

³⁵ I. Barnea, *Dinogetia*², Bucarest, éd. Meridiane, 1969, p. 46—47.

³⁶ *La vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin (+ 1110)*, éd. E. Sargologos, Bruxelles, 1964, p. 241 ; cf. P. Ş. Năsturel, dans «Revue des Etudes Sud-Est Européennes», IV, 1966, 3—4, p. 653.

Une quantité importante de tessons céramiques — à côté de rares vases entiers ou pouvant être complétés — en argile ou en kaolin, confectionnés dans différents centres de l'Empire byzantin, les uns à Constantinople même, ont été mis au jour presque exclusivement sur le plateau — vestiges des articles de luxe que ne pouvaient s'offrir que les couches aisées de la population. Des dizaines d'amphores, les unes estampillées à la mode hellénistique, la plupart présentant, incisés dans la pâte après cuisson, différents signes, lettres ou de brèves inscriptions mentionnant le nom du propriétaire, la capacité du vase, etc., sont arrivées à Dinogetia, avec du vin ou de l'huile de tel ou tel centre de l'Empire byzantin, aux X^e—XII^e siècles.

Une autre preuve des liens avec Byzance est fournie par la petite église bâtie à peu près au centre de l'établissement vers le milieu du XI^e siècle. Elle est de plan carré, aux côtés de 6 m, avec à l'est une abside demi-circulaire à l'intérieur et à cinq pans à l'extérieur. Les quatre coins de l'édifice étaient renforcés par des piliers massifs qui soutenaient une coupole ou une calotte sphérique et donnaient à l'intérieur la forme d'une croix grecque aux bras courts. Les épais murs de pierre alternant avec la brique étaient traversés par de nombreuses poutres de bois. Dans quelques-unes des tombes du cimetière qui, aux XI^e—XII^e siècles, entourait l'église, on a trouvé de petits morceaux d'étoffe tissée en fil d'or et d'argent, ainsi qu'un fragment de broderie brochée d'or sur fond de soie, représentant la plus ancienne broderie connue jusqu'à ce jour sur le territoire de la Roumanie — le tout de provenance byzantine. Un reliquaire en or en forme de croix double, ouvragé en filigrane et rehaussé de gemmes, ayant servi d'*enkolpion* à quelque évêque du XI^e siècle, ainsi que d'autres objets de culte et de parure — petites croix en bronze, bagues, bracelets, appliques d'argent et de bronze, bracelets en verre, etc. — produits par les ateliers byzantins, attestent d'une part les relations étroites de Dinogetia avec Byzance, d'autre part le degré marqué de clivage social de la population de l'établissement.

En échange des marchandises byzantines, les marchands de l'endroit auront donné des produits locaux, tels que poisson, bétail, fourrures, bois, miel, cire et autres. Les voies commerciales par où circulaient les marchandises étaient en tout premier lieu le Danube et la mer Noire. Les voies terrestres n'étaient utilisées que bien plus rarement.

Une série de découvertes — fusaïoles en pierre violacée, petits œufs en terre cuite émaillée, différents objets de parure, accessoires d'habillement, etc. — attestent l'existence aux X^e—XII^e siècles de liens commerciaux entre Dinogetia et Kiev. A ce point de vue, une pièce d'importance particulière est un sceau en plomb découvert en 1954, sur

lequel est gravée l'inscription Σφραγις Μιχαήλ π(ο)ιμενάρχου Ῥωσίας, texte qui assigne l'objet à un métropolitain grec de Kiev des années 1130—1145; celui-ci l'aura joint à une lettre adressée à quelque prélat grec de l'établissement du Bas-Danube ³⁷.

D'autres menus objets de provenance est-européenne ou asiatique sont parvenus à Dinogetia soit par la voie du commerce, soit par le canal des Petchenègues ou d'autres peuplades migratrices de même race qu'eux ou à leur service ³⁸.

Toutes ces données confirment les informations des chroniqueurs byzantins Attaleiatès et Cédrenus sur « les villes nombreuses et grandes » (πολλὰ καὶ μεγάλα πόλεις) et sur le mélange des races au Bas-Danube ³⁹.

Quant à l'établissement féodal de *Noviodunum*, malgré la très faible envergure des fouilles entreprises jusqu'à ce jour, il est permis d'affirmer, compte tenu des vestiges de culture matérielle mis au jour et de sa position-clef, qu'il a joué un rôle plus important et a eu une existence plus longue que l'établissement contemporain de Dinogetia. Les sondages pratiqués ces derniers temps ont permis de relever qu'ici aussi les murs de la cité romano-byzantine ont été refaits et utilisés à nouveau lors du rétablissement, en 971, de la domination byzantine sur le territoire compris entre le Danube et la mer Noire. La circulation ininterrompue et intense des monnaies byzantines du X^e au XIV^e siècle constitue un témoignage péremptoire du rôle économique prépondérant joué par l'établissement de Noviodunum depuis le règne de Tzimiscès jusqu'à ceux d'Andronic II Paléologue et de son fils Michel IX Paléologue (1295—1320), émetteurs des derniers exemplaires d'un trésor de 70 monnaies d'or découvert en 1945⁴⁰. Il ressort des découvertes — fortuites pour la plupart — faites jusqu'à ce jour que la circulation monétaire la plus intense coïncide à Noviodunum avec la période des empereurs Comnène. C'est ce qu'indiquent par exemple le trésor de 450 monnaies scyphates mis au jour en 1913⁴¹, les plus de mille monnaies, la plupart en billon et coupées, presque toutes du XII^e siècle, découvertes soit par hasard, soit

³⁷ I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosieii în așezarea de la Garvăn* (Le sceau d'un prélat Ῥωσίας trouvé dans l'établissement de Garvăn), dans SCIV, VII, 1956, 1—2, p. 189—197; *Dinogetia*, I, p. 335—336.

³⁸ Idem, *Elemente de cultură materială veche rusească și orientală în așezarea feudală (sec. X—XII) de la Dinogetia — reg. Galați* (Éléments de culture matérielle ancienne russe et orientale dans l'établissement féodal (X^e—XII^e siècles) de Dinogetia — rég. de Galați), dans *Studii și referate privind istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 195—227; Idem, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X^e au XII^e siècle*, dans *Nouvelles études d'histoire*, I, Bucarest, 1955, p. 169—180 et *Dinogetia*², op. cit., p. 50—54.

³⁹ Michel Attaleiatès, *Historia*, Bonn, 1853, p. 204, 1.18—22; Cédrenus, *Historia*, II, Bonn, 1839, p. 599, 1.21—22.

⁴⁰ Em. Condurachi, *Un nou tezaur de monede bizantine* (Un nouveau trésor de monnaies byzantines), dans « Buletin științific al Academiei R.P.R. », I, 1949, 3—4, p. 163—167.

⁴¹ C. Moisil, dans « Buletinul Societății Numismatice Române », XI, 1914, p. 25, n^o 39.

à l'occasion des fouilles de sauvetage pratiquées dernièrement sur la grève du Danube ⁴², ainsi qu'un trésor de 69 monnaies frappées entre les règnes d'Alexis Comnène et d'Isaac II l'Ange, aujourd'hui au Musée de Constanța ⁴³, ces deux dernières découvertes encore inédites.

Différentes autres découvertes — ustensiles de pêche, poterie locale et d'importation, objets de parure — attestent des occupations, des métiers, ainsi que des relations économiques et culturelles avec Byzance, Kiev et d'autres centres importants du temps, identiques à ce que nous avons exposé plus haut pour Dinogetia.

Une vingtaine de sceaux byzantins en plomb, des XI^e—XIII^e siècles, montrent même que les liens avec la capitale de l'empire étaient plus étroits à Noviodunum qu'à Dinogetia et que l'importance stratégique et politique du premier établissement était, de même, supérieure à cette époque à celle du second. Parmi ces sceaux, nous mentionnerons ceux ayant appartenu à des dignitaires byzantins, tels que : Petros Rhomanakès (XII^e siècle); Grégoire Mavrokatalon, général connu, qui a pris part aux luttes de 1087—1090 d'Alexis Comnène contre les Petchenègues de Paristrion (*Alexis*, VII, II, 1 et III, 4, éd. B. Leib, II, p. 89, 95—96); Nicétas Eugénianos, Jean Vatatzès curopalate et autres ⁴⁴. Une mention spéciale doit être accordée au sceau de l'empereur Isaac II l'Ange (1185—1195), qui constitue un document précieux quant au maintien de la domination byzantine sur le thème de Paristrion-Paradounavon — y compris l'ancien port du Bas-Danube qui nous a occupé — jusque vers la fin du XII^e siècle ⁴⁵.

A en juger par le grand nombre de monnaies, par différentes autres découvertes et surtout par les sceaux en plomb susmentionnés, on est autorisé à croire que l'établissement féodal de Noviodunum détenait la seconde place dans la hiérarchie des villes byzantines de la région du Bas-Danube, la première étant Dorostolon, capitale du thème de Paristrion.

Ainsi que pour Dinogetia, une énigme subsiste : le nom porté durant la période byzantine par l'établissement refait sur les ruines de la cité

⁴² SCIV, V, 1954, 1—2, p. 182; « Materiale și cercetări arheologice », IV, 1957, p. 169, et V, 1959, p. 471; B. Mitrea, dans « Dacia », N.S., IX, 1965, p. 500, n^o 76. D'autres monnaies ont été mises au jour par nos fouilles de 1967 et 1970.

⁴³ Gh. Poenaru-Bordea et Al. Popeea, *Monede bizantine din colecția Muzeului de arheologie Constanța* (Monnaies byzantines de la collection du Musée d'archéologie de Constanța), manuscrit, p. 50—57, n^{os} 349—416 et p. 76. Dernièrement on a découvert encore un trésor comprenant environ 1000 monnaies scyphates de la période des Comnène, dont près de la moitié sont entrées dans les collections du Musée de Constanța.

⁴⁴ I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Noviodunum* (Sceaux byzantins de Noviodunum), dans « Studii și cercetări de numismatică », IV, 1968, p. 239—247.

⁴⁵ Gh. Ștefan, *Monuments inédits de Noviodunum*, dans « Dacia », IX—X, 1941—1944, p. 482; N. Bănescu, *op. cit.*, p. 109—111. Mentionnons encore un autre sceau impérial en plomb, conservé à moitié, provenant probablement du même empereur, découvert en 1970 (inédit).

de Noviodunum. On a soutenu, et non sans de bonnes raisons, qu'il convient d'y localiser *Vicina*, ville mentionnée par certaines sources byzantines, par le géographe arabe Idrisi (1154), ainsi que par les cartes et les portulans médiévaux⁴⁶. La position de l'établissement et les trouvailles auxquelles nous nous sommes référés viennent à l'appui de cette hypothèse. L'observation suivant laquelle la ville en question se trouvait sur une « île » ne constitue pas un empêchement à cet égard, car avant l'aménagement de la route qui donne aujourd'hui accès au « Vieux ponton », le promontoire qui avance dans le Danube était, à ce qu'il semble, entouré d'eau sur trois côtés, pouvant facilement, au moyen d'un canal artificiel creusé sur le côté sud-est, être transformé en une véritable île. C'est, à cet égard aussi, aux fouilles archéologiques futures qu'il reviendra de dire le dernier mot.

⁴⁶ N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografice. Originea numelui, identificarea oraşului* (Vicina. Sources cartographiques. Origine du nom et identification de la ville), dans « Codrul Cosminului », I, 1925, p. 437—459; P. Ş. Năsturel, *Aşezarea oraşului Vicina şi ţărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec* (L'établissement de la ville de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec), dans SCIV, VIII, 1957, 1—4, p. 295—305; C. C. Giurescu, dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, n° 7—10, p. 680—685; C. Cihodaru, *op. cit.*, p. 229—230.

ZWEI VERSIONEN BEI THEOPHANES UND NIKEPHOROS DEM PATRIARCHEN

V. BEŠEVLIJEV
(Sofia)

Über die im Jahre 763 bei Anchialos stattgefundene Schlacht zwischen dem Bulgarenherrscher Teletz und dem byzantinischen Kaiser Konstantin V., die mit der Niederlage der Bulgaren endete,¹ berichten Nikephoros der Patriarch in dem Breviarium und Theophanes Confessor in der Chronographie. A. Lombard und der verdiente ungarische Byzantinist Gy. Moravcsik² haben auf eine dritte Nachricht über dieselbe Schlacht hingewiesen, die sich in einer anderen Schrift des Patriarchen Nikephoros befindet und nur von ihnen benutzt worden ist. Nikephoros erzählt nämlich in seinem theologischen gegen die Bilderfeinde gerichteten, im Jahre 817 verfaßten Werk *Ἀντίρρησις καὶ ἀνατροπή* folgendes:³ *Ἐπειδὴ παρασκευάστω τὸ πρὸς δυσμαῖς ἡμῖν ὀκισμένον Σκυθικὸν ἔθνος ἀμύνεσθαι, συναθροίξει δὴ ἅπαν τὸ ὑπ' αὐτῶν στρατεύμα· εἰς χειράς τε τοῖς πολεμίοις ἰών, ὅποῖον αὐτῶν τὸ τοῦ πολέμου τέλος κατῶρθωτο, μαρτυρεῖ τὰ φαινόμενα· μέχρι γὰρ καὶ σήμερον τὰ κατὰ τὴν Ἀγχιάλον καλουμένην πόλιν, κοῖλα καὶ πεδιάσιμα χωρία, ἃ τῶν ἀνηρημένων τὰ κῶλα ἐδέξατο ὑποδείκνυσιν· ἔργον γὰρ τῆς Σκυθικῆς μαχαίρας, ἅπαν σχεδὸν τὸ τῶν Ῥωμαίων ἐγένετο στρατεύμα. Εἰ δὲ τι μικρὸν καὶ οὐ πάνυ ἀξιόλογον ἔδρασε, καθά γε ἡμῖν ἐκ τῶν γεγραμμένων αὐτῶν πρὸς τοὺς ἐνηυλισμένους κατὰ τὴν βασιλεύουσαν, ἀναλεξαμένοις ἔγνωσται ἐν οἷς πολλὰ κατακομπάσας ὁ τοῦ ψεύδους ὑπηρέτης καὶ σύντροφος, πολλὴν δὲ τὴν θεομαχίαν ἐκ τῆς ἀπίερον πολυορκίας ἐφ' ὕβρει του Κτίσαντος προβαλόμενος,*

¹ Darüber s. W. N. Zlatarski, *Istorija na pǎrvoto bǎlgarsko ėarstvo* I, Sofia, 1918, 213 f., Derselbe, *Geschichte der Bulgaren* I, Leipzig, 1918, 19.

² Constantin V etc., Paris, 1902, 5 und *Byzantinoturcica* I², Berlin, 1958, 458, II², 262, 280.

³ Migne PG 100, 508, B—C, abgekürzt auch bei Georgios Monachos ed. C. de Boor, Lipsiae 1904, 762, 25—763, 14.

ήνικα τὸ ἔθνος περὶ τοὺς οἰκείους ἡγεμόνας διαστασιάζον κατέλαβε· καὶ γὰρ τοῦτο πολλάκις ποιεῖν αὐτοῖς εὐπετές, ἅτε βαρβαρικοῖς ἦθεσιν ἐντρεφομένοις, καὶ διχῆ τοῖς μέρεσιν ὡς τὰ πολλὰ διαιρουμένοις, ὅταν αὐτῶν ταῖς βουλαῖς ἀντικαθισταμένους ἴδωσιν· ὁ δὲ καὶ τηνικαῦτα ὁ τούτων κύριος ἐπιβουλευόμενος πέπονθε, Σαβῖνος ὄνομα ἦν αὐτῷ, καὶ φυγὰς πρὸς Ῥωμαίους ἀπόχετο. Τότε οὖν αὐτῷ ἡ τοῦ ἔθνους καθ'ἑαυτὸ διαφορὰ καὶ στάσις, κατὰ βραχὺ γοῦν εὐδοκιμῆσαι παρέσχετο.

Zum besseren Verständnis unserer Ausführungen wollen wir hier auch das Wichtigste aus den bereits bekannten Berichten der beiden Chronisten anführen. Theophanes:⁴ Τῆ δὲ ις' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς ἐξῆλθεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὴν Θράκην ἀποστείλας καὶ πλώϊμον διὰ τοῦ Εὐξείνου Πόντου ἕως ὡ' χελανδίων ἐπιφερομένων ἀνὰ ιβ' ἡππων. ὁ δὲ Τελέτζης ἀκούσας τὴν διὰ γῆς καὶ θαλάσσης κατ' αὐτοῦ κίνησιν, λαβὼν εἰς συμμαχίαν ἐκ τῶν προσπαρκακειμένων ἔθνῶν χιλιάδας κ' καὶ τούτους εἰς τὰ ὄχυρώματα στήσας ἡσφαλίσατο ἑαυτόν. ὁ δὲ βασιλεὺς ἐλθὼν ἠπλήκυσεν εἰς τὸν κάμπον Ἀγχιάλου· καὶ τῆ λ' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς τῆς α' ἰνδικτιῶνος, ἡμέρα ε', ἐφάνη Τελέτζης μετὰ πλήθους ἔθνῶν ἐρχόμενος καὶ συμβαλόντες πόλεμον κόπτουσιν ἀλλήλους ἐπὶ πολὺ, καὶ τραπεῖς Τελέτζης ἔφυγεν, ἐκράτησε δὲ ἡ μάχη ἀπὸ ὥρας ε' ἕως ὀψέ, καὶ πολλὰ πλήθη Βουλγάρων ἀνῆλωθησαν, πολλοὶ δὲ καὶ ἐχειρώθησαν, ἄλλοι δὲ καὶ προσερρύθησαν. Nikephoros:⁵ οὗτος (=Τελέσιος) λαὸν συναγείρας ὀπλίτην καὶ μάχιμον τὰ πλησιαίτερα τῶν Ῥωμαίων χωρία καὶ φρούρια κατέτρεχε καρτερῶς, οὗ τὸ θρασύ καὶ αὐθαδὲς Κωνσταντῖνος θεασάμενος ναῦς ἵππαγωγούς ἄχρι καὶ εἰς τὰς ὀκτακοσίας κατεσκεύασε, καὶ ταύτας ἵππικῶ στρατῷ πληρώσας διὰ τοῦ Εὐξείνου πρὸς τὸν Ἰστρον ἐξέπεμψεν. αὐτὸς δὲ στρατὸν ἕτερον ἐπαγόμενος πρὸς Ἀγχιάλον πόλιν παραγίνεται, καθ' ὃν Τελέσιος ἐξέρχεται ἔχων εἰς συμμαχίαν καὶ Σκλαβηνῶν οὐκ ὀλίγα πλήθη, καὶ ἠττηθεὶς μάχῃ εἰς φυγὴν ἐτράπετο, πλεῖστοι δὲ τῶν πολεμίων ἀφ' ἑκατέρου μέρους πίπτουσι, καὶ ἄλλοι οὐκ ὀλίγοι καὶ τῶν ἐπιφανεστέρων ἐζωγρήθησαν.

Der einzige und zugleich wichtige Unterschied zwischen den beiden Berichten ist, daß Theophanes den Kriegsanzug nicht erwähnt. Der von dem Kaiser unternommene große Feldzug gegen die Bulgaren erscheint nach diesem Chronisten völlig grundlos. Die dadurch bedrohten Bulgaren wurden selbstverständlich gezwungen, Maßnahmen zu ihrer Verteidigung zu treffen. Der Kampf selbst, der sehr lange, fast den ganzen Tag dauerte, war sehr erbittert, so daß viele von beiden Seiten fielen. Theophanes teilt mit, daß sehr viele Bulgaren umkamen, viele gefangengenommen wurden und manche sich ergaben. Nikephoros hebt in seinem Bericht nur hervor, daß viele der vornehmsten Bulgaren in Gefangenschaft ge-

⁴ ed. de Boor 433, 1—10.

⁵ ed. de Boor 69, 7—18.

rieten. Derselbe Autor stellt den Sieg des Kaisers Konstantin V. ganz anders in seiner zweiten Mitteilung dar. Er war ein Pyrrhussieg: es wurde fast das ganze römische Heer von den Bulgaren vernichtet. Der Kaiser konnte nach der Ansicht des Nikephoros deshalb die Bulgaren nicht nur in diesem Fall, sondern auch später besiegen, da sie, durch innere Zwistigkeiten gespalten, eine leichte Beute für ihn waren. Er führt als Beispiel dafür die Flucht des Bulgarenherrschers Sabinus in Byzanz an. Diese verschiedenen, fast einander widersprechenden Darstellungen desselben Ereignisses finden ihre Erklärung in folgenden Worten des Nikephoros in der zweiten Mitteilung: Εἰ δέ τι μικρὸν καὶ οὐ πᾶν ἀξιόλογον ἔδρασε, καθά γε ἡμῖν ἐκ τῶν γεγραμμένων αὐτῶ πρὸς τοὺς ἐνηυλισμένους κατὰ τὴν βασιλεύουσαν, ἀναλεξαμένοις ἔγνωσται· ἐν οἷς πολλὰ κατακομπάσας ὁ τοῦ ψεύδους ὑπηρέτης καὶ σύντροφος...

...Daraus ergibt sich, daß über die Kriegszüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren zwei Arten von Nachrichten, offizielle und nicht offizielle vorhanden waren. Die ersteren wurden von dem Kaiser selbst wohl als Tagesberichte der Kampfhandlungen oder als Kriegsbotschaften an die Bewohner der Hauptstadt verfaßt und sicher in die offizielle Stadtchronik⁶ aufgenommen. Sie enthielten laut Nikephoros viel Prahlerei und Lüge. Der ursprüngliche Tagesbericht der Kampfhandlungen durchschimmert ganz deutlich bei Theophanes, der das Datum der Schlacht bei Anchialos so genau angibt, wie es wohl in dem Tagesbericht selbst stand: τῆ λ' τοῦ Ἰουλίου μηνὸς τῆς α' ἰνδικτιῶνος, ἡμέρα ε', ἐφάνη Τελέτζης κτλ. Die nicht offiziellen stammten dagegen wohl aus den Erzählungen der Kriegsteilnehmer oder stellten teilweise boshafte Gerüchte bzw. Stadtklatsch dar. Die beiden Chronisten teilen in unserem Fall offenbar die amtliche oder offizielle Version mit diesem Unterschied mit, daß Theophanes den Kriegsanaß verschweigt. In seinem theologischen Werk gibt Nikephoros dagegen die nicht offizielle, den Stadtklatsch wieder.

Beide Versionen treten besonders klar in den Nachrichten über zwei andere Kriegszüge des Konstantin hervor. Im Jahre 756 verlangten die Bulgaren von dem Kaiser Konstantin V. einen Tribut für die von ihm errichteten Festungen an der bulgarisch-byzantinischen Grenze.⁷ Da der Kaiser sich weigerte ihn zu bezahlen, fielen sie in das byzantinische Gebiet ein und kamen bis zur sog. Langen Mauer an. Nach Theophanes plünderten die Bulgaren die umliegende Gegend, führten viele Gefangenen weg und kehrten unversehrt in ihr Land zurück (... κατὰ τῆς βασιλίδος πόλεως τὴν ὁρμὴν ποιησάμενοι. πολλὴν οὖν ἄλωσιν ἐργασάμενοι καὶ

⁶ K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2. Aufl. München, 1897, 343, 396, 402.

⁷ Zlatarski 202 und *Geschichte* 18, G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl., München, 1952, 136.

αίχμαλωσίαν λαβόντες ὑπέστρεψαν ἀβλαβεῖς εἰς τὰ ἴδια).⁸ Nach Nikephoros dagegen zog der Kaiser gegen die Angreifer aus. Es entspann sich zwischen ihnen ein heißer Kampf. Der Kaiser schlug sie in die Flucht, verfolgte sie und tötete sehr viele von ihnen (ὁ (= βασιλεὺς) δὲ ἀντεπεξῆει καὶ συμβαλὼν πολέμῳ εἰς φυγὴν ἐτρέψατο καὶ ἐδίωκει ἀνὰ κράτος καὶ πλείστους Βουλγάρους ἀνεῖλε).⁹ Nicht lange darauf, berichtet Nikephoros ferner,¹⁰ unternahm der Kaiser gegen die Bulgaren einen gewaltigen Kriegszug zu Lande und zu Wasser. Sie wurden von zwei Seiten angegriffen. Die über das Schwarze Meer entsandte byzantinische Flotte erreichte den Fluß Donau, einäscherte das dortige bulgarische Gebiet und führte viele Gefangenen weg. Der Kaiser selbst schlug die Bulgaren bei der Festung Markellai in Thrakien in die Flucht und tötete ebenfalls viele von ihnen. Die Bulgaren sahen sich infolgedessen gezwungen Friedensverhandlungen zu führen, indem sie ihre eigenen Kinder als Geißeln nach Konstantinopel schickten. Theophanes verschweigt diesen siegreichen Kriegszug des Konstantin. Er berichtet dagegen von einer schweren Niederlage des Kaisers in dem Paß von Berigava, die im Jahre 760 stattfand.¹¹ Von dieser Niederlage teilt seinerseits Nikephoros gar nicht mit.

Es läge ja deshalb nahe anzunehmen, daß die beiden Chronisten eigentlich von zwei verschiedenen Phasen eines und desselben Kriegszuges berichten. Man könnte sich den Verlauf des Kriegszuges folgendermaßen vorstellen. Es wurde zuerst eine starke Abteilung vorausgeschickt, die den Berigavapaß besetzen sollte um den mit dem Kaiser nachrückenden Haupttruppen des byzantinischen Heeres einen freien Durchgang zu sichern. Sie wurde jedoch von den Bulgaren geschlagen. Die letzteren stießen, als sie den fliehenden Byzantinern nachsetzten, auf den Kaiser mit der Hauptarmee bei der Festung Markellai, der ihnen eine vernichtende Niederlage beibrachte. In diesem Fall entweder bezieht sich der unbestimmte chronologische Ausdruck μετ' οὗ πολὺ bei Nikephoros auf andere Ereignisse oder wäre das Datum bei Theophanes nicht genau. Wie dem auch sei. Widrigenfalls ist es immerhin rätselhaft, daß ein so folgenschwerer Kriegszug des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren von Theophanes, selbst zu Ungunsten des Kaisers verdreht, völlig unerwähnt geblieben ist.

Die übrigen Berichte des Theophanes über die Kriegszüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren fußen allerdings auf der offiziellen

⁸ ed. de Boor 429,25—28.

⁹ ed. de Boor 66,21—67,3.

¹⁰ *ebenda* 66,21—67, 3.

¹¹ ed. de Boor 431, 6—11.

Version. Sie sind aber oft von boshaften Bemerkungen wie μετὰ φόβου ὑπέστρεψε μηδὲν γενναῖον ποιήσας,¹² εἰσῆλθεν ἀδόξως ἐν τῇ πόλει,¹³ ἐδειλίασε καὶ ἐμελέτα ὑποστρέψαι,¹⁴ θεηλάτῳ πληγῆ,¹⁵ οἰκτρῶς ἐν τῷ χελανδίῳ θνήσκει¹⁶ begleitet, oder enthalten den Kriegsanaß nicht. Nikephoros gibt dagegen in dem Breviarium nur die offizielle Version wieder, während er in dem theologischen Werk die nicht offiziellen Nachrichten bzw. den Stadtklatsch mitteilt, dem er, wie es scheint, mehr Glauben schenkt. Diese verschiedene Einstellung der beiden Chronisten zur amtlichen Version ist sehr wichtig für die richtige Wertung ihrer Berichte. Sie steht in engem Zusammenhang mit dem damaligen Bilderstreit in Byzanz. Theophanes und Nikephoros hatten als eifrige und freimütige Verteidiger der Bilderverehrung¹⁷ genug Grund dem großen bilderstürmenden Kaiser Konstantin V. zu grollen und seine Kriegserfolge in ein ungünstiges Licht zu stellen bzw. möglichst zu verkleinern.

¹² *ebenda* 436, 22–24.

¹³ *ebenda* 437, 24–25.

¹⁴ *ebenda* 447, 1–5.

¹⁵ *ebenda* 448, 10–19.

¹⁶ *ebenda*.

¹⁷ Krumbacher 71 f., 342 ff., 349 f., Moravcsik I 456, 531.

OBSERVATIONS ON THE „ANTI-ZEALOT” DISCOURSE OF CABASILAS

PETER CHARANIS

Rutgers University
(New Brunswick)

Since the publication in full of the so-called “*Anti-Zealot*” *Discourse* of Nicolas Cabasilas,¹ it has become quite obvious that that document cannot be used to maintain that the Zealot regime in Thessalonica had a social program.² The *Discourse* nowhere mentions the Zealots, and its date of composition, a point of critical importance, is in doubt. To be sure its editor has tried to assign a date to it, but he has changed his mind several times. When he first published the *Discourse*, he put its composition at about 1344;³ three years later he thought that it might have been written sometime after 1371;⁴ but by 1962 he had definitely concluded that he could assign no definite date to the *Discourse*. He wrote: “Exactly when, and against whom the *Discourse* was written, I do not know. *Parisinus Graecus* 1276 suggests, without making it mandatory, that the *Discourse* was written in the last thirty years of the fourteenth century”.⁵

The problem is, of course, that there exists no concrete evidence upon which to base the date of the composition of the *Discourse*. When the editor of the *Discourse* first fixed the date of its composition, he had searched for new evidence within the chronological framework of the

¹ Ihor Ševčenko, “Nicolas Cabasilas’ “Anti-Zealot” Discourse: A Reinterpretation”, *Dumbarton Oaks Papers*, 11 (1957), 91–125 (the text).

² For a more recent support of the view that the Zealots had no such program: Gunter Weiss, *Joannes Kantakuzenos – Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch* – in *Der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert* (Wiesbaden, 1969), 101.

³ *Ibid.*, 170.

⁴ Ševčenko, “The Author’s Draft of Nicolas Cabasilas’ “Anti-Zealot” Discourse in *Parisinus Graecus* 1276,” *Dumbarton Oaks Papers*, 14 (1960), 188.

⁵ “A Postscript on Nicolas Cabasilas’ “Anti-Zealot” Discourse”, *Dumbarton Oaks Papers*, 16 (1962), 407 f.

Zealot domination of Thessalonica (1342—1349). He looked for two things: evidence of public works, particularly the construction or repair of city walls, and evidence of the confiscation of monastic properties for the general good. This was because he made as the point of departure of his investigations the assumption that the *Discourse* was directed against some specific official who had confiscated monastic properties, justifying his actions on grounds of defense, emphasizing the need for soldiers and the maintenance of fortifications. What he found was this: (1) the government of Apocaucus had effected important repairs of the walls of Constantinople sometime during the year 1342 and again after August 1344;⁶ (2) a passage in a speech addressed by Cydones to Cantacuzenus, presumably in 1347, the significant sentences of which read: "Looking for sources from which to nourish such evil (*i.e.* their action) and seeing that everything was used up, they cast their glance towards the public treasury and the *riches* of the temples. *The army must be provided for, for the enemy (i.e. Cantacuzenus) is strong . . . One should not shrink from using anything that will help to ward off the enemy*"⁷. The juxtaposition of this evidence with the principal points of the *Discourse* led the editor to this conclusion: "The *Discourse* . . . written about 1344, may be considered an anti-Apocaucite tract directed against the policies of the loyalists and the leaders of the official church"⁸.

His abandonment of the year 1344 as the date of the composition of the *Discourse* was prompted by different considerations, although his assumption that the *Discourse* was directed against some specific official still held. Not long after the publication of the *Discourse* it was called to his attention that there existed another manuscript (*Parisinus Graecus* 1276) which he had not taken into account in preparing his edition. Upon examining the new manuscript, he found no basic difference between the text of the *Discourse* which he edited and the one contained in the new manuscript. He noted, however, that the new text and the manuscript itself had certain peculiarities which made it possible to trace the history of the text. His conclusion was that there were at least four versions of the *Discourse*:⁹ a first version with traces of the earliest composition of the *Discourse*; a second version, revised and enlarged by Cabasilas himself; a third version now lost; and finally the version (*Parisinus Graecus* 1213) used by him in his edition of the *Discourse*. The revised, enlarged version had been done by Cabasilas sometime within

⁶ "Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse", 165 ff.

⁷ *Ibid.*, 162 ff. Greek text in question, Giuseppe Cammelli, "Demetrii Cydonii ad Ioannem Cantacuzenum imperatorem oratio altera", *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, 4, (1923), 80.

⁸ See note 1.

⁹ "The Author's Draft . . ." 185.

the last three decades of the fourteenth century; the first version may also have been composed during this period, but this is not certain. In any case the inference drawn from tracing the history of the text is that its writing or at least the revised version, was prompted by events which took place after 1370. The tracing is done with expertise possessed by few, but is not free from conjectures. One wonders also to what extent the editor's conviction that the *Discourse* was not directed against the Zealots may have influenced his thought. He writes: "The fact that Cabasilas revised and amplified the *Discourse* within the last thirty years of the fourteenth century strengthens my contention that this work does not refer to the Zealots".¹⁰ Obviously, the further the date of the composition of the *Discourse* is from the period of the Zealots, the greater the likelihood that the Zealots were not its target.

Two years later the editor of the *Discourse* came back to the problem. In a brief note¹¹ in which he took account of his critics, he viewed certain passages drawn from the sermons and letters of Isidore, Metropolitan of Thessalonica (1380—1384; 1386—1396), which refer to repeated confiscations of ecclesiastical property in Thessalonica for purposes of defense.¹² In the light of this information he again reviewed the date of the composition of Cabasilas' *Discourse* and came to the conclusion that he did not know. Thus, the man most conversant with the *Discourse*, who has delved into it more deeply than any other scholar, and did so according to the best standards of scholarship, finally had to conclude that he could not fix even approximately the date of its composition. The *Discourse*, at least the earliest version of it before the revisions made by Cabasilas sometime after 1371, could have been written any time within the last fifty years of the author's life, *i.e.*, assuming that Cabasilas was born about 1322 and died shortly after 1391 and that he did not begin to write until he was at least twenty years of age, any time between 1342 and 1391.

A monograph on Nicolas Cabasilas by A. A. Angelopoulos has recently appeared.¹³ The monograph is by no means the definitive work on this Byzantine intellectual and mystic, but it has brought together a considerable mass of previously scattered information and has examined the works of Cabasilas and the problem of the chronology of their composition. The so-called "Anti-Zealot" *Discourse* of Cabasilas, has, of course, been included in this examination.

¹⁰ *Ibid.*, 188.

¹¹ "A Postscript . . .", 407 f.

¹² For these measures see further, George T. Dennis, *The Reign of Manuel II Palaeologus In Thessalonica, 1382—1387* (= *Orientalia Christiana Analecta*, 159), (Rome, 1960), 89 f.

¹³ A. A. Angelopoulos, *Νικόλαος Καβασίλας Χαμαετος και του έργου αούτου* (Thessalonike, 1970), pp. 147.

In his efforts to fix a date for the composition of the *Discourse*, the editor, as already observed, anchored his researches around the idea that the *Discourse* was concerned with some specific measure confiscating monastic properties for military purposes. This idea, which he never abandoned, may have been right, but it leads to no definite conclusions.

Angelopoulos has chosen a different approach to the problem. His approach has been to establish the chronological position of the *Discourse* in relation to the other writings of Cabasilas. He divides these with some exceptions, into two groups, the theological-mystic and the "sociological", comprising our *Discourse*, the treatise *Against Usurers*, the *Address to Ann of Savoy on Usury*, and *To the Athenians Concerning their Altar of Mercy*. The theological-mystic works, says Angelopoulos, were written during the later part of the author's life, probably after 1363; the sociological, much earlier, when he was a young man. The date of the composition of one of these "sociological" works, the *Address to Ann of Savoy*, is known, at least approximately: 1351—1352. The others, since in his opinion they were prompted by the same general ecclesiastical, political, and economic conditions, must have been written sometime during this general period, anyway not before 1347 and not later than 1354.¹⁴ Concerning the composition of our *Discourse*, Angelopoulos has this to say:¹⁵

"The *Discourse* is advisory in character directed to ecclesiastical and political officials counselling them to respect the law protecting ecclesiastical and monastic properties, which law the pro-western imperial faction of the Palaeologoi had violated on grounds of the general welfare in Constantinople, Thessalonica and elsewhere in the empire during the civil war (1341—1347). The above purpose is clearly shown in the prologue and epilogue of the *Discourse*. The author had in mind the social anarchy in Constantinople principally during the days of the Grand Duke Apocaucus. The parallels of the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus and the *Discourse* of Cabasilas are so related that they justify the inference drawn by Ševčenko from this relationship that Cabasilas, when he wrote the *Discourse*, had in mind the officials of Constantinople, but especially Apocaucus.

"As for the time of its composition, the *Discourse* must have been written about 1347 after the return of Cabasilas to Constantinople when a new policy and an ecclesiastical change and reorganization, in accordance to which some thirty new bishops were ordained in order to fill an equal number of vacant episcopal and metropolitan sees administered uncanon-

¹⁴ *Ibid.*, 106 f.

¹⁵ *Ibid.*, 89 f.

ically by neighbouring bishops, was being put into effect. Then was posed sharply the problem also of the relations between church and state concerning administrative and economic matters such as the confiscation of ecclesiastical and monastic properties, the ecclesiastical discipline and order shaken by the outlandish and uncanonical administrative interference of metropolitans and bishops, the quarrel between ecclesiastical authorities and monastic establishments, simony, etc."

Angelopoulos considered and rejected¹⁶ the date (1344) fixed by the editor when he published the *Discourse*. He rejected this date because in 1344 Cabasilas was most probably in Thessalonica and the *Discourse* was presumably written in Constantinople; because the critical and advisory character of the *Discourse* presupposes an author of influence, and this cannot be attributed to Cabasilas until he was taken into the official circle of Cantacuzenus in 1347; because the *Discourse* presupposes the same conditions which underly the author's two works on usury composed sometime between 1347 and 1354, when Cabasilas was most active in politics; and finally, because it is most unlikely that Cabasilas wrote his *Discourse*, as the editor had inferred, immediately after the reconstruction of the walls of the capital which had collapsed as the result of the earthquake of October, 1342 or 1343.

Angelopoulos agrees with the editor that the target of the *Discourse* was Apocaucus; nevertheless he is much more comprehensive in his view of the target. The target, in his opinion, was the faction of the Palaeologoi in general. These were the people who had violated the laws protecting ecclesiastical and monastic properties "in Constantinople, Thessalonica and elsewhere in the empire during the civil war (1341—1347)". The basis of this view, the Second Speech of Cydones to Cantacuzenus, makes no specific mention of either Constantinople or Thessalonica,¹⁷ but it says that this violation took place in the cities, *i.e.*, the cities controlled by the Palaeologoi and not in the city, something which the editor of the *Discourse* does not emphasize. In other words, the "robbing of temples" to which the enemies of Cantacuzenus resorted according to Cydones, occurred not in one city only but in all the cities they controlled. This, of course, included Thessalonica.

There are some important implications in the views expounded by Angelopoulos. Cabasilas, according to him, was in Thessalonica from 1344 to 1347.¹⁸ He not only witnessed the violence committed by the Zealots in that city but he himself had barely escaped with his life.

¹⁶ *Ibid.*, 90 f.

¹⁷ Constantinople is mentioned but only with reference to the triumph of Cantacuzenus.

¹⁸ Angelopoulos, *op. cit.*, 35 ff.

When he returned to Constantinople in 1347, this experience was a recent and vivid memory whereas he had no personal knowledge of what had transpired in the capital during his absence. If Cabasilas did indeed write his *Discourse* in 1347 when he had just come to the capital from Thessalonica, his own experience still fresh in his mind, then the assumption that in writing it he was moved by what he had seen rather than by what he might have learned had happened in the capital is by no means unreasonable. It has been said that there is no direct evidence that the Zealots confiscated ecclesiastical and monastic properties. This may be so, but the Zealots did indeed confiscate the properties of the lay nobility, and from this to the confiscation of monastic properties was a small step, especially since the confiscation of monastic properties for military purposes was within the Byzantine tradition. The Zealots may not have been anti-religious; they made the cross their rallying emblem¹⁹ and forced rebaptism on partisans of Cantacuzenus on the grounds that having come out for him they had polluted themselves and so rendered their original baptism null and void.²⁰ But they did have contempt for some things divine as also for some things human.²¹ It is not improbable, therefore, that they extended their confiscations to include ecclesiastical and monastic properties, something which the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus does indeed imply. Thus, the observations of Angelopoulos about the *Discourse* actually strengthened the case of those who believe that the *Discourse* was directed, among others, against the Zealots.

There is, however, another side to the coin. Was the *Discourse* really written in 1347? Here Angelopoulos is on uncertain ground. His arguments in favor of the composition of the *Discourse* in 1347 reduce themselves to this: (1) that since the *Discourse* relates to social problems it must have been written during the years when Cabasilas was active in politics, about the same time that he wrote the two works on usury, *i.e.*, before 1354; (2) that the occasion for writing it was the administrative reorganization which the Patriarch Isidore effected in the church in 1347 shortly after he had been elected to the patriarchate.

Neither of these arguments is based on any concrete evidence; both are products of speculation. Cabasilas did indeed write his works on usury sometime before 1354 and there was indeed a reorganization of the personnel of the church in 1347. These are facts, but between them and the composition of the *Discourse* no close chronological relationship has been demonstrated. To say simply that since the subject of the

¹⁹ John Cantacuzenus, *Historia*, 2 (Bonn, 1831), 234.

²⁰ *Ibid.*, 570 f.

²¹ *Ibid.*, 570.

Discourse like that of the two works on usury is "sociological" in character is just not enough to date all the three works relatively close to each other. It presupposes that after 1354 Cabasilas lost all interest in his society even in thought, something which can hardly be demonstrated. Nor do the parallels with the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus help to date the *Discourse*. In Cydones those who did the violence to the temples and the enemy against whom they sought to equip themselves are easy to identify. Not so in Cabasilas. The culprits in the *Discourse* are lay and ecclesiastical officials referred to in a general sense because this was required by the style of the author in his attack on practices repeatedly resorted to throughout his lifetime²² and which, however, they may have been required by the exigencies of the times, were, according to him, spiritually destructive.

One must agree, with the final conclusion of the editor that no definite date can be assigned to the composition of the *Discourse*. All one can say is that in the form which it has come down to us the *Discourse* was most probably written sometime after 1371. Whether or not there was an earlier and shorter version of it, as the editor thinks, is something which cannot be conclusively demonstrated by the fragmentary information at our disposal.

Where does all this leave us? Are we unable to use the *Discourse* as a source because we cannot associate it with any specific event? Of course not. The most interesting aspect of Byzantine society in the fourteenth century was its disintegration. This was done under the impact of external pressures and internal strife, the latter brought about by personal ambitions and intense social tensions. Contemporaries attributed this disintegration to the sins of their society, sins which turned away the supernatural defenders who in former days repulsed its enemies. Some offered more sophisticated explanations.²³ There were others who saw the problem clearly, and within the mentality of the fourteenth century, made practical proposals for its solution. Who precisely these men were we do not know. Included among them were no doubt the advisors of emperors who turned or sought to turn monastic properties into military estates.²⁴ But there must have been others, the Zealot leaders among them perhaps, who took a more comprehensive view of the problem. It is the ideas of these men that Cabasilas is trying to combat. Their

²² On the confiscation of monastic properties for state reasons, Peter Charanis, "The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire", *Dumbarton Oaks Papers*, 4 (1948), 111 ff. See also Dennis, above, note 12.

²³ Ihor Ševčenko, "The Decline of Byzantium Seen Through the Eyes of its Intellectuals", *Dumbarton Oaks Papers*, 15 (1961), 179 ff.

²⁴ Charanis, "Monastic Properties..." 111; Dennis, *op. cit.*, 89 f.

problem, in any effort to combat the forces of disintegration, was to find the necessary funds, and for these funds they turned to the confiscation of monastic properties. The property seized was to be used to feed and house the poor, to provide for the priests, to adorn the churches, to arm the soldiers, and to repair the walls of the cities. "Is it terrible", they asked, "if, by taking a part of the goods dedicated to the monasteries, goods which are so plentiful, we feed some poor, provide for the priests and adorn the churches? That will cause them no harm, for that which remains suffices for their wants, and is not in contradiction with the thoughts of the original donors. They had no other aim than to serve God and to nourish the poor". They urged that the protection of the walls and the laws of the city were the most urgent of all things and asked further: "How is it not better if with this money we arm soldiers who will die for these churches, for these laws, for these walls than if these same sums were spent in vain by monks and priests whose table and other needs are slight, for they stay at home, live in shelter and expose themselves to no danger? What injustices do we commit if we seek to rebuild ruined houses, care for fields and villages, and nourish those who are fighting for the freedom of these".²⁵ These sentiments were formerly attributed to the Zealots; this can no longer be done; but that there were people throughout the fourteenth century who held them and expressed them and even acted upon them the *Discourse* of Cabasilas leaves no room for doubt. This is what makes it one of the most precious sources for the study of fourteenth century Byzantium.

²⁵ Part of this paragraph is taken from my study, "Internal Study in Byzantium in the Fourteenth Century", *Byzantion*, 15 (1940-41), 226. For the Greek original of the sentences in quotes, Ševčenko, "Nicolas Cabasilas" *Anti-Zealot Discourse...*, p. 93, paragraph 6.

QUELQUES DONNÉES CONCERNANT LES RAPPORTS DES TERRITOIRES NORD-DANUBIENS AVEC BYZANCE AUX VI^e — VIII^e SIÈCLES

(Pendants d'oreille en forme d'étoile)

MARIA COMȘA
(Bucarest)

Les fouilles effectuées ces derniers temps dans notre pays ont mis au jour quantité d'objets révélateurs pour les différents aspects revêtus par les rapports des territoires nord-danubiens avec Byzance. Une catégorie à part de cette sorte de témoignages s'avère être celle des pendants d'oreille en forme d'étoile.

Mentionnons, pour commencer, le pendent d'oreille en bronze, trouvé dans l'ancien camp de Răcari, niveau d'époque post-romaine¹.

L'on constate certaines similitudes entre la découverte de Răcari et la paire de pendants d'oreille trouvés à Sadovetz². Mais l'exemplaire de Răcari³ et ceux de Sadovetz offrent également quelques différences, surtout dans la forme du pendent — pentagonal à Răcari (dans la mesure où le prototype est reproduit avec exactité) et circulaire à Sadovetz — et dans les détails de l'ornementation⁴.

En ce qui concerne la date à laquelle il convient d'attribuer le pendent d'oreille de Răcari, le VI^e siècle semble convenir⁵, compte tenu du fait que le trésor de Sadovetz a dû être enterré à un certain moment de la

¹ Cet exemplaire provient des fouilles effectuées par Gr. Florescu et il a été publié par D. Tudor, *Castra Daciae Inferioris* (VIII), « Apulum », V, Alba Iulia, 1964, p. 253 et p. 254, fig. 11 1; Idem, *Oltenia Romană*³, Bucarest, 1968, p. 303 et p. 471, fig. 147/2.

² Ivan Velkov, *Eine Gotenfestung bei Sadovetz (Nordbulgarien)*, « Germania », 19, 1935, p. 149—158.

³ N'ayant pas eu accès à l'original, nous publions cette description de l'objet seulement partant des figures publiées.

⁴ *Ibidem*, p. 154, pl. 17/2,6.

⁵ C'est aussi la datation de D. Tudor, *Oltenia Romană*, p. 303.

dernière décennie du VI^e siècle — en 592 ou, plus probablement, en 588—589⁶, lors des grandes attaques avariennes dans cette région.

Deux autres pièces reproduisant la même forme étoilée du pendant ont été trouvées dans la nécropole à incinération de Sărata Monteoru⁷. Celles-ci sont des imitations d'après les prototypes byzantins, obtenues par le coulage, selon une technique locale moins perfectionnée. Bien que le premier de ces deux exemplaires de Monteoru soit assez ressemblant sous le rapport typologique à ceux de Sadovetz, il atteste néanmoins une forme plus évoluée, qui nous incite à le dater d'une époque ultérieure, c'est-à-dire du VII^e siècle — à savoir, de la première moitié ou du milieu de ce siècle. Le deuxième pendant d'oreille de Monteoru (avec des « pyramides » fixées dans la partie extérieure de l'anneau sont également connus en Yougoslavie, à Novi-Banovci, Surduk et Sotin⁸) se place — à notre avis — vers la même époque⁹.

D'une importance toute particulière s'avère la paire de boucles d'oreille faisant partie du trésor de Priseaca-Slatina¹⁰.

Les exemplaires de Priseaca ont été trouvés accompagnés de 141 monnaies d'argent dont 8 de l'empereur Constant II (641—668) et 133 de son successeur, Constantin IV Pogonat (668—685). Compte tenu du fait que les dernières pièces composant ce trésor ont été frappées du temps de l'empereur Constantin IV Pogonat, vers les années 670—680, le moment où il dût être enterré se place vers l'année 680¹¹. Il s'ensuit qu'on peut dater avec quelque certitude les pendants d'oreille de Priseaca (dont la partie inférieure de l'anneau présente une section carrée) de la septième ou huitième décennie du VII^e siècle. En même temps, les pendants d'oreille de Priseaca contribuent à la précision chronologique d'autres découvertes similaires.

Particulièrement intéressant pour l'étude des pendants d'oreille en forme d'étoile s'avère le deuxième « trésor » de Coșovenii de Jos¹².

L'examen attentif du trésor de Coșovenii de Jos nous porte à estimer que — de même du reste que dans le cas d'autres trésors — les objets le constituant peuvent s'inscrire dans une période chronologique plus

⁶ Ivan Velkov, *op. cit.*, p. 157—158.

⁷ Ion Nestor, *Continuitate în istoria formării poporului român (II). Revelația unor vestigii arheologice*, « Magazin Istoric », III, n^o 6 (27), juin, 1969, p. 25.

⁸ Zdenko Vinski, *Naušnice zvjezdolikog tipa u arheološkon muzeju u Zagrebu s posebnim obzirom na nosioce srebnog nakita Čadjavice*, « Starohrvatska prosvjeta », III, 2^e série, 1952, p. 49, fig. 2—4.

⁹ I. Nestor, *op. cit.*, p. 25, fait dater les pendants d'oreille de Monteoru des VI^e — VII^e siècles. Mais, compte tenu de leur caractères typologiques, cette datation doit être limitée à la première moitié du VII^e siècle.

¹⁰ M. Butoi, *Un tezaur de monede și obiecte de podoabă din sec. al VII-lea descoperit în com. Priseaca Slatina*, « Studii și comunicări », II, Pitești, 1968, p. 97—103.

¹¹ *Ibidem*, p. 103.

¹² I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Ploșșor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu*, « Germania », 22, 1, 1938, p. 33—41.

longue. C'est ainsi que sur les trois types de pendants d'oreille dont il nous a permis l'analyse, le premier (dont la partie inférieure de l'anneau présente une section carrée comme ceux de *Priseaca*) peut se dater à partir du troisième quart du VII^e siècle — a persisté jusqu'à la fin du VII^e siècle. Le type à la boucle toute simple a pu apparaître dans la seconde moitié du VII^e siècle, peut-être même à un moment antérieur à celui de *Priseaca*, ce qui ne saurait — certes — exclure la possibilité de sa persistance à côté des types nouveaux apparus vers la fin du même siècle. Mais le type le plus évolué de *Coșoveni* est, sans conteste, celui avec la partie inférieure de la boucle en forme de lunule. Comme ce type ne se montre jamais dans un trésor ou dans un complexe susceptible d'être daté des années 670—680 (*Priseaca*¹³, *Zemiansky Vrbovok*¹⁴), nous pensons qu'il doit se dater d'une époque postérieure à l'an 680. Ce type de pendant d'oreille, trouvé dans la compagnie de la fibule « digitée » (elle aussi d'un type plus évolué) place la date finale du trésor de *Coșoveni* vers l'an 700¹⁵.

Parmi les découvertes du même genre faites dans les nécropoles à inhumation de caractère avarique de *Teiuș*, *Cîmpia Turzii* et *Gîmbaș* de Transylvanie les plus proches, sous le rapport typologique, des pendants d'oreille découverts à *Coșoveni* et à *Priseaca* sont ceux livrés par la dernière nécropole. À *Gîmbaș* on retrouve représentés les trois types connus aussi par le trésor de *Coșoveni* mais, à la différence des exemplaires de *Coșoveni* et de *Priseaca*, travaillés dans une technique perfectionnée et ornés de granulations, ceux de *Gîmbaș* sont exécutés dans une technique locale de coulage et décorés de pseudo-granulations¹⁶.

En fonction des analogies précitées, les pendants d'oreille en forme d'étoile de *Gîmbaș* peuvent se dater eux aussi du dernier quart du VII^e siècle — pour plus de précision, vers les années 680—700. Le type à anneau simple ou à la partie inférieure de section carrée étant plus proche des années 680, alors que les autres, plus grands, se datent vers l'an 700.

Une autre catégorie de pendants d'oreille en forme d'étoile, avec la partie inférieure de l'anneau lunaire plus ou moins large, exécutés dans la technique du coulage a été mise au jour dans les nécropoles à inhu-

¹³ Cf. ci-dessus, n. 10.

¹⁴ Bedřich Svoboda, *Poklad byzantski kevotepece v Zemianskem Vrbovku*, «Památky Archéologické», XLIV, Prague, 1, 1953, p. 33—108; Pavel Radoměřský, *Byzantliké mince z Pokladu v Zemianskem Vrbovku*, *ibidem*, p. 109—127.

¹⁵ Le trésor de *Coșoveni* a été d'abord daté, avec certaines probabilités, entre les années 600—650, cf. I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopșor, *op. cit.*, p. 41. Plus tard, I. Nestor renonça à son premier point de vue, en datant ce trésor vers les années 700. Nous sommes du même avis en ce qui concerne cette seconde datation, cf. *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 735, 737.

¹⁶ K. Horedt, *Contribuții la istoria Transilvaniei sec. IV — XIII*, Bucarest, 1958, p. 74, fig. 15/1—4 p. 79; fig. 16/16, 17 p. 80 et p. 95 sq.; Idem, *Des awaren Problem in Rumänien*, «Studijne zvesti archéologického ústavu Slovenskej Akadémie Vied», Nitra, 1968, p. 103—120.

mation de Cîmpia Turzii et de Teiuș. Les pendants d'oreille de Cîmpia Turzii et de Teiuș font partie du mobilier appartenant à des nécropoles à inhumation qui ont également livré des appliques et des arpillons exécutés par la méthode du coulage, mais aussi des pièces de la même catégorie réalisées par le pressage. C'est en s'appuyant sur cette base que K. Horedt a daté les nécropoles en question vers les années 700, estimant qu'elles ont poursuivi leur existence dans la première partie du VIII^e siècle, jusque vers les années 720¹⁷.

A la différence des découvertes de Transylvanie décrites plus haut les pendants d'oreille à boutons étoilés mis au jour dans la nécropole de Noșlac¹⁸ sont non seulement plus nombreux mais aussi d'une technique plus perfectionnée.

Parmi ces pièces, mentionnons en tout premier lieu un pendant d'oreille livré par la tombe n° 13. Cette tombe a livré aussi un collier de perles métalliques, analogue à la découverte similaire faite dans la tombe n° 3 de Gîmbaș. On relève du reste la même analogie sous le rapport typologique entre ce pendant d'oreille et la grande paire de pendants d'oreille trouvés à Gîmbaș.

Compte tenu de ces analogies, nous sommes d'avis que la tombe n° 13 de Noșlac devait être contemporaine avec celle notée avec le n° 3 de Gîmbaș. Il s'ensuit qu'on peut dater le pendant d'oreille de Noșlac vers les années 700, de même que la paire susmentionnée de Gîmbaș ou l'exemplaire doré de Coșoveni.

Des pièces offrant de grandes analogies avec ce pendant d'oreille trouvé à Noșlac ont été découvertes dans la région nord-pontique; elles appartiennent au trésor mis au jour à Charivki (district de Putivil, dép. de Summa, URSS). Un autre pendant d'oreille de ce trésor montre un décor filigrané appliqué sur la partie inférieure, semi-lunaire, de son anneau et qui répète le motif du 8 couché, à cette différence près qu'ici le motif revient quatre fois. Son pendantif accuse la forme d'une étoile à cinq pointes, avec le bouton orné d'une fleur filigranée à quatre pétales¹⁹.

Deux autres pendants similaires ont été mis au jour dans la tombe n° 67. Ces deux exemplaires offrent certaines similitudes avec les pendants d'oreille d'Alattyán²⁰, Pécs (Gyárvéros)²¹,

¹⁷ K. Horedt, *Contribuții...*, p. 81 et fig. 12/2, 3, 18, 19, p. 74; p. 87-88.

¹⁸ M. Rusu, *The prefeudal cemetery of Noșlac (VIth - VIIth centuries)*, «Dacia», VI, 1962, p. 272, fig. 2/1-4 et p. 283; Idem, *Cimitirul prefeudal de la Noșlac*, «Probleme de Muzeografie», Cluj, 1962, pl. I 1-2 et p. 37, 40.

¹⁹ D. T. Berezoveț, *Харуский клад*, «Археология», Kiev, VI, 1958, pl. III/3.

²⁰ La boucle d'oreille d'Alattyán fut découverte dans la tombe n° 57, appartenant au groupe I de sépultures avariennes (cf. I. Kovrig, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, Budapest, 1963, p. 111, pl. IV/26 et pl. LXIII 3) et datée de la première moitié du VII^e siècle (*ibidem*, p. 188). Mais les exemplaires de Noșlac sont un peu plus évolués et ils sont datés, comme nous le verrons ci-après, d'une époque postérieure à celle-ci.

²¹ A. Alföldi, *Zur die historische Bestimmung der Awarerfunde*, «Eurasia Septentrionalis Antiqua», pl. III 14.

Prša²², Zemiansky Vrobovok²³ et Pastirsk²⁴ — dont le bouton est également décoré d'une fleur ou d'une rosette à trois, quatre ou six pétales.

Un autre pendant d'oreille en forme d'étoile a été trouvé dans la tombe n° 73. Celui-ci, à la différence des trois précédemment décrits, a été exécuté dans la technique du coulage.

Enfin, une autre paire de pendants d'oreille en forme d'étoile a été relevée dans la tombe n° 85. Dans les deux cas un motif méandreux décore la partie inférieure de la lunule ; exécuté au moyen des granulations, sa ligne court ininterrompue chez le premier exemplaire, ininterrompue au milieu chez le second. Le centre de la partie lunulaire est parqué par un ornement réalisé par la réunion de quatre triangles (chacun composé de trois granulations) avec leurs bases tournées vers le centre. Au centre du carré délimité par les bases des quatre triangles il y a une granulation de métal des mêmes dimensions que celles composant le motif triangulaire. La disposition de ces motifs ornementaux rappelle une croix. Enfin, la partie supérieure, en pointe, de la lunule est elle aussi ornée d'un motif composé de trois granulations plus grosses disposées en triangles, avec les bases dirigées en-bas. Le bouton à demi-sphéroïdal est surmonté sur le côté protubérant d'un grain entouré d'un cercle granulé, en relief. Cinq triangles de différentes grandeurs sont suspendus au bord du bouton.

Par analogie avec les pendants d'oreille trouvés à Teiuș, ceux de Noșlac, à l'exception de la dernière paire, peuvent être attribués aux années 700—720. Quant à la dernière paire, elle appartient à un type plus évolué que celui de Teiuș, aussi nous la datons du VIII^e siècle, à une époque postérieure à l'an 720.

Du plus haut intérêt s'avèrent les moules de deux pendants d'oreille en forme d'étoile, découverts d'une manière fortuite à Costești-Iassy²⁵. Au point de vue du motif ornemental, une de ces moules est très proche de l'une des boucles d'oreille trouvées à Teiuș et exécutée par la méthode du coulage, ayant un motif similaire composé de pseudo-granulations²⁶.

Les boucles d'oreille confectionnées par le pressage au moyen des moules trouvés à Costești-Iassy sont proches de celle découverte à Prša (t. 125) et à celle de Holiare (t. 694), sans accuser cependant une parfaite identité avec celle-ci²⁷. Sous le rapport typologique, la forme lunulaire

²² Anton Točík, *Pohrebisko e sídlisko z doby avarskej réše v Prši*, « Slovenska Archeologia », XI, 1, 1963, fig. 40/1, p. 155.

²³ Bedřich Svoboda, *op. cit.*, fig. 4 9, p. 39.

²⁴ D. T. Berezoveț, *op. cit.*, pl. III/3, p. 115.

²⁵ Dan Gh. Teodor, *Elemente și influențe bizantine în Moldova în secolele VI — XI*, SCIV, 21, 1, 1970, p. 102—103.

²⁶ K. Horedt, *Contribuții...*, p. 74, fig. 12/19.

²⁷ Anton Točík, *op. cit.*, fig. 40/1, 3, p. 155.

constatée chez les boucles d'oreille de Costești-Iassy atteste des similitudes avec deux autres exemplaires de Teiuș (mais ces derniers confectionnés à ce qu'il semble par la méthode du coulage)²⁸.

Compte tenu du fait que les types de boucles d'oreilles illustrés par les moules de Costești-Iassy sont plus évolués que chez celles dont la partie inférieure revêt la forme d'une lunule, trouvées à Coșoveni, Gîmbaș, etc., nous sommes d'avis que les premières sont postérieures au secondes, même si elles ne sont pas séparées par une distance très grande dans le temps. La ressemblance des motifs ornementaux constatés chez les types de Costești-Iassy avec l'une des boucles d'oreille de Teiuș — ressemblance que nous avons signalée ci-dessus — tend à désigner comme datation le début du VIII^e siècle²⁹.

Outre les exemplaires décrits plus haut, notons aussi la découverte de boucles d'oreille au pendant en forme d'étoile dans différents autres endroits : à Ceptura (dép. de Prahova)³⁰, Moigrad (dép. de Cluj)³¹, Horodiștea-Prut (dép. de Botoșani)³² et Satu Nou (dép. de Constantza)³³. Mais pour le moment nous ne possédons pas les données susceptibles de faciliter la précision de leur chronologie.

La tombe n° 4 de la nécropole 2 à incinération, de Satu Nou³⁴, a livré (dans un état fragmentaire) une autre boucle d'oreille exécutée dans une feuille de métal et avec la partie lunulaire ornée d'un motif natté. Cette boucle d'oreille semble appartenir à quelque type plus évolué.

²⁸ K. Horedt, *Das AWARENPROBLEM...*, fig. 5, p. 111. L'une de ces boucles d'oreille a un pendant ovoïdal; d'après certains renseignements que K. Horedt nous a fournis, il paraît que le deuxième exemplaire était pourvu d'un pendant en forme d'étoile.

²⁹ La date proposée pour les moules de Costești-Iassy s'avère susceptible d'une modification. En effet, s'ils ont été attribués à la seconde moitié du VII^e siècle partant des analogies qu'ils offrent sous le rapport de la technique d'exécution avec les découvertes similaires faites en Slovaquie (cf. Dan Teodor, *op. cit.*, p. 106), notons cependant que ces analogies de technique ne répondent pas à une identité typologique. Ainsi, la date à laquelle ce type a été attribué doit-elle être ramenée jusque dans les premières décennies du siècle suivant. Cette dernière datation s'avère également conforme à l'évolution générale de ce type de parure.

³⁰ Victor Teodorescu, *Despre cultura Ipotești-Cîndești în lumina cercetărilor arheologice din nord-estul Munteniei (regiunea Ploiești)*, SCIV, 15, 4, 1964, p. 498, n. 21, Il ne s'agit pas d'une erreur d'attribution de notre part (ainsi que l'auteur cité le prétend, *ibidem*) quand nous plaçons cette boucle d'oreille comme trouvée à Ipotești (dép. d'Olt). En effet, un exemplaire de type byzantin a été mis au jour là (sans pourtant que nous puissions préciser s'il était pourvu ou non d'un pendant en forme d'étoile), ainsi que les auteurs de cette découverte, Marinela Popescu et Petre Roman, nous ont informés, cf. « Romanoslavica », IX, p. 510, n. 11; la même information chez I. Nestor aussi, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, in « Revue Roumaine d'Histoire », 3, 1964, p. 396 et 397.

³¹ Ces deux boucles d'oreille se trouvent au Musée de Zalău, encore inédites, mais seulement mentionnées par M. Rusu, *The prefeudal cemetery...*, p. 283, n. 27.

³² La boucle d'oreille de Horodiștea est exécutée dans la technique du coulage; elle a été découverte dans un fond de cabane par N. Zaharia, cf. Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 109, n. 43.

³³ Cette pièce a été découverte dans la nécropole à incinération n° 2; le renseignement nous a été fourni par Bucur Mitrea, auquel nous tenons à réitérer nos remerciements.

³⁴ Bucur Mitrea et N. Angheliescu, *Săpăturile de la Satu Nou*, « Materiale și cercetări arheologice », V, Bucarest, 1959, p. 540.

Cet exemplaire trouve de proches analogies parmi ceux livrés par la nécropole morave de Rubešovice³⁵.

L'analyse des différents types de boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile découverts dans notre pays a permis de relever une catégorie confectionnée dans une technique plus perfectionnée et supposant des artisans spécialisés dans ce métier. Ces produits supérieurs, réalisés par le pressage et dont les ornements sont filigranés, ont été copiés par les artisans indigènes. Ceux-ci réalisèrent des répliques plus ou moins réussies, en appliquant la méthode du coulage. Cette tendance à imiter les produits de qualité se dessine dès le VI^e siècle (ainsi que l'exemplaire de Răcari le prouve). Aux siècles suivants ces imitations vont continuer, parallèlement aux produits de qualité³⁶.

Selon leurs différents caractères typologiques, les boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile trouvées en territoire roumain se divisent en deux types principaux :

Type I : boucles d'oreille à pendant plat (Răcari, Monteoru).

Type II : boucles d'oreille dont le pendant comporte au milieu un bouton à demi sphéroïdal ; ce type est illustré chez nous par de nombreux exemplaires (Priseaca, Coșoveni, Gîmbaș, Noșlac, Teiuș, Cîmpia Turzii, Costești-Iassy etc.).

Le premier type est attesté en territoire roumain dans la seconde moitié du VI^e siècle et la première moitié du siècle suivant. Le deuxième type apparaît dans la seconde moitié du VII^e siècle, surtout vers les années 680 ; il va continuer son évolution jusqu'à la fin du VIII^e siècle ou le commencement du IX^e (fig. 1, I et II).

La question de savoir si au VII^e siècle les deux types ont coexisté reste encore un problème à résoudre. Les données dont on dispose à présent en ce qui concerne le territoire roumain n'attestent pas pareille contemporanéité : les exemplaires à bouton à demi sphéroïdal les plus anciens en date se placent du point de vue chronologique à une époque postérieure à celle des boucles d'oreille à pendant plat.

³⁵ Josef Poulik, *Staroslovánská Morava*, Prague, 1948, pl. LXXI/1—4. Les exemples mentionnés ici peuvent être datés de la fin du VIII^e siècle et du IX^e siècle.

³⁶ Selon nous, la fréquence ou l'absence des produits confectionnés dans une technique ou dans l'autre ne saurait être prise pour un indice de la disparition totale d'une certaine technique à un moment donné. L'explication de ce fait résiderait plutôt dans le stade actuel des recherches, encore incomplètes. C'est pourquoi nous sommes d'avis qu'on ne peut penser pour le moment à établir la chronologie de ces objets en prenant pour base la technique utilisée pour leur exécution. Par conséquent, nous établissons notre classification typologique et chronologique indépendamment des caractères attestés par la technique employée, en considérant les produits de bonne qualité d'une époque plus ancienne (quand les liens avec Byzance étaient plus étroits) et les copies locales, exécutées dans la technique du coulage, comme appartenant à une époque plus récente. cf. Bedřich Svoboda, *op. cit.*, p. 102, 108 ; K. Horedt, *Contribuții...*, p. 83.

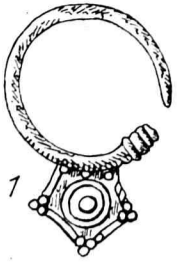
Compte tenu de certains détails morphologiques propres à cette sorte de boucles d'oreille, tels : la forme et l'ornement du pendentif, le nombre et les dimensions des triangles (ou pointes) qui ornent son bouton en lui conférant sa forme étoilée, le dessin de la partie inférieure de l'anneau, ainsi que le contexte archéologique de leur découverte, on peut préciser leur évolution chronologique depuis la seconde moitié du VI^e siècle jusqu'aux VIII^e—IX^e siècles. Au VI^e siècle, ces boucles d'oreille comportent des anneaux tout simples, ainsi du reste que l'ornement du pendentif, composé de trois pointes comptant chacune trois granulations ou pseudo-granulations (Răcari, Sadovetz).

Au commencement du siècle suivant, les triangles qui ornent les pendants augmentent en nombre et dimensions, les granulations ou pseudo-granulations qui les composaient constituant parfois de véritables grappes. Le décor ornant la partie centrale du pendentif se complique lui aussi par rapport aux exemplaires du siècle précédent (Monteoru).

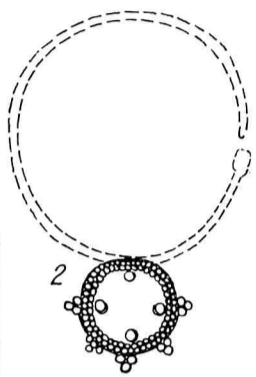
Dans la seconde moitié du VII^e siècle se place l'apparition des pendants d'oreille composés d'un bouton central à demi sphéroïdal, orné sur les bords de triangles (souvent de dimensions assez grandes) constituant les pointes de l'étoile. D'autre part, la forme de la boucle proprement dite se complique également ; à partir de la fin du VII^e siècle et jusqu'au VIII^e siècle celle-ci sera susceptible d'offrir des indices plus sûrs en ce qui concerne l'évolution chronologique de ces pièces. En effet, jusque dans les deux dernières décennies du VII^e siècle, on verra les exemplaires pourvus d'un anneau simple, à section ronde ou carrée dans sa partie inférieure (Coșoveni, Gîmbaș — pour la première catégorie, Priseaca, un exemplaire à Gîmbaș pour la seconde). Parfois les arêtes sont ornées de granulations (Coșoveni). A la fin du siècle, vers les années 700 commencent à surgir les premiers exemplaires avec la partie inférieure de l'anneau aplatie en forme de lunule (Coșoveni, la paire de grandes boucles d'oreille de Gîmbaș, Cîmpia Turzii, Teiuș).

Au cours du premier quart du siècle suivant, la partie inférieure de l'anneau revêtera la forme lunulaire qui s'élargit de plus en plus avec le temps (fig. 1).

Vu ces caractéristiques des étapes d'évolution, les types reproduits par les moules de Costești-Iassy se placent au commencement du VIII^e siècle. L'exemplaire de Teiuș, avec la partie inférieure lunulaire et pointue au milieu, peut se dater — en fonction de son contexte archéologique — vers les années 720, c'est-à-dire des étapes finales de la nécropole respective. Le type de Noșlac avec la partie lunulaire développée est, selon nous, postérieur au type précédent ; nous penchons à le dater vers le milieu, peut être même de la seconde moitié du VIII^e siècle.

*I**II*

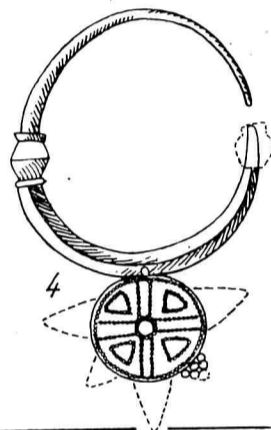
1



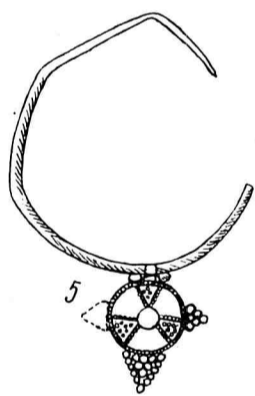
2



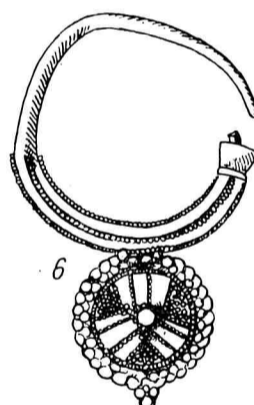
3



4



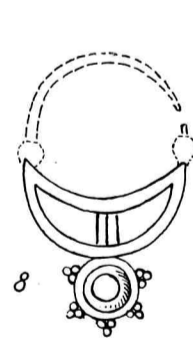
5



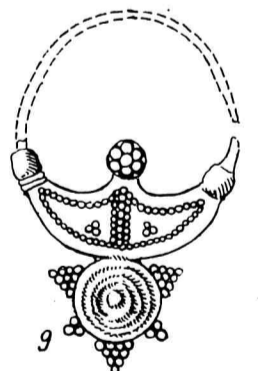
6



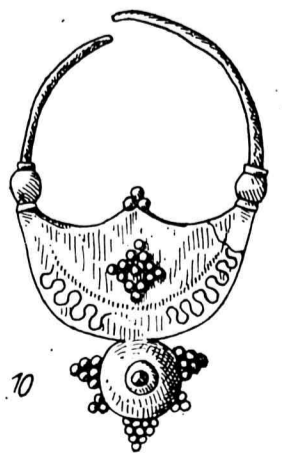
7



8



9



10

Fig. 1. — L'évolution typologique des boucles d'oreille à pendent en forme d'étoile aux VI^e — VIII^e siècles

I. Boucles d'oreille à pendent plat en forme d'étoile.

II. Boucles d'oreille dont le pendent en forme d'étoile est pourvu d'un bouton central à demi sphéroïdal.

Les exemplaires reproduits sont de : 1, Răcari; 2, 3, Sărata Monteoru; 4, Priseaca-Slatina; 5-7, Coșovenii de Jos; 8, Costești-Iași; 9, Teiuș; 10, Noșlac.

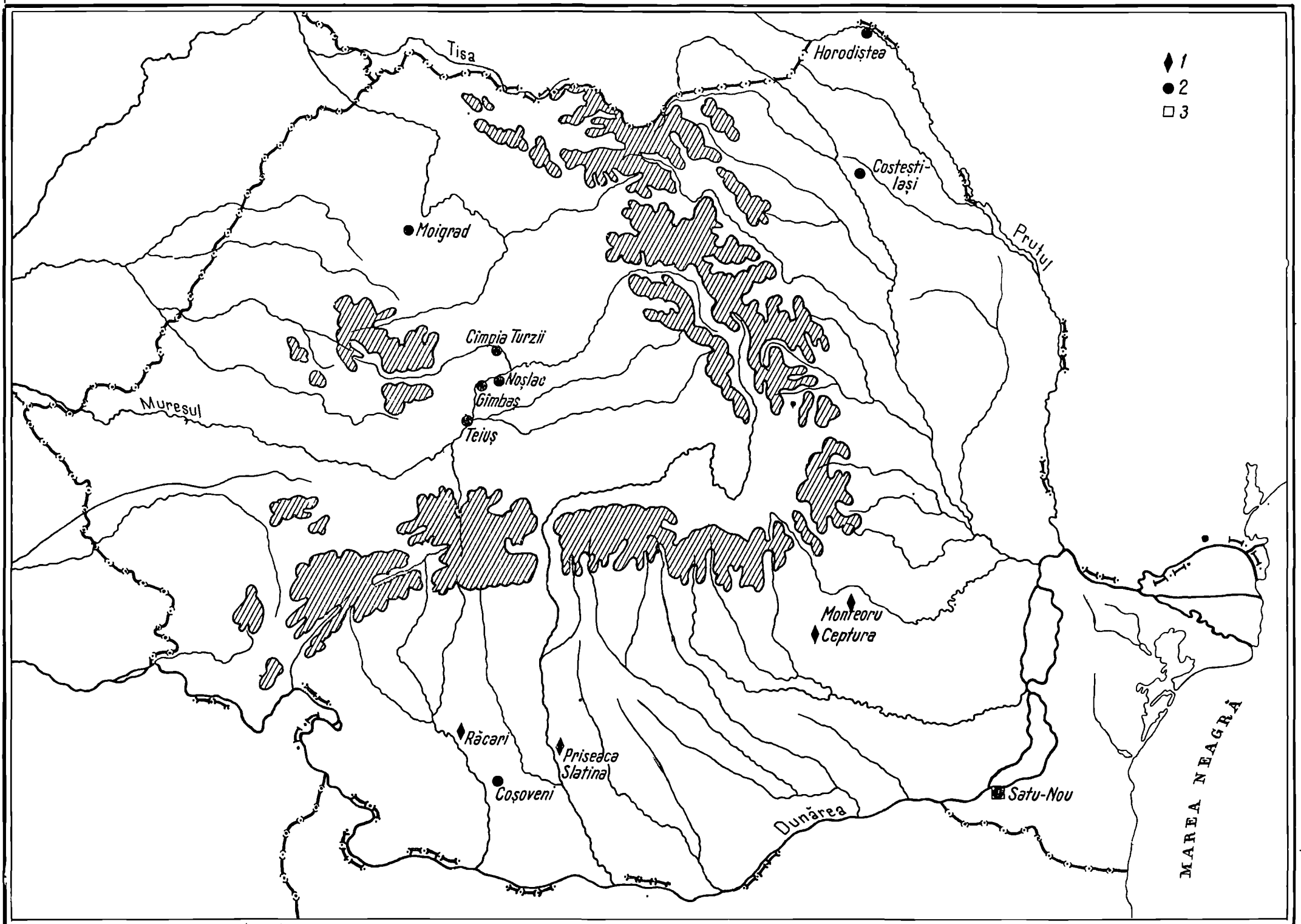


Fig. 2. — La diffusion des boucles d'oreille à pendent en forme d'étoile aux VI^e— IX^e siècles
 1. Les boucles d'oreille à pendent en forme d'étoile datées depuis le VI^e et le VII^e siècles jusqu'à l'an 680.
 2. Boucles d'oreille à pendent en forme d'étoile datées après l'an 680 et jusqu'à la fin du VIII^e siècle.
 3. Boucles d'oreille du IX^e siècle.

L'unique pièce qui pourrait être datée du commencement du IX^e siècle est celle attestée dans le sud-ouest de la Dobroudja, à Satu Nou. Par rapport aux exemplaires antérieurs, celui-ci marque une nouvelle étape d'évolution non seulement par l'absence du pendentif étoilé, mais aussi du point de vue ornemental. Par exemple, la partie lunulaire de la boucle n'est plus ornée comme auparavant de motifs filigranés et granulés ou pseudo-granulés ; son décor est constitué par un motif natté.

Quant à l'aire géographique couverte par les types de boucles d'oreille à pendent en forme d'étoile, une première remarque à faire est que celle-ci ne sont pas attestées partout en territoire roumain durant leurs différentes étapes chronologiques (fig. 2).

Ainsi, les exemplaires plats en forme d'étoile du premier type, datés des VI^e—VII^e siècles s'attestent jusque vers les années 680 seulement dans les régions sud-carpatiques. Cette catégorie n'apparaît guère dans les complexes de caractère germanique d'étape tardive de type Morești-Band. C'est seulement le deuxième type — pendent d'oreille en forme d'étoile à bouton à demi sphéroïdal — qui fera son apparition en Transylvanie : on les trouve après l'an 680 dans les nécropoles de caractère avarique de la zone du cours moyen du Mureș. Les pendants d'oreille en forme d'étoile de Noșlac ne font jamais d'apparition dans les tombes des VI^e—VII^e siècles ; on ne les trouve que dans les tombes tardives de caractère avarique, d'une datation postérieure aux années 680 — autrement dit dans le même contexte archéologique que celui des exemplaires similaires présents dans les nécropoles de Gîmbaș, Teiuș et Cîmpia Turzii³⁷.

Les types de boucle d'oreille à pendent en forme d'étoile découverts jusqu'à présent en Moldavie sont, de même qu'en Transylvanie, d'une datation postérieure à l'an 680. Ce type n'est guère attesté — du moins jusqu'à présent — dans les complexes slaves anciens de type Suceava-Șipot.

Un autre problème qui se pose est celui du lieu de provenance et des circonstances qui ont régi la diffusion en territoire roumain des différents types de pendants d'oreille. Les exemplaires relevés à Răcari, Monteoru, représentent des copies locales d'après des produits dalmates, connus par l'intermédiaire des zones du nord-ouest de l'Empire byzantin. Les moules de Costești-Iassy supposent la présence dans les territoires nord-danubiens de spécialistes s'ingéniant à imiter la technique byzantine

³⁷ M. Rusu, le chef du chantier de Noșlac, a considéré les complexes funéraires de l'époque des migrations des peuples mis au jour dans ces fouilles comme appartenant à une seule nécropole, qu'il a datée des VI^e — VII^e siècles (cf. l'ouvrage précité, n. 17). Toutefois, récemment, l'auteur mentionné a daté certains types céramiques qu'il a mis au jour du VIII^e siècle aussi (renseignement orai).

du passage, toujours sous l'influence, à ce qu'il semble, de certains ateliers de Dalmatie.

C'est aux études futures de préciser, au fur et à mesure que de nouvelles découvertes compléteront ces données, les voies par lesquelles cette technique a pu pénétrer en Moldavie. Cette voie serait-elle celle du sud, c'est-à-dire venant de Munténie ou bien celle de l'ouest, de Slovaquie où — comme nous l'avons déjà vu — de tels spécimens étaient connus et d'où ils ont pu passer à l'est des Carpates.

La paire de boucles d'oreille en argent de Priseaca-Slatina nous dirige elle aussi vers le monde byzantin habitant les périphéries nord-occidentales de l'Empire.

De nombreuses discussions ont divisé les spécialistes au sujet de l'origine et de l'appartenance ethnique qu'il convient d'attribuer au trésor de Coșovenii de Jos (Olténie méridionale). Certaines de ces pièces, par exemple la paire de boucles d'oreille à anneau tout simple ou la boucle avec la partie inférieure à section carrée — similaire aux exemplaires de Priseaca — nous portent une fois de plus vers les périphéries nord-occidentales, de l'Empire byzantin. En revanche, le collier trouvé là est analogue à une pièce de Zelesie³⁸ et s'avère un produit d'origine nord-pontique. Nombreuses aussi sont les discussions portant sur l'atelier qui a pu confectionner les objets dorés faisant partie de ce même trésor : la fibule et la boucle d'oreille de grande dimension avec la partie inférieure de l'anneau de forme semi-lunaire. Différents auteurs ont souligné certains détails communs à ces deux pièces et attestant une technique byzantine ; on est allé même jusqu'à les considérer comme appartenant à une seule garniture³⁹.

Mais en dehors de ses éléments de facture byzantine il y a encore d'autres caractères stylistiques à relever sur cette fibule comme susceptibles de fournir certains indices quant à son lieu de provenance. C'est le cas de la plaque discoïdale et du pied de la fibule, ornés d'un motif natté d'origine

Selon nous, l'analyse minutieuse du matériel publié prouve qu'en fait il y a à Noșlac deux nécropoles, l'une de type Band, datable de la fin du VI^e siècle et des premières trois décennies du VII^e siècle, la seconde — qui se range dans la catégorie des nécropoles à sépultures de cavaliers nomades, de type Teiuș — datable après l'an 680 et du VIII^e siècle. La date exacte de la fin de cette deuxième nécropole ne pourra être précisée qu'en se fondant sur l'étude de la totalité du matériel découvert là.

³⁸ Au sujet de cette analogie cf. Fettich Nándor, *Archäologische Studien zur Geschichte der Späthunischen Metalkunst*, « Archaeologia Hungarica », XXXI, Budapest, 1951, pl. V, 3. Mais la date attribuée par l'auteur à ce trésor (milieu du VI^e siècle — p. 39 et 138) remonte trop haut.

Le trésor de Zelesie doit être daté, à notre avis, vers les années 700. Il doit être presque contemporain à celui de Coșovenii, avec lequel il atteste bon nombre d'éléments communs, même s'il compte aussi certains objets plus anciens, datant du VI^e siècle.

³⁹ I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopșor, *op. cit.*, p. 35 ; J. Werner, *Slawische Bügel-fibeln des 7. Jahrhunderts*, « Reinecke-Festschrift », (1950), p. 157. Aurelian Petre, *Fibulele « digitate » de la Histria (I^{re} partie)*, SCIV, 16, 1, 1965, p. 87.

nordique introduit en Pannonie par les Lombards. D'autres détails morphologiques, dont il convient de mentionner tout particulièrement le pied à bout anthropomorphe de cette fibule, sont spécifiques pour les fibules « digités » slaves. L'ornement consistant en une rosette appliquée sur le pendentif d'oreille pourrait lui aussi être considéré comme un élément d'origine nord-pontique.

Aussi, compte tenu des caractères stylistiques et typologiques de cette fibule et de la boucle d'oreille avec laquelle elle constitue une garniture, il convient de placer l'atelier qui les a confectionnées dans une zone d'interférence des trois éléments ethniques que nous y avons relevés. Cet atelier pouvait se trouver quelque part dans l'est ou le sud-est de l'ancienne province *Pannonia* ou dans la zone nord-ouest de l'ancienne province *Dalmatia* ⁴⁰. Là, dans quelques-uns des anciens centres romains les artisans ont pu continuer leur travail, au bénéfice du monde « barbare »⁴¹. Mais on ne saurait exclure la possibilité d'un contact entre les éléments barbares de Pannonie et le monde byzantin, contact qui aura eu lieu même dans les régions du sud-ouest de notre pays (le sud de l'Olténie et le sud-ouest du Banat).

Enfin, les boucles d'oreille de Noşlac — offrant, comme nous l'avons vu, des analogies avec le nord-est de la Hongrie, ainsi qu'avec la région du Dniepr moyen — sont le produit des ateliers nord-pontiques.

L'exemplaire de type plus évolué, avec la partie inférieure lunulaire et pointue au milieu se rattache plutôt à la région du Moyen-Danube.

Quant aux répliques locales de Gimbaş, elles représentent (comme nous l'avons vu) la reproduction de certains prototypes byzantins du nord-ouest de l'Empire ou byzantino-barbares de la région du Moyen-Danube. Celles de Cîmpia Turzii et Teiuş suggèrent aussi quelques prototypes originaires de la région nord-pontique.

Vu les données dont on dispose jusqu'à présent, on peut affirmer, pour conclure, que le principal intermédiaire de la diffusion dans les territoires nord-danubiens des boucles d'oreille à pendentif en forme d'étoile

⁴⁰ I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p. 40, attribuent ces objets à des ateliers byzantino-barbares, situés quelque part de l'actuel territoire de la Serbie du Nord ou en Pannonie.

⁴¹ Vu les caractères stylistiques de la fibule, que nous venons de souligner ci-dessus, l'idée que ces deux objets de Coşoveni ont dû être confectionnés dans quelque atelier de l'intérieur de l'Empire byzantin, d'où ils auraient été importés dans le monde barbare (cf. Aurelian Petre, *op. cit.*, p. 90) nous semble peu probable. Au sujet de la persistance de certains ateliers artisanaux à l'intérieur de l'ancienne province *Pannonia* (y compris les ateliers spécialisés dans la confection des objets de parure) et de l'installation de maîtres artisans byzantins dans les anciens centres romains, afin de produire au bénéfice du monde barbare, cf. Bedřich Svoboda, *op. cit.*, p. 50—53 et notamment p. 84 et suiv., ainsi que la bibliographie qu'il indique.

produites par les ateliers byzantins du nord-ouest de l'Empire ou de la côte dalmate a été, durant une première étape (c'est-à-dire au VI^e siècle et au siècle suivant, jusqu'en 680) surtout la population autochtone. Affirmation également valable en ce qui concerne la diffusion des répliques locales créées sous l'influence des dits ateliers.

Dans une deuxième étape, autrement dit après l'an 680, en dehors des produits byzantins des ateliers fonctionnant dans le nord-ouest de l'Empire et de leurs copies locales, généralement liés à la population autochtone, on constate l'apparition d'objets similaires, mais d'origine nord-pontique ou créés par quelques ateliers barbares de la région du Moyen-Danube. Les agents qui véhiculèrent d'une région à l'autre cette deuxième catégorie de boucles d'oreille sont les différents groupes d'Avares entrés en contact avec d'autres populations qu'ils soumièrent (slaves, germanes).

La présence des pendants d'oreille en forme d'étoile en Transylvanie doit être mise en relation avec l'entrée, vers les années 670—680, d'un deuxième groupe de nomades dans la Plaine Pannonienne⁴². On leur doit l'apparition dans la région du Mureş moyen des nécropoles de type Gîmbaş-Teiuş, où les sépultures de caractère avarique des cavaliers nomades côtoient celles des populations qu'ils avaient conquises. En contact avec ces dernières, c'est-à-dire avec des populations slaves et germaniques d'étape tardive, les cavaliers nomades sont devenus le principal véhicule des produits byzantins, d'origine nord-pontique ou byzantino-barbare de la zone du Moyen-Danube, qu'ils introduisirent aussi au cœur même de la Transylvanie.

⁴² I. Kovrig, ayant procédé à l'examen du mobilier et du rituel funéraire des différents groupes de nécropoles mises au jour en Hongrie, aboutit à la conclusion (convaincante, selon nous) qu'une nouvelle population fait son entrée dans la région du Moyen-Danube durant la seconde moitié du VII^e siècle. Il s'agit d'une population de cavaliers nomades qui devaient compter parmi eux des Bulgares touraniens aussi, car ces derniers se déplaçaient justement à cette époque vers l'ouest. Arrivés dans la Plaine pannonienne, les nouveaux venus poursuivirent leur vie aux côtés du groupe d'Avares déjà installé là depuis un siècle (en 568) — cf. son ouvrage *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, « Archaeologia Hungarica », XL, Budapest, 1963, p. 230 et sq.

Les troubles suscités par ces cavaliers nomades vers les années 680 ont eu des répercussions dans la région extracarpatique aussi. I. Nestor, *Revelația unor vestigii arheologice...*, p. 25 — en a saisi ce phénomène surtout dans l'enfouissement en Munténie, justement vers cette date, de plusieurs trésors — mais qu'il ne nomme pas.

M. Butol, *op. cit.*, p. 103 rattache l'enfouissement du trésor de Priseca-Slatina au moment du passage des Bulgares touraniens au sud du Danube.

A notre avis, l'enfouissement vers les années 680 des trésors d'Obârşeni-Vaslui, Galaţi (cf. Ieremia Damian, *Citeva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul Republicii Socialiste România*, in « Studii și cercetări de numismatică », I, Bucarest, 1957, p. 196, 197) et de Priseca-Slatina (cf. M. Butol, *op. cit.*, p. 103) prouve que les troubles suscités par le passage des Bulgares touraniens au sud du Danube, ainsi que les mouvements des autres groupes de cavaliers nomades (Avares, Bulgares-onogures) dans la région du Moyen-Danube qui ont affecté l'est de la Moldavie et le sud de la Munténie, jusqu'à l'Olt.

Quelques vases de tradition autochtone (découverts dans les nécropoles de Gimbaş, Aiud, Teiuş) prouvent que dans cette région — peut-être même dans le cadre des dites nécropoles — il faut compter avec une population dans la composition ethnique de laquelle, outre la composante avaro-slavo-germanique⁴³, entrait aussi une composante autochtone (romane)⁴⁴.

C'est toujours en relation avec les troubles provoqués par la venue de ce deuxième groupe de cavaliers nomades (arrivés en Pannonie en 670—680) qu'il convient de considérer aussi le trésor de Coşovenii de Jos. Celui-ci comporte, comme nous l'avons vu, des objets sortis des ateliers byzantins et byzantino-barbares, des régions nord-pontiques et du nord-ouest de la péninsule balkanique. Leur présence dans le sud-ouest de notre pays peut s'expliquer de deux façons : soit par l'invasion, soit plutôt par l'expansion temporaire de la domination des Avars sur les territoires du Bas-Danube, intervenue à la fin du VII^e siècle. Les pièces de ce trésor — constitué surtout d'objets de parure à l'usage des femmes (tels les pendants d'oreille, le collier ou la fibule « digitée ») ne peuvent guère être considérés comme typiques pour des nomades avars. Elles s'accorderaient mieux avec la présence d'une population slave, conquise par les Avars⁴⁵ et transférée dans la région du Moyen-Danube, où elle est entrée en contact avec des éléments germaniques de l'étape tardive (Lombards), qui gravitaient à la périphérie du monde avarique⁴⁶.

Tout nécessairement, en occupant le nouveau territoire, cette population — qui véhiculait les parures en question — est entrée en contact avec les autochtones. C'est ainsi qu'on interprète la présence du pendant d'oreille à la boucle de section carrée dans sa partie inférieure, tellement ressemblant à ceux du trésor de Priseaca-Slatina.

⁴³ A Gimbaş, les deux fibules de la tombe n° 3 sont de type slave (cf. Joachim Werner, *op. cit.*, p. 153 et pl. 29/15). Mais on doit mentionner en même temps que la même tombe a livré deux fibules de chaque côté du thorax (cf. K. Horedt, *Contribuţii...*, p. 97—98), coutume appartenant aux populations germaniques tardifs. Ceci laisse à supposer un contact entre les populations slaves et germaniques, également soumises à la domination avarique.

⁴⁴ Maria Comşa, *Новые сведения о расселении славян на территории Р.Н.Р.*, «Romanoslavica», IX, Bucarest, 1963, p. 521; Idem, *Sur l'origine et l'évolution de la civilisation romane et ensuite protoroumaine aux VI^e—X^e siècles, sur le territoire de Roumanie*, in «Dacia», NS, XII, 1968, p. 363.

⁴⁵ La fibule de Coşoveni, malgré le motif natté d'origine germanique (lombarde), qui orne sa plaque à demi discoïdale et son pied associé à des motifs typiquement byzantins (granulations, etc.), sous rapport typologique appartient à la série de fibules slaves. Cf. Joachim Werner, *op. cit.*, p. 152—153 et pl. 26/14; Idem, *Neues zur Frage der slawischen Bügelfibeln aus südosteuropäischen Ländern*, in «Germania», 38, 1960, 1—2, p. 114—120.

⁴⁶ Le fait que les objets de parure de Coşoveni proviendraient de tombe à inhumation et que la fibule qui s'est conservée aurait peut-être un pendant similaire (cf. Ion Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p. 33, 35) servirait comme argument de plus en ce qui concerne la similitude de situation entre le sud de l'Olténie et celle de Gimbaş en Transylvanie.

Notons pour finir que même en ne procédant qu'à l'étude d'un seul type d'objet de parure on peut constater les attaches que les territoires nord-danubiens conservaient à cette époque avec l'Empire byzantin. Celles-ci se sont manifestées par voies diverses — directes ou indirectes —, sur un front très large et durant un long laps de temps. Si l'intensité de ces relations a varié selon les circonstances historiques, il n'en reste pas moins que les ateliers byzantins continuaient à exercer une influence féconde sur la production artisanale locale développée dans ces territoires.

NOUVELLES DONNÉES SUR LES PEINTURES DES PHILOSOPHES ET DES ÉCRIVAINS PAÏENS À BAČKOVO

Au Prof. V. GRECU

I. DUJČEV
(Sofia)

Il y a presque une dizaine d'années que j'ai édité les peintures murales du monastère de Bačkovo, dans la Bulgarie du Sud, et celles de l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi, près de l'ancienne capitale de Tărnovo (dans la Bulgarie du Nord), avec les images de quelques philosophes et écrivains païens comme précurseurs et «annonceurs» du christianisme¹. Peu d'années plus tard, j'ai publié les inscriptions en grec qui accompagnent ces images du XVII^e siècle². Au cours de travaux de restauration effectués en 1966 dans le réfectoire du monastère de Bačkovo, on a eu la chance de découvrir six images nouvelles de penseurs et d'écrivains de l'antiquité classique et païenne comme précurseurs du christianisme. Après les travaux de restauration les figures sont très bien visibles et les inscriptions sur les rouleaux qu'elles tiennent dans les mains, sont claires et lisibles. Une observation préliminaire et d'un caractère plutôt générique cependant s'impose. Il est évident, avant

¹ I. Dujčev, *Klassisches Altertum im mittelalterlichen Bulgarien*. In : J. Irscher, *Renaissance und Humanismus im Mittel- und Osteuropa*, I, Berlin, 1962, p. 353—356, avec 8 figures ; réédité dans mon livre : *Medioevo bizantino-slavo*, I, *Saggi di storia politica e culturale*, Rome, 1965, p. 478 sv., 564 sv., où a été mentionnée la bibliographie des publications plus anciennes sur le problème en général.

² I. Dujčev, *Die Begleitinschriften der Abbildungen heidnischer Denker und Schriftsteller in Bačkovo und Arbanasi*, « *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft* », XVI (1967), p. 203—209 = *Medioevo bizantino-slavo*, III, Rome, 1971, p. 641—649, 702. Tout dernièrement a été publié, comme une publication posthume, le livre intéressant de Gr. Nandriș, *Christian Humanism in the New-Byzantine Mural-Painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970. L'auteur parle des images des philosophes et des écrivains païens dans les peintures bulgares *ibidem*, p. 15—16 ; p. 16, des peintures en Serbie ; p. 16—18, des peintures en Grèce et en Asie Mineure. A mentionner le chapitre (p. 24—44) : *The Identification of the Names of the Greek Philosophers*, avec des suggestions très intéressantes.

tout, grâce à ces images nouvellement découvertes, qu'ici, à Bačkovo, étaient représentés, en tout, 12 personnages de l'antiquité classique et païenne, juste comme dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi³.

La première personne qui a été représentée, de gauche à droite, c'est la Sibylle : c'est une jeune femme, avec la couronne sur la tête et en long vêtement de cérémonie. Sa main droite est levée en haut et montre, semble-t-il, le début de la brève inscription avec son nom : Η ΣΟΦΗ ΣΙΒΥΛΛΑ (= Σίβυλλα). La main gauche tient un rouleau déployé, sur lequel on lit l'inscription suivante :

Ο ΔΕ ΥΙΟΣ ΑΥ-
ΤΟΥ Ο Χ(ΙΣΤΟ)Σ ΜΕ-
ΛΙ ΓΕΝΙΘΗΝΕ
ΕΚ ΠΑΡΘΕ-
ΝΟΥ ΜΑΡΙΑ(Σ)
Κ(ΑΙ) ΠΙΣΤΕΥΩ
ΕΙΣ ΑΥ-
ΤΩΝ .

c'est-à-dire : Ὁ υἱὸς αὐτοῦ ὁ Χριστὸς μέλλει γεννηθῆναι ἐκ παρθένου Μαρίας, καὶ πιστεύω εἰς αὐτόν. Sauf une petite divergence au début de l'inscription, elle est identique avec celle qui accompagne, dans l'église d'Arbanasi, la figure de l'énigmatique personnage nommé Zialigis⁴. Notons aussi qu'à Arbanasi, la Sibylle a été représentée, mais avec un rouleau qui porte une inscription tout à fait différente⁵.

La seconde figure — un jeune homme, avec la couronne sur la tête — tient dans sa main gauche un rouleau déployé avec l'inscription suivante :

Θ(ΕΟ)Σ ΗΝ ΜΕΝ
ΑΕΙ Κ(ΑΙ) ΕΣ(ΤΙΝ)
Κ(ΑΙ) ΕΣΤΑΙ ΑΥ-
ΤΕ(!) ΑΡΞΑΜΕ-
ΝΟΣ ΟΥΤΕ
ΠΑΥΣΑΜΕ-
ΝΟΣ,

c'est-à-dire : Θεὸς ἦν μὲν αἰεὶ καὶ ἔστιν, καὶ ἔσται, οὔτε ἀρξάμενος οὔτε παύσάμενος. Une brève inscription ajoutée à gauche et à droite de la tête, nous informe que c'est le philosophe grec classique Platon : Ὁ

³ Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 484.

⁴ Dujčev, *Die Begleitinschriften*, p. 206 et n. 12, avec les indications.

⁵ Dujčev, *op. cit.*, p. 205 et n. 6.

ΣΟΦΘΣ ΠΛΑΤΟΝ (=Πλάτων). Le philosophe a été représenté également dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi et porte le rouleau avec la même inscription ⁶. Il existe pourtant une différence nette entre les deux images : tandis que dans le réfectoire de Bačkovo il est représenté comme un jeune homme, dans l'église d'Arbanasi on voit un personnage beaucoup plus âgé qui correspond mieux à notre conception du philosophe classique.

Une troisième personne — un homme âgé, avec la barbe pointue et la couronne sur la tête — est présentée comme Plutarque, le moraliste et historien grec classique. Une inscription ajoutée près de la tête nous aide à identifier le personnage : Ο ΣΟΦΘΣ ΠΛΟΥΤΑΡΧΘΣ. La main droite est posée sur la poitrine, la main gauche tient un rouleau, en haut, déployé et portant une brève inscription :

ΟΨΕ ΠΟ-
ΤΕ ΕΞΗ Ο Α-
ΝΑΡΧΘΣ,

c'est-à-dire : 'Οψέ ποτε ἤξει ὁ ἀναρχος. L'écrivain Plutarque a été représenté également parmi les figures de l'église d'Arbanasi, toujours comme un homme très âgé, avec le rouleau qui porte la même inscription, mais dans son texte intégral ⁷. Le peintre de Bačkovo, probablement à cause du manque d'espace, s'est limité de reproduire seulement le début de cette inscription.

La seconde série de personnages païens commence par la figure qui porte le nom Hokyaros : Ο ΣΟΦΩΣ (= ΣΟΦΘΣ) 'ΟΚΥΑΡΘΣ. C'est un homme âgé, vêtu en costume d'empereur byzantin, avec une somptueuse couronne sur la tête et avec le *loros* jeté sur le bras gauche. Dans sa main droite il porte le rouleau avec l'inscription :

ΗΞΕΙ ΠΡΟ(Σ) (Η)ΜΑ-
Σ ΩΨΑΙ ΓΗΣ
ΑΝΑΞ ΙΛΟΥ(!)
Κ(ΑΙ) ΣΑΡΚΑ ΦΑ-
ΝΙΤΕ ΔΙΧ'Ε-
ΝΩΣ Ε ΑΛΛΑ-
ΜΠΤΘΣ,

c'est-à-dire : "Ἡξει πρὸς ἡμᾶς ὀψὲ γῆς ἀναξ (πό)λου καὶ σάρκα φανεῖται διχ-
ἔνος (σφάλματος). C'est le texte de l'inscription que l'on trouve dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi, copiée sur le rouleau

⁶ Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, p. 484; Idem, *Die Begleitinschriften*, p. 205.

⁷ Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, p. 484; Idem, *Die Begleitinschriften*, p. 205.

dans la main d'Homère⁸. Il est évident que le peintre a copié le texte de cette inscription d'une manière imprécise, sans avoir bien compris certains mots ou bien les ayant copiés avec négligence.

La figure suivante—avec l'inscription Ο ΣΟΦΟΣ ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ — est présentée toujours en costume d'empereur byzantin et avec la couronne sur la tête. La main droite d'Aristote est levée en haut, la main gauche tombe en bas et tient un rouleau, sur lequel on lit l'inscription de huit lignes :

ΕΝ ΤΑΙΣ
ΗΜΕΡΕΣ Ε-
ΚΙΝΑΙΣ Φ(ΩΣ)
ΤΗΣ ΑΓΙΑ(Σ)
ΤΡΙΑΔΟΣ
ΛΑΜΨΗ Ε-
ΠΙ ΠΑΣΑΝ
Τ(ΗΝ) ΚΤΙΣΙΝ,

c'est-à-dire : Ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις φῶς τῆς ἁγίας Τριάδος λάμψει ἐπὶ πᾶσαν τὴν κτίσιν. Le début de cette phrase rappelle bien le langage des Évangiles⁹. La seconde partie n'est qu'une citation incomplète de l'inscription que l'on lit à Bačkovo, sur le rouleau, dans la main d'Aristote¹⁰.

Enfin, la dernière figure du groupe représente « le sage Galène » (Galenus), comme une personne âgée, en costume plus simple et avec une petite couronne sur la tête. A droite de sa tête on lit une inscription : Ο ΣΟΦΟΣ ΓΑΛΙΝΟΣ. La main gauche de Galène est légèrement levée, la main droite tient en bas un rouleau déployé avec l'inscription :

ΕΠΙ ΔΕ ΕΥΣΕ-
ΒΟΥΣ ΒΑΣΙ-
ΛΕΟΣ ΠΑΛ(ΙΝ)
ΟΨΥΜΕΝ, Ι-
ΛΙΕ, ΤΗΝ ΔΕ
ΝΑΟΝ ΤΟΥ ΑΠ'-
ΕΩΝΟΣ ΚΑ-
ΤΑΡΓΙ-
ΣΑΣΑ(Ν),

c'est-à-dire : Ἐπὶ δὲ εὐσεβοῦς βασιλέως πάλιν ὄψομεν, Ἥλιε, τὴν δὲ ναὸν τοῦ ἀπ' αἰῶνος καταργήσασα(ν). Ce texte reste quelque peu énigmatique : il m'est impossible pour l'instant, de mentionner des analogies. Il faut dire

⁸ Dujčev, *Die Begleitinschriften*, p. 204.

⁹ Cf. par exemple : *Math.*, III, 1; XXIV, 22; 29; *Marc.*, I, 9, etc.

¹⁰ Dujčev, *op. cit.*, p. 204.

pourtant que le verbe καταργέω appartient bien au langage de la Sainte Ecriture ¹¹.

Ainsi, grâce à la découverte récente dans le réfectoire de Bačkovo, nous possédons six images nouvelles de philosophes et d'écrivains : Platon, Plutarque, Aristote, Galène, ensuite la Sibylle et l'énigmatique Okyaros (Hokyaros), représentés comme précurseurs du christianisme. Les peintres ont agi, évidemment, avec une certaine liberté par rapport, par exemple, aux images que l'on trouve dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi : les images des personnages représentés et même les inscriptions, même quand les noms sont identiques, ne correspondent pas toujours. Les fautes d'orthographe peuvent être expliquées soit par le fait que les peintres ne possédaient pas une bonne instruction, soit parce qu'ils n'étaient pas d'origine grecque.

¹¹ Cf. par exemple : *Ad Rom.*, IV, 14 ; VI, 6 ; VII, 2, 6 : *I Ad Cor.*, I, 28 ; II, 6 ; VI, 13 ; XIII, 8, 10, 11 ; XV, 24, 26 ; *2 Ad Cor.*, III, 7, 11, 13, 14 ; *Ad Gal.*, III, 17 ; V, 4, 11 ; *2 Ad Thess.*, II, 8 ; *Ad Tim.*, I, 10 ; *Ad Hebr.*, II, 14.

LE PHOTIUS DU PSEUDO-SYMÉON MAGISTROS

Les sous-entendus d'un pamphlet

JEAN GOUILLARD

(Paris)

Le règne de l'Antéchrist n'a jamais cessé de travailler, peu ou prou, les esprits à Byzance : sa hantise, chroniquement ravivée sous le coup de calamités désespérées, s'y traduit encore par une exploitation polémique en vertu de laquelle nul personnage influent n'est soustrait au risque de devenir, un jour ou l'autre, l'Antéchrist de quelqu'un. Ce phénomène, analysé avec finesse par P. J. Alexander¹ et, dans un champ plus restreint, par B. Rubin², sollicite particulièrement l'attention au cours du IX^e siècle. Trois patriarches surtout se sont attiré de leurs adversaires l'épithète infamante d'« antichristos », que ce soit dans l'image ou dans la littérature, parfois dans l'une et l'autre : Jean le Grammairien, le théoricien du second iconoclasme, Ignace et Photius.

Passons sur les miniatures marginales de psautiers où se trouve caricaturé Jean³. On connaît, indirectement, l'Anti-Ignace illustré par Grégoire Asbestas⁴. Ce recueil, qui contenait les actes du concile qui avait déposé Ignace⁵, présentait, en tête de chacune des sept séances, une miniature humiliante du patriarche. Ignace y apparaissait, uniformément, dans

¹ P. J. Alexander, *Historiens byzantins et croyances eschatologiques*, dans *Actes du XII^e Congrès Intern. des Etudes Byzantines*, II, Belgrade, 1964, pp. 1-8; du même auteur, *The Oracle of Baalbek*, Washington, 1967.

² B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, I, Berlin, 1960, pp. 441-454.

³ I. Ševčenko, *The anti-iconoclastic poem in the Pantokrator Psalter*, dans *Cahiers archéologiques* (Paris), XV, pp. 39-60; S. Dufrenne, *Une illustration « historique » inconnue du psautier du Mont-Athos Pantocrator n^o 61*, *ibid.*, pp. 83-95; et, plus généralement, A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, pp. 196-202 et passim.

⁴ Décrit dans la *Vie du patriarche Ignace*: *Patrol. gr.* (Migne), CV, 540-541; cf. A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, pp. 185-186, 196, 215.

⁵ V. Grumel, *Regestes*, n^o **497.

dans la posture d'un prisonnier — garrotté, battu, condamné, décapité (?) —, cependant que l'*épigraphe* de rigueur le flétrissait, explicitement ou implicitement (par le biais de textes scripturaires), des noms de Diable, Judas, Simon le Magicien et, particulièrement, Antéchrist. Bref, une équation fastidieuse, ressassée autour du seul procès d'Ignace et se prévalant d'une autorité très officielle.

Au contraire, l'Anti-Photius, pour l'appeler ainsi, du pseudo-Syméon⁶, auquel se bornera notre propos, se donne pour une biographie, et le ton en est nettement populaire. On se débarrasse volontiers de ce morceau, comme d'une fable grossière. Comme si la fable, surtout quand elle est pimentée de fanatisme, était jamais gratuite ; comme si ses cautions et son langage même n'avaient rien à nous apprendre sur le milieu dont elle est issue.

De cette charge, où les thèmes se chevauchent, encore que la plupart puissent se regrouper, dans un premier temps, en un portrait composite de l'Antéchrist⁷, nous détacherons, assez librement, quelques aspects pour ce qu'ils apportent à la connaissance des superstitions, du milieu, peut-être même à l'histoire.

L'ascendance de Photius. — Dans sa généalogie quelque peu confuse du personnage, le pseudo-Syméon parle de « sang païen » à propos des ancêtres de Photius⁸. Supposé même qu'il se livre ici, suivant son penchant favori, à une induction tirée de la légende de l'Antéchrist (voir ci-dessous), on ne saurait écarter aussi allègrement une autre allusion, d'ordinaire escamotée en raison des bizarreries du contexte. Dans un dialogue, au comique plutôt gros, sur lequel on reviendra, Michel III apostrophe familièrement Photius de l'épithète de « tête de chazare » (chazaroprosôpos), puis du nom de Marzoukas⁹. Laissons l'étymologie ahurissante proposée de ce mot par Michel¹⁰, pour ne retenir que le mot, qui ne constitue pas nécessairement une énigme insoluble. Sous Michel VIII Paléologue, le patriarche Germain III (1265—1266) sera surnommé par les habitants de Constantinople Markoutzas. Georges Pachymère, qui nous a conservé ce détail, observe qu'il s'agit d'un « mot persan »

⁶ Nous désignons ainsi la « biographie » suivie qui occupe les pp. 669—674 de l'édition de Bonn, que nous citons (= *Patrol. gr.*, CIX, où la pagination de Bonn est portée en caractères gras, dans le texte).

⁷ A cet égard, la monographie de W. Bousset, *Der Antichrist*, Göttingen, 1895, mérite toujours la consultation.

⁸ Syméon Magister, p. 668.

⁹ Idem, *ibid.*, p. 673.

¹⁰ « Chien tirant une peau » (?). Cette étymologie fantaisiste n'est pas un hapax dans le monde byzantin.

et que Germain devait ce sobriquet à une « lointaine ascendance laze »¹¹. La métathèse Markoutzas / Mar(t)zoukas ne fait pas difficulté. On ne peut dès lors s'empêcher de rapprocher : « sang païen », « tête de chazare » et « Marzoukas ». Et il conviendra, tout au moins, de ne pas ignorer cette insistance allusive dans les études qui pourront être consacrées à la généalogie, encore mal débrouillée, de Photius¹². En tout cas, pour Syméon, la famille de celui-ci n'est pas de vieille souche constantinopolitaine¹³. Est-ce à dire que, sournoisement, le pamphlétaire ne laisse pas déjà percer ici sa manie antéchristique ?

Photius antéchrist. — Dans cette caricature, deux traits pouvaient être de notoriété publique : l'ascendance éloignée, le passé de sa mère. A l'époque où se situe le texte, la tendance la plus générale fait sortir l'Antéchrist de la tribu de Dan¹⁴. Non sans variantes toutefois. Cyrille d'Alexandrie voit en lui « un allogène, étranger au sang d'Israël »¹⁵ ; André de Césarée semble le rattacher à la postérité paganisée de Dan, installée aux confins orientaux de la Perse¹⁶.

Comme antéchrist, Photius est le fruit d'une union impure. Il a eu pour mère une religieuse enlevée à son couvent¹⁷. Les textes plus anciens, à notre connaissance, ne parlent que d'une vierge¹⁸. Mais la variante rencontrée ici n'est pas sans autre exemple. On lit dans un oracle mis sous le nom de « Léon » : « il naît d'une ménade, voire d'une nonne souillée »¹⁹. Il serait aventuré naturellement d'attribuer un fond de vérité à la relation de « Syméon », encore que des « faits divers » de ce genre n'aient pas été si rares à Byzance.

Les autres allégations nous précipitent cette fois en plein mythe, non sans exclure toutefois un frêle support historique. Conformément à l'homologie : Christ authentique et (anté)Christ simulateur, Photius

¹¹ Georges Pachymère, *Histoire*, 1.IV, 3, *Patrol. gr.*, CXLIII, col. 722. La « Notice de Sougdaia » connaît, d'autre part, un « Tatar christianisé », dit τοῦ Μαρκουτζιού, cf. G. Moravcsik, *Byzantino-Turcica*, II, Berlin, 1958 s.v. Ἀνταρκός. Ajoutons que la leçon Markoutzas, et non Marmoutzas, est à retenir (obligeante communication de V. Laurent) ; l'hésitation de Du Cange, *Glossarium*, s.v. et appendix altera, n'est pas fondée après établissement du texte.

¹² Cette confusion est loin d'être dissipée, à en juger par de méritoires études récentes ; cf. par exemple H. Ahrweiler, *Sur la carrière de Photius avant son patriarcat*, dans « *Byzantinische Zeitschrift* », 58, 1965, pp. 349—355.

¹³ Tarasios, « oncle » de Photius, porte un prénom qui ne nous paraît guère attesté à Constantinople avant le VIII^e s. et les saints homonymes appartiennent à l'Asie Mineure orientale.

¹⁴ Cf. W. Bousset, *op. cit.*, pp. 112—115 ; J. Guillard, *Aux origines de l'iconoclasme*, dans *Travaux et Mémoires* (Paris, 1968), III, pp. 262, n. 106 et 199.

¹⁵ Cyrille d'Alexandrie, *De adoratione*, 8 (*Patrol. gr.* LXVIII).

¹⁶ André de Césarée, *In Apocalypsin*, 51 (*Patrol. gr.*, CVI, 368 C).

¹⁷ Syméon Magister, p. 668.

¹⁸ Cf. W. Bousset, *op. cit.*, pp. 89—92 ; G. W. H. Lampe, *A patristic Greek Lexicon*, s.v. Ἀνταρκιστος, C 3.

¹⁹ E. Legrand, *Les oracles de Léon le Sage*, Paris, 1875, p. 48, vv. 7—9.

est « Satan fait chair »²⁰, « débaucheur des croyants »²¹, mais aussi « fouleur de croix »²². Seul ce dernier aspect vaut d'être souligné comme un trait d'époque. Au IX^e siècle, est censé fouler la croix quiconque renie la profession de foi portant sa signature, précédée nécessairement d'une croix. Du Cange a réuni à ce sujet d'excellentes références²³. Nous n'en ajouterons qu'une, inédite, de Nicéphore : « (les évêques conformistes du synode de 815) ont foulé aux pieds les autographes où ils avaient apposé le signe de la croix et leur nom »²⁴. Il n'y a donc aucun mystère : Photius, en reprenant son engagement écrit de tenir Ignace comme exempt de toute culpabilité, se conduisait en renégat de la croix²⁵.

Cette extrapolation, très à la mode, nous vaut deux énormes affabulations, l'une et l'autre cautionnées par des visions, mais dont la première est de loin la plus intéressante, du fait qu'elle a pu fournir le thème d'une miniature. Au cours de l'office du 14 septembre, alors que le commun voit le patriarche élever la croix, le dioratique anonyme lui voit les mains enserrées dans les anneaux d'un serpent, cependant que la croix plane suspendue au-dessus de sa tête²⁶. On songe à la caricature de Jean le Grammairien, tenant un serpent dans la main gauche²⁷, peut-être le *signum serpentinum*, emblème de l'Antéchrist²⁸. Nous passerons sur l'autre scène, également phantasmagorique, où intervient un auxiliaire de Photius : *Bélébouphas* suivant la leçon de *Paris. gr.* 1712 (non pas *Lébouphas*, comme porte l'édition)²⁹. Le nom pourrait avoir une clef : *Asbestos*, *Ooryphas* ?³⁰.

On aura remarqué le plan méta-historique où se meut l'auteur. A cinq ou six reprises, il fait appel à *l'information* surnaturelle, ou si l'on veut parapsychologique, des voyants. Le dioratisme ou le prooratisme l'obsède : les termes ne reviennent pas moins de quatre fois³¹. Le procédé eut sa vogue à l'époque. La recension réputée originale et authentique de la « Lettre des 3 patriarches d'Orient à Théophile » en fournit quelques

²⁰ Syméon Magister, p. 669.

²¹ *Ibid.*, pp. 669, 673.

²² *Ibid.*, p. 669.

²³ Du Cange, *Glossarium* s.v. σταυρός.

²⁴ *Elenchos* : *Paris. gr.* 1250, fol. 175^r.

²⁵ Cf. V. Grumel, *Regestes* n^{os} 456, 458 ; Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, Paris, 1950, pp. 83—84, et surtout 302.

²⁶ Syméon Magister, pp. 671—672.

²⁷ Psautier Chloudov, fol. 38^v ; cf. fig. 155 apud A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*.

²⁸ W. Bousset, *op. cit.*, p. 133, pp. 154—158.

²⁹ Syméon Magister, p. 672—673.

³⁰ Sur la place de Grégoire *Asbestos* dans la carrière de Photius, cf. ps.-Syméon Magister, pp. 671—674. Quant à *Ooryphas*, la Vie du patriarche Ignace (*Patrol. gr.*, CV, 516) le présente comme un des instruments des malheurs du rival de Photius.

³¹ Syméon Magister, pp. 670, 672.

exemples, notamment aux dépens du patriarche iconoclaste Théodote (815—821), l'Antéchrist du moment, et de Léon V ³².

Nos « informateurs » sont tous des moines réputés, en leur temps et à Constantinople, pour leurs prouesses contemplatives : Michel de Synades (+ 826), Hilarion de Dalmatos (+ 845), Joannice de l'Olympe (+ 846), un anonyme, enfin un hésychaste cavernicole du nom de Jean, le même sans doute qui aurait prédit à Pétronas la victoire de Posôn (863)³³, auxquels sont adjoints en comparses — peut-être parce que contemporains vivants de la source du pseudo-Syméon — les higoumènes Euthyme et Joseph, illustres victimes de la « répression » photienne ³⁴. En un mot, toute l'élite monastique des contemplatifs est mobilisée contre Photius pour l'exaltation du patriarche-moine Ignace ³⁵.

Si l'obsession de l'Antéchrist imprègne tout le « récit », certains éléments empiètent sur d'autres thèmes. Nous songeons à la culture universelle de Photius, dénigrée comme une faveur du diable. Le pacte signé par le futur patriarche avec le magicien juif ³⁶ est de la même veine que le pacte prêté à Léon III avant son avènement ³⁷. L'Isaurien troque l'abolition des images contre l'assurance d'un bon règne ; l'autre obtient le savoir encyclopédique en retour du reniement de la croix. Dans le second cas, on retiendra tout au plus la note pittoresque du talisman (*phylakton*) qui fait couleur locale, s'agissant d'un juif doublé d'un sorcier ³⁸. Le même grief de science profane reparaît plus tard, étayé par deux « faits » : dans la célébration de la liturgie, Photius remplace les prières par la récitation de vers antiques ³⁹ ; dans son enseignement, à l'ambon de Sainte-Sophie, il professe une philosophie scandaleuse ⁴⁰. Ce dernier procès appelle un examen particulier.

³² Dans l'édition de J. Sakkélion, *Εὐαγγελικὸς κῆρυξ*, VIII, Athènes, 1864, § 12, pp. 42 ss. ; cf. § 11, pp. 40 ss. On pourra se reporter à l'édition, plus accessible, de L. Duchesne, dans *Roma e l'Oriente*, V, 1912—1913.

³³ Michel de Synades est rangé par Syméon Magister, p. 670, parmi les « prooratiques » ; Hilarion (Syméon Mag., p. 669) est reconnu par son contemporain Méthode comme « célèbre par ses visions » (fragment édité par J. Darrouzès, *Documents inédits d'ecclésiologie byzantine*, Paris, 1966, p. 296). Dans la *Vie d'Ignace*, *Patrol. gr.*, CV, 501, Joannice cautionne les mérites d'Ignace ; quant à Jean, cf. Théophane Continué, (Bonn), pp. 180 et suiv. ; Cédrenus (Bonn), pp. 163 et 165.

³⁴ Syméon Magister, p. 672 ; cf. Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, p. 110.

³⁵ Sur l'attitude réciproque de Photius et du monde monastique, cf. Dvornik, *ibid.* pp. 110—115.

³⁶ Syméon Magister, p. 670.

³⁷ Georges le Moine, éd. De Boor, pp. 735—736.

³⁸ Syméon Magister, p. 670. La diffusion, bien attestée, des charmes et des amulettes dans certaines couches de la diaspora (cf. E. R. Goodenough, *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, II, New York, pp. 153—289), n'était certainement pas inconnue des couches analogues du monde chrétien. La contamination mutuelle d'un milieu par l'autre est un fait admis

³⁹ Syméon Magister, p. 672.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 673—674.

Photius et l'affaire des deux âmes. — D'Hergenröther à D. Stiernon, en passant par Fr. Dvornik, on a beaucoup épilogué sur le bien ou le mal fondé de l'opinion prêtée à Photius par le pseudo-Syméon⁴¹. On semble n'avoir pas pris garde au trait le plus original de la chronique⁴². Résumons les données des sources. Le canon 11 (8 du texte grec) du VIII^e concile, sans nommer Photius, condamne ceux qui, au moyen de syllogismes spécieux, prétendent établir que tout homme possède deux âmes⁴³. Anastase le Bibliothécaire, pour sa part, attribue l'argumentation à Photius, mais il ajoute qu'au dire du patriarche, ce n'était là qu'un stratagème : Photius voulait voir comment Ignace, l'inculte, s'y serait pris pour réfuter une telle hérésie, si d'aventure elle venait à s'exprimer sous son patriarcat⁴⁴. Dans nos deux sources, il s'agit donc bien d'une thèse *philosophique*, et il en était de même dans celle du pseudo-Magister qui rapproche, en effet, dans le contexte, et ladite thèse et l'explication des tremblements de terre par des causes naturelles. Toute la nouveauté est dans le tour que prend ici la proposition imputée à Photius : « tout homme a deux âmes, l'une pèche, l'autre ne pèche pas ». Par une curieuse rencontre, la même thèse se retrouve, à peu près littéralement identique, parmi les propositions de Constantin Chrysomallos, condamnées, en mai 1140, par le synode patriarcal, sous la présidence de Léon Styppès⁴⁵. Voici le texte : « Tout chrétien a deux âmes, l'une qui ne pèche pas, l'autre pécheresse »⁴⁶. Cette affirmation valut à son auteur d'être accusé de messalianisme et de bogomilisme. De fait, et quel qu'ait été, historiquement, le sentiment de Constantin, à ce moment décédé, la dualité d'âmes se trouve fréquemment attestée dans l'œuvre du pseudo-Macaire (seconde moitié du IV^e siècle) : « Il a plu au Seigneur que le vrai chrétien eût deux âmes : l'une créée, l'autre céleste »⁴⁷ ; « une âme de malice et une âme de lumière »⁴⁸. La même dualité a, du reste, été retenue comme caractéristique du messalianisme dans les listes d'erreurs attribuées à ce courant sectaire⁴⁹. Observons toutefois que, à notre connaissance, la thèse prêtée à Photius ne se rencontre pas dans un texte antérieur à notre Chronique.

⁴¹ Qu'il suffise de renvoyer à Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, pp. 69—70 et à D. Stiernon, *Constantinople IV*, Paris, 1967, p. 147, qui s'accordent avec Hergenröther pour rejeter la paternité photienne d'une telle doctrine.

⁴² Contrairement à D. Stiernon, *op. cit.*, p. 147, ce trait ne se lit pas dans la préface d'Anastase.

⁴³ Mansi XVI, 404.

⁴⁴ Mansi XVI, 5 D-6 A.

⁴⁵ Nous reviendrons ailleurs sur le dossier, fort curieux, de l'affaire Chrysomallos. Pour l'analyse du procès, cf. V. Grumel, *Regestes*, n^o 1007 ; pour le texte, le recueil de Rhallès et Potlès, *Σύνταγμα*, V, Athènes, 1855, p. 80, lignes 4—6.

⁴⁶ Rhallès et Potlès, *ibid.*

⁴⁷ Cité par H. Dörries, *Symeon von Mesopotamien*, Leipzig, 1941, p. 430.

⁴⁸ *Die 50 geistlichen Homilien des Makarios*, ed. Dörries-Klostermann — Kroeger, Berlin, 1964, p. 8 (Hom. I, 6).

⁴⁹ Par ex. Jean Damascène, *De haeresibus in Patrol. gr.*, 94, 732 B.

Pour résumer, d'une proposition philosophique nous passons, chez le pseudo-Syméon, à une doctrine mystique, voire à l'une ou l'autre forme de ce dualisme qui hante les hérésiologues, du IX^e au XII^e siècle, et même au XIV^e siècle. Paulicianisme promu néomanichéisme, Messalianisme ou Enthousiasme, Phoundagiagitisme, Bogomilisme, etc.

Comment n'être pas tenté, dès lors, de rattacher à un tel état d'esprit des accusations telles que les suivantes. A en croire Syméon, Photius aurait encouragé un artisan de la capitale à communier sans être à jeun⁵⁰ ; on l'aurait également vu « vomir sous l'autel »⁵¹. La première accusation est portée, dès la fin du XI^e siècle, contre les Bogomiles⁵², mais elle a pu l'être, beaucoup plus tôt, contre les Pauliciens qui, disait-on, participaient au culte avec les fidèles pour tromper leur monde⁵³. La seconde rappelle une historiette d'Euthyme de la Péribleptos (milieu du XI^e s.) au sujet d'un phoundagiagite qui desservait un sanctuaire sis sur la rive asiatique du Bosphore : cet individu, raconte-t-il, avait ménagé une latrine derrière l'autel⁵⁴. On ne saurait exagérer la circonspection dans cet ordre de parallélismes. La valeur « profanation », sous-jacente aux griefs accumulés contre Photius, est inhérente au comportement conventionnel de l'Antéchrist, qui défie le sacré, trône sur l'autel et crache vers le ciel⁵⁵. Cependant le relent de dualisme, qui se dégage de l'affaire des deux âmes ne défend pas de penser que le pseudo-Syméon, à propos de Photius, a pu songer à ces bêtes noires de dualistes^{55a}, qui, au demeurant, répugnaient à Photius⁵⁶.

Les remarques qui précèdent, vu l'espace disponible, ont à peine amorcé l'exégèse du pamphlet du pseudo-Syméon. Elles n'ont même pas fait état, à propos de Marzoukas et de la théorie des deux âmes, de l'ancienneté problématique de la seule recension qui nous soit parvenue de la chronique du pseudo-Magister.

Nul ne saurait soutenir sérieusement que celle-ci éclaire la carrière de Photius. En revanche, nous lui devons un de ces échantillons de naïve polémique qui tient bien sa place à côté de la chronique d'un Georges

⁵⁰ Syméon Magister, p. 674.

⁵¹ *Ibid.*, p. 672.

⁵² Cf. Synodikon de l'Orthodoxie, éd. J. Gouillard, *Travaux et Mémoires* (Paris), II, p. 69, lignes 367—368.

⁵³ Cf. *Les sources grecques pour l'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure*, dans le même recueil, IV, p. 92, n^o 23 (« Traité de Pierre l'Higoumène »).

⁵⁴ Euthyme, *Epistula invectiva*, éd. G. Ficker dans *Die Phundagiagiten*, Leipzig, 1908, pp. 26—27.

⁵⁵ Cf. le texte mentionné ci-dessus, n. 32, ou encore le poème sur Jean le Grammaire édité par I. Ševčenko, *art. cit.* ci-dessus n. 3, p. 43, v. 10.

^{55a} Dans le même ordre d'idées, on pourrait souligner l'insistance, ailleurs, du ps.-Magister sur l'intimité de Photius avec Santabarénos (pp. 692—694, 697, 700), « Manichéen et fils de Manichéen » (p. 693).

⁵⁶ Photius, *Bibliothèque*, cod. 52, éd. R. Henry, I, Paris, 1959, p. 40.

le Moine ou de telles pages de la Synodique des patriarches orientaux à Théophile. Le « montage » littéraire qui la caractérise est particulièrement instructif, car, en définitive, l'intervention de l'Antéchrist est essentiellement cela. Pour les partisans d'Ignace, Photius a commis deux crimes : il a mis au pinacle la science profane au mépris du savoir sacré, le seul dont puisse se prévaloir Ignace, et il est un séducteur ; il a renié ses engagements, authentifiés par une croix, envers Ignace, et donc il a profané la croix du Christ. Tout est là. Avec ces deux éléments on composera un personnage d'Antéchrist, nuancé peut-être de quelques touches empruntées à l'enfer des « dualistes ». Ce procédé littéraire qui, dans une certaine mesure, risque de ravalier le mythe de l'Antéchrist au rang d'une figure de rhétorique, ne ruine pas pour autant la signification profonde du pamphlet en son temps. Nous y découvrons une société ecclésiastique divisée en deux camps : celui des clercs ralliés au savoir encyclopédique — « magie », poésie, philosophie naturelle — avec son chef de file Photius, celui des moines par excellence, des « dioratiques », pour lesquels Ignace, le moine inculte, est le patriarche idéal et légitime.

C'est de la passion, pour nous bien refroidie, de ce clan monastique que témoigne la chronique du pseudo-Syméon sous un masque grotesque — l'Antéchrist — qui avait un effet d'épouvante assuré sur les masses auxquelles on le destinait.

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN. LE CHARTULAIRE ET LE GRAND CHARTULAIRE

R. GUILLAND
(Paris)

Le chartulaire, χαρτουλάριος, auquel correspond dans la hiérarchie ecclésiastique le chartophylax, χαρτοφύλαξ¹, apparaît, d'une manière générale, comme un archiviste. Mais les attributions des chartulaires semblent avoir été extrêmement variables. Dans presque toutes les grandes administrations civiles et militaires, il y avait des chartulaires et, parfois même, des grands chartulaires.

Les chartulaires nous sont surtout connus au X^e siècle. Ce ne sont cependant pas des personnages assez peu importants pour ne pas être mentionnés par les chroniqueurs. Au VII^e siècle, en 612² Epiphane et Eudocie, filles d'Héraclius, furent couronnées *Augousta*. Lors de leur trajet du Grand Palais à Sainte Sophie, elles furent accompagnées par le cubiculaire et chartulaire Philarète. Les cubiculaires, dignité réservée aux eunuques, avaient été, au V^e siècle, les plus importants parmi le personnel de service du Grand Palais et dépendaient du préposite. Au VII^e siècle, le cubiculaire avait encore un rang élevé dans la hiérarchie aulique; il est classé en tête de l'ordre des patrices, d'après Léontios de Néapolis³. Cependant, malgré son rang élevé dans la hiérarchie, le chartulaire n'avait la garde que des archives les moins importantes, les documents officiels importants étant gardés par le protoasecretis⁴ et par le questeur⁵.

¹ Sur le Chartophylax, cf. J. Darrouzès. *Recherches sur les Offikia de l'Eglise byzantine*. Paris 1970, p. 19—28, 328—336, 359—387, 508—525.

² Chr. Pasc. 985. Cité par P.A. Giannopoulos 'Η αυτοκρατορική αύλή τοῦ Βυζαντίου κατά τὸν Ζ' αἰῶνα Ep. Hét. Buz. Sp. 37. 1969—1970, p. 119.

³ P. A. Giannopoulos, *op. cit.*, p. 108.

⁴ P. A. Giannopoulos, *op. cit.*, p. 112.

⁵ P. A. Giannopoulos, *op. cit.*, p. 115.

Au VIII^e siècle, les chartulaires étaient, semble-t-il, choisis parmi les personnages en vue, car ils pouvaient être élevés au patriciat et être nommés stratèges. Lors de la révolte de Serge, stratège de Sicile, Léon III l'Isaurien (717—740) envoya contre lui Paul τὸν τῶν βασιλικῶν ἱπποκόμων ἐπιστατοῦντα, χαρτουλάριον ἢ Ῥωμαίων οἶδε τοῦτον λέγειν φωνῆ. Paul fut, à cette occasion titré patrice et nommé stratège de Sicile⁶. Théophane se contente de dire que l'empereur envoya contre les rebelles Paul τὸν ἴδιον αὐτοῦ χαρτουλάριον⁷. Le terme de chartulaire, lorsqu'il n'était suivi d'aucune autre mention, désignait jadis un fonctionnaire déterminé, le chef des écuyers ou des palefreniers de l'empereur. Il est, d'ailleurs, assez difficile de faire une distinction entre le chartulaire, chef des écuyers ou palefreniers, ἱπποκόμοι impériaux et le protostrator, qui était également chef des écuyers, στρατόρες impériaux⁸. Le vaillant stratège Manuel, qui joua un rôle de premier plan sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867) au IX^e siècle, commença sa carrière comme protostrator, sous Michel I Rhangabé (811—813): Μανουὴλ ἱπποκόμων ὁ πρῶτος· πρωτοστράτορα τοῦτον φασίν⁹.

Le chartulaire proprement dit peut-il être identifié avec le chartulaire de l'étable, χαρτουλάριος τοῦ στάβλου, souvent cité, au X^e siècle, par le Livre des Cérémonies?¹⁰ Le chartulaire de l'Etable faisait sans doute, partie de l'officium du comte de l'Etable, que nous ignorons, et avec lequel il est constamment associé dans les textes. L'identification est possible, mais non certaine. L'empereur pouvait avoir un chartulaire spécial chargé de faire la liaison entre le souverain et l'administration des étables impériales. En tout cas, déjà au VIII^e siècle, le chef des écuyers impériaux portait le titre de chartulaire, sans autre indication.

Il ne faut pas confondre les ἱπποκόμοι avec les στρατόρες. Les *strators* exercent une charge à insignes, c'est-à-dire, une charge noble, alors que les ἱπποκόμοι sont des employés non titrés, des palefreniers plutôt que des écuyers, au sens strict du mot. Il est, d'ailleurs, probable que les chroniqueurs n'ont pas toujours fait de distinction entre *strators* et *hippokomoi*. Le βασιλικὸς ἱπποκόμος paraît être identique au κομῆς τῶν βασιλικῶν ἵππων, comme semble l'indiquer un passage de la Vie de saint Daniel le Stylite: τοῦ βασιλέως ἱπποκόμος, ὡς ἡ κοινὴ ἂν εἶποι καὶ συνήθης γλωττα, τῶν ἵππων ὁ κομῆς¹¹. Sous Michel II (820—829), le protospathaire

⁶ Zonar. III. 254.

⁷ Theoph. 612 B.

⁸ Sur le protostrator. cf. R. Guillard, *Recherches sur les Institutions de l'Empire byzantin*, Berlin—Amsterdam, 1967, p. 478—497.

⁹ Th. Cont. 110; Cedr. II. 120.

¹⁰ Cer. II. 52.737.10 B (153.33 Bury); 788—789 B (178.28—29 Bury). App. 459.416. 475.479.—480.

¹¹ Du Cange. Gloss. s.v. κομῆς τῶν βασιλικῶν ἵππων.

Damianos était κόμης τοῦ βασιλικοῦ ἵπποστασίου¹². Mais s'agit-il d'un κόμης τοῦ στάβλου ou d'un κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων? Au XIV^e siècle, le κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων amenait le cheval que l'empereur devait monter¹³. Les κόμητες τῶν βασιλικῶν ἵππων ou ἵπποκόμοι, bien que ne figurant pas dans la hiérarchie des offices, étaient, cependant, des employés d'une certaine importance, puisque les empereurs les chargeaient de missions de confiance. Ainsi, Théodore II Lascaris (1254—1258) chargea un certain Chadènos, κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων, d'arrêter Michel Paléologue¹⁴. Plus tard, Chadènos obtint de Michel VIII Paléologue la dignité d'éparque¹⁵. Sous Andronic II Paléologue (1282—1328), un certain Attaliate, εἷς τῶν βασιλικῶν ἵπποκόμων, joua un rôle assez important¹⁶. Les κόμητες τῶν βασιλικῶν ἵππων étaient peut-être les successeurs des σταβλοκόμητες qui faisaient partie de l'*officium* du protostrator, au X^e siècle¹⁷ et qui sont souvent cités dans le Livre des Cérémonies¹⁸. Il est probable que l'appellation χαρτουλάριος fut maintenue pour désigner l'officier palatin, chargé de la surveillance du personnel affecté au service des écuries impériales.

Au X^e siècle, les fonctions de chartulaire sont toujours importantes. Mais on ignore la raison pour laquelle l'*officium* de certains fonctionnaires ne compte pas de chartulaire. Ces *officia* ou ministères avaient certainement et obligatoirement un service d'archives, mais nous ne savons pas comment il était organisé. On ne saurait tenir compte de l'importance plus ou moins grande de chaque *officium*, car tout service, quel qu'il soit, a des archives : l'*officium* de l'éparque, de beaucoup le plus important avec ses 14 bureaux, ceux du grand curateur, avec ses 9 bureaux, et du curateur des Manganes, avec ses 8 bureaux, celui du questeur avec seulement ses 6 bureaux, ceux du logothète des troupeaux et du maître des cérémonies, avec leurs 5 bureaux, ceux des protospathaires du *basilikoï* et du Directeur du Trésor Privé, avec leurs 4 bureaux, enfin celui du protostrator, avec ses 3 bureaux. Ces *officia* ne mentionnent aucun chartulaire. Quant au chartulaire du Caniclée, il n'avait aucun *officium*, « parce qu'il remplit seul personnellement sa charge » διὰ τὸ καθ'ἑαυτὸν μόνον ὑπηρετεῖν¹⁹.

Les autres *officia* comptaient soit un chartulaire, soit même parfois plusieurs chartulaires. Les textes nous donnent quelques renseignements sur certains d'entre-eux.

¹² Th. Cont. 76 ; Cedr. II. 94.

¹³ Ps. Cod. de off. 29.3—4.B (p. 168 ; 5—7 Verpeaux).

¹⁴ Pachymère I. 27.29 B.

¹⁵ Pachym. I. 18.

¹⁶ Pachym. II. 428.

¹⁷ de Cer. II. 52.719.21 B (142.2. Bury).

¹⁸ de Cer. App. 478.479.486.490.

¹⁹ Cer. II. 52.719.18—20 B (141.35—36 Bury).

Les *officia* suivants comptaient un chartulaire :

1. *Officium du stratège des Anatoliques*. Le chartulaire du stratège des Anatoliques avait aussi d'étroits rapports avec le logothète τῶν στρατιωτικῶν ; il appartenait, par la nature de ses fonctions également à l'*officium* de ce dernier et était responsable devant lui. Il tenait les registres de l'armée et, à certains égards, était responsable devant le gouvernement central²⁰ ; il payait la solde des Officiers et de la Troupe d'après Bury²¹, mais c'est inexact, car, dans le passage du Livre des Cérémonies, auquel il renvoie, il s'agit de la paie du personnel de l'Hippodrome, qui est faite par les Chartulaires des Dèmes des Bleus et des Verts et le Logothète de l'Armée, alors qu'elle doit être faite par les préposés du Trésor privé, comme l'exige l'auteur du chapitre²², qui est très vraisemblablement Constantin VII Porphyrogénète. Le chartulaire du stratège des Anatoliques pouvait être, dans la hiérarchie aulique, spathaire²³, ou strator²⁴, comme tous les chartulaires des thèmes. Il nous est parvenu quelques sceaux de chartulaires qui nous renseignent surtout sur les titres auliques portés par eux, en général peu élevés et appartenant à la quatrième et dernière classe : consul, strator ou candidat et plus rarement à la deuxième classe, celle des spatharocandidats²⁵. Dans l'*officium* du stratège du thème des Anatoliques, qui comprend II services, le chartulaire est au 4^e rang, sous la dénomination χαρτουλάριος τοῦ θέματος²⁶.

2. *Officium du domestique des scholes*. Les fonctions du chartulaire semblent avoir été les mêmes que celles du chartulaire du thème de l'*officium* du stratège des Anatoliques²⁷. Lors de la réception hebdomadaire du dimanche au Grand Palais, le chartulaire était, en effet, introduit avec les topotérètes, les comtes des scholes, les scribons et « les autres grands chefs » οἱ μεγάλοι ἄρχοντες, ceux des Noumeri et des Murs et les chefs de l'Arithmos²⁸. En campagne, la place occupée par la tente du chartulaire, proche de celle du topotérète, indique l'importance du chartulaire²⁹. Le chartulaire du domestique des scholes était également chargé du commandement de la moitié du tagme des scholes, le topotérète commandant l'autre moitié³⁰. Le chartulaire du domestique des scholes

²⁰ Leo VI. *Tactica* VI. 31. Cité par Bury, *The adm. syst.*, p. 44.

²¹ Bury, *op. cit.*, p. 44.

²² Cer. II. 56.807.

²³ Cer. II. 52.735.16 (152.15 Bury).

²⁴ Cer. II. 52.736.20—21 (153.16 Bury).

²⁵ Bury, *op. cit.*, p. 44 et 45 n. I.

²⁶ Cer. II. 52.716.12—13 B (139.8. Bury).

²⁷ Bury, *op. cit.*, p. 55.

²⁸ Cer. II. 2.524.19—21 et 525,2 B.

²⁹ Bury, *op. cit.*, p. 55.

³⁰ Bury, *op. cit.*, p. 52.

était rangé dans l'ordre des spathaires ³¹ ; il occupait le troisième rang dans l'*officium* du domestique des scholes ³².

3. *Officium du stratège des Arméniques*. Cet *officium* est identique à celui du stratège des Anatoliques. Le chartulaire y occupe donc le troisième rang et il est titré spathaire ³³.

4. *Officium du drongaire de l'Arithmos*. Nous n'avons presque pas de renseignements sur le chartulaire. Il était rangé dans l'ordre des strators ³⁴. Il nous est parvenu un sceau de Nicolas, spatharocandidat et chartulaire de l'Arithmos ³⁵. Le chartulaire occupait le deuxième rang dans l'*officium* ³⁶.

5. *Officium du domestique des Excubites*. Le chartulaire est seulement mentionné. Le chartulaire occupait le deuxième rang dans l'*officium* ³⁷ ; il était rangé dans l'ordre des spathaires ³⁸.

6. *Officium du domestique des Hicanates*. Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait la deuxième place dans l'*officium* ³⁹ ; il était rangé dans l'ordre des strators ⁴⁰.

7. *Officium du domestique des Noumeri*. Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang et, avec lui, exceptionnellement, les tribuns ⁴¹. Il était rangé dans l'ordre des strators ⁴².

8. *Officium du domestique des Optimates*. Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang dans l'*officium* ⁴³ ; il était rangé dans l'ordre des strators ⁴⁴.

9. *Officium du domestique des Murs*. Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang dans l'*officium* avec, exceptionnellement, les tribuns, comme dans l'*officium* du domestique des Noumeri ⁴⁵ ; il était rangé dans l'ordre des strators ⁴⁶.

D'autres *officia*, par contre, comptaient plusieurs chartulaires, sans qu'on puisse en donner la raison. Ces *officia* sont les suivants :

1. *Officium du logothète du génikon*, ὁ λογοθέτης τοῦ γένικου ἢ τοῦ Τεσσερακοντακισμίου, ou *Trésor Général*, ou *Trésor Public*. L'*officium* mentionne les chartulaires

³¹ Cer. II. 52.735.17 B (152.16 Bury).

³² Cer. II. 52.716.18 B (139.15 Bury).

³³ Cer. II. 52.716.20.717.1-3 B (139.18-20 Bury).

³⁴ Cer. II. 52.736.7 B (153.27 Bury).

³⁵ Bury, *op. cit.*, p. 62.

³⁶ Cer. II. 52.718.7 B (140.21 Bury).

³⁷ Cer. II. 52.717.5 B (139.25 Bury).

³⁸ Cer. II. 52.735.19-20 B (152.19 Bury).

³⁹ Cer. II. 52.718.22 B (141.7. Bury).

⁴⁰ Cer. II. 52.737.9-10 B (153.31 Bury).

⁴¹ Cer. II. 52.719.4 B (141.13 Bury).

⁴² Cer. II. 52.737.12 B (153.35 Bury).

⁴³ Cer. II. 52.719.6 B (141.17 Bury).

⁴⁴ Cer. II. 52.737.13 B (154.1 Bury).

⁴⁵ Cer. II. 52.719.8-9 B (141.21 Bury).

⁴⁶ Cer. II. 52.737.13-14 B (153.37 Bury).

des caisses, χαρτουλάριοι τῶν ἀρχῶν ou chartulaires extérieurs du Trésor Public, οἱ ἔξω χαρτουλάριοι τοῦ γενικοῦ où le mot ἔξω indique qu'il s'agit de chartulaires provinciaux. Il se pourrait qu'ils soient les successeurs des *praepositi thesaurorum* de la *Notitia*⁴⁷. Ils ne peuvent être identifiés avec les *chartularii de cohortalibus officii uniusque provinciae*, chargés de la révision des impôts, mais des impôts de l'Eglise⁴⁸. Il nous est parvenu un sceau du spatharocandidat Eustathe qui était « chartulaire impérial du ministère du Trésor Public et protonotaire des Anatoliques »; ce dernier titre le subordonnait au chartulaire du Sakké-lion⁴⁹.

2. *Officium du logothète de l'armée*, ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ. C'est le ministère qui comprenait le plus de chartulaires. Il comptait, en effet, des chartulaires de l'armée, οἱ χαρτουλάριοι τοῦ στρατιωτικοῦ⁵⁰, appelés aussi χαρτουλάριοι τοῦ στρατιωτικοῦ λογοθέτου⁵¹. Nous possédons un sceau de Constantin, spatharocandidat et chartulaire du logothète de l'armée⁵², du VIII^e—IX^e siècle. L'*officium* comptait aussi des chartulaires des thèmes et des chartulaires des tagmes. Ils dépendaient autant du logothète de l'armée que du stratège ou du domestique. Ils semblent avoir rempli les mêmes fonctions que les *scriniarii* du préfet du prétoire d'Orient⁵³. Les chartulaires du logothète de l'armée étaient rangés dans l'ordre des spathaires⁵⁴. Par contre, les chartulaires des thèmes étaient rangés dans l'ordre des strators⁵⁵. Le protocole ne parle pas de l'ordre dans lequel étaient rangés les chartulaires des tagmes. Par contre, le protocole mentionne dans l'ordre des spathaires les chartulaires des thèmes orientaux⁵⁶ et ceux des thèmes occidentaux⁵⁷.

3. *Officium du logothète du drome*. Le titre complet des chartulaires du drome est οἱ χαρτουλάριοι τοῦ ὀξέου δρόμου⁵⁸. On peut vraisemblablement les identifier avec les *curiosi per omnes provincias* de la *Notitia Dignitatum* et avec les chartulaires du bureau des Barbares⁵⁹. Il nous est parvenu le nom du chartulaire du drome Sinoutès, eunuque, envoyé par Léon VI. (886—912) en ambassade auprès du prince de Taron et du

⁴⁷ Bury, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁸ Bury, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁹ Bury, *op. cit.*, p. 87.

⁵⁰ Cer. II. 52.524.16; 694.19 B.

⁵¹ Cer. II. 52.752.3 B (161,35—36 Bury).

⁵² G. Schlumberger; *Sigill.* 353.

⁵³ Bury, *op. cit.*, p. 90.

⁵⁴ Cer. II. 52.735.15 B. (152,14 Bury).

⁵⁵ Cer. II. 52.736.20—21 B (153,16 Bury).

⁵⁶ Cer. II. 52.735.18—19 B (152,18 Bury).

⁵⁷ Cer. II. 52.735.20—21 B (152,20 Bury).

⁵⁸ Cer. II. 53.788.22 B. Cf. Bury, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁹ Cer. I. 89.404,15 et 405,14 et 18 B.

curopalate d'Ibérie, Adranasèr⁶⁰. Les chartulaires du Drome étaient rangés, d'après le Taktikon Uspenski dans l'ordre des spathaires. Ils ne sont pas mentionnés dans le Klètorologe de Philothée; Bury estime qu'il s'agit d'une omission fortuite de Philothée⁶¹. C'est possible.

4. *Officium du comte de l'étable*. L'officium comprend deux chartulaires. Le chartulaire, χαρτουλάριος⁶², appelé vraisemblablement le chartulaire urbain, ὁ ἔσω χαρτουλάριος. Il nous est parvenu un sceau d'un chartulaire de l'Etable, portant comme titre: chartulaire et représentant, ἐκ προσώπου des écuries impériales, des X^e—XI^e siècles⁶³. Le chartulaire du comte de l'Etable était rangé dans l'ordre des strators⁶⁴. Le deuxième chartulaire de l'officium était le chartulaire de Malagina, ὁ χαρτουλάριος τῶν Μαλαγίνων appelé vraisemblablement le chartulaire de l'extérieur ou provincial, ὁ ἔξω χαρτουλάριος⁶⁵. Malagina était le siège de haras importants de l'armée byzantine.

5. *Officium de l'orphelinotrophe*. L'officium comprenait les chartulaires de l'établissement, χαρτουλάριοι τοῦ οἴκου, autrement dit, de l'orphelinat Saint-Paul⁶⁶. Nous avons un sceau du XIII^e siècle⁶⁷, de Nicétas, évêque de Ionopolis, qualifié de chartulaire du grand Orphelinat, τοῦ μεγάλου Ὁρφανοτροφείου. L'officium comprenait encore des chartulaires de la pieuse ou sainte fondation, χαρτουλάριοι τοῦ ὁσίου, autrement dit de la léproserie Saint-Zotique⁶⁸. Nous ignorons dans quel ordre de la hiérarchie étaient rangés ces divers chartulaires. Ils devaient probablement être rangés dans l'ordre des strators.

6. *Officium du démarque des Bleus et*

7. *Officium du démarque des Verts*. Les dèmes, δῆμοι ou factions, μέρη de Constantinople étaient au nombre de quatre: les Bleus et les Verts de la ville ou urbains, πολιτικοί et les Bleus et les Verts de la banlieue ou pératiques, περατικοί, qui dépendaient du Domestique des scholes et du Domestique des Excubites et qui, dans l'exercice de cette fonction, portaient le titre de dèmocrates. Mais le terme δημοκράτης était appliqué, au sens large, également aux démarques. Ainsi s'explique

⁶⁰ De adm. imp. 183—184 B (190.36.41.47 Moravcsik-Jenkis).

⁶¹ Eury, *op. cit.*, p. 92.

⁶² Cer. II. 53.788—789 B; App. 459,6 B. 476.17 B.

⁶³ Panchenko. *Catalogue des molybdobulles*. Izvestija de l'Inst. russe archéol. de CP. IX. 1904, p. 390.

⁶⁴ Cer. II. 52.737.10 B (153.32 Bury).

⁶⁵ Cer. App. 459.7 B; Cf. App. 476.9—10; 479.3—4 B;

⁶⁶ Sur l'orphelinat St Paul, cf. R. Janin. *La Géographie ecclésiastique...*, Paris, 1953, p. 580—581.

⁶⁷ G. Schlumberger. *Sigill. Iyz.*, p. 155.

⁶⁸ Cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 578—579. Bury (*op. cit.* 105 n.I.) rejette avec raison l'interprétation de Vogt (Basile I, 171), d'après laquelle « les chartulaires τοῦ οἴκου administraient probablement la partie matérielle de l'Orphanotrophion, tandis que les Chartulaires τοῦ ὁσίου en avaient l'administration morale, religieuse et intellectuelle ».

qu'ils soient rangés dans la classe des démocrates, dont ils font, d'ailleurs, seuls partie⁶⁹. L'*officium* de chaque démarque avait un chartulaire⁷⁰. Les chartulaires des factions, οἱ χαρτουλάριοι τῶν μερῶν, étaient rangés dans l'ordre des strators⁷¹. L'emploi tantôt du singulier, tantôt du pluriel en parlant des chartulaires des démarques causerait de la confusion, au sujet du nombre de chartulaires affectés à chaque démarque. Il semble, cependant, que le pluriel χαρτουλάριοι τῶν μερῶν désigne le chartulaire de chaque démarque.

Certains chartulaires ne nous sont connus que par la sigillographie. Tels sont : *Officium du drongaire de la Flotte* : le chartulaire occupe le deuxième rang⁷² et il est rangé dans l'ordre des strators⁷³. Nous possédons le sceau de Léon, chartulaire de la Flotte impériale, datant du VIII^e—IX^e siècle.

Officium du logothète des troupeaux. Philothée ne le mentionne pas. Mais il nous est parvenu un sceau de chartulaire des troupeaux⁷⁴, de date imprécise.

Les domestiques, les stratèges, les drongaires, les logothètes n'étaient pas seuls à avoir un *officium*. Certains chartulaires, étant donné leur importance, en possédaient un.

I. *Officium du chartulaire du Trésor*. Le chartulaire du Trésor, ὁ χαρτουλάριος τοῦ σακελλίου ou ὁ τοῦ σακελλίου ou encore τῆς σακέλλης était un personnage important. Lorsque le sacellaire, ὁ σακελλάριος, devint au IX^e s., un Contrôleur Général des dépenses, vérifiant les services financiers de tous les ministères, σέκρετα, le chartulaire du sacellaire fut placé à la tête du sakellion et eut un *officium*⁷⁵, comme l'indique un sceau de date imprécise du « chartulaire du Trésor impérial »⁷⁶. L'*officium* du chartulaire du Trésor était ainsi composé :

1. *Notaires impériaux du Trésor*⁷⁷ νοτάριοι βασιλικοὶ τοῦ σεκρέτου ou οἱ νοτάριοι τῆς σακέλλης⁷⁸ ou encore νοτάριοι τοῦ σακελλίου⁷⁹. Ils sont les successeurs des *primiscrinii* du *comes rei privatae* de la Notitia Dign. Or. XIV⁸⁰.

⁶⁹ Cer. II. 52.715,20—21 B (138.26—27 Bury).

⁷⁰ Cer. II. 55.799.2 B.

⁷¹ Cer. II. 52.738.14—15 B (155,4 Bury).

⁷² Cer. II. 52.718.10 B (140,27 Bury).

⁷³ Cer. II. 52.737.8 B (153,29 Bury).

⁷⁴ Schlumberger, Sigill. 467.

⁷⁵ Bury, *op. cit.*, p. 85 et 93—95.

⁷⁶ Schlumberger, Sigill. 580.

⁷⁷ Cer. II. 52.735.21 B (152.22 Bury).

⁷⁸ Cer. II. 52.752.5 B (161.37 Bury).

⁷⁹ Cer. II. 49.694.20 B.

⁸⁰ Bury, *op. cit.* 94.

2. *Protonotaires des thèmes*, πρωτονοτάριοι θεμάτων⁸¹. La fonction d'un protonotaire des thèmes est clairement indiquée par le chapitre 44 du Livre II du Livre des Cérémonies, ayant trait à la campagne de Crète de 902 et intitulé : « Equipement, dépenses, montant de la solde des troupes et importance des contingents envoyés contre la Crète, que Dieu perde, sous les ordres du patrice Himérios, logothète du drome, sous le très chrétien empereur Léon » (VI)⁸². Le *protonotaire du thème des Thracésiens* reçut l'ordre de fournir 20 000 sacs d'orge, 40 000 sacs de blé, de biscuits et de farine, 30 000 mesures de vin, 10 000 bêtes de boucherie, 10 000 livres de chanvre pour les mèches et le calfatage des navires et 6 000 clous pour le clouage des dromons⁸³. De son côté, le protonotaire des Cibyrrhéotes dut fournir 60 000 petits clous pour l'assemblage des peaux⁸⁴. Le rôle du protonotaire du thème était également très important, lorsque l'empereur se déplaçait à la tête de ses armées⁸⁵. Il nous est parvenu plusieurs sceaux de protonotaires de thèmes⁸⁶.

3. *Les Xénodoques*, ξενοδόχοι, directeurs des xénônes, ξενῶνες, établissements qui recueillaient les indigents de la province ou de l'étranger et qui étaient souvent aussi de véritables hôpitaux⁸⁷. On en connaît 23 à Constantinople, dont certains étaient très réputés, tel le xénôn de Sampson, qui possédait, entre autres, un service d'ophtalmologie et de chirurgie⁸⁸. Les xénodoques sont des directeurs et non pas seulement des contrôleurs des hospices entretenus aux frais du sakkélion, comme le pense Louis Bréhier⁸⁹. Ils ne sont pas non plus les successeurs des *parabolani* ou infirmiers chargés de soigner en particulier les malades atteints des maladies contagieuses, comme le croit Reiske⁹⁰. Les xénodoques étaient rangés dans l'ordre des spathaires⁹¹.

4. *Le contrôleur*, ζυγοστατής. Il était chargé de la vérification des monnaies et de l'estimation des matières précieuses, prises par l'ennemi et de celles qui avaient été prises sur l'ennemi, de manière à ne faire entrer dans le Vestiaire Sacré que des objets de prix. L'empereur Julien (361—363) avait institué dans chaque cité un magistrat appelé zygostate pour juger les procès auxquels la mauvaise qualité des monnaies donnait lieu⁹². Le zygostate était rangé dans l'ordre des spathaires⁹³.

⁸¹ Th. Cont. 447.

⁸² Cer. II. 44.651—664 B.

⁸³ Cer. II. 44.658.8—16 B.

⁸⁴ Cer. II. 44.659.12—14 B.

⁸⁵ Cer. App. 464,3 ; 477,9 ; 479, 18 ; 489,2 B.

⁸⁶ Schlumberger. Sigill. 103.112.122... Cf. Bury, *op. cit.*, p. 94 n. 2.

⁸⁷ R. Janin, *op. cit.*, p. 570.

⁸⁸ R. Janin, *op. cit.*, p. 574.

⁸⁹ L. Bréhier. *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 269.

⁹⁰ Reiske. Cer. Comm. 213.

⁹¹ Cer. II. 52.736,5 B (152,32 Bury).

⁹² Cod. th. 12,2.

⁹³ Cer. II. 52.736,4 B (152,29 Bury).

5. Les *μετρητοί*, agents des poids et mesures qui semblent avoir été chargés d'un service qu'il est impossible de préciser. On ignore leur rang dans la hiérarchie.

6. Les *γηροκόμοι* ou *directeurs des asiles de vieillards*. Ces asiles étaient souvent en même temps des hôpitaux, surtout ceux qui s'adressaient aux pauvres et aux étrangers. La légende⁹⁴ rapporte que les douze grands personnages que Constantin le Grand avait amené avec lui de Rome dans sa nouvelle capitale, Constantinople, auraient fondé des asiles de vieillards. En tout cas, on connaît 26 asiles de vieillards⁹⁵. Les directeurs d'asile étaient rangés dans l'ordre des *spathaires*⁹⁶.

7. Les *χαρτουλάριοι τῶν οἰκῶν* ou *τῶν εὐαγγῶν οἰκῶν* ou chartulaires des maisons pieuses, asiles, hôpitaux, contrôlaient les dépenses de ces institutions⁹⁷. Leur rang dans la hiérarchie n'est pas connu.

8. Le *πρωτοκαγκελλάριος* ou premier chancelier. Il avait sous ses ordres les *καγκελλάριοι*, chanceliers. Il était rangé dans l'ordre des *strators*⁹⁸.

9. Les *καγκελλάριοι*, chanceliers. Ils étaient chargés d'introduire et d'accompagner, à leur départ, les personnes autorisées à venir se présenter à l'empereur. Ils étaient rangés, comme tous les chanceliers des *σεκρέτων* ou ministères⁹⁹ dans l'ordre des *strators*.

10. Le *δομέστικος τῆς θυμέλης* ou *ἀρχων τῆς θυμέλης*¹⁰⁰, intendant des jeux publics. Le mot *θυμέλη* désigne tout spectacle qui est un régal pour l'oreille ou les yeux : musique vocale, musique instrumentale, spectacles divers, comédies, les tragédies, les exercices des funambules et autres. Le domestique de la *thymélè* semble être le successeur du *tribunus voluptatum* du V^e siècle. Il se pourrait qu'il ait existé, tout au moins au VI^e siècle, une caisse spéciale réservée aux spectacles¹⁰¹. Lors du banquet donné le 9 août 938, en l'honneur des ambassadeurs arabes, venus pour traiter de la paix, « les spectacles de toute sorte furent également donnés »¹⁰², auxquels assistèrent les deux ambassadeurs de Tarse. Leur rang hiérarchique n'est pas connu.

Le *chartulaire du Vestiaire*, ὁ *χαρτουλάριος τοῦ βεστιαρίου*. Le *vestiarium sacrum* était, au V^e siècle, un bureau, *scrinium* de l'*officium* du comte des largesses sacrées, avec, à sa tête, un *primicerius*. Il est vrai-

⁹⁴ Sathas. *Mss. Bibl.* VII. 53.

⁹⁵ R. Janin. *La Géographie ecclésiastique*, p. 565—570.

⁹⁶ Cer. II. 52.736,6 B (152,33 Bury).

⁹⁷ Cer. II. 52.753,4 B (162,14—15 Bury).

⁹⁸ Cer. II. 52.738,9 B (154,36 Bury).

⁹⁹ Cer. II. 52.738,21 B (155,18 Bury).

¹⁰⁰ Cer. II. 83.382,1—2 B (II. 183,1 Vogt).

¹⁰¹ Nov. 84, p. 480. Cf. J. Bury, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰² Cer. II. 14,6—7 B.

semblable qu'au moment où le *vestiarium* devint indépendant, probablement lorsque les *sacrae largitiones* devinrent le *génikon*; les trois *scrinia*, *scrinium sacrae vestis*, *scrinium argenti* et *scrinium a miliarensibus* formèrent un nouveau ministère, *officium*, appelé *γενικόν*¹⁰³.

Le *Vestiarium*, *βεστιάριον*¹⁰⁴ ou *Vestiarium impérial*, τὸ βασιλικὸν βεστιάριον¹⁰⁵ ou Garde-Robe, garde-meuble impérial doit être distingué du garde-meuble impérial privé, οἰκειακὸν βασιλικὸν βεστιάριον¹⁰⁶ l'ancienne *sacra vestis*, à la tête de laquelle se trouvait un *comes sacrae vestis*¹⁰⁷ qui dépendait du *praepositus sacri cubiculi*. Ce dernier est devenu, au IX^e siècle, le *πρωτοβεστιάριος*, *protovestiaire*¹⁰⁸. Le *Vestiarium* était un Trésor ou une Caisse comme le *Sakéllarion*, mais avec cette différence que le *Sakéllarion* était un Trésor où l'argent était déposé, tandis que le *Vestiarium impérial* était, au X^e siècle, un arsenal, un vaste dépôt où l'on conservait aussi, mais par régulièrement, des provisions de métal précieux. C'est du *Vestiarium impérial* que fut tiré le matériel nécessaire à l'armement de la Flotte, lors de l'expédition de Crète, en 949¹⁰⁹. Aux IX^e—X^e siècles, le *Vestiarium impérial* privé conservait des objets précieux en or et en argent, plats, services de table, vêtements et étoffes de prix, objets nécessaires à la vie de chaque jour, comme lampes, horloges, produits pharmaceutiques, chaussures, épées, livres, etc.¹¹⁰.

L'*officium* du chartulaire du Vestiaire comprenait les services suivants :

1. Βασιλικὸὶ νοτάριοι τοῦ σεκρέτου, ou secrétaires impériaux du Ministère. Ils sont cités dans le Livre des Cérémonies, lors de la réception de l'Arabe Délémikios, Δελεμίκιος¹¹¹ et dans le passage consacré aux taxes à verser aux chartulariats et aux notariats des ministères¹¹². Les notaires impériaux du Ministère étaient rangés dans l'ordre des spatulaires¹¹³. Nous possédons le sceau de Léon, asècrètis, notaire du Vestiaire impérial¹¹⁴, peut-être de l'époque des Comnènes¹¹⁵.

2. Le κένταρχος ou centenier. Le kentarque était, dans l'armée de terre, un officier subalterne et, dans la marine, le commandant d'un

¹⁰³ Bury, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰⁴ Cer. II. 676,18 B.

¹⁰⁵ Cer. II. 672,1—2 B.

¹⁰⁶ Cer. II. App. 465.14—15 B ; 478.9 B.

¹⁰⁷ C. Theod. XI. 18. I.

¹⁰⁸ Sur le *protovestiaire*, Cf. R. Guiland. *Recherches sur les Institutions byzantines* I. Berlin-Amsterdam 1967, p. 216—236.

¹⁰⁹ Cer. II. 45.672.675.

¹¹⁰ Cer. App. 465.8—15 ; 466—469 B ; App. 478.8—10 ; II. I. 519.9—12 B ; II. 50,698.3 ; II. 53.789.3—4.

¹¹¹ Cer. II. 15.594.6. Sur Delémikios, cf. la longue Note de Reiske, Comment, p. 698—700.

¹¹² Cer. II. 49.694,21 B.

¹¹³ Cer. II. 52.735.22—23 B (152.22. Bury).

¹¹⁴ Panchenko, *op. cit.* XIII. 1908, p. 101.

¹¹⁵ Bury, *op. cit.*, p. 96.

dromon. Nous n'avons aucun renseignement sur les attributions du kéntarque. D'après Bury ¹¹⁶, le kéntarque se serait occupé de la fourniture des uniformes de l'armée.

3. Le λεγατάριος. On ignore ses fonctions. Il ne semble pas pouvoir être assimilé au λεγατάριος du Livre du Préfet, attribué à Léon VI et qui tenait registre des marchandises importées et exportées et signalait tous les délits d'accaparement commis par les commerçants de Constantinople ¹¹⁷. Reiske déclare ¹¹⁸ n'avoir pas trouvé dans la Nouvelle 130 de Justinien I le mot λεγατάριος, que Du Cange a vu ; il a trouvé le mot δελεγάτορας, désignant les fonctionnaires chargés de ravitailler juges et troupes en déplacement.

4. L'ἄρχων τῆς χαραγῆς ou Directeur de la Monnaie. χαραγή désigne l'Hôtel de la Monnaie et la monnaie elle-même et, plus particulièrement, la monnaie d'or ¹¹⁹. La présence de ce fonctionnaire dans l'officium du chartulaire du Vestiaire s'explique par l'absorption par ce dernier du *scrinium a miliarensibus*, lors de la constitution en ministère indépendant du chartularat du Vestiaire.

5. L'ἑξαρτιστής ou Directeur de l'équipement des bateaux ; on peut lui joindre :

6. Le χαρτουλάριος. En effet, on trouve la mention d'un χαρτουλάριος τῆς λεγομένης ἑξαρτήσεως ¹²⁰, chartulaire du dit directeur de l'équipement des bateaux. Ἐξαρτιστής désigne celui qui répare un objet et ἑξάρτησις ou ἑξάρτυσις, un arsenal maritime. Les textes mentionnent, sous le règne de Léon V (813—820) le chartulaire de ce qu'on appelle l'arsenal, Basile, envoyé par l'empereur à la recherche d'oracles et de prophéties ¹²¹.

7. Les κουράτορες, curateurs. Nous ignorons leurs fonctions. Mais, comme les curateurs sont des administrateurs, des intendants de bâtiments, en général, leurs fonctions devaient être vraisemblablement de cette nature.

8. Les χοςβαῖται ou chosbaïtes. Ils sont mentionnés, lors de la préparation de la promotion d'un magistros, un dimanche ordinaire ¹²². Le trône, placé sous le baldaquin du Consistoire est gardé par des silencieux et des chosbaïtes ¹²³. Les chosbaïtes étaient chargés de

¹¹⁶ Bury, *op. cit.* 96.

¹¹⁷ J Nicole. *Le Livre du Préfet*. Genève 1893.89—90.

¹¹⁸ Reiske. *Comm.* II. 845—846.

¹¹⁹ Reiske. *Comm.* II. 509.

¹²⁰ Mansi. XIV. 113. Cité par Bury, *op. cit.*, p. 97.

¹²¹ Bury, *op. cit.*, p. 97.

¹²² *Cer.* I. 46.

¹²³ *Cer.* I. 46.234,9, B (I. 42.10 Vogt).

l'entretien des chaussures impériales¹²⁴. Il est vraisemblable que le chosbaïtes étaient chargés de tout ce qui avait trait aux chaussures de l'armée.

9. *Le protomandator*, πρωτομανδάτωρ. Il avait sous ses ordres

10. *Les mandators*, μανδάτορες. Les mandatorés étaient des courriers. Il y avait des courriers à l'armée, « chargés de transmettre rapidement les ordres des chefs aux soldats, qu'ils accompagnaient ». Il y avait également des courriers, attachés à la personne de l'empereur ; il y en avait aussi à l'Hippodrome, chargés de faire connaître à la population les ordres de l'empereur ; enfin, on adjoignait souvent aux ambassadeurs étrangers, des mandatorés pour les accompagner jusqu'à la frontière¹²⁵.

LE CHARTULAIRE DU CANICLÉE OU DE L'ENCRIER

Il n'avait, on l'a vu¹²⁶, aucun officium. A la suite de Reiske¹²⁷, Bury estime que le chartulaire de l'Encrier est le même personnage, désigné par l'expression, ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου¹²⁸. Ce dernier avait la garde de l'encrier, renfermant l'encre rouge, avec laquelle l'empereur signait ses ordres. De là, le nom de ce fonctionnaire, comme l'explique Génésios¹²⁹. Le chartulaire de l'Encrier préparait les feuillets des diptyques de nomination des patrices, pour lesquels le nouveau patrice honoraire lui remettait seize nomismata¹³⁰. On conçoit que ce service n'exigeait pas un officium. Aussi, le chartulaire de l'Encrier exerçait-il souvent en même temps une autre fonction, tels Théoctiste qui était en même temps logothète du Drome et Christophore, protoasécète¹³¹. La remarque de Bury, d'après laquelle le titre de chartulaire indique qu'il faisait partie originellement d'un σέκρετον, semble être juste. Vivant dans l'intimité du souverain, l'influence politique du chartulaire de l'Encrier était grande. Grand dignitaire de la couronne, il pouvait porter les plus hauts titres, comme celui de magistros, comme Basile¹³², sous le règne de Léon VI.

¹²⁴ Sur le mot Chosbaïte, cf. la longue note philologique de Reiske, Comm. II. 847—852 et 42.

¹²⁵ Reiske. Comm. II. 194—195.

¹²⁶ Cer. II. 52.719.18—20 B (141.35—36 Bury). Cf. Note 19. Sur l'épî tou Kanikleïou. Cf. mon étude en cours d'impression.

¹²⁷ Reiske. Comm. II. 852.

¹²⁸ Bury, *op. cit.*, p. 117.

¹²⁹ Genesisios. 23.20 B, cité par Bury.

¹³⁰ Cer. II. 52.710,14 B (135.7—8 Bury).

¹³¹ Bury, *op. cit.*, p. 117.

¹³² Th. Cont. 375 ; Leo Gram. 283 ; Cedr. II. 271.

Le bureau du Barbare, ὁ Βάρβαρος¹³³ semble bien être l'ancien *scrinium barbarorum*. Le Βάρβαρος paraît être identique à l' ὁ ἐπὶ τῶν Βαρβάρων, qui nous est connu par plusieurs sceaux¹³⁴. Le département du Βάρβαρος gardait les documents relatifs aux « Barbares », Perses, Arabes, Turcs, suivant les époques, sous la direction des chartulaires des Barbares, χαρτουλάριοι τῶν Βαρβάρων¹³⁵. Il est probable que le Βάρβαρος, contrairement à ce que pensait Rambaud, ne défrayait pas les ambassadeurs étrangers de leurs frais, mais était chargé de la surveillance des étrangers se trouvant à Constantinople¹³⁶. Dans une cérémonie importante, par exemple, lors de la proclamation d'Anastase I en 491, les dignitaires civils sont appelés χαρτουλαρικοί par opposition aux dignitaires militaires, στρατιωτικοί^{136 bis}.

Au XII^e siècle, divers personnages assez importants ont porté le titre de chartulaire.

Proclamé empereur (1143), Manuel I Comnène envoya à Byzance, pour prendre les mesures nécessaires, deux hauts personnages : le grand domestique Jean Axouch et le chartulaire Basile Zinzilukès¹³⁷. Cinnamos¹³⁸ fait allusion à ce Basile, qui fut chartulaire de Jean II Comnène et de Manuel I Comnène et que Jean II Comnène chargea de veiller sur son fils, Manuel Comnène, afin qu'il lui succédât sur le trône, Cinnamos note, d'autre part, que ce Basile était de basse origine¹³⁹. Pendant le règne de Manuel I Comnène, le chartulaire Basile Zinzilukès fut mis à la tête d'une armée¹⁴⁰.

Sous Manuel I Comnène (1143—1180), Andronic Lampardas, ἴδς χαρτουλάριος βασιλεῖ ἦν, exerça à plusieurs reprises des commandements militaires¹⁴¹. Sous Andronic I Comnène (1183—1185), deux personnages considérables, Jean Kamatèros, préfet du Caniclée et Théodore Choumnos, ἴδς τετίμητο χαρτουλάριος, furent chargés de jeter à la mer le cadavre, du jeune Alexis II Comnène assassiné¹⁴². Sous Andronic I Comnène, également, le chartulaire Choumnos commanda un corps d'armée¹⁴³. Sous Isaac II Ange (1185—1195 et 1203—1204), Théodore Choumnos, titré sébaste, était toujours chartulaire des Ecuries, χαρτουλάριος ὦν τῶν

¹³³ Cer. App. 461,4 B. Cf. II. 52.725,5 B (145,3. Bury).

¹³⁴ J. Bury, *op. cit.*, p. 93.

¹³⁵ Cer. I. 89.404.15. Cf. Reiske. Comm. II. 395.

¹³⁶ Bury, *op. cit.*, p. 93.

^{136 bis} Cer. I. 92.418.15.

¹³⁷ Nicéas. 65B.

¹³⁸ Cinnam. 70 B.

¹³⁹ Cinnam. 132.

¹⁴⁰ Nicéas. 133 ; Cinnam. 132.

¹⁴¹ Cinnam. 260.271.273.274.

¹⁴² Nicéas, 355.

¹⁴³ Nicéas, 412.

ἱπποστάθμων et fut chargé de réduire la révolte d'un faux Alexis¹⁴⁴. À la fin du XII^e siècle, les chartulaires étaient, comme au VIII^e siècle, chargés du service des chevaux impériaux, ce qui n'empêchait pas de leur confier souvent des missions importantes.

LE GRAND CHARTULAIRE

Les textes mentionnent un grand chartulaire. Mais il y a lieu de distinguer entre les titulaires de cette charge. En effet, au X^e siècle, l'*officium* du logothète du Trésor Public, ὁ λογοθέτης τοῦ γενικοῦ compte de « grands chartulaires du Ministère », μεγάλοι χαρτουλάριοι τοῦ σεκρέτου, qui étaient vraisemblablement comme des Directeurs Généraux, à la tête de plusieurs services *. Bury¹⁴⁵ estime avec raison, semble-t-il, qu'ils sont les successeurs des *primicerii* qui étaient, jadis, à la tête de certains services du *comes largitionum*, comme le *scrinium canonum* ou le *scrinium aureae massae*, maintenus jusqu'au X^e siècle. De même, un sceau, qui semble dater du X^e siècle, nous apprend que l'*officium* du logothète de l'armée, ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ, avait un grand chartulaire du logothétat, le sceau de Jean, consul, grand chartulaire du logothétat de l'armée, ὑπατω μεγάλω χαρτουλαριω του στρατιωτικου λογοθεσιου¹⁴⁶. Au XI^e siècle, Alexis I Comnène adresse, en 1088—1089, au μέγας χαρτουλάριος et ἀναγραφεὺς de Kos, Nicéphore Kopsenos, une πρόσταξις lui ordonnant de renvoyer dans leurs foyers, les plus jeunes paysans de Patmos mobilisés¹⁴⁷.

Différente est la charge noble de grand chartulaire, créée, vraisemblablement par les empereurs de Nicée (1204—1261). À l'époque du Pseudo-Codinos, au XIV^e siècle, le grand chartulaire occupe le 26^e rang dans la hiérarchie aulique¹⁴⁸. Son uniforme était le même que celui du grand hétériarque, mais il n'avait pas de bâton¹⁴⁹. Son office se réduisait à peu de chose, car ses attributions étaient plus honorifiques que réelles. Sa charge, en effet, comme celle du grand connétable¹⁵⁰ et celle du protostrator¹⁵¹, dérivait des écuries impériales. Le comte des chevaux impériaux, ὁ κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων, amenait le cheval que l'empereur devait monter.

¹⁴⁴ Nicéas, 553.

* Ils étaient rangés dans l'ordre des spathaires. — Cer. II. 52.735.13 B (152,12 Bury).

¹⁴⁵ Bury, *op. cit.*, p. 87.

¹⁴⁶ Bury, *op. cit.*, p. 90.

¹⁴⁷ F. Dölger. Regesten N^o 1153.

¹⁴⁸ Ps.—Cod. de off. 10,6 B (138,7 Verpeaux).

¹⁴⁹ Ps.—Cod. de off. 22. II—12 B (159,9—II Verpeaux).

¹⁵⁰ Sur le Grand Connétable, cf. R. Guiland, *Recherches sur les Institutions byzantines*. Berlin—Amsterdam, 1967, p. 469—477.

¹⁵¹ Sur le Protostrator, cf. R. Guiland, *op. cit.*, 478—497.

Lorsque l'empereur était en selle, le protostrator conduisait en main le cheval pendant un instant, puis il cédait sa place au grand chartulaire qui conduisait en main le cheval jusqu'à la porte de sortie du Grand Palais. Même cérémonial, au retour ; si le protostrator était absent, le grand chartulaire le remplaçait ; si le grand chartulaire était, lui aussi, absent, il était remplacé par un autre dignitaire ¹⁵².

Les textes nous ont conservé les noms de quelques grands chartulaires. Au XIII^e siècle, sous Jean III Vatatzès (1222—1254), Jean Pétraliphas, δς μέγας χαρτουλάριος πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην τετίμητο, défendit la ville de Tzouroulon contre les Latins et les Turcs ¹⁵³. Fait prisonnier ¹⁵⁴, il fut, sans doute, racheté, car, peu après, toujours titré grand chartulaire, il accompagnait l'empereur dans une expédition, avec les plus illustres personnages ¹⁵⁵. La famille des Pétraliphas était probablement de haute noblesse et alliée aux Comnènes ¹⁵⁶.

Jean III Vatatzès conféra encore la dignité de grand chartulaire à Tzirithon. Ce personnage, avec divers autres seigneurs, prit part à une conspiration contre le despote de Thessalonique, Démétrius Ange Comnène ¹⁵⁷. Tzyrithon appartenait, vraisemblablement, à la famille des Tzyrithon, déjà connu à l'époque d'Alexis I Comnène ¹⁵⁸.

La charge noble de grand chartulaire fut maintenue dans la hiérarchie, sous les Paléologues. Un prostagma d'Andronic II Paléologue de 1322 est adressé au grand chartulaire et képhalè de Boleron et Mosynoe polis, Serres et Strymon et Krasova à propos d'un différend entre les moines du monastère de St. Jean Prodrome, à Serres et les moines du monastère des Saints Anargyres ¹⁵⁹.

INDEX

(établi par M^{me} R. GUILLAND).

I. INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- ADRANASER (9^e—10^e s.), curopalate d'Ibérie, 411.
 ATTALIATE (13^e—14^e s.), *hippokomôn*, *heis tôn basilikôn*, 407.
 AXOUCH, Jean (12^e s.) : chartulaire ; domestique (grand), 418.
 BASILE (9^e s.) : chartulaire de l'Arsenal, 416.

¹⁵² Ps.—Cod. de off. 29,3—14 B (169,3—27 Verpeaux).

¹⁵³ Acropol. 63 B.

¹⁵⁴ Acropol. 63 B.

¹⁵⁵ Acropol. 71 B.

¹⁵⁶ Acropol. 42 B. Cf. Du Cange. *Fam. byz.* 207.209.

¹⁵⁷ Acropol. 85. Cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 207.

¹⁵⁸ Zacch. v. Lingenthal. JGR III. 893.398.

¹⁵⁹ F. Dölger. Regesten, N^o 2484.

- BASILE (9^e s.) : chartulaire de l'Encrier ; magistros, 417.
 CHADENOS (13^e s.) : *éparque* ; *komes tón basilikón hippôn*, 407.
 CHOUMNOS, Théodore (12^e–13^e s.) : chartulaire ; chartulaire des Ecuries ; *khartoularios* ; sébaste ; stratège, 418–419.
 CHRISTOPHORE : chartulaire de l'Encrier ; *protoasecretis*, 417.
 COMNENE, ANGE, Démétrius : despote de Thessalonique, 420.
 CONSTANTIN (sceau 8^e–9^e s.) : chartulaire du Logothète de l'Armée ; spatharocandidat, 410.
 DAMIANOS (9^e s.) : protospaithaire, 406–407.
 DELEMIKIOS : ambassadeur arabe ; *delemikios*, 415.
 EPIPHANIE (7^e s.), fille d'Héraclius : *augousta*, 405.
 EUDOCIE (7^e s.), fille d'Héraclius : *augousta*, 405.
 EUSTATHE (sceau) : chartulaire impérial du Ministère du Trésor public ; protonotaire des Anatoliques ; spatharocandidat, 410
 HIMERIOS (X^e s.) : logothète du drome ; patrice, 413.
 JEAN (sceau X^e s.) : chartulaire (grand) du Logothétat de l'Armée, 419.
 KAMATEROS, Jean (12^e s.) : chartulaire ; préfet du Caniclée, 418.
 KOPSENOS, Nicéphore (11^e s.) : chartulaire (grand), 419.
 LAMPARDAS, Andronic (12^e s.) : chartulaire ; *khartoularios basilei* ; stratège, 418.
 LEON (sceau 8^e–9^e s.) : chartulaire de la Flotte impériale, 412
 LEON (sceau époque Comnènes ?) : *asecretis* ; notaire du Vestiaire, 415.
 MANUEL (9^e s.) : *hippokomôn ho prôtos* ; protostrator ; stratège, 406.
 NICETAS (sceau 13^e s.) : chartulaire du grand Orphelinat : *orphanotropheiou, tou mégalous*, 411.
 NICOLAS (sceau) : chartulaire de l'Arithmos ; spatharocandidat, 409.
 PAUL (8^e s.) : *khartoularios idios* ; patrice ; stratège de Sicile, 406.
 PETRALIPHAS, Jean (13^e s.) : chartulaire (grand) ; *khartoularios mégas*, 420.
 PHILARETE (7^e s.) : chartulaire : cubiculaire, 405.
 SERGE (8^e s.) : stratège de Sicile, 406.
 SINOUTES, eunuque (9^e–10^e s.) : chartulaire du drome, 410.
 THEOCTISTE : chartulaire de l'Encrier ; logothète du drome, 417.
 TZIRITHON (13^e s.) : chartulaire (grand), 420.
 ZINZILUKES, Basile (12^e s.) : chartulaire ; stratège, 418.
 N. (sceau X^e–XI^e s.) : chartulaire ; chartulaire de l'Etable ; représentant des Ecuries impériales, 411.
 N. (sceau ?) : chartulaire des Troupeaux : 412.
 N. (14^e s.) : chartulaire (grand) ; *kephalè* de Boleron et Musynopolis, Serres et Strymon et Krasova ; 420.

II. INDEX DES FONCTIONS ET DIGNITÉS

- | | |
|--|---|
| Administrateur : 416. | <i>Asecretis</i> : Léon (sceau époque Comnènes ?), 415 ; notaire du Vestiaire impérial, 415. |
| Administration civile : 405. | <i>Augousta</i> : Ephiphanie (7 ^e s.), fille d'Héraclius : 405 ; Eudocie (7 ^e s.), fille d'Héraclius 405. |
| Administration des Etables impériales : 406. | <i>Bureau du Barbare</i> : 418. |
| Administration militaire : 405. | <i>Candidat</i> : 408. |
| Agents de poids et mesures : 414. | <i>Centenier</i> : 415. |
| Ambassadeurs arabes : 414 ; Delemikios, 415 ; <i>delemikios</i> , 415. | <i>Chanciers</i> : 414. |
| Ambassadeurs étrangers : 417, 418. | <i>Chancelier</i> (premier) : 414. |
| Ambassadeurs de Tarse : 414. | |
| Archiviste : 405. | |

- Chartophylax : 405.
 Chartulaire : 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411 ;
 418 *Arouch, Jean* (12^e s.) : 418 ; domestique
 (grand), 418 ; *Choumnos, Théodore* (12^e—
 —13^e s.) : 418 (v. NOMS) ; *Kamatèros, Jean*
 (12^e s.) : 418 ; préfet du Caniclée, 418 ;
Lampardas, Andronic (12^e s.) 418 ; stratège,
 418 ; *Philarète* (7^e s.) : 405 ; cubiculaire,
 405 ; *Zinzilikès, Basile* (12^e s.) : 418 ; stra-
 tège, 418 ; *N.* (sceau X^e—XI^e s.) 411.
 (v. NOMS).
 Chartulaire de l'Arithmos : Nicolas (sceau) : 409.
 Chartulaire de l'Armée : 410.
 Chartulaire de l'Arsenal : Basile (9^e s.) : 416.
 Chartulaire du bureau des Barbares : 410. 418.
 Chartulaire des Caisnes : 409 410.
 Chartulaire du Caniclée : 407. 417.
 Chartulaire des démarques des Bleus et des
 Verts : 408. 412.
 Chartulaire du Directeur de l'Équipement des
 Bateaux : 416.
 Chartulaire du domestique des Excubites : 409.
 Chartulaire du domestique des Hicanates : 409.
 Chartulaire du domestique des Murs : 409.
 Chartulaire du domestique des Noumeri : 409.
 Chartulaire du domestique des Optimates : 409.
 Chartulaire du domestique des Scholes : 408.
 Chartulaire du drome : 410, 411 ; *Sinoutès,*
eunuque (9^e—10^e s.) : 410.
 Chartulaire du drongaire de l'Arithmos : 409
 Chartulaire du drongaire de la Flotte : 412.
 Chartulaire des Ecuries : *Choumnos, Théodore*
 (12^e—13^e s.) : 418. (v. NOMS).
 Chartulaire de l'Empereur : 406.
 Chartulaire de l'Encrier : 417 ; *Basile* (9^e s.) :
 417 ; *magistros*, 417 ; *Christophore*, 417 ;
protosecretis, 417 ; *Théoctiste*, 417 ; *logo-*
thète du drome ; 417.
 Chartulaire de l'Étable : 406 ; *N.* (sceau X^e—
 —XI^e s.) : 411. (v. NOMS).
 Chartulaire de l'Établissement ou de l'Orphe-
 linat de S^t Paul : 411.
 Chartulaire extérieur : 411.
 Chartulaire extérieur du Trésor public : 410.
 Chartulaire des Factions : 411.
 Chartulaire de la Flotte impériale : *Léon*
 (sceau 8^e—9^e s.), 412.
 Chartulaire du Logothète de l'Armée : 410 ;
Constantin (sceau 8^e—9^e s.) ; *spatharo-*
candidat 410.
 Chartulaire des Maisons picuses, Asiles, Hô-
 pitaux, 414.
 Chartulaire de Malagina, 411.
 Chartulaire impérial du ministère du Trésor
 public : *Eustathe* (sceau), 410 (v. NOMS).
 Chartulaire *ton mérôn* : 412.
 Chartulaires *lou oïkou* : 411 n. 68.
 Chartulaire *lou osiou* : 411 n. 68.
 Chartulaire du grand Orphelinat : *Nicétas*
 (sceau 13^e s.) 413 ; évêque de Ionopolis, 411.
 Chartulaire de l'Orphelinat S^t Paul : 411.
 Chartulaire de la pieuse ou S^{te} Fondation ou
 de la léproserie St.-Zotique : 411.
 Chartulaire provincial : 410. 411.
 Chartulaire du Sacellahe : 412.
 Chartulaire du Sakkelion : 410.
 Chartulaire du Stratège des Anatoliques : 408.
 Chartulaire du Stratège des Arméniques : 409.
 Chartulaire des Tagmes : 408.
 Chartulaire des Thèmes : 408. 410.
 Chartulaire des Thèmes occidentaux : 410.
 Chartulaire des Thèmes orientaux : 410.
 Chartulaire du Thème du Stratège des Ana-
 toliques : 408.
 Chartulaire du Trésor : 412.
 Chartulaire du Trésor impérial (sceau?) : 412.
 Chartulaire des Troupeaux : *N.* (sceau?) : 412.
 Chartulaire urbain : 411.
 Chartulaire du Vestiaire : 414—415.
 Chartulaire (grand) : 405, 419, 420 : *Kôpsenos,*
Nicéphore (XI^e s.), 419 ; *Pétraliphas, Jean*
 (13^e s.) 420 ; *Tzyrithon* (13^e s.) 420 ; *N.* (14^e
 s.), 420. (v. NOMS).
 Chartulaire (grand) du logothétat : 419.
 Chartulaire (grand) du logothétat de l'Armée :
Jean (sceau X^e s.) : 419 ; *consul*, 419.
 Chartulaire (grand) du Ministère : 419.
 Chartularat du Vestiaire : 415, 416.
 Chartulariat des Ministères : 415.
Chartulariat de cohortalibus officiis uniusque
provinciae : 410.
 Chef de l'Arithmos : 408.
 Chef des Ecuyers impériaux : 406, 407 ;
stratores, 406.
 Chef des Murs : 408.
 Chef des Noumeri : 408.
 Chef des Palefreniers impériaux : 406 ; *hippo-*
komoï : 406.
 Chefs (grands) : 408.

- Chosbaltes** : 416, 417.
Comes largitionum : 419.
Comes rei privatae : 412.
Comes sacrae vestis : 415.
Comte des Chevaux impériaux : 419.
Comte de l'Étable : 407.
Comte des Largesses sacrées : 414.
Comte des Scholes : 408.
Connétable (grand) : 419.
Consul : 408 Jean (sceau X^e s.) : 419 ; chartulaire (grand) du logothétat de l'Armée, 408.
Contrôleur : 413.
Contrôleur général des dépenses : 412.
Contrôleur des Hospices : 413.
Courriers : 417.
Courriers à l'Armée : 417.
Courriers attachés à la personne de l'Empereur : 417.
Courrier de l'Hippodrome : 417.
Cubleulaire : 405 ; Philarète, 405 ; chartulaire, 405.
Curateur : 416.
Curateur des Manganés : 407.
Curateur (Grand) : 407.
Curiosus per omnes provincias : 410.
Curoplatae d'Ibérie : Adranasèr (9^e–10^e s.) : 411.
Dèmarques : 411, 412
Dèmarques des Bleus : 408, 411.
Dèmarque des Verts : 408, 411.
Dème de Constantinople : 411.
Dèmes des Bleus de la banlieue ou péralique : 411
Dèmes des Bleus de la Ville ou urbanus : 411.
Dèmes des Verts de la banlieue ou péralique : 411.
Dèmes des Verts de la Ville ou urbanus : 411.
Démocrate : 411, 412
Despote de Thessalonique : Comnène Ange, Dèmètrius : 420
Dignitaire civils : 418
Dignitaires (militaires) : 418
Dignitaire (grand) de la Couronne : 418
Directeur des Asiles de Vieillards : 414
Directeur de l'Équipement des bateaux : 416.
Directeurs généraux : 419.
Directeur d'Hospice : 414.
Directeur de la Monnaie : 416.
Directeur du Trésor privé : 407.
Directeur des Xénones : 413.
Domestique : 410, 412.
Domestique des Excubites : 411.
Domestique des Hicanates : 409.
Domestique des Murs : 409.
Domestique des Noumera : 409.
Domestique des Optimates : 409.
Domestique des Scholes : 408, 411.
Domestique de la thumélè : 414.
Domestique (Grand) : Axouch Jean (12^e s.), 418 ; chartulaire, 418.
Drongaire : 412.
Drongaire de l'Arithmos : 409.
Drongaire de la Flotte : 412.
Eparque : 407 ; Chadénos (13^e s.), 407 ; *Komes tôn basilikôn hippôn* : 407.
Evêque de Ionopolis : Nicétas (sceau 13^e s.) : 411. (v. NOMS).
Factions de Constantinople : 411. Cf. Dèmes.
Fonctionnaires chargés de ravitailler juges et troupes : 415–416.
Garde-meuble impérial : 415.
Garde-meuble impérial privé : 415.
Garde-Robe : 415.
Genikon : 415.
Hétériarque (Grand) : 419.
Hippokomôn, heis tôn basilikôn : Attaliatè (13^e–14^e s.) : 407.
Hippokomos : 406, 407 ; chef des Palefreniers impériaux, 406.
Infirmier : 413.
Intendant de bâtiments : 416.
Intendant des Jeux publics : 414.
Juge : 417.
Kentarque : 415–416
Kephalè de Boleron et Mosynopolis, Serres et Strymon et Krasova : N. (14^e s.) ; 420 ; chartulaire (Grand) : 420.
Largitiones sacrae : 415.
Logothétat : 419.
Logothétat de l'Armée : 419.
Logothète : 412.
Logothète de l'Armée : 408, 410, 419.
Logothète du drome : 413 ; Himérios (X^e s.), 413 ; patrice, 413 ; Théoctiste : 417 ; chartulaire de l'Encrier, 417.
Logothète du Génikon : 409.
Logothète tôn stratiotikôn : 408.
Logothète du Trésor public : 419.
Logothète des Troupeaux : 407, 412.
Magistros : 417 ; Basile (9^e s.), 416 ; chartulaire de l'Encrier, 417.

- Maître des Cérémonies** : 407.
Mandatôr : 417.
Ministères : 407.
Notaires impériaux du Ministère : 415.
Notaires impériaux du Trésor : 412.
Notaire du Vestiaire impérial : Léon (sceau époque Comnènes?) : 415 ; *asecretis*, 415.
Notariats des Ministères : 415.
Officiers : 407.
Officier palatin : 407.
Officium : 407, 408, 415.
Officium des Chartulaires : 407.
Officium du Chartulaire du Trésor : 412.
Officium du Chartulaire du Vestiaire : 415.
Officium du Comte de l'Étable : 406, 411.
Officium du Comte des Largesses sacrées : 415.
Officium du Curateur des Manganes : 407.
Officium du Curateur (Grand) : 407.
Officium du Dènarque des Bleus : 411—412.
Officium du Dèmarque des Verts : 411—412.
Officium du Directeur du Trésor privé : 407.
Officium des Domestiques : 412.
Officium du Domestique des Excubites : 409.
Officium du Domestique des Hicanates : 409.
Officium du Domestique des Murs : 409.
Officium du Domestique des Noumeri : 409.
Officium du Domestique des Optimates : 409.
Officium du Domestique des Scholes : 408, 409.
Officium du Drongaire : 412.
Officium du Drongaire de l'Arithmos : 409.
Officium du Drongaire de la Flotte : 412.
Officium de l'Éparque : 407.
Officium de Fonctionnaires : 407.
Officium du Logothète : 412.
Officium du Logothète de l'Armée : 410.
Officium du Logothète du drome : 410—411.
Officium du Logothète du Génikon : 409—410.
Officium du Logothète *tôn stratiotikôn* : 408.
Officium du Logothète du Trésor public : 409, 419.
Officium du Logothète des Troupeaux : 407, 412.
Officium du Maître des Cérémonies : 407.
Officium de l'Orphanotrophe : 411.
Officium des Protospathaires des basilikoi : 407.
Officium du Protostratôr : 407.
Officium du Questeur : 407.
Officium du Stratège : 412.
Officium du Stratège des Anatoliques, 408 ;
 ~ des Arméniques : 409.
Officium du Trésor général : 409.
Officium du Trésor public : 409.
Orphanotrophe : 411.
Parabolani : 413.
Patrice : 405, ;417 Himerios (X^e s.) ; 413 ;
 logothète du drome ; 413 ; Paul (8^e s.) : 406 ;
 stratège de Sicile, 406.
Patrice honoraire : 417.
Patriciat : 406.
Personnel de l'Hippodrome : 408.
Praepositus sacri cubiculi : 415.
Praepositus thesaurorum : 410.
Préfet du Cancelede : Kamateros, Jean (12^e s.) :
 418 ; chartulaire : 418.
Préfet du prétoire d'Orient : 410.
Préposite : 405.
Préposite du Trésor privé : 408.
Primicerius : 414, 419.
Primiscrinus : 412.
Prince de Taron : 410.
Prôtoasècrètis : 405 ; Christophore : 417 ; char-
 tulaire de l'Encrier : 417.
Protomandator : 417.
Protonotaire des Anatoliques : Eustathe
 (sceau) : 410.
Protonotaire des Cilbyrrhéotès : 413.
Protonotaire du Thème (sceaux) : 413.
Protonotaire du Thème des Thracésiens : 413.
Protospathaire : Damianos (9^e s.) : 406—407.
Protospathaire des basilikoi : 407.
Protostrator : 406, 407, 419, 420 ; chef des
 Ecuyers impériaux : 406 ; *stratores*, 406 ;
 Manuel (9^e s.) : 406 ; stratège, 406 ; *hippo-*
komôn ho prôtos : 406.
Provestiaire : 415.
Questeur : 405, 407.
Représentant des Ecuries impériales : *N.*
 (sceau X^e—XI^e s.) : 411. (v. NOMS).
Sacellaire : 412.
Sakellarion : 412, 415.
Sakellia : 412, 413.
Scribons : 408.
Scrinaris du Préfet du Prétoire d'Orient : 410.
Scrinium argenti : 415.
Scrinium aureae massae : 419.
Scrinium barbarorum : 418.
Scrinium canonum : 419.
Scrinium a miliarensibus : 415, 416.
Scrinium de l'officium du Comte des Largesses
 sacrées : 414.

Scrinium sacrae vestis : 415.
Sébaste : Choumnos, Théodore (12^e–13^e s.) : 418 (v. NOMS).
Secrétaires impériaux du Ministère : 415.
Silentiaire : 417.
Spathaire : 408, 409, 410, 411, 413, 414, 419.
Spatharocandidat : 408 ; Constantin (sceau 8^e–9^e s.) : 410 ; chartulaire de l'Armée : 410 ; Eustathe (sceau) : 410. (v. NOMS) ; Nicolas (sceau) : 409 ; chartulaire de l'Arithmos : 409.
Stratège : 406. 410. 412. 418 ; Choumnos, Théodore (12^e–13^e s.) : 418. (v. NOMS) ; Lampardas, Andronic (12^e s.) : 418 ; chartulaire : 418 ; Manuel (9^e s.) : 406 ; protostrator, 406 ; Zinzilukès, Basile (12^e s.) : 418 ; chartulaire : 418.
Stratège des Anatoliques : 408. 409.
Stratège des Arméniques : 409.
Stratège de Sicile : Paul (8^e s.) : 406 ; *khartoularios idios* : 406 ; patrice, 406 ; Serge (8^e s) : 406.
Stratores : 406 ; chef des Ecuyers impériaux : 406.
Strators : 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 414.
Tagme des Scholes : 408.
Topotérète : 408.
Tribuns : 409.
Tribunus voluptatum : 414.
Vestiarium impérial : 415.
Vestiarium impérial privé : 415.
Vestiarium sacrum : 414.
Vestis sacra : 415.
Xénodoques : 413.
Zygostate : 413.

III. INDEX GÉOGRAPHIQUE

Anatoliques : 408, 409.
Arabe : 414. 415.
Arméniques : 409.
Barbares : 418.
Boleron : 420.
Byzance : 418.
Crète : 413, 415.
Constantinople : 411, 414, 416, 418,
Ibérie : 411.
Ionopolls : 411.,
Kos 419
Krasova : 420.

Latins : 420.
Malagina : 411.
Mosynopolis : 420.
Nicée : 419.
Patmos : 419.
Perse : 418.
Rome : 414.
Serres : 420.
Sicile : 406.
Strymon : 420.
Taron : 410.
Tarse : 414.
Thessalonique : 420.
Thracésiens : 413.
Tures : 418. 420.
Tzouroulon : 420.

IV. INDEX GREC

Anagrapheus : 419.
Arkhôn tès kharagès : 416.
Arkhôn, mégas : 408.
Arkhôn tès thumélès : 414.
Barbaros : 418.
Bestiarion : 415.
Bestiarion basilikon : 415.
Delegat ôr : 416.
Delemikios : Delemikios : 415 ; ambassadeur arabe : 415.
Démokratès : 411. .
Dèmos : 411.
Domestikos tès thumélès : 414.
Epi tòn Barbaron : 418.
Epi tou Kanikleiou : 417.
Exartistès : 416.
Génikon : 415.
Gèrokomos : 414.
Hippokomôn, heis tòn basilikôn : Attaliate (13^e–14^e s.), 407.
Hippokomôn ho prôtos : Manuel (9^e s.), 406. (v. NOMS).
Hippokomos : 406.
Hupatos : 419.
Kagkèllarios : 414.
Kentarkhos : 415.
Khartophilax : 405.
Khartoularikos : 411. 418.
Khartoularios : 405, 406, 407.
 Choumnos, Théodore (12^e–13^e s.), 418. (v. NOMS).

- Khartouliarios, basilei* : Lampardas, Andronic (12^e s.) : 418. (v. NOMS).
Khartouliarios esô : 411.
Khartouliarios éxô : 410, 411.
Khartouliarios idios : Paul (8^e s.) : 406. (v. NOMS).
Khartouliarios tès légoménès éxartèséôs : 416.
Khartouliarios tòn arkhôn : 410.
Khartouliarios tòn Barbarôn : 418.
Khartouliarios tòn euagôn oikôn : 414.
Khartouliarios tòn hippostathôn : 418—419.
Khartouliarios tòn mérôn : 412.
Khartouliarios tòn oikôn : 414.
Khartouliarios tou bestiariou : 414.
Khartouliarios tou hosiou : 411.
Khartouliarios tou oikou : 411.
Khartouliarios tou oxéou dromou : 410.
Khartouliarios tou sakéliou : 412.
Khartouliarios tou sékrétou, mégas : 419.
Khartouliarios tou stablou : 406.
Khartouliarios tou stratiotikou : 410.
Khartouliarios tou stratiotikou logothétou : 410.
Khartouliarios tou thematos : 408.
Khartouliarios, mégas : 419, 420 Pétraliphas, Jean (13^e s.), 420 ; chartulaire (Grand) : 420.
Khartouliarios tou stratiôtikou logothèsiou, mégas : 419.
Khosbaètès : 416, 417.
Komès fôn basilikôn hippôn : 406, n. 11, 407, 419 ; Chadènos (13^e s.) : 407 ; éparque : 407.
Komès tou basilikou hippostasiou : 407.
- Komès tòn hippôn* : 407.
Kouratôr : 416.
Legatarios : 416.
Logothesion : 419.
Logothète tòn stratiotikôn : 419.
Logothètès tou génikou : 409, 419.
Logothètès tou stratiôtikou : 410, 419.
Mandator : 417.
Méros : 412.
Métrètès : 414.
Notarios basilikos tou sékrétou : 412.
Notarios tès sakéllès : 412.
Notarios tou sakéliou : 412.
Notarios tou sékrétou, basilikos : 412, 415
Orphanotropheion, méga : 411.
Peratikos : 411.
Politikos : 411.
Prôtobestiarios : 415.
Prôtokagkellarios : 414.
Prôtomandatôr : 417.
Prôtonotarios thematôn : 413.
Prôtostratôr : 405 ; Manuel 406 ; *hippokomôn ho prôtos* ; stratège, 406
Sakellarios : 412.
Sakéllè : 412.
Sakelliou, ho tou : 412 413.
Sekreton : 414, 417.
Stablokomès : 406.
Stratiôtikos : 418.
Stratôr : 406.
Xenodokhos : 413.
Zugostatès : 413.

LE MONTANT DU TRIBUT PAYÉ PAR BYZANCE À L'EMPIRE OTTOMAN EN 1379 ET 1424 *

OCTAVIAN ILIESCU
(Bucarest)

Dans une étude publiée il y a plus d'une dizaine d'années, M. Georges Ostrogorski a mis en évidence la condition tributaire de Byzance, par rapport à l'Empire ottoman, à la fin du XIV^e siècle et au commencement du siècle suivant¹. Basé sur les relations des sources contemporaines, le savant historien de Byzance a même précisé le quantum du tribut : il est monté à 30 000 « pièces d'or » en 1379 (somme versée annuellement, jusqu'en 1403), pour atteindre 300 000 aspres en 1424. Les faits exposés par M. G. Ostrogorski intéressent non seulement l'histoire des relations turco-byzantines, mais aussi l'histoire économique de l'Empire byzantin, à la veille de son définitif effondrement. Aussi avons-nous considéré utile de les soumettre ici à un nouvel examen, du point de vue de la numismatique, afin d'en dégager les conclusions qui s'imposeront à notre attention.

C'est en 1379, après la grave crise dynastique provoquée par les querelles qui divisaient Jean V. Paléologue (1341—1391) et son fils aîné, Andronic IV (1376—1379)², que Byzance fut obligée de payer, probablement pour la première fois³, le tribut à l'Empire ottoman. Après avoir usurpé le trône de son père, Andronic IV fut à son tour renversé grâce à l'appui ottoman, obtenu par Manuel, le deuxième fils de Jean V (associé

* Version abrégée et mise à jour de la communication faite à la Société roumaine de numismatique, le 26 juin 1960.

¹ Georges Ostrogorski, *Byzance, Etat tributaire de l'Empire turc*, dans *Зборник Радова Византолошки Институт* (Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines), Académie serbe des sciences, LX, 5 (1958), p. 49—58.

² Idem, *Histoire de l'Etat byzantin*, trad. française de J. Gouillard, Paris, 1956, p. 563—564.

³ Idem, *Byzance, Etat tributaire...*, p. 52.

par celui-ci dès le mois de septembre 1373)⁴; en échange, Manuel avait promis aux Turcs le paiement annuel d'un tribut de 30 000 « pièces d'or », en s'obligeant en même temps de faire accompagner le sultan dans n'importe quelle campagne par un effectif de 12 000 soldats, à cheval et pédestres⁵.

La condition tributaire de Byzance, dans ses rapports avec l'Empire ottoman, dura jusqu'à la défaite turque infligée par Tîmûr Lang à la bataille d'Ankara (1402). En effet, la guerre civile déclenchée entre les fils de Bajazet I^{er}, pour obtenir le trône ottoman, apporta en 1403 à l'Empire byzantin un soulagement inattendu, marqué par la réoccupation du territoire perdu à la suite des conquêtes turques et par la cessation du tribut⁶. Plus encore, en 1415, Mahomet I^{er} (1402—1421), un des fils rivaux de Bajazet, s'obligea à payer à l'Empire byzantin un tribut annuel⁷ dont le montant n'est pas précisé par les sources contemporaines. A partir de ce moment, les rapports turco-byzantins étaient par conséquent complètement renversés.

Après l'avènement du sultan Mourad II (1421—1445, avec deux interruptions en 1443 et 1444), la situation politique changea de nouveau, cette fois défavorablement pour Byzance. Dès le commencement de son règne, Mourad II assiégea Constantinople (1422); dans les rangs des défenseurs de la capitale combattait également un prince roumain, Dan II⁸. Par le traité conclu à la fin de cette guerre, les Turcs imposaient à Byzance de nouvelles cessions territoriales et le versement d'un tribut annuel s'élevant à 300 000 aspres⁹. Après une brève période d'indépendance, l'Empire byzantin retombait par la suite en état de vassalité dans ses rapports avec l'Empire ottoman, situation qui devait durer jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, le 29 mai 1453.

Ce sont là les circonstances historiques, exposées par M. Ostrogorski, dans son étude déjà citée. Elles ont contraint Byzance à accepter la situation d'Etat tributaire de l'Empire turc, à deux moments cruciaux de son existence, en 1379 et en 1424. Nous nous proposons maintenant de préciser le quantum réel du tribut payé par Byzance à ces dates et, en même temps, de comparer les deux chiffres indiqués plus haut, en vue d'en établir le rapport.

En ce qui concerne le tribut de 1379, la source qui en précise le montant est l'exposé de Laonicos Chalcocondyle¹⁰. Le dernier historien

⁴ Idem, *Histoire de l'Etat byzantin*, p. 563.

⁵ Idem, *Byzance, Etat tributaire...*, p. 52.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 58 (d'après N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, 1908, p. 974).

⁸ Cf. P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944, p. 58 (en citant Ducas, *Historia Byzantina* éd. Immanuel Bekker, Bonn, 1834, p. 201—202).

⁹ Georges Ostrogorski, *op. cit.*, p. 58.

¹⁰ Voir *infra*, note 12.

d'Athènes¹¹ a rédigé son œuvre selon le modèle des classiques, en se basant sur des informations directes, contrôlées souvent avec beaucoup d'esprit critique. En relatant les événements de 1379, Chalcocondyle apporte la précision que, désirant obtenir l'appui ottoman contre Andronic IV, Manuel avait promis au sultan Mourad I^{er} de lui payer un tribut annuel de 30 000 « pièces d'or » : ... ἐτάξατο φόρον ἀπάγειν ὁ Ἐμμανουήλος ἐς τρισμυρίους χρυσίνους.¹²

On remarquera que, de la manière archaïsante qui lui était familière, Chalcocondyle emploie dans ce fragment le terme χρυσίνος = aureus pour désigner la monnaie d'or qui devait servir à l'acquittement du tribut. A l'époque de l'écrivain byzantin, le mot en question ne pouvait indiquer que la monnaie d'or de l'Empire, l'*hyperpère*. Il est notoire que cette monnaie avait été créée en 1092—1093¹³ par Alexis I^{er} Comnène ; elle pesait au début 4,48 g¹⁴, au titre de 20 3/4—21 1/4 carats¹⁵ (c'est-à-dire env. 865—885⁰/₁₀₀). Après 1204, son émission a été continuée par l'Empire de Nicée et les Paléologues. Cependant, dès le règne de Jean Vatatzès (1222—1254), le poids théorique de l'*hyperpère* fut abaissé à 4,42 g et son titre diminua continuellement, à savoir¹⁶ :

- 21 1/4 — 15 1/2 carats = 885—645⁰/₁₀₀ à Nicée, de 1222 à 1261
- 16 — 11 carats = 666—460⁰/₁₀₀ à Constantinople, de 1261 à 1320
- 11 1/2 — 11 1/4 carats = 480—470⁰/₁₀₀ à Constantinople de 1325 à 1328 et de 1341 à 1354

¹¹ Cf. William Miller, *The Last Athenian Historian: Laonikos Chalkokondyles*, dans « Journal of Hellenic Studies », 42 (1922), p. 36—49 (d'après Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* en roumain par Vasile Grecu (Bucarest), 1958, p. 3, note 1).

¹² Laonicus Chalcocondyles, éd. Immanuel Bekker, Bonn, 1843, II, p. 63, 17—18 ; éd. Eug. Darkó, vol. I, Budapest, 1922, II, p. 58, 1—2 ; trad. Vasile Grecu, (Bucarest), 1958, p. 55, 30.

¹³ Pour la date de la réforme monétaire d'Alexis I^{er} Comnène voir la bibliographie donnée par Octavian Iliescu, *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI^e au XV^e siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », VII (1969), 1, p. 109, note 1 et plus récemment, Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261*, Dumbarton Oaks — Washington, 1969, p. 39—41.

¹⁴ Cf. Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Rivista italiana di numismatica », vol. XII, V^e série, LXVI (1964), p. 53, note 27, en citant L. Naville, *Fragments de métrologie antique*, dans « Revue suisse de numismatique », XXII (1920), p. 45.

¹⁵ Tommaso Bertelè, *op. cit.*, p. 58 (résultats obtenus à la suite d'examen chimiques, faits pour les hyperpères d'Alexis I^{er} Comnène (Wroth II, pl. LXIV, 3) et Jean II (Wroth II, pl. LXVII, 11).

¹⁶ Nous avons utilisé les valeurs données *ibid.*, p. 58 et 60 ; cf. du même auteur, *Il titolo degli iperperi della zecca di Niceea*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966. *Supplementary Papers, Summaries*, Oxford, 1966, p. 97 ; Octavian Iliescu, *Le dernier hyperpère de l'Empire byzantin de Nicée*, dans « Byzantinoslavica », XXVI/1 (1965), p. 95 ; ces chiffres ont été vérifiés par des essais faits à la Banque Nationale de Roumanie, pour des pièces provenant de la collection du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine.

Le monnayage d'or byzantin continua après 1355 par l'émission d'une nouvelle pièce dont le revers adopte l'image de Saint Jean Baptiste — type du florin de Florence¹⁷. On en connaît un seul exemplaire¹⁸; il pèse seulement 1,88 g, mais en revanche son titre est très élevé, de 23 1/2 carats (979—980⁰/₁₀₀). Les monnaies d'or frappées au nom de Manuel II Paléologue (1391—1423), même si elles avaient existé, en tant qu'émissions officielles¹⁹, sortent du cadre chronologique de notre enquête, puisqu'elles sont en tout cas ultérieures à la date qui nous intéresse : l'année 1379²⁰.

Pour déterminer la valeur réelle du tribut payé par Byzance, à partir de cette date, il faut donc limiter nos recherches aux hyperpères plus récents, notamment à ceux frappés après 1355 par Jean V Paléologue. En effet, ces émissions représentent de nos jours la seule monnaie d'or byzantine, datée avant 1379; elles étaient sans doute encore en circulation au moment où Manuel avait promis à Mourad I^{er} de lui payer le tribut. En cette occurrence, on peut établir que les 30 000 « pièces d'or » de Chalcocondyle étaient en réalité 30 000 hyperpères de Jean V Paléologue, émis après 1355, aux poids et titres déjà indiqués.

Quelques documents datant de 1367²¹, 1374²² et 1382²³ nous renseignent très précisément sur le rapport qui existait pendant cette période entre l'hyperpère byzantin et le ducat d'or de Venise; la parité était exactement d'un ducat vénitien pour deux hyperpères. Par conséquent,

¹⁷ Publié d'abord par Adrien Blanchet, *Les dernières monnaies d'or des empereurs de Byzance*, dans « Revue numismatique », IV^e série, XIV (1910), p. 81—82; reproduction photographique chez Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans « Rivista italiana di numismatica », vol. V, V^e série, LIX (1957), pl. II, 4.

¹⁸ Cette pièce se trouve dans la collection du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, à Paris; voir la note précédente.

¹⁹ Sur le caractère de cette émission, voir la discussion chez Adrien Blanchet, *op. cit.*, p. 89—90; Tommaso Bertelè, *op. cit.*, p. 81—82; T. Gerasimov, *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie*, dans « Byzantinobulgarica », 1 (1962), p. 213, note 1; T. Bertelè, compte rendu sur ce dernier article, dans « Byzantinische Zeitschrift », 56 1 (1963), p. 133—134.

²⁰ On estime que ces pièces auraient été frappées à l'occasion de l'avènement de Manuel II, donc en 1391; voir les travaux cités dans la note précédente.

²¹ Les comptes de l'expédition faite en 1366—1367 par Amédée VI de Savoie, pour délivrer Jean V Paléologue, séquestré par les Bulgares; dressés par Antoine Barbier, le trésorier d'Amédée, ces comptes ont été publiés par F. Bollati di Saint-Pierre, *Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI (Il Conte Verde)*/Biblioteca storica italiana V/, Turin, 1900, VII (—VIII)+372 (—374) p. On y trouve, à plusieurs fois, la parité: un ducat d'or de Venise — deux hyperpères *ponderis Costantinopolis seu Pere*; voir par exemple les comptes *ibid.*, p. 25 26, 278.

²² *Commissio ducalis* du doge André Contarini, remise le 15 février 1374 à André Gradenigo, bailli de Venise à Constantinople; voir Charles Diehl, *Etudes byzantines*, Paris 1905, p. 249—250, en note.

²³ Délibération du 10 juillet 1382: « *perperi... di qu' di Costantinopoli, che sono due al ducato...* »; Marino Sanuto, *Vitae ducum Venetorum*, dans L. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XXII, Milan, 1743, col. 744 C (d'après Walther Hinz, *Hyperper und Asper. Zur vorosmanischen Währungskunde*, dans *Der Islam*, 39 (1964), p. 82, note 22.

les 30 000 hyperpères du tribut payé par Byzance en 1379 équivalaient à 15 000 ducats d'or de Venise²⁴.

Les sources déjà citées ont également enregistré les équivalences qui suivent :

— un ducat d'or (de Venise) = 28—30 ducats d'argent de Constantinople²⁵

— un ducat d'or (de Venise) = 32 aspres d'argent (ottomans)²⁶.

Compte tenu des parités fournies par les documents contemporains, le montant du tribut fixé en 1379 s'élevait à

I. 30 000 hyperpères ou 15 000 ducats de Venise, en monnaie d'or, ou

II. 420 000—450 000 ducats d'argent de Constantinople ou 480 000 aspres turcs, l'équivalent en monnaie d'argent.

Evidemment, l'obligation de payer annuellement un tel tribut était assez lourde pour Byzance, si l'on pense à son potentiel économique, très affaibli au temps de Jean V Paléologue²⁷; pourtant une somme remontant à 15 000 ducats d'or n'était pas excessive, dans le cadre de l'économie des pays sud-est européens²⁸. De toute façon, Byzance fut obligée de payer comme tribut à l'Empire ottoman, du 1^{er} juillet 1379 — date de la restauration de Jean V, avec l'aide du sultan — jusqu'au

²⁴ L'équivalence : 1 ducat d'or de Venise = 2 hyperpères émis après 1355 nous permet d'établir le poids théorique probable de cette dernière monnaie : 1,81 g, au titre de 980⁰/₁₀₀, donc 1,77 g d'or fin; multipliée par deux, cette quantité donne 3,54 g d'or fin, c'est-à-dire exactement le contenu en or fin du ducat vénitien (3,559 g, au titre de 996⁰/₁₀₀).

²⁵ «... ducatorum argenti monete Costantinopolis ad ij sol. vj den. pro vno ducato auri»; «... ducatus argenti monete Costantinopolis ad ij sol. iiij den. pro vno ducato auri»; F. Bollati di Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 26 (les mêmes parités à la p. 277).

²⁶ *Ibid.*, p. 26, 277 : «...asperorum argenti ad ij sol. viij den. pro vno ducato auri».

²⁷ En 1343, l'impératrice de Constantinople Anne de Savoie était obligée d'emprunter de Venise la somme de 30 000 ducats d'or, mettant en gage plusieurs bijoux impériaux; cette somme n'a jamais été restituée. Voir l'étude de M. Tommaso Bertelè, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec. XIVe Mastino II della Scala*, dans *Studi in onore di Amintore Fanfani*, Milan, 1962, p. 89—177.

²⁸ A titre d'exemple, on pourrait citer les cas suivants :

— en 1330, Basarab, le voïvode de Valachie, avait offert au roi de Hongrie, Charles Robert, 7 000 marcs d'argent, comme dédommagements de guerre; cette somme était équivalente à 20 778 ducats d'or de Venise. Voir Octavian Iliescu, *Despre natura juridică și importanța despăgubirilor oferite de Basarab voievod regelui Carol Robert (1330)* (De la nature juridique et de l'importance des indemnités de guerre offertes au roi Charles Robert par le voïvode Basarab (1330), dans *Studii și materiale de istorie medie*, V (1962), p. 140 et la note 6.

— en 1387, Pierre Moushat, voïvode de Moldavie, prêta au roi de Pologne Vladislas Jagellon 3 000 «roubles d'argent francs» (c'est-à-dire sommi génois d'argent), ce qui équivalait à 13 377 ducats d'or de Venise. Voir Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIV^e siècle*, dans *Nouvelles études d'histoire / Comité National des Historiens de la République Socialiste de Roumanie*, III, Bucarest 1965, p. 113.

— le traité conclu à Péra, le 27 mai 1387, entre les représentants de Gênes et les délégués du despote pontique Ivanco, stipulait une peine de 100 000 hyperpères, en cas de violation des engagements pris par les parties contractantes. Le texte du traité a été publié par Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Institut royal de France / Académie des Inscriptions* VII, Paris, 1821, p. 292—299.

28 juillet 1402 — date de la bataille d'Ankara — pas moins de 690 000 hyperpères ou l'équivalent de 345 000 ducats d'or de Venise, ce qui donne une idée plus nette de ses difficultés financières, pendant tout ce laps de temps.

Examinons maintenant l'obligation imposée par Mourad II en 1424, un nouveau tribut s'élevant cette fois à 300 000 aspres. C'est l'historien Ducas, lui aussi très bien informé, qui a enregistré ce chiffre : « κατ' έτος τέλος άσπρων , τ ²⁹ » chiffre moins élevé, on se rend facilement compte, qu'en 1379. Tout d'abord, il ne s'agit plus d'une somme exigée en monnaie d'or. Les émissions d'hyperpères byzantins appartenaient déjà au passé et les ducats vénitiens n'abondaient pas dans les caisses de Byzance. Aussi le sultan devait-il se contenter de la monnaie d'argent, plus encore, de sa propre monnaie, l'aspre ottoman, qui avait conquis à cette époque l'espace sud-est européen tout entier ³⁰.

En second lieu, on peut observer que le montant du tribut atteint 300 000 aspres, ce qui représente 62,5 % de l'équivalent, en monnaie d'argent, du tribut payé en 1379.

Si l'on accepte la parité : un ducat d'or de Venise = 33 aspres — qui paraît avoir été en usage, vers 1425 ³¹ — on obtient le chiffre de 9 090 ducats vénitiens, comme équivalent en or du tribut imposé en 1424. Cette somme représente à peine 60,6 % du tribut payé en 1379.

Il en ressort que l'obligation établie en 1424 reflétait, tel un fidèle miroir, le déclin économique et politique d'un empire agonisant. Quarante cinq années d'efforts pénibles avaient suffi pour réduire de moitié non seulement le territoire de Byzance, mais aussi son économie et ses finances. C'était le commencement de la fin.

²⁹ Ducas, *Historia Byzantina*, éd. I. Imanuel Bekker, Bonn, 1834, p. 196, 7 ; éd. Vasile Grecu, Bucarest, 1958, p. 245, 27.

³⁰ La frappe de l'aspre ottoman avait commencé dans la péninsule balkanique depuis plusieurs années, à Andrinople en 1411, à Serrès en 1419 ; cf. Nuri Pere, *Osmanlılarda madent paralar* (Monnaies de l'Empire ottoman), Istanbul, 1968, p. 80.

³¹ Cf. Walther Hinz., *op. cit.*, p. 87, note 53, où l'on donne, pour l'année 1431, l'équivalence : un ducat = 35 aspres.

WINCKELMANN UND BYZANZ

Prof. Dr. JOHANNES IRMSCHER
(Berlin-DDR)

Johann Joachim Winckelmann (1717—1768), der Vater der Archäologie und der Kunstgeschichte¹ ist zu einem bedeutenden Inspirator der Klassik geworden, deren Ästhetik er wesentlich bestimmte,² und damit auch zu einem Wegbereiter des Klassizismus, jener Kunstrichtung, die bei allen ihr innewohnenden progressiven Momenten zugleich einem „ästhetischen Mythos“ Raum gab,³ dessen Wertungen weder der Archaik noch der Provinzialkunst und schon gar nicht der Spätantike gerecht zu werden vermochten. Winckelmanns Wirken aber stand im Zeichen, ja er gehörte zu den markantesten deutschen Vertretern der Aufklärung,⁴ jener Emanzipationsbewegung der Bourgeoisie, deren „Historien-philosophes“⁵ in der Auseinandersetzung mit den retardierenden Kräften ihrer Epoche ein Geschichtsbild entwickelten, in welchem man Byzanz allein unter dem Signum des Verfalls und Untergang des römischen Reiches zu sehen vermochte.⁶ Die Frage liegt daher nahe, wie Winckelmann, Repräsentant der Lumières und der Klassik zugleich, dem Phänomen Byzanz zu begegnen wußte.

¹ Formulierung von Heinrich Alexander Stoll, *Winckelmann, seine Verleger und seine Drucker*, Berlin, 1960, 7; ähnlich Johannes Jahn, *Wörterbuch der Kunst*, 4. Auflage, Berlin, 1957, 715.

² Irmischer in: *Mitteilungen der Winckelmann-Gesellschaft e.V.* Stendal, 34, 1970, 6.

³ Wesentliches dazu bei Ranuccio Bianchi Bandinelli, *Archeologia e cultura*, Mailand, 1961, 130 ff. und dems., *Wirklichkeit und Abstraktion*, dt. von Friedrich Schwarz, Dresden, 1962, 38 ff.; wichtig auch die Einschätzung in der *Большая советская энциклопедия*, 2. Aufl., 21, Moskau, 1953, 368 f.

⁴ Wilhelm Senff in seiner Ausgabe: Johann Joachim Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Altertums*, Weimar, 1964, 1 f.

⁵ André Guillou, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 15, 1966, 27.

⁶ Johannes Irmischer, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 15, 1966, 97 ff.

Winckelmanns literarische Produktion beginnt 1755 in seinem 39. Lebensjahr⁷ und umfaßt somit den verhältnismäßig knappen Zeitraum von 13 Jahren. Man kann sie deshalb getrost als Einheit begreifen. An seinem Hauptwerk, der „*Geschichte der Kunst des Altertums*“, arbeitete Winckelmann seit 1755,⁸ bereits im darauffolgenden Jahre wurde die Erstfassung abgeschlossen, Anfang 1764 das Buch der Öffentlichkeit vorgelegt.⁹ Der Gegenstand des Werkes erheischte die Einbeziehung der Spätantike (sofern die anachronistische Verwendung dieses ja erst von der Kunstwissenschaft des ausgehenden 19. Jahrhunderts herkommenden Terminus¹⁰ gestattet ist) beziehungsweise, wenn wir uns an unserem Thema orientieren, der proto- oder frühbyzantinischen Epoche.¹¹ Moderne Darstellungen der Kunstgeschichte sind übrigens geneigt, jenen Zeitraum aus der Behandlung der antiken Entwicklung auszuschließen¹² oder ihn allenfalls anhangsweise abzutun.¹³

Winckelmann jedenfalls widmete der Kunstepoche von Konstantin bis Justinian das dritte Kapitel seines 12. Buches. Der Geschichte der Kunst der römischen Kaiserzeit sind insgesamt fünf Kapitel des Werkes zugebilligt¹⁴; die Relation ist also, wenn man bedenkt, daß mit Grund zwei Kapitel auf das erste Jahrhundert kommen, durchaus akzeptabel. Im Inhaltlichen jedoch fällt die Darstellung gegenüber den zentralen Partien merklich ab. Von der geschichtsverbundenen Analyse der künst-

⁷ Helmut Holtzhauer in: *Winckelmanns Werke in einem Band*, Berlin, 1969, XXI.

⁸ Holtzhauer a.a.O., XXXV.

⁹ Holtzhauer a.a.O., XXXVIII.

¹⁰ K. F. Stroheker in: *Lexikon der alten Welt*, Zürich, 1965, 2845 f.

¹¹ Zum Terminus Aleksandr P. Kashdan, *Das Altertum* 13, 1967, 111.

¹² Richard Hamann, *Geschichte der Kunst von der Vorgeschichte bis zur Spätantike*, Lizenzausgabe Berlin, 1955, läßt S. 860 ff. die römische Kunst mit der Hellenisierung (konkret: mit dem dritten nachchristlichen Jahrhundert) enden, um in seiner *Geschichte der Kunst von der altchristlichen Zeit bis zur Gegenwart*, Lizenzausgabe Berlin, 1955, 69 ff. die altchristliche und die byzantinische Kunst bis hin zum Fall des konstantinopolitanischen Reiches unter der ungewöhnlichen und nur eingeschränkt zutreffenden Überschrift „Späte und nachlebende Antike“ zu erfassen. Auch für Michael W. Alpatow, *Geschichte der Kunst*, 1, dt. von Kurt Küppers, Dresden, 1961, stellt die Epoche Konstantins das Ende der römischen und den Beginn der byzantinischen Kunst dar. Die von der Akademie der Künste der UdSSR erarbeitete *Allgemeine Geschichte der Kunst* führt Band 1, deutsche Ausgabe, Leipzig, 1961, 391 ff. die Kunst Roms bis zu den Kirchenbauten des 4./5. Jh. und geht Band 2, ebd. 1963, 35 den Wurzeln „der mittelalterlichen Kunst von Byzanz“ im Kunstschaffen Konstantinopels, der Balkanhalbinsel, Kleinasiens, Syriens und Ägyptens im 4. und 5. Jahrhundert nach. Endlich Gerhard Zinserling, *Abriß der griechischen und römischen Kunst*, Leipzig, 1970, schließt 390 ff mit dem Übergang zur Spätantike“, der Epoche von Septimius Severus bis Konstantin. -- Nur bei Gerhart Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike*, 4. Aufl., Berlin, 1944, 84 ff erscheint, bestimmt durch die persönliche Forschungsrichtung des Verfassers (dazu: *Bildnisse berühmter Mitglieder der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, 1950, 110), die Spätantike als integraler Bestandteil der Kunst Italiens.

¹³ So zum Beispiel Anton Springer, *Die Kunst des Altertums*, 12. Aufl. von Paul Wolters, Leipzig, 1923, 571 ff. auf reichlich 2 von insgesamt 576 Textseiten.

¹⁴ Vgl. das Inhaltsverzeichnis bei Johann Winckelmann, *Sämtliche Werke*, hgg. von Joseph Eiselein, 6, Donaueschingen, 1825, 421 ff.

lerischen Entwicklungen, welche die bahnbrechende Leistung des Werkes ausmacht,¹⁵ ist in dem Schlußteil nur wenig zu spüren, während andererseits die Polemik in Detailfragen gelegentlich unangenehm berührt. Was Winckelmann an originalen Zeugnissen in Rom zugänglich war, wurde mit Aufmerksamkeit herangezogen; im übrigen stützte sich der Verfasser auf die Nachrichten bei antiken und byzantinischen Autoren sowie die gelehrten Thesauri des 16. und 17. Jahrhunderts und das archäologische Fachschrifttum seiner Epoche, zwei Quellen, die er, wie noch zu zeigen sein wird, nach Kräften ausschöpft.

Der Leitgedanke, unter dem er die Kunst der ausgehenden Antike sieht, ist der des Verfalls; er wird bereits im vorangehenden 2. Kapitel ausgesprochen: „Es ist kein Wunder, daß die Kunst anfang, sich merklich gegen ihren Fall zu neigen, wenn man bedenket, daß auch die Schulen der Sophisten in Griechenland mit dem Commodus aufhörten. Ja, den Griechen wurde sogar ihre eigene Sprache unbekannt; denn es waren wenige unter ihnen, die ihre besten Schriften mit dem wahren Verständnisse derselben lesen konnten, und wir wissen, daß Oppianus in seinen Gedichten durch die Nachahmung des Homer und durch dessen Ausdrücke und Worte, deren er sich bedient, sowie Homer selbst den Griechen dunkel war. Daher hatten die Griechen Wörterbücher in ihrer eigenen Sprache nötig.“¹⁶

Inclînatio atque ruina, Verfall und Untergang: es ist bis in die Terminologie hinein das Byzanzbild der Epoche,¹⁷ das Montesquieu und Voltaire vorbereiteten, das deutsche Historiker ausgestalteten und dem endlich Gibbon zu denkbar breiter literarischer Wirkung verhalf.¹⁸ Der Aufklärer Winckelmann hat Voltaire und Montesquieu ausgiebig studiert,¹⁹ in Montesquieu und Winckelmann erblickte der Publizist Justus Möser verwandte Geister,²⁰ und Justus Riedel, der Herausgeber der postumen Wiener Ausgabe der „*Geschichte der Kunst des Altertums*“,²¹ schrieb, Winckelmann sei durch dieses Werk „für die Kunst das geworden, was Montesquieu für die Gesetzgebung ist“²²; Gibbon aber weilte, offenbar

¹⁵ Johannes Irmscher, *Johann Joachim Winckelmann und die Altertumswissenschaft heute*, Halle, 1968, 16.

¹⁶ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 315 = Senff a.a.O., 327.

¹⁷ Johannes Irmscher, *Klio*, 48, 1967, 335 ff.

¹⁸ Guillou, a.a.O., 30 ff.

¹⁹ Belege für Voltairelektüre in: Johann Joachim Winckelmann, *Briefe*, hgg. von Walther Rehm, 1, Berlin, 1952, 56, 107, 190, 194, 513, 544; 2, Berlin, 1954, 126, 242 f., 248, 459; 3, Berlin, 1956, 396 und 577. Montesquieukennntnis bezeugt Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 300 und 574; ebd., 3, 427 rechnet der Herausgeber Rehm mit einer anregenden Wirkung von Montesquieus „*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de la décadence*“ (1734) auf Winckelmann. Vgl. auch „Winckelmann und Goethe“, Weimar, 1968, 22 f.

²⁰ Justus Möser, *Über die deutsche Sprache und Litteratur (1781)*, hgg. von Carl Schüddekopf, Berlin, 1902, 15.

²¹ Dazu Eiselein in seiner Ausgabe, 1, 1825, CLXXIII.

²² Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 576.

ohne Winckelmann zu begegnen, während des Winters 1764/65 in Rom²³ und hatte dort seine berühmte Vision über den Niedergang der Stadt,²⁴ die in einem Briefe Winckelmanns vom 26. Februar 1768 ein bemerkenswertes Gegenstück findet: „La machina, Amico, va in rovina; io parlo di quella de’Prete; in cinquanta anni non vi sarà forse ne Papa ne prete. La fermentazione è arrivata all’orlo della pila che bolle a scioscio (per parlare Toscano), e Roma diventerà un deserto. A qualche pazzo Inglese passerà per avventura per mente il voler far trasportare fino alla colonna di Trajano a Londra. Strane vicissitudini, le quali mi spingono a naturare la Storia dell’Arte, perchè dispersi che saranno tanti monumenti, non vi sarà modo d’intraprendere un disegno simile”.²⁵ — Daß die nachklassische griechische Sprachentwicklung ebenfalls unter Verdikt steht, hat seinen Grund in dem zu Winckelmanns Zeit erreichten Stand der Forschung. In einer Auseinandersetzung, die sich über mehrere Jahrhunderte hinzog, war zwar mit Vehemenz der Charakter der neutestamentlichen Gräzität erörtert worden, über das Neue Testament hinaus zu einer historischen Betrachtung fortzuschreiten vermochte jedoch erst das 19. Jahrhundert.²⁶ Mit Oppian, dem in der Zeit des Commodus wirkenden Epiker,²⁷ sich zu befassen, hatte Winckelmann offenbar die Ausgabe einer byzantinischen Prosaversion jenes Gedichtes über den Vogelfang (Ἰξουτικά)²⁸ angeregt, welche der in Rom wirkende griechische Gelehrte Leo Allatius (1586—1669),²⁹ Σύμμικτα, Rom 1668,³⁰ auf der Grundlage eines schon zu Winckelmanns Zeiten verlorenen Codex Vaticanus besorgt hatte. Jedenfalls bat er am 16. Dezember 1761 brieflich den ihm engbefreundeten Hofmaler Raphael Mengs³¹ in Madrid —, wie sich zeigte,

²³ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 502. — Gibbons Hauptwerk *The history of the decline and fall of the Roman Empire* begann erst 1776 zu erscheinen (Johannes Irmischer, *Klio*, 43—45, 1965, 537), also nach Winckelmanns Tode; bemerkenswert ist jedoch in diesem Zusammenhang, daß Winckelmann die türkische Geschichte des rumänischen Historikers Dimitrie Cantemir exzerpierte (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 237 und 458).

²⁴ Irmischer, a.a.O., 545; Walther Rehm, *Der Untergang Roms im abendländischen Denken*, Leipzig, 1930, 120 ff.

²⁵ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 372.

²⁶ Einzelheiten bei Irmischer in: Franz Dölger und Hans-Georg Beck, *Diskussionsbeiträge zum XI. Internationalen Byzantinistenkongreß München 1958*, München, 1961, 10 ff.

²⁷ Rudolf Keydell in *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung, 35, Halbband, Stuttgart, 1939, 699.

²⁸ Es mit den Ὀρνιθιακά eines Pseudo-Dionysios gleichzusetzen, wie von Knaack, *Realencyclopädie*, a.a.O., 5, 1905, 925 versucht wird, liegt keine Veranlassung vor (Keydell, a.a.O., 699).

²⁹ Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 1, Athen 1927, 807 f.; vgl. auch Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 229 und 282.

³⁰ In der einzigen mir vorliegenden Ausgabe: Leo Allatius, *Σύμμικτα*, Venedig, 1733, ist der Text nicht aufgenommen.

³¹ Arthur Schulz, *Winckelmann und seine Welt*, Berlin, 1962, 51 f.; Wolfgang Schiering bei Ulrich Hausmann, *Allgemeine Grundlagen der Archäologie*, München, 1969, 16 f., 102, 116; Kurt Karl Eberlein, *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 11, 1939, 592 ff.

erfolglos —, er möge um eine Kopie der in der Bibliothek des Escorial verwahrten Handschrift ³² des versifizierten Textes besorgt sein.³³ Offenkundig beabsichtigte er, der seinen philologischen Ausgang nie verleugnete ³⁴ und noch in seinen römischen Anfängen Editiones principes zu erarbeiten trachtete,³⁵ das unbekannt gebliebene Werk zu erschließen; denn was anderes sollen die Worte besagen, Mengs werde sich durch seine Hilfe ein Verdienst bei all jenen erwerben, welche diese Studien schätzen ³⁶? Zu den Autoren, deren handschriftliche Überlieferung — in der Vaticana und in der Barberina, der 1902 mit der Vaticana vereinigten Büchersammlung des Kardinals Francesco Barberini (1597—1679),³⁷ — Winckelmann über einen längeren Zeitraum beschäftigte,³⁸ gehörte auch der Sophist Libanios (313 — um 393 ³⁹), von dessen Reden viele noch unedierte waren ⁴⁰; ja er spielte sogar mit dem Gedanken, um dieser lohnenden Aufgabe willen für eine Weile die Vorarbeiten zur „*Geschichte der Kunst des Altertums*“ zurückzustellen.⁴¹ Es muß daher verwundern, wenn Winckelmann hier den Unterricht der Sophisten mit der Epoche des Commodus aufhören läßt, da er über die neue Blüte der Zweiten Sophistik, die mit dem Kaiser Julian und seinen Nachfolgern verbunden ist,⁴² sehr wohl unterrichtet war und sie bei späterer Gelegenheit auch erwähnt.⁴³

Doch zurück zur „*Geschichte der Kunst des Altertums*“! Im ersten und zweiten Paragraphen des 3. Kapitels behandelt der Verfasser die Kunst der Zeit Konstantins I. „in einigen übriggebliebenen Werken“,⁴⁴ ohne die geschichtlichen Prozesse und ohne insbesondere die veränderte Stellung des Christentums zu erwähnen (dessen in seiner Bedeutung für die

³² Darüber eine unklare Nachricht bei Ioannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, 5, Ed. 3. cur. Gottlieb Christophorus Harles, Hamburg, 1796, 596.

³³ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 197 f.

³⁴ Mit Grund brachte Johann Wolfgang Goethe, *Winckelmann und sein Jahrhundert* (hgg. von Helmut Holtzhauer, Leipzig, 1969, 237 ff.), einen auf Veranlassung des Herausgebers von Friedrich August Wolf verfaßten, allerdings nicht ganz gelungenen Abschnitt „Winckelmann als Philologe“.

³⁵ Carl Justi, *Winckelmann und seine Zeitgenossen*, 1, 2. Aufl., Leipzig, 1898, 128 ff. — Auch der Gedanke „eines allgemeinen Registers aller griechischen Manuskripte“ der Vaticana wurde ventiliert (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2. 323 ff., 333, 345, 501, 509).

³⁶ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 197 f.

³⁷ Bohatta bei Karl Löffler und Joachim Kirchner, *Lexikon des gesamten Buchwesens*, 1, Leipzig, 1935, 130.

³⁸ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 252 f., 263, 267, 271, 563; 2, 327 (Brief Nr. 570). — Über Exzerpte Winckelmans aus Libanios unterrichtet André Tibal, *Inventaire des manuscrits de Winckelmann déposés à la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1911, 129.

³⁹ W. Spoerri in: *Lexikon der alten Welt*, a.a.O., 1724.

⁴⁰ Vgl. den Überblick über die Forschungsgeschichte von Foerster — Müncher in: *Realencyclopädie*, a.a.O., 12, 1925, 2545 ff.

⁴¹ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 277.

⁴² Karl Gerth in: *Realencyclopädie*, a.a.O. Supplementband 7, 1956, 731.

⁴³ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 343 = Senff, a.a.O., 332.

⁴⁴ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 425.

Kunstentwicklung vorangehend lediglich in einem Satze, nämlich im Zusammenhang mit Alexander Severus, gedacht worden war⁴⁶). Erst der dritte Paragraph gibt Veranlassung zu Reflexionen, welche weniger nach vorwärts weisen (trotz der Vokabel „durch Ausrottung der Abgötterei“⁴⁶) als vielmehr auf die antike Vergangenheit zurückblicken: Der Kaiser erhält Lob, weil er „im Reiche der Wissenschaften aufzuhelfen“ suchte und Athen aufs neue zum geistigen Zentrum werden ließ⁴⁷; die „vier großen Kirchenväter“ Gregor von Nazianz, Gregor von Nyssa, Basileios und Johannes Chrysostomos, deren Schriften während seiner Bibliothekarstätigkeit in Nöthnitz bei Dresden in den Jahren 1748 bis 1754⁴⁸ zu Winckelmanns Lektüre gehört hatten,⁴⁹ werden als außerordentliche Talente bezeichnet,⁵⁰ wobei der folgende Satz deutlich werden läßt, in welchem Sinne diese Hervorhebung zu verstehen ist: „Damals wurde noch nicht wider die Werke der Kunst gewüthet“.⁵¹ Ja, Winckelmann geht sogar noch weiter: Indem „gedachte heilige Väter die Beredsamkeit und die Schönheit der Sprache nach einem großen Verfall wiederum in die Höhe gebracht, so daß sie dem Plato und dem Demosthenes zur Seite stehen können und alle heidnischen Skribenten ihrer Zeit gegen sich verdunkeln, so wäre es nicht unmöglich gewesen, daß in der Kunst ein gleiches geschehen können“.⁵² Dieser so hoffnungsvollen Situation im Osten werden die „barbarischen“⁵³ Zustände im gleichzeitigen Rom gegenübergestellt.

„Von der Kunst findet sich nach Konstantins Zeit weiter nicht viel Nachricht“, heißt es im folgenden,⁵⁴ womit angedeutet wird, worauf der Autor seine Aussagen über die byzantinische Kunst und ihre geschichtliche Umwelt gründet: Abgesehen von einigen Stücken, die nach Rom gelangt waren und verhältnismäßig ausführlich behandelt werden, standen die Texte der byzantinischen Historiker und Lexikographen zur Verfügung neben den neuzeitlichen Materialsammlungen der Montfaucon (1655—1741),⁵⁵ Banduri (1670—1743)⁵⁶ und Fabricius

⁴⁵ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 325 — Senff, a.a.O., 329.

⁴⁶ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 — Senff, a.a.O., 332.

⁴⁷ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 343 — Senff, a.a.O., 332.

⁴⁸ Rehm in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 36.

⁴⁹ Rehm in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 4, 1957, 491 f.

⁵⁰ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 — Senff, a.a.O., 332.

⁵¹ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 (in der Ausgabe Senffs, a.a.O., 332 fehlt der Satz).

⁵² Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 345 = Senff, a.a.O., 332.

⁵³ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 = Senff, a.a.O., 332.

⁵⁴ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 = Senff, a.a.O., 333.

⁵⁵ Bernardus de Montfaucon, *Diarium Italicum*, Paris, 1702.

⁵⁶ Anselmo Banduri, *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae*, 2 Bde., Paris, 1711.

(1668—1736)⁵⁷ und den Kommentaren der Brüder Valesius (zu Ammianus Marcellinus⁵⁸) und Nicolaus Alemannus (zu Prokops „*Historia arcana*“⁵⁹); keiner dieser Gelehrten war mit klassizistischen Scheuklappen behaftet, aber keiner vermochte auch gemäß dem Geschichtsbild seiner Zeit das oströmische Kaisertum anders zu sehen denn als Appendix des römischen.⁶⁰ Verwundern muß dagegen, daß Winckelmann die im Zeitalter der Antiquarians⁶¹ umfangreich gewordene archäologische Reiseliteratur, die ihm sehr wohl bekannt war,⁶² kaum heranzog; der Anmerkungsapparat nennt lediglich den Engländer Breval.⁶³

Solche Quellen unterstützten die retrospektive Betrachtungsweise Winckelmanns: „Die Statuen der Götter“ wurden „zerschlagen“⁶⁴ — in Konstantinopel, in Griechenland, in Rom; daß an ihre Stelle Neues trat, bleibt jedoch unerwähnt: Von der Bautätigkeit unter der Regierung Justinians werden lediglich das berühmte, von den Kreuzfahrern zerstörte Reiterstandbild des Kaisers⁶⁵ sowie die von der Stadt Konstantinopel gesetzte Porphyrsäule der Theodora⁶⁶ genannt, von deren Figuren man sich, wie der Verfasser auf Grund von Alemannus' *Anecdota* — Kommentar⁶⁷ zu erzählen wisse, nach den bekannten Mosaiken zu San Vitale in Ravenna⁶⁸ eine Vorstellung bilden könne.⁶⁹ Gesehen hat Winckelmann diese Kunstwerke niemals; denn obgleich er auf seiner Fahrt nach Wien,

⁵⁷ *Bibliotheca Graeca*, 14 Bände, Hamburg, 1705—1728 (zitiert nach Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl., München, 1952, 5; von mir benutzt in der Ausgabe: Ioannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. 4 bzw. Ed. nova cur. Gottlieb Christophus Harles, 1—12, Hamburg, 1790—1809). Vgl. auch Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 53, 310, 357.

⁵⁸ *Ammiani Marcellini Rerum gestarum qui de XXXI supersunt, libri XVIII, emendati ab Henrico Valesio. Ed. 2., cui Hadrianus Valesius... Observations... adjecit*, Paris, 1681.

⁵⁹ Nachgedruckt in: Procopius, rec. Guilielmus Dindorfius, 3, Bonn 1838, VII ff., und noch heute wichtig (Berthold Rubin, *Procopius von Kaisareia*, Stuttgart, 1954, 2).

⁶⁰ Bezeichnenderweise begann selbst Banduri, der von der Genannten am wenigsten der Antike verhaftet war, seine bis auf den letzten Paläologen geführten numismatischen Studien mit Decius ('Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικόν λεξικόν a.a.O., 2, 1927, 906).

⁶¹ Arnaldo Momigliano, *Contributo alla storia degli studi classici*, Rom, 1955, 67 ff.

⁶² Erinnert sei nur an die mehrfache Erwähnung Richard Pocockes in der Korrespondenz: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 374, 423, 436, 609 (über Pococke-Exzerpte); 2, 41; 3, 187 und 309, oder die Nennung von Spon und Wheler in: *Werke*, a.a.O., 1, 135 (Johann Joachim Winckelmann; *Kleine Schriften und Briefe*, hgg. von Wilhelm Senff, Weimar, 1960, 86).

⁶³ Der Katalog des Britischen Museums (British Museum. *General Catalogue of printed books*, 26, Reprint London 1965, 544) verzeichnet zwei Titel: John Durant Breval, *Remarks on several Parts of Europe*; relating chiefly to the history, antiquities and geography of those countries through which the author has travel'd, 2 Bde., London, 1726, und: *Remarks on several Parts of Europe*, relating chiefly to their antiquities and history. Collected upon the spot in several tours since the year 1723, 2 Bde., London 1736.

⁶⁴ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 — Senff a.a.O. 333.

⁶⁵ Rodolphe Guiland, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, 2, Berlin, 1969, 41.

⁶⁶ Assunta Nagel in: *Realencyclopädie*, a.a.O., 2. Reihe, 10. Halbband, 1934, 1791.

⁶⁷ Dindorfius, a.a.O., 395 und 428.

⁶⁸ Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, 1, Berlin, 1960, 92 f. mit Tafel 7 und 9.

⁶⁹ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 358 — Senff, a.a.O., 335.

⁷⁰ Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 126.

die seine letzte werden sollte, „die angenehme Küste des Adriatischen Meeres durchreisen, auch zugleich Perugia und Ravenna besehen“ wollte,⁷⁰ vermied er dann doch den Abstecher und wählte die direkte Straße Rom — Loretto — Bologna — Venedig.⁷¹ Sein Zitat⁷² weist indessen aus, daß er Prokops Schrift „*De aedificiis*“ gekannt hat. Er wußte also von der Hagia Sophia und all den anderen Kirchenbauten⁷³; wenn er sie dennoch unerwähnt ließ, sind von daher Rückschlüsse auf seine kunsthistorische Konzeption ebenso wie auf sein Geschichtsbild zu ziehen.

Dieser Eindruck wird durch die wenigen Notizen der „*Geschichte der Kunst des Altertums*“, die sich auf die zentrale byzantinische Epoche beziehen, vollauf bestätigt. So gelten dem von abendländischen Geschichtsschreibern⁷⁴ berichteten Raub römischer Kunstschatze durch Kaiser Konstans II. im Jahre 663⁷⁵ aufmerksame Reflexionen. Die Nachrichten über antike Statuen in Konstantinopel, welche Georgios Kedrenos, Niketas Choniates, Michael Glykas vermitteln, werden sorgfältig gesammelt und unkritisch⁷⁶ dargeboten; die Folgen der lateinischen Eroberung sind Winckelmann bekannt und werden von ihm — in gewisser Hinsicht sogar einseitig übertrieben⁷⁷ — dargestellt. Aus eigener Kenntnis endlich erwähnt er die Miniaturen des Codex Vaticanus Graecus 699 zur „*Topographia Christiana*“ des Kosmos Indikopleustes⁷⁸ als Dokument dafür, „daß die Kunst sich in späteren Zeiten länger unter den Griechen als in Italien und in Rom erhalten“⁷⁹. Damit aber sei er „in der Geschichte der Kunst schon über ihre Grenzen gegangen“, indem er ihren Untergang betrachtete⁸⁰; die Parallelität zu der Denkweise Gibbons, der in der „*Geschichte von der Abnahme und dem Fall des römischen Reichs*“ „das größte und furchtbarste Schauspiel der Geschichte der Menschheit“⁸¹ erlebte, ist offenkundig.

1767 folgten der „*Geschichte der Kunst des Altertums*“ die „*Monumenti antichi inediti*“ („Denkmale der Kunst des Altertums“ in der

⁷¹ Justi, a.a.O., 3, 2. Aufl., 1898, 373 f.; Arthur Schulz, *Winckelmann und seine Welt* Berlin, 1962, 106. Vgl. auch die Straßenkarten in: F. W. Putzger, *Historischer Schulatlas* Große Ausgabe, 50. Aufl. von Max Pehle und Hans Silberborth, Bielefeld, 1931, 76 ff.

⁷² Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 358 Anm. 2 (die Anmerkung ist in Senffs Ausgabe nicht aufgenommen worden).

⁷³ Ausgabe von Dindorfius, a.a.O., 173 ff.

⁷⁴ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 359 (die Anmerkung mit den Quellenangaben fehlt, in Senffs Ausgabe).

⁷⁵ Zur Sache vgl. Ferdinand Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom V. — XVI. Jahrhundert*, 1.—6. Buch, hgg. von Waldemar Kampf, Tübingen, 1953, 308 ff.

⁷⁶ Vgl. die Annotationen von Amoretti, Fea, Meyer in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 361 ff.

⁷⁷ Meyer in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 363 Anm. 1.

⁷⁸ *Codices Vaticani Graeci*, 3, rec. Robertus Devreese, Vatikanstadt, 1950, 177.

⁷⁹ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 364 (der Passus fehlt bei Senff a.a.O., 336).

⁸⁰ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 365 = Senff, a.a.O., 336.

⁸¹ Eduard Gibbon, *Geschichte des Verfalls und Untergangs des römischen Reichs*, deutsche Ausgabe, 19, Leipzig, 1806, 242.

deutschen Ausgabe ⁸²), die nicht in historischer, sondern in systematischer Ordnung ihren Stoff darbieten und allein dadurch der antiquarischen Betrachtung stärker verhaftet sind als das vorangegangene Meisterwerk,⁸³ aber auch Gelegenheit boten, diesem gegenüber notwendig gewordene Korrekturen vorzunehmen.⁸⁴ Doch ungeachtet des andersartigen Zweckes und der andersartigen Disposition war der Autor genötigt, einen historischen Abschnitt einzufügen, der sich verständlicherweise in weitem Ausmaße auf die Darlegungen in der „*Geschichte der Kunst*“ gründete. Die erforderliche Raffung des Stoffes hat die byzantinische Entwicklung auf engem Raum zusammengedrängt; trotzdem finden sich einige bemerkenswerte, da neuartige, Wertungen.

So wird die Verlegung der Hauptstadt durch Konstantin als ein für die Kunstentwicklung überaus förderliches Ereignis gepriesen: „Hier war“ die Kunst „ihrem heimatlichen Boden näher, gelangte aufs neue zu einiger Stärke und erwachte wieder, indem die Künstler eine günstige Gelegenheit hatten, sehr viele Wunderwerke großer Meister zu sehen, welche bis auf jene Zeit in Griechenland geblieben und endlich nach Konstantinopel gebracht waren.“⁸⁵ Es folgen die Angaben der bereits für die „*Geschichte der Kunst*“ herangezogenen Kedren-Stelle,⁸⁶ ohne daß konkretisiert würde, in welchen Leistungen Winckelmann die Präsenz der klassischen Werke nachwirken sah. Denn die näher gekennzeichneten Statuen und Säulen der „ersten byzantinischen Kaiser“ werden als ein zusätzlicher Beweis dafür genannt, „daß die Kunst unter den Griechen damals mit glücklicherem Erfolge betrieben worden war als in Rom, das bereits von barbarischen Völkern verwüstet worden war“.⁸⁷ Unter solchem Gesichtswinkel wird auch die Kosmas-Handschrift betrachtet als Zeugnis eines gewissen zierlichen, nach dem Muster des Altertums geformten Stils in der Zeichnung, der „sich unter den Griechen bis zu den Zeiten Kaiser Justinians“ erhalten habe.⁸⁸ „Diese letzten Werke der Kunst, welche ihrer würdig sind“, werden nach einer Formulierung des Autor περι ὑψους ⁸⁹ (bei Winckelmann noch Longin genannt ⁹⁰) mit der untergehenden Sonne verglichen, „von welcher zwar nicht die vorige

⁸² Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 1825, 1.

⁸³ Irmscher, *Winckelmann und die Altertumswissenschaft*, a.a.O., 18.

⁸⁴ Holtzhauer in: Winckelmann, *Werke in einem Band*, a.a.O., XLIV.

⁸⁵ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 259.

⁸⁶ Georgius Cedrenus, ab Immanuele Bekkero emendatus, 1, Bonn 1838, 564.

⁸⁷ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 260.

⁸⁸ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 260.

⁸⁹ *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, neu bearb. von Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg, Otto Prinz, München, 1963, 305 f.

⁹⁰ Über eine frühere Berührung Winckelmans mit diesem Text vgl. Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 229.

Stärke, aber doch die Größe beim Untersinken übrigbleibe".⁹¹ Weit entfernt davon, die Eigenständigkeit und Eigenart der byzantinischen Kunst zu erkennen, gelangen doch Winckelmann erste Einsichten in das Wesen der Kunst der Spätantike,⁹² deren zentralen Schauplatz Konstantinopel er freilich ebenso wenig gesehen hat wie das klassische Hellas,⁹³ obgleich ihm seine zahlreichen Verbindungen mehrfach die Chancen einer Reise⁹⁴ und fast zu jeder Zeit die Möglichkeit, Auskünfte einzuholen, eröffneten!

Fassen wir die Ergebnisse, die sich abzeichneten, zusammen! Winckelmann hat in seinem Studien- und Werdegang sich eine umfassende Vertrautheit mit den Teilen der byzantinischen Literatur geschaffen, die damals (und noch heute) ins Blickfeld des klassischen Altertumswissenschaftlers fielen.⁹⁵ Dagegen war er weit davon entfernt, in dem Staat von Byzanz eine selbständige historische Potenz zu erkennen; vielmehr teilte er in dieser Hinsicht die Auffassungen seiner Zeit über Byzanz als das Verfallsstadium des römischen Reiches. Bezüglich der spätantiken Kunst gelangte er zu Ansätzen einer unabhängigen Urteilsbildung.⁹⁶ Seine von aufklärerischem Rationalismus durchdrungene Ästhetik und seine im vollen Sinne historische Kunstbetrachtung vermögen auch heute noch beim Studium der byzantinischen Kunst Hilfe zu leisten.

⁹¹ Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 261 ~ Auctor, *περὶ ὕψους*, 9, 13 (*Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους*. *De sublimitate libellus*, ed. Otto Jahn, 4. ed. Ioannes Vahlen, Leipzig 1910, 22).

⁹² Dazu etwa Rodenwaldt a.a.O. 84: „Die geschichtlichen Bande, die gerade diese Epoche“ (die Spätantike) „mit der Antike verbinden, sind stärker als die Beziehungen zum Mittelalter“.

⁹³ Irmischer, a.a.O., 14.

⁹⁴ Dazu die Belege in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 443 (vom 1. Januar 1759: Plan einer Reise „nach Neapel und womöglich nach Griechenland, dem Archipelagus und Konstantinopel“); 2, 203 (vom 19. Februar 1762: „Stosch ist mit dem englischen Minister Granville nach Konstantinopel gegangen“; dazu noch Johann Joachim Winckelmann, *Kleine Schriften*, Vorreden, Entwürfe, hgg. von Walther Rehm, Berlin, 1968, 247 und 492), 209, 212, 238 (Bekanntschaft mit Edward Wortley Montagu), 241, 243 f., 249, 280, 303 (Bekanntschaft mit Frederik Calvert, Lord of Baltimore), 306; 3, 35, 39, 41, 48, 52, 137, 268 (Bekanntschaft mit Pierre-Auguste Guys), 301 (Riedesel drängt zur gemeinsamen Reise), 308, 319, 336, 423, 434, 608 (Register mit weiteren Belegen).

⁹⁵ Außer den Kirchenvätern und den obengenannten Autoren sind das Julianus Apostata (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 57), Nonnos (Eiselein in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 1, CXXV), Simplicios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 395), Theodoros Studites (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 51), Photios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 395; 4, 161), Konstantin Porphyrogenetos (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 400; 2, 124), Suidas (die Suda; Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 4, 18), die Griechische Antiplogie (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 105 und 110; 4, 18), Tzetzes (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 89 f.), Eustatios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 55), Planudes (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 303).

⁹⁶ In bezug auf die antike Kunst dagegen war ihm die völlige Emanzipation von den Auffassungen der Epoche gelungen, insofern er an die Stelle der „Wiedergeburt Roms in Paris“ den direkten Weg zu den Griechen treten ließ (Horst Rüdiger, *Geistige Arbeit* 3, 1936, Nr. 15, 3 f.).

ZUR FRAGE DER SLAVENANSIEDLUNGEN AUF DEM PELOPONNES

J. KARAYANNOPULOS
(Thessaloniki)

1. Die Slaven auf dem Peloponnes, d.h. die Frage nach der Zeit ihrer Ansiedlungen auf der Halbinsel und nach dem Ausmaß, das diese Ansiedlungen nahmen, ist eins der Themata der byzantinischen Geschichtsforschung, das am meisten diskutiert wurde und noch heute diskutiert wird.

Wir wollen hier kurz die diesbezüglichen Hauptquellen in der zeitlichen Reihenfolge prüfen. Dadurch hoffen wir eine objektive und nach Möglichkeit sichere Vorstellung von dem Verlauf dieser Ereignisse geben zu können.

2. Die erzählenden Quellen des 6. Jh., mit denen wir unsere Aufgabe beginnen, sind bereits nach allen Richtungen untersucht und geprüft worden. So werden wir sie nur kurz erwähnen, die Problematik ersichtlich machen, die sie bieten, und die Ergebnissé darlegen, zu denen die objektive Forschung gekommen ist.

Auskünfte über die Avareneinfälle, an denen bekanntlich auch Slaven beteiligt waren, geben uns folgende Autoren: Menander, Euagrius, Johannes von Ephesos, Johannes Biclarensis, Theophylaktos Simokates und Isidor von Sevilla, die alle um die Wende vom 6. zum 7. Jh. schreiben.

Keine dieser Quellen erwähnt den Peloponnes; alle — außer Theophylaktos, der sich ausdrücklich auf die Nordprovinzen des Reiches in Europa bezieht — sprechen von Einfällen in Hellas oder Graecia.¹

Es erhebt sich also die Frage, was Hellas bzw. Graecia hier bedeutet. Ist damit auch der Peloponnes gemeint oder nur das heutige Zentral- und Nordgriechenland?

¹ Menandros, *Excerpta de Leg. I.*, Berlin, 1903, S. 208—209 (C. de Boor). — Evagrius HE. 6.10 (S. 228, J. Bidez—L. Parmentier). — Johannes von Ephesos bei L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle*, „Byzantion“, 4 (1929), 156—7. — Johannes Biclarensis, S. 215.24 (Th. Mommsen, MGH. Auct. Ant. XI, 2). — Theoph. Simocattes, passim (C. de Boor). — Isidorus von Sevilla S. 479.5 f. (Th. Mommsen, MGH. Auct. Ant. XI, 2).

Nach vielen Diskussionen und Auseinandersetzungen ist die moderne Forschung doch zu dem Ergebnis gekommen, daß die avaro-slavischen Einfälle im 6. Jh. auf keinen Fall über die Grenzen des heutigen Zentralgriechenland hinausgingen. A. Bon, der wegen seiner Objektivität von den slavischen Historikern besonders gelobt wird,² drückt diesen Schluß folgendermaßen aus: „Keiner von diesen Texten erwähnt den Peloponnes. Alle sprechen nur von Hellas, das lediglich den Nordteil der Balkanhalbinsel oder Zentralgriechenland bezeichnen kann“³.

Doch neulich versuchte P. Charanis zu beweisen, daß der Ausdruck Hellas in den Autoren des 6.—8. Jh. auch das heutige Griechenland bedeutete; er umfaßte also auch den Peloponnes.⁴

Die Schlüsse von P. Charanis nahm P. Lemerle auf, und in einem Aufsatz vom Jahre 1963 schrieb er: „Es ist nicht mehr möglich, außer einzelnen Fällen, die Bedeutung des Terminus Hellas auf den Balkan, Makedonien und Thrakien zu beschränken“.⁵ Doch sind die Schlüsse des Charanis nicht so sicher. Zunächst unterscheidet er seine Quellen nicht in primäre und in sekundäre. Wenn er es getan hätte, hätte er leicht gesehen, daß eine große Anzahl der von ihm angeführten Quellen ihre Bedeutung verlieren, denn sie wiederholen einfach die Quellen, aus denen sie schöpfen.

Zweitens machen die Zeugnisse, die er anführt, die schon bekannte Tatsache klar, daß der Terminus Hellas nicht nur mal eine breitere und mal eine engere Bedeutung in dieser Zeit hatte, sondern und vor allem, daß es nicht leicht, ja fast unmöglich ist, festzustellen, welche Bedeutung dieser Terminus in jedem konkreten Fall hat.

Unser Unvermögen also festzustellen, was genau in jedem Fall der Terminus Hellas darstellt, macht die Zeugnisse des 6. Jh. als Zeugnisse für die Ansiedlung oder nicht-Ansiedlung der Slaven auf dem Peloponnes jener Zeit ungenügend.

Folglich können alle Behauptungen, die von einer slavischen Besetzung des Peloponnes noch im 6. Jh. sprechen, in den zeitgenössischen Quellen keine sichere Stütze finden.

3. Gehen wir nun zu den Quellen des 7. und 8. Jh. über! Zunächst haben wir da den anonymen Verfasser der Vita S. Demetrii⁶. Der uns

² G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*³, München, 1963, S. 77 A. 2.

³ A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, S. 32.

⁴ P. Charanis, *Hellas in the Greek Sources of the VIth, VIIth and VIIIth centuries*, in *Late classical and medieval studies in honor of A. M. Friend Jr.*, 1955, S. 161—176.

⁵ P. Lemerle, *La Chronique dite de Monemvasie*, „Revue des études byzantines“, 21 (1963), 13.

⁶ G. Moravcsik, *Byzantinoturcica I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türken- u. ölfker*², Berlin, 1958, S. 352. P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii*, BZ, 45 (1953), 359: die Jahre 678—680.

hier interessierende zweite Teil dieser Vita gehört ins Ende des 7. oder an den Anfang des 8. Jh. und erzählt die Ereignisse vom ersten Viertel bis fast zum Ende des 7. Jh. Hierin wird berichtet: „In der Zeit des Bischofs Johannes von Thessaloniki erhob sich das slavische Volk, eine ungeheure Masse, bestehend aus Droguriten, Sagudaten, Velegeziten, Vainiten, Versiten und anderen. Sie stellten Einbäume her und eroberten ganz Thessalien (= Makedonien) und die naheliegenden Inseln, die Inseln von Hellas, aber auch die Kykladen, ganz Achaia und Epiros, den größten Teil Illyricums und einen Teil Asiens, und sie entvölkerten sehr viele Städte und Provinzen...“⁷

Trotz der verblüffenden Eindeutigkeit der Erzählung stimmen die Tatsachen nicht ganz mit der Quelle überein. Wir besitzen Gegenbeweise.

Unser Biograph berichtet, wie wir sahen, die Slaven hätten mit ihren Einbäumen die griechischen Inseln erobert. Vasmer, der diese Auskunft für bare Münze genommen hat, kommt logischerweise zu folgendem Schluß: „Ausdrücklich von den Kykladen ist die Rede anlässlich eines Zuges slavischer Seeräuber auf ihren Einbäumen in den Acta S. Demetrii. Daß von diesen Angreifern ein Teil sich auf den Inseln festsetzte und zurückblieb, zeigen die folgenden Spuren in Ortsnamen“⁸.

Muß man da nicht den Eindruck gewinnen, die Ansiedlung der Slaven auf den griechischen Inseln sei schon bewiesen? — Indes, die Enttäuschung läßt nicht lange auf sich warten.

Zunächst konnte Vasmer nur 5 von den vielen Inseln der Ägäis, die nach der Quelle den Sturm der Slaven über sich ergehen lassen mußten, benennen, auf denen *eventuell* slavische Spuren nachzuweisen wären. Es sind dies die Inseln Euböa, Andros, Tenos, Skyros, Ägina und Hydra. Wollen wir uns kurz vor Augen führen, was Vasmer zu jeder einzelnen von diesen Inseln bemerkt:

Zu Andros: „Als slavisch könnte hier der Ortsname Zaganiari verdächtig werden. Er erinnert an Skr. zagòniti se = sich stürzen. Ich kann aber einen dazu passenden Ortsnamen in den südslavischen Ländern nicht feststellen“.⁹

Zu Hydra: „Hier könnten als Slavenspuren aufgefaßt werden zwei Ortsnamen...“¹⁰

⁷ Acta S. Dem. II. 1 = PG, 116, 1325 A.

⁸ M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*. Berlin, 1941, S. 110.

⁹ M. Vasmer, *Slaven*, S. 112.

¹⁰ M. Vasmer, *Slaven*, S. 128.

Zu Ägina : „Auf dieser Insel, wo ich sonst keine slavischen Spuren finden kann, erscheint mir das (= Annahme von der Anwesenheit der Slaven) gewagt“.¹¹

Zu Skyros : „Die Anwesenheit von Slaven ist aber aufgrund dieses einen Wortes nicht mit Sicherheit zu erweisen“.¹²

Zu Tenos : „Hier kann eine sichere Spur der slavischen Invasion nicht nachgewiesen werden“.¹³

Das Ergebnis ist klar : Die Auskünfte der Vita S. Demetrii über die slavischen Invasion auf den Inseln sind zumindest stark übertrieben.

Nun ist ja auch das Märchen von der Seetüchtigkeit der Altslaven zwar sehr verbreitet, es dürfte aber doch durch die Angaben Konstantin Porphyrogenetos' über die Fahrt der Russen bis nach Kpel¹⁴ stark an Glaubwürdigkeit verloren haben. Die Slaven konnten auf ihren Einbäumen die Flüsse befahren, an der Küste entlangrudern, über kleine Strecken auch auf dem Meere fahren, wie z.B. über den korinthischen Golf oder vom Festland nach Euböa, aber längere Seestrecken haben sie damit nicht bewältigt. Seefahrer wie die Wikinger, die Normannen oder Griechen sind die Slaven nie geworden.

Die angebliche slavische Invasion auf den Inseln beschränkte sich also, wenn sie überhaupt stattgefunden hat, auf flüchtige Einfälle auf der Küste sehr nahe liegenden Inseln. Nur auf Euböa stellt Vasmer 19 slavische Ortsnamen fest, von denen — seiner Meinung nach — 10 wohl als sicher auf slavischer Herkunft deutend angenommen werden dürften.¹⁵ Aber diese Insel liegt der Küste so nahe, daß sie eher als eine Verlängerung bzw. ein Vorsprung des Festlandes betrachtet werden könnte.

Aus der Vita S. Demetrii können wir also folgendes entnehmen : 1) es fanden wiederholt Einfälle der Slaven statt, die sich langsam nach Süden vorschoben ; 2) diese Einfälle waren von großen Plünderungen und Verwüstungen begleitet.

Wir können nämlich doch wohl nicht gut die Lieblingsidee der griechischen und auch einzelner ausländischer Gelehrten annehmen : die slavische Invasion wäre friedlich und ohne weitere Zwischenfälle vor sich gegangen. Die Vita S. Demetrii drückt sich diesbezüglich sehr eindeutig aus : „καὶ ἀοικήτους πλείστας πόλεις καὶ ἐπαρχίας ποιῆσαι“.

Aber auch die archäologischen Funde bestätigen diese Annahme. Bei den Ausgrabungen des Jahres 1929 in Süd-Thessalien wurde eine

¹¹ M. Vasmer, *Slaven*, S. 123.

¹² M. Vasmer, *Slaven*, S. 113.

¹³ M. Vasmer, *Slaven*, S. 113.

¹⁴ Konst. Porph., *De adm. imp.* c. 9 (S. 56 ff., G. Moravcsik—R. J. H. Jenkins²).

¹⁵ M. Vasmer, *Slaven*, S. 110—112.

ganze Stadt aufgedeckt, die in den vierziger Jahren des 7. Jh. (genauer : nach dem Jahre 641) zerstört worden war.¹⁶ In diese Zeit muß also auch die erste feste Ansiedlung der Slaven in dem Gebiet südlich von Makedonien gesetzt werden.

Die byzantinische Regierung reagierte darauf sehr rasch : sie berief das maritime Thema der Karabisianer in die griechischen Gewässer¹⁷ und beeilte sich darüber hinaus, auf dem bedrohten Gebiet ein festes militärisches Kommando einzurichten, das unter dem Namen des Themas Hellas bekannt ist und dessen erste Erwähnung in das Jahr 695 fällt.¹⁸

Die Errichtung eines Themas bedeutet, wie Ostrogorsky sehr zutreffend bemerkt hat, das Bestehen einer faktischen Gewalt über das Gebiet des neuen Themas.¹⁹ Die Einrichtung des Themas Hellas bedeutet somit die Unterwerfung oder Vertreibung der großen Masse der Slaven, die sich in Thessalien niedergelassen hatte.

Das hat aber zur Folge, daß das Eindringen der Slaven in den Peloponnes auf dem Weg über Attika verhindert wurde. Und tatsächlich hat Vasmer in Attika nur 5 Ortsnamen als sicher auf slavischen Ursprung zurückgehend feststellen können. Die übrigen 13 sind entweder albanoslavisch oder auch griechisch.²⁰ S. Lampros und K. Amantos versuchten sogar nachzuweisen, daß auch diese 5 Ortsnamen nicht auf die Slaven direkt, sondern auf albanische Vermittlung zurückzuführen seien.²¹

Auf den Peloponnes kamen also die Slaven auf dem Wege über Ätolien und das ist der Grund, weshalb die Gebiete von Patras und Ägion verhältnismäßig viele slavische Ortsnamen aufweisen.²²

Dieses Vordringen der Slaven erfolgte — wie schon bemerkt — sicher nicht auf friedlichem Wege. Andererseits müssen wir aber auch bedenken, daß die unorganisierten und von den Strapazen der langen Wanderungen erschöpften slavischen Massen nicht imstande waren, auch nur eine einzige größere Stadt einzunehmen. Wir haben mindestens kein diesbezügliches Zeugnis. So breiteten sie sich auf dem flachen Land in den Gebieten aus, die am dünnsten bevölkert waren, d. h. in Achaia und Elis-Triphylia.

¹⁶ G. Soteriu, *ΑΙ Χριστιανικαί Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας*, 'Αρχαιολ. 'Εφημερίς, Athen 1929, S. 8.

¹⁷ *Acta S. Dem.* II. 5 = PG. 116, 1369 C.

¹⁸ Theoph. Chron. S. 368.20—21 (C. de Boor). Nikeph. S. 38.I—2 (C. de Boor). Erste Erwähnung im Jahre 695.

¹⁹ G. Ostrogorsky, *Geschichte* 3, S. 157.

²⁰ M. Vasmer, *Slaven*, S. 120—123.

²¹ Sp. Lambros, 'Η ὀνοματολογία τῆς Ἀττικῆς καί ἡ εἰς τὴν χώραν ἐποίκησις τῶν Ἀλβανῶν, 'Ἐπετηρίς Παρνασσῶ, I (1897), 156—192. — K. Amantos, „Ἐλληνικά“, I (1928) 184. — Vgl. P. Phurikis, Συμβολή εἰς τὸ τοπωνυμικόν τῆς Ἀττικῆς, „Ἀθηνᾶ“, 41 (1929) 77—178 und 42 (1930) 111—136. — I. Sarris, Τὰ τοπωνύμια τῆς Ἀττικῆς, „Ἀθηνᾶ“, 40 (1928) 117—160.

²² M. Vasmer, *Slaven*, S. 128—140.

Die verhältnismäßig dünne Besiedelung dieser Gebiete ist dadurch bedingt, daß sie erstens Angriffen aus dem Westen ausgesetzt waren und zweitens daß sie häufig von schweren Erdbeben heimgesucht wurden.²³

Unter solchen Umständen konnten sich die Slaven in diesen Gebieten niederlassen.

Aber wie reagierten die einheimische Bevölkerung und die lokalen Behörden darauf? Darüber haben wir keine Quellenzeugnisse und müssen uns deshalb mit Hypothesen begnügen. Mit der Bevölkerung konnte es ziemlich rasch zu einem verhältnismäßig befriedigenden *modus vivendi* kommen, da — wie wir gesehen haben — kein Mangel an Boden bestand. Die Behörden achteten nur darauf, daß die neuen Ansiedler regelmäßig ihre Steuern entrichteten. Und auf dem Gebiet der Steuereintreibung dürfte wohl auch der eigentliche Streitpunkt zwischen den Slaven und den Behörden liegen.

Die Slaven konnten sich aber, solange sie sich auf dem flachen Lande befanden, gegen die organisierte Macht des Reiches nicht wehren. Deshalb und weil wohl neue Einwanderer kamen, begannen sie sehr bald sich auf die gebirgigen Gegenden Achaïas zurückzuziehen und in das arkadische Plateau vorzurücken, wo sie in einem nahezu unabhängigen Zustande leben konnten. Ein Grund für diesen Drang der Slaven nach diesen gebirgigen Gegenden war wohl auch dadurch gegeben, daß sie vorwiegend Hirten waren. So haben die Slaven in den ersten Jahren des 8. Jh. Arkadien und Lakonien überschwemmt und sich dort ansässig gemacht.

Nach dem Gesagten dürften also die slavischen Niederlassungen auf den Peloponnes erst gegen Ende des 7. Jh. begonnen haben.

Man hatte aber eine Quelle herangezogen, nach der die Slaven schon im ersten Viertel des 7. Jh. in Kreta und auf anderen Inseln eingefallen sein sollen.

Die genannte Quelle ist eine anonyme syrische Schrift aus dem 8. Jh., herausgegeben von J.P.N. Land in seinen *Anecdota Syriaca* im Jahre 1862. Sie trägt dort den Titel „*Liber Chalifarum*“. Nach Land sind uns mit dieser Quelle Fragmente des Werkes des Thomas Presbyter aus dem 7. Jh. erhalten.

Was steht nun eigentlich in dieser Quelle? „anno 934 (A.D. 623) *sexcentesimo vicesimo tertio Slavi Cretam caeterasque insulas invasere; atque illic pii viri Kenes rinenses comprehensi sunt, quorum fere viginti*

²³ Angriffe der Vandalen: A. Bon, *Péloponnèse*, S. 14, 17 u. A. 6.
Erdbeben: A. Bon, *Péloponnèse*, S. 13, 15 u.A. 3, 17. — V. Grumel, *La Chronologie*, Paris, 1958, S. 478.

interfecti²⁴ . . .“ . Das ist eine klare Auskunft, aufgrund deren Vasmer logischerweise zu der Annahme kam, daß dieser Angriff auf Kreta nur von einem durch die Slaven besetzten Peloponnes ausgehen konnte.²⁵ Vasmer fügt außerdem hinzu, es habe bis jetzt kein Gelehrter die Glaubwürdigkeit dieser Quelle in Abrede gestellt, weder Šišmanov noch Rohde, Vasiliev, Ensslin oder Schmid.²⁶

Der Grund dafür, daß diese Quelle unangefochten blieb, dürfte aber wohl darin liegen, daß ihre Veröffentlichung nicht leicht zugänglich ist. Tatsächlich begnügen sich all die genannten Wissenschaftler mit einem Verweis auf Gutschmid, der die Gelehrtenwelt als erster auf diese Quelle aufmerksam machte. Dabei würde ein einziger flüchtiger Blick auf diese Quelle ihre Glaubwürdigkeit ganz erheblich erschüttern.

Zunächst bezeichnet Land selbst den Anonymus als einen homo stultissimus, also als einen recht einfältigen Menschen und er hält die Quelle für wertvoll nur insofern sie Fragmente des Thomas Presbyter enthält. Stimmt das aber auch? — Land sagt nur: „nisi fallor“.²⁷

Schon das allein genügte um uns dieser Quelle gegenüber äußerst skeptisch zu machen; aber darüber hinaus legt sie auch selbst Zeugnis ab für ihre Qualität. Sie erzählt nämlich: „anno 934 (A.D. 623) sexcenticesimo vicesimo tertio obiit Chosroes, qui totam terram subegerat et quadraginta annos regnaverat“.²⁸ Wir müssen jedoch dazu sagen: Chosroes starb nicht 623, sondern erst 628.

Gehen wir weiter: „anno 640 (A.D. 329) trecentesimo undetricesimo diebus Juliani regis gentilis Eustathius contra ecclesiam surrexit. Hic a Christo nato annis 330 distat“.²⁹ Julian aber regierte 361—363.

Lesen wir weiter!: „Exinde in regno Theodosius minor surrexit, Arcadii filius, a quo convocata synodus 220 (episcoporum) Nestorium ex ecclesia excommunicavit et Atticum in eius locum instituit“.³⁰ Atticus war aber nicht der Nachfolger des Nestorius sondern sein zweiter Vorgänger.³¹

Solche und ähnliche Fehler finden sich fast in jeder Zeile. Nun überliefert uns derselbe Anonymus auch Excerpta aus einem nicht erhal-

²⁴ J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, Lugduni Batavorum, 1862, S. 115.

²⁵ M. Vasmer, *Slaven*, S. 14.

²⁶ M. Vasmer, *Slaven*, S. 14. — Šišmanov, „Bulgarski Pregled“, IV, Nr. 3, S. 80 erwähnt eine Nachricht des Paulos Diakonos nach der die Slaven Apulien angegriffen haben. Da Apulien in der Höhe des heutigen Albaniens liegt, können diese Angriffe aus diesem Land ausgegangen sein, in das die Slaven schon im 6. Jh. eingedrungen waren. Infolgedessen kann diese Nachricht keine Beweiskraft haben in bezug auf die Frage der slavischen Ansiedlungen auf dem Peloponnes.

²⁷ J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. IX.

²⁸ J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 115.

²⁹ J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 118.

³⁰ J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 109.

³¹ Attikos 406—425 — Sisinnios I. 426—427 — Nestorios 428—431.

tenen geographischen Werk. Unter anderem berichtet er : „Sunt etiam insulae duodecim maiores, in quibus urbes sunt, quae Sporades vocantur et ab Ionibus incoluntur, nempe hae : Euboea, Creta, Sicilia, Cyprus, Cos, Rhodus, Chius, Thasus, Lemnus, Samus, Lesbus, Samothrace, Euboea, quae a Boeotis nomen ducit, ab Ionibus Ionia vocatur. Urbes illae duodecim sunt : Clazomenae, Miletus, Mitylene, Phocaea, Priene, Erythrae, Samus, Sestus, Colophon, Chius, Ephesus, Smyrna, Perinthus, Byzantium, Chalcedon, Pontus, Amisus, Eleutherae“.³²

Diese Beispiele ließen sich beliebig vermehren.³³ Eine solche Quelle — so fragt man sich — wurde für glaubwürdig gehalten ? Soll sie uns etwa Auskunft geben über die Ausdehnung der slavischen Einfälle in Griechenland ?

Mindestens müssen wir doch eine strenge und objektive Quellenkritik voraussetzen, bevor wir über die Brauchbarkeit und den Wert dieser Quelle entscheiden können.³⁴

Wir wiederholen also, daß wir an Hand verhältnismäßig zuverlässiger Quellen zu der Annahme gelangten, es hätten slavische Ansiedlungen auf dem Peloponnes erst am Ende des 7. bzw. am Anfang des 8. Jh. stattgefunden.³⁵

Als terminus post quem für diese Niederlassung kann, wie gesagt, das Jahr der Zerstörung des thessalischen Theben, also 641, gelten.

4. Nun wollen wir uns auch die Frage stellen : stimmen unsere Ergebnisse mit den Auskünften der übrigen Forschungszweige, d.h. der Archäologie und der Numismatik überein ? — Wir werden das noch kurz untersuchen !

Betrachten wir zunächst die numismatischen Befunde ! Bei den Ausgrabungen in Korinth stellte sich heraus, daß Münzen aus der Zeit der Kaiser Tiberios I. Konstantinos (578) bis zu Michael III. (867), zahlenmäßig sehr viel geringer sind als solche aus der Zeit vor und nach diesen Kaisern. Auf Grund dieser Tatsache behauptete die amerikanische Archäologin G. Davidson — und viele sind ihr seither gefolgt —, das spräche zusammen mit der Auffindung einiger Fibeln in Korinth, die sie als avarischen Stils betrachtete dafür, daß der Peloponnes sich während dieser

³² J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 121.

³³ MGH. SS. XV. 93.

³⁴ K. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf die neuere Zeit*; Ersch-Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Wiss. und Künste*, Bd. 85/86, Leipzig, 1867/68, photom. Nachdruck New York o.D. I. Bd., S. 40.

³⁵ M. Vasmer, *Slaven*, S. 126—127; S. 166 Nr. 10, 169 Nr. 43, 170 Nr. 47; S. 173 Nr. 73. — C. N. Sathas, *Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, Paris, 1882, Bd. 4, S. LIII, im Portolano di Levante, Venise, 1558 : „Sovra Malvaxia da tramontana sono alte montagne de Schiavi“. Vgl. C. N. Sathas, *Documents*, Bd. I (Paris, 1880), S. 298 u. XIX.

Zeit unter fremder, nämlich avarisch-slavischer Herrschaft befunden habe.³⁶

Aber sind die Schlüsse, die sie zog, wirklich richtig und berechtigt?

Der Bericht für die numismatischen Funde aus den Jahren 1896—1929, der sich auf rein zahlenmäßige Angaben beschränkt, erlaubt keine Äußerung, weder dafür noch dagegen. Aber die Ergebnisse aus den Jahren 1930—35 sind sehr gut geeignet um die Richtigkeit ihrer Schlüsse prüfen zu lassen.

Die numismatischen Funde der Ausgrabungen dieser Jahre stellen 7 Horte dar. Nach Katharine Edwards, die diese Funde bearbeitete, gehört einer davon in die Regierungszeit des Arkadios, zwei in die des Theodosios; der vierte in der Reihenfolge gehört in die Zeit des Anastasios und der fünfte in die Justinians.³⁷

Diese Münzhorte enthalten keine Goldmünzen, waren also keine Sparhorte. Ihre Besitzer waren mitten im Geschäft — wahrscheinlich von einem Erdbeben — überrascht worden. Da alle diese Horte der Zeit vor Justinian angehören, ist es nicht verwunderlich, daß sie keine Münzen der späteren Kaiser enthalten.

Von den beiden übrigen Horten gehört der eine in die Zeit Alexios' I. (1081—1118), der andere in die Regierung Manuels I. (1143—1180). Auch sie bieten nur Bronzemünzen und im Hinblick auf das späte Datum ist es nicht verwunderlich, daß sie keine Münzen aus dem 7.—9. Jh. enthalten. Es wäre doch eigentlich sehr seltsam, wollten wir aus zwei numismatischen Funden aus dem 12. Jh. genauen Bescheid über die Schicksale des Peloponnes im 7. und 8. Jh. erwarten.

Es ist außerdem recht interessant zu bemerken, daß die Zahl der Münzfunde aus der ersten Hälfte des 9. Jh., d. h. also aus einer Zeit, in der der Peloponnes bekanntlich unter byzantinischer Herrschaft stand, genau so gering ist, wie die der Münzfunde aus der ersten Hälfte des 7. Jh., in der sich die Slaven auf dem Peloponnes niedergelassen haben sollen. Gegenüber 174 Münzen aus der Zeit von 602—668 haben wir nur 193 aus der Zeit von 811—867.

Was wir hier nun vorgetragen haben, bezieht sich freilich nur auf Korinth. Wenn wir andere Gebiete zum Vergleich heranziehen, bemerken wir folgendes: In Gorthys in Arkadien sind keine Münzen aus der Zeit nach der Mitte des 5. Jh. gefunden worden.³⁸ Alle in Sparta gefundenen

³⁶ C. R. Davidson, *The Avar Invasion of Corinth*, „Hesperia“, 6 (1937), 227—239. C. R. Davidson, *The Minor Objects, Corinth. Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, Vol. XII, The American School of Classical Studies at Athens, Princeton, N. J., 1952, S. 5.

³⁷ K. M. Edwards, *Report of the Coins found in the Excavations at Corinth during the years 1930—1935*, „Hesperia“, 6 (1937), 241—256.

³⁸ A. Bon, *Péloponnèse*, S. 17.

Münzen stammen erst aus der Zeit nach dem 9. Jh. Wir haben keine Münzfunde aus dem 8. und 7. aber auch nicht aus dem 6. Jh.³⁹ In Orchomenos in Arkadien sind Münzen aus der Zeit von Justinian I. bis zu Konstantin VII., also vom ersten Viertel des 6. bis zur Mitte des 10. Jh. nicht festzustellen.⁴⁰

Die numismatischen Funde können uns also keine sicheren Auskünfte über das Schicksal des Peloponnes in dieser Zeit geben; denn 1) empfiehlt es sich doch nicht, die Teilergebnisse von Korinth zu allgemeinen Schlüssen zu verwenden; 2) widersprechen die Gegebenheiten, so wie wir sie in anderen Teilen des Peloponnes finden, der Annahme, daß das Fehlen von Münzen auf eine politische Trennung vom Reiche zurückzuführen sei, und 3) haben wir festgestellt, daß die Münzen auch selten sind aus den Zeiten, in denen der Peloponnes ganz sicher zum byzantinischen Reiche gehörte.

Wollen wir nun zu den archäologischen Zeugnissen übergehen! G. Davidson und T. Horvath, zogen an Hand einiger Kleinfunde aus Korinth, von denen sie annahmen, sie seien avarischen Ursprungs, den Schluß, Slavo-Avaren hätten diese Stadt erobert.⁴¹ Indes hat schon Zeiss auf den byzantinischen Ursprung dieser Funde hingewiesen⁴² und die heutige Forschung hat das anerkannt.⁴³ Das einzige archäologische Zeugnis für die Niederlassung von Slaven auf dem Peloponnes im 7. Jh. wäre eine Maskenfibel, die in Sparta gefunden wurde.⁴⁴ Aber kann dieser einzige Fund wirklich von ausschlaggebender Bedeutung sein, zumal wir nicht feststellen können, ob er wirklich aus dem Anfang des 7. Jh. stammt?

Bon brachte noch ein (letztes) Argument: Wir haben keine Spuren von Bauten aus dem 7. und 8. Jahrhundert erhalten. Die Bautätigkeit auf der Insel setzt — nach unseren Zeugnissen — erst mit dem 9. Jh. ein.⁴⁵ Ist das nicht ein Beweis, daß der Peloponnes in dieser Zeit unter slavischer Herrschaft stand? Nein, keineswegs. Zunächst wurde dagegen bemerkt, daß wir diese Erscheinung nicht nur auf dem Peloponnes, sondern auch auf Gebieten, die niemals von Slaven betreten wurden, feststellen können. In Rhodos, z.B. haben wir keinen Bau aus diesen

³⁹ A. Bon, *Péloponnèse* S. 51.

⁴⁰ A. Bon, *Péloponnèse* S. 51.

⁴¹ C. R. Davidson, *The Avar Invasion* S. 238. — T. Horvath, *Supplementary Note*, „Hesperia“, 6 (1937), 239 f.

⁴² H. Zeiss, *Avarenfunde in Korinth? Serta Hoffleriana*, Zagreb, 1940, S. 95—99.

⁴³ J. Werner, *Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts. Reinecke Festschrift zum 75. Geburtstag von P. Reinecke am 15.9. 1947*, Mainz, 1950, S. 171.

⁴⁴ G. Soteriu, *Πρακτικά Ἀρχαιολ. Ἐταιρ.*, 1935, S. 62. — D. I. Pallas, *Τά ἀρχαιολογικά τεκμήρια τῆς καθόδου τῶν Βαρβάρων εἰς τὴν Ἑλλάδα*, „Ἑλληνικά“ 14 (1955) 87—105, speziell S. 98.

⁴⁵ A. Bon, *Péloponnèse* S. 49—50.

Jahrhunderten.⁴⁶ Aber außerdem können wir noch auf etwas hinweisen, was Bon entgangen ist: Bauten aus der Zeit des 7. und 8. Jahrhunderts fehlen nicht nur auf dem übrigen Peloponnes, sondern auch in Monembasia, von dem doch Bon selbst annimmt, daß es unter bizantinischer Herrschaft gestanden hat.⁴⁷

So widersprechen auch die archäologischen und numismatischen Gegebenheiten nicht dem Bild, das wir uns auf Grund der zeitgenössischen erzählenden Quellen vom Peloponnes des 7. und angehenden 8. Jh. gemacht haben.

Trotzdem wird immer wieder behauptet, die Slaven hätten sich schon in der Zeit des Maurikios auf dem Peloponnes niedergelassen. Gestützt werden diese Behauptungen auf einige Quellen aus späterer Zeit, die — wie ich betonen muß — mit erstaunlicher Übereinstimmung bis in die Einzelheiten berichten, daß die Slaven schon in der Zeit des Maurikios, genauer in den achtziger Jahren des 6. Jh., in den Peloponnes einbrachen und sich dort niederließen.

Damit stehen sie in krassem Gegensatz zu den angeführten zeitgenössischen Quellen, die — wie wir gesehen haben — nirgends davon sprechen, daß der Peloponnes Ziel der slavischen Einfälle und Niederlassungen gewesen wäre. Das sollte man nicht — wie es so oft geschieht — einfach vergessen oder übersehen.

Eine von diesen Quellen ist die sog. Chronik von Monembasia. Sie ist in mehreren Versionen erhalten: Tur(in), Kut(lumus), Ib(eron), Ro(m). Für die jüngste dieser Fassungen hält man die von Iberon, die nach Kugeas in die Zeit nach dem Tode Nikephoros II. gesetzt werden kann (969).⁴⁸

Was erfahren wir aus dieser Chronik? — Es heißt dort: „Während eines anderen Einfalles bezwang der Chagan ganz Thessalien und ganz Hellas und auch Alt-Epiros, sowie Attika und Euböa. Die (Avaren) brachen dann in den Peloponnes ein, überzogen ihn mit Krieg und nachdem sie die griechischen Geschlechter vernichtet oder vertrieben hatten, bewohnten sie das Land. Damals wanderten die Paträer aus nach Rhegion in Kalabrien, die Argiver nach der Insel Orobe und die Korinther auf die Insel Ägina. Nachdem nun die Avaren den Peloponnes besetzt hatten, blieben sie dort 218 Jahre lang, weder dem römischen Kaiser noch einem anderen Herren untertan, also vom Jahre 6096 seit der Welterschöpfung, was das sechste Jahr der Herrschaft des Maurikios war (= 588) bi

⁴⁶ A. Orlandos, 'Αρχαῖον Βυζαντινὸν Μνημ. Ἑλλάδος, 6 (1948) 55. — D. A. Zakythenos, „Hell. cont.“, 2^o s., 3 (1949) 111—112.

⁴⁷ A. Bon, *Péloponnèse* S. 52 f.

⁴⁸ S. Kugeas, 'Ἐπὶ τοῦ καλουμένου χρονικοῦ „Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας“, Νέος Ἑλληνομην. 9 (1912), 473—480.

zum Jahre 6313 (= 805), was das 4. Regierungsjahr Nikephoros' des Älteren war, der den Staurakios zum Sohne hatte. Frei von den Slaven blieb nur der Ostteil des Peloponnes von Korinth bis zum Kap Maleas, da dies Gebiet rauh und ungangbar war. Für diesen Teil bestellte der römische Kaiser einen Strategos. Einer dieser Strategen, von armenischer Abstammung, aus dem Geschlechte der Skleroi stammend, besiegte und vernichtete die Slaven völlig und setzte die früheren Besitzer wieder in ihre Rechte ein. Als der Kaiser Nikephoros das hörte. . . setzte er, nachdem er erfahren hatte, in welcher Gegend sich die Bewohner von Patras aufhielten, diese wieder in ihre Rechte ein. . . und erhob Patras zu einer Metropolis, während es vorher eine Archiepiskopie gewesen war⁴⁹.

Die ersten Herausgeber dieser Chronik datierten sie in die Zeit zwischen dem 14. und dem 16. Jh. und maßen ihr dementsprechend nur eine sehr geringe Bedeutung für die Slavenfrage zu. Im Jahre 1912 veröffentlichte dann Kugeas eine Glosse des Dresdener Kodex Da I2, der einmal Arethas gehört haben soll, und vertrat die Ansicht, diese Glosse sei ein Autographon des Arethas, müsse also spätestens in das Jahr 933 gesetzt werden. Zugleich datierte er die Iberon-Version der Chronik, wie oben schon gesagt wurde, in die Zeit kurz nach dem Tode des Kaisers Nikephoros II. (969).⁵⁰

Die Glosse des Arethas paßt erstaunlich gut zu dem entsprechenden Teil der Chronik von Monembasia, deren absolute Glaubwürdigkeit und deren Quellenwert für die byzantinische Geschichte seither bewiesen zu sein schien.⁵¹

Es gibt daneben noch einen Brief des Patriarchen Nikolaos III. (1084—1111) an den Kaiser Alexios I. Komnenos,⁵² in dem es heißt, daß „die Avaren 218 Jahre lang den Peloponnes besetzt hielten und ihn vom Reiche getrennt hatten, so daß kein Rhomäer dies Land betreten konnte“.⁵³

Wie steht es nun mit diesen Quellen ?

Zunächst bemerken wir, daß sie sich in einem Gegensatz zu den zeitgenössischen Quellen befinden, die von keinem slavischen Einfall in den Peloponnes berichten. Aber das ist nicht das Wichtigste. Diese Quellen stehen vielmehr auch zueinander im Widerspruch. Einerseits erzählen Arethas und die Chronik, der Ostteil des Peloponnes sei frei geblieben von Slaven; andererseits sagt Nikolaos, daß 218 Jahre lang

⁴⁹ Chronik von Monembasia, ed. St. Kyriakidis, Βυζαντινὰ Μελέται VI. Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, Thessalonike, 1947, S. 45—48.

⁵⁰ S. Kugeas, NE. 9 (1912) 477—8.

⁵¹ S. Kugeas, NE. 9 (1912) 474. — P. Charanis, *Nicephorus I, the Saviour of Greece from the Slavs (810 A.D.)*, „Byzantina Metabyzantina“, I (1947), 80.

⁵² G. A. Rhalles-Potles, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, Bd. 5 S. 72 PG. 119, 880; Reg. 365; V. Grumel, Reg. 371.

⁵³ G. A. Rhalles—M. Potles, Σύνταγμα Bd. 5, S. 72.

kein Rhomäer die Halbinsel betreten konnte. — Wer von beiden sagt die Wahrheit? —

Nun, die Sache ist leicht zu entscheiden. Wir wissen nämlich, daß im Jahre 783 Staurakios den Peloponnes betrat und die Slaven besiegte.⁵⁴ Nikolaos, der eine so genaue Zeitangabe bringt, kann also wohl die Chronik abgeschrieben und dabei aus rhetorischen Gründen seine Vorlage etwas verbessert haben. Sein Zeugnis entpuppt sich also als eine rhetorische Übertreibung, der kein besonderer Wert beigemessen werden kann. Das bemerkte auch Fallmerayer, der die Aussage des Nikolaos deshalb folgendermaßen interpretierte: „seit 218 Jahren war kein Grieche im Innern der Halbinsel sicher“.⁵⁵

Aber auch die beiden anderen Quellen, die Chronik und die Glosse des Arethas weisen einen gewissen Widerspruch auf. Die Chronik sagt: der Ostteil des Peloponnes war frei von Slaven.⁵⁶ Die Glosse sagt: er wurde frei von Slaven seit der Regierung Nikephoros' I. (= 802).⁵⁷ Welche der beiden Quellen bietet die Wahrheit?

Um dies entscheiden zu können, müssen wir erst untersuchen, welche älter ist und mithin als Vorlage für die andere dienen konnte.

Zunächst erscheint diese Fragestellung absurd. Ist denn die Glosse nicht ein Autographon des Arethas? — Ja, Kugeas, der Herausgeber schreibt sie dem Arethas zu — und kein Forscher hat ihm bisher widersprochen. Aber hält diese Meinung auch einer strengeren Kritik stand?

Diese Glosse ist in einer Unzialschrift geschrieben, d.h., wir müssen für die Datierung einen sehr breiten Spielraum lassen; sie könnte dem 10. Jh. angehören, aber genausogut auch dem 12. Jh. Die Schrift an und für sich ist also kein zwingender Grund für eine Datierung der Glosse in die Zeit des Arethas.

Außerdem ist der Stil der Glosse jedenfalls nicht schön und manchmal sogar unklar. Gewiß, der Stil der Scholien des Arethas ist nicht immer gepflegt, aber kommt es auch anderswo vor, daß er den Namen seiner Heimat Peloponnesos orthographisch falsch schreibt, wie es hier der Fall ist?

Bisher haben sich die klassischen Philologen viel mit den Scholien des Arethas beschäftigt, aber nur mit solchen, die sich auf altgriechische Texte beziehen. Was die Scholien des Kodex Da I2 betrifft, unter denen auch unsere Glosse ist, so sagt Kugeas, der sich ja mit Arethas speziell beschäftigt hat: „Die Scholia Autographa des Arethas in diesem Kodex

⁵⁴ Theop. Chron. S. 456.25 ff. (C. de Boor).

⁵⁵ J. P. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart u. Tübingen, 1830, Bd. I, S. 221.

⁵⁶ *Chronik von Monembasia*, S. 47. (St. Kyriakidis).

⁵⁷ St. Kugeas, NE. 9 (1912) 475.

sind noch nicht genügend untersucht worden“.⁵⁸ Aber muß ich fragen — woher wissen wir daß es Autographa des Arethas sind? Freilich, wenn es keine anderen Indizien gegen die Zugehörigkeit unserer Glosse zu Arethas gäbe, könnte man sie ihm ohne weiteres zuschreiben; aber es gibt solche Indizien.

Zunächst ähnelt die Glosse der Chronik sehr stark, so daß man unwillkürlich den Eindruck gewinnt, Arethas habe die Chronik abgeschrieben. Kugeas selbst sagt dazu: „Der Leser, der die Übereinstimmung und überhaupt, die Verwandtschaft der Glosse mit der Chronik sieht, kommt zu der Annahme, daß Arethas seine Glosse über Patras direkt aus der Iberon-Version der Chronik schöpfte“.⁵⁹ Wenn aber Kugeas dies trotzdem nicht annimmt, dann nur deshalb, weil er sich a priori für die Echtheit der Glosse entschieden hat.

Andere Forscher, die a priori die Echtheit der Glosse annehmen, sprechen von einer gemeinsamen Quelle der Chronik und der Glosse,⁶⁰ oder versuchen zu beweisen, daß die Chronik älter als die Glosse ist, um so die Ähnlichkeit der beiden Quellen zu erklären.⁶¹

Ferner, während die Chronik von der Unterwerfung ganz Thessaliens spricht,⁶² erwähnt die Glosse ein „erstes“ und ein „zweites“ Thessalien.⁶³ Wir wissen aber aus den *Notitiae Episcopatum*, daß die Provinz des Bischofs von Larissa bis in die Zeit des Johannes Tsimiskes hinein (976) „Hellas“ genannt wird.⁶⁴ Erst seit dem Ende des 11. Jh. heißt sie „zweites“ Thessalien.⁶⁵

Freilich, wird man einwenden, daß wir diesen Ausdruck auch schon früher finden können. Das sog. *Taktikon* der Ikonomachen, also die *Notitia* aus der Zeit der Bilderstürmer spricht wirklich von einem „zweiten Thessalien“.⁶⁶ Aber diese Quelle ist sehr umstritten und die neueste Forschung ist darüber zu dem Ergebnis gekommen, daß „sie nicht den wirklichen Zustand der griechischen Kirche zu einer bestimmten Zeit

⁵⁸ S. Kugeas, 'Ο Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ, Athen, 1913, S. 43 A. 2

⁵⁹ S. Kugeas, NE. 9 (1912) 475.

⁶⁰ D. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, Athen, 1945, S. 10 ff. — St. Kyriakidis, Βυζαντινὰ Μελέται VI, S. 38.

⁶¹ P. Lemerle, *La chronique improprement dite de Monemvasie: le contexte historique et légendaire*, „Rev. Et. Byz.“, 21 (1963), 5—49, speziell S. 26—27.

⁶² *Chronik von Monembasia* S. 45 (St. Kyriakidis).

⁶³ S. Kugeas, NE. 9 (1912) 474.

⁶⁴ Not. Episcop. von Johannes Tsimiskes, ed. H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum*, München, 1900, S. 545, 557, 570.45. — St. Kyriakidis, Βυζαντινὰ Μελέται VI, S. 78.

⁶⁵ Not. Episcop. (Parthey, III, 11. Jh.) = G. Parthey, *Hieroclis Synecdemos et Notitiae Graecae Episcopatum*, Berolini, 1866, S. 120, 493. — St. Kyriakidis, Βυζαντινὰ Μελέται VI, S. 78.

⁶⁶ *Taktikon der Bilderstürmer*, ed. G. I. Konidares, Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ Οἰκουµενικοῦ Πατριαρχείου καὶ ἡ „Τάξις“ αὐτῶν (Texte u. Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie, 13), Bd. I, Athen, 1934 S. 90. 45.

widerspiegelt, sondern vielmehr eine profane Kompilation darstellt“.⁶⁷ Unter solchen Umständen steht natürlich die Zeit ihrer Redaktion nicht fest. Es ist ja auch durchaus möglich, daß der Ausdruck „zweites Thessalien“, den sie bringt, ein späterer Zusatz ist. Es muß auffallen, daß der Name „zweites Thessalien“ in allen anderen Taktika bis zum Ende des 11. Jh. nicht auftritt und erst seit dieser Zeit wieder regelmäßig erscheint.⁶⁸

Unter diesen Umständen dürfen wir annehmen, daß unsere Glosse nicht von Arethas sondern von einer späteren Hand geschrieben ist, und zwar nach dem Jahre 1081, in dem die letzte Fassung des Taktikon III bei Parthey entstand, welches das zweite Thessalien erwähnt.⁶⁹

Somit ist die Chronik die gemeinsame Quelle für die Glosse und für Nikolaos und diese beiden besitzen keinen selbständigen Wert. Um nun die Glaubwürdigkeit der Chronik zu prüfen, müssen wir sie mit anderen Quellenzeugnissen vergleichen. Zunächst ist das Jahr 588, das sie als Jahr der Besetzung des Peloponnes durch die Avaren angibt, sicher falsch. Hopf und neuerdings Setton haben darauf hingewiesen, daß es Briefe Gregors I. an die Bischöfe von Korinth Anastasios und Johannes aus den Jahren 591, 595, 597 und 599 gibt, die dagegen sprechen.⁷⁰ Also 12 ganze Jahre nach dem vor der Chronik angegebenen Jahr 588 finden wir die Bischöfe von Korinth friedlich über ihrer Provinz waltend.

Aus anderen Quellen wissen wir auch darüber Bescheid, daß Konstans bei seiner Reise nach dem Westen sich mindestens ein Jahr lang (661) in Athen aufhielt.⁷¹ Nun haben sich in Thessalonike, Athen und Korinth „bulgarische“ Fibeln gefunden. Setton hat auf Grund dieser Fibeln geschlossen, daß die Bulgaren einige Jahre vorher Korinth besetzt und Konstans es dann wieder befreit hätte.⁷² Wir brauchen jedoch so komplizierte Theorien nicht. Wie wir oben gesagt haben, haben sich diese Fibeln als byzantinisch erwiesen. Wir wissen ja, daß dieser Kaiser die Slaven unterjocht und viele von ihnen in seine Armee eingezogen hatte.⁷³ Die Fibeln stammen also von Soldaten des Konstans, die während seines kurzen Aufenthaltes in diesen Gegenden bei seiner Überfahrt nach Italien gestorben waren. Die kleine Zahl der entdeckten Gräber (1—2) spricht wohl eher für eine solche Meinung als für die Annahme von kriegerischen Unternehmen.

⁶⁷ A. Bon, *Péloponnèse* S. 22 — St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέται* VI. S. 77.

⁶⁸ Provinz Hellas: Gelzer S. 545, 557, 570.45. — St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέται* VI. S. 78. — G. Parthey, *Synecdemus* S. 120, 493.

⁶⁹ Not. Episcop. Parthey III, 11. Jh = Parthey *Synecdemus*, S. 120.

⁷⁰ K. Setton, *The Emperor Constans II and the Capture of Corinth by the Onogur Bulgars*, „*Speculum*“, 27 (1952), 351—369, speziell S. 359—360.

⁷¹ L. Duchesne, *Liber Pontificalis*, Paris, 1955, Bd. I, S. 343.

⁷² K. Setton, *The Emperor Constans II...* S. 353—4.

⁷³ Theoph. *Chron.* S. 347.6f (C. de Boor).

Von alledem weiß unsere Chronik, die aus dem Peloponnes stammt, absolut nichts.

Sie weiß auch nichts von der Pestepidemie des Jahres 746, von der Theophanes spricht,⁷⁴ und die Konstantin VII. als den Wendepunkt in der Slavisierung der Halbinsel betrachtet.⁷⁵

Schließlich kennt die Chronik auch den Feldzug des Staurakios in dem Peloponnes nicht, von dem uns Theophanes berichtet.⁷⁶

Nach alledem ist es sehr erstaunlich, daß die Chronik, die so viele und wichtige Dinge ignoriert, so kleinlich um die zeitliche Angabe der angeblichen Besetzung des Peloponnes durch die Slaven besorgt ist, die übrigens, wie wir sahen, mit den Tatsachen nicht übereinstimmt.

Nun, um sie besser beurteilen zu können, wollen wir die Chronik mit den entsprechenden Nachrichten Konstantins VII. vergleichen.

Konstantin berichtet: Die Slaven hätten sich erhoben und Patras belagert; der Strategos des Themas Peloponnes habe sie unterjocht und sie der Metropolis Patras als *Paroikoi* zugeschrieben.⁷⁷ Es existieren also vor dem Aufstand: die Stadt Patras, die Metropolis Patras und das Thema Peloponnes.

Die Chronik berichtet: Der Strategos des peloponnesischen Ostens habe die Slaven angegriffen, Patras und den Peloponnes befreit und Patras, das früher Erzbistum war, sei zur Metropolis erhoben worden.⁷⁸ Es existieren also vor der Niederwerfung der Slaven: ein örtlich beschränktes militärisches Kommando auf dem Peloponnes, und ein Erzbistum Patras. Die Stadt Patras aber, die erst damals befreit wurde, mußte vorher unter slavischer Herrschaft gewesen sein.

Wir wissen nicht genau, wann Patras Erzbistum wurde. Auf jeden Fall vor 787, denn in den Akten des 7. ökumenischen Konzils wird es als autokephales Erzbistum angeführt.⁷⁹ Man kommt also zum Schluß, daß dieser Punkt noch einen neuen Widerspruch in der Erzählung der Chronik aufweist.

Außerdem ist zu bemerken, daß die Erzählung bei Konstantin keine Tendenz der Bevorzugung eines dritten erkennen läßt, die Chronik aber, die auch Nikolaos zu diesem Zweck benützte, die Ambitionen der Metropolis Patras vertrat und unterstützte. Man gewinnt also den Eindruck, daß sie in einer tendenziösen Absicht geschrieben ist — und das kann natürlich für ihre, ohnehin schon gefährdete Glaubwürdigkeit sprechen.

⁷⁴ Theoph. Chron. S. 422.29 f. (C. de Boor).

⁷⁵ Konst. Porph., *De them.* 6.34 (S. 91, A. Pertusi).

⁷⁶ Theoph. Chron. 456.25ff. (C. de Boor).

⁷⁷ Konst. Porph., *De adm. imp.* 49 (S. 230.37. Vgl. S. 230.65, 232.73, G. Moravcsik — R. J. H. Jenkins²).

⁷⁸ *Chronik von Monembasta*, S. 48 (St. Kyriakidis).

⁷⁹ Mansi XXX, 145.

Aber die beiden Quellen weisen eine Übereinstimmung auf: beide bestätigen, daß es schon vor der Niederwerfung der Slaven eine byzantinische Militärgewalt auf dem Peloponnes gegeben hat.

Die Anwesenheit der Byzantiner auf der Halbinsel muß aber weit zurückreichen: denn einerseits sagt die Chronik, der Ostteil des Peloponnes sei von den Slaven unbesetzt geblieben,⁸⁰ andererseits betont Konstantin VII. die Halbinsel sei erst in der Zeit Konstantins V. (741—775) und zwar nach der großen Pest (747) „slavisirt“, d.h. von den Griechen zum größten Teil verlassen und von den Slaven überschwemmt worden.⁸¹

Nun dürfen wir uns diese „Slavisierung“ des Landes nicht als einen einmaligen, rasch abgeschlossenen Akt vorstellen. Auch Fallmerayer, der ja kein Gegner der slavischen Theorie ist, nahm an, diese Slavisierung sei sehr langsam vor sich gegangen und erst mit dem Jahre 775 beendet.⁸²

Es erhebt sich nun die Frage: wie weit ging diese Slavisierung des Landes? Wir haben darüber keine Quellenzeugnisse und sind deshalb auf Hypothesen angewiesen. Ich will aber keine Hypothese aufstellen. Ich möchte nur betonen, daß wir überhaupt kein Zeugnis haben, das von einer Besetzung griechischer Städte durch die Slaven im 8. Jh. spricht.

Unter solchen Umständen möchte ich mit Fallmerayer annehmen, daß das slavische Element auf dem flachen Land nur langsam die Oberhand gewann und zwar erst wenige Jahre vor 783.

Die weitere geschichtliche Entwicklung ist leicht zu rekonstruieren: Diese Slavisierung des Landes bedeutete sowohl für die Steuereinnahmen wie auch für die Verwaltung des Reiches überhaupt einen schweren Schlag. Die Gegenmaßnahmen blieben deshalb nicht aus. Schon wenige Jahre später, im J. 783, unternahm Staurakios seinen Feldzug. Er brach im Peloponnes ein, besiegte die Slaven, und kehrte nach dem Bericht der Quellen mit vielen Gefangenen und reichhaltiger Beute nach Kpel zurück.⁸³

Sollen wir annehmen, daß er nach seinem Sieg die Angelegenheiten auf dem Peloponnes einfach so beließ, wie er sie vorgefunden hatte? Ich kann das nicht glauben; m.E. mußte er doch die Garnisonen in den Städten verstärken, für deren Befestigungen sorgen, kurzum, das Land, das er eben befreit hatte irgendwie militärisch besser organisieren. Mit anderen Worten: es ist nicht unwahrscheinlich, daß das Thema Peloponnes schon damals errichtet wurde.⁸⁴

Die unterworfenen Slaven trugen ihr Joch verständlicherweise nur schwer: wie Konstantin berichtet, versuchten sie durch den Aufstand

⁸⁰ *Chronik von Monembasia* S. 47 (St. Kyriakidis).

⁸¹ Konst. Porph., *De them.* 6.33 f (S. 91, A. Pertusi).

⁸² J. P. Fallmerayer, *Geschichte*, Bd. I, S. 210.

⁸³ Theoph., *Chron.* S. 456.25—457.2 (C. de Boor).

⁸⁴ G. Ostrogorsky, *Geschichte* ³, S. 162.

des Jahres 805 oder 807 es abzuschütteln und sich der Stadt Patras zu bemächtigen.⁸⁵

Der weitere Verlauf der Dinge ist für uns hier nicht mehr von besonderem Interesse. Die Slaven wurden im Laufe der Jahrhunderte unter dem Einfluß des Griechentums und des Christentums völlig gräzisiert.

6. Zusammenfassend bemerken wir folgendes: Die Ansiedlungen der Slaven auf dem Peloponnes können frühestens in das Ende des 7., wahrscheinlich aber Anfang des 8. Jh. gesetzt werden. Die Slaven haben sich dann auf dem Lande in einzelnen Gruppen niedergelassen und, abgeschnitten vom Nordbalkan und unter dem Einfluß ihrer griechischen Umgebung, sich mit den Griechen assimiliert.

Diejenigen Theorien, welche die Lücken in der Überlieferung durch die Annahme schließen, der Peloponnes sei im J. 588 von Slaven angesiedelt worden und habe während einer bestimmten Zeit völlig unter slavischer Herrschaft gestanden, sind nicht stichhaltig. Sie stützen sich auf Quellenzeugnisse, die sich gegenseitig widersprechen und widerlegen.

Auch die numismatischen und archäologischen Zeugnisse können eine slavische Herrschaft über dies Gebiet nicht beweisen. Das gilt besonders für die Städte der Halbinsel, deren noch erhaltene griechische Namen doch wohl deutlich genug besagen, daß sie mit Ausnahme von Ägio (Vostitsa) — nicht von den Slaven bewohnt waren.

Das Problem der slavischen Ansiedlung auf dem Peloponnes bedarf aber noch weiterer Erforschung. Auf dem Gebiet der Numismatik, der Toponymie, der Archäologie, der kirchlichen und zivilen Verwaltung bleibt noch viel zu tun.

Ein besonders dringendes Anliegen dieser Erforschung soll vor allem die Kritik der erzählenden Quellen sein.

Schließlich bedarf eine solche Untersuchung einer wirklich wissenschaftlichen Behandlung fern von jeder Parteilichkeit die das Niveau der wissenschaftlichen Forschung nur senken kann.

Möge diese Abhandlung ein Beitrag zu dem vieldiskutierten Thema der Slaven auf dem Peloponnes in diesem Sinne sein.

⁸⁵ Konst. Porph., *De adm. imp.* 49 (S. 228, G. Moravcsik — R. J. H. Jenkins ²).

THE ADMISSION OF THE SOULS OF IMMORAL BUT HUMANE
PEOPLE INTO THE "LIMBUS PUERORUM", ACCORDING TO THE
CYPRIOTE ABBOT ΚΑΙΟΥΜΟΣ (VIIth CENTURY A.D.) COMPARED
TO THE QURAN'S AL 'ARAF (SURAS 7⁴⁴⁻⁴⁶, 57^{18 f})

COSTAS P. KYRRIS
(Nicosia)

§ 1. The text under consideration is a didactical biography composed in the second quarter of the 7th century or shortly after by an unknown theologian, probably from Constantia, Ammochostos, and it deals with the life of an extremely wealthy shipowner, Philentolos, the son of Olympios, equally of Ammochostos, who lived during the prelacy of Arkadios I, Archbishop of Cyprus and bishop of that city (before 625—641 or 642)¹. According to the biography in question Philentolos spent lavishly all his revenues from shipping, commerce and land on pious purposes such as supporting the poor and the orphans and financing the erection of a hospital. Still, out of demonic influence, he was occupied by the passion of fornication. When he became old he passed away without, until his last days, having given up either piety or sin². This moral contradiction caused long discussions and disputes among the bishops and the archbishop, some of them claiming that "*he has been saved; because, according to the Scripture, a man's piety will cover [and outbalance] a*

¹ François Halkin, *La Vision de Kaioumos et le Sort Éternel de Philentolos Olympiou*, in "Analecta Bollandiana", Tomus LXIII, Bruxelles, 1945, pp. 48—64; Costas P. Kyrris, "Ἡ Τύχη τῆς ψυχῆς ἐνὸς φιλανθρώπου ἀλλὰ φιληδόνου ἐφοπλιστοῦ κατὰ τὸν Ἀμμοχώστιαν ἀββᾶν Κάιουμον τοῦ VII^{ου} μ.χ. αἰῶνος, „Δελτίον τοῦ Ἐπιστημονικοῦ καὶ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Ἀμμοχώστου", 1966, pp. 47—59; idem, "Ἐσχατολογικαὶ ἀναζητήσεις ἐν Ἀμμοχώστῳ τῆς Κύπρου ἐπὶ ἀρχιεπισκόπου Ἀρκαδίου (Α' ἡμισυ τοῦ VII^{ου} αἰ. μ.χ.)", to appear in "Βυζαντινά". Philentolos' "Life" has remained unknown to all scholars who dealt with mediaeval Cypriote literature, history and culture, e.g. G. Hill, A. I. Dikigoropoulos, Ath. Papageorgiou, J. Hackett, Gh. Papaioannou.

² "Anal. Boll.", LXIII, p. 62, & 1.

large amount of sins”³, and others that, “it has been taught by Iezekiel that ‘I will judge you in accordance with the status at which I shall find you’; how can be saved a man who did not until his death abstain from sin?”⁴.

§ 2. No doubt the fact that the totality of the 14 bishops of Cyprus gathered to discuss the fate of Philentolos’ soul (and body) points to the latter’s importance and prominence in Cypriote society. At any rate, no solution was found from this long discussion between the two parties into which the Cypriote prelates were divided. The first of them probably based its agreement on the ‘Επιστολή Καθολική Ἰακώβου τοῦ Αποστόλου, Ε’, 20: “Γινωσκέτω ὅτι ὁ ἐπιστρέψας ἀμαρτωλὸν ἐκ πλάνης ὁδοῦ αὐτοῦ σώσει ψυχὴν ἐκ θανάτου καὶ καλύψει πλῆθος ἀμαρτιῶν”; also on Πέτρου τοῦ Ἀποστόλου Ἐπιστολή Καθολική Πρώτη, Δ, 7—8: “Πάντων δὲ τὸ τέλος ἡγγικεν· σωφρονήσατε οὖν καὶ νήψατε εἰς τὰς προσευχάς. Πρὸ πάντων δὲ τὴν εἰς ἑαυτοὺς ἀγάπην ἐκτενῆ ἔχοντες ὅτι ἡ ἀγάπη καλύψει πλῆθος ἀμαρτιῶν”. Similar ideas occur in the Acts of the Council of Ankara (341): “Ὅτι ὁ προάγων βίος καὶ ὁ μετὰ ταῦτα ἐξεταζέσθω· καὶ οὕτως ἡ φιλανθρωπία ἐπιμετρείσθω”⁵.

The second party seems to have been following Iezekiel, Η’, 24—26: “Ἐν δὲ τῷ ἀποστρέψαι δίκαιον ἐκ τῆς δικαιοσύνης αὐτοῦ καὶ ποιῆσαι ἀδικίαν κατὰ πάσας τὰς ἀνομίας ἃς ἐποίησεν, οὐ μνησθῶσιν· ἐν τῷ παραπτώματι αὐτοῦ, ᾧ παρέπεσε, καὶ ἐν ταῖς ἀμαρτίαις αὐτοῦ, αἷς ἤμαρτεν, ἐν αὐταῖς ἀποθανεῖται. Καὶ εἶπατε: κατευθύνει ἡ ὁδὸς Κυρίου. ἀκούσατε δὴ πᾶς ὁ οἶκος Ἰσραὴλ μὴ ἡ ὁδὸς μου οὐ κατευθύνει; οὐχὶ ἡ ὁδὸς ὑμῶν οὐ κατευθύνει; ἐν τῷ ἀποστρέψαι τὸν δίκαιον ἐκ τῆς δικαιοσύνης αὐτοῦ καὶ ποιήσει παράπτωμα καὶ ἀποθάνει, ἐν τῷ παραπτώματι ᾧ ἐποίησεν, ἐν αὐτῷ ἀποθανεῖται”.

§ 3. Since no agreement appeared feasible, the Archbishop proclaimed a fast and prayer and addressed a request to the monks, stylites and recluses to entreat God so as to reveal to them what was the truth with regard to the deceased man. This having been done, God revealed the truth to the abbot Καῖουμος, a recluse in Ammochostos, who was distinguished for his virtue and had spent long years at the Gulf of Saint Anthony off the town Klyasma of the Red Sea. Καῖουμος invited Arcadius and the bishops [to his place of reclusion] and narrated to them the following vision: “Last night having fallen into a trance I saw a place to whose right side was a paradise, invested with ineffable beauty, and to whose left was a burning furnace, the flame of which reached heaven. The deceased

³ According to Halkin, *ibid.*, p. 62 ftn. 1,2, this idea was taken from *Eccles.* 17,18; *Iac.* 5,29; *1 Petr.* 4.8.

⁴ *Ezekiel*, 18,24—26? Halkin’s suggestion and question mark *ibid.*

⁵ See Chrestos Androutsos, *Συμβολικὴ ἐξ ἐπόψεως ὁρθοδόξου*, Athens, 1930², p. 361, ftn. 1.

man [Philentolos] was standing in between the two and gazed at the paradise with moaning. While he was moaning I noticed a fire-bearer who came in and said to him : 'You are groaning in vain. Did I not advise you to abstain from fornication? See now what has happened : through alms giving you have been saved from hell ; and due to your having not given up fornication you have been deprived of the joy of Paradise' ”⁶.

§ 4. Before commenting on the intermediate position of Philentolos' soul, let us see the comment of the author of Philentolos' 'Life'. Here is what he states :

"Let it be heard by those who say that, 'Even if I practise fornication, I will be saved through almsgiving.' True almsgiving consists chiefly in having pity of oneself ; because all sin committed by man goes out of his body ; but the fornicator, says [Paul, Corinth. A ; 6,18 ; 6,9—10 ; 6,13 ; 6,15—17], commits sin with respect to his own body. What is the meaning of [the phrase] 'to one's own body'? Here it is. From the very substance of your flesh you offer a sort of sacrifice to devil which is just the seed emitted in fornication. And, do not tell me that. 'Should I be freed of hell alone like him, and that is too much for me.' What are you saying, man? Is it too much for you to avoid fire? I claim that it is much more cruel for one to be deprived of the Kingdom of Heaven than [to be freed of] thousands of furnaces and hells. What is more lamentable than this, to be deprived of God for all eternity? God is Light [cf. 1 Ioh. Cath. Epist. 1,5], and he who is deprived of Light does in any case fall into darkness.

*Therefore you should not say that it is sufficient for you to get rid of gehenna ; because even the babies of all sects are free of it due to their sinlessness ; and they are not admitted into the Kingdom of Heaven. Then, do not aspire to be one of them ; but abstain from sin. Listen to Christ ordering by way of Paul : Do not err ; neither fornicators nor adulterers nor sodomites, nor avid, nor injurious people, nor drunkards are going to inherit the Kingdom of God [1 Cor. 6,9—10]. And Christ confirms these by saying : Heaven and earth will have an end, but my words will not [Matth. 24,35]. Do then exercise peace and sanctification, without which none can view our Lord [Hebr. 12,14]"*⁷.

§ 5. Halkin has already observed that : "On n'y [= in Kaïoumas' vision and the accompanying commentary] trouve pas la moindre allusion à un châtement temporaire par lequel l'âme coupable serait purifiée, rien qui annonce notre doctrine du purgatoire [² Rien non plus qui rappelle les fantaisies de la *Visio Pauli* ou les légendes orientales et irlandaises sur le répit périodique des damnés...]. Au pécheur obstiné, que ses

⁶ "Anal. Boll.", LXIII, p. 63, §§ 2—3.

⁷ *Ibid.*, pp. 63—64, §§ 4—5.

grandes aumônes préservent du feu éternel, aucun espoir n'est laissé d'entrer un jour au ciel après avoir expié ses fautes. [³ Son cas ne ressemble donc pas à celui d'un Trajan ou d'une Falconilla, païens l'un et l'autre, qui auraient été damnés, mais retirés de l'enfer par S^t Grégoire "le Dialogue" ou par S^t Thècle...]. Durant toute l'éternité il partagera le sort des enfants morts sans baptême, qui ne sont ni admis dans le royaume céleste, ni condamnés à la géhenne : 4 [495] ... Cet état intermédiaire, admis déjà par St. Grégoire de Nazianze [5 Μῆτε δοξασθήσεσθ (ἡγοῦμαι τοῦ τους) μήτε καλασθήσεσθαι . . . ὡς ἀσφραγίστους μὲν ἀπονήρους δὲ (Oratio XL, n. 23 ; P.G.t. XXXVI, col. 389^B)], et après lui par la majorité des théologiens d'Orient et d'Occident, est appelé par les Latins, au moins depuis le XIII^e siècle, *limbus puerorum*. On considère les limbes comme réservés aux hommes qui meurent sans avoir eu l'usage de leur raison, quel que soit leur âge. Mais ni les traités de dogmatique orthodoxe, ni les catholiques ne mentionnent un seul écrivain ou docteur de l'antiquité ou du moyen âge qui ait ouvert les limbes à un pécheur endurci. La position de notre auteur semble donc tout à fait originale : elle était neuve de son temps, puisque il l'attribue à une révélation spéciale de Dieu, et elle ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès, puisqu'on ne la rencontre à notre connaissance dans aucun écrit postérieur [5 Au VI^e siècle, Anastase le Sinaïte, s'était demandé si un homme repentî, puis relaps et mourant dans le péché, obtenait le pardon. Il répondait par la négative, mais ajoutait modestement : "Dieu seul le sait, "Μόνος ὁ Θεός ἐπίσταται" (Quaest, 83 ; P.G.t. LXXXIX, cd. 709—712)]⁸.

§ 6. Omitting any discussion of the conception of God in terms of light as attested in our text, which recalls the ancient Greek and oriental Heliolatry, Theurgy and Neoplatonism, whose ideas passed into the philosophy of several early Church Fathers⁹, we are going to discuss the origin and character of the Intermediate Status of morally contradictory souls.

⁸ *Ibid.*, pp. 59—60.

⁹ See E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley and Los Angeles, 1956, pp. 298—299 ; cf. Lactantius' (250—325 f.) comparison of God to the Sun and of the Son to a Ray, Const. I. Logothetis, 'Ἡ Φιλοσοφία τῶν Πατέρων καὶ τοῦ Μέσου Αἰῶνος, I, Athens, 1930, pp. 169, 173, 179 ; same concept of Basil the Great (330—379), *ibid.*, p. 213, and of Gregory of Nazianzos (329—389), *ibid.*, pp. 225, 228, 229, 231 ; cf. the 'Credo' : φῶς ἐκ φωτός, θεὸν Ἀληθινόν..."; cf. Gregory of Nyssa (335—395), *ibid.*, p. 242 ; Synesios (370 or 375 ?), *ibid.*, p. 348, obviously Neoplatonic ideas borrowed from Hypatia ; Pseudo-Dionysios Areopagites (VIth century), *ibid.*, pp. 370—371 ; Maximos the Confessor (580—662), *ibid.*, p. 376 ; cf. Tertullianus (155—222), *apud* Const. P. Kyrris, *Κυπριακὰ καὶ Ἀμμοχώστεια μελετήματα καὶ δοκίμια, A'*, 'Ἡ καταγωγή τῆς ἀρχαίας Χριστιανικῆς Φιλοσοφίας, Famagusta, 1957, pp. 36—37 ; cf. Esaiās, ch. 60, espec. ll. 19—20. For Maximos see P. Sherwood, *Maximos and Origenism. Ἀρχὴ καὶ Τέλος*, in *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress*, München, 1958, III, 1.

First it is to be noted that from Anastasios Sinaites' view to that of Kaïoumos the distance is just one step: that God did himself decide what the fate of Philentolos' soul would be, namely to stay suspense for ever in a space in between Paradise and Hell. What imports in Kaïoumos' system is the avoidance of punishment, something which might possibly lead to forgiveness. Such an attitude may historically have emanated from the old exaltation of Aphrodite in Cyprus, which was famous for the liberal practice of love and where love was never considered to partake of sin.

§ 7. Still, from a deeper study it appears that the Cypriote theologian stressed not pardon, — which was intended by Kaïoumos and Arkadios as a means of avoiding the defamation and exalting the prestige of Philentolos, a distinguished friend and Champion of the Church — but the loss of paradise, by which he meant “ὄψιν Κυρίου”, *the vision of God*. That is to say, he extols the negative and not the positive elements of the intermediate status. For one to be deprived of the fire of Hell, i.e. to be saved from it, is not so important, as it is cruel to lose the Kingdom of Heaven: this loss is much worse than thousands of furnaces and hells.

In other words our theologian considers it much worse to enter into the fire of innumerable hells than to lose God's Paradise and Light. Instead of the neutral status proposed by Kaïoumos and probably accepted by Arkadios, much preferable, in his view, is one of the two opposed poles, even the worse of them, Hell. The reason for this preference seems to have been that from the intermediate state, which is eternal, there is no possibility of coming out and reaching eternal Light, God, while the way out from Hell seems to be open under certain conditions. What is of greater value for our author is not the avoidance of Hell through neutrality but the enjoyment of Divine Light.

§ 8. Two contradictory tendencies are obvious in this attitude: (a) fearlessness in view of Hell's fire; this might lead to unconditional sin; and (b) the unlimited adoration of Divine Light, which assumes the dimensions of an eudemonistic ideal: a man who secures the enjoyment of that Light through impeccable life has obviously in mind the interest of his soul¹⁰. No doubt the second tendency prevails, and this indicates the reaction caused at Ammochostos against Kaïoumos' (and Arkadios') attitude. By this I mean that Philentolos seems to have been buried in honour since his sins had been outbalanced by his beneficent activity, but many, among them the author of Philentolos' Biography, and others, possibly recluses and monks opposed to Arkadios and Kaïoumos, seem to have disagreed and reacted to this, because they believed that this

¹⁰ Cf. similar ideas in other Fathers' systems, apud Kyrris, *op. cit.*, pp. 29—56, 125; Logothetis, *op. cit.*, passim.

would lead the flock of the Church to sinning. So intense theological disputes occurred at Ammochostos at that time.

§ 9. Such disputes were typical of the whole Christian world, which was under the influence of Neoplatonic, Gnostic and other relevant systems. The opposition between Dark and Light, Body and Soul, permeates the work of Gregory of Nazianzos (329—389) (cf. § 5), Gregory of Nyssa (335—396 ?), who believed in the Purgatory ¹¹, Origenes (185—254/5), who accepted the salvation of sinners and, like the Jews, the resurrection of bodies ¹², and other Fathers. Tertullian believed that flesh is not excluded from salvation, since flesh is one of the *κεφάλαια σωτηρίας* and not a source of evil of which the cause is the abuse of freedom ¹³. Celestius and Pelagius, two monks who lived in Rome about 400—410, rejected the “Original Sin”, destination, corruption, the innate vice of man and Divine Grace. Only Adam had been affected by the said sin, not his progeny. Since each Christian is subjected to a purgatorial baptism, sin cannot be maintained ¹⁴. Makarios the Egyptian (300—390) believed that within both Paradise and Hell there were various stages analogous to this or that spiritual or moral state of the souls placed in them. ¹⁵

§ 10. Other similar ideas occur in Jewish tradition. In *Hades*, as it was formulated by the latter in the second century A.D., there is neither retribution nor reward: there everybody, good or evil, lives a ‘plant life’ equivalent to void inexistence ¹⁶. Only during the Resurrection, first of the Just, later on of the whole Mankind, will the pious be rewarded and the impious punished ¹⁷. No doubt the said ‘plant life’ differs from the suspending status of Philentolos’ contradictory soul in this respect, that the first one is the fate of all, independently of moral record, while the latter is provided for only a number of souls’ categories.

The visionary conceptions of Enoch (1,96) and Daniel (12,2) concerning the future of the souls are marked by this, that they, like *Kaïoumos* and the Koran, classify them into more than two categories. Enoch divides Hades into: (1) a space for the souls of evil people who had been punished when alive and who are not going to resurge, (2) a space for the souls of those wicked people who had not been punished when alive and

¹¹ Logothetis, *op. cit.*, p. 255.

¹² *Op. cit.*, pp. 126—127; Hans Lietzmann, *A History of the Early Church*, translated by Bertram Lee Woolf, London, Luttenworth, 1963, II, pp. 310—312.

¹³ Logothetis, *op. cit.*, pp. 149—150.

¹⁴ Kyrris, *op. cit.*, pp. 24—25; G. Bardy, in “Bull. Litt. Eccl.”, XLIX, 1948, pp. 3—20.

¹⁵ P. G., 34, col. 764—765, Homilies 40, γ’ and δ’. Basil Pseutongas, in *Θρησκευτική και Ήθική Έγκυκλοπαιδεία*, VIII, Athens, 1966, col. 470.

¹⁶ Panayis Lekatsas, *‘Η ψυχή, ή ιδέα της ψυχής και της άθανασίας της και τὰ ξθίμα του θανάτου*, Athens, 1957, p. 288.

¹⁷ *Op. cit.*, pp. 288—290.

who will be resurrected so that they may be retributed on the day of judgement, (3) a space for the Just, who will resurge and be rewarded, and (4) a space for the heroes of the Faith, who will arise in a Paradise of happiness. Similar are the subdivisions of Hades according to Daniel and Esaias¹⁸.

§ 11. Extending our range of observation somewhat farther, we come across the following partly similar ideas :

(a) Some Dravidian races in India consider success in love a condition for admission into Paradise¹⁹.

(b) For some races of Malaya the best part in Paradise is occupied by the souls of wise and young people ; while for other oriental peoples there are various subdivisions and distinctions in Paradise, corresponding to the given categories of souls. The Mexicans believe in a sort of immortality of the souls, which, however, do not undergo any retribution or reward for specific moral transgressions ; still their eschatology provides for a "*garden of repose and plenty, where the blessed lived for ever in peaceful happiness*"²⁰.

§ 12. According to the Quran, the bodies of both just and sinful people stay in their tombs until Resurrection ; while the souls are classified as follows in accordance with the grade of their moral progress :

(a) The souls of prophets and martyrs are admitted into Paradise soon after death and there they stay until the consummation of centuries. In the Final Judgment these, like the souls of those who were distinguished for their loyalty to God, will be placed before Him.

(b) The souls of the Faithful, — i.e. of the Merciful, of those who fed orphans and poor in time of hunger, of those who visited and looked after sick people, those who prayed regularly, those who did not practise slandering ; who did never have sexual relations with women other than their official wives and women-slaves, etc., — until Resurrection will stay in peace near their tombs and during the Judgment will be placed on the right of God.

(c) The souls of the infidel, and sinful, of those who did not believe in Islam, of the avaricious, the killers, the Christians and the Jews, the idolaters, the calumniators, the exploiters, the hypocrites, the unmerciful, the insulters, etc., will soon after their death be thrown down by angels into Hades, into a dark place, and during the Last Judgment, laden with

¹⁸ *Op. cit.*, pp. 292—293 ; cf. various subdivisions and stages between Light and Dark in Mandaean Philosophy, George Ach. Stoyioglou, in *Θρησκευτική και Ήθική Έγκυκλοπαίδεια*, VIII, 1966, col. 550—551, and in Manichaeism, Pan. K. Chreston, *ibid.*, col. 576—577.

¹⁹ Le Katsas, *op. cit.*, p. 279.

²⁰ Jacques Soustelles, *The daily Life of the Aztecs of Mexico on the Eve of the Spanish Conquest*, A Pelican Book, Harmondsworth, Middlesex, 1961, pp. 119—120 ; cf. Lekatsas, pp. 279—280. For other peoples' relevant ideas see *ibid.*, pp. 275, 283, etc.

heavy chains, they will be put at the left of God, in the flames of Eternal Fire; there they will suffer penalties graded in accordance with each one's sins — this gradation resembles that of rewards in Paradise —, but they will be unable to die however strong their wish for this may be.

(d) In between Paradise, which will contain the categories (a) and (b), and Hell, which will contain the category n^o (c), there will be a third situation, the so-called “well of Knowledge”, *Al 'Arāf* (= partition, diaphragm). At the time of judgment will be placed there all those who will be deemed unworthy of both Paradise and Hell, i.e. the babes, the epileptics, the imbeciles, the Moslem martyrs who behaved impiously towards their parents, the illegitimate, an order of angels destined to be cleaned of their disgrace, and generally all those who did neither good nor evil, as well as those whose virtues and evils are equal to each other. Such are the faithful who fought under the banner of Islam and fell in battle against the will of their parents; their heroic death is balanced by their disobedience to their father's will; to these should be added the infidel kings who are endowed with justice, and others. Still no decision has been taken by God with regard to the length of time of their status. Those in the *Al 'Arāf* will recognise both the Just and the Sinners and will be able to converse with both, blessing the former and mocking at the latter, and praying God to classify them among the Just ²¹.

§ 13. One is struck by the close similarity, almost identity of the above-cited ideas of the Quran, especially of those referring to the *Al 'Arāf*, with those of *Kaifoumos*. The sources of many ideas embodied in the Quran have been traced by Islamic specialists, but much is still unexplored or requires a fresh treatment under the light of recent developments in ethnology and the history of ideas and folklore motives prevailing in the Near East. E.g. I recall that God as the source of all evil including murder (Suras 64, 11 and 8,17) may have originated in the Book of Job of the Old Testament, whose model is to be traced back to the Mesopotamian idea of the “Suffering Just”, the *Lludul bel Nemegi*, which does also occur

²¹ See Panayiotis S. Papaevaghelou, ‘Η έσχατολογία του Κορανίου, in ‘Απόστολος Βαρνάβας, Περίοδος Γ', Τόμος = ΚΣτ', Νοέμβρ. — Δεκέμβρ. 1965, τεύχ. 11—12, Nicosia, pp. 357—364, espec. pp. 359, 362—363; *ibidem*, Τόμος = ΚΖ', 'Ιανουάρ. — Φεβρουάρ. 1966, τεύχ. 1—2, pp. 26—30. *The Koran*, Translated N. J. Dawood, Penguin Books, Middlesex, 1966, p. 106, Sura LVII (Iron); pp. 244—245, Sura VII (The Heights); *The Koran Interpreted* [by] Arthur J. Arberry, London, Oxford University Press, 1964, p. 265, Sura LVII (Iron); pp. 148—149, Sura VII (The Battlements); *Der Koran*, aus dem arabischen Übersetzung von Max Henning, Einleitung von Ernst Werner und Kurt Rudolph, Textdurchsicht, Anmerkungen, Register von Kurt Rudolph, Leipzig, Verlag Philipp Reclam jun., [1965], pp. 157—159, espec. p. 158, Sura VII (Der Wall); p. 493, Sura LXVII (Das Eisen); *The Koran*, translated from the Arabic by J. M. Rodwell, Everyman's Library, London, 1953, pp. 407—410, Sura LVII; pp. 293—313, espec. p. 298 fn. 1, 2, 3, 4, Sura VII; cf. Κοράνιον μεταφρασθέν έκ του 'Αραβικου Κειμένου υπό Γερασίου Ι. Πεντάκη, Εκδοσις Δευτέρα, 'Αθήναι, 1866, pp. 111, 115; Εύγενίου Διογενείδου, 'Επιτομή της 'Οθωμανικής θρησκείας μεταφρασθεΐσα έκ της 'Ιταλικής επί την Γραικικήν Διάλεκτον παρά του Ε.Δ., έν Βενετία, 1836, pp. 23—25. Pentakis states that the above ideas occur in the Arabic commentary to Sura VII.

in the Epic of "Gilgamesch"²², not to refer to some of the early Church Fathers. It was therefore, a reasonable procedure to search for the sources of *Al 'Arāf* in Talmud as well as in Plato's *Phaido*: this has been done by Rodwell commenting on the following part of Sura VII: "*And between them shall be a partition; and on the wall Al 'Arāf shall be men who will know all*", by their tokens, and they shall cry to the inmates of Paradise, '*Peace be on you!*', but they shall not yet enter it, although they long to do so. *And when their eyes are turned towards the inmates of Fire, they shall say, 'O our Lord! place us not with the offending people*'.

And they who are upon Al 'Arāf shall cry to those whom they shall know by their tokens, 'Your amassings and your pride availed you nothing. And these they on whom ye swear God would not bestow mercy! Enter ye³ into Paradise: 'Pour upon us some water, or the refreshments⁴ God hath given you.' They shall say, 'Truly God hath forbidden both to unbelievers''.

§ 14. Here is Rodwell's commentary to this: "*1. On this wall (the name of which is derived from Arafā, 'to know', with allusion to the employment of those upon it) will stand those whose good and evil works are equal and are not, therefore, deserving of either Paradise or Gehenna. The idea, which is analogous to that of Purgatory [?], may be derived from the Talmud. Thus in the Misdrasch on Eccl. VII 14, 'How much space is there between the two' (Paradise and Hell)? R. Johannan saith, a wall; R. Acha, a span: others hold them to be so close that a person may see from one into the other. See Plato's Phaido 62;*

2. That is, they will know the inmates of Paradise by their whiteness and the people of Hell by the blackness of their faces.

3. That is, ye unbelievers: to whom the speakers of Al 'Arāf are supposed to turn.

4. The fruits of Paradise. Luke XVI, 19''

§ 15. Ecclesiastes' passage, VII, 14 to which Rodwell refers, runs thus: "*ἐν ἡμέρα ἀγαθῶσύνης ζῆθι ἐνάγαθῶ και ἐν ἡμέρα κακίας ἰδέ και γε σὺν τούτω συμφώνως τοῦτο ἐποίησεν ὁ Θεὸς περὶ λαλιᾶς. ἵνα μὴ εὐρῆ ἄνθρωπος ὀπίσω αὐτοῦ οὐδέν*". In this passage as well as in Plat. *Phaid.* 62 the

²² H. and H. A. Frankfort, John A. Wilson, Thorkild Jacobsen, *Before Philosophy. The Intellectual Adventure of Ancient Man. An Essay on Speculative Thought in the Ancient Near East*, Penguin Books, Harmondworth, Surrey, 1949, pp. 227-233, cf. pp. 223-226. For other oriental influences on the Koran see Sale, *op. cit.* (below ftn. 26), *passim*, espec. pp. 64 f., 72-73 f., etc. For general transmissions of Middle East cultural ideas see Jes P. Amussen, *Remarks on some Iranian Folk-Tales treating of Magic Objects*, especially at 564, in "Acta Orientalia," Vol. XXVIII, 3-4, Havniae, 1965, pp. 221-243 and the basic bibliography cited therein, especially works by Stith Thomson, S. H. Hooke, Herman Gunke, Mary Boyce, V. Minorsky, Leopold Schmid, Arthur Christensen, etc.; cf. *ibid.*, pp. 359-363; George Thomson, *From Religion to Philosophy*, "Journal of Hellenic Studies", vol. LXXIII, 1953, pp. 77-83 and the works of F. M. Cornford, Eduard Norden and other scholars cited therein.

idea of *Al 'Arāf* is not clear. Concerning Phaid. 62 I suppose that Rodwell mistook it for Plat. Phaidros 69 A—C, where occur the following ideas of Orphic provenience :

*"Perhaps these people who direct the religious initiations are not so far from the mark, and all the time there has been an allegorical meaning beneath their doctrine that he who enters the next world uninitiated and unenlightened shall lie in the mire, but he who arrives there purified and enlightened shall dwell among the Gods"*²³.

§ 16. Although here, as well as in other Plato's dialogues the idea of intermediate space is not quite clear, and although in other cases the idea of Purgatory — which is not to be absolutely identified with *Al 'Arāf*, as Diogeneides believes (see ftn. 21) — is far more exalted, still even here the former idea is implied. One further step is probably made in Plat. *Phaidr.* 247 d, e and 248 a, b, c.

Even here, however, the idea under consideration appears in a rather embryonic shape.

§ 17. The most recent study about *Al 'Arāf* which is known to me is R. Paret's article in *The Encyclopaedia of Islam* (I², Leyden, 1960, pp. 603 b—604 d). According to him the term *Al 'Arāf* is Arabic, the plural of *Urf* = *crest*. In Sura 7,46 it denotes the wall dividing the inmates of Paradise from those of Hell ; on it are to be found the people of *'Arāf* who recognize each one from His tokens. The meaning of the term is dubious. Bell's suggestion is uncertain : *'Iraf* = "*Presiding over the recognition are men who recognize*". Then Paret mentions for Andrae's interpretation : "*People of elevated places*", by which are probably meant the higher grades of Paradise, who can see downwards both towards Hell and Paradise. The people in question may, Andrae adds, be God's messengers, who appear to act at the last judgement for separating the Good from the Bad.

This interpretation is in conflict with the traditional one according to which those on the elevated places will not be — at any rate provisionally — either in Paradise or in Hell, but in an intermediate position or space. Consequently *Al 'Arāf* was taken to be equivalent to "*Limbo*"²⁴.

§ 18. Strictly judging Sura VII, vv. 40—50 one has to agree with Tor Andrae. Still it would be wrong to ignore the comment on which

²³ Plato, *The Last Days of Socrates, Euthyphro, The Apology, Crito, Phaedo*, translated and with an Introduction by Hugh Tredennick, Penguin Books, LTD, Harmondsworth, Middlesex, 1962, p. 115. See also W. K. Guthrie, *The Greeks and Their Gods*, London, 1950, pp. 291, 311, 312, 313, 322—325, and passim, where other sources are cited.

²⁴ Paret here refers to the article *Barzakh* of the *E.I.*², I, to Tabari, *Tafsir*, Cairo 1321, VII, 126—129, and to Tor Andrae, *Der Ursprung des Islams und des Christentums*, Uppsala, 1926, p. 77 f. *Barzakh* = *The interval between death and the resurrection*; cf. Sale, *op. cit.* (below ftn. 26), p. 55, according to Sura 25. Into *Al Barzakh* enters the soul after it has been parted from the body by the angel of death, see Wherry, *op. cit.* (below, ftn. 25), I, pp. 128—130.

the traditional interpretation is based, and also Sura *LVII*, v. 13, which agrees with the said comment: “*But between them [the hypocrites and the faithful] shall be set a wall with a gateway, within which shall be the Mercy, and in front, without it, the Torment*”.²⁵ The plausible solution of the problem would be that Mahomet did, as usual, confuse two different ideas that resembled superficially to each other, namely God’s messengers at the Last Judgment with the morally contradictory inmates of the intermediate space who can view both Paradise and Hell. It is beyond doubt that the idea of such a space is one of the basic components of *Al ‘Arāf* and the starting-point of the comment to Sura *VII*. The only difference is that both in the said comment and in Muslim tradition *Al ‘Arāf* tends to be considered a sort of Purgatory, something which, at least on first sight, is not the case with *Kaïoumos*’ intermediate space. *Al ‘Arāf*’s transitoriness, on which we shall expand below, is obviously opposed to the eternity of the said space, but does not exclude the similarity and relationship between the two.

§ 19. Sale suggests a different origin of *Al ‘Arāf*: “*The wall or partition [which] they imagine to be between that place [Paradise] and Hell, seems to be copied from the great gulf of separation mentioned in the Scripture [Luke xvi, 26 (= Καὶ ἐπὶ πᾶσι τούτοις, μεταξὺ ἡμῶν [=τῶν ἀγαθῶν, cf. XVI, 25,24,23,19—20] καὶ ὑμῶν [=τῶν κακῶν, cf. XVI, 19—22 f.] χάσμα μέγα ἐστήρικται· ὅπως οἱ θέλοντες διαβῆναι ἐντεῦθεν πρὸς ἡμᾶς διαπερῶσιν)]*. They call it *al Orf*, and more frequently in the plural *al Araf*, a word derived from the verb *arafa*, which signifies to distinguish between things, or to part them; though some commentators give another reason for the imposition of this name, because, they say, those who stand on this partition will know and distinguish the blessed from the damned by their respective marks or characteristics [6 *Jall’alo’ddin*. Vide *Kor. c.7*]; and others say the word properly intends anything that is high raised or elevated, as such a wall of separation must be supposed to be [7 *Al Beidâwi*]. The Mohammedan writers greatly differ as to the persons who are to be found on *al ‘Arāf*. Some imagine it to be a sort of limbo, for the patriarchs and prophets, or for the martyrs and those who have been most eminent for sanctity, among whom they say there will be also angels in the form of men. Others place here such whose good and evil works are so equal that they exactly counterpoise each other, and therefore deserve neither reward nor punishment, and these, they say, will on the last day be admitted into Paradise, after they shall have performed

²⁵ *The Koran*, transl... by Rodwell, p. 408; cf. Pentakis, *op. cit.*, p. 404; *A Comprehensive Commentary on the Quran: Containing Sale’s Translation and Preliminary Discourse, with Additional Notes and Emendations Together with a Complete Index to the Text, Preliminary Discourse and Notes*. By the Rev. E. M. Wherry, M. A., Vol. IV, London, Kegan Paul, Trench, Trübner & Co. Limited, 1896, pp. 208—209.

an act of adoration, which will be imputed to them, as a merit, and will make the scale of their good works to outbalance. Others suppose this intermediate space will be a receptacle for those who have gone to war, without their parents' leave, and there than suffered martyrdom, being excluded paradise for their disobedience, and escaping hell because they are martyrs. The breadth of this partition wall cannot be supposed to be exceeding great, since not only those who shall stand thereon will hold conference with the inhabitants both of Paradise and of Hell, but the blessed and the damned themselves will also be able to talk to one another [8 Kor. ubi sup. (c.8). Vide D', Herbel, Bibl. Orient. p. 121, fc.]

If Mohammed did not take his notions of the partition we have been describing from the Scripture, he must have borrowed it at second-hand from the Jews, who mention a thin wall, dividing Paradise from Hell [9 Midrash, Yalkut Sioni, f. 11]²⁶.

§ 20. The most important point, in Muslim tradition relating to *Al 'Arāf* is the admission of internally balanced contradictory souls of Muslims into Paradise after they have performed an act of adoration. This does obviously point to the transitoriness of *Al 'Arāf*, at least in respect to a category of souls contained in it, and shows it to be similar to the Purgatory; however, in respect to the prophets and martyrs it plays the part of an eternal *Limbo*. I recall that the Mohammedans' Hell includes a category of inmates who can be saved and transferred to Paradise: these are the *Muslims* whose evil deeds will surpass the good ones: "*they shall be released after they shall have been scorched and their skins burnt black, and shall afterwards be admitted into Paradise; and when the inhabitants of that place shall in contempt call them infernals, God will, on their prayers, take from them that opprobrious appellation. Others say he taught that while they continue in Hell they shall be deprived of life or (as his words are otherwise interpreted) be cast into a most profound sleep, that they may be the less sensible of their torments; and that they shall afterwards be*

²⁶ George Sale, *The Koran, commonly called Al Koran of Mohammed with Explanatory Notes and a Preliminary Discourse*, by G.S., Also Readings from Savary's version with Illustrations, Plans etc., London, Frederick Warne and Co, and New York (sine anno), pp. 67–68. Sale's ideas are followed by Thomas Patrick Hughes, B.D., M.R.A.S., in his *Dictionary of Islam*, being a Cyclopaedia of the Doctrines, Rites, Ceremonies and Customs together with the Technical and Theological Terms of the Muhammadan Religion, New York—London, 1885, pp. 20b–21a. According to Ernst Diez, *Glaube und Welt des Islams*, Stuttgart, 1941, p. 63, "Die sieben Himmel türmen sich über uns vom untersten bis zum höchsten, der indessen auch noch nicht der äusserste Ort der Glückseligkeit ist. Denn darüber gibt es noch sieben Lichtmeere und dann noch eine unendliche Zahl von ätherischen Regionen verschiedener Substanzen, sieben von jeder Sorte und dann erst das Paradies, das selbst wieder eine siebenfache Unterteilung hat. Unsere Erde ist der Aufenthalt der Menschen, Tiere und Genien, deren Aufenthalt die Berge von Kaf sind, welche die Erde umgeben. Die sechs anderen Erden, die unter diesen liegen, sind Kreise der Hölle, zwischen diesen und unserer Erde aber liegt das Fegefeuer, El Araf"; cf. p. 52.

received into paradise and there revive on their being washed with the water of life; though some suppose they will be restored to life before they come forth from their place of punishment, that at their bidding farewell to their pains, they may have some little taste of them. The time which these believers shall be detained there, according to a tradition handed down from the prophet, will not be less than nine hundred years, nor more than seven thousand. And as to the manner of their delivery, they say they shall be distinguished by the marks of prostration on those parts of their bodies with which they used to touch the ground in prayer, and over which the fire will therefore have no power; and that being known by this characteristic, they will be released by the mercy of God, at the intercession of Mohammed and the blessed; whereupon those who shall have been dead will be restored to life, as has been said; and those whose bodies shall have contracted any sootiness or filth from the flames and smoke of hell will be immersed in one of the rivers of Paradise, called the river of life, which will wash them whiter than pearls ['Pocock, Not. in Port. Mosis p. 289—291']²⁷. Generally speaking, according to the Koran the sinful will stay for ever in Hell, but this refers to the infidels alone: the Muslims and all those who adopted Islam but committed heinous sins, will be freed of them after they have expiated their crimes by the torments inflicted on them. The contrary view is classed as heretical because it is firmly maintained by Orthodox Muslims that no infidel or heathen will ever be redeemed, nor will ever a person who during his lifetime believed in the Unity of God be condemned to eternal punishment²⁸.

§ 21. So Kaïoumos' eternal intermediate position of contradictory souls undergoes a serious transformation in Islamic theology: for the faithful it becomes a transitory space, sort of *Purgatorium*, while for the martyrs and prophets it seems to be eternal. In this respect Sale has observed in his commentary to Sura VII:

*"From this circumstance [i.e. from the fact that, according to the Koran, "Yet they — i.e. the inmates of Al 'Arāf — shall not enter therein, although they earnestly desire it"] it seems that their opinion is the most probable which makes this partition a sort of Purgatory for those, who though they deserve not be sent to hell, yet have no merits sufficient to gain them immediate admittance into Paradise, and will be tantalised here for a certain time with a bare view of the felicity of that place"*²⁹. Wherry adds to this: "They will, however, eventually be received into heaven, for when the command to worship will be given to the Universe just before the final judgment, these will prostrate

²⁷ Sale, *op. cit.*, pp. 66—67.

²⁸ *Op. cit.*, p. 66; cf. Diez, *op. cit.*, p. 52: "Die Hölle soll allerdings für die wahren Muslims nur ein vorübergehender Aufenthalt, ein Fegefeuer sein, sie werden das Feuer nur durchstreiten".

²⁹ Sale, *op. cit.*, p. 120 fn. b.

themselves and thus the balance on the side of virtue will become heavier, and they will be admitted into heaven-Tafsir-i-Raufi”³⁰. Sale does further observe that the phrase “Enter into Paradise” of Sura VII is addressed to the “poor and despised believers [whom they, the chiefs and ringleaders of the infidels, despised in their lifetime as unworthy of God’s favour]. . .”; and he adds: “Some commentators however, imagine these, and the next preceding words are to be understood of those who will be confined in Al ‘Arāf and that the damned will, in return for their reproachful speech, swear that they shall never enter paradise themselves, whereupon God of his mercy shall order them to be admitted by these words [4 Al Beidāwi]”.

§ 22. Let us now return to the investigation of the relation between Al ‘Arāf and Intermediate Space. At least as it appears in the comment to Sura VII, and in Muslim Tradition, the concept of Al ‘Arāf is an articulated entity that in many respects resembles that of Kaïoumos, from which or from whose sources it seems to have originated. Given that no Christian author could at that time (VIIth century) derive ideas from an as yet unformed literature such as that of Islam, it appears indisputable that the Koran and its commentators as well as Muslim tradition in general drew from Christian sources. On the other hand, given the proximity of Arabia to the Bay of Saint Anthony, where Kaïoumos had lived before moving to Cyprus and where he would, together with other anchorites, have certainly formulated his theory, it is most probable that Mohammed himself heard of it from people related to Kaïoumos or from the latter one personally. It is well known that the prophet and his circle were acquainted with many Christians and Jews both at Mecca and elsewhere, among the former monks of Sinai and the Sinaitic peninsula including the Bay in question³¹. Kaïoumos would have obviously been in contact with Arabs if not with Mohammed himself and this should be counted among the several Christian-Nestorian, Monophysitic and other influences to which the emerging Islam was subjected.

§ 23. On the other hand, it should be noted that even if we accept a later date for the comment to Sura VII and for Sura LVII — both composed between some year before 622 and 626/627 f. (see below, § 24), the nucleus of the idea of Al ‘Arāf contained in these Suras presupposes the background of ideas that led to Kaïoumos’ theory as being roughly

³⁰ Wherry, *op. cit.*, Vol. II, p. 212 ftn.

³¹ Rodwell, *op. cit.*, pp. 5, 8—12. H. Lammens, S.J., *L’Arabie Occidentale avant l’Hégire*, Beyrouth, 1928, pp. 1, 2, 23, 39, 21, 22, 32, 40, 47, 57, 78, 82, 89, 35, 38, 44, 60, 67, 60, 10, 84, 85, 309; Joseph Chéllhod, *Introduction à la sociologie de l’Islam, De l’Animisme à l’Universalisme*, Paris, 1958, pp. 89, 135, 138, 140, 143, 178; Sale, *op. cit.*, passim, especially the important Preliminary Discourse; Wherry, *op. cit.*, passim; Roger Paret, *Un parallèle byzantin à Coran, XVIII, 59—81*, “Revue des Études Byzantines”, XXVI, 1968, pp. 137—159.

known to Mohammed and his circle. In the meantime — between 627 f. and the forties of the VIIth century or shortly after — Philentolos' Biography was composed ³², and this would have come to be known to the Arabs either directly — i.e. through the Arab-Cypriote contacts following the Arab invasions and intermittent shorter or longer periods of occupation of Cyprus after 647/8 (down to 964/965) — or indirectly, through such Cypriote scholars and theologians with whom the new religion had close links as *Gregory the Cypriote*. This little known but important figure of Christian theology was a Nestorian rationalist who flourished at the time of the Monothelitic Conflict — second quarter of the VIIth century f. — and was in close contact with Orthodoxy too and no doubt with his native island. According to Syrian tradition, he was the father of both Christian and Muslim Mystical Theory ³³ and as such he did certainly transmit numerous ideas and concepts, both Greek and old Judaic, Aramaic and Semitic, to Islamic theology. It is quite possible that one of them was the idea of intermediate space as formulated by Kaïoumos and conveyed to us by the Biographer of Philentolos. It will be the task of future research to trace the details of this cultural contact and its multiple implications.

§ 24. APPENDIX : THE CHRONOLOGY OF THE SURAS VII AND LVII.

I. It is known that 74 or 96 Suras were drawn up by the Prophet partly in 610 on the mountain near Mecca ³⁴. Sura no. VII is dated by Rodwell and by Pentakis before 622 since its redaction is located in Mecca. In Rodwell's new arrangement it bears the number *LXXXVII* (= 87), and is followed by only three Suras equally composed in Mecca, nos. *LXXXVIII* (= 88, whose customary serial number is *XLVI* = 46), *LXXXIX* (= 89, customary no. *VI* = 6), and *XC* (= 90, customary no. *XIII* = 13). According to Rodwell the remaining 24 Suras in his own arrangement were composed in Medina after the Hijra (20 June 622). From this ordering it would follow that Sura VII (= *LXXXVII*) was composed shortly before 20 June 622.

II. Here are Nöldeke-Schwally's considerations concerning Sura VII : *“Der erste Teil ist wahrscheinlich in Mekka während eines Wallfahrt-festes entstanden. Denn er greift die Gebräuche an, nackt dem Umgang um die Ka'ba zu vollziehen und zur Pilgerreit zu fasten (V. 29). aus V. 92 f. (vgl. V. 127f.) scheint hervorzugehen, dass Kurz vorher zu Mekka eine*

³² Cf. above, § 1, fn. 1.

³³ Irénée Hausherr, *Aux origines de la Mystique Syrienne : Grégoire de Chypre ou Jean de Lycopolis ?* “*Orientalia Christiana Periodica*”, IV, 1938, pp. 497—520.

³⁴ Bertold Spuler, *Geschichte der Islamischen Länder*, Erster Abschnitt, *Die Chalifenzeit, Entstehung und Zerfall des Islamischen Weltreiches*, in *Handbuch der Orientalistik*, herausgegeben von Bertold Spuler, Sechster Band, Leiden 1952, p. 8.

Teuerung geherrscht hatte. V. 163, zu welchem bisweilen noch einige der folgenden Verse hinzugefügt werden, halten manche für medinisch, wahrscheinlich nur nach einem falschen Schlusse aus $\text{وَالَّذِينَ آمَنُوا مِن بَنِي إِسْرَائِيلَ}$, (V. 163), das man auf die Juden zu Yatrib bezog. Seltener wird V. 198 oder 203 für medinisch erklärt. Aber in V. 156 sind mehrere Zeichen, die tatsächlich einen medinischen Ursprung verraten: $\text{وَالَّذِينَ آمَنُوا مِن بَنِي إِسْرَائِيلَ}$ findet sich nur in medinischen Stellen, für die es auch besser passt, da der Gegensatz des aus den Heiden hervorgegangenen Propheten zu den Schriftbesitzern in Mekka weniger Bedeutung hatte, die Tora und das Evangelium kommen nie in mekkanischen Suren vor; und endlich deutet $\text{وَالَّذِينَ آمَنُوا مِن بَنِي إِسْرَائِيلَ}$ unverkennbar auf die Ansār hin. Daher haben wir diesen Vers wie den darauf folgenden V. 157, also V. 156—158, die auch die Gedankenentwicklung hemmen, als einen, vielleicht von Muhammed selbst hierher gestellten, medinischen Zusatz zu betrachten. V. 174—182 beziehen die Traditionen gewöhnlich auf den Biblischen Bileam oder auf den schon mehrfach erwähnten Umaiya b. Abī 1-Salt. Ein neuerer Erklärer [Hirschfeld] denkt an den jüdischen Dichter Kab' b. al Asraf und hält den Abschnitt deshalb für medinisch³⁵.

III. According to the same authors in the Sura no. VII the following parts are to be distinguished: "Sura 7 lässt sich in fünf Abschnitte zerlegen: V. 1—56 (Verführung Adams und Mahnreden an die Kinder Adams), V. 57—100 (Sendung der alten Propheten Nūh Sālīh, Su'aib), V. 101—173 (Mose und die späteren Schicksale der Iuden). V. 174—185 (über einen anonymen Gottesfeind) und schliesslich V. 186—205 (über die letzte Stunde). Obwohl unter diesen Abschnitten keine näheren Beziehungen bestehen, ist es doch denkbar, dass sie Muhammed selbst miteinander vereinigt hat"³⁶.

IV. From this it appears that in the Sura under consideration several periods are to be distinguished. Most important in this respect is Blachère's dating cf. vv. 38—51 — where *Al 'Arāf* is mentioned to the third and last period of Mohammed's residence in Mecca³⁷, i.e. shortly before (20 June) 622: Blachère gives the Sura VII the new serial number 89, which approaches Rodwell's 87, and stresses that, as it is the case with other Suras, in VII the subject of the prophet who cries in the wilderness is dominant, and in vv. 101—154 "*La narration se charge de quelques épisodes nouveaux comme celui sur les places d'Égypte*": a typical example

³⁵ *Geschichte des Korans* von Theodor Nöldeke, Zweite Auflage bearbeitet von Friedrich Schwally, Erster Teil, *Über den Ursprung des Korans*, Leipzig 1909, pp. 159—160; cf. pp. 158—159 and 60.

³⁶ *Op. cit.*, pp. 158—159.

³⁷ Régis Blachère, *Histoire de la Littérature Arabe des Origines à la Fin du XV^e Siècle de J.C.*, [vol.]*, Paris, 1964, pp. 200—205 f., 224, 225; idem, *Le Coran, Introduction*, I, Paris; 1947, pp. 247 ff., 240—263; cf. R. Bell, *The Quran*, translated with a critical rearrangement of the Surahs, Edimburg 1937—1939, Sura VII; *Der Koran, cit.*, p. 154, n. 1 and text, p. 27.

of treatment of that subject are vv. 83—93 of our Sura ³⁸. Wherry and Sale too hold that, according to internal evidence, Sura VII was revealed in Mecca shortly before the Hijra, but some parts of it, at any rate not that mentioning *Al 'Arāf*, were added later in Medina ³⁹.

V. Sura LVII is localised by Pentakis, following tradition, “at Medina and at Mecca”⁴⁰, which means that it was redacted partly before 20 June 622 at Mecca and partly subsequently at Medina. Rodwell gives it the number XCIX (= 99) and localises it at Medina: “The general tone of this sura shows it to have been revealed at Medina, and from verse 22 it may be inferred that its true date lies between the battle of Ohod (624) and the battle of the Ditch”⁴¹, i.e. after 626/627. Rodwell follows Nöldeke-Schwally who state: “*Sur. 57 wird oft ganz oder wenigstens ihrem ersten oder letzten teile nach für mekkanisch gehalten. Ihr Hauptinhalt, wie der mancher anderen Suren, besteht in Ermahnungen, für die Glaubenskriege beizusteuern und in Anklagen gegen die Zweifler welche kein Geld hergeben wollen. V. 10 wird oft auf die Einnahme Mekka's bezogen, aber das ist nicht zutreffend, da Muhammed in dem ganzen Stücke nicht so zuversichtlich auftritt, wie es nach diesem grossen Erfolge, tatsächlich der Fall war. Wenn nicht alles trügt, geht auf V. 22 f. hervor, dass Muhammed zur Zeit der Abfassung im Unglück war. Wir setzen daher die Sura am wahrscheinlichsten in die Zeit zwischen der Uhudschlacht [624] und dem Grabenkriege. Der "Sieg" (fath), auf den V. 10 anspielt, wird wohl die Schlacht von Badr sein*”⁴². Sale and Wherry do also date this Sura to the Medinan period, i.e. after the Hijra ⁴³.

VI. Generally speaking one should bear in mind that the chronology of the Suras is something uncertain and changeable and that in them were confused old with new events by Mohammed himself or by the redactors of the Quran ⁴⁴.

³⁸ Blachère, *Histoire, cit.***, pp. 217—219; cf. p. 222.

³⁹ Wherry, *A Comprehensive Commentary on the Quran, cit., II*, pp. 201—202.

⁴⁰ Pentakis, *Tò Κοράνιον, cit.*, p. 403.

⁴¹ Rodwell, *The Koran*, p. 407.

⁴² Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, p. 195; cf. p. 60.

⁴³ Wherry, *A Comprehensive Commentary*, IV, pp. 115—116; *Der Koran*, pp. 492,27.

⁴⁴ Rodwell, *op. cit.*, pp. 2—6; Reuben Levy, *The Social Structure of Islam*, being a Second Edition of the Sociology of Islam. Cambridge 1962, pp. 151—153; R. A. Nicholson, *Literary History of the Arabs*, London 1907, ch. III; Blachère, *Histoire,**, loc. cit.*, espec. pp. 200—205 f., 224—225; *Der Koran, cit.*, passim.

KRITISCHE BEMERKUNGEN ZU KRETISCHEN TEXTEN

E. KRIARAS
(Thessaloniki)

I.

INTERPRETATION UND BERICHTIGUNG EINER KATZURBOS-STELLE

(III, 315)

In der Komödie des Georgios Chortatses „*Katzurbos*“, die uns zuletzt (1964) in der Ausgabe von Linos Polites¹ vorlag, legt der Dichter im 3. Akt 315 und im Zusammenhang mit den „*πολιτικές*“, den öffentlichen Dirnen, der Aneza folgende Verse in den Mund:

Ἵ τσί πόρτες ὄλες στέκουσι, τσί γειτονιές κρατοῦσι,
στά παραθύρια κρέμονται, Ἵ τσί φόρους περπατοῦσι
κι ἄναγελοῦν καί προσκαλοῦν καί κράζουν κι᾽ ἀσενίζου
κι᾽ ἀρποῦν τοὺς ἄντρες φανερά καί μέσα τσί σφαλίζου.

Zu dem Verb „*ἀσενίζω*“ bemerkt der Herausgeber (S. 109–110), daß er die Bedeutung des Wortes nicht zu klären vermochte. Daß es mit dem Verb „*ἀσενιάρω*“ zusammenhängt, schließt er aus und vermutet in dem Wort eine Bedeutung, die mit irgendeinem üblen oder obszönen Getue der „*πολιτικές*“ zu tun habe. Zögernd äußert er die Auffassung, das Wort müsse wohl mit den venezianischen „*assenada*“ und „*assennità*“ in Verbindung gebracht werden, wonach dann das Verb „sich ungebührlich benehmen“ bedeuten würde. Er läßt aber auch die Möglichkeit offen, das Verbum „mit dem altitalienischen „*assenare*“ = *dare senno, far avvertire*, d.h. zuwinken, mit Zeichen und Handbewegungen einladen“ in Zusammenhang zu bringen.

¹ Γεωργίου Χορτάση, Κατζούρμπος, κωμωδία, κριτική έκδοση, σημειώσεις, γλωσσάριο Λίνου Πολίτη (Ἑταιρία Κρητικῶν Ἱστορικῶν Μελετῶν, Κρητικόν Θέατρον, 1) Herakleion, 1964.

St. Alexiu² führt diese Katzurbos-Stelle in dem von ihm veröffentlichten Auszug des Chortatses-Textes unverändert an und interpretiert³ ebenso wie Polites.

Ich halte es für sicher, daß das „ἀσενίζου“ der Ausgabe mit „ἀγενίζου“ berichtigt werden muß, einem Verb, das wir nur aus zwei Stellen eines anderen kretischen Textes kennen, nämlich aus der „Ρίμα θρηνητική“ des Joannes Pikatoros (ed. von Kriaras in *Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 2, 1940) V. 336, 340. In V. 336 lesen wir :

ἐκίνησα τὸν χάρο ν' ἀγενίζω
καὶ ἀνάταξά τον ἄχριστα καὶ τ' ὄνομά ντου ἐβρίζω.

Mit größter Wahrscheinlichkeit ist die Katzurbos-Handschrift richtig gelesen. Immerhin ist aber paläographisch der Übergang von „γ“ in „σ“ sehr leicht. Ich möchte dazu bemerken, daß bei Pikatoros das Verbum in einem weiter entwickelten transitiven Sinne für „jemand beschimpfen“⁴ verwendet wird.

Das Verbum „ἀγενίζω“ muß mit dem spätgriechischen „ἀγεννίζω“ (und „ἀγεννίζω“) in Verbindung gebracht werden, das bei dem Schriftsteller Teles (3 .Jh.n.Chr.)⁵, vorkommt und „sich unhöflich, ungebührlich betragen“ bedeutet. In der Katzurbos-Stelle hat das Verbum m.E. die speziellere Bedeutung von „Zoten reißen“. Aus klassischer Zeit schon bekannt ist auch das Adjektiv „ἀγεννής“ oder „ἀγενής“, das, bei Personen verwandt, jemanden „ohne edle Abkunft“, und bei Sachen und Ereignissen „gering, billig“ bedeutet (βωμολοχεύματ' ἀγενῆ, Aristoph. *Eirene* 748), was übrigens auch das Substantiv „ἀγεννία“ in der Bedeutung von „Gemeinheit, Pöbelhaftigkeit“ belegt.

Ich muß dabei hinzufügen, daß im „Θησαυρός τετραγλωσσος“ von Gerasimos Vlachos das Verbum „ἀγενεύγω“ (das sicher von „ἀγενής“ stammt) unter anderen mit „fare insolente“, das Substantiv „ἀγενιά“ mit „insolenta“, das Adjektiv „ἀγενικός“ mit „insolens“ und das Adverb „ἀγενικά“ mit „insolenter“ erklärt werden. Wörter der gleichen Familie treffen wir heute noch in Karpathos an, wie uns das „Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς νέας ἑλληνικῆς“ nachweist: Stichwort „ἀγενικός“ („ἀενικός“ auf Karpathos) mit den Bedeutungen: 1) unhöflich, grob; 2) gefräßig; b) habsüchtig (das Neutrum „τά ἀενικά“ = die Schweißausbrüche); Stichwort: „ἀγενικά“ (Adv.) („ἀενικά“ auf Karpathos) mit der Be-

² Κρητική Ἀνθολογία, β' ἔκδοσις, S. 132.

³ St. Alexiu, a.a.O., S. 254.

⁴ Zu der jüngeren transitiven Verwendung älterer intransitiver Verben vgl. N. P. Andriotes, *Προσφορά εἰς Στίλπωνα Ν. Κυριακίδη*, Thessalonike 1953, S. 51 ff. und bes. S. 53 ff.

⁵ S. Liddell-Scott-Jones, *A Greek-English Lexicon*, Sp. 8, Stichwort.

deutung „gierig, mit Gefräßigkeit“, wie auch Stichwort „ἀγενικοπίνω“ („ἀενικοπίνω“ auf Karpathos) mit der Bedeutung „gierig trinken“.

In meinem Lexikon der mittelalterlichen griechischen volkssprachlichen Literatur I wird das Wort „ἀγενίζω“ etymologisch als ein Verb zu dem Substantiv „γένος“ angesehen und das „ἀ-“ der ersten Silbe präpositiv behandelt und dem „γενολογῶ“ = „die Verwandtschaft beschimpfen“ gegenübergestellt, welches Verbum in einer ganzen Reihe von mittelalterlichen volkssprachigen Texten vorkommt („Πουλολόγος“, ed. von Krawczynski, 657, „Πουλολόγος“, ed. von Wagner, *Carmina graeca*, 640, „Κατζοῦρμπος“, ed. von Polites, Δ' 147, Ε' 331, „Στάθης“ ed. von Sathas, „Κρητικόν Θέατρον“, Γ' 436). Was ich aber weiter oben angeführt habe, zwingt mich, die von mir zuvor vertretene Auffassung — ich darf dabei sagen, mit Zurückhaltung vertretene Auffassung, da ich auch die Verwandtschaft mit dem spätgriechischen „ἀγεννίζω“ offen ließ — in meinen genannten Lexikon zu revidieren, was übrigens sehr bald in den Zusätzen und Berichtigungen, die dem 2. Bande des Lexikons am Schluß beigegeben werden, unter dem Stichwort „ἀγενίζω“ geschehen wird.

Die Wiederherstellung und Interpretation der Katzurbos-Stelle gibt mir die Gelegenheit zu betonen, wie sehr beim Studium älterer neugriechischer Texte nicht nur die griechischen Lexika der vergangenen Jahrhunderte, sondern auch einzelne Wörter, die in regionalen Idiomatismen des Neugriechischen erhalten geblieben sind, helfen können. Und in diesem Rahmen ist schließlich außerdem noch darauf hinzuweisen, daß es zum Nutzen unserer Sprachforschung notwendig ist, daß der Druck des Historischen Lexikons der Akademie von Athen wiederaufgenommen und fortgeführt wird, nachdem dessen Vorwurf bekanntlich das Studium der neugriechischen Volkssprache und ihrer Dialekte ist.

II.

NOCHMALS ZUR WIEDERHERSTELLUNG EINER EROTOKRITOS-STELLE

(Δ 1077)

In einer meiner kleineren Veröffentlichungen⁶ habe ich, der Feststellung eines meiner mir dem Namen nach nicht mehr erinnerlichen Schülers (Es handelt sich um eine Seminararbeit, deren Verfassername jedoch verschollen ist) folgend eine Wiederherstellung der Erotokritos-Stelle Δ 1077 vorgeschlagen, nämlich das Wort „τσινιές“ = Hufschläge,

⁶ 'Ελληνικά 21, 1968, 410—412.

das in den venezianischen Ausgaben des Textes und in der kritischen Ausgabe von Xanthudidis steht, als „τσι νιές“ = die neuen, die frischen (d.h. : Pferdeverletzungen) zu lesen. Es dürfte jedoch nötig sein, auch in meinem neuen Beitrag die vollständige Stelle im Erotokritos anzugeben :

Μεγάλος καλορίζικος ἐκράζοντονε τότες
 ἐκεῖνος ὅπου ᾽ πόθαινε μέ τσί πληγές τσί πρῶτες
 κι᾽ὼς εἶχε πέσ᾽ἀπ᾽τό φαρί τή ζήση νά τελειώση
 κι᾽οὐδ᾽ἄλλο πόν᾽ό πόλεμος κ᾽ή μάχη νά τοῦ δώση.
 Μά οἱ ἄλλοι πού γκρεμνίζουσαν κ᾽εἶχαν πνοή κ᾽ἐζοῦσα
 οἱ καρβαλάροι κ᾽οἱ πεζοί τοὺς ἐκλοτσοπατοῦσα·
 κι᾽ἀπάνω ᾽ς τσί λαβωματιές τά πέταλα βουλοῦσα
 καί τήν πληγή ξεσκίζασι καί πόνους ἐγροικοῦσα·
 καί μέ τσινιές, λαβωματιές, κριτήρια πού τῶς δίδα,
 πολλά ᾽σκημα τελειώνασι δίχως ζωῆς ὀλπίδα.

Ich setze voraus, daß der Leser das, was ich an Belegen für meine Lesart in der erwähnten Veröffentlichung vorgebracht habe, vor Augen hat oder haben muß. Wenn ich also heute zu Einwendungen zu dieser Frage von Seiten meines Kollegen Linos Polites⁷ Stellung nehme, so beschränkte ich mich darauf, das vorzubringen, was ich dazu an Gegen- gründen habe, zumal meine Auffassung die gleiche bleibt wie die in der Veröffentlichung Dargetane.

Erstens habe ich zu bemerken, daß ich bei der Niederschrift sehr wohl wußte, daß auch die venezianischen Ausgaben (Im wesentlichen hat nur die erste, wie allgemein bekannt, eigentlichen Zitationswert, da die zweite eine einfache Wiederholung der ersten ist) das Wort „τσινιές“ haben. Es ist aber selbstverständlich, daß der solche Fragen Bearbei- tende von der herkömmlichen kritischen Ausgabe des Textes (hier von der allerseits als vorzüglich anerkannten Bearbeitung von Xanthudides) ausgeht, ohne natürlich darüber in Unkenntnis zu sein — wenn eine solche Kenntnis gegeben ist — was die vorhergehenden — guten oder auch mäßigen — Ausgaben bringen.

Daß die Venezianische Ausgabe von 1713 in Vers III 1077 „δαγα- ματιές“ statt „λαβωματιές“ schreibt, ist m.E. kein entscheidender Punkt, denn auch der nun einmal wertvollste Zeuge, in unserem Falle die 1. Ausgabe des Erotokritos, bringt manchmal nicht die genauesten oder echtsten Fassungen. Im vorliegenden Falle nahm auch Xanthudides — wie später ich ebenfalls — an, daß wir der Variante des Erotokritos folgen müssen. Wie kam aber Xanthudides zu dieser Annahme? Die Tatsache, daß das Wort „δαγαματιά“ nirgends sonst im Erotokritos vorkommt?

⁷ Ἑλληνικά 22, 1969, 235—237.

Vielleicht. Trotzdem könnte das Wort, wie ich bereits vermutet habe, Kornaros verwendet haben, da es sowohl in älterer Zeit wie auch heute noch in der kretischen Dialektform „δαγκάνω“ und noch idiomatischer in der Form „δακάνω“ vorkommt. Sollte es nun heute nötig sein, noch weitere Argumente für meine Auffassung vorzubringen, dann wären dies die beiden Folgenden: 1.) Die zwei Wörter „τσινιές“ und „λαβωματιές“ können schlechterdings nicht so, wie sie es tun, zusammenstehen. Ein Dichter mit dem Sprachgefühl eines Kornaros könnte einfach nicht sagen (wie dies die erste Ausgabe tut und der dann Polites folgt), daß die, welche damals starben, „μέ τσινιές και μέ δαγκαματιές“ starben. Es stirbt jemand (bei richtiger sprachlicher Formulierung) „ἀπό τσινιές“ und „ἀπό δαγκαματιές“, während jemand natürlich tötet oder verletzt „μέ τσινιές και μέ δαγκαματιές“. Aber auch die Formulierung in der Ausgabe von Xanthudides und in der Handschrift kann richtig sein, wonach alle, die starben „μέ τσινιές και μέ λαβωματιές“ starben, weil wir wohl sagen können, daß jemand „μέ λαβωματιές“ und auch „ἀπό λαβωματιές“ stirbt, jedoch nicht „μέ τσινιές“, sondern nur „ἀπό τσινιές“. Die „λαβωματιές“ sind dessen, der stirbt, dagegen die „τσινιές“ eines dritten. Das heißt also: Die Wendung „μέ τσινιές και δαγκαματιές“ muß zu einem Verbum gehörend verstanden werden, das als Subjekt „τά ἄλογα“ hätte. Oder allgemeiner gesprochen: Die Ursache wird (abgesehen von anderen Möglichkeiten) sowohl durch die Präposition „ἀπό“ als auch durch die Präposition „μέ“ ausgedrückt. Aber nur in ganz bestimmten Fällen können wahllos die Präposition „ἀπό“ oder die Präposition „μέ“ benutzt werden. Dies ist der Fall, wenn das Substantivum, das mit oder ohne Artikel mit einer Präposition verbunden ist, sich auf das Subjekt des Verbuns bezieht, von dem die präpositionale Bestimmung abhängig ist. Dies ist der Fall bei „μέ λαβωματιές πέθαιναν“ = es starben jene, die verletzt worden waren, diese hatten die Wunden. Ein gleiches Beispiel gibt die „Θυσία“, ed. von Megas², 304: „ἄθροπος μέ τό λίγωμα ποτέ δέν ἀποθαίνει“ = wer in Ohnmacht fällt, der stirbt nicht. In anderen solchen Fällen, wo z.B. das Substantivum, das mit der Präposition verbunden ist, entweder ohne Artikel steht⁸ oder nicht mit einem abhängigen (relativen) Satz⁹ verbunden ist, ist es nötig, daß die Verwendung der Präposition „μέ“ vermieden wird. Grund zu dieser Vermeidung ist der Umstand, daß diese Präposition aus Gründen, die in ihrer Hauptbedeutung (Teilnahme) wurzeln, dort anwendbar ist, wo ein gewisser Sinn von Mitteilnahme

⁸ Z.B. „οἱ δέ πού εἰς πόλεμο ἔστηκαν ἀπό σπαθίου ἀποθάναν“ Χρονικόν Μορέως, ed. Kalonaros, 1487. Ein „μέ σπαθί“ würde heißen, daß sie mit ihrem eigenen Schwert bzw. durch ihr eigenes Schwert starben.

⁹ Wenn Kornaros schriebe „μέ τσινιές πού τῶς ἐδίδαν“ starben wäre es natürlich richtig.

oder Identität vorliegt. Die „Λαβωματιά“ ist dessen der stirbt, die „τσινιά“ ist dessen, der ausschlägt.

2.) Nebeneinander können μέ τσινιές, (μέ) δαγμαματιές“ so wie es Polites im Anschluß an die 1. Ausgabe vorschlägt, richtig stehen aus dem folgenden Grund. Der Dichter sagt uns, daß diejenigen, die von den Pferden fielen, vom Fußvolk und von den Reitern zertrampelt wurden. Aber als ob das noch nicht genügt hätte, stampften auch noch die Pferdehufe auf ihre Verletzungen. Was ist nun die natürliche Folge im Denken des Dichters und was die natürliche Geschehnisfolge? Die Hufe der Pferde verursachten denen die am Boden lagen neue Wunden („τὴν πληγὴ ἔσεκίζασι“ sagt der Dichter). Das Pferd schlägt aus (τσινᾶ) oder beißt (δαγκώνει), wenn es von jemand gereizt wird, aber nicht wenn es sich vor einem Halbtoten befindet; dann zerstampft es ihn, wie es der Dichter schon mit seinen eigenen Worten sagte. Die befriedigende Lesart des Geschehnisses ergibt sich lediglich in „τσι νιές λαβωματιές“, welche die Hufe der Pferde verursachen. Die dichterische Beschreibungskraft ist schon groß genug, so daß es nicht nötig ist, noch mehr Spannung und Dramatik in die Szene zu legen, indem wir in dem Falle nicht passende „δαγμαματιές“ hinzufügen.

III.

WIEDERHERSTELLUNG EINER STELLE AUS DEM APOKOPOS DES BERGADES

(V. 289)

Der Dichter des Apokopos erzählt uns in Vers 277 ff die Geschichte der beiden Brüder, die sich unter den Toten befinden. Irgendwo in einem Lande lebte der Vater der beiden jungen Leute. Der Dichter fragt nun die beiden (V. 279 f):

. . . Πόθεν καί ἀπό ποῦ καί τοῦτο πῶς ὁμάδιν
καί πότες ἐκατέβητε καί τί καιρόν στόν Ἄδην;

Anfangs wollen die beiden jungen Leute auf die Frage nicht antworten, Später aber sagte der eine von ihnen zum Dichter (VV 287 ff.):

λοιπόν ἀπῆν τό ρώτησες, θέλω σοῦ τ'ἀναγγεῖλει
ὡς ἐξ ἀνάγκης ἀποδά μέ τά πικρά τά χεῖλη.
Μάθ' ἀπό τήν πατρίδα μας κατ' εὐγενειάν κρατιῦμεν
καί ποιάν πατριδ' ἄν ἐρωτᾶς, δεύτερον νά σοῦ ποῦμεν.
Ἐμᾶς εἰν' ἡ πατρίδα μας ὅπου ἔναι τό λογάριν: . . .

Uns interessiert hier Vers 289 oder besser die Doppelzeile 289/90.

Wie wird der Text dieser Doppelzeile überliefert? Alexiu¹⁰ hielt sich in seiner Ausgabe an die Venezianische Ausgabe von 1534, während Handschrift V den zweiten Halbvers von V. 289 wiedergibt mit :

. καὶ τί γενέαν κρατοῦμεν.¹¹

Meiner Ansicht nach müssen zwei leichte Verbesserungen im 1. Halbvers vorgenommen werden und man muß für den zweiten der Überlieferung der Handschrift V folgen. Dann ließe sich der Vers wiederherstellen mit :

Μαθ'ἀπό τί πατρίδα ἐμεῖς καὶ τί γενεά κρατοῦμεν.

Der eine der beiden Brüder will, indem er so seine Gedanken wiedergibt, die Bedeutung des Vaterlandes (τί πατρίδα) und der edelen Abkunft (τί γενεά) betonen. Erst später (δεύτερον) behält er sich vor, sein Vaterland zu nennen. (Er verspricht es wenigstens, denn in Wirklichkeit tut er es nicht, wie der Fortgang des Gedichtes zeigt.) — Er gibt in der Folge mit V. 291 ff. eine Beschreibung ihrer Heimat und der Bedeutung, die sie hatte :

*Ἦτον καθρέφτης τ'οὐρανοῦ, ἦτον τοῦ κόσμου εἰκόνα (V. 297).

*Ἦτον ἡ κρίση τῆς σοφιάς (V. 299).

*Ἦτον ἀντίθετον σκαμνὶν τῆς βασιλείας τῆς Ρώμης (V. 301) usw.

Es besteht keine Tautologie aber auch kein Widerspruch zwischen V. 289 und dem folgenden, nachdem der erste davon spricht, wie die Heimat und ihr Geschlecht waren, und der zweite, welches das Vaterland der beiden Brüder ist.

Schließlich möchte ich noch bemerken : Wir sind für die 2. Hälfte des Verses 289 dem Text des Manuskriptes V gefolgt, das, wie festgestellt worden ist¹², im allgemeinen in der Überlieferung des Textes zurücksteht. Doch in überaus vielen Fällen¹³ rettet es uns geglückte Fassungen, die wir heranziehen müssen und dabei in diesen Fällen von der Fassung der venezianischen Ausgabe von 1534 absehen müssen.

¹⁰ Μπεργαδῆ Ἀπόκοπος, κριτικὴ ἔκδοσις Στυλιανοῦ Ἀλεξίου (Κρητικὰ Χρονικά 17, 1964, 183—251).

¹¹ Legrand, der 1881 den Apokopos veröffentlichte (Bibliothèque Grecque Vulgaire II.) nach der Ausgabe von 1534, gibt nicht an, ob er der Ausgabe bei diesem Vers gefolgt ist, den er wiedergibt mit; Μές' ἀπό τήν πατρίδα μας μαθ' εὐγενειάν κρατοῦμεν. Die Überlieferung des Verses hält L. Politis (Προσφορά εἰς Ἐτ. Κυριακίδην, Thessalonike, 1953, S. 554) befriedigender in der Ausgabe von 1534. Meiner Ansicht nach aber kann sie nicht als endgültig befriedigend angesehen werden, wie ich in diesem Beitrag ausführen werde, wenschon sie in der Tat befriedigender ist als die Fassung des Verses in der Ausgabe von Legrand.

¹² Vgl. L. Politis, a.a.O., S. 550.

¹³ Vgl. Alexiu, Ἀπόκοπος, S. 186.

SOME NOTES ON AN INSCRIPTION FROM MEDIEVAL SILISTRA (C. 976)

MACIEJ SALAMON
(Katowice)

The seventh volume of “Revue des Études Sud-Est Européennes” — Hommage Bănescu brought an interesting study dealing with a reinterpretation of an epigraphical monument found in Silistra in the year 1952.¹ The inscription had been dated by its first editor, V. Beševliev for the years 1042—1052, because of the names of emperors: Constantine and his wife Zoe, which he supposed to be engraved on the stone.² Of course the first name can be deciphered beyond doubt, but the second one reconstructed only hypothetically, has been proved by I. Ševčenko now to be wrong. This author instead of the partly arbitrary, partly understandable: [Z]ώ(ης) με(τὰ) τῶν πορο[ν...] has proposed [P] ωμέ(ων) τῶν Πορο[υρογεννήτων] which makes good sense. Because of the plural article τῶν he puts forward a thesis that our inscription was dated by mentioning two names of emperors born in purple. The supposition seems to be an ingenious one. In the time when Silistra was governed by the Byzantines there was only one couple of emperors with an imperial descent (I mean the Xth—XIth centuries of course), they were the brothers Basil II and Constantine VIII. To this point Ševčenko’s reasoning seems fully authorized, and his changing the monument’s date can be accepted for certain.

There was only one fragment of the text which looked a little obscure to the author. I mean a *κε* standing in front of the imperial title. The corresponding part of the inscription reconstructed partly by Ševčenko

¹ I. Ševčenko, *A Byzantine Inscription from Silistra Reinterpreted*, “Revue des Etudes Sud-Est Européennes”, Hommage Bănescu, VII, 1969, pp. 591—598.

² V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berliner Byzantinische Arbeiten, v. XXX, Berlin 1964, pp. 51—52, No. 78.

was : Βαση [λείον κε] Κωνσταντ(ίνου) {κε} αἰ[τοκρατόρων] [[‘P]ωμέ(ων) τῶν πορφυρογεννήτων]. At first one has the impression that the κε makes no sense and that the author’s bracketing was right. He himself explained it : “. . . I bracketed it as redundant, however it may have to be retained, and a lacune (to be filled as < βασιλέων > or < τῶν μεγάλων βασιλέων > as on the Egrek stone) postulated in front of it. In either eventuality I assume an error, either of redundancy or of omission on the stonecutter’s part. . .”. A similar case the author thought to have found in an inscription from Constantinople copied by Covel (very carefully as he asserted). There was a fragment in the text of it : . . . τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων καί αὐτοκρατόρων δεσπότων. . .³ And here, comparing the two inscriptions and their formulae, Ševčenko seems to make a mistake.

The imperial titles used to consist of some adjectives (πιστός, φιλόχριστος, εὐσεβής, πορφυρογέννητος, etc.) accompanying one or two nouns (βασιλεύς, δεσπότης). The word αὐτοκράτωρ was often treated as a noun⁴, but because of its origin it could be also employed as an adjective (hence in Russian самодержец — αὐτοκράτωρ, самодержный царь — αὐτοκράτωρ βασιλεύς). In our case the latter eventuality seems to be evident. There is already a noun in the text, and it would be strange to find two adjectives followed by two independent nouns in the text, without a καί between the nouns. But if we presume that the word αὐτοκράτωρ is an adjective, all the sentence will be clear : three adjectives combined with a καί (πορφυρογέννητος, φιλόχριστος καί αὐτοκράτωρ) which describe the following noun (δεσπότης). Now we conclude that the καί is not redundant in the inscription of Covel, and it cannot serve as parallel for the Silistra stone.

Let’s come back to our inscription. As we see the κε in front of the imperial title cannot be dismissed so swiftly. On the contrary, it is not hard to explain its meaning following the line proposed just by Ševčenko. He rightly guessed that the word requires a < βασιλέων > or < μεγάλων βασιλέων > in front of it. Why not to accept that such a title was really engraved? To guess where it did we must consult the reconstructed texts proposed by Beševliev and Ševčenko :⁵

Beševliev :

†³ Ἀνεκηνήσ(θη) κ[ἐ ἐκαλιερ-]
 · γίθη ἐπὶ βαση[λίαις δεσπότου]
 · Κωνσταντ(ίνου) καὶ Αὐ[γούστης]
 · [Ζ]ώ(ης) με(τὰ) τῶν πόρο[ν. . .]
 [] π[]

³ I. Ševčenko, *o.c.*, 597 : the text taken from Dr Covel’s Diary, British Museum Additional, 22912, f. 86^v or 85^v.

⁴ e.g. αὐτοκρατόρων Ῥωμαίων in the inscription from Egrek (1007) or in that from Silistra we are discussing here. The Egrek inscription — M. Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Nersès Sargisian*, “Mémoires de l’Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg”, VII^e Série, v. VIII, No. 10, 1864, pp. 12—14, No. 3 a.

⁵ Beševliev, *o.c.*, 51, Ševčenko, *o.c.*, 596.

Ševčenko :

+ Ἀνεκενήσ(θη) κ[ἔ καλλιερ]
 γίθη ἐπῆ Βαση[λείου κἔ]
 Κωνσταντ(ίνου) {κἔ} αὐ[τοκρατόρ(ων)]
 [Ῥωμέ(ων) τῶν πορφ[υρογεννήτ(ων)]
 [ἔτ(ους)]

Let's compare the number of letters the investigators foresaw for every verse. Counting them we must keep in mind that the writer of our monument used some ligatures, from which we know such as NH, TH, and that he superscribed the letters preceding endings : T at the end of Constantine's name, and E in Ῥωμέ(ων). The inscription abbreviated also the nouns removing their endings : Κωνσταντ(ίνου). Only there is no certainty as regards whether such or such abbreviation was really used in the lost part of the stone, and it makes the total only approximative.⁶

Verse	Beševliev		Ševčenko	
	total	supplemented	total	supplemented
I	17	8	17	8
II	18	8	15	5
III	16	5	19	8
IV			19	9

First of all we must observe that the authors are unanimous as far as the verse I is concerned, which by them both is supposed to have 17 letters. Nevertheless they obtain this number giving two different readings : ἐκαλλιεργίθη (Beševliev) and καλλιεργίθη (Ševčenko). For me both seem proper : the augment ε as well as the double λλ. That's why the two reconstructions of the first line if supplemented mutually give : . . . ἐκαλλιεργίθη . . . , and amount to 18 letters.

The following verses were reconstructed differently. Only one thing is common for them : that they approached the number of 18 letters. This was just the number proposed by Beševliev for the second line. The third was shortened to 16, but it was just there that he proposed the wrong reading : Αὐ[γούστης]. On the contrary Ševčenko proposed only

⁶ Beševliev does not mark the probable abbreviations in the parts reconstructed by him, luckily Ševčenko does, with one exception, that in the name of Basil. The latter author seems also to be wrong writing Βασιλείου in an inscription where ι is substituted by η and αι by ε. On the contrary Beševliev's supposition is more correct. For the ligatures see : the commentary by Beševliev, *o.c.*, 52.

a considerably reduced second line,⁷ while the IIIrd and IVth were almost equally long, not very different from the first verse.

The preserved part of the inscription has an almost regular, rectangular shape. It is interesting to observe that also the verses on it are of the same length: 9—10 letters in each. Really the letters are of nearly regular size (although not so much of shape). Now the equal length of the Ist, IIIrd and IVth lines as reconstructed correctly by Ševčenko leads us to the supposition that all the inscription filled a square table, and that the second verse was not shorter than the others, in order not to spoil the symmetry of the monument. To supplement this lacking part of the IInd line we could use a part of Beševliev's reconstruction: . . . ἑκαλιερ|γίθη ἐπή βαση[λί(ου) δεσπότη(ου)]|Κωνσταντ(ίνου) κέ. . . a parallel to which would be: . . . Βασηληως δεσποτης συν Κωνσταντινο . . .⁸ The κέ after, not before, the name of Constantine would be written as a result of a mistake. Nevertheless we prefer to look here for the word βασιλέων, which would only authorize the κέ before the following part of the title. Then there would be no mistake to be supposed in this place. We put the title βασιλεῖς before the names of the rulers and the first verse will be: ἑκαλλιερ|γίθη ἐπή βαση[λέ(ων) Βασηλί(ου) κέ]|Κωνσταντ(ίνου) κέ αὐτοκρατόρ(ων)] [‘P] ωμέ(ων) . . . The κέ will combine now the βασιλέων with αὐτοκρατόρων. Whether such a supplement gives a regular repartition of the text let's look at a table:

Verse	total	supplement	
I	18	9	after Beševliev and Ševčenko
II	18	8	
III	19	8	after Ševčenko
IV	19	9	after Ševčenko

Apparently the number of letters supplemented in the second line should be 10 but I venture to suppose that it was only 8. There is no difficulty in assuming the superscribed E in βασιλέ(ων) as in Πωμέ(ων) — v. IV. A reading Βασηλ(ίου) seems fully authorized by the coins where the name of the older emperor was written BASIL while even the long name of his coregent was less abbreviated. In our inscription Constantine's name

⁷ Although the author did not put the ending into parentheses I make it following the rule accepted by him in the following verses. That's why the bracketed text in the IInd verse does not amount to 7 but to 5 letters in his text. A farther changing of his supplement (cf. notes 6, 9) would lead us even to accept 3—4 letters: Βαση [λ(ίου) κέ].

⁸ G. Seure, *Antiquités thraces de la Propontide*, "Bulletin de Correspondance Hellénique", v. XXXVI, 1912, 568.

is shortened considerably. An inscription from Philippi 963—969, epigraphically closely related to ours, has a very similar form of Basil's name.⁹

A division of the imperial title into two parts : before and after the name doesn't seem improbable. I can give an example, although from an earlier epoch : +Αὐτοκράτωρ Κ(αἷ)σαρ Ζήνων εὐσε[β]ῆς νικ[η]τῆς, etc., or an inverse case proving that also the name could be placed before and after the title ; and that the sequence was not observed rigidly (1059) : ἐπι|σακίου μεγάλου βασιλέ(ως) καὶ αὐτοκρατῶρου Ῥωμέ(ων) τοῦ Κομνηνοῦ . . . In a document from the XIIth century we read : βασιλεῖ κυρῶ Ἰωάννη τῷ πορφυρογεννήτῳ. No wonder that placing δεσπότης before the emperor's name didn't seem impossible too Beševliev.¹⁰

All the abovesaid arguments induce me to reconstruct the 4 verses of the inscription as follows :

- + Ἄνεκενῆσ(θῆ) κ[ἔ] ἐκαλλιερ]
- . γίθῆ ἐπῆ βαση[λέ(ων) Βασηλ(ίου) κἔ]
- . Κωνσταντ(ίνου) κἔ ἀ[τ]ικζατόρ(ων)]
- . [Ῥ]ωμέ(ων) τῶν Πορφ[υρογεννήτων].

Now the last verse must be reconsidered. Ševčenko supposed that it was there, that a date, the year, was engraved. He was right but the argument he produced in favour of it seems false. He supposed that the Π Beševliev recognized in the lower part of the inscription was not a letter but a fragment of a horizontal line written over the date.¹¹ I cannot accept his. First of all the editor who saw the stone must be trusted and we must believe him seeing Π in the last verse. Besides, this part of the inscription is not so much spoiled as not to show some places on the level of the Π, which have no horizontal bar. The supposition that it was not continuous seems improbable.

My arguments are different. The last part of the inscription from the words ἐπῆ βασηλέων . . . on served for determining the date. First it was defined by a mention of the emperors' names accompanied by their usual titles, of course. As results from the above reconstruction the title was contained entirely in the IIIrd and IVth verses, and I'm sure that there was already no part of it in the Vth verse. This statement can be

⁹ P. Lemerle, *Château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas*, "Bulletin de Correspondance Hellénique", v. LXI, 1937, 103 : ΒΑCΙΑ' ; the editor (o.c., 108) read the short bar as an abbreviation mark, I would rather see in it a superscribed ι. For the coins see : H. Goodacre, *A Handbook of the Byzantine Coinage*, v. II, London, 1931, 217.

¹⁰ A similar reconstruction by Lemerle, o.c., 108. Latyšev V. V., *Sbornik Grečeskich Nadpisej Christianskich Vremion iz Južnoj Rossii*, St. Pétersbourg, 1896, p. 10, No. 7, pp. 16—17, No. 8. F. Miklosich & J. Müller, *Acta et Diplomata Res Gestas Graecas Italasque illustrantia*, v. III, Vindobonae, 1865, 10.

¹¹ Ševčenko, o.c., 596.

confirmed by the formulae of the Egrek inscription (1007), which has been rightly characterized by Ševčenko as the closest parallel of our text.¹² ὁκοδομήθη δὲ ἐπὶ Βασι/λείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν μεγάλων βασιλαίων/καὶ αὐτοκρατόρων τῶν/Πορφυρογεννιτῶν ἔτους/σ'φιε. Now because of this parallel I am inclined to guess that the letters after the imperial titles represented the number of a year. And as a matter of fact the last line must have consisted of only a few signs. Besides the Π and a little part of the stone near it, the rest of the lowest part of the inscription, of course only in the fragments preserved, seems empty. From the above arguments we infer that the Vth verse was: ἔτ(ους)... Ševčenko was certainly right in supposing that the word for the year (ἔτους) was abbreviated, but we add to it, that the τ in it was probably superscribed as in the word Κωνσταντ(ίνου) (IIIrd verse). Now between this word and the Π forming a part of the date it was enough place for two letters denoting thousands and hundreds. Π was a cipher for 80. Unluckily the stone after this mark is spoiled and we are not informed whether there were any units. From the letters preceding Π only a part of the short bar of the sign σ (6000 — the inscription originates in the X/XIth century) can be conjectured, but one cannot insist on it and the broken edge of the stone makes an effort of identification fruitless. A place for the following letter is also destroyed. There is also no trace of a horizontal line over the number of the year, but it didn't appear on every inscription.¹³

Once established that the Π—80 belonged to the date, we may affirm that (of course on the condition that the year was counted from "the creation of the world") the year was 6480—6489. Other dates are excluded because they would not coincide with the reign of Basil II and Constantine VIII. These years correspond to 972—981 A.D., but the time 972 — 976 we have to exclude, because the name of John Tzimiskes does not appear on our inscription. To summarize: the inscription was erected between 976 and 981 A.D.¹⁴

Does this date contradict the epigraphical features of the monument? It was placed by Ševčenko after 1018 and by Beševliev in 1042—1050. To answer this question I must stress some of the facts observed but underestimated by Ševčenko. He wrote that our inscription was

¹² Ševčenko, l.c. Brosset, *ibidem*.

¹³ A superscribed T and a lack of horizontal bar we find in the Myra inscription (cfr. by Ševčenko, *o.c.*, 594). If the data were written using an indiction, there would be no Π in the place of the fourth letter.

¹⁴ This statement does not contradict Ševčenko's datation when proposed in a more general manner: 971—1025 (*o.c.*, 597—598). I discuss only his attempt to determine the date more exactly: 1018—1025 (*o.c.*, 598).

more archaic than that from Myra (1043), wrongly compared to it by Beševliev. But afterwards he refrained from drawing a conclusion from the forms of letters on ground of their uncertainty.¹⁵ It seems that only such a statement could authorize him to accept a datation between 1018—1025, admitting only c. 20 years difference between these inscriptions.¹⁶ Was it enough time for the Silistra stone to become "archaic"? It shows even more archaic features than the monument from Egrek — 1007, which would be then older. It will suffice to consult the ε and π forms of the said stone to prove such a chronological relation between them impossible.¹⁷ It strongly resembles the letters of the monument from Myra.

The inscription from Silistra we are dealing with, has the ϰ form of the letter A, a feature prior to the XIth century (Ševčenko recognizes it in another place).¹⁸ We find this form in an inscription from Philippi (965 or rather 963—969) closely related to ours.¹⁹ Besides ϰ it has E, and in one place ιι form of Ω. The date we propose for the Silistra monument, 976—981, agrees entirely with that of the Philippi stone: 963—969.

Once the date of our monument established in an approximate manner we must check it with what we know about Silistra's history in this period.

The inscription commemorates a reconstruction (ἀνεκινήσθη) of a probably destroyed church.²⁰ This very fact makes the datation between 1018—1025 improbable. Why should the Byzantine authorities wait till the final clash of the Western Bulgarian state (1018/9) with the reconstruction of buildings ruined in the preceding wars? Ševčenko himself cites arguments proving that the city was firmly possessed by the Byzantines from 1017 or perhaps earlier.²¹ He also stresses the important building activity developed after 1001 in Păcuil lui Soare, a fortress closely connected with Silistra. But we know that this place had been fortified and the stronghold built from foundations earlier. The archaeologists note only a revival of the city after 1001.²²

¹⁵ Ševčenko, o.c., 594—595.

¹⁶ An explanation that they originated from differently civilized countries, even if authorized, could hardly suffice.

¹⁷ Cfr Brosset, o.c., plate No. 3 a.

¹⁸ O.c., p. 595, note 4.

¹⁹ Ševčenko has stressed this relation: o.c., 597. Lemerle, o.c., 103, plate No. 14.

²⁰ Beševliev, o.c., 52: "Die Inschrift bezieht sich wahrscheinlich auf die Wiederherstellung einer Kirche". Ševčenko, o.c., 597, who pays a special attention to the word: ἐκαλλίεργύθη.

²¹ Ševčenko, o.c., 598, note 28. For a similar argument see Ševčenko, o.c., 597 — contesting the possibility of such a reconstruction in 1042—1050.

²² P. Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuil lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, "Dacia", X, 1966, 369—370.

The church mentioned in our inscription was reconstructed. Now we must ask after which war it happened. This part of Bulgaria fell victim to two wars in this time (X/XIth century). First in 971 it was occupied and defended by the heathen Sviatoslav's soldiers. Afterwards the victorious and not very disciplined army of Tzimiskes entered the city.²³ In 976 a rebellion of the Bulgarian people ensued, and the Byzantine rule in the country was overthrown. Only the fate of the North-Eastern Bulgaria and Dobrudja is not certain. The scholars take different views on this subject (see below). All the same in 1001 (or 1000) when the generals of Basil II reconquered Bulgaria beyond the Hemus mountains they didn't have to besiege Silistra. Kedrenos mentions the cities that were conquered and it is improbable that he simply forgot the most important among the Low Danubian centers.²⁴ It was still the capital of the Paristrion province. Later there were no expeditions against this country and we are entitled to assume with the majority of scholars that it was under Byzantine rule from 1001 (or 1000) on at least.²⁵ Why did not the Greeks besiege Silistra in 1001? Two answers are possible: 1° because it was never left by the Byzantines after 971²⁶, 2° because there were too numerous Greek elements in Silistra, which helped the invading army to conquer the city without fight. At the same time, a frontier fortress was of no use for the Bulgarians against their Southern foe.²⁷ Once the lands south of the Danube had been occupied, there was nothing to do for them but to retreat towards the western territories with the rest of the army. Both eventualities seem to give a good explanation why Silistra was not besieged in

²³ In this context a special interest must be paid to the statement of Leo Diaconus, ed. Bonn, 148, that the heathen Russian warriors spared the churches whereas the Byzantine soldiers destroyed them.

²⁴ Cedrenus, ed. Bonn, II 4521: τῷ δὲ ῥῆθι ἐτεῖ Ἰνδικτιῶνος ἰγ' ,δύναμιν βαρεῖαν ἐκπέμψας ὁ βασιλεὺς κατὰ τῶν. πέραν τοῦ Αἴμου Βουλγαρικῶν κάστρων, . . . , τὴν τε μεγάλην' εἶλε περισθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν, καὶ τὴν Πλίσκοβον. . . It is doubtful whether this expedition reached the Low Danube lands at all. I accept here Diaconu's views proving that neither of the Preslava cities captured then was situated on the bank of the river, P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, "Revue des Études Sud-Est Européennes", III, 1965, 37–56.

²⁵ V. N. Zlatarski, *Istoria na Balgarskata Daržava prez Srednite Vekove*, V.I, c. 2, Sofia, 1927, 717; G. G. Litavrin, *Bolgaria i Vizantija v XI–XII vv.*, Moscow, 1960, 263, etc.

²⁶ This is N. Bănescu's, hypothesis, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucharest, 1946, 47–48 (writing this article I was able to consult only an abstract of it: *Le thème de Paristrion – Paradounavon (Paradunavis), Les origines, Le nom*, "Bulletin de la Section Historique, Académie Roumaine", V. XXV, 2, 1944, 4–5).

²⁷ It has been often remarked by scholars that the population of Paristrion consisted of different ethnic elements. A new light has been thrown on it by I. Barnea's investigations *Predvaritelnyje svedenija o kamennykh pamiatnikach v Basarabi (oblast' Dobrudza)*, "Dacia", VI, 1962, 293–216. He observes that also Greek speaking people lived in Dobrudja then (o.c., 303, 313, 315). The diminishing importance of Păcuilui lui Soare near Silistra for the Bulgarian State is discussed by Diaconu, *Quelques problèmes. . .*, 369.

1001. I conclude that only one siege during this period could destroy the city : that of 971.

The reconstruction of a church in Silistra after Tzimiskes' victory makes us not wonder. The importance of the country, the capital of which was Silistra, during the period just after 971 is best illustrated by the article of Oikonomidès discussing the foundation of the *Μεσοποταμία* catepanate. Organisation of this province was a starting point for reconquering the lands north and west of the Low Danube. On the contrary it has been proved by the same author that the importance of Silistra diminished after 1001.²⁸

In 971 or a little later the Byzantine authorities started some building undertakings in the said region. To this belonged the construction of the Păcuil lui Soare fortress near Silistra. In the years 972—992 they built the huge Dobroudja wall. Similar fortifications and constructions are reported in other places.²⁹ Certainly a part of this activity was the reconstruction of a demolished church in Silistra. This activity begun in 971 continued probably after 976. Petrov's hypothesis³⁰ that the Byzantine rule abruptly ended in February 976 in all the country cannot be accepted as being based solely on interpretation of some general expressions used by the chroniclers. The archaeological evidence collected by P. Diaconu makes us certain that the Bulgarian insurrection never succeeded in liquidating the Byzantine rule in the North of Dobrudja.³¹ Oikonomidès' suppositions as regards Silistra are similar. He asserts that the city was under the Empire till 979 at least and that it was evacuated probably c. 986, after Basil's II defeat. He bases this statement on a tacticon from 975—979. One could object that the source was not written up to date and did not reflect the fluctuations on the Danube frontier.³² And now our inscription seems to provide an additional argument in favour of this thesis. It proves that the Byzantine emperors

²⁸ N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux Xe—XIe siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, "Revue des Études Sud-Est européennes", III, 1965, 57—79.

²⁹ For a more recent information see : P. Diaconu, *Quelques problèmes...*, 365—367 ; idem, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, "Dacia" VI, 1962, 317—335 ; R. Popa, *La porte Nord de la forteresse byzantine de Păcuil lui Soare*, "Dacia" XI, 1967, 271—292 (esp. 291/2).

³⁰ P. Chr. Petrov, *Vosstanie Petra i Bojana v 976 g. i bor'ba komitopolov s Vizantijej*, "Byzantinobulgarica", I, 1962, 136.

³¹ Diaconu, *Zur Frage...*, 323—324 ; idem, *Quelques problèmes...*, 369.

³² Cf. Oikonomidès, *o.c.*, 63. The author (*o.c.*, 63 note 24) gave a new reading to an inscription from Basarabi, which Barnea (Barnea, *o.c.*, 316) supposed to be written in a mixture of alphabets, and which in reality was Greek. The text is probably from 982. But in spite of Oikonomidès we must stress that it does not prove the Byzantine rule maintained till 992. It implies only that there were Greeks living in the country.

were recognized in Silistra even after the death of Tzimiskes, which as we know was almost simultaneous with the beginning of the Bulgarian rebellion. The Greeks must have kept the fortress afterwards; unluckily we don't know how long. In any case the Silistra inscription dated between 976 and 981 does not speak in support of the hypothesis that the city was captured by the insurrection immediately, and justifies the contrary suppositions: that of Oikonomidès, that Silistra was Byzantine till c. 986, and that of Bănescu that it remained under the rule of the Empire till 1001.³³

³³ I am preparing a new article on this subject based on other evidences.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE *

H. MIHĂESCU

I

La détermination de la ligne de partage entre les domaines du latin et du grec dans le sud-est de l'Europe constitue une préoccupation ancienne et fréquemment reprise dans l'histoire de la recherche. Après avoir examiné la diffusion des inscriptions mises au jour jusqu'à lui, Constantin Jireček a proposé la démarcation approximative suivante : le point de départ étant sur la rive de l'Adriatique, au sud de Lissus (Lesh, Alessio), la ligne suivait, vers l'est, le cours du Drin, le long de la frontière entre la Dalmatie et la Macédoine, un peu au sud de la route qui unit les villes de Shkodër et de Prizren ; elle longeait ensuite la frontière entre la Mésie Supérieure et la Macédoine, au sud de Scupi (Skopje), puis la frontière entre la Mésie Supérieure et la Thrace, au sud-est de Naissus (Niš) et de Remesiana (Bela-Palanka) ; elle suivait ensuite la frontière entre la Mésie Inférieure et la Thrace, sur le versant nord du mont Haemus (Stara-Planina), jusqu'à proximité du Pont-Euxin, où elle atteignait le territoire des villes grecques d'Odessos (Varna), Dionysopolis (Balčik), Callatis (Mangalia), Tomis (Constanța) et Histria, jusqu'aux bouches du Danube. Ainsi donc, l'aire du latin avait sa largeur maximum sur la ligne allant de la frontière entre la Macédoine et la Mésie Supérieure jusqu'à la frontière septentrionale de la Dacie et de la Pannonie, c'est-à-dire de Stobi et Scupi à Poro-

* Abréviations : BCH = « Bulletin de correspondance hellénique » ; C — *Corpus Inscriptionum Latinarum III* ; IBAI = « Izvestija na Bălgarski archeologičeskija Institut » ; OeJ — « Jahreshefte des oesterreichischen archäolog'schen Institutes, Beiblatt » ; RA — « Revue archéologique » ; RE = « Realencyklopädie der klassischen Altertumwissenschaft » ; Rend. — « Rendiconti dell'Accademia dei Lincei » ; ŽA — « Živa antika ».

lissum (Moigrad), Brigetio (O-Szöny) et Caruntum (Petronell); elle avait sa largeur minimum au Bas-Danube, entre la ville de Ratiaria (Arčar) et le Pont-Euxin. On a beaucoup parlé et on parle parfois aujourd'hui encore de cette limite idéale, dite « ligne Jireček », comme d'une prétendue ligne de démarcation entre le latin et le grec dans le sud-est de l'Europe¹.

Cette limite a été partiellement rectifiée par Alexandru Philippide, dans le sens que le territoire situé à l'ouest de Serdica (Sofia) et, en général, la partie nord-ouest de la Thrace avaient un régime spécial, à savoir : la portion comprise entre Remesiana (Bela-Palanka) et Turres (Piro) parlait le latin, alors que la portion comprise entre Serdica et Pautalia (Küstendil) était bilingue².

Petar Spok a poussé la ligne de démarcation un peu plus au sud : selon lui, elle partait de la rive de l'Adriatique près de la ville d'Apollonie (Fieri), à l'embouchure du Genusus ou Scampinus (Shkumbi), suivait la vallée de ce cours d'eau jusqu'au lac Ochrida, continuait vers l'est à proximité de Praesidium, au sud de Scupi (Skopje), puis vers le nord-est, à l'ouest de Serdica et sur le versant nord du mont Haemus (Stara-Planina), jusqu'au Pont-Euxin, qu'elle atteignait à Odessos (Varna)³. Carl Patsch, pour sa part, était d'avis que le latin avait pénétré plus loin encore au sud de cette ligne et qu'elle s'était enracinée si solidement, par endroits, en Macédoine que cette province peut être considérée comme bilingue⁴.

Avec le temps, on a constaté que le problème de la détermination de cette limite était bien plus compliqué qu'il ne paraissait de prime abord, par le fait qu'il existait des enclaves romaines le long de la *via Egnatia* et plus au sud, jusqu'à Corinthe et Patras; que dans les inscriptions grecques il apparaît un grand nombre de noms propres romains; que la toponymie de l'aire grecque s'avère par endroits latine; enfin, que le rapport entre les deux langues n'a pas été le même à toutes les époques. Par la suite, l'opinion qui a prévalu est que l'on ne saurait considérer cette limite comme une frontière linguistique, ni comme une frontière ethnique, mais comme une simple ligne de séparation entre deux cultures, la grecque et la romaine, qui montre jusqu'où s'étendaient leurs influences

¹ C. Jireček, « Archiv für slavische Philologie », XV, 1833, p. 98 sqq.; *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Vienne, 1901, I, p. 13 sqq.; *Geschichte der Serben*, Vienne, 1911, p. 38 sqq.

² A. Philippide, *Originea românilor* (L'origine des Roumains), Jassy, 1925, I, p. 70-72.

³ P. Skok, « Byzantion », VI, 1931, p. 371; « Zeitschrift für romanische Philologie », LIV, 1934, p. 179.

⁴ C. Patsch, *Die Verbreitung des Römer- und Romanentums in Mazedonien*, dans « Sitzungsberichte der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Hist.-Phil. Klasse », CCXIV, 1932, p. 154-162; cf. p. 160: « Es kam zur Sprache... dass die geltende Meinung über die Grenze zwischen dem lateinischen und griechischen Sprachgebiete auf der Balkanhalbinsel nicht haltbar ist, das zum ersterem, wengleich nicht geschlossen und offiziell, auch ein beträchtlicher Teil des Südens des Rumpfes der Halbinsel gehört hat »; p. 162: « Die Provinz (la Macédoine) zweisprachig blieb ».

respectives, alors que, en dessous, ce sont les anciennes langues autochtones — thrace, illyrienne, celte, vénète et autres — qui continuaient à être employées en premier lieu. Ce point de vue a été soutenu en termes convaincants par Boris Gerov, Berthold Rubin et Veselin Beševliev⁵.

Depuis la tentative de démarcation de C. Jireček, presque 80 ans se sont écoulés et, entre-temps, il n'y a guère d'année qui n'ait amené la découverte de nombreuses inscriptions inédites, de sorte que la situation des matériaux archéologiques est à l'heure actuelle entièrement modifiée. Il convient, en outre, de prendre en considération toutes les sources antiques : non seulement les inscriptions, mais aussi les informations littéraires et, surtout, celles comprises dans les itinéraires romains. Enfin, on ne saurait omettre d'examiner dans quelle mesure l'influence latine s'est reflétée dans les langues sud-est européennes et quelles traces elle a laissées dans la toponymie. Etant donné que la réalisation d'un nouveau *Corpus inscriptionum Latinarum* semble pour l'instant un objectif plutôt lointain, il serait hautement souhaitable que l'on élabore un répertoire général des localités ayant fourni des inscriptions latines, afin de connaître leur mode de répartition dans chaque province en fonction du relief et du processus d'urbanisation, ainsi que les rapports existant d'une province à l'autre ou entre toutes les provinces d'une part et l'Italie d'autre part. Le manque d'un tel répertoire se faisait sentir dès 1932, lorsque le chercheur autrichien bien connu Carl Patsch s'exprimait dans les termes suivants : « Es bedarf einer besonderen, eindringenderen Behandlung mit kartographischer Fixierung der Fundorte lateinischer Inschriften und der griechischen mit lateinischen Namen »⁶. Le fait que dans certaines inscriptions grecques on relève des noms latins n'implique pas forcément que les personnes ainsi désignées parlaient chez eux le latin, mais la présence d'inscriptions latines dans certaines localités et, d'autant plus, leur fréquence et leur répétition continue attestent incontestablement l'existence de latinophones. Parmi tous les vestiges archéologiques de la culture romaine dans le sud-est de l'Europe, ce sont les inscriptions qui offrent le langage le plus clair et le plus intelligible, puisque, loin d'être muettes, elles parlent latin. C'est pourquoi nous nous sommes proposé de décrire et de fixer topographiquement les localités à inscriptions latines, en allant du sud au nord et de l'ouest à l'est, c'est-à-dire dans les directions généralement

⁵ B. Gerov, *La romanisation entre le Danube et les Balkans*, dans « Annuaire de l'Université de Sofia », XLVIII, 1951/52, p. 326—331 ; B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, Berlin, 1960, vol. I, p. 83 : « Trotz aller Hellenisierung und Romanisierung, war der Kern der nachverwandten thrakisch-illyrischen Bevölkerung kaum angetastet. Sie bildete auch nach den Stürmen der Völkerwanderung immer noch das ausschlaggebende ethnische Substrat ». V. Beševliev, *Проучвания върху личните имена у Траките* (Recherches sur les noms propres chez les Thraces), Sofia, 1965, *passim*.

⁶ C. Patsch, *op. cit.*, p. 160.

suivies par le processus de romanisation. Notre exposé commencera de façon systématique par la province romaine de Macédoine; mais au préalable nous dirons quelques mots sur les inscriptions latines de la Grèce proprement dite, connue par les Romains sous le nom d'*Achaia*.

Dans le Péloponnèse on rencontre des inscriptions latines depuis Messène (aujourd'hui le village de Mavromati, à l'ouest de Kallamai), située sur la rive droite du Panissos, près du point où cette rivière se jette dans la mer ⁷. De telles inscriptions sont apparues un peu plus au nord-est, dans l'ancienne Sparte (Lacédémone), sur la rive droite de l'Eurotas, à l'est du célèbre monastère médiéval de Mistra ⁸. Des inscriptions latines ont été mises au jour, de même, plus au nord-ouest, dans la localité de Mégalopolis, la patrie de Polybe, sise dans la vallée de l'Hélisson, petit cours d'eau affluent de l'Alphée ⁹, et à Tegeia, en Arcadie, à 5 km sud-est de Tripolis, dans la plaine qui s'étend à l'est du lac Taka ¹⁰. Elles se sont conservées en plus grand nombre dans l'illustre Olympie, située sur la rive droite de l'Alphée, non loin de Pisa et de Harpinna, à l'est de Pyrgos ¹¹. Dans l'angle nord-ouest du Péloponnèse, dans le golfe de Patras, non loin de la côte, sur le territoire de la localité du Dyme, à l'ouest de l'embouchure du ruisseau Pirrhos et à l'est du mont Araxos, est née la *colonia Augusta Dumaeorum* (aujourd'hui Katoachaia, à l'ouest de Patras), où furent colonisés une partie des soldats du futur empereur Auguste ¹². Un peu auparavant, Jules César avait fondé à l'extrémité nord-est du Péloponnèse la *colonia Laus Iulia Corinthus*, où furent envoyés des vétérans ou des affranchis ¹³. Des inscriptions latines se sont conservées également dans les très anciennes villes d'Argos ¹⁴ et d'Epidaure ¹⁵. Ainsi, les deux colonies romaines du nord du Péloponnèse formaient des points d'appui aux extrémités de la péninsule et, en même temps, deux importantes escales sur la voie Athènes-Brundisium-Rome.

Sur la rive septentrionale du golfe de Corinthe, des inscriptions latines ont été mises au jour dans les localités de Calydon ¹⁶ (aujourd'hui Kastro-Kurtaga, à l'est de Missolonghi, sur la rive droite de la rivière Euenos) et de Naupacte (aujourd'hui Epakto ou Lépante, au nord-est de Patras ¹⁷). Plus à l'ouest, on rencontre des inscriptions latines dans l'île

⁷ C 495.

⁸ C 574.

⁹ C 496 = 7250, 13691.

¹⁰ C 7251.

¹¹ C 7246 7249.

¹² C 498—530, 12279.

¹³ C 534—545, 6098—6100, 7268—7278, 13692—13696, 14405.

¹⁴ C 531, 532, 7265.

¹⁵ C 533, 7266, 7267.

¹⁶ C 7305 = 13698.

¹⁷ C 570.

de Leukas (Leucade)¹⁸ et dans la localité d'Actia-Nicopolis¹⁹, au nord de Preveza. Plus au nord, de telles inscriptions sont apparues dans l'île de Corcyre (Corfou)²⁰ et à Thesprotia, près de la Macédoine, au nord-ouest de Paramythia (Liboni)²¹, au pied du mont Korillas, où il existait une assez importante enclave latine autour du temple de Diane, qui était aussi une *statio* — *ad Dianam* — sur la route de Dyrrachium au sud de la Grèce. Le culte de Diane était répandu en Dalmatie et dans d'autres provinces sud-est européennes ; à Thesprotia il y avait une dernière ramification de ce réseau vers le sud²². Enfin, face à l'île de Corfou, sur la terre ferme, se trouvait la colonie romaine de Buthrotum (aujourd'hui Butrint), fondée par l'empereur Auguste, où 11 inscriptions romaines ont été mises au jour²³.

Dans la partie orientale de la Grèce centrale, sur la route menant de Corinthe à Athènes, des inscriptions romaines ont été relevées à Mégare²⁴ et à Eleusis (Leusina)²⁵, à 20 km ouest d'Athènes. Dans la capitale spirituelle de la Grèce et dans le port du Pirée, le nombre de ces inscriptions est considérable, attestant la présence continue des voyageurs d'origine romaine dans cette ville célèbre²⁶. Elles apparaissent également sur la route qui mène au sanctuaire d'Apollon de Delphes, c'est-à-dire à Thèbes d'abord²⁷, puis à Levadia²⁸ et finalement à Delphes même²⁹.

Si l'on revient à Levadia pour se diriger vers le nord, sur la route Athènes-Thessalonique, on constate que les inscriptions latines deviennent de plus en plus nombreuses : c'est que l'on est entré sur le territoire de la Thessalie, qui a longtemps fait partie de la province romaine de Macédoine. On les trouve d'abord à Lamia³⁰, sur la rive droite du Spercheios, au fond du golfe de Maliakos, et à Hypatis³¹, à l'ouest de Lamia, sous le mont Oeta, toujours sur la rive droite du Spercheios. Plus au nord, on en trouve des vestiges à Domokos³², Pharsale³³, Karabas³⁴,

¹⁸ C 574.

¹⁹ C 7334.

²⁰ C 576—579 = 7312.

²¹ C 12298—12304 ; C. Gerojannis, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Hercegowine », VIII, 1902, p. 204—207.

²² C. Patsch, dans la même revue, IV, 1896, p. 250.

²³ C 580, 581 ; A. De Franciscis, *Iscrizioni di Butrinto*, dans « Rendiconti dell'Accademia di archeologia di Napoli », XXI, 1941, p. 273 sqq ; P. C. Sestieri, *Iscrizioni latine d'Albania*, Tirana, 1943, p. 11—14.

²⁴ C 546, 1056, 7308.

²⁵ C 547, 567, 7308, 14203³⁰.

²⁶ C 548—562, 6545, 6546, 7237, 7269—7299, 7309—7311, 12283 (bilingue), 12284, 12285, 14203²⁸.

²⁷ C 30—73, 7300, 7301.

²⁸ C 565, 12293.

²⁹ C 566, 567, 7503, 14203²²⁻²⁴.

³⁰ C 526, 12306.

³¹ C 7359.

³² RA, XXIV, 1926, n° 32.

³³ C 587.

³⁴ C 14206³⁴.

sur la côte, au fond du golfe de Pagasitikos, mais surtout à Larissa ³⁵, sur la rive droite du Penée, et sur la rive gauche de cette rivière, à Phalanae ³⁶. Une borne milliaire a été découverte à Vurlami ³⁷, au débouché sud de la vallée de Tempé, et deux autres inscriptions ont été mises au jour dans la partie centrale de cette vallée, à Stenas ³⁸ et à Baba ³⁹. Les inscriptions découvertes à Pyrgetos ⁴⁰, dans la partie nord-ouest de la vallée de Tempé, se trouvaient sur le territoire de la colonie romaine de Dium, sur le versant nord-ouest du mont Olympe, non loin de la mer. Cet établissement était situé au sud-ouest de Malathria et fut fondé durant le règne d'Auguste, sous le nom de *colonia Iulia Augusta Diensis* ⁴¹. Une autre inscription latine provenant du territoire de Dium a été mise au jour dans la localité de Katerini ⁴², à gauche de la route moderne qui mène d'Athènes à Salonique. Un peu plus haut, à l'est de Kitros, sur la côte, une autre inscription latine a été découverte à Pydna ⁴³, localité célèbre par la bataille de l'année 168 av.n.è. entre Romains et Macédoniens.

Lors de la constitution, en 148 av.n.è., de la province romaine de Macédoine, les régions illyriennes, jusqu'à l'Adriatique, lui furent annexées. En l'an 27 av.n.è., la Thessalie fut rattachée à la province d'Achaïe ⁴⁴. La Macédoine représentait une plaque tournante, assurant la liaison entre l'Italie et l'Asie Mineure, par la *via Egnatia*, et entre la mer Egée et les provinces danubiennes, par les vallées du Vardar, de la Drina, de la Morava et du Timoc ⁴⁵. La *via Egnatia* avait été construite entre 146 et 125 ; son nom lui est venu du port italien d'Egnatia, d'où l'on s'embarquait pour la côte illyrienne. Cette voie célèbre partait de Dyrrachium (Durrës) ou d'Apollonia (Fieri), sur la rive de l'Adriatique, traversait le territoire de l'actuelle Albanie, contournait au nord le lac Ochrida, passait par les villes de Thessalonique et de Philippes, pour arriver à Byzance, où se faisait la jonction avec les principales routes de l'Orient. Elle était la route à la fois la plus sûre et la plus rapide entre l'Italie, la Grèce septen-

³⁴ C 14206 ³⁴.

³⁵ C 7314, 7315, 7361, 14206 ³⁴, 14206 ³⁶.

³⁶ C 7360.

³⁷ C 14206 ³².

³⁸ C 588.

³⁹ C 7362.

⁴⁰ C 588—590.

⁴¹ C 591—594, 5281 ; RA, 1915, n° 112—114 ; G. Soteriadis, « Πρακτικά τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἐταιρείας », 1927—1928, p. 59—95 ; 1929—1930, p. 69—82 ; 1931—1932, p. 43—55.

⁴² RA, 1915, n° 115.

⁴³ C 595.

⁴⁴ F. Geyer, *Makedonien*, RE, XIV, col. 638—681, 697—771.

⁴⁵ F. Papazoglu, *Makedonski gradovi u Rimsko doba* (Les cités macédonniennes à l'époque romaine), Skopje, 1957, p. 332—359.

trionale et l'Asie Mineure. Elle fut partiellement améliorée sous le règne de Trajan ⁴⁶.

Les localités renfermant des inscriptions latines se succédaient le long de cette route et gravitaient autour d'elle, attestant le rôle particulièrement important qu'elle a joué dans le processus de romanisation de la Macédoine, lequel a devancé celui des autres provinces sud-est européennes de l'Empire romain. Au sud de Gjirokastër, dans la localité de Goricë, située sur la rive gauche du Dhrino, cours d'eau tributaire de la Vijosa, laquelle se jette dans la mer au sud d'Apollonia, on a mis au jour une borne milliaire de l'an 305, sur la route antique qui menait d'Apollonie à Amantia, vers l'intérieur de la Grèce ⁴⁷. A Kalivaç (Tepelenë), sur la rive droite de la Vijosa, en aval de son confluent avec le Dhrino, on a découvert une inscription funéraire du I^{er} siècle de n.è. en l'honneur d'un vétérân romain établi en Illyrie méridionale ⁴⁸. Au sud du golfe de Vlora et non loin de la mer, à Dukati, à côté de douze inscriptions grecques, on a découvert aussi deux inscriptions latines, dont l'une de l'an 11 de n.è. ⁴⁹. A Kropisht, dans le district de Vlora, un monument funéraire comprend une brève inscription latine à la mémoire d'un esclave ⁵⁰. Plus à l'est, vers l'intérieur, entre la Vijosa et son affluent la Sushica, au pied du versant occidental du mont Maja Kulçit, se trouve la ville d'Amantia (Ploça), où vers l'an 200 de n.è. la langue officielle était le latin, bien que l'on y écrivait encore en grec. Elle avait son propre port dans le golfe d'Aulona (Vlora), près d'Orichum. Une inscription officielle bilingue, rédigée vers l'an 200, montre que le magistrat P. Pomponius Aelianus avait enrichi la ville d'un magasin à céréales (σειτεμποδοχεῖον) et d'autres réalisations édilitaires ⁵¹. Sur la côte, dans un admirable site naturel, abrité par de hautes falaises, se trouvait l'ancien établissement d'Aulona (Vlora, it. Valona), port naturel, évêché (attesté en 458, 519 et 553) et lieu de passage vers l'Italie, mentionné dans les itinéraires ⁵². Plus au nord, sur la côte, l'ancienne colonie grecque d'Apollonie (Fieri), fondée en l'an 588 av.n.è. et l'un des deux points de départ de la *via Egnatia*, s'est maintenue au cours de l'époque impériale romaine. Ses ruines se trouvent aujourd'hui à 7 km de la mer, sur plusieurs collines

⁴⁶ P. Collart, *Une réfection de la « via Egnatia » sous Trajan*, dans BCH, LIX, 1935, p. 394—415.

⁴⁷ H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 118—119.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 119—120.

⁴⁹ C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Vienne, 1904, p. 92—94.

⁵⁰ H. Ceka — S. Anamali, *op. cit.*, p. 120—121.

⁵¹ L. M. Ugolini, *Albania antica. I. Ricerche archeologiche*, Rome, 1927, p. 197—198; S. Anamali, *Résultats préliminaires des fouilles dans le stade de Ploçe-Amantia*, dans « Buletin Tiranë », XII, 1858, n° 2, p. 95—108.

⁵² W. Tomaschek, RE, II, 1896, col. 2414—2415; *Itin. Burdig.*, 608, 10 : « mansio Aulona traiectus »; *Itin. Ant.*, 323, 10 et 329, 2; Procope, *Bell.*, V, 4, 21.

qui s'élèvent en forme de triangle jusqu'à 85 m de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Sur la colline la plus haute se trouve aujourd'hui le village de Shtylasi, dont le nom perpétue le souvenir des anciennes colonnes (alb. *shtyll*, *shtyllë*, « colonne », cf. v. roum. *stur*, du latin *stylus*). De nombreuses inscriptions grecques ont été mises au jour à Apollonie jusqu'en 1943, mais seulement deux latines. Une troisième inscription latine date du II^e siècle⁵³. A 30 km au sud d'Apollonie, dans la région habitée par la tribu illyrienne dite Bylliones, dans la vallée de l'Aous (Vijosa) du district de Malakastra, sur une colline offrant un panorama grandiose vers le mont Tomor et l'Adriatique, est née la colonie romaine de Byllis (aujourd'hui Gradishta, près de Hekalj), où se conserve le plus grand monument épigraphique d'Albanie. On y lit, entre autres, que M. Valerius Lollianus a réparé et consolidé la route de Byllis à Astacae (Klos)⁵⁴. Cinq inscriptions funéraires ont été publiées par C. Praschniker⁵⁵ et une sixième, de la même catégorie, a paru dans le « Bulletin de l'Institut de Tirana »⁵⁶. Plus haut que Byllis, sur le petit cours d'eau Gjanica, dans la localité de Balshi, une inscription plus courte que les précédentes a été mise au jour⁵⁷. Non loin de Byllis, vers l'est, à Klos, se trouverait — selon P. C. Sestieri — l'emplacement de l'ancienne Astacae, où l'on a découvert une inscription grecque et une autre latine de l'époque impériale⁵⁸.

D'Italie on accédait à la *via Egnatia* — ainsi que nous l'avons déjà mentionné — par deux portes : Apollonie (Fieri) et Dyrrachium (Durrës). La jonction entre ces deux embranchements avait lieu vers l'intérieur des terres, à Clodiana (Peqinj), où l'on a découvert une inscription latine⁵⁹. Entre Apollonie et Clodiana, sur la rivière Semeni, se trouvait la station dite *Ad Novas*. A Bishkuqezë, au sud de Kavaja, une autre inscription latine a été mise au jour⁶⁰. Au nord-ouest de Clodianà, au-delà

⁵³ C 601 ; M. v. Schufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*, Vienne, 1924, p. 10 ; L. Rey, *Fouilles d'Apollonie*, dans « Albania », I, 1925, p. 9—25 ; B. Pace, *Rend.*, s. 8, vol. VI, 1951, p. 332—333 ; V. D. Blavatskij — S. Islami, *Fouilles d'Apollonie et d'Orichum*, travaux de 1958, dans « Buletin Tiranë », XIV, 1960, n° 1, p. 51—112 ; H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 106—107, une inscription votive.

⁵⁴ C 600 = 14203³⁵ : « M. Valerius M. f. Quir. Lollianus praefectus cohort. I Apame-norum ... viam pub. quae a col. Byllid. per Astacias ducit angustam fragosam periculosamque ita munit, ut vehiculis commetur... ».

⁵⁵ C. Praschniker, *Muzarbja und Malakastra*, dans *OeJ*, XXI—XXII, 1921—1922, p. 194—199.

⁵⁶ H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 107—108.

⁵⁷ C. Praschniker, *op. cit.*, p. 200—201.

⁵⁸ P. C. Sestieri, *Il nome antico di Klos in Albania*, dans *Rend.*, s. VI, vol. VI, 1951, p. 413.

⁵⁹ L. Büchner, *RE*, IV, 1901, p. 62 ; L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 112.

⁶⁰ C 7328.

de l'actuel village de Rogozhinë, on passait par Genusus ou Genesis (Kavaja), où deux inscriptions funéraires latines ont été découvertes⁶¹.

Dyrrachium (Durrës) était le meilleur port d'où l'on s'embarquait pour le sud de l'Italie afin d'aller à Rome. La ville se trouvait dans une île reliée au continent par deux étroites langues de terre, circonstance qui lui donnait une importance stratégique toute particulière et en faisait le clef de la Macédoine occidentale. L'île portait l'ancien nom illyrien de Dyrrachium et la ville fut nommée Epidamnon pas les Grecs ; à l'époque romaine, à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle av.n.è., on l'appelait *colonia Iulia Dyrrachium*. Dyrrachium a livré non moins de 107 inscriptions latines, chiffre qui ne dépasse pas celui des inscriptions grecques. La plus ancienne inscription latine date de l'an 40 av.n.è., le plus grand nombre sont des II^e et III^e siècles de n.è. La plupart d'entre elles sont connues de longue date et ont été publiées dans le *Corpus*⁶². Un assez grand nombre d'inscriptions ont été mises au jour à la suite des investigations de C. Praschniker et d'A. Schober⁶³ ; quelques-unes ont paru dans des publications françaises et italiennes⁶⁴. A partir de 1945, l'activité des archéologues albanais a connu un nouvel essor⁶⁵. Dans ce port si proche de la Grèce, on relève une combinaison bien naturelle de noms grecs et romains (Terentia Chrysopolis, Granius Euschenius, Pomponia Nice, L. Caesius Stephanio, etc.), mais durant les six premiers siècles de notre ère Dyrrachium a connu une vie romaine⁶⁶.

Un peu plus loin que Dyrrachium (Durrës), dans le village actuel d'Arapaj, on a découvert une inscription latine du II^e siècle⁶⁷ et plus à l'est, sur la rive de la rivière Arçeni (Erzeni), dans le village de Pjeshkëza, une courte inscription funéraire latine⁶⁸. Au nord-est de Dyrrachium, à Salmanaj, se trouve une borne milliaire du temps de Dioclétien⁶⁹. A Nderfandëna, au sud de Lissus (Lesh), sur la rive du Mati et près de son embouchure, on a mis au jour des fragments d'inscriptions et de sculptures chrétiennes⁷⁰. Une inscription de Tirana montre qu'un certain Q. Apertio-

⁶¹ C 602, 603.

⁶² C 604—628, 12308, 13700 13703.

⁶³ C. Praschniker — A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Vienne, 1919, p. 40—45 ; OeJ, XXI—XXII, 1922—1924 ; XXIII, 1926.

⁶⁴ L. Rey — A. Bruhl, « Albania », IV, 1932, p. 100—109 ; V, 1935, p. 91—96 ; P. C. Sestieri, *Vita pubblica e monumenti di Durazzo in età romana, attraverso le iscrizioni*, dans « Epigraphica », IV, 1942, p. 127—138.

⁶⁵ S. Anamali — Dh. Budina, « Buletin Tiranë », XIV, 1960, n° 2. p. 222—235 ; XV, 1961, n° 1, p. 108—118 ; V. Toçi, Directeur du Musée de Durrës.

⁶⁶ A. Philippson, RE, V, col. 1882—1887 ; M. v. Schufflay, *op. cit.*, p. 8—12.

⁶⁷ L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 99.

⁶⁸ L. Rey, *ibidem*, p. 113.

⁶⁹ C 610.

⁷⁰ L. Rey, *ibidem*, p. 95.

Dexter a érigé le monument à la mémoire de son épouse et de ses enfants ⁷¹. Une autre inscription, découverte à Bershita, près de Tirana, mentionne un frère et une sœur nommés Rummius et Rummia ⁷².

Sur la *via Egnatia*, à l'ouest d'Elbasan, dans le village de Kusha et sur la rive d'un petit affluent du Shkumbi, une inscription latine nous a conservé le nom d'un affranchi d'origine illyrienne : M. Licinius Plator ⁷³. A Scampa (Elbasan) et dans les environs, plus de vingt inscriptions latines de différentes époques ont été découvertes. Sur l'une d'elles, on lit le nom d'une mère au nom illyrien (Donā), dont la fille porte un nom romain (Crescentina)⁷⁴. Une inscription rédigée autour de l'an 150 mentionne un vétéran établi et mort dans la même localité ⁷⁵. Sur une autre pierre, un certain Succesus a pour enfants un fils Dionysius et une fille Antonoe ⁷⁶. Des noms grecs et latins apparaissent encore ensemble dans une inscription du II^e siècle : Fregania, M. Flavius et Antenor ⁷⁷. Le nom de femme Plato (*soror*) semble être autochtone ⁷⁸, de même que celui de Parthinus désigne un Illyrien romanisé ⁷⁹. Dans la localité Ad Quintum (Shënjon), proche de Scampa (Elbasan), deux inscriptions latines renferment des noms d'affranchis du I^{er} siècle de n.è. : Lupus, C. Iulius Salvius, Satria Cripta ⁸⁰. Non loin de là se trouvait la station de Tres Tabernas.

Après une montée entre les montagnes Mal i Polisit, Çërmënikë et Mal i Shebenikut, qui dépassent 2000 m d'altitude, la *via Egnatia* descendait vers le lac Ochrida, tournait à gauche et pénétrait sur le territoire actuel de la Yougoslavie où, au nord du lac, sur la rive gauche de la rivière Črni-Drin, dans la localité de Struga, on a découvert une inscription bilingue ⁸¹. Plus à l'est, toujours sur la rive du lac, dans un site privilégié, au bord d'une plaine fertile, est née et s'est développée la ville de Lychnidus (Ochride), qui a eu un brillant passé à l'époque antique et byzantine, dont témoignent, entre autres, de nombreuses inscriptions grecques, mais aussi neuf inscriptions latines ⁸². Plus loin, la route virait légèrement vers le nord, afin d'éviter les montagnes, et passait par la localité actuelle

⁷¹ A. Bruhl, « Albania », V, 1935, p. 95—96.

⁷² *Ibidem*, p. 95.

⁷³ C 627; L. Rey, *op. cit.*, p. 113—114.

⁷⁴ Praschniker — Schober, *op. cit.*, p. 52—53.

⁷⁵ OeJ, XXX, 1936—1937, p. 102—103.

⁷⁶ « Buletin Tiranë », XV, 1961, n^o 1, p. 121.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 123.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 124.

⁷⁹ RA, 1955, n^o 7; L. Vidman, « Listy Filologicke », 1962, p. 57—62.

⁸⁰ C 7321—7323; F. Fluss, RE, 2^e sér., vol. II, 1923, p. 351; H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n^o 2, p. 104—105.

⁸¹ « Spomenik », LXXI, 1931 p. 220—223.

⁸² C 711, 712, 7320; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 107—108; LXXV, 1933, p. 57—60 XCVIII, 1941—1948, p. 122; ŽA, VI, 1956, p. 166—167.

de Resen, au nord du lac Prespa, où une inscription latine s'est conservée⁸³. Plus à l'est, à une croisée de chemins, se trouvait la ville d'Heraclea Lyncestis (Bitola, Monastir), devenue au II^e siècle *colonia Septimia Aurelia Heraclea*, d'où proviennent plus de 40 inscriptions grecques et 16 latines⁸⁴. Une d'entre elles mentionne un militaire (*centenarius*) né en Dacie qui, après trente ans de service dans l'armée, s'est établi à Heraclea Lyncestis, où il est mort à 90 ans⁸⁵.

Quittons pour quelque temps la *via Egnatia* et dirigeons nous vers le nord où, à Prilep, sur un affluent de la rivière Crna-Reka, elle-même tributaire du Vardar, sont apparues plus de 85 inscriptions grecques et une seule inscription latine, gravée à la mémoire d'un militaire⁸⁶. Plus à l'est, sur la rive gauche de la Crna-Reka, avant sa confluence avec le Vardar, se trouvait la ville de Stobi (Gradsko), d'où l'on a récolté 76 inscriptions grecques, 29 latines et 3 bilingues⁸⁷. Cette ville a reçu de bonne heure le statut de municipe (*oppidum Stobi civium Romanorum*)⁸⁸, mais n'est jamais arrivée à être *colonia*. Plus au sud, près d'Antigonia (Tremnik) et de Stenas (Demir Kapija), on a découvert deux inscriptions latines peut-être apportées de Stobi⁸⁹. Au nord de cette ville, sur la rive gauche du Vardar, près de son confluent avec la Bregalnica, à Gurbita (Nagaevci), une inscription latine a été mise au jour⁹⁰, ainsi qu'une seconde un peu plus haut, au-delà de Titov Veles, à Sopot⁹¹, et une troisième sur la rive gauche de la Bregalnica, affluent du Vardar, dans la ville de Štip⁹². Au nord-est de Štip, dans la plaine qui s'étend au sud de la Bregalnica, entre les villages de Radanja et de Karbinci, se trouvait autrefois la ville de Bargala, qui faisait partie de la Dacie Méditerranéenne et où l'on a découvert une inscription officielle de l'an 378 mentionnant une construction⁹³. Plus au nord enfin, à Dreveno, dans le district de Probištip, une inscription funéraire tardive a été mise au jour⁹⁴.

⁸³ « Spomenik », LXXI, 1931, p. 196.

⁸⁴ C 7317—7319, 14203^{86,87}; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 12; LXXV, 1933, p. 13; LXXVII, 1934, p. 31; XCVIII, 1941—1948, p. 10—19; ŽA, VI, 1956, p. 171.

⁸⁵ C 14406 a = R. Mowat, *Inscription romaine découverte par Louis Couve à Monastir*, dans BCH, XXIV, 1900, p. 247—252.

⁸⁶ « Spomenik », LXXI, 1931, p. 178.

⁸⁷ C 629—631, 7325, 12309, 12409; « Glasnik Skopskog Naučnog Društva », VI—VII, 1930, p. 243—299; XII, 1933, p. 11—32; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 44—48; LXXV, 1933, p. 22—28; LXXVII, 1934, p. 41; RA, XIV, 1939, n^o 13; OeJ, XXXII, 1940, p. 8—12.

⁸⁸ Plin., *Hist. Nat.*, IV, 10, 34; B. Saria, RE, 2 sér., IV, 1932, col. 47—54; F. Papazoglu, *op. cit.*, p. 235—244.

⁸⁹ C 631, 710 a.

⁹⁰ C 12316.

⁹¹ « Spomenik », LXXI, 1931, p. 40.

⁹² « Spomenik », LXXI, 1931, p. 227.

⁹³ I. Venedikov, *Bargala*, dans « Razkopki i proučvanija », I, 1948, p. 84.

⁹⁴ A. Keramitciev, ŽA, XV, 1965—1966, p. 112.

Revenons à la *via Egnatia*, cette fois-ci sur le territoire actuel de la Grèce. Après avoir contourné vers le sud le lac Vegorritis et traversé Cellae (Kellai), la route arrivait d'abord à la station *Ad duodecinum*, puis dans la ville d'Edesse, l'ancienne capitale de la Macédoine, nommée Vodena par les Slaves, dont les 20 inscriptions grecques et les 4 inscriptions latines parvenues jusqu'à nous montrent que de nombreux citoyens romains y résidaient ou passaient par là⁹⁵. Au sud-est d'Edesse, à gauche de la rivière Haliakmon, à l'est du mont Bermion, on a découvert une puissante communauté romaine du nom de Berrhoia (Verria), dont proviennent trois inscriptions latines⁹⁶. Sur la *via Egnatia*, à 40 km environ à l'ouest de Thessalonique, fut créée la *colonia Iulia Augusta Pella*, nommée plus tard Diocletianopolis, qui a livré plus de 50 inscriptions grecques et 5 latines⁹⁷. Avant d'arriver à Thessalonique, le voyageur passait par la station *Ad Decimum*, au nord-ouest de laquelle, à gauche de la rivière Gallikos, qui se jette dans le golfe de Thessalonique, se trouvait la localité Gallikon (Kefalovo), où l'on a mis au jour une inscription latine⁹⁸. Deux autres inscriptions latines ont été découvertes au pont du Gallikos⁹⁹.

Thessalonique, capitale de la Macédoine, a livré 26 inscriptions latines et 1 bilingue, ce qui prouve l'importance de la ville comme siège ou lieu de passage des autorités romaines¹⁰⁰. A l'extrémité nord de la péninsule de Kassandra (qui est coupée aujourd'hui de la terre ferme) a vu le jour sous Auguste la colonie romaine de Cassandria (Nea Potidaea), qui a végété faute de conditions de développement favorables; quatre inscriptions latines nous en sont restées¹⁰¹. Plus au nord-est, au fond du golfe de Kassandra, se trouvait la ville d'Olynthe, la « Pompée grecque » comme l'ont appelée les archéologues, qui en ont presque entièrement dégagé les ruines; une inscription latine s'y est conservée¹⁰². Au nord de la *via Egnatia*, sur la rive gauche du Strymon, se trouvait la ville de Serrhae, où huit inscriptions latines ont été mises au jour¹⁰³. Une autre

⁹⁵ C 7316 = 12307; RA, 1903, n^{os} 323–324; 1924, n^o 56; A. Struck, *Inscripfen aus Makedonien*, dans « Mitteilungen des deutschen arch. Institutes zu Athen », XXVII, 1902, p. 305–320, n^{os} 19–21.

⁹⁶ C 596–597, 14406; J. M. R. Cornack, *Inscriptions from Berrhoea*, dans « The Annual of the British School at Athens », XLI, 1940–1945, p. 105–114.

⁹⁷ C 599; A. Struck, *op. cit.*, p. 305–320.

⁹⁸ C 598.

⁹⁹ A. Dain, *Les inscriptions grecques du Musée du Louvre*, Paris, 1933, p. 30–31.

¹⁰⁰ C 7326–7331, 12310, 13704, 14203³⁹⁻⁴⁶, 14406 b; BCH, LIX, 1935, p. 407–408; RA, 1952, n^{os} 223–231; O. Tatrli, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1914; E. Oberhammer, RE, VA, 1934, col. 2391 sqq.

¹⁰¹ C 7333, 14203⁴⁶; D. M. Robinson, *Inscriptions de Macédoine*, dans « Transactions and Proceedings of the American Philological Association », LXIX, 1938, p. 43–76.

¹⁰² C 7332.

¹⁰³ C 654 = 7335, 680 = 7336, 7334, 14206⁴⁻⁶; « Belomorski Pregled », I, 1942, p. 329, n^o 25–26.

inscription a été découverte en amont de Serrhae, sur le Strymon, à proximité du barrage et de la frontière bulgare¹⁰⁴. Près de l'embouchure du Strymon, où la *via Egnatia* obliquait vers le nord, à proximité des mines d'or de Pangaeum, se sont conservées cinq inscriptions latines provenant de la ville d'Amphipolis¹⁰⁵. Une inscription latine a été mise au jour également à Karyani¹⁰⁶, localité située au sud-est d'Amphipolis.

La route continuait vers le nord-est, empruntant la vallée de l'Angitis. Entre les monts Pangaeum au sud, Menoikion au nord-ouest et Falakron au nord-est, s'ouvrait une large plaine où s'élevait la plus florissante colonie romaine de Macédoine, Philippes, qui a laissé des inscriptions latines dans un grand nombre de petites localités des alentours. Ainsi, sur la rive gauche de l'Angitis, dans le village d'Angista, on connaît une inscription latine, provenant probablement de Philippes¹⁰⁷, et une autre vers l'est, dans le village de Banitza, proche de Vitasta¹⁰⁸. Continuant sa route, vers le nord-est, le long de l'Angitis, le voyageur arrivait, à 25 km nord-ouest de Philippes, à la ville de Drama, où 8 inscriptions latines ont été mises au jour¹⁰⁹. Cette ville, située à la limite nord-est de la plaine, a attiré tant les colons romains que les voyageurs circulant sur la *via Egnatia*. En effet, au nord-ouest de Drama, trois inscriptions latines ont été découvertes dans le village de Prossotschani¹¹⁰ et deux autres à Reusilovo¹¹¹. Au sud-ouest de Drama et au nord-ouest de Philippes, au centre de la plaine, des inscriptions latines ont été mises au jour dans les localités de Bochonos¹¹², Gerlikova¹¹³, Gramcnza (Eremenica)¹¹⁴, Kalabaki¹¹⁵, Kobaliste¹¹⁶, Tschataldja¹¹⁷ et Doxaton¹¹⁸. Au sud-ouest de Philippes, des inscriptions ont été signalées à Goriani¹¹⁹, Podgora¹²⁰, Pravi¹²¹, Provista¹²², Moustheni¹²³ et Nikisian¹²⁴.

¹⁰⁴ RA, VIII, 1936, n° 18.

¹⁰⁵ C 632, 14204, 14206^{1,2}; Plin., *Nat. hist.*, IV, 38 : « Amphipolis, liberum oppidum ».

¹⁰⁶ C 14206³.

¹⁰⁷ BCH, XLVII, 1923, p. 59, n° 17.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 60, n° 19.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 71–86, n°s 4, 27–33.

¹¹⁰ C 14206¹⁰; BCH, XLVII, 1923, p. 69, n° 25; IBAI, XVI, 1950, p. 12, n° 7.

¹¹¹ C 703; « Belomorski Pregled », I, 1942, p. 346, n° 72.

¹¹² BCH, XLVII, 1923, p. 78, n° 38.

¹¹³ *Ibidem*, p. 62, n° 20.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 62, n° 21.

¹¹⁵ *Ibidem*, p. 79, n° 40.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 63–65, n°s 23–24.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 76, n° 35.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 76, n° 36.

¹¹⁹ IBAI, XVI, 1950, p. 14–15, n° 14.

¹²⁰ BCH, XLVII, 1923, p. 53, n° 8.

¹²¹ *Ibidem*, p. 50, n° 1.

¹²² C 664, 670, 675, 14207.

¹²³ IBAI, XVI, 1950, p. 10, n° 5.

¹²⁴ BCH, XLVII, 1923, p. 55, n° 11.

A la limite orientale de la plaine arrosée par l'Angitis et abritée par des montagnes à l'est et au sud-est, se trouvait la célèbre *colonia Iulia Augusta Philippiensis*, fondée aussitôt après la bataille d'Actium (31 av.n.è.). La ville était à près de 25 km de la mer et constituait une halte obligatoire pour les voyageurs circulant entre Byzance et Thessalonique. Au cours des I^{er} — III^e siècles elle est devenue la colonie romaine la plus puissante de Macédoine, qui a conservé non moins de 283 inscriptions latines¹²⁵, mais à partir du IV^e siècle elle a perdu peu à peu son caractère romain et s'est hellénisée. A l'est de Philippes, dans le village de Selian-Mesorema, trois inscriptions latines ont été mises au jour¹²⁶, trois autres l'ont été à Rakča, au sud de Philippes¹²⁷, enfin trois inscriptions latines officielles ont été découvertes à Kavalla, sur la côte¹²⁸. A partir de ce point, la *via Egnatia* pénétrait dans la province romaine de Thrace. Aux inscriptions latines mentionnées jusqu'ici il convient d'en ajouter quelques-unes dont on ignore le lieu de provenance, à savoir 22 en Achaïe et 17 en Macédoine. Celles-ci comprises, le nombre total des inscriptions latines d'Achaïe s'élève à 272 et celui des inscriptions de Macédoine à 628 (dont 159 en Albanie). Ainsi donc, l'Achaïe et la Macédoine ont fourni à elles deux jusqu'à ce jour 900 inscriptions latines. Ce chiffre élevé montre que l'influence latine a été très puissante et qu'elle s'étendait bien plus loin vers le sud que la « ligne Jireček ». Sa vitalité explique dans une bonne mesure la persistance de ses traces dans la littérature byzantine et néo-grecque.

¹²⁵ C 633—707, 6113—6119, 7337—7358, 12312—12315^a, 13706—13708, 142067³⁰, 14406 c—e; RA, XVIII, 1923, n^{os} 87—94; BCH, XLVII, 1923, p. 80—95; XVI, 1932, p. 192—231; LVII, 1933, p. 313—319; LVIII, 1934, p. 448—483; LXI, 1937, p. 410—420; IBAI, XVI, 1950, p. 8—16; Paul Collart, *Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937; J. Schnidt, RE, XIX, 1938, col. 2233—2244; Paul Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945.

¹²⁶ BCH, LIV, 1930, p. 377; IBAI, XVI, 1950, p. 9—10.

¹²⁷ BCH, XLVII, 1923, p. 49—96; RA, IV, 1934, n^{os} 64—65.

¹²⁸ BCH, XLVII, 1923, p. 81—95, n^{os} 1, 28—29.

MACEDONIA, EPIRVS, ACHAIA.



H. MIHĂESCU

M. IONESCU-71

DIFFUSION TERRITORIALE DES INSCRIPTIONS LATINES

www.dacoromanica.ro

1. Messene	1	54. Nderfandëna	1
2. Sparta	1	55. Tirana	1
3. Megalopolis	2	56. Bershita	1
4. Tegea	1	57. Scampa	20
5. Olympia	4	(Elbasan)	
6. Dyme	34	58. Ad Quintum	2
7. Corinthus	32	(Shënjon)	
8. Argos	3	59. Struga	1
9. Epidaurus	3	60. Lychnidus	9
10. Calydon	1	(Ohrida)	
11. Naupactus	1	61. Resen	1
12. Leucas	1	62. Heraclea Lyncestis	16
13. Actia-Nicopolis	1	(Bitola)	
14. Corcyra	4	63. Prilep	1
15. Paramythia	7	64. Stobi	32
(Liboni)		(Gradsko)	
16. Buthrotum	11	65. Antigonja	1
(Butrint)		(Tremnik)	
17. Megara	3	66. Stenas	1
18. Eleusis	4	(Demir Kapija)	
19. Athenae	54	67. Gurbita	1
20. Thebae	46	(Nagaeveci)	
21. Levidia	2	68. Sopot	1
22. Delphi	6	69. Bargala	1
23. Lamia	2	(Karbinci-Štip)	
24. Hypata	1	70. Štip	1
25. Domokos	1	71. Dreveno	1
26. Pharsale	1	72. Edessa	4
27. Karabas	1	(Vodena)	
28. Larissa	5	73. Berrhoia	3
29. Phalanae	1	(Verria)	
30. Vurlami	1	74. Pella	5
31. Stenas	1	75. Gallikon	3
32. Baba	1	76. Thessalonicae	27
33. Pyrgetos	3	77. Cassandra	4
34. Dium	8	78. Olynthus	1
35. Katerini	1	79. Serrhae	8
36. Pydna	1	80. Strymon	1
37. Goricë	1	81. Amphipolis	5
(Gjirokastër)		82. Karyani	1
38. Kalivaç	1	83. Angista	1
(Tepelenë)		84. Vitasta	1
39. Dukati	2	85. Drama	8
40. Kropisht	1	86. Prosotschani	3
41. Amantia	1	87. Reusilovo	2
(Ploça)		88. Bochonos	1
42. Aulona	1	89. Gerlikova	1
(Vlora)		90. Gramenza	1
43. Apollonia	3	(Eremenica)	
(Fieri)		91. Kalabaki	1
44. Byllis	7	92. Kobaliste	2
(Gradishta)		93. Tschataldja	1
45. Balshi	1	94. Doxaton	1
46. Astacae	1	95. Goriani	1
(Klos)		96. Podgora	1
47. Clodiana	1	97. Pravi	1
(Peqinj)		98. Provista	4
48. Bishxuqezë	1	99. Moustheni	1
49. Genusus	2	100. Nikisian	1
(Kavaja)		101. Philippi	283
50. Dyrrhachium	107	102. Selian-Mesorema	3
(Durrës)		103. Raktscha	3
51. Arapaj	1	104. Kavalla	3
52. Pjeshkëza	1	105. Incertae	39
53. Salmanaj	1		

THE DOCTOR-PHILOSOPHER JOHN COMNEN OF BUCHAREST
AND HIS BIOGRAPHY OF THE EMPEROR JOHN
KANTAKOUZENOS

D. M. NICOL
(London)

The doctor-philosopher John Comnen, or Komnenos, belonged to the circle of Greek men of letters that gathered at the court of Constantine Brîncoveanu between the years 1688 and 1714.¹ He was born in 1657. His family came from Herakleia on the Sea of Marmara but he was

¹ The following authorities provide more or less brief biographical notes about John Comnen: Alexander Helladios, *Status praesens ecclesiae graecae* (? Altdorf, 1714), Chapter II: (De Typographia in Walachia et de libris ibi impressis), pp. 10—21, especially p. 17; Demetrios Prokopiou (Moschopolites), *Ἐπιτετημένη ἐπαριθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα ΛΟΓΙΩΝ ΓΡΑΙΚΩΝ, καὶ περὶ τινῶν ἐν τῷ νῦν αἰῶνι ἀνθούτων* ... (Bucharest, 1720), in J. A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. G. C. Harles, XI (Hamburg, 1808), p. 534, no. XLVI (reproduced as: *Περὶ Λογίων Γραικῶν*, in K. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, III (Venice, 1872), p. 490); J. De-Kigallas, *Σχεδιάσμα κατόπτρου τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας* (Hermoupolis, 1846), p. 49, no. 278; A. Papadopoulos Vretos (Βρετός), *Νεοελληνικὴ Φιλολογία*, I (Athens, 1854), p. 209; K. Sathas, *Νεοελληνικὴ Φιλολογία* (Athens, 1868), pp. 397—399; Kaisarios Daponte, *Ἱστορικὸς κατάλογος ἄνδρων ἐπισήμων (1700—1784)*, in Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, III (Venice, 1872), pp. 100—103 (reproduced in C. Erbiceanu, *Cronica rîi greci carii au scris despre românii în epoca fanariotă* (Bucharest, 1888), pp. XXVI, 111—112; A. K. Demetrakopoulos, *Ὁρθόδοξος Ἑλλάς, ἤτοι περὶ τῶν Ἑλλήνων τῶν γραψάντων κατὰ Λατίνων καὶ περὶ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν* (Leipzig, 1872), pp. 169—170; G. I. Zaviras (Ζαβίρας), *Νέα Ἑλλάς, ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον*, ed. by G. P. Kremos (Athens, 1872), pp. 345—346; A. Papadopoulos-Kerameus, *Ὁ τελευταῖος Κομνηνός, καὶ ἔγγραφοι ἐπίσημοι τοῦ Μητροπολίτου Ἡρακλείας Νεοφύτου (1695)*, *Δελτίον Ἱστορικῆς κατ. Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας*, II (1885—1889), pp. 667—679; C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă saă cărțile grecești imprimate în principatele române în epoca fanariotă* (Bucharest, 1903), pp. 39—41; A. Papadopoulos-Kerameus, *Texte grecești*, in E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, XIII (Bucharest, 1909), p. 35; N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, *Analele Academiei Române*, Seria II, *Memoriile secțiunii istorice*, XX (1897—1898), pp. 197—253; N. Iorga, *Byzance après Byzance* (Bucharest, 1935), pp. 206—207; N. Vătămanu, *De la începuturile medicinei românești* (Bucharest, 1966), pp. 178—184. My thanks are due to Mr. E. D. Tappe of the School of Slavonic and East European Studies in the University of London for his advice and help in the preparation of this article.

brought up in Constantinople and educated at the Greek school at the Phanar, where he was among the distinguished pupils of Alexander Mavrocordato, then dragoman to the Sultan.² About 1680 he went to Jassy to become tutor to the sons of the then voivode of Moldavia, George Duca; and there he seems first to have acquired his proficiency in collating and proof-reading Greek manuscripts for the printing press. In 1683 he prepared the text of the theological works of Symeon of Thessalonica and dedicated it, with a Greek epigram in four elegiac couplets, to John Duca. He was then twenty-five years of age and held the title of a notary of the Great Church.³

Shortly afterwards he left for Italy to continue his education at Padua and Venice. There he studied medicine and philosophy. In October 1686 he was invited to Bucharest to complete his medical studies and to serve as a physician at court. The invitation came from the Metropolitan Germanos of Nyssa, but John preferred to remain in Italy.⁴ About 1690, however, he moved to Russia where he stayed for some years. In 1693 he was in Moscow, working on a translation from Latin into Greek of a spiritual work of which several copies were made in manuscript.⁵ Not until September 1694 is he known to have been in Bucharest. It was evidently his intention to return to Jassy at the invitation of his former pupil Constantine Duca. But his services as a doctor and as a scholar were so much in demand in Bucharest that he stayed there. He was appointed

² The date of his birth derives from the document published by Papadopoulos-Kerameus, Δελτ. Ἴστ. καὶ Ἐθν. Ἑτ. II (1885—89), pp. 670, 674. He was baptized at Herakleia on 26 January 1658. I find no evidence that he came from Lesbos, as stated by Iorga, *Byzance après Byzance*, p. 206, and by Vătămanu, *op. cit.*, p. 178. For his connexions with the Mavrocordato family, see A. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato, 1660—1830* (Paris, 1913), pp. 35—36.

³ The epigram is printed in E. Legrand, *Bibliographie Hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVII^e siècle*, II (Paris, 1894), no. 578, pp. 414—415. Cf. Sathas, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 412; Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 678—679; D. Russo, *Studiî și critice* (Bucharest, 1910), p. 107. The text of the *Dialogus contra haereses* etc. of Symeon of Thessalonica prepared by John Comnen is that reproduced in Migne, *Patrologia Graeca*, CLV, cols. 25—978, with a *Pinax* or Index composed by John, *ibid.*, cols. 977—1004.

⁴ Vătămanu, *op. cit.*, p. 179.

⁵ The work is entitled: Μεταμόρφωσις τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ νέου γένεσις ἤτοι βιβλος κατανοητικὴ περὶ τῶν τεσσάρων τοῦ ἀνθρώπου ἐσχάτων, μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς λατινίδος εἰς τὴν κοινὴν τῶν Ἑλληνορωμαίων διάλεκτον παρὰ Ἰωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἱατροῦ. See C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești. Biblioteca Academiei Române* (Bucharest, 1909), no. 344 (298), p. 184; cf. Russo, *Studiî*, p. 103. The Bucharest manuscript of this work, dated Moscow 1693, was apparently bequeathed to the metropolis of Drystra by the will of John as Hierotheos. Other manuscripts of it exist in Jassy and Jerusalem: Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, no. 1; *idem*, "Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, II, p. 567; III, p. 137; and on Mount Athos: S. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos* (Cambridge, 1895), no. 955.90 (Stavronikita); no. 2413.80 (Xeropotamou); S. Eustratiades and Arcadios, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mount Athos* (Cambridge, Mass., 1924), no. 506, pp. 105—106. Cf. Erbiceanu, *Croniciarii greci*, p. XXVI.

Professor of physics and mathematics at the Academy of St. Sava and became court physician to Constantine Brîncoveanu, who had succeeded his uncle Șerban Cantacuzino as prince of Wallachia in 1688.⁶

John participated with energy and enthusiasm in the scholarly and literary movement initiated by Șerban's brother, the learned Stolnic Constantine Cantacuzino. He was particularly active in the promotion of Greek or rather Byzantine learning and was pleased to remind the rulers of Wallachia of their alleged Byzantine ancestry, fostering the conceit that their imperial heritage lay not in Bucharest but in the capital city of Constantinople.⁷ In 1694 John made up a compilation of *Apophthegms* of the emperors, generals, philosophers and orators of the past, translated into contemporary Greek and dedicated to Constantine Brîncoveanu.⁸ Another work of the same nature was his *Selections (Eklogai)* from Byzantine authors, such as Michael Glykas and Joseph Bryennios.⁹ In 1699 he published his *Biography* of the Byzantine Emperor John VI Kantakouzenos, dedicating it to 'that Emperor's descendant', the Stolnic Constantine Cantacuzino, uncle of the voivode Brîncoveanu.¹⁰ At about the same time he was engaged in helping the Stolnic to prepare his celebrated Map of Wallachia, which was printed at Padua in 1700. This too was dedicated to Constantine Brîncoveanu.¹¹ Among John's friends and correspondents of this period were Sebastos Kyminites (Kymenitul) of Trebizond, who became Director of the Academy at Bucharest, and whose Epitaph John was to compose in 1702; Manuel Karyophyllis, on whose death he wrote an Epitaph in 1694, and his son and grandson, John and Rhallis Karyophyllis; and Chrysanthos Notaras, later Patriarch of Jeru-

⁶ See Vătămanu, *op. cit.*, pp. 180–181.

⁷ See V. Cădea, 'Le Stolnic Constantin Cantacuzène: l'homme politique — l'humaniste', *Revue Roumaine d'Histoire*, V, 4 (1966), pp. 587–629 (especially pp. 622–625).

⁸ 'Αποφθέγματα βασιλέων, στρατηγῶν, πάνυ βιώφελη . . . συλλεχθέντα παρὰ Ἰωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἱατροῦ. Ἐν τῇ καθομιλουμένη. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 4317.197 (Iviron). Daponte in Sathas, *Μεσ. Βιβλ.*, III, p. 100, dates this work to the year 1694. Cf. Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 398.

⁹ Litzica, *Catalogul*, no. 663 (74), 16, 33, pp. 390–391. Cf. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, no. 6.

¹⁰ For the title of the *Biography*, see below note 32. In February of the same year 1699 he composed an epigram in fifteen elegiac couplets to Constantine Brîncoveanu for the preface to the Εἰσαγωγικὴ Ἐκθεσις concerning the three virtues of faith, hope and charity, published by Bessarion Makri of Ioannina. Text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVII^e siècle*, III, no. 684, pp. 64–65; I. Bianu and N. Hodoș, *Bibliografia românească veche 1508–1830*, I (1508–1716) (Bucharest, 1903), pp. 380–381 (no. 117). Comnen here describes his patron as: Κωνσταντῖνον... Βραγκοβάνον... / Καντακουζηνῶν ὡς σκηπτροφόρον τελεθόντα, / Βασσαράβων τε κλυτῶν ἔγκονον ἡγεμόνων.

¹¹ C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (Bucharest, 1967), no. 10, pp. 113–114; cf. Cădea, *op. cit.*, pp. 616–617.

salem (1707—1731), who, while still an archinandrite, was also involved in the production of the Stolnic's Map of Wallachia.¹²

Concerned though he was with the furtherance of culture and scholarship at the court in Bucharest, the doctor-philosopher felt strongly called to the spiritual life. In 1700 he went in a pilgrimage to Jerusalem, Mount Sinai and Mount Athos. The fruit of his travels was his most famous work, the *Proskynetarion* of Mount Athos, a description of the Holy Mountain and its monasteries, relics and treasures, with special reference to the many benefactions made to those monasteries by the rulers of the principalities of Moldavia and Wallachia. This was first printed at Snagov in 1701 at the press of Anthimos of Iberia (Antim Ivireanul). It was dedicated to Theodosios, the Metropolitan of Wallachia, whose see devolved on Anthimos himself in 1709, and to Constantine Brîncoveanu. The *Proskynetarion* reached a wider audience than John's more scholarly works. A second edition, with a Latin translation, appeared in Paris in 1708; a third, revised and amended version was printed in Venice in 1745; and it was translated into Russian as early as 1702.¹³

After his pilgrimage John seems to have abandoned the practice of medicine. In the first years of the eighteenth century he assisted Anthimos of Iberia in the printing of a number of works, all liturgical in nature; and in each one he inserted an epigram in elegiacs to Constantine

¹² *Letters* to Sebastos Kyminites: Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 7; S. P. Lambros, 'Νικολάου Κριτίου τοῦ μεγάλου ἐκκλησιάρχου συλλογὴ ἀπογραφῶν ἐπιστολῶν τοῦ δεκάτου ἐβδόμου καὶ δεκάτου ὀγδόου αἰῶνος, Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 216, no. 165. *Epitaph* on Sebastos Kyminites: text in A. Triantaphyllides, *Ποντικά* (Athens, 1866), p. 189; Konstantios, Ὑπόμνημα περὶ τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς Constantinople, 1866) (in Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 377); Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 409, no. 1; cf. Sathas, *op. cit.*, p. 397, no. 4. *Letters* to Manuel Karyophyllis: Lambros, *op. cit.*, p. 212 (dated April 1687 and November 1688); to John Karyophyllis: Lambros, *op. cit.*, p. 213, nos. 104, 105 (dated September and December 1694); to Rhallis Karyophyllis: three *letters* (undated), in C. Astruc and M.—L. Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs (Bibliothèque Nationale)*. III^e partie: *Le Supplément grec*, III (Paris, 1960), no. 1044, fols. 75, 76, 77. For Chrysanthos Notaras and his participation in the Map of Wallachia, see the text of the dedication in Dima-Drăgan, *Biblioteca*, no. 10, p. 113; and for Comnen's letters to him, see below note 22.

¹³ Προσκυνητάριον τοῦ ἁγίου ὄρους τοῦ Ἄθωνος, by John Comnenus medicus: first printed at Snagov in May, 1701; second edition by B. de Montfaucon, *Palaeographia Graeca* (Paris, 1708), lib. VII, pp. 433—499 (text: pp. 441—499), with a Latin translation (*Descriptio Montis Atho*) (cf. Legrand, *Bibliographie Hellénique . . . au XVIII^e siècle*, I (Paris, 1918), no. 8, pp. 12—13); third, amended edition by the hierodiakon Ignatios Kemizis printed at Venice in 1745 (cf. Legrand, *op. cit.*, no. 334, pp. 338—339); fourth edition, with a preface by Ioannes Veloudis, printed at Venice in 1857. The Russian translation, made in 1702, was printed at St. Petersburg in 1883. A Romanian version was published at Bucharest in 1856. See Loparev's edition of the *Vita Ioannis Cantacuzeni*, p. 2. Cf. Erbiceanu, *Bibliografia Greacă*, no. XIX, pp. 38—50; Bianu and Hodoș, *Bibliografia românească*, I, pp. 422—423 (no. 129); Papadopoulos Vretos, *Νεοελλ. Φιλολογία*, I, nos. 133, 193, pp. 48, 70—71; *idem*, *Κατάλογος τῶν ἀπὸ τῆς πτώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως μεχρὶ τοῦ 1821 τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων* (Athens, 1845), p. 11, no. 92; Zaviras, *Νέα Ἑλλάς*, p. 345; Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 397.

Brincoveanu.¹⁴ His interests tended more and more to theology. In February 1702 he completed a translation into modern Greek of the *Hermeneia* or Commentary on the four Gospels by Theophylact of Bulgaria, again with a dedication to Brincoveanu.¹⁵ It was at about this time that he took monastic vows, changing his name to Hierotheos; and by 1705 he had been granted the titular bishopric of Side. By 1711 he had been appointed Metropolitan of Drystra, though it appears that he continued to spend most of his time in Bucharest.¹⁶

During the last years of his life he applied himself almost exclusively to theological works. Among them are an *Index (Pinax)* or Concordance of all the writings of St. John Chrysostom, for which he used the eight-volume Greek edition printed at Eton in 1612.¹⁷ He also translated from Latin into Greek a tract on the theology of the Sacraments, and composed a treatise on the Eucharist.¹⁸ A few other works have been

¹⁴ *Epigram* in elegiacs to Constantine Brincoveanu in preface to *Three Liturgies* in Greek and Arabic, printed by Anthimos of Iberia at Snagov in 1701: text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIII^e siècle*, I, no. 1, pp. 2–3; Bianu and Hodos, *Bibliografia*, I, p. 424 (no. 130). The whole or part of the same epigram was reproduced at the end of the *Horologion* or Canonical Prayers with Offices for all the year, printed in Greek and Arabic by Anthimos of Iberia at Bucharest in 1702, and in the *Hermeneia* and *Akolouthia* for the consecration of a church, printed by Anthimos in December 1703: Legrand, *op. cit.*, I, nos. 17, 20, pp. 20, 26; Bianu and Hodos, *Bibliografia*, I, p. 442 (no. 137); Papadopoulos Vretos, *Κατάλογος*, p. 11, no. 95.

¹⁵ Theophylaktos of Ochrid, *Ἐρμηνεία εἰς τὰ τέσσαρα εὐαγγέλια (Enarratio in Evangelia)*, translated into modern Greek by the Doctor John Komnenos on the order of John Constantine Bassarab in February 1702. This is apparently not edited or printed. See H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek (Supplementum graecum)* (Vienna, 1957), no. 2 (fols. 1r-625v), p. 11. The text of Comnen's long dedication of the work to Brincoveanu is printed with a Romanian translation by N. Iorga, 'Manuscripte din biblioteci străine', *Analele Acad. Rom., Mem. Sect. ist., Ser. II, XX* (1897–1898), pp. 205–207. Cf. W. Weinberger, 'Die griechischen Handschriften des Prinzen Eugen von Savoyen', in *Wiener Eranos. Zur fünfzigsten Versammlung deutschen Philologen und Schulmänner in Graz 1909* (Vienna, 1909), p. 141, no. I; A. Demetrakopoulos, *Προσθήκαι καὶ Διορθώσεις εἰς τὴν Νεοελληνικὴν Φιλολογίαν Κ. Σάθα* (Leipzig, 1871), p. 62; Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 15', no. 2.

¹⁶ An *Epigram* on a well constructed as the expense of Constantine Brincoveanu, dated 28 July 1705, is signed by 'Hierotheos of Side'. His signature as such appears on a document concerning an election to the see of Trebizond by Gabriel II, Patriarch of Constantinople, dated March 1706. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 15'. no. 4; *idem*, 'Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη', I, p. 435; II, p. 214 n. 1. Nicholas Mavrocordato addresses him as 'Hierotheos of Drystra' in letters dated 27 October 1711 and 15 December 1712: Iorga, *Documente grecești*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, nos. CCCCLXXI, CCCXCIX, pp. 448–449, 477–478; E. Legrand, *Epistolaire Grec* (Paris, 1888), no. 40, p. 55; no. 57, p. 75. Cf. Vătămanu, *op. cit.*, pp. 182–183.

¹⁷ Πίναξ ἀκριβῆς κατὰ στοιχεῖον εἰς συμφωνίας τῶν σποράδην ἐμφαινόμενων ἢ ἐμπεριεχομένων ἐν ἄρασι τοῖς ἡ' τόμοις τῶν Χρυσοστομικῶν τῶν τυπωθέντων ἐν Ἐτῶν-νῃ τῇ πόλει ἑλληνιστὶ μόνον κατὰ τὸ ἀχιβ ἔτος, πονηθεὶς παρὰ τοῦ Δρύστρας Ἱεροθεοῦ . . . The manuscript of this work is in the Lavra on Mount Athos: Spyridon and S. Eustratiades, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (Cambridge, Mass., 1925), no. 1761. — M 70. Cf. Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 397, no. 8.

¹⁸ *Ἐπιχειρήματα τινὰ ἐκβληθέντα ἐκ τῆς θεολογικῆς περὶ μυστηρίων πραγματείας τινῶν τῶν Λατινοφρόνων ἀπὸ τῆς Λατινικῆς εἰς τὴν Ἑλλάδα μετενεχθέντα φωνῆν*. Sathas, *op. cit.*, p. 397, no. 9. (*Treatise on the Eucharist*): Περὶ τοῦ διὰ τίνων ῥημάτων γίνεται ἡ τοῦ μυστηρίου τῆς Εὐχαριστίας μεταβολή. Sathas, *op. cit.*, p. 397, no. 10; Demetrakopoulos, 'Ορθόδοξος Ἑλλάς', p. 170; Zaviras, *op. cit.*, p. 346.

wrongly attributed to him.¹⁹ A geographical treatise, including an account of the ancient geographers, and a lexicon of ancient and modern topography, bears the name of Hierotheos of Drystra; but it is possible that this merely belonged to his library and was not his own composition.²⁰ His signature as Hierotheos of Drystra appears on documents of the Patriarchs of Constantinople Cosmas III in 1714 and 1715, and Jeremias III in 1717 and 1718.²¹ He corresponded with a large circle of friends in his latter years, notably with Chrysanthos Notaras between 1712 and 1715.²² One of his letters to Notaras commends the virtues of Ștefan Cantacuzino, son of the Stolnic Constantine, who had then recently succeeded Brîncoveanu as voivode.²³ After the Stolnic's death in 1716, Hierotheos was favoured with the patronage of Nicholas Mavrocordato, with whom he exchanged correspondence, and for whose publications he composed flattering epigrams.²⁴ The last of these consists of an address

¹⁹ Sathas, *op. cit.*, p. 397, followed by Loparev, *op. cit.*, p. 2, attributed to him a Treatise on Sin (Περὶ ἀμαρτήματος) in anacreontic verse. This information derives from Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. Harles, XI, p. 644 ('*Ioannes Comnenus... Illius versus anacreontici, quibus peccata deflet, Paris, in bibl. cod. MMMXXV, nr. 4...*'). But the manuscript cited appears to date from the sixteenth century and therefore cannot be the work of John Comnen. See H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, III^e partie: *Anciens Fonds Grecs, Belles-Lettres* (Paris, 1888), no. 3025, p. 94. Demetrakopoulos, *Προσθήκαι*, p. 63, attributes to him an *Akolouthia* of the Patriarch of Constantinople Niphon, citing a work of Eugenios Boulgaris: 'Επιστολή Εὐγενίου τοῦ βουλγάρου πρὸς Πέτρον τὸν Κλαυρικὸν. Περὶ τῶν μετὰ τὸ σχίσμα etc. (Athens, 1844), p. 26. But Boulgaris implies no such composition. He merely states that the feast of the Patriarch Niphon was celebrated on 11 August, as is recorded in the *Proskynetarion* of Athos by the Doctor John Komnenos. Cf. the edition of the *Proskynetarion* by Montfaucon, *Palaeographia Graeca*, p. 478.

²⁰ Litzica, *Catalogul*, no. 21 (632), 1, 2, 3, p. 14 (described as being 'Εκ τῶν τοῦ Δρύστρας Ἱεροθέου). For other books that evidently belonged to Comnen's library, see Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολ. Βιβλ.*, IV, p. 104 (no. 111: an undated Latin work); p. 106 (no. 117: an anonymous theological work of 1635).

²¹ A. Papadopoulos-Kerameus, 'Απαρίθμησις προτοτύπων τινῶν ἐγγράφων (σωζομένων ἐν τοῖς ἀρχείοις τῆς μονῆς Λειμῶνος), Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη (= 'Ο ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παράρτημα, IH') (1888), pp. 174–175, nos. 29, 30, 31. E. Legrand, *Bibliothèque Grecque Vulgaire*, VII: *Recueil de Documents Grecs* (Paris, 1895), p. 239 (no. 119). Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολ. Βιβλ.*, IV, p. 377; V, pp. 163, 167, 178.

²² Thirteen letters from Hierotheos of Drystra to Chrysanthos Notaras, two being undated, the rest written between September 1712 and May 1717, are listed by K. Sathas, 'Κατάλογος ἐπιστολῶν ἀνεκδότων', in *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, III, p. 524; cf. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 1s', no. 7. The texts of seven of these letters are printed by N. Iorga, *Documente grecești*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, nos. CCCXCIII (pp. 470–471), DIII (pp. 488–489), DIV (pp. 489–490), DXXIII (pp. 523–524), DLII (pp. 552–554), DCXXXVII, (pp. 663–664), DCLVIII (pp. 690–691).

²³ Text in Iorga, *Documente grecești*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, no. DCLXIV, (pp. 698–699), dated December 1715.

²⁴ Letter to Nicholas Mavrocordato: text in Daponte, 'Ἱστορικὸς Κατάλογος, in Sathas *Μεσ. Βιβλ.*, III, pp. 100–103; and (with Romanian translation) in Erbiceanu, *Cronicarii greci*, pp. 111–112 (undated). Epigram in thirty elegiacs to Alexander Mavrocordato and his sons, especially Nicholas, in the preface to the *Ἱστορία Ἱερᾶ, ἦτοι τὰ Ἰουδαϊκά* of Alexander Mavrocordato, printed by Anthimos of Iberia at Bucharest, August 1716; text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIII^e siècle*, I, no. 145, pp. 134–136; cf. Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 397, no. 3.

and some lines of heroic verse dated August 1719, in the treatise of Nicholas Mavrocordato on the duties of a prince, printed at Bucharest in December of that year.²⁵ It is doubtful if Hierotheos saw the publication, for the date of his death at Bucharest is given as 1719. His will and testament survive in manuscript in the monastery of Iviron on Mount Athos.²⁶

His contemporary Demetrios Prokopiou (Moschopolites) describes John Comnen as a pious and virtuous man as well as a polymath skilled in all branches of knowledge and fluent in the Greek, Latin, Italian, Hebrew and Arabic languages.²⁷ His command of languages is evident from his translations and from his co-operation with Anthimos of Iberia in the printing of Greek and Arabic works.²⁸ But he liked to think of himself as a Greek in the Byzantine tradition, and he was proud to bear

²⁵ Text in Legrand, *op. cit.*, I, no. 126, pp. 155–157; cf. Sathas, *op. cit.*, p. 397, nos 5, 6; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, II (1716–1808) (Bucharest, 1910), p. 2 (no. 178); T. A. Gritsopoulos, Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς Σχολῆς Δημητσάνης, Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XXIV (1954), p. 253 (cod. 112, no. 1).

²⁶ Διαθήκη ταπεινοῦ μητροπολίτου Δρύστρας Ἱεροθέου [Ἰωάννου τοῦ Κομνηνοῦ ἱατροῦ]. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 4724. 601. no. 11 (Iviron). Some other letters and poems of John Comnen or Hierotheos may be found in the following: — *Letters*: to the Bishop of Seleukia (dated Bucharest, March 1701), text in Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς'; to Alexander Mavrocordato (undated), cf. S. P. Lambros, Κατάλογος τῶν κωδίκων τῶν ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκων πλὴν τῆς Ἐθνικῆς. Α': Κώδικες τῆς βιβλιοθήκης τῆς βουλῆς (Cod. 65, no. ρζς', fol. 125^r), Νέος Ἑλληνομνήμων, III (1906), p. 457; to Cyril of Kyzikos, Patriarch of Constantinople (dated 28 August 1712), in Lambros, Ν. Κριτίου . . . συλλογή, Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 216, no. 161; to Neophytos of Adrianople (undated), *ibid.*, no. 162; to the same (undated). *ibid.*, no. 163; to the teacher Spantonakis (undated), *ibid.*, no. 164; to Spantonis, *megas charlophylax* of the Great Church (undated), in A. Papadopoulos-Kerameus, Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ Φιλολογικῷ Συλλόγῳ χειρογράφων βιβλίων, Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παράρτημα Κ'-ΚΒ' ('Ἀρχαιολογικὴ Ἐπιτροπὴ') (Constantinople, 1892), p. 94, no. 295; cf. *idem*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 7; *letter* (an epigraphos and undated), in Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 2328. 315, no. 1 (Espighmenou) (the letter of a Dr. Jolin to one Apostolis listed *ibid.*, no. 2788. 114, no. 33 (Docheiariou), cannot be from John Comnen since it is dated 1756. *Other works*: *Heroic Elegy* to Sebastos Kyminites in the *Heortologion* of Sebastos, 1701, cf. Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIII^e siècle*, I, no. 2, p. 9; Sathas, *Νεοελλ. Φιλολογία*, p. 397, no. 7; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, I, p. 416 (no. 126); *Epitaph* on Theodore of Trebizond, son of Symeon, text in Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 409, no. 2; *Epigram* by Hierotheos of Drystra on the Four Candles of the Holy Sepulchre, Golgotha, the Deposition and the Resurrection, cf. Litzica, *Catalogul*, no. 663 (74), no. 1, p. 389; Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 5.

²⁷ Demetrios Prokopiu, in Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. Harles, XI, p. 534; Sathas, *Μεσ. Βιβλ.*, III, p. 490. Comnen figures in the *Hieroglyphic History* of Demetrios Cantemir under the pseudonym of 'Papagaia' (or Papi Comneno). Vătămanu, *op. cit.*, pp. 178, 184, assumes from this fact that his family name was 'Papis'. But the most recent editors of Cantemir's work take the name to be derived from the Greek word *papas* meaning priest, which seems much more convincing. See Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglifică*, ed. by P. P. Panaitescu and I. Verdeş (= Dimitrie Cantemir, *Opere*, I, Bucharest, 1965), pp. 81–82 and 82 notes 1 and 2.

²⁸ See above, note 14.

the distinguished imperial name of Komnenos. There is, however, a shadow of doubt as to whether he was really entitled to that name. His earliest known works, the text of Symeon of Thessalonica printed in 1683 with its dedicatory verses to John Duca of Moldavia, are signed by him as John Molyvdos of Herakleia, or Perinthos.²⁹ His father Alexios, who was ordained as a priest by the Bishop of Herakleia in 1656, had, however, borne the name of Komnenos as well as that of Molyvdos; and to testify that his son did the same there is a seal preserved with the legend 'John Komnenos Molyvdos'.³⁰

John himself was so anxious to establish the truth of his Komnenian ancestry that he asked the Bishop of Herakleia, Neophytos, to search the archives of his metropolis for proof. Happily enough, Neophytos and his researches were able to trace the line of John's family back through his father Alexios Komnenos, his grandfather Theodore Komnenos who died in 1637, his great-grandfather Isaac Komnenos, and four previous generations to one Theodore Komnenos who had moved from Constantinople to Herakleia in December 1480. A document of that date was unearthed in the archives. It contained a note by the then Bishop of Herakleia, Meletios, to the effect that Theodore Komnenos with his wife Maria and his son Isaac had been granted asylum and a residence in his diocese, and that Theodore was a great-grandson of Basil I Komnenos, Emperor of Trebizond (1332—1340), a grandson of Isaac Komnenos, and a son of George the *protobestiarios* of Trebizond. To attest the authenticity of this document and of the supporting chain of evidence, the Bishop of Herakleia assembled a number of his priests and elders who, in September 1695, solemnly affirmed in writing that 'the noble archon and doctor John was a true son of Alexios Komnenos the priest, the son of Theodore Komnenos, and himself a Komnenos, in unbroken line of descent from the Komnenos family of old'.³¹

The evidence is certainly impressive. But some of the links in its chain are fragile. The Emperor Basil I Komnenos is not otherwise known to have had a son called Isaac. The only attested *protobestiarios* of Tre-

²⁹ See above, note 3. There is also an *Encomium* of John Duca signed by John Molyvdos of Herakleia which, though undated, must belong to the same period. It is entitled: 'Ἐγκώμιον πρὸς τὸν υἱὸν Δούκα τοῦ ἀθέντου ποιηθὲν παρὰ Ἰωάννου τοῦ λογιωτάτου Μολύβδου τουπύκλην, τοῦ ἐξ Ἡρακλείας. Spyridon and Eustratiades, *Catalogue of the Greek Manuscript in the Library of the Laura on Mount Athos*, no. 1183.17; cf. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*.

³⁰ Seal of John Komnenos Molyvdos, and seals of Hierotheos of Drystra, in Lambros, 'N. Κριτίου... συλλογή', *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, IV (1907), p. 213, nos. 92, 104, 105.

³¹ A. Papadopoulos-Kerameus, "Ὁ τελευταῖος Κομνηνός, κατ' ἐγγραφοῦ ἐπίσημον τοῦ Μητροπολίτου Ἡρακλείας Νεοφύτου (1695) Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας II (1885—1889), pp. 667—679.

bizond with the name George is the notorious George Amiroutzes, who is not otherwise known to have been related to the imperial family. There are other objections. None the less, the editor of this curious document was inclined to accept its findings; and since, without further evidence, they can neither be proved nor disproved, it is perhaps permissible to give the learned doctor, philosopher and bishop the benefit of the doubt and allow him entitlement to the imperial name of Komnenos.

It might have been rather more difficult to find documentary proof of the lineal descent of the Cantacuzino family from the Byzantine imperial house of that name, though one suspects that the proof in this case was taken to be self-evident. But it was the same desire to link the present with the Byzantine past that prompted John Comnen to undertake his *Biography* of the Emperor John VI Kantakouzenos. Two manuscripts of this work now exist, one in Leningrad and the other in Vienna. It was completed in April 1699 but it seems that it was never printed at the time. The Russian manuscript, from which the last folio is missing, was published with a short biographical preface about its author by Chr. Loparev in 1888.³² He appears to have been unaware of the existence of the other and more complete manuscript in Vienna, from which the missing sentences at the end of the work can be supplied.³³

The *Biography* is no mere product of romantic fiction. It is clear that John Comnen took pains to read the sources for the life of the Emperor John VI that were available to him, principally the *Histories* written by the Emperor himself after his retirement in 1354 and by his contemporary Nikephoros Gregoras. Of the former there was a printed Greek text with Latin translation to hand in the three volumes of the so-called Paris Corpus of Byzantine historians published in 1645, of which there is known to have been a copy in the library of the Stolnic Constatine Cantacuzino; and it is to this text that Comnen refers his readers by Book and Chapter on numerous occasions, though his references are some-

³² *Ioannis Comneni medici Vita Ioannis Cantacuzeni Romaeorum Imperatoris*, edidit graece Chrysanthus Loparev Samarovensis (Petropoli, 1888). The manuscript is entitled: Βίος τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἀειμνήστου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ, ὡς ἐν συνόψει, προσενεχθεὶς τῷ τοῦ ἐκλαμπροτάτου καὶ ὑψηλοτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας κυρίου κυρίου Ἰωάννου Κωνσταντίνου Βασσαράβα Βοεβόδα τοῦ Βραγκοβάνου Θεῖω, τῷ πανευγενεστάτῳ, ἐνδοξοτάτῳ καὶ σωφιστάτῳ ἀρχοντι στολνίκῳ κυρίῳ κυρίῳ Κωνσταντίνῳ τῷ Καντακουζηνῷ, παρὰ Ἰωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἱατροῦ ἐν Βουκουρεστίῳ ἐπὶ ἔτους α χ η θ -ου κατὰ μῆνα ἀπριλίλιον.

³³ H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek (Supplementum graecum)* (Vienna, 1957), no. 79 1 (fols. 1^r–16^v), p. 55. This manuscript was not known to Sathas; but see Daponte, *op. cit.*, in Sathas, *Μετ. Βιβλ.*, III, p. 100; Demetropoulos, *Προσθήκαι*, p. 62, no. 2; Iorga 'Manuscripte din biblioteci străine...', pp. 220–221; Weinberger, 'Die griechischen Handschriften des Prinzen Eugen von Savoyen', *loc. cit.*, pp. 140–141 (no. VIII); Iorga, *Byzance après Byzance*, pp. 206–207. I am indebted to Dr. Erich Trapp for kindly procuring photographs of the manuscript for me from the Österreichische Nationalbibliothek.

times faulty.³⁴ But the corresponding Paris edition of Gregoras did not appear until 1702; and Comnen probably had to make do with the partial Greek edition of the text (Books I—XI only) made by H. Wolfius at Basel in 1562.³⁵ His references to the text of Gregoras do not go beyond Book III. In any event, he could have had no access to the last fourteen books of the *History* of Gregoras, since they lay in manuscript in Paris until their publication in 1855 in the Bonn Corpus of Byzantine historians.³⁶

The *Biography* opens with a brief survey of some of the Emperor's ancestors in the Kantakouzenos family. The author's statements indicate that he had consulted the monumental *Familiae Augustae Byzantinae* of Du Cange, first printed in Paris in 1680, and perhaps also the *History* of Niketas Choniates, printed in Paris in 1647. The Emperor himself has almost nothing to relate about his own ancestry. Of his father he records little, except that he died at the age of twenty-nine after eight consecutive years of service as governor of the Peloponnese. He is much more informative about his mother Theodora, who was a woman of exceptional courage and intelligence. These facts are carefully and accurately recorded by John Comnen, though he follows Du Cange into the error of supposing that the Emperor had a sister. He was in fact an only child.³⁷

The work proceeds with an account of what little is known about the uncles, cousins and nephews of the Emperor, about his wife Eirene Asenina, and their three sons and three daughters, and about their grandchildren.³⁸ On occasions, the author shows a deeper understanding of events than some of the latterday historians of this period. The marriage between the Emperor's daughter Theodora and Orchan the Osmanli, emir of Bithynia, for example, he rightly sees as a union which 'brought many benefits to the Greeks and notably fostered the friendship and co-operation between their Emperor and the ruler of the Turks', rather than as a scandalous miscegenation. Having dealt with the Emperor's genealogy and family, Comnen embarks on an account of his career and how he rose

³⁴ For the Stolnic's copy of the *Histories* of Kantakouzenos, see Dima-Drăgan, *Biblioteca* no. 20, p. 117.

³⁵ There were Latin translations of the *Byzantina Historia* of Nikephoros Gregoras published in Paris in 1567 and in Frankfurt-am-Main in 1578. See K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2nd ed. (Munich, 1897), p. 296.

³⁶ Extracts from them were, however, printed ten years earlier by V. Parisot, *Cantacuzène homme d'état et historien*, etc. (Paris, 1845), especially pp. 313—328.

³⁷ See D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100—1460. A genealogical and prosopographical study* (Dumbarton Oaks Studies, XI, Washington, D.C., 1968), nos. 20, 21, pp. 27—33.

³⁸ The author is mistaken, however, in naming the two younger sons of Helena Kantakouzene and John V Palaiologos as 'John and Demetrios'. Their names were in fact Theodore and Michael. See Nicol, *op. cit.*, no. 30, p. 138.

through the ranks of the nobility to become Grand Domestic and generallissimo of the Emperor Andronikos III Palaiologos. His imagination seems here to have supplied some of the deficiencies of the sources, for there is no evidence that John Kantakouzenos ever held the rank of *parakoimomenos* or that of *mezas koubikouarios*, which indeed appears not to have existed in the fourteenth century.³⁹ But Comnen does not exaggerate when he says that, once Kantakouzenos became Grand Domestic of Andronikos III, he was to all intents and purpose vested with imperial authority 'and was obeyed by all to whom he gave orders just as if he were an Emperor'.

To show off his classical erudition Comnen compares his hero to the models of excellent statesmen, generals and orators defined by Cicero and by Onasandros, as well as by Leo III; and he affirms, quite correctly, that among his talents was a knowledge of Latin and 'Persian and Turkish' (which in this context mean the same thing) quite unusual among his contemporaries.⁴⁰ The literary quality of the Emperor's *History* is justly praised, though it is gilding the lily to assert that its author garnished it with apt quotations from Homer and Euripides, since no such quotations appear in it. Comnen was aware that the Emperor wrote other and especially theological works beside his *History*, and he mentions his treatises against Mahomet and against the Jews, as well as his polemics against Barlaam and Akindynos, the opponents of the theology of Gregory Palamas.⁴¹ A manuscript copy of the famous treatises against Mahomet was made for the Stolnic's library in Bucharest, though apparently not until 1700; but they had been printed at Basel as early as 1543.⁴² Comnen falls prey to his own bigotries, however, when he assures his reader that the Emperor composed tracts against 'the schismatic papists'; for while it is true that Kantakouzenos was 'a champion of the Orthodox dogmas of the Eastern Church', he is not known to have indulged in anti-Catholic polemics, and indeed conducted a remarkably rational correspondence with the Popes at Avignon and an uncommonly sensible discussion with a papal legate in Constantinople.⁴³ As to the Emperor's wealth in gold and silver, landed property and livestock, Comnen quotes the astonishing

³⁹ The title of *mezas koubikouarios* does not figure in the fourteenth-century list of offices, ed. J. Verpeaux, *Pseudo-Kodinos, Traité des Offices* (Paris, 1966). The office of *parakoimomenos* τοῦ κοιτῶνος came 19th in rank, but there is no evidence that Kantakouzenos ever held it. He is known only to have been *mezas papias* (23rd in rank) before being created Grand Domestic (*mezas domestikos*). See Nicol, *op. cit.*, no. 22, p. 36.

⁴⁰ For the Emperor's knowledge of Latin, see John Kantakouzenos (Cantacuzenus), *Historiae*, ed. L. Schopen (Bonn, 1828–1832), III, p. 303, and of Turkish (or Persian), *ibid.* III, p. 66.

⁴¹ Nicol, *op. cit.*, pp. 98–100.

⁴² Dima-Drăgan, *Biblioteca*, no. 213, p. 200.

⁴³ Nicol, *op. cit.*, pp. 66–67, 89 and references.

figures unblushingly given by Kantakouzenos himself — and quotes them correctly, which is more than President Cousin managed to do in his French version of the *History*.⁴⁴

He then goes on to record, with commendable accuracy, the stages by which John Kantakouzenos rose to the imperial throne, first as the trusted colleague of Andronikos III modestly declining repeated offers of an equal share in authority, and then, after the death of Andronikos, as the unselfish guardian and regent for his infant son John V Palaiologos. But he ignores the events of the long and disastrous civil war that then ensued between the years 1341 and 1347, although they fill all one hundred chapters of the third book of the *History*. We are informed simply that Kantakouzenos was invited and eventually persuaded to accept the title and the insignia of Emperor by the nobility, and that he was then crowned three times, 'first by unanimous consent of the nobles in Didymoteichos, second in Adrianople (with the prayers and blessing of Lazaros, the Patriarch of Jerusalem), and third in Byzantion, where the ceremony was performed by the Patriarch Isidore'. He then reigned jointly with John V for a number of years and gave him his daughter Helena in marriage. This part of the *Biography* is an abbreviation if not a distortion of the facts. There were indeed three occasions on which Kantakouzenos was designated as Emperor. He was proclaimed as such by his followers at Didymoteichos on 26 October 1341. He was crowned as such at Adrianople by the Patriarch of Jerusalem on 21 May 1346; and he was crowned again by the Patriarch Isidore in Constantinople exactly a year later.⁴⁵ But to imply that these three events followed each other in quick succession, and to omit any account of the intrigue and bloodshed that separated them, is to beg the question of the motives and ambitions of the hero of the tale.

John VI Kantakouzenos was Emperor in Constantinople from February 1347 to December 1354. He laboured hard in those nearly eight years to rescue his Empire from dissolution. But Comnen's account of his reign is confined to a eulogy of the Emperor's concern for promoting scholarship, charitable institutions, and the Orthodox faith. He gives only two instances of the administrative reforms of John VI, both

⁴⁴ Kantakouzenos, *Hist.*, II, p. 185 (Bonn). As Edward Gibbon observed, 'the French translation of the President Cousin is blotted with three palpable and essential errors... Put not your trust in translations!' E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. J. B. Bury, VI (London, 1898), p. 496 note 24. The question of the landed property of Kantakouzenos has been recently discussed by G. Weiss, *Johannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert* (Wiesbaden, 1969), pp. 21–22.

⁴⁵ Kantakouzenos, *Hist.*, II, pp. 87–105, 564–568; III, pp. 29–30 (Bonn). Gregoras, *Byz. Hist.*, II, pp. 605–612, 762, 787–791 (Bonn). Nicol, *op. cit.*, pp. 47–48, 61, 65.

connected with the organisation of the Church. The Emperor is said to have conferred upon the Metropolitan of Thessalonica the right to call himself *panagiotatos* and to sign his bulls with the indiction like the Patriarch of Constantinople. He also confirmed and extended the privileges accorded to the Metropolitan of Monemvasia by the Emperor Andronikos Palaiologos, granting to him also the title of *panagiotatos* as well as that of Exarch of all the Peloponnese and *locum tenens* of Jerusalem. Neither of these statements derives from the *Histories* of Kantakouzenos or Gregoras, and it is hard to know the source of Comnen's information. It is true that the Bishop of Thessalonica was honoured by Andronikos II, but there seems to be no other evidence that his privileges were ratified by John VI.⁴⁶ The rights of the Bishop of Monemvasia were confirmed by a synod in July 1570, on the basis of the charters said to have been granted in the past by the Emperors Andronikos Palaiologos, John Kantakouzenos, Manuel and John Palaiologos. It is conceivable that the report of this synod, in which the Bishop of Monemvasia is styled Exarch of all the Peloponnese and titular Bishop of Side (not Jerusalem), was available to John Comnen.⁴⁷

These were by no means the only achievements of John VI as Emperor. But they were the ones that appealed to his biographer. For Comnen's picture of the Emperor is not that of an ambitious and talented, though devious and controversial, statesman and soldier, but that of a cultured scholar with strong religious leanings. The last part of the *Biography* contains an ingenuous account of the Emperor's abdication and retreat into the monastic state which again, within its limitations, is true, though it leaves many questions unposed. His religious name of Joasaph and the place of his retirement, the monastery of the Mangana in Constantinople, are correctly recorded (the author does not hold the mistaken opinion of some later scholars that the Emperor retired to Mount Athos). It is assumed that the Emperor-monk passed all his declining years in holy detachment from the things of this world, pursuing his theological and philosophical studies; though the evidence has since accumulated to show that he remained a power behind the scenes for many years after 1354.⁴⁸ Some of his leisure hours are said to have been

⁴⁶ See O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle* (Paris, 1913), p. 87, and note 4; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, IV (Munich, 1960), no. 2211, p. 29.

⁴⁷ F. Miklosich and J. Müller, *Acta et Diplomate Graeca medii aevi sacra et profana*, V (Vienna, 1887), pp. 175—178. Cf. F. Dölger, 'Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des 16. Jahrhunderts: Metropolit Makarios von Monembasia', in *Byzantinische Diplomatie* (Ettal, 1956), pp. 371 ff.; *idem*, *Regesten*, IV, nos. 2232—2237; V, no. 3029.

⁴⁸ See especially Lj. Maksimović, 'Politička uloga Jovana Kantakuzina posle abdikacije (1354—1383)', *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, IX (Belgrade, 1966), pp. 119—193; Nicol, *op. cit.*, pp. 87 ff.

spent in writing a paraphrase of the first five books of the Nicomachean Ethics of Aristotle. This misapprehension was already current in the sixteenth century, and Comnen may be forgiven for repeating what earlier and greater scholars had asserted. But there is no truth in it.⁴⁹

The *Biography* continues with an encomium of the Emperor's character, of his bravery in war, of his equanimity in success and failure, of his tolerance and clemency toward his former enemies, of his piety, and of his loyalty to his friends. These qualities are illustrated by instances judiciously selected. The case of the notoriously fickle and unscrupulous Alexios Apokaukos is well chosen to demonstrate the Emperor's magnanimity and forgiving nature. His constancy and faithfulness are shown by reference to his deep personal friendships with three people: with 'Amourios, the Persian Satrap of Ionia', with 'Liberos of the Triballians, the richest archon of the Bulgars', and with Andronikos III. Amourios is Umur of Aydin, the emir of Smyrna, whose friendship with John Kantakouzenos was proverbial in his own day. Liberos, or John Oliver, was the Emperor's friend and admirer in his earlier days, though perhaps to a lesser degree than Umur; and Comnen errs in saying that he gave his daughter in marriage to the Emperor's son Manuel Kantakouzenos. He was furthermore, being a Triballian, not a Bulgar but a Serb.⁵⁰

The text of the Russian manuscript of the *Biography*, as printed by Loparev, breaks off at the point where Comnen is commending the Emperor's devotion to the monastic life after his voluntary resignation from the throne. The unpublished Vienna manuscript prolongs the tale for another page and a half (fols. 13v—14v). In these concluding sentences the author describes how the Emperor's wife Eirene, being of like mind with her husband, also entered the monastic state and became a nun in the convent that had been built by Martha, sister of Michael, the first Emperor of the house of Palaiologos.⁵¹ He goes on to recount some of the praises that were heaped upon John Kantakouzenos by his own contemporaries. Two instances are singled out which show once again that Comnen had read his text of the *History* of Kantakouzenos with some attention. The first concerns an obscure Triballian or Serbian nobleman called Kovatzes at the court of Stephen Dušan, who so admired Kantakouzenos

⁴⁹ D. M. Nicol, 'A Paraphrase of the Nicomachean Ethics attributed to the Emperor John Cantacuzene', *Byzantinoslavica*, XXIX (1968), pp. 1—16.

⁵⁰ Manuel Kantakouzenos was for a time betrothed to Oliver's daughter, but in the end he married Isabelle of Lusignan. See Nicol, *Byzantine Family of Kantakouzenos*, no. 25, pp. 122—124.

⁵¹ Eirene adopted the religious name of Eugenia. The convent of Kyra Martha in Constantinople was founded by Maria-Martha, the sister of Michael VIII. See Nicol, *op. cit.*, no. 23, pp. 104—107.

that he described him as 'the eye of the Greeks'.⁵² The second refers to the eulogies of the Emperor contained in 'the letters of the priest Bartholomaïos of Rome to the Roman Pope and to Delphinos, the Bishop of Vienna'.⁵³ The citation is both correct and apt, even though Comnen was clearly confused about the persons concerned. For the letters referred to were those sent by the priest Bartholomaïos of Rome from Constantinople to Pope Clement VI and to Humbert, Dauphin of Viennois (not 'Bishop of Vienna'!) in February 1347, announcing the fact of John VI's entry into the capital.⁵⁴ The final paragraph of the Vienna manuscript indicates that it was Comnen's intention to do fuller justice to his subject in a longer and more detailed study when he had the opportunity. There is no record that he ever fulfilled this intention.⁵⁵

A central theme of the whole *Biography* is the loyalty of the Grand Domestic and Emperor John Kantakouzenos to his friend and colleague Andronikos III. In the relationship between these two men, John Comnen saw a parallel in his own day. On the very first page of the manuscript there is inscribed a formal dedication of the work to Constantine Cantacuzino, Stolnic and uncle of Constantine Bassarab Brîncoveanu, by John Komnenos the Doctor, in Bucharest, April 1699. There follow three heroic couplets addressed to the Stolnic by his most devoted servant Dr. John Komnenos. These verses hail Constantine Cantacuzino as the descendant of the imperial family of old, and as the equal in all ways of his illustrious forefather John VI; and as John Kantakouzenos was to Andronikos

⁵² fol. 13^r: Καβάτζης δὲ ὁ Τριβαλλὸς ἀνὴρ ἔμφρων... ὀφθαλμὸν αὐτὸν τῶν Ῥωμαίων ὠνόμασε. Comnen cites lib. iii, cap. 52 of Kantakouzenos, *Hist.* (= II, pp. 306–307 (Bonn)). The incident occurred in 1342 when Kantakouzenos was a refugee in Serbia and the regency in Constantinople were trying to persuade Stephen Dušan to hand him over. The Serbian's name is given as Κοβάτζης in the Greek text and as Cabatzes in the accompanying Latin translation in the Bonn edition. Comnen has it in the latter form; but the former (= Κοναῖ?) is probably the more correct.

⁵³ fol. 13^r: Βαρθολομαῖος ὁ πρέσβυς ἐν ταῖς πρὸς Ῥωμανὸν τὸν πάπαν καὶ Δελφίνου τὸν Βιέννης ἐπίσκοπον ἐπιστολαῖς αὐτοῦ

⁵⁴ Kantakouzenos, *Hist.*, III, pp. 12–20 (Bonn). See J. Gay, *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient* (Paris, 1904), pp. 94–98; and on Bartholomaïos of Rome, see R.—J. Loenertz, 'Ambassadeurs grecs auprès du Pape Clément VI (1348)', *Orientalia Christiana Periodica*, XXX (1953), pp. 178–196. Comnen refers also, in less specific terms, to the encomia of Kantakouzenos to be found in Kantak., *Hist.*, lib. i, cap. 38 (= I, pp. 182–186 (Bonn)), and in Gregoras, *Byz. Hist.*, lib. ix and x.

⁵⁵ fols. 13^r–14^v: Καὶ ταῦτα μὲν κατὰ τὸ παρὸν ὡς ἐν συντόμῳ χάριν τῶν αἰησάντων περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς ἀρίστης πολιτείας τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως Ῥωμαίων Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ εἰπεῖν ἰκανὰ Θεοῦ δὲ διδόντος εὐκαιρίας δραξάμενος πλατύτερον, καὶ λεπτομερέστερον ἐν ἄλλοις τὰ κατ'αὐτὸν ὡς ἐνὸν τῇ ὀλιγομαθείᾳ μου διηγήσομαι: ~ τέλος καὶ τῷ Θεῷ χάρις: ~ (fols. 14^r–16^v of the manuscript are blank), Cf. Iorga, 'Manuscripte din bibliotecii străine...', p. 221.

Palaiologos, so will Constantine Cantacuzino be to Constantine Brîncoveanu.⁵⁶

The message is clear. The precedent for the Stolnic's role as right-hand man of the reigning prince, modestly declining to wear the crown for which his birth and talents have so eminently fitted him, is to be seen in the person of his own ancestor John, the Grand Domestic of the Emperor Andronikos III. All the sterling Christian qualities of his celebrated forebear, as well as the ability to wield the power without seeking the limelight, have passed now, in 1699, to Constantine Cantacuzino. It is perhaps for this reason that Comnen passes so lightly over the actual reign of John VI as Emperor between the years 1347 and 1354. For the fact of his abdication, of his retirement into the religious life 'when he might still have been Emperor', is deliberately emphasised; and the idea that he was forced to abdicate by his ungrateful son-in-law John V is dismissed as a wicked perversion of the truth, unacceptable to anyone who has properly read the Emperor's 'most true and unhypocritical history'. The Emperor and monk, we are to believe, ended his days in purely voluntary retirement from a throne that could still have been his, leaving it in the undisputed possession of his youthful relative John Palaiologos.⁵⁷ So too would the magnanimous Stolnic loyally serve the cause of his nephew Constantine Brîncoveanu.

⁵⁶ The dedicatory epigram reads as follows: —

Χαίροις Κωνσταντῖνε, κλυτὸς σοφίης ἐπιτίτωρ,
Καντακουζηνῶν βλαστὲ παλαιστεφῶν.
Τοῖός σοι προπάτωρ βασιλῆων ἔξοχος ἄλλων,
Ἄλλὰ σὺ γ' οὐχ ἤττον τοῦδε μέγας τελέθεις.
Οὐδέμας, οὐδέφυην, οὐτ' ἄρ' φρένας, οὐτ' ἔτι ἔργα.
Ὡς δ' ἔγε Ἀνδρονίκω, τῶς σύγε Βραγκοβάνω,

⁵⁷ fol. 13^v: καὶ ψεύδονται ὅσοι συκοφαντοῦντες τὸν λέγουσι, πῶς τάχῃ νὰ ἀπεβλήθη τῆς βασιλείας διαχθεὶς ἀπὸ τὸν Ἰωάννην τὸν Πιπλιολόγον τὸν αὐτοῦ* γαμβρὸν Ἰσως διότι δὲν ἀνέγνωσαν ἀκριβῶς τὴν κατ' αὐτὸν ἀληθευτάτην καὶ ἀνυπόκριτον ἱστορίαν.

* (the Russian manuscript breaks off at this point).

À PROPOS DES RELATIONS ECCLÉSIASTIQUES ENTRE BYZANCE ET LA HONGRIE AU XI^e SIÈCLE : LE MÉTROPOLITE DE TURQUIE

N. OIKONOMIDÈS
(Montréal)

Le but de la note ci-dessous est de présenter un texte nouveau concernant l'organisation de l'Eglise hongroise au XI^e s., texte qui permet de voir sous un jour différent ce qui est déjà connu à ce sujet et de compléter l'image des rapports entre les Magyars et Constantinople.

Rappelons que dans les sources byzantines des X^e—XI^e s., les Hongrois sont couramment appelés οἱ Τοῦρκοι (Turcs) et leur pays ἡ Τουρκία (Turquie). Les mêmes termes sont utilisés, à des époques différentes, pour désigner d'autres peuples : les Khazars (IX^e s.), les Seldjucides (XI^e—XIV^e s.), les Ottomans (à partir du XIV^e s.), etc.¹ Comme nos documents sont antérieurs au milieu du XI^e s., nous considérons que le mot Τουρκία ne peut désigner que la Hongrie.

I. — Le premier document est une décision synodale de janvier 1028 : le patriarche Alexis Stoudite et le synode constantinopolitain promulguent quelques « décrets... sur plusieurs affaires ecclésiastiques ». Ce texte, déjà édité,² est conservé dans plusieurs manuscrits.³ Or, dans certains de ces manuscrits,⁴ la liste des membres du synode (les métropolitains d'abord, les archevêques ensuite) est plus développée que dans ceux qui ont servi pour l'édition : y figurent les noms de six prélats,

¹ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II², Berlin, 1958, p. 320—327.

² V. Grumel, *Regestes des actes du patriarchat de Constantinople*, II, 1936, n^o 835. J'ai utilisé l'édition G. A. Rhallès-M. Potlès, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, V, Athènes, 1855, p. 25—32.

³ Relevé dans G. Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Stoudites*, Kiel, 1911, p. 44 ; à compléter d'après Grumel, *loc. cit.*

⁴ Cod. n^o 120 du monastère athonite de Dionysiou (XIV^e s.), f. 701—703^v ; cod. Parisinus gr. n^o 418 (XV^e s.), f. 255^v—263.

quatre métropolitains et deux archevêques, inconnus au texte imprimé⁵; parmi ceux-ci se trouve la mention qui intéresse notre enquête : Ἰωάννου Τουρκίας = Jean [métropolitain] de Turquie.

Il y a de sérieuses raisons pour croire que les noms omis dans le texte édité remontent bien à l'an 1028 et ne sont pas des interpolations.

a) Les six prélats sont mentionnés à leurs places normales suivant l'ordre de préséance de leurs sièges. Une interversion se présente dans la liste des archevêques : dans la liste « complète », après le titulaire d'Aprôs, nous rencontrons ceux de Derkos (inconnu au texte imprimé), Vrysis et Cherson ; or, l'ordre de préséance normal devait être Cherson, Vrysis, Derkos⁶ et cet ordre est suivi, pour Vrysis et Derkos, dans le texte imprimé. Il est donc évident que les mentions de *trois* participants sont interverties, et que par conséquent, cette interversion n'est pas due à une éventuelle interpolation.

b) L'étude prosopographique permet de constater que plusieurs prélats, mentionnés seulement dans la liste « complète », ont effectivement exercé leurs fonctions autour de 1028. Voici ce que nous avons pu réunir à leur sujet :

Nicéas, métropolitain d'Héraclée (Νικήτα Ἡρακλείας), mentionné entre Kyriakos d'Ephèse et Démétrios de Cyzique : inconnu par ailleurs.

Théodotos, métropolitain de Sébasteia (Θεοδότου Σεβαστείας), mentionné entre Constantin de Sidè et Jean de Mélitène : le sceau de ce prélat est connu.⁷

Jean, métropolitain de Carie (Ἰωάννου Καρίας), mentionné entre Théophane (ou Théophylacte, cf. *supra*, note 5) de Néocésarée et Jean d'Iconium : il est attesté comme membre du synode patriarcal le 21 février 997⁸ (est-ce le même ?) et en mai 1030⁹; son sceau est également connu¹⁰.

Jean, métropolitain de Turquie : inconnu par ailleurs. Il est mentionné à la fin de la liste des métropolitains, après Sisinnios de Keltzènè, dont le siège semble avoir été élevé au rang de métropole dans le dernier quart du X^e s.¹¹ On peut donc supposer que la métropole de Turquie était, en 1028, de création récente.

⁵ Des variantes mineures, dues probablement à des analyses différentes d'abréviations, se présentent dans les noms de certains métropolitains : p. ex. Θεοφάνης ou Θεοφύλακτος (de Néocésarée), Θεοδόσιος ou Θεόδωρος (de Kamachos), Νικόλαος ou Νικήτας (d'Hydrous).

⁶ Cf. les *notitiae episcopatumum* publiées par H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatumum*, « Abhandlungen der K. bayer. Akademie der Wiss. », I Cl., XXI Bd., III Abt., München, 1901.

⁷ V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V/1, Paris, 1963, n° 412.

⁸ Rhallès-Potlès, *loc. cit.*, p. 19 = Grumel *Regestes*, n° 804.

⁹ Ficker, *loc. cit.*, p. 19 = Grumel, *Regestes*, n° 839.

¹⁰ Laurent, *loc. cit.*, n° 518.

¹¹ Cf. Laurent, *loc. cit.*, p. 627.

Constantin, archevêque de Derkos (Κωνσταντίνου Δέρκου), mentionné entre Stratégios d'Aprôs et Léon de Vrysis (à propos de cette préséance, cf. *supra*) : il est aussi attesté en mai 1030¹².

Mégistos, archevêque de Zikhia (Μεγίστου Ζικχίας), mentionné à la fin de la liste des archevêques : inconnu par ailleurs.

Maintenant, confiants en l'authenticité de la liste complète de 1028, nous pouvons considérer comme acquis qu'à cette date il existait une métropole de Turquie (= Hongrie), de création récente et soumise au patriarcat de Constantinople.

II. — Les constatations ci-dessus trouvent leur confirmation dans un autre document de la même époque, provenant des archives hongroises. Il s'agit de la charte (non datée) par laquelle le premier roi chrétien de Hongrie, Saint Stéphane (997—1038) accorda des privilèges à un couvent de moniales à Veszprémvölgy, dans la partie occidentale du pays. La charte, conservée en copie authentique, est écrite en grec, *iuxta linguam auctoris monasterii* comme l'affirme son acte de confirmation de 1109. Il s'agissait donc d'un monastère grec. Le roi Stéphane s'adresse à « celui qui gouverne et régit le monastère du métropolite, [placé sous le vocable] de la très sainte Vierge » (τὸν διοικοῦντα καὶ καταστένοντα τὸ μοναστήριον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ μητροπολίτου).¹³ Il n'est pas clair s'il s'agit d'un monastère fondé par le métropolite ou simplement dépendant de lui. Mais ce qui ressort avec certitude de ce passage, c'est qu'au premier tiers du XI^es. il y avait en Hongrie un métropolite dépendant de Constantinople avec juridiction sur les couvents grecs. Son titre, « métropolite », était suffisant pour le distinguer des prélats relevant de Rome. La façon dont le titre est mentionné, sans indication du siège du prélat, laisse supposer qu'il n'y avait qu'un seul métropolite pour toute la Hongrie, détail qui correspond bien avec la titulature « métropolite de Turquie » attestée par l'acte synodal de 1028.

III. — Le troisième document du XI^e s. que nous évoquerons est un sceau de plomb byzantin avec l'inscription « sceau d'Antoine, moine, syncelle et proèdre de Turquie » (Σφραγίς Ἀντωνίου μοναχοῦ, συγκέλλου καὶ προέδρου Τουρκίας).¹⁴ Le titre de proèdre, utilisé sur les sceaux de ce genre, désigne l'évêque dans un sens très large, mais dans la pratique il est le plus souvent utilisé pour désigner des métropolitains¹⁵. D'autre

¹² Ficker, *loc. cit.*, p. 20 = Grumel, *Regestes*, n° 839.

¹³ Ed. G. Czebe, *Le texte grec du diplôme de Veszprémvölgy* (en hongrois), Budapest, 1916.

¹⁴ V. Laurent, Ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων. *Perses, Turcs asiatiques ou Turcs hongrois?*, dans *Recueil dédié à la mémoire du professeur Peter Nikov*, Sofia, 1939 [= « Bulletin de la Société historique Bulgare », vol. XVI—XVII], p. 275—288 ; même auteur, *L'évêque des Turcs et le proèdre de Turquie*, « Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine », 23/2 (1943), p. 147—158 ; et en dernier lieu, Laurent, *Corpus*, n° 472.

¹⁵ Laurent, *Corpus*, p. XXXI.

part, le moine Antoine, qui m'est inconnu par ailleurs¹⁶, cumule le titre honorifique de syncelle qui, au XI^e s., était souvent conféré à des métropolitains tandis que son attribution à de simples évêques était très rare¹⁷. Ces indices nous invitent à attribuer la pièce à un métropolitain de Hongrie¹⁸; le titre de syncelle qui y figure souligne peut-être l'importance accordée par l'Eglise de Constantinople à ce siège éloigné.

IV. — Enfin on relèvera que l'historien byzantin Jean Kinnamos (éd. Bonn, p. 222), se rapportant à des événements de 1164, affirme que la ville de Bács (Παγάτζιον) était la métropole des habitants de Sirmion (Srem, alors occupé par les Hongrois); à Bács siégeait le « prélat de la nation » (ὁ τοῦ ἔθνους ἀρχιερεύς), qui, ainsi que ses ouailles, était sans doute orthodoxe¹⁹. Les mots utilisés sont significatifs: il s'agit d'un métropolitain de toute la nation et non pas d'une ville précise, d'un « métropolitain de Turquie », comme on l'appelait au XI^e s.

V. — L'importance du facteur byzantin dans la conversion des Hongrois a été maintes fois soulignée²⁰. Rappelons que vers 948 deux

¹⁶ Je ne crois pas que l'on puisse l'identifier avec Antoine, moine du couvent de Stoudiou, qui était syncelle déjà en 963 et qui devint patriarche de Constantinople en 974 (Cédrenus, Bonn, II, p. 351; Léon Diacre, Bonn, p. 164) non plus qu'avec le syncelle Antoine, métropolitain de Nicomédie, attesté en septembre 1039 (Ficker, *loc. cit.*, p. 42 = Grumel, *Regestes*, n^o 846).

¹⁷ Voir surtout V. Grumel, *Titulature des métropolitains byzantins, I. Les métropolitains syncelles*, • Revue des Etudes Byzantines », 3 (1945), p. 92—114. On trouvera une esquisse de l'histoire de l'institution avec la bibliographie y afférente dans Laurent, *Corpus*, p. 147 et suiv. — Exemple de simple évêque portant le titre de syncelle en 1062: F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München, 1948, n^o 57, 1, 4.

¹⁸ Cette éventualité a déjà été envisagée par l'éditeur de la pièce (cf. les études citées à la note 14), bien que finalement il ait préféré l'attribuer à un titulaire de l'évêché des Turcs Vardariotes. Cet évêché, suffragant de la métropole de Thessalonique, apparaît dans les • notitiae episcopatum • vers la fin du X^e s. sous l'intitulé officiel ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων (cf. G. Konidarès, *Ἡ πρώτη μνηα τῆς ἐπισκοπῆς Βαρδαριωτῶν Τούρκων ὑπὸ τὸν Θεσσαλονίκης, Θεολογία*, 23, 1952, p. 87—94; Laurent, *Corpus*, V/1, p. 346); la formulation laisse entendre qu'il s'agit du chef spirituel d'un groupe ethnique, appelé Τούρκοι (probablement eux aussi d'origine hongroise), vivant aux abords du fleuve Axios-Vardar: des παρ' τὸν Βαρδάριον Τούρκων, attestés en 1020 (• Byzantinische Zeitschrift », 2, 1893, p. 46), qui, plus tard, formeront un contingent spécial de la garde impériale, celui des Vardariotai (cf. Laurent, articles cités à la note 14; et R. Guiland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin—Amsterdam, 1967, p. 304). Leur évêque est constamment appelé, dans les • notitiae episcopatum • et sur les monuments sigillographiques (Laurent, *Corpus*, V/1, n^o 473; *Corpus*, V/2, Paris, 1965, n^o 1611) par le nom ethnique au génitif pluriel (ὁ Τούρκων), formule qui permet de le distinguer des prélats de Hongrie, appelés constamment par le nom du pays au génitif singulier (Τούρκιας). — On notera enfin que l'argument avancé pour soutenir l'attribution du sceau d'Antoine à l'évêché de Vardar, à savoir que le sceau comporte l'effigie de Saint Démétrius, saint patron de Thessalonique, ne me semble pas dirimant, étant donné que le culte de ce saint était très répandu au nord des Balkans, notamment à Sirmion (cf. la bibliographie citée à la note 20).

¹⁹ F. Chalandon, *Les Comnènes II: Jean Comnène (1118—1143) et Manuel Comnène (1143—1180)*, Paris, 1912, p. 478.

²⁰ La bibliographie relative est très étendue; on trouvera ci-dessous le relevé des études les plus récentes et les plus importantes pour notre sujet: Gy. Moravcsik, *The Role of the Byzantine Church in Medieval Hungary*, • The American Slavic and East European Review », 1947, vol. 6, n^o 18—19, p. 134—151, surtout p. 147 et 150 (pour une période antérieure cf. même auteur, *Byzantine Christianity and the Magyars in the Period of their Migration*, • The

chefs hongrois, Bulcsu et Gyula ont été baptisés à Constantinople ; que Gyula, qui reçut, semble-t-il, le nom de Stéphane (il est un des ancêtres de Saint Stéphane de Hongrie), retourna à son pays (autour du fleuve Máros) accompagné d'un moine byzantin, Hiérothéos, ordonné « évêque de Turquie » (ἐπίσκοπον Τουρκίας ; noter le mot « Turquie ») par le patriarche Théophylacte. Ainsi un évêché missionnaire a été créé pour la première fois sur territoire hongrois.

Gyula-Stéphane persévéra au christianisme mais nous ne savons pas si l'évêché lui a survécu. A en croire un récit vieux russe, la hiérarchie ecclésiastique hongroise aurait été abolie par la suite ; car Byzance, attaquée par des ennemis (allusion aux guerres bulgares du dernier tiers du X^e s.), n'a pas pu l'appuyer. Ainsi les Latins ont trouvé l'occasion de convertir à nouveau les Hongrois et les placer sous leur obédience. En effet, ceci a eu lieu dans le dernier tiers du X^e s. (ca. 970—1000).

Une nouvelle ère dans les relations ecclésiastiques byzantinohongroises commence en 1002, lorsque l'empereur Basile II occupa la ville de Vidin sur le Danube. Alors, un autre chef hongrois, Ajtony, avec juridiction sur la partie sud-est du pays (y compris le territoire jadis gouverné par Gyula-Stéphane), vint à cette ville, y reçut le baptême *secundum ritum graecorum* et, appuyé par les « Grecs », construisit à Marosvár un monastère de Saint Jean Prodrome habité par des moines byzantins *iuxta ordinem et ritum ipsorum*. D'autre part, les rapports directs entre Byzance et la Hongrie étant rétablis, une alliance militaire a été contractée entre les deux pays : les armées du roi Stéphane ont participé aux opérations contre les Bulgares de Samuel ²¹.

American Slavic and East European Review », 1946, vol. 5, n^o 14—15, p. 29—45) ; même auteur, *Die byzantinische Kultur und das mittelalterliche Ungarn*, « Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », 1955, 4 (paru en 1956), p. 1—30. Importantes sont également les études de M. Gyóni, *L'Eglise orientale dans la Hongrie du XI^e siècle*, « Revue d'Histoire Comparée », 25/3 (1947), p. 42—49 et de Gy. Györffy, *Das Gütenverzeichnis des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) aus dem 12. Jh.*, « Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae », 5 (1959), p. 9—74. — Des questions de détail intéressant notre sujet sont traitées dans : R. Váczy, *Les racines byzantines du christianisme hongrois*, « Nouvelle Revue de Hongrie », année 34, vol. 64 (1941), p. 99—108 ; E. v. Ivanka, *Griechische Kirche und griechisches Mönchtum im Mittelalterlichen Ungarn*, « Orientalia Christiana Periodica », 8 (1942), p. 183—194 ; même auteur, *Gerardus Moresanus, der Erzenkel Uriel und die Bogomilen*, « Orientalia Christiana Periodica », 21 (1955), p. 143—146 ; F. Dölger, *Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik*, « Forschungen und Fortschritte », 19 (1943), p. 151—153 — Παρασπορά, München, 1964, p. 163—164 ; I. Rămureanu, *Începuturile creștinării ungarilor în credința ortodoxă a Răsăritului*, « Studii Teolog. », 1/2 (1957), p. 23—57.

²¹ Voir en dernier lieu G. Györffy, *Zur Geschichte der Eroberung Ochrids durch Basileios II.*, « Actes du XII^e Congrès International des Etudes Byzantines, Ohrid, 1961 », II, Beograd, 1964, p. 149—154. On rappellera que déjà avant l'an 1000 des Hongrois (« Turcs ») sont signalés comme alliés de Byzance dans la lutte contre les Bulgares ; mais on ne saurait dire avec certitude s'il s'agit de « Turcs » Vardariotes ou de « Turcs » de la Hongrie : *Vie de Saint Athanase l'Athonite*, éd. Pomjalovskij (BHG³, n^o 187), p. 92 ; éd. L. Petit (BHG³, n^o 188), p. 72. — Une théorie différente (Ajtony serait un allié des Bulgares) a été avancée en 1958 par P. Kucsár ; elle est présentée avec scepticisme par Gy. Moravcsik dans « Byzantinische Zeitschrift », 53 (1960), p. 459.

Tout ceci précédait le schisme des Eglises. Ainsi s'explique que le roi Saint Stéphane, qui reçut la couronne de Rome, n'ait pas repoussé les avances byzantines sur le plan ecclésiastique ; tout au contraire, il subventionna la construction d'une église à Constantinople et ne s'opposa point à l'influence byzantine dans son pays : plusieurs monastères de rite grec y furent fondés pendant le XI^e s., des œuvres d'art constantinopolitaines y furent introduites, la culture ecclésiastique grecque y fut admise et laissa son empreinte sur la littérature hongroise de l'époque. Ces influences sont perceptibles partout et surtout dans la partie sud-est du pays, là où l'influence des voisins, Bulgares ou Byzantins, ne pouvait qu'être avérée, et dans laquelle l'évêque Hiérothéos a effectué son œuvre missionnaire au X^e s. On pensera donc que ce fut après 1002 et avant 1028 qu'un siège de métropolitain a été créé en Hongrie afin de pourvoir à l'organisation ecclésiastique des convertis reconnaissant l'autorité de Constantinople. Sa juridiction s'étendait, à cette époque, dans tout le territoire hongrois, même dans les régions occidentales (cf. le cas de Veszprévölgy). La création de ce siège métropolitain est sans doute le résultat du rétablissement de rapports directs entre l'empire et le royaume hongrois, et doit être mis en rapport avec la conversion d'Ajtony en 1002. Cependant la place du métropolitain ne semble avoir été compromise du fait qu'Ajtony, révolté contre le roi, se fit battre et tuer vers 1028 : nous avons vu que le métropolitain byzantin de Hongrie est attesté jusqu'au XII^e s., bien que son siège ne figure sur aucune « notitia episcopatum » que je connaisse. C'est le résultat de la tolérance religieuse, qui caractérise le Moyen Age hongrois.

L'émancipation politique du peuple serbe, les revers qu'a connus Byzance dans les dernières décades du XII^e s., et surtout la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 ont rompu tout contact direct entre les Grecs et les Hongrois. L'influence byzantine décline. Cependant, en 1234, le pape Grégoire IX s'élève contre quelques *pseudoepiscopi Graecorum* qui influencent les Valaques et les Magyars. Le métropolitain serait-il entre autres visé par cette expression ? s'agirait-il d'évêques suffragants du métropolitain ? On ne saurait rien affirmer. Quoi qu'il en soit, les sources ne mentionnent plus une métropole byzantine en Hongrie.²² Cependant des catholiques de rite oriental ont survécu jusqu'à

²² Bien que la région de Sirmion soit passée aux Hongrois en 1181, le métropolitain orthodoxe ne figure pas parmi les prélats hongrois dont les revenus sont énumérés dans un texte des dernières décades du XII^e s. (Charles d'Eszlary, *Un état des revenus hongrois au XII^e siècle*, « Annales. Economies, Sociétés, Civilisations », 17, 1962, p. 1117-1124). Selon l'éditeur, ce petit texte, conservé dans le Parisinus lat. 6238, p. 21-22, serait rédigé dans un monastère français de la région d'Esztergom sous le règne de Béla III (1172-1196), vraisemblablement après 1185, afin d'informer le roi de France sur la situation économique du royaume hongrois ; il comporte le relevé des revenus de l'Eglise de rite romain (évêchés et

nos jours dans la partie sud-est du pays (évêché de Hajdudorog), dans cette même région où le christianisme a été prêché au X^e s. par l'évêque Hiérothéos et où, à partir du XI^e s., les « métropolités de Turquie » byzantins ont déployé leurs principales activités*.

archevêchés, y compris Zagreb, Zara et Spalato) et des revenus du roi. Aucun prélat n'y est signalé dans la région de Sirmion. Je ne crois cependant pas que ce silence puisse servir d'argument pour soutenir que le poste de métropolitite orthodoxe au sud-est hongrois avait déjà été aboli à cette époque.

* *Note de la rédaction* : Thème d'un intérêt incontestable, l'expansion culturelle byzantine dans l'aire géographique de la vallée du Mureş soulève, en même temps, le problème des relations de Byzance avec la population roumaine de cette région vers la fin du premier millénaire de notre ère. Dans la perspective ouverte par l'article du P^r N. Oikonomidès, la Rédaction se propose de revenir sur ce sujet.

ENCORE UNE FOIS SUR LE VOYAGE DIPLOMATIQUE DE JEAN V PALÉOLOGUE EN 1365/66

FRANCISC PALL
(Cluj)

Le problème de la visite rendue par l'empereur Jean V Paléologue au roi Louis I^{er} de Hongrie, pour lui demander de l'aide contre les Turcs en échange de l'union de l'Église byzantine avec celle de Rome, a été en général bien élucidé surtout grâce aux recherches poursuivies ces dernières décennies¹. Malgré cela, dans une partie de l'historiographie persistent encore certaines confusions en ce qui concerne le déroulement de ce voyage diplomatique — le premier de ce genre dans l'histoire de Byzance² —, plus précisément son étape de retour.

Ces confusions se rapportent à la prétendue captivité du basileus, thèse soutenue par les *Chroniques de Savoie*, l'une des sources relatant la croisade du fameux Comte Vert, Amédée VI, son cousin, entreprise en faveur de Byzance. Mais on sait que cette œuvre historico-littéraire supposée de Jean Cabaret d'Orville ne mérite qu'une confiance assez limitée. Selon la caractérisation qu'en donne Domenico Promis, son éditeur, « in questa cronica non si cerchi la critica ; scritta in tempi in cui voleansi cose strane e maravigliose, l'autore servi al secolo, non badò ad esattezza e concisione ». En outre, elle n'est pas contemporaine des évé-

¹ O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, chap. V ; J. Meyendorff, *Projets de concile œcuménique en 1367*, dans « *Dumbarton Oaks Papers* », 14 (1960), p. 147—177 ; Gy. Moravcsik, *Vizantijskie imperatory i ich posly, v. g. Buda* (publiée pour la première fois en 1961), dans *Studia Byzantina* du même, Budapest, 1967, p. 345—349 (intéressant notre sujet) ; P. Wirth, *Die Haltung Kaiser Johannes' V. bei den Verhandlungen mit König Ludwig I. von Ungarn zu Buda im Jahre 1366*, dans « *Byzantinische Zeitschrift* », 56 (1963), p. 271—272.

² G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1963, p. 444. Cependant, ce n'est pas « im Frühjahr 1366 », mais pendant l'hiver de 1365/66 que le basileus partit de Byzance dans ce voyage (Moravcsik, *ouvr. cité*, p. 345).

nements (des années 1366/67), ayant été rédigée « dopo l'innalzamento d'Amedeo VIII al ducato... nel 1416 »³, c'est-à-dire au moins un demi-siècle plus tard, d'après « i ricordi e le tradizioni » conservés à la Cour de Savoie⁴. Il s'agit d'une œuvre qui n'offre pas de « garanties absolues de vérité historique », a remarqué à son tour J. Delaville le Roulx⁵. Pour ce qui est particulièrement de la « captivité » du basileus en Bulgarie, lors de son retour de Buda en 1366, celle-ci a été considérée comme une « fiction » déjà dans *L'Art de vérifier les dates*⁶. On trouve une observation critique similaire chez C. Jireček⁷, puis chez d'autres savants⁸.

C'est toujours Jireček qui fut parmi les premiers à montrer⁹ que l'empereur byzantin, en revenant de Hongrie, dut s'arrêter à Vidin (ville bulgare conquise par les troupes du roi Louis au printemps de 1365), parce que le tsar de Târnovo, ennemi tant du roi que du basileus — pour des raisons déjà bien connues, qu'on ne répétera donc pas ici — lui avait refusé le passage vers Constantinople. Il ne s'agissait donc pas d'un emprisonnement, mais d'un *impedimentum*, selon le mot employé dans les comptes de l'expédition d'Amédée VI¹⁰.

Avant et même après ces mises au point, la thèse de la soi-disant captivité connaissait trois variantes, entremêlées quelquefois : l'emprisonnement de Jean Paléologue à Vidin¹¹, à Târnovo¹² et à Varna. C'est

³ Chr. de S., dans *Monumenta Historiae Patriae, Scriptores*, I, Turin, 1840, préface. Pour la critique des renseignements puisés à cette source v. également notre compte rendu (de l'ouvrage de A. S. Atiya cité dans notre n. 11) : *Les croisades en Orient au Bas Moyen Age*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 19/2 (1942), p. 565—566.

⁴ F. Cognasso, *Il Conte Verde*, Turin-Milan, etc. [1926], p. 15.

⁵ *La France en Orient au XIV^e siècle*, I, Paris, 1885, p. 115; cf. aussi N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 229. n. 4.

⁶ t. 17, Paris, 1819, p. 179.

⁷ *Zur Würdigung der neuentdeckten bulgarischen Chronik*, dans « Archiv für slavische Philologie », 14 (1892), p. 263 (après avoir fait lui-même confiance à la légende de la captivité, dans sa *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 325).

⁸ Par ex., Iorga dans la mentionnée *Gesch. d. osm. Reiches*, I, p. 224 n. 2 et dans *Veneția în Marea Neagră*, I. Dobrotici, « Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice », 2^e série, 36 (1913—14), p. 1047 = *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, « Acad. Roum., Bulletin de la Section Historique », 2 (1914), p. 294. Mais auparavant Iorga avait soutenu lui-même le contraire (*Lupta pentru stăpânirea Vidinului și politica lui Vladislav-Vodă față de unguri*, dans « Convorbiri Literare », 34 (1900), p. 970—971). Il y reviendra aussi plus tard, en parlant de « l'arrestation de l'empereur byzantin à son retour de Buda par les Bulgares — Sichmane ou Dobrotitch » (*Histoire des Roumains*, III, Bucarest, 1937, p. 281).

⁹ Art. cité dans notre n. 7.

¹⁰ P. Datta, *Spedizione in Oriente di Amadeo VI conte di Savoia provata con inediti documenti*, Turin, 1826, p. 114, 179—180.

¹¹ Datta, *ouvr. cité*, p. 112; Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 152; A. S. Atiya, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres, 1938, p. 390 (2^e éd., New York, 1965, nous est resté inaccessible).

¹² Entre autres : L. Thallóczy, dans « Századok », 34 (1900), p. 582; B. Hóman, *Gli Angioini di Napoli in Ungheria*, Rome, 1938, p. 386; A. Bakalopoulos, *Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIV^e siècle jusqu'à sa chute*, dans « Byz. Zeitschr. », 55 (1962), p. 57; E. Stănescu, *Autour d'une lettre de Démétrios Kydonès expédiée en Valachie*, dans « Revue des études sud-est européennes », 7 (1969), p. 224.

surtout la troisième qui persiste encore, quoique seulement dans une partie de l'historiographie¹³.

Aussi, à notre modeste avis, ne vaut-il pas la peine d'insister davantage que sur cette dernière variante. En réalité, elle est fondée sur une mauvaise intelligence de la source : les *Chroniques de Savoie*. En se référant aux opérations militaires menées par Amédée avec sa flotte croisée le long du littoral occidental de la mer Noire pour contraindre le tsar bulgare (de Târnovo) de libérer le basileus — voilà donc un élément de la deuxième variante ! — elle affirme ce qui suit. Le comte « tenoit assiegier la cite de Varne pour ce quil [il s'agit plus haut de : l'empereur de Burgarie] tenoit prisonnier lempereur de Constantinoble. Sy luy supplyerent [il s'agit toujours plus haut de : les ambassadeurs de la cite de Varne... a leur seigneur lempereur de Burgarie] quil lui laissast aller liberalement, et elz procureroient que le conte de Savoye se leveroit de ses pays »¹⁴. Tout ce qui ressort de ce texte, c'est que les ambassadeurs de Varna cherchaient à convaincre le tsar, leur seigneur, de mettre en liberté l'empereur grec, afin que, en échange, Varna, assiégée à titre de représailles, fût elle-même libérée. On n'y parle donc pas de l'emprisonnement de Jean Paléologue dans cette ville. D'ailleurs, nous avons dit que dans une autre source, infiniment plus digne de foi, il s'agit seulement d'un « empêchement », et non d'une arrestation, en n'importe quel lieu, du basileus. Cet *impedimentum* consistait en ceci : après les négociations de Buda, qui comme on le sait, avaient finalement échoué, Jean Paléologue, « vénérable figure de fantôme grandiose »¹⁵, de retour vers son empire à travers le Banat — où les knèzes roumains de Sebeş (Sebech) durent lui accorder l'hospitalité — étant arrivé à Vidin, en fin d'hiver ou au début du printemps de 1366,¹⁶ se vit obligé de s'y arrêter. C'est ainsi qu'il a

¹³ Elle se trouve, à ce qui nous semble, pour la première fois dans l'étude de Iorga ci-dessus citée (*Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 970—971), où l'on parle de l'emprisonnement du basileus à Varna par les Bulgares du tsar Chichman de Târnovo. Affirmation empruntée par C. Moisil et mise en relation avec Dobrotitch, considéré à tort par cet auteur comme maître de Varna (*Despotatul lui Dobrotici*, dans « Conv. Lit. », 40 (1906), p. 685 ; Dans le même scns, indubitablement d'après Moisil, encore qu'il ne le cite à ce propos : I. Minea, *Urmaşii lui Vladislav I*, dans « Conv. Lit. » 50 (1916), p. 861. Toujours d'après Moisil : P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, [Bucarest, 1944], p. 207 (dans la n. 7, l'exposé de Halecki à ce sujet est gratuitement qualifié : « plein de confusions ») ; B. Cîmpina—Şt. Ştefănescu, dans *Istoria României*, II, [Bucarest, 1962], p. 359—360 ; Şt. Ştefănescu, *Byzanz und die Dobrudscha in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts*, éd. par J. Irmscher, Berlin, 1964, p. 242—243 ; le même, dans *Istoria poporului român*, sub redacţia acad. A. Oşetea, Bucarest, 1970, p. 128 (où il est fait mention d'un « conflit » entre Dobrotitch et Jean V Paléologue, à la suite du « désir » du premier de « dominer le littoral au sud de Varna »).

¹⁴ *Mon. Hist. Patriae* cit., I, col. 313 ; cf. 300, 310, 314, 316.

¹⁵ Iorga, *Hist. Roum.*, III, *ibidem*.

¹⁶ M. Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria aengevină*, dans « Studii şi materiale de istorie medie », I (1956), p. 15.

séjourné ici plusieurs mois durant (sans que nous connaissions exactement combien de temps), l'hostilité du tsar lui barrant le chemin de Byzance

On sait du reste que le basileus avait atteint aussi dans son voyage d'aller Vidin, quand venant de Constantinople, il avait remonté le Danube jusqu'à cette ville, où il avait été reçu, au nom du roi, par Denis, voïvode de Transylvanie et capitaine de cette place, et d'où il fut accompagné, toujours à travers le Banat — notamment par le Sebeş des knèzes roumains — à la Cour de Buda¹⁷.

D'après les comptes de l'expédition d'Amédée, celui-ci, à la suite sans doute, ajoutons-nous, de la difficulté rencontrée par Jean Paléologue dans son chemin de retour, voulait envoyer un seigneur (probablement comme ambassadeur) au bord d'une galée (*galea*) « ad dominum imperatorem Constantinopolitanum versus Vedunum »¹⁸.

Mais, en dépit de certains historiens modernes adeptes de la variante de Varna, on ne connaît aucune source qui permette de soutenir l'appartenance de cette ville aux possessions de Dobrotitch (ou bien Dobrotitsa, selon d'autres témoignages de l'époque). Il est vrai que ce « despote », comme on l'appelait, à cause de ses relations familiales illustres dans le monde byzantin, était maître d'une partie du littoral ouest de la mer Noire et que son nom se trouve à l'origine de celui de la Dobroudja. Cependant, on a remarqué avec raison qu'on ignore « l'étendue exacte » de ses possessions¹⁹. En tout cas, il n'y a pas d'indications qu'il aurait possédé, à aucun moment, Anchialos, Mesembria, Varna. Fut-il jamais le maître de Kilia aux bouches du Danube ? On n'y peut pas répondre d'une manière sûre²⁰.

Ce sont seulement des places fortes plus petites qu'on trouve attestées nommément comme ses possessions : Emona et Kozakeon dans la région de Mesembria (en 1357)²¹, Kaliakra sur le promontoire homonyme peu distant au nord de Varna (en 1366)²². En ce qui concerne les débuts de sa carrière, on pourrait y ajouter Midia (l'actuelle Midye en Turquie), place sur la côte pontique de Thrace, où il avait été installé par l'impéra-

¹⁷ Holban, *ibid.* ; Moravcsik, *ouvr. cité*, p. 348.

¹⁸ Datta, *ouvr. cité*, p. 115. Cf. Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 152—153.

¹⁹ G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 82.

²⁰ Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), p. 576 ; du même, *Veneția în M. Neagră...*, p. 1048 = *La politique vénitienne...*, p. 295 ; Brătianu, *ibid.* (plutôt sceptique).

²¹ Iorga, *Veneția în Marea Neagră...*, p. 1046 = *La politique vénitienne...*, p. 293. Mesembria (reprise au tsarat de Târnovo en 1366 par Amédée et restituée à l'Empire byzantin) appartenait à Jean V Paléologue en 1375 (F. Thiriet, *Régester des délibérations du sénat de Venise concernant la Roumanie*, I, Paris—La Haye, 1958, n° 551) et sans doute aussi l'année suivante, lorsqu'un document, du 12 mars, parle hypothétiquement de la présence de Michel, fils de Jean V et gendre de Dobrotitch, « in partibus Mesembriae » (Iorga, *Veneția în M. Neagră...*, p. 1059 [dans la version française : *La politique vénitienne...*, ne figure pas l'annexe de documents] — Thiriet, *ouvr. cité*, I, n° 576) :

²² Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), *ibid.*

trice-mère Anne de Savoie, en défenseur justement de la cause de Jean V Paléologue pendant la lutte dynastique avec Jean VI Cantacuzène. Dobrotitch consentit, non sans difficultés, à évacuer ce château-fort au profit de Cantacuzène lui-même bientôt après la conclusion de la paix entre les deux empereurs en 1347. Néanmoins, nanti de bénéfice (πρόνοια), il fut désormais compris — au dire de Cantacuzène — « parmi les Rhomées les plus en vue » (τοῖ ἐπιφανέστεροις... Ρωμαίων)²³.

Il n'y a donc aucune trace dans les sources d'une arrestation de Paléologue à Varna sur ordre de Dobrotitch, qui ne possédait pas cette ville. Nous avons vu que le seigneur de celle-ci était le tsar bulgare, d'après le témoignage des *Chroniques de Savoie*, corroborées à cet égard non seulement par le traité bien connu d'Ivan-Alexandre conclu avec les Vénitiens en 1352²⁴, mais également par une lettre plus rapprochée du moment qui nous occupe : la missive de Pierre Himfy, ban de Vidin, adressée la fête de la S^{te} Hélène (le 22 mai) 1367, à la reine Elisabeth de Hongrie²⁵. La résidence de Dobrotitch était à Kaliakra, où, selon lesdits comptes, Amédée, le 29 novembre 1366 (lorsqu'il assiégeait encore Varna et se poursuivaient les pourparlers mentionnés à Târnovo) envoya un ambassadeur « versus Domburdiz ». En même temps, toujours à Kaliakra, un homme d'Amédée attendait l'arrivée du basileus²⁶. Probablement, l'intrépide Comte Vert croyait-il que son impérial cousin, après la conclusion de ces négociations qu'il espérait positive, de retour à Vidin, emprunterait d'ici la même voie qu'au voyage d'aller, c'est-à-dire par le Danube et la mer Noire. Cependant, son agent avait attendu en vain près d'un mois à Kaliakra²⁷. La présence, et avec une telle mission, d'un représentant d'Amédée à la résidence de Dobrotitch, veut assurément dire que leurs relations, malgré certaines conjectures modernes, ne pouvaient pas être inamicales et que le despote lui-même ne s'était pas brouillé avec Jean Paléologue, son parent par affinité peut-être dès cette époque²⁸.

²³ J. Cantacuzenus, *Historiae*, livre IV, chap. 10, § 737—738, éd. J. — P. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 154, Paris, 1866, col. 78. Cf. Iorga, *Veneția în M. Neagră...*, p. 1046 = *La politique vénitienne...*, p. 293.

²⁴ S. Ljubić, *Listine*, III, Zagreb, 1872, p. 246—247.

²⁵ « Történelmi Tár », 1898, p. 363.

²⁶ Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), *ibid*.

²⁷ Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 155.

²⁸ La conquête d'Emona (Lemona) — attestée en tant que possession de Dobrotitch en 1357 — par la flotte d'Amédée en octobre 1356 (Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 154), ne saurait être interprétée, à notre sens, comme un *casus belli* entre le despote d'une part, le basileus et le comte, de l'autre, puisque nous ignorons si cette place appartenait encore au despote. À l'encontre de Jireček (*Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 429), nous devons ajouter que le littoral ne fut pas conquis par Amédée « bis Kaliakra ». D'ailleurs, la flotte croisée n'a pas dépassé Varna.

Nous ignorons en fait le moment exact du départ du basileus de Vidin et l'itinéraire qu'il parcourut après avoir finalement obtenu, à la suite de l'accord réalisé à Târnovo en décembre, la permission du tsar de traverser la Bulgarie. Ce qui est certain, c'est qu'il rejoignit Amédée, son allié, vers Noël 1366 à Mesembria, conquise sur les Bulgares du tsar par la flotte croisée en octobre, avant le siège de Varna²⁹. Le siège de celle-ci, commencé vers la fin du même mois, avait été levé conformément à l'entente de Târnovo, mettant un terme à l'*impedimentum* du basileus, après la faillite de sa visite à la Cour de Buda. Mais retenus encore sur la côte pontique par diverses affaires, qui ne nous intéressent pas ici (nous ne saurions y ajouter rien de nouveau !), c'est à peine au début d'avril 1367 que Jean V Paléologue et Amédée VI de Savoie furent à même de rentrer enfin à Constantinople. Grâce aux succès de la croisade savoyarde, qui avait temporairement repris aux Turcs la clef des Dardanelles, à savoir Gallipoli, l'Empire byzantin récupérant aussi Mesembria, Anchialos et Sozopoli, put renforcer considérablement et d'une manière plus durable ses positions sur la côte occidentale de la mer Noire³⁰.

Nous ne saurions clore ce bref article sans penser aux ennuis subis par le même Jean Paléologue quelques années plus tard à Venise, lors de son retour d'un nouveau voyage diplomatique, entrepris, comme on sait, cette fois-ci à Rome, en 1369, toujours pour quémander de l'aide contre les Turcs au prix de l'union religieuse. Mais ce n'est pas notre propos d'insister ici sur ce qu'il y a de semblable et de dissemblable entre la prétendue captivité de 1366 et le séjour peut être plus pénible encore de 1370—71, qui sans avoir été, celui-ci, non plus une captivité formelle, empêcha néanmoins, à son tour, longtemps, le malheureux basileus de quitter la Cité des Lagunes et de regagner sa capitale³¹. Nous nous contentons de rappeler leur parallélisme.

²⁹ Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 155—156 (surtout d'après Datta, qu'on ne peut pas toujours suivre dans tous les détails, parce qu'il amplifie et force le sens des sources); Halecki, *ouvr. cité*, p. 147—148; D. Angelov, dans *Istorija na Bălgarija*, I, Sofia, 1961, p. 230.

³⁰ Jireček, *Gesch. d. Serben*, I, *ibid.*; Ostrogorsky, *ibid.*

³¹ R. — J. Loenertz, *Jean V Paléologue à Venise (1370—1371)*, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 217—232; Ostrogorsky, *ouvr. cité*, p. 445—446 et en particulier la n. 1 de la p. 446.

PECULIAR INSTITUTIONS OF BYZANTINE LAW IN THE GEORGIKOS NOMOS

NICHOLAS J. PANTAZOPOULOS
(Thessaloniki)

In the Georgikos Nomos*, this most important legislation of the Isaurian Dynasty which complements the Ecloga (726)¹, an effort is made to improve the personal status of the farmers.

According to Justinian's Legislation, the farmers who were bound to land for reasons of taxation (coloni, adscripti)², depended from the landowner, whereas, under the Georgikos Nomos they were released from their bondage. Thus, they become free and acquire the possibility to regulate their relationship to the landowner, as regards the tenancy of the fields. This is accomplished on the basis of an explicit provision which enacts that the tenant receives nine-tenths of the harvest³. But the status of the free farmers is also improved. These were originally jointly responsible for the taxes to the State⁴ since they were considered as *pro indiviso* joint owners of the community land which they cultivated (κωμητουριαί, μητροκωμίαι, ἐλευθερικά χωρία). Now, the Georgikos Nomos gives them the opportunity to become emancipated and each one of them to be independently bound to the State, because the distribution of the community land, owned in common up to that time, is made possible⁵. This law also abolished the "epibole"⁶, i.e., the

* Also known as "Farmer's Law", "Agrarian Law", or "Rural Code".

¹ K. E. Zachariae von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, Aalen im Württemberg, 1955, p. 250.

² "Coloni censibus adscripti" or "censiti" or "adscriptitii" (ἐναπόγραφοί) or "coloni" (μισθωτοί), Cod. 11, 48 (47).

³ § 1 I. and P. Zepos, *Jus Graecoromanum*, vol. 2 (1931), p. 65.

⁴ Zachariae, *ibid.*, pp. 218 ff.

⁵ §§ γ', ε', η', Zepos, *ibid.*, p. 65. See also H. Evert-Kappesowa, *Recherches sur la colonisation slave à Byzance*, *Revue des Études Sud-Est Européennes*, VII, 1, (1969), pp. 68 ff., for a discussion of the question and bibliography.

⁶ See Zachariae, *ibid.*, pp. 228 ff.

compulsory attachment of non-productive land to those fertile, forming together a single unit of taxation (ὁμόδουλα, ὁμόκηνσα, κοινότητες χωρίων).

Of particular interest are in the Georgikos Nomos the institutions of “ἀντιτοπία”⁷, surface ownership, and “δενδροκτησία”⁸, arboreal ownership, officially now recognised for the first time. These two institutions had always been accepted by Greek Law, but they were not recognised by Roman Law, because each of these two law systems had a different conception with regard to land.

According to the Greek Law, as well as the Eastern Laws⁹, ever since the 2nd millenium B.C., the existing conception with regard to land is horizontal. Thus there may exist two different rights on the same piece of land, independent from each other;

a) the right of the owner of the land, and

b) the right of the owner of what is on the surface of the land, i.e., of the house or the tree, etc.¹⁰.

On the contrary, according to the Roman Law, the rule “superficies solo cedit” is strictly observed. This means that whatever is on the surface belongs to the owner of the land. In other words, the buildings or the trees and plants do not belong to the one who has built or planted them but to the owner of the land. Justinian’s Legislation continues to consider the one who possesses the surface, i.e. who has built a house or planted a tree on alien land (inædificatio), as a lessee who

⁷ § κα': “Ἐάν γεωργός οἰκοδομήσῃ οἶκον καὶ φυτεύσῃ ἀμπελῶνα ἐν ἀγρῷ ἀλλοτρίῳ ἢ τόπῳ, καὶ μετὰ τινα χρόνον ἔλθωσιν οἱ τοῦ τόπου κύριοι, οὐκ ἔχουσιν ἀδειαν τὸν οἶκον κατασπᾶν καὶ τὰς ἀμπέλους ἐκρίζουῖν, ἀλλὰ λαμβάνειν ἀντιτοπιᾶν δύνανται εἰ δὲ ἀνανεύων ἀνανεύει ὁ εἰς ἀλλότριον ἀγρὸν κτίσας ἢ φυτεύσας μὴ δοῦναι ἀντιτοπιᾶν, ἀδειαν ἔχειν τὸν τοῦ τόπου κύριον τὰς ἀμπέλους ἀνασπᾶν, τὸν δὲ οἶκον κατασπᾶν”, Zepos, *op. cil.*, p. 66.

⁸ § λβ': “Ἐάν δένδρον ἀνετρέφῃ ὑπὸ τινος ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ, καὶ μετὰ ταῦτα μερισμῷ γενομένῳ ἔλαχεν ἐκ μερίδος ἄλλῳ μὴ ἐχέτω τὴν ἐξουσίαν τοῦ δένδρου εἰ μὴ ὁ ἀναδρέψας αὐτὸ μόνος· εἰ δὲ καταβοᾷ ὁ τοῦ τόπου κύριος ὅτι ἀδικοῦμαι ὑπὸ τοῦ δένδρου, δότωσαν ἀντὶ τοῦ δένδρου δένδρον ἕτερον τῷ ἀναδρέψαντι αὐτὸ καὶ ἐχέτωσαν αὐτό”, Zepos, *op. cil.* p. 67.

⁹ In an act of the time of Immerum, King of Sipar, concerning the sale of the ground-floor of a building, it is stipulated that the ground-floor walls belong to the purchaser and serve to separate its rooms, whereas the upper floor remains in the ownership of the vendor. See E. Cuq, *Études sur le droit Babylonien, les lois Assyriennes et les lois Hittites*, Paris, 1929, p. 185.

¹⁰ From an inscription from the island of Tinos of the 4th century B.C., it results that the land belongs to someone else and not to the owner of the building. See Dareste — Haussoulier — Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, Paris, 1891, p. 78, 1. 77; p. 86, 1. 123. L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République Athénienne*, vol. 3, Paris, 1897, p. 55. D. Pappoulias, *Zur Geschichte der Superficies und des Stockwerkeigentums*, Zeitschr. d. Sav. Stift. Rom. Abt., vol. 27 (1906), pp. 363 ff. Another inscription of the same century tells us that arboreal ownership was recognized as a right independent from that on the land on which the tree was planted, see Dareste — Haussoulier — Reinach, *ibid.*, p. 244, XIII, quarter A, 1.7 ff.; 10—12. Arist., *Ath.*, LX, 1—2.

has a right on an alien thing (*ius in re aliena*)¹¹ on the basis of the relation of "obligationes" which have been contracted between him and the lessor.

It results thus that the Roman conception of land ownership was totally different from that of Eastern Laws and of Greek Law as well. The consequence of the Roman Law principle "*superficies solo cedit*" is that it recognizes joint-ownership only (*communio pro indiviso*) and not at divided portions, as is the case with Babylonian, Greek and Hellenistic Laws¹². According to these latter, a building, for example, may be owned by several owners at divided portions horizontally or vertically, each of them having a separate ownership on a part of the same building.

The Georgikos Nomos breaks the rule of Roman Law "*superficies solo cedit*", and introduces a totally different conception, with the institution of surface ownership "*ἀντιτοπία*" and arboreal ownership "*δενδροκτησία*". According to these, he who builds or plants on the land owns the building he has built or the tree he has planted on common (*κοινότης χωρίου*) but still undistributed — "*ἀμέριστος*"¹³ — land, as well as on alien — unowned — land. He preserves this right as long as the joint-owner of the land (*pro indiviso*), or the owner himself, do not grant him "*ἀντιτοπία*" (i.e., another piece of land or another tree).

The abolition of the legislation of the Isaurians, which contained the Justinian's legislation, which contained the Roman Law, did not render void the Georgikos Nomos. This law, concealing the sources,

¹¹ *D.*, 43, 18, 1; 43, 18, 2; this genuinely Roman notion is also expressed by Gaius in his *Institutiones*, II, 73: "quod in solo nostro ab aliquo aedificatum est, quamvis ille suo nomine aedificaverit, iure naturali fit, quia superficies solo cedit". The same principle is also valid for planting (*plantatio*) or sowing grain (*satio*). It is therefore inadmissible according to Roman Law that the building, tree or plant should not belong to the owner of the land on which they are, *Inst.*, 2, 1, 31; 2, 1, 32; *D.*, 39, 2, 9, 4; 43, 17, 3, 7; 43, 18, 1; 43, 19, 21.

¹² The divided ownership of a portion of land was also possible by fencing the surface. Such cases, in spite of the principles of the official Roman Law, are to be found in practice in the eastern provinces of the Byzantine Empire. See R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, vol. 1, New York, 1944, p. 181, *passim* with reference to the sources and bibliography. Two provisions of the Georgikos Nomos (§§ ζς' and π') express this Greek-Eastern conception, stipulating that those who arbitrarily demolish a building, tear down a fence or cut down a tree, considering it as their own (whereas it is someone else's) because it is located on land belonging to them shall have their hand amputated.

¹³ This specific right could result either from the distribution of land owned jointly by the members of the village community ("*κοινότης χωρίου*"), or from the construction of a building (*οἶκον*), or the implanation of a vineyard on alien land or piece of ground ("*ἀλλότριον ἄγρον ἢ τόπον*"), abandoned even for a short time (§§ κα', κβ'). In the first case, the joint-ownership of the land was dissolved either by contract, through which the former joint-owner became the only owner of the piece of land that came into his possession ("*μερισία-μερισμός*"), or by allotment ("*σχαρρίων*"), see § η'. In a broader sense, "*ἀντιτοπία*" is mentioned in §§ γ'—ε' of the Georgikos Nomos, meaning the exchange, permanent or not, of plots belonging to two farmers.

appeared under the title "Selected chapters from the Justinian book", i.e., as part of Justinian's legislation.

Through a peculiar coincidence, making things even more confused, the LV Book of the Basilica, corresponding to the provisions contained in the Georgikos Nomos (1—14) has been preserved only partly and is indeed the most incomplete section of this important legislation of the Macedonian Dynasty.

Consequently, it is impossible to know whether Harmenopoulos who had compiled the Hexabiblos from the 60 books of the Basilica knew or not of the actually non extant part of the 55th book. Independently of this fact, he compiled the Georgikos Nomos in the Hexabiblos, misled by the concealment of its sources, under a separate title: "Νόμοι γεωργικοί κατ'έκλογήν βιβλίου τοῦ τῆς θείας λήξεως Ἰουστινιανοῦ βασιλείως".

Being probably aware that the provisions of the Georgikos Nomos, especially those concerning land ownership and the personal status of the farmers, were against the basic principles of the official law in force at that time, he modified these provisions — or rather tried to impair them — by adding others of similar content taken from Justinian's legislation.

Thus, to the original 85 paragraphs of the Georgikos Nomos he added another 18 substantially altering the original text. From these additions the following are relevant to our subject¹⁴:

a) The paragraph on new buildings:¹⁵, in which it is stated that if someone builds a house with his own materials on another's piece of land, the owner of the land shall also own the house, according to the rule that what is on the surface belongs to the owner of the land. Thus the latter would own both the building and the materials, while he who build it would not even have the right to sue him in order to get back his money for the material and the expenses for the building. This addition was probably made to attenuate § ζς'¹⁶, according to which those who tore down houses or fences located on their own land but belonging to others were punished by having their hands cut.

¹⁴ References to: "Πρόχειρον νόμων, τό λεγόμενον ἡ Ἐξάβιβλος συναβροισθέν πάντοθεν κατ' ἐκλογήν καί κατ' ἐπιτομήν οὕτω συντεθέν, παρά τοῦ πανσεβάστου νομοφύλακος καί κριτοῦ Θεσσαλονίκης Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου κριτοῦ προκατάρχοντος . . . " *Iam primum in luce aedita et studio Theodorici Adamaei Suallebergi, Parisiis 1540.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 403, §1: "ἐάν τις ἐν ἀλλοτρίῳ ἐδάφει οικίαις ὕλαις οἶκον κατασκευάσῃ, ὁ τοῦ ἐδάφους κύριος, καί τοῦ οἰκήματος ἔσται δεσπότης· διά τόν κανόνα τόν λέγοντα, εἴκειν τά ἐπικείμενα τοῖς ὑποκειμένοις· ὥστε σὺν τῇ ὕλῃ, ἀπολαβεῖν καί τήν δεσποτείαν διηνεκῶς ὁ τοῦ ἐδάφους κύριος, μή δυναμένου τοῦ τόν οἶκον κατασκευάσαντος, κινεῖν περὶ τῆς τῶν ὕλων διατιμῆσεως", see also *infra* note 11.

¹⁶ *Ibid.*, p. 402, §5: "οἱ κατασπῶντες οἴκους ἀλλοτρίους ἀνάρχως ἢ ἀχρειοῦντες φραγμούς, ὡς τά ἴδια φράζοντες ἢ κτίσοντες χειροκοπήσθωσαν".

b) The provision also contained in the above paragraph ι', according to which ¹⁷ he who builds or plants or sows or does any other thing on alien land is destituted of his ownership and has no claim for his expenses or on what he planted. This addition was inserted immediately under § κα' ¹⁸, which though reproduced entirely by Harmenopoulos ¹⁹, is nevertheless of no effect because of this addition.

c) Under the title "Περί γεωργικῶν Α'" ²⁰, Harmenopoulos adds a paragraph containing provisions from Justinian's legislation ²¹, recognizing serfage ²², which was in fact abolished by the Georgikos Nomos. It prohibits to receive a farmer belonging to someone else, and if anyone should do so he should give him back to the village from which the farmer had left, otherwise he would be punished.

It is clear, we think, that these additions radically alter the basis of the original content of the Georgikos Nomos.

Besides Harmenopoulos' Hexabiblos, which in Greece was in force from 1345 up to 1946, such provisions altering the content of the Georgikos Nomos can be found in compilations of Byzantine Law of later periods, such as the "Nomokanon" of Manuel Malaxos (1567) ²³ and the "Nomikon" of the Bishop of Campania Theophilos (1787) ²⁴, into which they were introduced from the Hexabiblos.

It is now evident why these contradictory provisions reflecting the conflicting conceptions on land ownership of Greek and Roman Law caused such a great confusion both in legal theory and practice.

From still unpublished documents it results that the Greek conception with regard to land ownership continued to be applied during the period of Turkish rule, in spite of the fact that it was contrary to the fundamental principle of Roman Law, then officially applied by the Church, according to which one and only ownership could exist on land and one owner, that of the land.

¹⁷ "ὁ ἐν ἀλλοτρίῳ ἐδάφει κτίζων ἢ φυτεύων ἢ σπείρων, ἢ ἄλλο τι ἐργαζόμενος ἐκπιπτέτω τῆς δεσποτείας· μὴ δὲ τὰ δαπανήματα λαμβάνων. ὁ εἰς ἀλλοτρίαν καταφυτεύων γῆν, ἀπόλλει σὺν ταύτῃ καὶ τὰ φυτὰ" (: Inst. 2, 1, 31; 2, 1, 32; D. 39, 2, 9, 4; 43, 17, 3, 7; 43, 18, 1; 43, 19, 21).

¹⁸ See text *infra*, note 7.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 402.

²⁰ *Op. cit.*, p. 395.

²¹ Cod. 11, 48 (47); 23, 4.

²² "Μηδεὶς ἀλλότριον γεωργόν ὑποδεχέσθω· εἰ δὲ ὑποδέξεται ἀποδοτῶ αὐτόν τῷ χωρίῳ πάλιν ὅπερ κατέλιπεν εἰ δὲ παραβῆ, δότω εἰς τὸ ταμεῖον δώδεκα ἀργυρίου λίτρας, καὶ οὕτως ὑπὸ τοῦ ἀρχοντος ἀναγκασόμενος ἀποδοῦναι τὸν γεωργόν μετὰ πάσης ζημίας καὶ βλάβης καὶ τοῦ πεκουλίου αὐτοῦ".

²³ A critical edition of this "Nomokanon" by the author and D. Ghinis is already under print.

²⁴ Critical edition by D. Ghinis, Νομικόν, ποιηθέν καὶ συνταχθέν εἰς ἀπλήν φρασίαν ὑπὸ τοῦ Πενιερωτάτου Ἐπὶσκοποῦ Καμπανίας κυρίου κυρίου Θεοφίλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων, (1788), Thessaloniki 1960.

The institutions of surface ownership (as for instance, owning one of several floors of a building) and of arboreal ownership were widely spread during the Turkish rule. They express the conception on land ownership which is met in the Ancient Greek Law and according to which, as it has already been mentioned, there can exist two separate owners of the same piece of land, the owner of the land and the owner of the building, plant or tree which is on it.

The fact that two of the basic institutions of the Georgikos Nomos, "ἀντιτοπία" and "δενδροκτησία" express Greek legal conceptions, refutes the opinion of those maintaining that it has a foreign (Slavic) influence.²⁵ Moreover, proof from the sources corroborates the opinion that the Georgikos Nomos was not a private compilation which had been issued at the time of Justinian, but an official legislation of the Isaurian Dynasty.²⁶

The above conclusion also results from the title of the two most important laws of this dynasty, the Ecloga and the Nomos Georgikos. Through the concealment of their sources and from their content it is evident that their author borrowed from the same source, that of Greek customary folk-law; that he used the same means of expression, that he had the same pious attitude towards religion. Above all, that he pursued through progressive social measures the same goal: to apply Greek Law by concealing precisely those sources which were contrary to the measures that were taken.

The Ecloga and the Georgikos Nomos, together with the other two legislations of the Isaurians, the Military Law and the Nomos Rodion Nautikos (= Naval Law), mark the beginning of a wide reform which was unfortunately left unfinished.²⁷

The legislator's intention to collect Greek institutions applied customarily at that time, and to complete them by adding new ones, results also from the term "Ἐκλογή" (= Selection) that he uses for the two main legislations of that period, the Ecloga and the Georgikos Nomos. We are thus led to the conclusion that this latter is a law drawn by the Isaurians, issued little before or little after the Ecloga (726) and containing institutions recognized by the Greek Law in force during its first period, i.e., before the Roman conquest of Greece. Its content, com-

²⁵ A similar view based on different arguments is maintained by H. Evert-Kappesowa, *op. cit.*, p. 67 ff. with discussion of related bibliography.

²⁶ Discussion of the question with extensive bibliography by J. Karayannopoulos, *Entstehung und Bedeutung des Nomos Georgikos*, Byzantinische Zeitschrift, Bd. 51 (1958), pp. 357-373.

²⁷ N. J. Pantazopoulos, *Νομοθετικός ανταγωνισμός εις τό Βυζάντιον*, (6th - 10th centuries), *Ἐόρτιος τόμος Κυρίλλου καί Μεθοδίου ἐπί τῇ 1100 ἐτηρίδι*, vol. II Thessaloniki 1966, pp. 12-28, *idem*, *Carattere ed aspetti fondamentali della politica legislativa della dinastia Macedone*, Studi in onore di Edoardo Volterra, vol. V, pp. 151-169.

bined to that of the Ecloga, shows that it is a new legislation or at most an official recognition of Greek customary law, previously applied "illegally", since the State officially had adopted Roman Law, as it had been introduced in Justinian's Legislation. As we have already seen, even though it continued to be officially in force after the abolition of the Isaurian Legislation, its original context ceased to be in effect.

The importance of the Georgikos Nomos lies not in when or by who it was enacted, but in the fact that its content, in spite of reflecting Greek customary law, was officially recognized and applied by the Byzantine State. More specifically, the Greek origin of "ἀντιτοπία" and "δενδροκτησία", which are included in the Georgikos Nomos, is moreover corroborated by their later evolution which continues up to the present times, as still unpublished documents prove.²⁸

²⁸ An extensive study on the evolution of the Georgikos Nomos in Greece with publication of relevant documents is now in process and will be published shortly. For its evolution and application in the Romanian Principalities see the excellent and detailed study of Val. Al. Georgescu — Em. Popescu, *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*, Bucharest, 1970.

BLÜTE UND UNTERGANG VON BYZANZ: EINE DIALEKTISCHE BEZIEHUNG

BASILIKE PAPOULIA
(Athen)

Das zehnte Jahrhundert war insofern entscheidend für Byzanz, weil damals verschiedene Faktoren, welche Träger einiger Antinomien wurden eine konkrete Form annahmen. Es sind gerade diese Antinomien, die dieses Jahrhundert charakterisieren und die am Ende zu einer tragischen Lösung für die griechische Welt führten.

Wir verstehen unter Antinomie jenes Zustandekommen eines Ereignisses, das die Negation eines vorhergehenden, zu dem es in kausalem Zusammenhang steht, darstellt. Natürlich können Antinomien solcher Art, weil sie historische Phänomene betreffen, nicht über jene Klarheit und Eindeutigkeit verfügen, wie andere Antinomien, z.B. die logischen und die mathematischen — und die durch eine logische Operation gelöst werden können. Die Kontouren sind hier mehr oder weniger verschwommen, weil es eine unendliche Reihe von kleinen Ereignissen gibt, die wir unmöglich bestimmen und beschreiben können; trotzdem ermöglicht uns das Erfassen solcher Antinomien eine Entwicklung besser zu verstehen, indem wir sie als eine „notwendige“ * Folge von bestimmten historischen Ereignissen betrachten. Dieses bedeutet wieder nicht, daß die Auflösung vom Byzantinischen Reich nur aufgrund einiger innerer Faktoren erklärt werden kann, andere äußere, wie das wirtschaftliche Eindringen des

* Der Begriff der „Notwendigkeit“ ist ein sehr diskutabler Begriff innerhalb des Kreises der logischen Positivisten. Die ganze Problematik dreht sich um den Begriff des Naturgesetzes und dessen logischen Voraussetzungen, wie auch um den Begriff der historischen Notwendigkeit, der unter dem Einfluß der Naturwissenschaften in dem historizistischen System seinen Ausdruck gefunden hat (s. K. Popper, *The poverty of Historicism*, London, 3 1961). Die Notwendigkeit wird streng in bezug auf die logisch-analytischen Sätze anerkannt. Der Begriff der Notwendigkeit, den Kant für die Charakterisierung der synthetischen Urteile a priori gebraucht, wird in Frage gestellt, obwohl nicht endgültig als falsch erwiesen. Dasselbe gilt in bezug auf die Naturgesetze, die als Hypothesen betrachtet werden.

Westens, die Erscheinung eines neuen Volkes waren auch entscheidend für diese Entwicklung. Trotzdem, wenn alle diese Antinomien richtig gelöst worden wären, hätte die Entwicklung des Griechentums und der anderen Völker der Balkanhalbinsel, die unter dem griechischen kulturellen Einfluß standen, eine andere Richtung genommen, mehr parallel zu jener Westeuropas; denn das Negative in dieser ganzen Entwicklung war nicht, daß das Byzantinische Reich zugrunde ging, sondern daß das Griechentum und das ganze Südosteuropa von den Türken unterjocht wurden, die von einem anderen Kulturkreis stammten, was eine echte neue Synthese gerade wegen der starken religiösen und ideologischen Orientierung der damaligen Zeit unmöglich machte. Die übliche von der damaligen westeuropäischen Historiographie gegebene irreführende Darstellung, daß es sich um einen bloßen barbarischen Einfall handelte, ist natürlich durch die Wissenschaft völlig überholt, wenn auch nicht allgemein anerkannt. Es ist gerade das, weil die Türken eine andere Kultur besaßen, daß sie kulturell nicht assimiliert wurden und am Ende als ein hemmender Faktor in der Entwicklung Südosteuropas wirkten. Aber auch aus anderem Grund hat die Osmanische Herrschaft hemmend gewirkt. Die Tatsache, daß das Osmanische Reich die Grenzen des Byzantinischen übernahm und in gewisser Hinsicht als sein Nachfolger und Erbe betrachtet wurde, bestimmte, wenn auch negativ, die ideologische Richtung der griechischen Welt, die für längere Zeit zu dem byzantinischen kaiserlichen Ideal als dem einzigen Ausweg aus der Fremdherrschaft gebunden blieb. Und dieses war gerade der Höhepunkt der ganzen Entwicklung, daß während die staatlichen Rahmen der römischen Welt der Ausdruck einer Tradition war, die seine Wurzeln in dem griechisch-römischen Universalismus und Weltbürgertum hatte, dieselben Rahmen wurden im Laufe der Jahrhunderte nicht mehr die Voraussetzung einer schöpferischen Entwicklung, sondern ein hemmender Faktor. Hier haben wir ein charakteristisches Beispiel einer historischen Antinomie, nach dem ein System von Institutionen, das der Ausdruck einer Kultur war, mit einer negativen Beeinflussung derselben Welt endete, aus der es entstanden war. Aber nicht nur direkt, innerhalb desselben Kreises, sondern auch indirekt haben wir eine teilweise positive, teilweise negative Beeinflussung; denn der Bruch, der durch die Osmanische Herrschaft entstanden war, bestimmte bis zu einem erheblichen Grad auch die Entwicklung Rußlands, trotz aller seiner Europäisierungsversuche. Nicht nur weil einige gemeinsame Voraussetzungen existierten — Rußland hatte die mongolische Herrschaft in verschiedenen Gebieten ertragen, was seinen Einrichtungen eine asiatische Färbung verliehen hatte — sondern auch weil es ideologisch zu der byzantinischen Kaiseridee

und den dynastischen Einrichtungen gebunden war, wie sie seit dem zehnten Jahrhundert, zur Zeit seiner Christianisierung, gestaltet waren. Es war das „Dritte Rom“, das der Politik Rußlands der Türkei gegenüber einen ideologischen Inhalt gab. Die russisch-türkischen Kriege waren ein Ausdruck dieser Politik, die auch seine Stellung dem Westen gegenüber bestimmte. Positive Auswirkung hatten die türkisch-russische Kriege, da sie die Türkei schwächten, für die Befreiung der Balkanländer.

Das Phänomen ist natürlich nicht zufällig und bedeutet, daß eine Zeit existiert haben muß, in der die Institutionen den sozialen und politischen Verhältnissen jener Welt, aus der sie entsprungen waren, nicht mehr genügten. Damit wollen wir nicht sagen, daß in jedem historischen Moment, in dem lebensfähige Strukturen existieren, eine völlige, oder auch bloß befriedigende Entsprechung zwischen den sozialen Verhältnissen und den dynastischen und staatlichen Institutionen zu treffen ist. Es gibt immer einen größeren oder kleineren Unterschied zwischen der historischen Wirklichkeit in ihrer dauernden Entwicklung und der verschiedenen Institutionen, die zwangsweise eine Formalisierung voraussetzen. Es ist freilich auch offensichtlich, daß die Institutionen nicht so oft, wie die gesellschaftliche Entwicklung es verlangen würde, dauernd neu adaptiert werden können. Es gibt aber Epochen, in denen der Gegensatz zwischen Institutionen und gesellschaftlicher Struktur so tief ist, daß neue Lösungen dringend notwendig werden. Eine solche Epoche ist auch das zehnte Jahrhundert für Byzanz, in dem wir starken Gegensätzen begegnen, sowohl zwischen den sozialen und staatlichen Institutionen, als auch zwischen den verschiedenen ethnischen Gruppen, Träger derselben Kultur. Auch innerhalb der dynastischen Institution gab es Entwicklungen, die in starkem für die kaiserliche Ideologie wesentlichem Gegensatz zu einem ihrer Hauptmerkmale stehen. Wenn wir sagen, daß im 10. oder auch im 11. Jahrhundert, jene Gegensätze entstanden waren, meinen wir nicht, daß die Differenzierungen, die sie verursachten, plötzlich innerhalb nur dieser Epoche vollzogen wurden, sondern daß damals diese Gegensätze eine konkrete Form annahmen, so daß sie Hauptfaktoren der geschichtlichen Entwicklung wurden, von dem Augenblick an also, als diese Differenzierungen innerhalb der Entwicklung von einer solchen Tragweite waren, daß der Gegensatz und der Unterschied zu den früheren Stadien von quantitativ in qualitativ verwandelt wurde.

Der erste und grundsätzliche Gegensatz zu den staatlichen Einrichtungen als eines absolutistischen, streng zentralistischen Systems, entstand in Byzanz mit dem Aufstieg des Großgrundbesitzes. Dieses ist nicht ein isoliertes Phänomen, sondern es ist mit anderen parallelen Erscheinungen auf verschiedenen Bereichen verbunden, d.h. mit dem Verfall der ländlichen

freien Gemeinden, der militärischen Landgüter, der Vermehrung der besitzlosen Bauern, die als „Paroikoi“ meistens in den großen Landgütern der Großgrundbesitzer, der Klöster und des Staates arbeiteten.

Dieses bedeutet natürlich nicht, daß in Byzanz in den letzten Jahrhunderten weder freie Gemeinden, noch freie Kleinbauern existierten, wie in einer rein feudalen Gesellschaft, sondern daß es sich hier um eine Verschiebung des Schwerpunktes der wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Verhältnisse handelt, nicht nur was die ländlichen, sondern auch die städtischen Beziehungen angeht; denn die Mächtigen, die „Dynatoi“, konnten auch in den Städten einen Einfluß ausüben, der über das Maß ihrer konstitutionellen Rechte, d.h. der Rechte, die ihnen das Reich billigte, ging.

Bezeichnend für den dialektischen Charakter dieser Entwicklung war, daß der Staat selbst mit seinem Zentralismus und Interventionismus einer der Hauptfaktoren für den Aufstieg des Großgrundbesitzes war. Einerseits durch große Schenkungen an Wohlfahrts- und religiöse Stiftungen in der ersten Zeit und durch die Konzession von Steuerfreiheiten in der Form von Immunität an die Klöster und der Pronoia an verschiedene Personen später; andererseits durch die Bereicherungsmöglichkeiten, die der Staat den Trägern der Verwaltung und der militärischen Ämter bot. Es ist nicht zufällig, daß Byzanz über die meistentwickelte Bürokratie von allen antiken und mittelalterlichen Staatswesen unseres Kulturraumes verfügte, deren Träger auch eine — de facto — Aristokratie bildeten. Eine — de jure — Aristokratie, die auf einem Geblütsrecht basierte, existierte in Byzanz nicht. Es war der Wille des Kaisers und die sich daraus ergebende Gesetzgebung, welche die Stellung jeder Person innerhalb der staatlichen und der gesellschaftlichen Ordnung bestimmte. Dieses bedeutet nicht, daß es sich hier um eine willkürliche Herrschaft handelte — obwohl sie leicht zu einer Willkür hätte übergehen können und zeitweise auch überging — weil in Byzanz die alten bürgerlichen Rechte des antiken Stadtstaates, obwohl formal, in der Gesetzgebung aufgehoben waren, sondern, daß man nur insofern man eine Funktion innerhalb des Staatsapparates hatte, zu der herrschenden Schicht des Reiches gehörte. Diese Klasse, die zugleich die Intelligenz des Reiches darstellte, war, obwohl immer nicht geschlossen, im 10. Jahrhundert weitgehend gebildet und konnte, durch ihre finanzielle Unabhängigkeit, die sie genoß, nicht nur oft als bestimmender Faktor in den dynastischen Angelegenheiten wirken, sondern auch Unabhängigkeitstendenzen gegenüber der Zentralgewalt zeigen. Die große dynastische Krise des 10. Jahrhunderts, die das Reich in den Anfängen der Regierung Basileios II. erschütterte, war ein Augenblick, ein Symptom in dieser Entwicklung.

Mitbestimmend für den Einfluß, den diese „Dynatoi“ gewannen, war nicht nur, daß sie über große Ländereien verfügten, sondern, daß eine erhebliche Zahl der Bauern zu der Kategorie der „Paroikoi“ gefallen war. Es ist historisch nicht erwiesen, welcher für alle Fälle und alle Epochen der Grad der Abhängigkeit dieser Paroikoi von den Grundbesitzern war, weil uns die Quellen nicht genügend Informationen bieten. Auf jeden Fall ist es Tatsache, daß ein Bauer das Land, das er als Paroikos eine gewisse Zeitspanne lang bebaut hatte, nicht verlassen durfte. In der Zeit des Kaisers Anastasios I. (491—518) wurde diese Zeitspanne auf dreißig Jahre festgelegt. Diese Bestimmung, die allerdings auch den Bauern schützte, weil ihn der Grundbesitzer nicht entfernen konnte, beschränkte freilich seine Bewegungsfreiheit und zog ihn in ein gewisses Abhängigkeitsverhältnis zu dem Landbesitzer. Andererseits war diese Abhängigkeit nie so groß wie im Westen, weil hier der Kaiser die Jurisdiktion für sich behielt, wie es sich aus Urkunden ergibt. Entscheidend für die Stellung der Paroikoi war auch, daß die Verpflichtung zur Bebauung des Landes, einer Art von Landfesselung, nicht auf allen Mitgliedern einer Familie lastete, sondern nur auf demjenigen, auf dessen Namen der Vertrag abgeschlossen war und vielleicht auf dessen Haupterben. Auch die Tatsache, daß derselbe Bauer zugleich Landbesitzer sein konnte, zeigt, daß die Rechtsfähigkeit und der freie persönliche Status von seiner Eigenschaft als Paroikos nicht beeinträchtigt wurde. Die Jurisdiktion behielt der Kaiser auch für die Pronoia-Länder, d.h. jene Länder, deren Steuereinkommen er gegen gewisse Dienstleistungen, hauptsächlich militärischer Natur, verschiedenen Leuten überließ. Daß in einigen Fällen Großgrundbesitzer die Jurisdiktion, besonders in der Form von Schiedsspruch übten, wie auch, daß sie gelegentlich ihre Paroiken verschiedentlich unterdrückten oder auch peinigten, besonders in Zeiten als die Zentralgewalt infolge der vielen äußeren Bedrängnisse abgeschwächt war, ist sehr wahrscheinlich; man kann es auch, meistens indirekt, aus einigen Quellenangaben und Rechtsbestimmungen erschließen.

Entscheidend auch für den Charakter dieser Entwicklung, was die Verwandlung einer großen Zahl von Bauern zu Paroiken angeht, war wieder, daß der Staat selbst, in seinem Interesse das Steuereinkommen aus dem Land zu versichern, diese Landfesselung der Bauern einführt (P. Lemerle). Diese Institution, die parallel mit der Organisation wieder aus finanziellen Gründen der freien Kleinbauern in eine Steuergemeinschaft entwickelt haben muß, überwog am Ende diesem letzteren gegenüber mit negativen Folgen, was die Verteidigungsfähigkeit und die wirtschaftliche Stärke des Reiches im allgemeinen angeht. Wie oben gesagt wurde, war das kleine freie Landeigentum mit dem Verteidigungs-

system des Kaiserreiches verbunden und stellte das Rückgrat der militärischen Stärke des Reiches während der großen arabischen Einfälle dar. Der byzantinische Gegner der Muslimen war nicht der westliche Kreuzfahrer, der während des Tages das Schwert mit dem Kreuz wechselte, sondern der Bauer, der sein Feld verließ um sein Leben und sein Eigentum zu schützen, wie auch den Staat, der die Voraussetzungen seiner Existenz getroffen hatte. Der Verfall des kleinen bäuerlichen Eigentums hat natürlich auch das System der Militärgüter beeinträchtigt und infolgedessen auch die Rekrutierung von Soldaten. Seit der Epoche der makedonischen Dynastie gewinnen die Söldnertruppen an Bedeutung, aber dieses Phänomen hängt mit dem Wachsen der Zentralisation zusammen.

Charakteristisch für die Disharmonie, die zwischen den verschiedenen Faktoren herrschte, die das ganze gesellschaftliche Gefüge von Byzanz bestimmten, war, daß je mehr die auseinanderstrebenden Kräfte wuchsen, desto mehr nahm die staatliche Zentralisation zu, wie auch der Anspruch des Kaisers auf absolute Herrschaft. Während der Regierungszeit Leos VI. des Weisen, wurden auch die letzten Befugnisse des Senats abgeschafft, besonders was seine ratgebende Teilnahme an der Bearbeitung und dem Erlaß von Gesetzen angeht, ein Privileg, das jetzt vollständig an den Herrscher ("μόναρχον κράτος") überging (Novelle 78). Aber wo die Tendenz der Zentralisation besonders spürbar wird, das sind die kaiserliche Verwaltung und die strenge Hierarchie, die bis auf die kleinsten Einzelheiten bestimmt war, wie es sich aus den verschiedenen „Taktika“ der Zeit ergibt.

Die Verwaltung wurde von den „Sekreta“ geführt, eine Art von Regierungskanzleien, die unmittelbar dem Kaiser unterstanden. Derselbe bestimmte und entließ die Beamten. Die Vorsteher der verschiedenen Verwaltungsabteilungen übten die Gewalt im Namen des Herrschers, Prinzipien, die immer die kaiserliche Verwaltung charakterisierten, die aber erst jetzt ihre volle Geltung fanden. Derselbe Zentralismus herrschte auch bezüglich des wirtschaftlichen Lebens der Hauptstadt, das von dem Eparchen kontrolliert wurde. Seine Befugnisse während dieser Zeit waren sehr groß, wie es sich aus dem Buch des Eparchen (Ἐπαρχικὸν βιβλίον) Leos des Weisen ergibt.

Während derselben Zeit wurde das „Heer der Themen“ unmittelbarer der Zentralverwaltung unterstellt infolge der Vermehrung der Befugnisse der „Domestikoi“ der „Scholai“ von Konstantinopel, d.h. der Vorsteher der „Tagmata“ und der „Stratopedarchen“ (H. Ahrweiler). Wie gesagt, in derselben Zeit haben wir eine Zunahme der Tagmata-Truppen, eine Erscheinung, die auch mit dem Recht in Zusammenhang steht, das der Staat den Besitzern von Militärgütern gab, ihre militärische

Verpflichtung erkaufen zu dürfen (N. Svoronos). Diese Maßnahme erleichterte zwar die direkte von der Zentralregierung her durchgeführte Rekrutierung, andererseits aber schwächte sie die lokalen Abwehrkräfte. Ihre Verallgemeinerung seit dem 11. Jahrhundert, besonders von den Nachfolgern des Basileios II. hatte negative Folgen, was die Abwehrkraft des Reiches angeht.

Es ist offensichtlich, daß der Zentralismus des Reiches, seine Wirtschafts- und Sozialpolitik, wie auch einige andere Faktoren, auf die wir hier nicht eingehen können, zu einer Änderung seiner inneren Struktur geführt hatten. Das Phänomen als solches ist nicht negativ. Entscheidend für den Gang einer Entwicklung ist eben die Art und Weise, nach denen die vorhandenen Gegensätze konfrontiert werden, d.h. in wie weit Möglichkeiten für eine neue Synthese existieren, in der alle schöpferischen Elemente der vorhergehenden Formen enthalten werden können; denn die Dialektik ist keine Kette von Ereignissen, die nicht abgebrochen werden kann. Ihr Wesen liegt in dem Grad der Erschöpfung der Möglichkeiten und es ist gerade in diesem Grad in dem der persönliche Faktor entscheidend ist. Es ist hier wo sich der menschliche Wille mit der objektiven Wirklichkeit in einer Grenzsituation trifft, darin ist auch, als Möglichkeit, das, was in der üblichen Auffassung über die tragische Natur des Menschen als Hybris bezeichnet wird, eben das Schicksal des Menschen, enthalten. Wenn wir diese schicksalhafte Stunde für Byzanz irgendwie erfassen und bestimmen möchten, ist es gerade in diesem Jahrhundert, dem Goldenen Zeitalter von Byzanz, in dem wir von einigen großen Kaisern alle jene Akte treffen, die das Schicksal des Reiches entschieden. Es waren gerade jene Akte, die den Grundbesitz bekämpfen sollten. In dieser Hinsicht versagte die makedonische Dynastie; denn die Maßnahmen, die sie getroffen hatte, übten nur eine hemmende Wirkung aus, d.h. sie verspäteten die Entwicklung, sie waren aber nicht im Stande sie zu vereiteln. Diese Maßnahmen bestanden hauptsächlich in der Herausgabe von Dekreten, durch die die Dynatoi verhindert wurden, Ackerland von Kleinbauern zu kaufen oder sich solches Land durch verschiedene Vorwände anzueignen, wie die Novelle von Romanos Lakapenos des Jahres 928, die das Prinzip der „Protimesis“, des Vorkaufsrechtes der Nachbarn noch verschärfte, indem er fünf Kategorien in bestimmter Reihenfolge das Vorverkaufsrecht gab, falls ein Bauer sein Land veräußern möchte, und die Novelle desselben Kaisers des Jahres 934, die die Rückerstattung der Bauerngüter an ihre Besitzer vor dem Jahre 928 gegen Entschädigung oder auch ohne Entschädigung befahl, falls der bezahlte Preis unter der Hälfte des als gerecht anzunehmenden lag. Die hier angewendete Strenge war notwendig, weil die Mächtigen wie Romanos mit Erbitterung bemerkte,

sich „unbarmherziger als Hunger und Seuchen“ während der Hungersnot von 1927/ 28 zeigten (G. Ostrogorsky). Nikephoros Phokas zögerte nicht trotz seiner Religiosität, oder vielleicht gerade wegen seiner Religiosität, einige Maßnahmen zu ergreifen, die sich gegen den Großgrundbesitz der Geistlichen wendeten (1964), aber Johannes Tzimiskes widerrief scheinbar es, das Gesetz, weil er infolge seiner gewaltsamen Thronbesteigung Konzessionen der Kirche gegenüber zu machen gezwungen war. Was die wirtschaftliche Politik des Nikephoros angeht, war sie gemäßigter als die von Romanos Lekapenos, weil durch die Novelle des Jahres 967 Rechtsakten — Kaufverträge — unter Menschen derselben Schicht und wirtschaftlichen Potenz erlaubt waren. Aber Basileios II. wurde nach den Aufständen der Vertreter der militärischen Aristokratie Bardas Skleros und Bardas Phokas — in Wirklichkeit waren die Kämpfe von Basileios gegen Samuel derselben Natur und nur später nahmen sie einen anderen Inhalt an — viel strenger dem Großgrundbesitz gegenüber: Einerseits hat er durch die Novelle des Jahres 996 die Revision aller Rechtsakten, die nach 928 abgeschlossen wurden, angeordnet und zugleich alle Kaufverträge zwischen Reichen und Armen als ungültig erklärt, ohne, daß ein Entgelt vorgesehen wird, wie im Gesetz von 934 für den Preis, der bezahlt wurde, wie für die Bebauungskosten; andererseits führte er das Gesetz des „Allelengyon“ ein, eine Anordnung, wodurch die Großgrundbesitzer gezwungen waren, die Steuern der ärmeren Bauern ihres Gebietes zu übernehmen. Diese strengen Maßnahmen zeigen einen Scharfsinn und hatten ein positives Ergebnis, weil sie die nötigen Voraussetzungen für die militärischen Siege der makedonischen Dynastie und die Blüte des Reiches im allgemeinen schufen; sie waren aber nicht imstande die wirtschaftliche Entwicklung entscheidend zu beeinflussen oder sogar zu verändern. Sie hatten auch eine unmittelbar negative Wirkung, weil sie „zu der Entwertung des Grundbesitzes und zu einer ungenügenden Ausnutzung des Bodens führte“ (D. Zakythinos). Aber auch ihre positiven Auswirkungen wurden langsam neutralisiert, weil seit der Zeit von Romanos III. (1028—1034), sowohl das Allelengyon abgeschafft wurde, hauptsächlich wegen der Reaktion des Klerus und des Mönchtums, als auch die anderen wirtschaftlichen Maßnahmen abzuflauen begannen, bis sie endlich aufgegeben wurden. Die weitere Entwicklung ist bekannt: partieller Zusammenbruch des Verteidigungssystems des Reiches, wirtschaftliche und finanzielle Krise, Verwirrung im Reiche infolge der dauernden Aufstände der militärischen Aristokratie, die sich zurückgesetzt fühlte, wegen der großen Macht, die die Vertreter der Beamtenaristokratie in der Hauptstadt an sich gezogen hatten, Phäno-

mene welche die Entwicklung des Reiches bestimmten, das gegen viele Schwierigkeiten zu kämpfen hatte.

Aber wenn die Maßnahmen der makedonischen Dynastie nicht genügten, um die Entwicklung in bezug auf die auseinanderstrebenden Tendenzen zu halten — Tendenzen, die durch die ungünstigen äußeren Faktoren, sowohl wegen des Eindringens fremder Völker in diesen Raum, als auch der anderen in Südosteuropa existierenden Gegensätze gestärkt wurden — konnten aber entscheidend zu der Vereitelung einer anderen Entwicklung beitragen, die vielleicht neue Formen, mehr organische und lebensfähige ans Licht bringen konnte, Formen die als Integrationsprinzipien für die politische Organisation des Raumes, in dem das griechische kulturelle Element vorherrschend war, dienen konnten. Welche diese sein müßten, können wir heute nicht mit Sicherheit bestimmen. Aus den verschiedenen Tendenzen aber, die damals herrschten, konnten wir zu dem Schluß kommen, daß diese zu einer Feudalisierung des Reiches führten, die auch die Erhaltung der kaiserlichen Herrschaft in irgendeiner Form von Oberherrschaft nicht unbedingt ausschloß. Im Prinzip scheint eine solche Entwicklung als ein Rückgang, wenn man die einfache Struktur eines Viefs, eines Lehens, mit der vielschichtigen Gliederung der kaiserlichen Herrschaft vergleicht — einer Herrschaft, die trotz aller Opfer, die sie von ihren Untertanen verlangte, ihnen sowohl eine politische Orientierung entsprechend ihrer kulturellen Tradition, als auch Aufstiegsmöglichkeiten bot — in Wirklichkeit aber entsprach die einfachere Form mehr den reellen Voraussetzungen der Zeit : Einerseits wegen der wirtschaftlichen Verhältnisse, worüber oben die Rede war, die das Niveau eines großen Teiles des Volkes bestimmten, andererseits wegen der engeren Verbindung zwischen Herrn und Untertanen, was die Gruppe beweglicher machte. Eine solche Organisation war geeigneter um ein Eindringen von Völkern nomadischer Herkunft, wie von Türken, zu verhindern ; denn dieses Volk verdankte seine militärischen Erfolge nicht so sehr seiner inhärenten urwüchsigen Kraft, sondern der Struktur der kleineren Gruppen, der Klans, aus denen dieses Volk zusammengesetzt war. Diese Gruppen waren nach innen sehr geschlossen und kohärent, weil sie auf die persönliche Verbundenheit zwischen Häuptling und Nomaden angewiesen waren, nach außen aber, den anderen Klans gegenüber, locker, was die Gruppe sehr beweglich machte. Was also Byzanz damals benötigte, war nicht ein großes Heer, das nach einer entscheidenden Schlacht zu einem anderen Schlachtfeld eilte, sondern sein lokaler Widerstand, der dem stufenweisen Eindringen fremder Mächte Einhalt bieten konnte. Die Feudalisierung des Reiches erscheint uns als der einzige Ausweg in dieser Hinsicht, besonders nachdem der Aufstieg des Großgrundbesitzes in Byzanz die Grundlagen der mili-

tärischen Organisation des Reiches, d.h. die „Stratitotopia“, erschütterte, bis sie endlich verschwanden. Eine Barbarisierung und ein allgemeiner Fall des kulturellen Niveaus in diesem Raum war keine notwendige Folge der Feudalisierung, weil in Byzanz die „Intelligenz“ mit der herrschenden Schicht zusammenfiel, d.h. mit dem Militär und — hauptsächlich — der Beamtenaristokratie, wie auch mit dem Klerus. Aber es scheint, daß der Schicht dieser Archonten nicht jene moralischen Kräfte und Qualitäten fehlten, die ihren Anspruch für größere Macht in ihrem Gebiet rechtfertigte, denn der Held, der Heros des „Akritikon-Epos“ ist eben ein Vertreter dieser Schicht, was uns auch klar die Richtung zeigt, welche die schöpferischen Kräfte des Griechentums einschlagen sollten. Das byzantinische Volksepos ist nicht wie die byzantinische „Epopoia“ von Schlumberger mit Kaisern oder Königen verbunden, sondern mit den stolzen und reichen Archonten der Grenzen, die auch wagten, den Kaiser zu sich kommen zu lassen — ist es denn nur ein bloßer Zufall, daß die Rolandslieder auch einen Fürst und nicht seinen siegreichen Herrn, Karl den Großen, als Hauptperson haben? Diese Archonten durften weder immer fremd noch verhaßt bei den breiten Schichten der Bevölkerung sein, wie es sich aus der Haltung der Thementruppen während der Aufstände von Bardas Skleros und Bardas Phokas in Kleinasien ergibt. Diese thematischen Truppen kämpften auf der Seite der Insurgenten, während der Kaiser nur mit der Hilfe seiner Söldner, der Varäger, endlich den Sieg errungen hat.

Aber die kaiserliche Zentralgewalt verfügte noch über genügend Macht, um die Abtretung eines Teiles davon und die Konsolidierung einer Art von Feudalismus zu vereiteln. Was später in Byzanz in dieser Richtung geschah, war nichts anderes als die Entstehung, die Herausbildung, von verschiedenen „Pressure Groups“, die zu einer Zerstückelung des Reiches führen sollten, ohne aber Träger einer neuen Ordnung, die sie wohl, im Keime trugen, zu werden. So nahmen die Faktoren, die Träger dieser Antinomien waren, eine eigene Richtung und wirkten als auflösende Kräfte, gerade weil es nicht möglich war, daß die Gegensätze innerhalb einer neuen Synthese aufgehoben werden, d.h. innerhalb eines allgemeineren Rahmens, in dem die Gegensätze nicht ganz eliminiert, sondern in ihren schöpferischen Elementen enthalten sind.

In ähnlicher Weise negativ, obwohl nur in zwei konkreten Auswirkungen, hat sich ebenfalls eine andere Entwicklung innerhalb der kaiserlichen Institution selbst vollzogen: Das Legitimitätsprinzip, das bezüglich der herrschenden Dynastie bei der Bevölkerung langsam zu gelten anfang, verband die Eigenschaft des „besten Mannes“, was das römische kaiserliche Ideal war, mit der Eigenschaft des Repräsentanten Christi

auf Erden (F. Dölger). Nach der offiziellen Auffassung war der Kaiser der Erwählte des Volkes und das Volk drückte seinen Willen durch die Zustimmung des Heeres, des Senats und der „Demen“ von Konstantinopel aus. Jeder dieser Faktoren stellte ein konstitutives Element der kaiserlichen Wahl dar, wobei aber die gleichzeitige Anwesenheit aller drei nicht absolut notwendig war, weil „Jeder Faktor den Willen des Volkes repräsentierte“ (J. Karayannopoulos). So konnte in Byzanz von erblichem kaiserlichem Nachfolgerecht keine Rede sein. „Jeder orthodoxe Untertan könnte nach dem Thron streben“ (D. Zakythinos). Das Fehlen aber eines Wahlsystems bot mehrere Schwierigkeiten bei der Wahl des Nachfolgers — eine große Anzahl von Kaisern wurden gewaltsam vom Thron entfernt. Um diese Schwierigkeit zu überwinden hat sich mit der Zeit die Institution des Mitkaisertums entwickelt, nach welcher der Kaiser als absoluter Herrscher einen (oder auch mehrere) Mitkaiser ernannte, welcher der präsumtive Herrscher war. Maßgebend hier war natürlich nur der kaiserliche Wille, der aber nicht ausreichte, damit eine Person Herrscher wird, weil die Zustimmung des Volkes nach dem Tode des Kaisers, der auch im Gegensatz zu dem zweiten, dem kleinen, eben großer Kaiser genannt wurde, notwendig war. Es ist offensichtlich, daß diese Prozedur mit der Zeit zu der Sanktionierung einer Art Legitimitätsprinzip für die herrschende Dynastie führen sollte. Seit der Regierungszeit der makedonischen Dynastie haben wir eindeutige Zeichen, daß die Herkunft aus der herrschenden Dynastie einen wesentlichen Faktor für die Regelung der Nachfolge darstellte. Dieses zeigte sich bei der Nachfolge Konstantins VIII., des Bruders von Basileios II., von seinen zwei Töchtern, den Porphyrogennetoi Zoe und Theodora. Damit sie den Thron behalten, haben wir eine Reihe von Vermählungen mit meistens ungeeigneten Personen. Dieses hatte für den Staat negative Folgen, weil die Zeiten besonders kritisch waren und die Existenz eines starken Kaisers verlangten. Ein zweites negatives Moment dieser Entwicklung war, daß die Existenz für lange Zeit (fast zwei Jahrhunderte) derselben Dynastie auf den Thron zu der Bildung einer Klasse um den kaiserlichen Hof führte, welche die Macht für sich beanspruchte und die tatsächliche Gewalt ausübte. Dieses war negativ nicht nur weil es die soziale Mobilität auf der Spitze der Gesellschaft hemmte, sondern weil es zu einer Spaltung der herrschenden Schicht führte; denn die Beamtenaristokratie der Hauptstadt bemühte sich mit jedem Mittel die militärische Aristokratie die als Aufgabe die Verteidigung des Reiches hatte, zu beseitigen. Die Reaktion war unmittelbar. Wir haben eine ganze Reihe von Aufständen, die das Reich schwächten, bis ein Vertreter dieser Schicht, Alexios Komnenos, den Sieg davontrug und den Thron bestieg (1081). Aber der erste wichtige Bruch in einem der Kerngebiete de

Reiches war vollzogen: Die Selschuken hatten sich in Kleinasien mit bleibenden und weitgehenden Folgen niedergelassen.

Aber die Entwicklung dieser Institution, neben den negativen Auswirkungen, die sie in bezug auf die oben genannten Gebiete zeigte, enthielt auch Momente, die parallel zu den anderen gesellschaftlichen Entwicklungen liefen, welche am Ende nicht zu vollem Durchbruch kamen; denn die Existenz einer auf dem Erbrecht stützenden Herrschaft über ein bestimmtes Gebiet, konstituiert dieselbe Beziehung, aber in einer direkt entgegengesetzten Richtung, wie jene eines Landknechtes zu seinem Ackerland. Der Fürst ist in diesem Fall, in einem idealen Sinn freilich, an sein Land und seine Familie gebunden, wie der Landknecht an sein Land gebunden ist; er ist nicht der Herrscher, dessen Stellung aus dem Willen des Volkes, über das er herrscht, bestimmt wird. Im letzteren Fall, d.h. nach dem römisch-byzantinischen Staatsprinzip, ist die Beziehung zwischen Herrscher und Untertan eine persönliche — wenn auch abstrakte — auch falls der Herrscher einen Mitkaiser wählt; im ersteren, nach dem Geblütsrecht, dagegen nicht; sie ist eine gemischte, weil ein anderer Faktor diese Beziehung bestimmt. Hier ist es der Boden und die Familienbindung, welche die Beziehung zu den Untertanen bestimmen. Hinsichtlich dieser Beziehung sind die Rechte beider, sowohl des Herrn als auch des Hörigen absolut: Weder der Herr kann seinen Hörigen aus dem Land entfernen, noch der Hörige kann die Abgaben verweigern und sein Land verlassen. Daß der eine, der Herr ist, und der andere der Hörige und daß der Herr — meistens theoretisch — auf seine Rechte und Pflichten leichter verzichten könnte, als der Hörige, dieses ist gerade die *Differentia specifica*, die einen Herrn von einem Hörigen unterscheidet. Es ist hier klar, daß diese Beziehung eine dialektische ist und daß die Art der Herrschaft auch die Art der Knechtschaft bestimmt und umgekehrt, wie auch Hegel gezeigt hat. Es ist infolgedessen verständlich, daß auch hier der Feudalisierungsprozeß eine doppelte Richtung einschlagen mußte, sowohl die Herabsetzung des Untertans zu der Schicht der Landknechte, als auch die Umwandlung der herrschaftlichen Institution aus einer Herrschaft abstrakter und rationaler Natur zu einer land- und geblütsgebundenen Herrschaft. Aber außer dieser „Feudalisation“ der herrschaftlichen Institution, die wie die Feudalisierung nicht zu voller Ausbildung gelang, bedeutete die Einführung eines Geblütsrechtes eine Säkularisation der Institution, nachdem ein biologisches Phänomen wie die Herkunft der Person, seine Rechte und seine Stellung in der Welt bestimmt. Es handelt sich hier um eine neue Denkweise und erinnert uns an analoge Strömungen im Westen, die über den Feudalismus, — der Feudalismus war eine Übergangserscheinung — zu der Entstehung der

Nationalstaaten führten. Das byzantinische Reich war seinem Wesen nach jenen Hegemonien näher, die sich im Westen nach der Reformation zu Nationalstaaten entwickelten und eigene Kirchen aufgrund des Prinzips „cuius regio, eius religio“ gründeten; denn die Reformation entstand, wie bekannt, unter anderem auch aus dem Bedürfnis heraus sich von der Herrschaft der katholischen Kirche zu befreien. Für Byzanz existierte ein solches Problem nicht, weil hier die Kirche und der Staat in engeren Beziehungen standen. In der Person des Kaisers als des Repräsentanten Christi auf Erden löste sich das Problem der Beziehung zwischen Staat und Kirche. Das Schisma das sich während der Regierungszeit der makedonischen Dynastie vollzog, besiegelte in Wirklichkeit diese Entwicklung. Vom Standpunkt der Universalität der kaiserlichen Herrschaft aus gesehen, bedeutete dieses eine Niederlage und hatte auch negative Auswirkungen. Von einem anderen Standpunkt aber aus war diese Nationalisierung der Kirche mehr realistisch als jene Universalität, weil diese Spaltung gerade den Weg zeigte, den der Staat genommen hatte: den Weg zu seiner völligen Hellenisierung, wo alle lokalen Kräfte sich entwickeln konnten, besonders durch die Verarbeitung und Verwertung aller jener Elemente, die aus der Volkskultur stammten und die nicht in weniger direkter Beziehung zu der alten griechischen Tradition als die Äußerungen der Hochkultur standen. Die Entwicklung der Orthodoxie zu einer Volksreligion wie auch das Phänomen der Einheit zwischen Staat und Kirche waren keine fremden Erscheinungen für die griechische Welt. Es handelt sich um eine Rückkehr zu der alten Tradition der Stadt mit ihren Stadtgöttern, wie auch die Annahme des Christentums als der offiziellen Religion von Kaiser Konstantin d. Gr. und seinen Nachfolgern eine Rückkehr zu der alten Tradition bedeutete (A. J. Toynbee). Man muß ganz besonders hervorheben, daß die Universalität des Reiches nicht auf der kirchlichen Universalität basierte, sondern im Gegenteil die Annahme der christlichen Religion als offizielle Religion einen Rückschritt für die Universalität der Kaiserlichen Herrschaft als ein Integrationsprinzip darstellte, wie wir an einer anderen Stelle zu zeigen versuchten („Griechischer Universalismus und römische Kaiseridee“). Das Schisma und die Nationalisierungstendenzen der Kirche waren unter anderem auch die natürliche Folge der Beschränkung des Reiches; es war ein Moment einer Neuanpassung und Umstellung, die das Kaisertum nicht mitmachen wollte. Diese Spaltung war weder sehr tief am Anfang, noch bedeutete sie unbedingt, daß sie alle Bereiche des geistigen Lebens mit sich ziehen würde. Die europäische Einheit als eine kulturelle Gemeinschaft gemeinsamen Ursprungs, könnte auf einer anderen Basis gerettet werden, durch die Renaissance der griechischen Studien, derer mehrere

Anzeichen in dieser Epoche, fast drei Jahrhunderte vor der italienischen Renaissance, haben. Das Wichtigste in dieser Richtung war die Beschäftigung mit der platonischen Philosophie, die vor der aristotelischen zurückgetreten war, weil sich die platonischen Lehren nicht so leicht wie die aristotelischen in das christliche Denken einfügen konnten, besonders jene Lehren, die für die Entwicklung der Mathematik und der Naturwissenschaften von großer Bedeutung waren; denn der Platonismus hatte über den Neoplatonismus die Hauptbegriffe für die Formung des orthodoxen Dogmas geliefert, wie E. v. Ivánka in seinem Werk „Plato Christianus“ trefflich zeigt. Charakteristisch für die Wendung, die jetzt das Philosophieren nahm, war die Behauptung Psellos, daß „das Denken kein fremdes Dogma der Kirche ist, sondern nur ein Instrument der Wahrheit und ein Auffinden des erforschten Gegenstandes“ (K. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, Bd. V., S. 444). Der kaiserliche Anspruch, daß der Kaiser über alles bestimmte, geriet in Gegensatz zu dieser ganzen Entwicklung, die zur freieren geistigen Orientierungen führte. Der griechische Geist, nach dem er die Vormundschaft des römischen überstanden hatte, kam nach Toynbee, — weil es ihm nicht gelang die Demokratie mit der Universalität zu verbinden, was nur in letzter Zeit mit der Einführung des parlamentarischen repräsentativen Systems möglich wurde — scheu zu sich selbst. Aber die Möglichkeiten waren recht beschränkt. Außer den oben erwähnten hemmenden Faktoren, gab es noch einen weiteren; die wiederholten und dauernden Bemühungen, welcher sich die byzantinischen Kaiser unterzogen, die verlorengegangenen Gebiete des Reiches zurückzugewinnen. Die langjährigen und die langwierigen Feldzüge, wenn es sich nicht um Gebiete mit kompakter byzantinischer Bevölkerung handelte, hatten einen romantischen Charakter, weil sie an Vorstellungen aus der Vergangenheit festhielten und nicht aus den Bedürfnissen des Augenblicks heraus bestimmt wurden, so daß sie am Ende für das Reich negativ wirkten. Wenn wir von diesem Standpunkt aus die Kriegsunternehmungen der makedonischen Kaiser beurteilen wollten, wie sehr sie auch bewundernswert scheinen können, müssen wir etwas skeptisch sein, besonders was die Unternehmungen von Basileios II. in Kleinasien angeht. Die Unterwerfung und Entwurzelung der kleinen armenischen Fürstentümer, wie der kleineren arabischen Emirate, waren für die Abwehr des Reiches sehr schädlich. Sie erleichterten das Eindringen der neuen Angreifer, der Türken, die für die arabische Welt nicht weniger verhängnisvoll wirkten als für die griechische. Etwas anders muß man natürlich die griechisch-bulgarischen Kriege beurteilen. In diesem Fall waren nicht die Byzantiner die einzigen Schuldigen, daß der Kampf eine

so erbitterte Wendung nahm. Byzanz hatte allerdings das Bulgarische Reich anerkannt. Obwohl Byzanz eine Kulturpolitik trieb, war diese Politik nie so engherzig und chauvinistisch, daß sie eine unmittelbare Gräzisierung als Zweck hätte. Ein Beweis dafür ist, daß das Reich selbst die Voraussetzungen für die Entwicklung einer nationalen Sprache und Literatur mit der Einführung des slavischen Alphabets schuf. Was diese Kriege besonders zerstörerisch machte (A. Toynbee betrachtet sie als den Hauptgrund für den Zusammenbruch der griechisch-orthodoxen Kultur) war, daß die Bulgaren selbst die Kaiseridee übernahmen, sie aber für sich beanspruchten. Sowohl bei dem Kampf mit Symeon, als auch mit Samuel ging es um die kaiserliche Krone, deswegen wurde es auch ein Kampf um Leben und Tod für die Byzantiner. Es ist bezeichnend — und es geschieht immer nachdem eine Ideologie ihre schöpferische Zeit hinter sich zu haben anfängt — daß dieselbe Idee, die als Integrationsprinzip für Jahrhunderte in diesem Raum wirkte, sich jetzt zum Auflösungsfaktor verwandelte, indem lokale Rivalitäten, wirtschaftliche und ethnische Gegensätze einen Deckmantel in dieser Ideologie fanden. Der Kampf nahm ganz andere Dimensionen an, nachdem die Osmanische Herrschaft diesen Rivalitäten ein Ende bereitete. Jetzt war das christliche Rußland die einzige freie orthodoxe Großmacht, die sich als der wirkliche Erbe von Byzanz betrachtete und sich bemühte das Osmanische Reich aus Südosteuropa zu vertreiben. Aber der Ausgang, den das Orientalische Problem mit dem Zusammenbruch der großen Monarchien in diesem Raum nahm, zeigte, daß die Zeit der Kaiserreiche vorbei war und daß die Völker jetzt durch andere Ideen geleitet wurden, die den Sieg davontrugen und zur Befreiung, der Balkanvölker führen sollten — daß diese Befreiung eine halbe war, ist eine andere Sache. Aber dieses große Kräfte-spiel konnte nicht ohne einen tragischen Epilog für einige der Protagonisten sein: die Griechen mußten bis zu Ende die Konsequenzen ihrer Beharrung an alten Vorstellungen tragen. Die kleinasiatische Katastrophe von 1922 zeigte, daß die „Megale Idea“, die Große Idee, zum Scheitern verurteilt war, unter anderem auch weil eine doppelte ideologische Orientierung existierte und weil kein Universalismus im alten Sinne mehr möglich war. Für einen imperialistischen Staat moderner Prägung fehlte die nötige Voraussetzung: die große Industrie. Die „Megale Idea“ war nichts anderes als eine letzte romantische Widerspiegelung einer großen Vergangenheit.

Aber der Wert einer Idee wird nicht nur durch ihren Erfolg oder Mißerfolg beurteilt. Im Gegenteil, die ganze Entwicklung, die wir nur

kurz skizziert haben, erlaubt uns einen positiven Schluß zu ziehen : daß die Ideen öfters eine große Wirkungskraft in der Geschichte haben und daß sie „εις πείσμα τῶν καιρῶν“ (den Zeiten zum Trotz) im Stande sind den Gang des Geschehens zu ändern. Und wenn diese Möglichkeit für Byzanz und die griechische Welt nicht sehr günstig war — unserer Ansicht nach, freilich — bildet sie für die Menschheit eine ihrer größten Hoffnungen : denn sie ist die Voraussetzung für die Verwirklichung der Freiheit in einer Welt, die unter einer unerbittlichen Notwendigkeit zu erdrücken scheint.

15 Mai 1971.

EVSTATIE'S SONG BOOK OF 1511 : SOME OBSERVATIONS

ANNE E. PENNINGTON
(Oxford)

Professor Emil Kałużniacki, on a visit to the monastery of Putna, in Northern Moldavia, in 1882, found in the monastic library a *Hymnology*, MS 576, in Greek and Slavonic with musical notation. In an article he described it as consisting 'aus sechs ungleichen Bänden', and reproduced and discussed some inscriptions from the first of these volumes¹. These attracted his attention since they were written in cipher, which he divided into five categories: 1. two types of cyrillic: a) 'taraberic' and b) 'Greek key', in which vowels as well as consonants are substituted.² 2. Glagolitic, which by this period served as a cipher. 3. Two previously unknown forms of glagolitic, apparently invented by the writer: a) where A is represented by Δ , and b) where A is represented by \mathcal{K} (we shall refer to these below as pseudo-glagolitic 1 and 2 respectively). 4. Numerical. 5. A mixture of these types.

This article cannot have attracted the attention it deserved, since it was not known to Jacimirskij, who in 1902 returned to the subject of the inscriptions, reproduced and redciphered them (with some surprising inaccuracies), without referring to Kałużniacki's work.³ By this time, the manuscript, the first book of Putna MS 576, was no longer in the monastery, but in private hands: fourteen leaves belonged to

¹ E. Kałużniacki, "Beiträge zur älteren Geheimnisschrift der Slaven". *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 102. Vienna, 1883, pp. 287–308.

² "Greek key", which we shall continue to use below, is apparently Kałużniacki's name for it: elsewhere it is called *litoreja mudraja* as distinct from taraberic, *litoreja prostaja*, cf. E. F. Karskij, *Славянская кирилловская палеография*, Leningrad, 1928, p. 253.

³ A. I. Jacimirskij, "Кирилловския нотныя рукописи с глаголическими тайнописными записями". *Древности. Труды славянской Коммиссии Императорскаго Московскаго Археологическаго Общества*. 3, Moscow, 1902, pp. 149–164.

Jacimirskij himself, and 158 to P. Ja. Ščukin. A comparison of the articles of Kałużniacki and Jacimirskij leaves no doubt that the book they are referring to is the same. This book is now in the USSR, in two parts: MS Ščukin 350 (158 fols) in the State Historical Museum (GIM) in Moscow, and MS Jacimirskij 16 (14 fols) in the Library of the Academy of Sciences (BAN) in Leningrad.⁴

The book is written by one scribe, who, in an inscription on fol 158 (ult.) describes himself as 'Протофалтъ Евстатіе въ Пѣтеньскаго монастирѣ' and his book as 'книга о пѣтихъ творенія своѣхъ'. Evstatie was then scribe, cipher-fancier, singer and composer, and we shall refer to his book, following recent practice, as Evstatie's song book.

It has been shown, most recently by R. Pava⁵, that Evstatie was a Romanian speaker. His book is written in Greek and Church Slavonic, with slips in spelling, stress and forms typical of the period in South Slavonic works. But the forms 'амлѣсарел<е>' fol. 42^v, 'кратимелѣ' fol. 105 and 'фильтеле' fol. 140^v, with the Romanian plural would be introduced only by a Romanian speaker. The interest of this book for the cultural, and specifically the musical history of Romania is very great indeed.

One part at least of the MS 576 seen by Kałużniacki apparently remains in the monastery of Putna: a notated Greek and Slavonic anthology, MS 56/576. This falls into two parts: fols. 1—84, a bi-lingual anthology, 13 lines a page, and fols. 85—160, a Greek anthology in a different hand, 14 lines a page. The first part, fols. 1—84^v, is that which is of interest here (we shall refer to it alone as Putna 56): in content and style it is very close to Evstatie's song book, although it is later and written by a different scribe. This MS is of very great interest: it is not a direct copy of MS Ščukin 350, differing in the order of compositions and sometimes in language and mode, but it includes a number of Evstatie's compositions, attributing them to him. It provides an unusual opportunity for both musicologists and linguists to observe the effect of what would seem to be the oral tradition of a community in the sixteenth century.

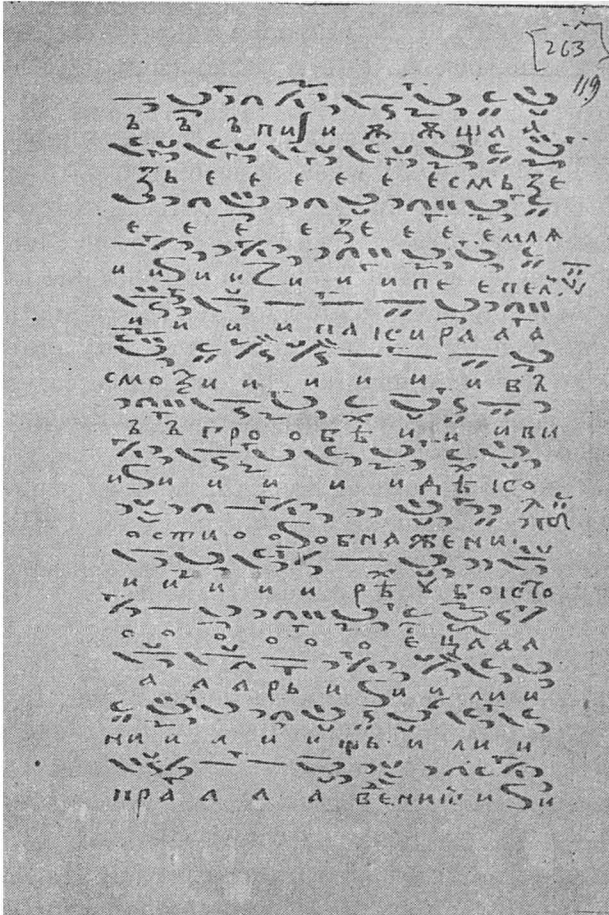
At least four more notated manuscripts from the monastery of Putna exist which include works by Evstatie.⁶ They are mainly in Greek,

⁴ References to MS Ščukin 350 will normally be given by just the fol.; other MSS will be identified. Inscriptions in cipher will normally be cited in cyrillic without comment.

⁵ R. Pava, "Cartea de cintece a lui Evstatie de la Putna", *Studii și materiale de istorie medie*, V (1962), pp. 335—347. Pava justly refutes Palikarova-Verdeil's assertion that the work is a simple copy of a twelfth century Bulgarian text. His claim that the composers Agafon and Agalian, whose works also appear in Evstatie's song book, were Romanian monks of Putna, has been shown to be unfounded cf. D. I. Stefanović, "Two bilingual music manuscripts from the fifteenth and sixteenth centuries". Résumé of a paper to be read to the XIV Byzantine Congress, Bucharest, 1971. (Typescript).

⁶ cf. E. Turdeanu, "L'activité littéraire en Moldavie de 1504 à 1552", *Revue des études roumaines*, IX—X, Paris, 1965, pp. 96—142; also G. Ciobanu, "Școala muzicală de la Putna". *Muzica*, Sep., 1966, pp.14—20; G. Ciobanu, C. Ghenea, "Un creator de muzică la începutul secolului al XVI-lea", *Muzica*, 14 (1964), 5—6, pp. 60—61.

but two, which will be referred to below: — MS 26 of the Library of the University of Jassy (dated 1545), and MS 283 of the Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania in Bucharest — contain two brief texts in Church Slavonic.



MS Ščukin 350, fol. 119. Pagination in (our) brackets. Note the clear group of neumes above final *jer* at the beginning of the second line, and the clear omission of final *jer* at the end of the fourth line. Characteristic 'syllable dividing' *gorgon* twice in the first line of neumes.

Unfortunately, with the exception of the two manuscripts in Bucharest, kindly made available by the Romanian Academy, it has not so

far been possible to work with the original manuscripts.⁷ Comments on the paleographical aspects and physical composition will therefore be minimal. A number of observations, however, seem to be useful and justified.

A. COMPOSITION OF EVSTATIE'S SONG BOOK

Four types of numbering found in MS Ščukin 350 allow the reconstruction, to some extent, of the original format of the book. These are 1. Foliation. 2. Pagination. 3. Gathering signatures. 4. Some other, only partially legible.

1. Foliation, 1–158, corresponding to the existing state of the MS, probably made by Jacimirskij when describing it.

2. Pagination, marked on the recto only. The order of leaves is the same as that of the foliation, with one exception: fol. 25 is p. 127; it is evident also from the content — the end of a cherubic hymn in pseudo-glazolitic 2 — that it should stand after fol. 56. The pagination corresponds to the references given by Kalužniacki and was very probably made by him. Although he does not mention the number of leaves in the book he saw in Putna, it is clear that some leaves are missing: fol. 158 (ult.) is marked p. 345; that is, when the pagination was made, there were 176 fols. Of the eighteen leaves missing from the book as paginated, fourteen must be those of MS Jacimirskij 16, and of these, twelve, which bear inscriptions in cipher and are reproduced by both Kalužniacki and Jacimirskij independently, can confidently be replaced in MS Ščukin 350, even without examining the original MSS. Of these leaves, one is especially significant: Jacimirskij 16 fol. 14.⁸ This reads, in pseudo-glazolitic 2 'сіж книга наречеса прѣмѣдра конецъ'⁹ and, in the form of a six-pointed cross, in pseudo-glazolitic 1: 'зде починаестѣ (sic) твореніѣ Евстатіева протоѳалта ѿт Пѣтенскаго монастирѣ въ дѣни¹⁰ благочестиваго и христолубиваго господина нашего Івана Богдана воеводи'. This leaf belongs between MS Ščukin 350 fols. 12 and 13, i.e. Evstatie claims the authorship of the compositions after fol. 13, except where he gives another attribution. Fols. 2–12 contain chants in Greek for Great Vespers: on fol. 13 the Slavonic text begins, Бог Господь in eight modes with no attribution to a composer.

⁷ I am grateful to the Bulgarian Academy of Sciences for a copy of their microfilm of MS Ščukin 350, and to Dr. Ciobanu, who allowed me to use and take notes from his photographs of MS Putna 56/576 and Jassy University Library MS 26. Jacimirskij in his article transcribes all the glazolitic inscriptions in the fourteen folios of MS Jacimirskij 16, with two photographs.

⁸ Jacimirskij, loc. cit., table 1.

⁹ Jacimirskij deciphers прѣмѣрна for прѣмѣдра, inaccurately. The inscription may be translated, with Kalužniacki 'This writing is called most cunning'. Elsewhere, however, Evstatie seems to call this cipher 'Grammatikia' (see below).

¹⁰ sic! Jacimirskij transcribes дѣни.

3. The gathering signatures, marked clearly at the beginning and end of gatherings, were apparently made by Evstatie. Eight signatures are missing : beginning of the first gathering, end of the second, beginning of fourteenth, end of fifteenth, beginning and end of eighteenth, end of twentieth, so identification of these six gatherings is unsatisfactory, although the contents give some guidance. When the identifiable twelve leaves of Jacimirskij 16 are placed, the collation is probably as follows : 1⁶ ; 2⁷ ; 3⁸ ; 4⁴ ; 6⁷ ; 7—8⁸ ; 9¹² ; 10—12⁸ ; 13⁴ ; 14⁹ ; 15⁵ ; 16—19⁸ ; 20⁴.¹¹ This suggests an original book of twenty gatherings, eighteen of eight leaves, one of twelve, and one of at least ten, that is, at least 166 leaves.

Excluded from this count are fols. 113—132 (19 leaves) which are out of order : they lie between fol. 112 , the signed end of gathering 16, and fol. 133, the signed beginning of gathering 17. None of these leaves bears a signature and it is not possible to try to place them without seeing the manuscript itself. The same applies to fols. 63—64, containing the bilingual *Достоѣно естъ*¹², which lie between the signed end of gathering 9 and the signed beginning of gathering 10. However, even if some of these leaves belong to Evstatie's song book, they do not all fit into the twenty signed gatherings : the clearest case is that of fols. 115—122 (eight leaves), which present continuous text — *pokoiny*, modes two to seven, followed by some verses from a *polyeleos*. The leaves are written in the same hand as the song book, and bear cryptic inscriptions of the same types..It seems probable that they are leaves from another book written by Evstatie.

In this context it should be mentioned that Kałuźniacki states that all six books of his MS Putna 576 were written by Evstatie, and cites an inscription at the end of the final volume : *Сїж книж испис<а> монахъ> Евстаѣе протоѳалтъ Пѣтноивъ> л<к>то зкг (1515) м<к>с<л>ца Авр<ста> MS Putna 56/576, as mentioned above, was certainly not written by Evstatie. But at least one more book of the six included in MS 576 as seen by Kałuźniacki must have been in Evstatie's hand. If however the twenty one misplaced leaves of MS Ščukin 350 were from this book, they were already misplaced by the time Kałuźniacki saw the MS, since they are paginated.*

4. The fourth type of numbering is in a hand like that of the foliation, but is too infrequent to allow any conclusion.

¹¹ Gathering 18 is represented in Ščukin 350 by six leaves, fols. 141—146, with no signatures. But MS Jacimirskij 16 fol. 1 precedes fol. 141 and MS Jacimirskij 16 fol. 9 follows fol. 146, so this is taken to be a complete gathering.

¹² The text, without notation, is reproduced by Jacimirskij, loc. cit., p. 156.

B. EVSTATIE'S CIPHERS

The main concern of this paper is an analysis of some of the linguistic evidence offered by the notated Slavonic text, but the ciphers, especially those in the tables on fols. 25^v, 58^v and 140^v, provoke the following observations.

1. On fol. 25 are two cyrillic inscriptions, one of which reads : *съи крѣс<т> сказъетсѧ въ колико час<тъ> ес<тъ> събран съи херѣвикъ*. The two inscriptions form a six-pointed cross, and the cherubic hymn in question, ending on fol. 25, is written in Mode six. This rather obvious point has probably been overlooked because of the misplacing of fol. 25 (see above), but it conveniently illustrates the use Evstatie makes of his tables and inscriptions in cipher : they may state the attribution, the feast day or the mode of the adjacent text. No certain example has been found in which the inscription is not directly relevant to the content of the book.

2. The word 'Gramatikia' occurs twice : once on fol. 25^v in cyrillic : *съи херѣвикъ естъ тоносомъ грѣчьскимъ ѡзыкомъ былгарьскимъ словомъ граматикіа* Kaľuźniacki¹³ translates 'Dieser Gesang heisst in griechischer Sprache τόνος nach bulgarischer Ausdrucksweise Grammatik' and comments that by *Grammatik* : 'die Anleitung zum Gesange zu verstehen ist, welche Anleitung bei den rumänischen Mönchen auch heute noch schlechtweg mit dem Namen der Grammatik bezeichnet wird.'

The second occasion is on fol. 140^v, in which the words *сик твореник Евстатиева* written in glagolitic, form a square, in the four corners of which are inscribed a) in pseudo-glagolitic 2 : *грѧматѣкиа*, b) in pseudo-glagolitic 1 : *и сѧ вѣтиа*, c) in cyrillic taraberic : *сѧа риторїа*, d) in cyrillic 'Greek key' : *ѡ фѣлтеле*. Kaľuźniacki refrains from translating this table, but Pava translates 'Gramatica, muzica, oratoria și filtele'. He interprets *gramatica* (with Kaľuźniacki) as the ABC of singing, and *filtele* as cipher writing, perhaps, he suggests, a folk corruption of Greek *τύφλα*¹⁴.

This interpretation seems unsatisfactory for a number of reasons. Evstatie's other inscriptions are relevant to his text : why insert here this quadrivium ? Why encircle it with a claim to authorship ? If this is a quadrivium, it is eccentric — music belongs to the trivium, while cipher writing has no place in either. To what do 'сѧа . . . и сѧа . . . и . . .' refer ? It seems more likely that these are Evstatie's names for his four principal ciphers, two of which, apparently his own invention, give point to the claim 'сик твореник Евстатиева'. *Gramatikia* is a known Slavonic version

¹³ loc. cit.

¹⁴ loc. cit., p. 338.

of *gramatika* for Greek γραμματική¹⁵ but its literal Greek meaning — 'little letters' is most appropriate for an alphabet. *Ritorija* is another name for the taraberic cipher, also known as *litoreja* from the seventeenth century.¹⁶ *Větija*, usually 'harmony', is related to *ritorija*¹⁷, and seems a properly coined expression for a new form of cryptogram. The word *fil'tele* remains obscure. The taraberic script divides into 'litoreja prostaja' — where consonants only are substituted that is, Evstatie's *ritorija*, and 'litoreja mudraja' — where vowels also are substituted¹⁸; that is, Evstatie's *fil'tele*. Corruption of τῶπλα presents great phonetic problems. Possibly a derivation from φιλοσοφία, to represent *mudryj* (wise, cunning) is more acceptable.

'Gramatika' on fol. 140^v is written in pseudo-glazolitic 2; the cherubic hymn referred to on fol. 25^v is also written in pseudo-glazolitic 2. A translation of the whole inscription on fol. 25^v would be: 'This cherubic hymn is in a Greek mode,¹⁹ in the Bulgarian tongue, in Gramatika letters.'

3. The table on fol. 58^v is perhaps the most puzzling. A square formed of the cyrillic inscription: съѣ херсвѣиъ естъ и на дрѣгоѣ мѣсто, encloses in four corners four letters, each under a *titlo*, each repeated four times. Both Kałuzniacki and Jacimirskij decipher as

XX	ББ
XX	ББ
KK	CC
KK	CC

The X is in pseudo-glazolitic 2, Б in normal glazolitic, K in pseudo-glazolitic 1 and the fourth letter is s. If Evstatie is true to form here this should not be interpreted as glazolitic s = cyrillic С, since Evstatie delights in using different ciphers in a single inscription. It should be read either as numeral 6, or, since s is not substituted in taraberic, according to the Greek key as Δ. The presence of the *titlo* suggests the letters are to be read either as numerals or as abbreviations. The significance of these four (or sixteen) numbers, according to either cyrillic or glazolitic numbering, is obscure. Four letters around a cross might stand for Христос/Бор(о-ридица) and Кириос/Деос (mistakenly for θεός) or, reluctantly reading С, for Кириос/сотир or even кръстом/спасаєт. The cherubic hymn in question is again in mode six, and perhaps the most likely solution is

¹⁵ cf. I. I. Sreznevskij, *Материалы для словаря древнерусского языка*, Moscow, 1893/1958 I, cols. 578, 584.

¹⁶ cf. Karskij, *op. cit.*, p. 253.

¹⁷ cf. Sreznevskij, *op. cit.*, I, cols. 496—497.

¹⁸ cf. Karskij, *op. cit.*, p. 253.

¹⁹ or: Greek notation. тѡнось is used for stress marks, and by extension, for other diacritical marks. cf. V. Jagić, *Codex Slovenicus Rerum Grammaticarum*, Berlin 1896/1968, pp. 193, 214. It is not, however, a usual term for musical notation.

again the most obvious: X<ep8>Б<и>K 6. This would be, however, the only occasion in the book in which Б and B were confused.

C. EVSTATIE'S PRONUNCIATION

Some evidence from the four Putna manuscripts with Slavonic notated texts was used for comparison with the polychronion in honour of Ioann Alexander of Moldavia, in the Oxford manuscript E. D. Clarke 14 fol. 1.²⁰ But this considerable corpus of material deserves more detailed study, as Jacimirskij pointed out nearly seventy years ago.

These notated manuscripts offer valuable evidence for the pronunciation of the sung text for several reasons. First, the scribes of the Putna manuscripts wrote both the text and the neumes, and were both calligraphers and cantors or even composers. Evstatie calls himself *Protopsalt* (fol. 158 and elsewhere) and *Demesnik* (fol. 45^v). Andonie, writer of Jassy University Library MS 26 calls himself тах и пѣвецъ i.e. speedwriter (ταχυγράφος) and cantor, and also (in Greek) α-ος ψαλθης i.e. protopsalt.²¹ They are not mere copyists: they write with understanding of the proper rendering of their text, and while they inevitably make some slips, their normal conventions must be taken seriously. Secondly, and because of this, the distribution of neumes offers excellent evidence on the syllabic value of adjacent dissimilar vowels and on *jery*. Each neume or group of neumes is written above a syllable of text. In melismatic singing — where a melody is extended on one syllable — the vowel of that syllable is repeated to bear the neumes. Obviously the best evidence for syllabic values is the repetition of a vowel, but Evstatie is extremely punctilious about the placing of his neumes. He writes both text and neumes clearly, and ambiguities in his text, even read on a microfilm, are very rare. Thirdly, a notated text uses no abbreviations, so a further source of ambiguity is eliminated.

A largely sung liturgical language can be remote from the spoken vernacular, even when they belong to the same family of languages — the classic example is Russian *комовоје пеніе*. It should not be supposed that these texts will necessarily prove anything new about the pronunciation of the middle Bulgarian (and even less about the Moldavian) vernacular. But they can give a clear impression of the pronunciation of the sung liturgical language in Moldavia in the sixteenth century.

²⁰ cf. our "A polychronion in honour of John Alexander of Moldavia", *Musica Slavica* I, Vienna, 1971 (Forthcoming).

²¹ I am most grateful to N. G. Wilson for his help, here and elsewhere, in deciphering and explaining the Greek texts. Any inaccuracies in interpretation or form are my responsibility.

In the limited space available we shall concentrate on the question of syllabism, on which these texts give especially valuable information. The following points will be discussed :

I. Diphthongs i.e. the value of post-vocalic *-i*

- II. Treatment of *jery*
- a) *Jer* in prefixes, prepositions and въс-
 - b) Common Slavonic Тѣрт, Тѣт, etc. groups
 - c) Old hard *jer* in roots
 - d) Old hard *jer* in suffixes
 - e) Old soft *jer* in roots
 - f) Old soft *jer* in strong position
 - g) Old soft *jer* in weak position
 - h) Old Church Slavonic дѣнь, дѣньсь
 - i) Inserted 'false vowels'
 - j) Final *jer*.

I. Diphthongs

Dissimilar adjacent vowels, that is, the modern Slavonic diphthongs in *-j* : *oj*, *aj*, *uj*, *ej* — are in these texts invariably bisyllabic.
e.g.²²

16 ^v ходатааицѣ	131 тааинѣки	19 раадѣиисѣ
79 краасѣиисѣ	56 житееииска	109 Никееииска
119 поокоеи (m.Nom.sg.)	110 ^v трооиици	
69 прооооооииши	129 ^v чееснѣишаа	

Putna 56 fol. 76^v възыграитее Putna 56. 82 слаадчѣиша Bucharest 283
139 радѣиитее Buch. 283. 225 недостооиины Buch. 283, 226^v моеи
(f. Dat. sg.).

In Serbian Church Slavonic also, these groups were never sung as diphthongs.²³ In modern Bulgarian post vocalic *-i-* is syllabic only if it was stressed, but an exception seems to be the exclusively religious word Тройца = Trinity.²⁴

II. Treatment of *jery*

a) *Jery* in prefixes, prepositions and the root въс-

A familiar feature of words of Church Slavonic, as distinct from vernacular origin is the development of a weak *jer* in a prefix. cf. Bul-

²² In quotations from notated texts, here and below, repeated vowels will be written only twice. When a form or usage occurs regularly and frequently, not all examples will be given. All exceptions will be cited.

²³ cf. A. Pennington, *loc. cit.*

²⁴ cf. L. Andrejčin *et. al. Български Тълковен Речник*, 2nd. ed., Sofia, 1963, p. 921. But K. Mirčev, *Историческа Граматика на българския език*, 2nd. ed., Sofia, 1963, p. 122, gives the form тройца in this sense also.

garian събор/сбор, Russian собор/сбор, Serbian сабор/збор, Macedonian собор/збор (dialect = meeting). In the Putna texts, the prefixes въ-, съ-, въз- always appear in this form, with a hard *jer*, which may be repeated, but is never replaced by a full vowel, nor by soft *jer*.

e.g. 108 въъсх<в>аалѣѣжже 110 възлеетѣѣвши Putna 56 fol. 61^v възыде 109 възсеелеенки 70 възхоодии . . . 117 съъмрѣт 107 сътекса 68 съборъ Bucharest 283 fol. 227—227^v съдѣѣках.

The only regular exception to this rule is the frequent root снас- e.g. 157 снасти. Here the *jer* never occurs, since the prefix is no longer felt as such.²⁵ Apart from this root, one exceptional form is found: fol. 22 скровище. The placing of the neumes does not suggest an omitted vowel, and the form is the more remarkable in that the modern Bulgarian form is съкровище.

Prefixes containing a full vowel do not develop this syllabic *jer*. e.g. 128^v—129 беезлѣѣтнаго 105^v прѣдстоожжшим 30 прѣдваарит. Occasionally a single soft *jer* is written, but it does not bear a neume and must be silent.

e.g. 121^v беезъслаавнѣ 121^v беезъобразнѣ.

The prepositions въ, съ and къ are treated in the same way: they are syllabic, written with hard *jer*, which may be repeated but is never replaced:

e.g. 13,14^v etc. възъ имѣ 14 въ теѣбѣ Putna 56.60^v възъ немъ 69^v съъ нанаами 133^v съъ арѣхааггеели 115^v къъ твоѣмѣ 114^v къъ Боогѣ 24 къъ жиивоотѣ. Once only, the preposition къ is written without the *jer*: 125^v к теѣбѣ. It may be an error: although it is clearly written without a neume, it is at the beginning of a line, rather far out in the margin, and could have been added later. The following syllable is extended and there would be no musical problem in accomodating a syllabic preposition.²⁶

As with prefixes, prepositions with full vowels: от, из, без etc., never have a final syllabic *jer*.

In the root въс-, similarly, syllabic hard *jer* is constant: it may be repeated but never replaced.

e.g. 30 възъсѣко Putna 56.58 възъсѣѣкаа 150^v възъсѣ 156^v възъсѣѣх 150 възъсѣгда. In these three positions — in prefixes въ-, съ-, въз-, in prepositions въ, съ, къ and in root въс-, syllabic old weak *jer* is regular also in Serbian

²⁵ Old Church Slavonic съпасъ is probably calqued on Greek σωτήρ. In early Russian notated texts the *jer* is written regularly with a neume, but this is one of the first words to be found without it. e.g. in MS Ф 87.37 (M. 1719) in the Moscow Lenin Library, a notated Hymnology of the 12 or 13th century: fol. 9^v спаслѣ (two neumes) beside the commoner: fol. 20 съпасѣ (three neumes) fol. 21^v съпасти (three neumes).

²⁶ It is curious, however, that this form coincides with a non-syllabic *k* in the same text in Serbian redaction in the Bodley MS E. D. Clarke 14, cf. A. E. Pennington, *loc. cit.*

Church Slavonic, where, of course, it is normally written with -ъ-, and was pronounced -a-.²⁷ The pronunciation indicated by the Putna usage is undoubtedly something approaching the modern Bulgarian /ə/ (-ъ-).

b) *Treatment of Common Slavonic groups* ТърТ, ТьрТ, ТьлТ, ТьлТ, ТръТ, ТръТ, ТлъТ, ТлъТ

In modern literary Bulgarian the original vowels in these groups are not distinguished, and normally develop the vocalic element -ъ- before the liquid in an open syllable and after it in a closed : кръст, плът but свършва, пълно. Bulgarian loan words in Romanian normally show the vowel -î- before the liquid : sfîrşit, pîlc, stîlp.²⁸

The Putna texts compromise, using both -ръ-, the normal Bulgarian Church Slavonic spelling, and -ър-. Both forms are found for the same words, and appear to be true alternatives.

1. -ръ-. This traditional spelling is the more frequent ; e.g. 16^v въскръсение 154 дръжава 108 плъче 113 мльчание Putna 56.58 плът Bucharest 283. 227^v сквъръних. Occasionally the *jer* is omitted, usually replaced by a *paerok* : 21^v въскрсе 20^v на крста 108 црквии. Very rarely a soft *jer* is written :

123^v испльнѣкции 29 (not notated) четвьротк.

In Evstatie's book, only one example has been found in which the *jer* precedes the liquid : 154 8твъръждение but the spelling is more frequent in Putna 56 : 82^v първо ²⁹ 82^v първо 83^v държааваа.

The *jer* is rarely repeated : 16^v прѣтръпльѣти 153^v пръвоопръстоолник Putna 56.75^v плъкъкы 16^v плъълти 23 въскрърсение. The repetition of the liquid in the last two examples is probably a *lapsus calami*, caused by the infrequency of repeated post-posed vowel. It suggests perhaps that -ръ- is merely a traditional spelling, and that -ър- probably reflects the pronunciation.

2. -ър-. This spelling is almost as common. The preposed vowel is often, but not always, repeated.

e.g. 13 въскърсе 14^v съмырти 14^v мыртви 16 дьържаава 113^v мыылчанием 151 пылки Putna 56.58 смыылчит 63 (not notated) гьрскы

Occasionally a single soft *jer* appears after the liquid, but only once does it bear a neume : 139 сыльнеечниѣ. It may be a mistake ; some similar cases will be discussed below.

Twice only the vowel which is repeated is -i- : 70 жииртгаа Putna 56.75^v диирзноооееиии. It is striking that in these texts, though old -ы- is

²⁷ cf. P. Djordjić, "O transkripciji srpskoslovenskih tekstova" *Zbornik za filologiju i lingvistiku* IV-V, Novi Sad, 1961-62, pp. 69-75.

²⁸ cf. A. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucharest, 1961, p. 346.

²⁹ Both *jer*y bear neumes. This isolated example is possibly a slip for първо.

not elsewhere distinguished from *-i-*, the *-ы-* which alternates with or replaces old *jer* is normally kept distinct. Possibly Romanian usage (dobitoc, but pîlc) as well as orthographical convention, has played its part.

c) *Old hard jer in roots*

Apart from *въс-*, hard *jer* is found regularly, or alternating with hard *jus* in the following roots :

15. лъжнж 143^v тъъчиж 157 тъкмо 111^v (similarly 108^v, 153^v) богодъхнооувении Putna 56.75^v мъздж cf. 150^v мъздж.

This last example shows the fusion in pronunciation of great *jus* and hard *jer*, as in modern literary Bulgarian. The substitution of *jer* for old *jus* in roots is rather commoner than the reverse.

e.g. 109 боогоомъдре cf. 21 etc. мъдрк 133 etc. мъъчениче cf. 106, 145 мъжжж 99 (sim. Putna 56.77^v) съсъщих (= suckling) cf. 150^v сжжци (= being).

It should be noted that in these roots, *jer* never alternates with any letter but *jus*. One word only, of which there is only one example, shows the Macedonian form, regular in Church Slavonic. Bucharest 284. 231. оупооваание.

d) *Old hard jer in suffixes*

In the two suffixes found, old hard *jer* is vocalised to *-o-*.

i) Suffix *-ok* : 119^v наачааоок 29 (not notated) пктокъ

ii) Suffix *-ov-* of old *ū-stem* substantives : 70^v (sim. 129^v, 157) лююбовииа 111^v цръкоовное.

This treatment of these two suffixes is a Macedonian feature, which, because of the prestige of the Ohrid school, is found even in Tărnovo³⁰.

Two examples show the normal Bulgarian treatment of *цръкв-*, without a vowel : 114 цръкве 108 цркви.

No *jer* and no neume is written in the relevant position.

e) *Old soft jer in roots*

In certain roots these texts show a regular development of old soft *jer* to *-e-*. This, rare in the East Bulgarian area, may also be attributable to the tradition of Ohrid. The roots are :

шьд- 113 пришеествию 117 пришеедши etc. ; чьст- 139 благочеествииваго 13^v чешнѣшаааж etc. ; мър- 14^v etc. шмеершжж ; чьт- 152 четем ; двьр- 19 дври.

³⁰ Both suffixes are found with this vocalism in the fourteenth century Manasses chronicle. cf. Mirčev, *op. cit.*, p. 112 ; H. Boissin, *Le Manassès moyen-bulgare*, Paris, 1946, p. 12.

f) *Old soft jer in strong position*

i) In suffixes. In most Bulgarian dialects, strong soft jer developed to *-e-*. This is regularly reflected in the Putna MSS in suffixes, both in sung and non-sung forms.

e.g. 119^v члоовѣкколюбеець 137^v вѣнецъ 107^v (Gen. pl) воотець 16 (not notated) конецъ 113 свѣтел 136^v дивеень 125 господен.

This vowel regularly disappears in forms where the *jer* was in weak position.

e.g. 18^v щцъ 128^v млааденца 13 etc. гоосподне.

But there are some apparent exceptions, where neumed *jeru* appear : 129 млааденьцаа 14^v бесъмыртъны 108^v свѣтълицъ also, with a hard *jer* 19—19^v заавѣтръное cf. also the form cited above : 139 съльнеечницѣ.

It is difficult to see any system in this treatment.

ii) This *-e-* is regular in the first of two suffixes.

e.g. 119 прааведник 119^v прааведниими etc. 139 съльнеечницѣ 68^v двеествъна 108 божествъни (for *-ствъ-* see below).

iii) Old strong soft *jer* before the post posed pronoun is the origin of *-e-* in the common form дынеесь 113, sim. 114^v etc.

iv) Soft *jer* in tense position also shows the normal Bulgarian development to *-e-*. Only two examples have been found, but there seem to be no exceptions : 23 шшт страстееи 23 рождеисѣ.

In all these cases the old strong *jer* is represented exclusively by *-e-*.

g) *Old soft jer in weak position*

Where the disappearance of weak *jer* led to inconvenient consonant groups, the Slavonic languages either simplified the groups by omitting a consonant, or inserted a vowel. This inserted vowel varies from one language to another (Russian *-o-*, *-e-*, Serbian *-a-*, Bulgarian *-ъ-*) and the local redactions of Church Slavonic followed the local vernacular, tending, however, as with prepositions and prefixes, to use more inserted vowels than the vernacular.

Only one such group regularly shows omission of a consonant in the Putna texts *-stn-* (<стѣн-) — a development common to all Slavonic languages.

e.g. 13^v, 129 etc. чеснѣшааѣ 153^v чеснословие

153^v пооснииком

cf. also the related 76^v влас(т)ми and probably 145 помоошника.³¹

³¹ There are other examples of omitted consonants, but they seem to follow no pattern, and are probably caused largely by the nature of the text : as the neumes refer to vowels, a lengthy consonant cluster is inconvenient for the spacing of the neumes. It seems from the spacing and appearance of the text, that the neumes may have been written first, and the text accommodated to them, rather than the reverse. Examples of omitted consonants are : 108 въѣсх <в> аадѣѣжше 108^v стѣвъ <р> ди 153^v т <в> рѣдоо 123 прѣѣд>стаатеель 114 вѣт<в>ии.

The consonant groups found here with a regular inserted vowel fall into three classes : i) \check{c} + suffix *-sk* ; ii) consonant (other than *-n-*) + suffix *-stvo* ; iii) sibilant + sibilant. In all these cases, the original *jer*, usually pre-suffixal, was soft, but the inserted vowel is represented by soft or hard *jer*, by *-e-*, or by hard *jus*. The vowel may be repeated, but this is not frequent. Both these factors probably indicate a brief sound, affected by the preceding consonant.³²

i) \check{c} + suffix *-sk* reduced in the vernaculars to *-ck*, *-šck*, or *-čck*. cf. Bulgarian човешки, гръцки, Russian грецкий, кузнецкий, Serbo-Croat пророчки. In the Putna texts an inserted soft *jer* or *e* is regular.

e.g. 139 мъъченическая 68 человекскы

114 троичьска 116^v чловчьскоое

also, not notated : 25 гръчьскымъ but cf. the popular form, also in a text which is not notated : 63 гырскы.

ii) Before the suffix *-stvo* the inserted vowel is *-e-*, soft or hard *jer*.

e.g. 14^v (sim. 120^v) божества 107 единосѣство

118 (sim. 151) множество 116^v богатство

24 рождествѣ 125 рсждѣствѣ

22 (sim. 19^v etc. 8 examples) : рсждѣстваа.

In two cases the vowel is not written : 15 дѣвством 24 дѣвст(в)о, but a neume indicates its presence. This is not, however, the case when the pre-suffixal consonant is *-n-* : 15 такства 17^v таинство. The absence of any inserted vowel is confirmed by the loss of the consonant in a similar position in 129^v всиистѣвъ.

iii) Before the suffix *-š-* in past active participles and in one superlative adjective, the inserted vowels found are hard or soft *jer* and hard *jus*.

e.g. 15 рождѣшии 18 рождѣшееѧ 63^v рождѣшиѧ

14 своѣождѣшомѧ 122^v истрѣшом 155^v прѣвышѣши.

Comparable is the unique form 20 неискѣшьеѧ.

In modern Church Slavonic this inserted vowel is lost, and in particular in the frequent form *рсждшю* the consonant group is simplified by most readers and singers, whether Bulgarian, Macedonian, Russian or Serbian, to /'rošuju/ or /'rodšuju/.

h) *Old Church Slavonic* дьнь, дьньсь

This word shows an unusual treatment of weak *jer*. The modern South Slavonic languages have generalised the form of the nominative :

³² The evidence is not extensive, but it may be significant that after \check{c} - only *-e-* or soft *jer* is found, while hard *jer* appears after *-zd-*.

Bulgarian and Macedonian in the singular but not the plural : ден, деня ; ден, денот, but дни ; Serbo-Croat in both : дан,дани. The Putna texts have no example of the Nom. sg. of the word, but show -ы- or, rarely, hard *er* in the root when the old soft *jer* was in weak position :

28 дыни Јасимирскиј 16. fol. 14 (not notated) дыни ; 113 (sim. 113, 114^v) дынеесь 22^v триидъневно.

Serbian Church Slavonic vocalises weak *jer* to -a- regularly in classes i) and ii) but elsewhere, apparently, less extensively.³³

i) *Inserted false vowels : epenthetic jer*

Such vowels arise frequently in South Slavonic in consonant clusters caused by the disappearance of weak *jer*. Unlike the preceding cases, they stand in a position where previously there was no vowel. In middle Bulgarian two types are found : i) before inter-consonantal -v- ii) between a noise consonant and a final sonant.³⁴ The Putna texts show both types, with some extension of the second.

i) Adjectives derived from substantives in -stvo with suffix -ън show a vowel, usually hard *jer*, between the -t- and -v- : 68^v дкъеестъвна 108 божестъвни 120^v боожестъвни. In 145 боожествнаго a neume indicates an omitted vowel. No example of spelling -ствън- has been found.

Probably connected is one example of *jer* before 'final' -v : 129^v воои<н>стъвъв. In this case the -v- may not be final, since a neume stands also over the following *jer* which is probably syllabic (see below).

ii) Verb forms with -l and nominal forms with -n show an epenthetic vowel before the sonant, which may be word or syllable final, or even, by analogy, pre-vocalic.

a) Past active participles in -l

e.g. 23 лвыыль 114—114^v ѡѡстаавыыльше
117 (sim. 118—118^v) прѣставыыльшагоосѡ
139^v (sim. Putna 56.77^v) възлюбылшааго
132^v ѡвыыльшаасѡ.

b) Perfect tense in -l

150 (sim. 151, 110) доостигъыл. Putna 56. here uses a soft *jer* : 75^v доостигъль.

c) Substantives in -n'

e.g. 13^v жызын 98^v оогын 130 пѣкъсын 56 пѣкъсн³⁵.

³³ cf. Djordjić, *loc. cit.*

³⁴ cf. Mirčev, *op. cit.*, pp. 132—3.

³⁵ This last form is in pseudo-glagolitic 2. Certain forms are found which are ambiguous : the neumes show the word is bisyllabic but the *jer* written is final. e.g. 127^v (sim. 128) жыизнь 143 пѣкъснь (three neumes).

d) Adverbs and adjectives derived from these substantives keep the epenthetic vowel, even though the sonant is not final: e.g. 105^v рѣцѣ оогыньки (<*огньнѣ) 112^v пѣсно. In 112^v пѣснѣ the presence of three neumes indicates an omitted vowel.

Evstatie's treatment of medial *jer* is remarkably regular. Old *jer* appears in three or perhaps four guises: strong soft *jer* as -e-, hard *jer* in a limited number of forms as -o-, and old weak *jer* in certain positions as a vowel, probably like modern Bulgarian ъ, identical with old hard *jus*, which, especially when extended, is represented as ы, probably pronounced /i/ (Romanian î). The exclusive use of -ъ- in prefixes, prepositions and въс may be an orthographical convention, or may indicate a special treatment of initial syllables.³⁶

j) Final *jer*

There is no doubt that in Serbian Church Slavonic, both read and sung, final *jer* had disappeared by the fifteenth century at the latest. At the other extreme, in Russian *ѡмовоје пеніе* not only final *jer* but every old *jer* (in theory at least) is pronounced as a full vowel. This can still be heard in the singing, but not the recitative chant of the priestless Old Believers.³⁷ The evidence of the Putna texts tends to show that final *jer* is often, but not always, pronounced as a syllabic, probably reduced, sound.

In these texts, final *jer* is not always written. Often the final consonant is a superscript. When final *jer* appears, it is usually soft *jer*, according to post-Evtimi practice. In some cases the final *jer*, though written, bears no neume and seems to be silent, but in about 103 cases, in MS Šćukin 350, a neume is placed quite clearly above the final *jer*. It is, of course, evident, that a singer determined not to pronounce final *jer* can ignore this, and extend instead the preceding vowel.³⁸ But the scribes are in general most scrupulous about the placing of neumes. In cases where the number of syllables is not in doubt, the precision with which the neumes, singly or in groups, follow the syllables of the text, is remarkable. It

³⁶ cf. G. Y. Shevelov, "Weak jers in Serbo-Croatian and South Slavic: developments in the word-initial syllable", *Zbornik za filologiju i lingvistiku*, VII, Novi Sad, 1964, pp. 32–45. The letter ѣ is used to represent -i- or even -im- in non-liturgical texts also. cf. L. Djamo *et al.*, "Характерни черти на книжнославјански език румњнска редакција XIV–XVI в.", *Romanoslavica*, Bucharest, IX, 1963 p. 117.

³⁷ cf. for the Serbian, Djordjić, loc. cit.; for the Old Believers' usage, especially: B. A. Uspenskij, *Архаическая система церковнославянскаго произношения*, Moscow, 1968 (rotaprint).

³⁸ I am most grateful to D. Conomos for his expert demonstration of this point.

seems unreasonable to question their competence in this case, especially when the number of examples is relatively large.

It is impracticable to cite here all the examples, with neumes; we shall concentrate on a few examples which seem, in three different ways, to demonstrate that final *jer* is syllabic.

1. In four examples in Ščukin 350 and at least three in Putna 56 the final neumed *jer* with its preceding consonant stands alone at the beginning of a line. Here there is virtually no possibility that the neume should be read over the preceding vowel: nor is there any reason for the scribe to write the letters at the beginning of the line if the neume applied to the following syllable. The only reasonable conclusion is that the final *jer* was sung. The examples are:

18 въскрѣ/шь 119 а/зь 56^v штврѣскѣ/мь 136^v христоо/въ Putna 56.58 цаа/рь Putna 56.67^v боо/гь Putna 56.67^v госпоо/дѣ³⁹.

2. Two cases have been noted in which the placing of similar neumes over final *jer* corresponds in Ščukin 350 and Putna 56. The number is small, but it should be stressed that only a few texts and compositions are common to both manuscripts, and further, that owing to the limited time available with the photographs of MS Putna 56, the notation was only rarely taken down together with the text. In all cases where corresponding passages were noted, the usage of the Putna scribe is very similar to, but not identical with that of Evstatie; that is, he is not directly copying Evstatie's work. The coincidence of the placing of the neume over final *jer* is the more striking. The examples are:

75^v—76 стоо/ить Putna 56.58 стоо/ить 76 цаарь Putna 56.58 цаа/р'ь⁴⁰.

3. In the bilingual texts of Jassy University Library MS 26 the Slavonic text is written either below or above the Greek, and the syllables correspond on the whole very closely. Twice a final *jer* corresponds to a full syllable in Greek:

Jassy 26.103^v(γ)ρα νων

бо гь

Jassy 27.96 . . . гоооо/оодѣ

. . . ωωωω/ωωων

Elsewhere the final *jer*, if it is written, is not syllabic

e.g. Jassy 26.95^v—96 гωоо//сподѣ

(γ)ρααα// νω . . .

³⁹ cf. also Putna 56.59 нѣ/снѣ. Here the vowel may be understood between the *sand n*.

⁴⁰ In at least two other examples, the placing of similar neumes corresponds and indicates that the final *jer* is not syllabic: 93 боо/огь Putna 56.61^v боо/огь 77 пожѣ (two neumes) Putna 56.59 пожѣ (two neumes). The division of neumes into groups is often underlined by Evstatie as here, by his placing a *gorgon* (an expression mark) above the line between two neumes or two groups, but below the neumes if it does not indicate syllable division. cf. table I.

Unfortunately, the bilingual text of MS Šćukin 350, 63—63 does not show this close correspondence: the Greek seems to have been added later and is rather cramped.

The evidence seems to point decisively to the conclusion that in the Putna singing tradition final *jer* was sometimes, but not always, pronounced as a syllable. It should be observed, that while the neume over final *jer* frequently indicates a lengthened note, or two notes, no example has been found in which final *jer* is repeated. In view of the number of clear examples, however, this cannot be held to disprove the syllabic value of *jer*, but is rather an indication that it was used as a sort of grace note.

The Serbian and Russian singing traditions offer no comparable treatment of final *jer*. Evidence from the Bulgarian and Macedonian areas is scant indeed. But three thirteenth century texts exist, containing a form of notation, which has been held to be musical. They are the Zographou Trifologion, the Bologna Psalter and one *ikos*: *Своего агньца* in Sofia National Library MS 933 fol. 31^v.⁴¹

In the Trifologion, the paleo-Byzantine notation is apparently used on four fols. Palikarova-Verdeil states that *jery* bear neumes, but is not possible to judge from her two photographs whether the usage is quite regular.

The notation of the Bologna Psalter (from Ohrid) and the *ikos* of MS Sofia 933 (probably also of Western origin) is similar: red diacritic signs are, in places, used over almost all syllables. In the Bologna psalter, a sign is very frequently written over final *jer* e.g. fol. 40 *съвръшилъ жзыкъ, оудивилъ естъ*. The *ikos*, though very brief, shows usage close to that of Putna. Almost all clear syllables bear a sign. Unfortunately most words end in a full vowel, but of four clear cases in a consonant, two bear a sign over final *jer* and two do not: *е/сть*; *бракъ* but *пжт*; *имъ* (each with one sign only). Treatment of *jery* in other positions — in prefixes, prepositions etc. — in the Bologna Psalter and Sofia MS 933 does not seem to correspond with that of the Putna texts,⁴² but since the notation has not yet been deciphered, and is used only sporadically, it may be that some differences are orthographica l only, and that ther

⁴¹ On the Zographou Trifologion cf. R. Palikarova-Verdeil, "La musique byzantine chez les bulgares et les russes du IX^e au XIV^e s". *Monumenta Musicae Byzantinae Subsidia*, III, Copenhagen, 1953, pp. 227 ff. and plates XX, XXI. For the Bologna Psalter cf. I. Dujčev, ed. *Болонски Псалтир*, Sofia, 1968. I am grateful to the librarians of the Sofia National Library for drawing my attention to MS Sofia 933 and providing a microfilm.

⁴² cf. for the Bologna Psalter, V. N. Šćepkin, *Болонская Псалтирь*, SPbg., 1906, pp. 86—135.

is some common tradition in the treatment of *jery* in Macedonian-Bulgarian practice of the thirteenth century and Moldavian practice in the sixteenth.

These remarks have touched on a very few aspects of Evstatie's song book. It is a work of great interest and complexity and to study it worthily would require expertise in many fields.⁴³ It is to be hoped that it and related MSS will soon be published so that they may be more readily available for the attention of scholars.

⁴³ I should like to express my warm gratitude to D. I. Stefanović, who first showed me the photographs of MS Šćukin 350 and has advised on liturgy and notation; to N. G. Wilson for his patient advice on Greek; to D. Conomos for his help with some musical problems; to Professor X. Kodov, Dr. G. Ciobanu and Professor N. Smochină for their guidance; to Professor M. Berza and Dr. M. Musicescu for their welcome and encouragement in Bucharest; and to the abbot and monks of Putna for their hospitality and efforts to obtain permission for me to see MS Putna 56. Without all this help even this poor beginning of a study would have been impossible.

LES «Βλάχοι» DE KINNAMOS ET CHONIATÈS ET LA PRÉSENCE MILITAIRE BYZANTINE AU NORD DU DANUBE SOUS LES COMNÈNES

E. STĂNESCU

C'est un fait curieux mais indiscutable que, par rapport aux nombreuses informations que nous possédons par le canal de l'historiographie sur les «βλάχοι» au temps du premier Comnène (1081—1118), nous en avons très peu pour la suite des Comnènes (1118—1185) et notamment une seule chez Kinnamos et une autre chez Choniatès (si nous excluons chez ce dernier tout ce qui concerne les événements contemporains et postérieurs se rattachant à l'insurrection vlaco-bulgare de 1185—1186 et qui se passent sous le règne d'Isaac Ange), toutes les deux se rapportant au règne de Manuel Comnène. Nous tâcherons dans les pages qui suivent de percer le mystère de ce relatif silence pour découvrir les causes probables du fait que huit décennies du XII^e siècle bénéficient dans l'historiographie byzantine de considérablement moins d'informations que la fin du XI^e siècle ou celle du XII^e siècle, qui se caractérisent par une grande richesse de renseignements. Pour aboutir à un résultat positif il faut commencer par une analyse des deux passages de Kinnamos et Choniatès — pour voir non pas ce qu'on nous dit mais surtout ce qu'on nous cache — en tenant compte des éléments : temps, lieu et circonstances, considérées dans l'ordre chronologique des événements, tels que ceux-ci sont datés par les auteurs respectifs, et non pas selon la date de la rédaction des textes. On commence donc par Choniatès, en dépit du fait qu'il ne rédige son œuvre qu'après la mort de Kinnamos.

I. Les «Vlaques» de Nicétas Choniatès. Celui-ci raconte qu'Andronic Comnène, ayant trempé dans un complot contre l'empereur et disposant de moyens de transports et de bons guides partait pour Galicie : « Mais quand Andronic n'avait plus rien à craindre, comme s'il avait échappé à

ses poursuivants et atteint les frontières de la Galicie, abri de salut vers lequel il s'acheminait, c'est à ce moment-là qu'il est tombé dans les pièges de ceux qui le pourchassaient, étant capturé par les Vlaques chez lesquels était déjà arrivée la nouvelle de sa fuite, et il fut renvoyé à l'empereur » (ἀλλ' ὅτε τοῦ δειμαίνειν ἀπειχεν Ἀνδρόνικος ὡς ἤδη τὰς χειρας τῶν διωκόντων λαθῶν καὶ τῶν τῆς Γαλιτζης ὀρίων λαβομένος, πρὸς ἣν ὡς εἰς σῶζον κρησφύγετον ὄρμητο, τότε θηρευτῶν ἐμπίπτει ταῖς ἄρκουσι συλληφθεὶς γὰρ παρὰ βλάχων οἷς ἡ φήμη τὴν αὐτοῦ φθάσασα φυγὴν ὑφηγήσατο, ἐς τοῦπίσω πρὸς βασιλέα πάλιν ἀπήγετο)¹. Voyons maintenant ce que peut nous apporter l'analyse de ce passage du point de vue des éléments : temps, lieu et circonstances.

1. Ce n'est pas sub anno que Nicéas Choniates décrit la fuite d'Andronic Comnène et sa capture par les Vlaques, qu'il réussit à tromper en s'évadant pour trouver un refuge en Galicie où il reste quelque temps. Comme la chronologie de Choniates est assez précise il n'y a pas de raison pour mettre en doute l'exactitude de l'auteur en ce qui concerne les événements qui font l'objet de nos recherches. La date suggérée par les commentaires historiographiques est de 1164 — 1165^{1 bis}. Les sources russes qui racontent les démêlés d'Andronic Comnène mentionnent la même date². D'ailleurs l'essentiel des années 1165—1166 (la guerre contre la Hongrie et la nomination d'Andronic Comnène à la tête de l'administration cilicienne et chypriote après son retour à Constantinople et la fin de sa brouille avec l'empereur)³ est situé par Choniates immédiatement après les événements se rattachant à la capture d'Andronic Comnène par les Vlaques. Donc la date de 1164—1165 est à prendre en considération, ce qui n'est pas sans importance pour notre démonstration.

2. On nous dit qu'Andronic Comnène a été pris par les Vlaques tout près des frontières de la Galicie. Ceci nous amène à poser le problème de la région probable où cet événement a pu avoir lieu. D'après un nombre important d'historiens attirés par l'importance de ce passage, il s'agirait de la Moldavie du Nord⁴. L'opinion d'après laquelle il n'aurait pas été impossible que cette région fût la Moldavie centrale, se basait sur un document qui, ultérieurement, s'est avéré faux⁵. Dernièrement on a cru pouvoir affirmer que l'événement de 1164 ne peut être placé que dans

¹ Nicetae Choniatae, *Historia*, Bonn, 1835, IV, 2, p. 271.

^{1 bis} E. Muralt, *Essai de chronographie byzantine pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire*, Saint Petersburg, 1855—1871, II, p. 183 F. Chalandon, *Essai sur le règne de Jean et Manuel Comnène*, Paris, 1915, p. 482.

² *Ипатьевская Летопись* ПСРЛ II, p. 93; *Московский Летописный Свод* ПСРЛ XXV, p. 73.

³ Nicetae Choniatae, *Historia*, p. 273 sq.

⁴ D. Onciul, *Opere complete*, Bucarest, 1970, I, p. 97, 689; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, Bucarest, 1935, I, p. 335; P. P. Panaitescu (Al. Grecu), *Despre începuturile relațiilor româno-ruse*, « Studii », II (1949), n° 3, p. 99.

⁵ A. D. Xenopol, *Une énigme. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 91.

la région des bouches du Danube⁶. Comme rien ne prouve le caractère si méridional de la frontière galicienne, nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une région plus nordique, qui correspondrait mieux — comme nous le verrons — à ce que les circonstances typiques des deux premières décennies de la seconde moitié du XII^e siècle pouvaient créer comme situation concernant Byzance en tant que pays en relations avec la Galicie. Toutefois, si on veut tenir compte de l'ensemble des possibilités (même celles qui ont un faible appui dans les sources historiques), il s'agit pour localiser l'action des Vlaques de Choniatès d'un triangle formé par les Carpathes, le cours du Dniestr et le Danube inférieur où Byzance et Galicie pouvaient, donc, se rencontrer territorialement.

3. Déterminer quels sont les « Vlaques » mentionnés par Choniatès n'est pas une tâche facile, car les Byzantins désignaient par un seul terme les populations appartenant à la romanité balkanique ainsi qu'à celle nord-danubienne. Nicétas Choniatès parle des Vlaques après Kekauménos, Skylitzès, Anne Comnène, Kinnamos mais tous les historiens avant lui se rapportent à ceux habitant les régions sud-danubiennes. L'historiographie du problème ne se caractérise pas par une opinion unanime. Selon un nombre important d'historiens il s'agit des Roumains de la Moldavie du Nord⁷. D'autres historiens mettent en doute cette détermination en considérant le passage assez ambigu⁸. Dans le premier cas on peut se demander pourquoi exécutaient-ils d'une manière si disciplinée les ordres de l'empereur à moins qu'ils n'aient agi de leur propre initiative pour prouver leur fidélité à la cause de Byzance, ce qu'il faut aussi expliquer. Dans le deuxième cas s'il s'agit des Vlaques suddanubiens, on ne peut pas s'empêcher de chercher les causes d'une activité se déroulant dans des régions assez éloignées de leur habitat. En même temps, ne négligeons pas le fait que le terme de « θηρευτής » employé pour les Vlaques de 1164—1165 a une forte résonance militaire (car il s'agit d'un fait d'armes et non pas d'une simple chasse à l'homme). Or, ce sont les Vlaques balkaniques qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire à la fin

⁶ E. Frances, *Les relations russo-byzantines au XII^e siècle et la domination de Galicie au Bas-Danube*, in « Byzantinoslavica », XX (1959), n^o 1, p. 50—62. *Tratatul Istoria României*, Bucarest, 1962, vol. II, p. 110.

⁷ W. Tomaschek, *Compte rendu de R. Roesler : Romänische Studien*, in « Zeitschrift für österreichische Gymnasien », XXIII (1872), p. 141—157; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 90—91; D. Onciul, *op. cit.*, I, p. 97, 295, 689; C. C. Giurescu, *op. cit.*, I, p. 335; *Tratatul Istoria României*, II, p. 110.

⁸ G. Murnu, *Din Nichita Aconunatos Homniatul traducere a părilor privilegiate la istoria Asanizilor* (Traduction des passages de Niketos Choniates relatifs à l'histoire des Asanides) Avec introduction et index, „Analele Academiei Române” Seria II, Tome XXVIII, Mémoires de la Section Historique, Bucarest, 1906. C. Litzica, *Texte grecești privilegiate la noi*, in « Convorbiri Literare », XLVII (1913), p. 274—279; Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains. Phases principales et traits caractéristiques*, in « Byzantinoslavica », XIX (1958), p. 215; H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, Bucarest, 1966, p. 305—306; C. Daicoviciu, *Izvoare istorice greșit interpretate* (II—IV) in « Tribuna », n^o 37—39 (711—713 du 10—17 et 24-IV-70).

du X^e siècle, en tant qu'organisation militaire et se manifestent pendant le XI^e siècle maintes fois de cette manière⁹.

Conclusion pour les Vlaques de Nicétas Choniatès. On constate en 1164—1165 leur présence active dans un territoire correspondant — si on envisage toutes les possibilités — à une aire s'étendant du Danube à la Bukovine — en accomplissant une mission militaire au service de Byzance.

II. *Les Vlaques de Jean Kinnamos*. Celui-ci donne une description détaillée des préparatifs que Manuel Comnène organisait, en faisant mettre en place un dispositif militaire dont une puissante armée se concentrait dans le voisinage du littoral pontique : « Un certain Léon, dont le surnom était Batatzès, mobilisant de l'autre côté une armée importante avec une troupe nombreuse de Vlaques qui sont, on dit, les colons venus jadis de l'Italie, avait l'ordre d'envahir la Hongrie en partant des régions voisines de la mer Noire, d'où personne absolument jamais ne l'avait encore attaquée » (. . . Λέοντα δέ τινα Βατάτζην ἐπίκλησιν ἐτέρωθεν στρατεύμα ἐπαγόμενον ἄλλο τε συχνόν καὶ δὴ καὶ βλάχων πολὺν ὄμιλον, οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἀποικοὶ πάλαι εἶναι λέγονται, ἐκ τῶν πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλουμένῳ πόντῳ χωρίων ἐμβαλεῖν ἐκέλευεν εἰς τὴν Οὐννικήν, ὅθεν οὐδεὶς οὐδέποτε τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐπέδραμε τούτοις)¹⁰. Essayons maintenant de voir comment réagit le passage de Jean Kinnamos à l'analyse de la triple détermination que nous avons appliquée antérieurement au passage de Nicétas Choniatès.

1. La campagne à laquelle se réfère Jean Kinnamos dans ce passage s'est déroulée en 1166 avec quelques formes de continuation en 1167, quand les avantages acquis par Byzance ont permis à l'empereur de pouvoir mettre fin aux hostilités commencées, à vrai dire, depuis longtemps. Mais la paix qui était seulement nominale a été rompue formellement en 1165 et en fait, une certaine confrontation militaire a eu lieu même dans les années 1164—1165¹¹. La concentration des troupes vlaques près de la mer Noire a été évidemment bien antérieure à la campagne de 1166. On peut, donc, risquer l'hypothèse que mobilisation, tâtonnements de terrain, opérations d'éclaireurs ont eu lieu dans cette région, en vue de la

⁹ Cecaumeni, *Strategikon* (Incerti Scriptoris de Officiis regibus libellus), éd. W. Wassiliewski et V. Jernstedt, Pétersbourg, 1896, p. 96. V. aussi Eugen Stănescu, *Byzantinovlahica*. I. *Les Vlaques à la fin du X^e siècle — début du XI^e siècle et la restauration de la domination byzantine dans la péninsule balkanique*, in « Revue des études sud-est européennes », VI (1968), n^o 3, p. 424—428.

¹⁰ Joannis Cinnami, *Epitome*, Bonn, 1836, p. 260.

¹¹ J. M. Hussey, *The later Macedonians, the Comneni and the Angeli (1025—1204)*, in *The Cambridge Medieval History*, IV—1, p. 233—234; Gyula Moravcsik, *Hungary and Byzantium*, ibidem, p. 582—583; L. Bréhier, *Le monde byzantin*. I, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 334.

campagne de 1166 déjà dans les années 1164—1165. En conséquence l'activité des Vlaques de Kinnamos et celle des Vlaques de Choniatès se trouvent en ce qui concerne le rapport chronologique relativement contemporaines.

2. Les buts de la campagne de 1166 : soumettre la Hongrie pour lui donner le statut d'Etat vassal de Byzance, expliquent l'aire vaste des opérations militaires qui se sont déroulées durant cette année. Car la Hongrie devait être attaquée de trois côtés. A l'ouest par Alexios-Bela, dont la mission était d'attirer le gros des forces hongroises, à l'est, ou plutôt au nord-est, par Jean Dukas et au centre, où se situait le vrai poids de l'offensive, par Léon Batatzès avec les Vlaques. Donc, les opérations militaires de ce côté, couvraient depuis le début la Valachie et la Moldavie du Sud pour envahir la Transylvanie par un mouvement d'enveloppement. Si Kinnamos se trompe, comme on l'a soutenu tout récemment en ce qui concerne la direction des opérations dirigées par Jean Doukas (plutôt Banat et Olténie)¹², l'armée de Léon Batatzès a dû déployer son aile droite plus au Nord en s'appuyant probablement sur tout le territoire de la Moldavie actuelle. Il s'agit, dans ce cas, d'une partie considérable de l'espace carpatho-danubien, étant fortement probable que les Vlaques de Kinnamos aient marqué leur présence dans les mêmes endroits que ceux de Choniatès.

3. Un même point d'interrogation se pose pour le texte de Kinnamos que pour celui de Choniatès. Qui étaient les « Vlaques » desquels on parle ? Les précisions sur l'origine romaine sont valables pour ceux des Balkans comme pour les Roumains proprement dits. Dans l'historiographie on a cru pouvoir affirmer que les Vlaques de Kinnamos sont les Roumains du Nord du Danube¹³. D'autres historiens plus nombreux ne partagent pas cette certitude et quelques-uns ont considéré qu'il s'agirait des Vlaques sud-danubiens, probablement paristriens¹⁴. Le fait est que le texte ainsi qu'il nous a été transmis (mais on ne sait jamais si les copistes n'ont pas travaillé maladroitement) n'indique aucune localisation des « Vlaques »,

¹² Gyula Moravcsik, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, p. 299 ; P. Ş. Năsturel, *Vlaques Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, in « Byzantina », I, 1969, p. 180—181.

¹³ W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, in SAW, XCIX (1882) p. 51 ; L. Pič, *Über die Abstammung der Rumänen*, Leipzig, 1880, p. 61 ; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 88—90 ; D. Onciul, *op. cit.*, I, p. 99, 295 ; N. Iorga, *Roumains et Grecs au cours des siècles*, Bucarest, 1921, p. 14 ; *Tratatul Istoria României*, II, p. 111.

¹⁴ R. Roesler, *Romänische Studien. Untersuchungen zur älteren Geschichte Romäniens*, Leipzig, 1871 ; B. P. Hasdeu, *Istoria critică a Românilor*, I, 2^e éd. Bucarest, 1874, p. 14 ; J. Jung, *Die Anfänge der Rumänen*, in « Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien », XXVII, 1876, p. 327, n. 5 ; N. Bănescu, *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, in « Byzantinische Neugriechisches Jahrbücher », III, 1922, p. 305—306 ; D. Russo, *Studii greco-române*, Bucarest, 1939, I, p. 501, 518 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 335 ; H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 105 ; C. Daicoviciu, *Izvoare istorice greşit interpretate* (I), « Tribuna » n^o 36(710) du 3—IX—1971.

car les régions de la mer Noire mentionnées par Kinnamos marquent seulement le point de départ de l'offensive byzantine. Notons que le terme « ὄμιλος » employé par Kinnamos a chez lui aussi une forte signification militaire (nous l'avons donc traduit par « troupe » et non pas par « foule »), ce qui nous ramène de nouveau, comme dans le cas du passage de Choniatès, à l'organisation militaire si renommée des Vlaques balkaniques.

Concluons pour les Vlaques de Jean Kinnamos. Leur présence et leur activité sont effectives dans la région située entre le Danube et la mer Noire, certainement en 1166—1167 et probablement en 1164—1165 comme corps organisé, faisant partie de l'armée byzantine et ayant comme but l'occupation militaire de l'espace carpatho-danubien.

III. Après avoir analysé les deux passages séparément, voyons maintenant ce qu'ils pourraient nous dévoiler en les considérant dans une stricte liaison et dépendance. Il faut, donc, pour parler le langage du structuralisme moderne, établir un autre rapport lecture-écriture en faisant des deux textes transmis par la tradition historiographique un seul texte, reconstruit par notre vision des choses et contenant les informations sur les Vlaques de 1164—1166 comme un ensemble. Il faut considérer donc un seul auteur Kinnamos-Choniatès et un seul texte qui, selon la lecture que nous proposons, peut être libellé dans ses éléments principaux d'une manière qui ouvre certaines perspectives. (Dans les années 1164—1166 des Vlaques faisant partie de l'armée byzantine ou au service de Byzance actionnaient sur un territoire correspondant, à peu près, à la Roumanie d'aujourd'hui). C'est un schéma qui reste encore relativement silencieux et qu'il faut pour lui rendre intégralement la parole, truffer de ce qui constitue le concret historique. Tâchons de l'obtenir en faisant appel au contexte des événements et à des sources supplémentaires.

a. Au temps de Jean et de Manuel Comnène la présence militaire byzantine est manifeste au Nord du Danube. Elle y est confrontée par d'anciens et de nouveaux problèmes. C'est ainsi que Jean Comnène en 1121—1122 ou 1123 liquida ici définitivement la puissance militaire des Pétchénegues et Manuel Comnène en 1147 défit les Coumans en brisant leur esprit d'offensive pour longtemps. Dans la sixième décennie du XII^e siècle — les années 1151, 1152, 1155, 1156 étant les plus critiques — Byzantins et Hongrois mesurèrent leurs forces sur le champ de bataille dans les régions occidentales de l'espace carpatho-danubien, mais rien ne s'oppose à la possibilité que d'importantes opérations militaires se seraient déroulées plus à l'Est. La septième décennie du XII^e siècle, avec la période la plus critique de 1164—1167 en ce qui concerne la confrontation byzantino-hongroise dans les régions du Danube et des Carpates, a eu donc d'une certaine manière son prélude dans les décennies antérieures. En

tout cas, il y résulte de ces dates le fait qu'une activité militaire byzantine à peu près ininterrompue couvre le territoire de 1147 à 1167 mais probablement aussi avant et après ces années. Une activité militaire indiscutable suppose, à n'en pas douter, une certaine présence militaire. Voyons maintenant quel caractère pouvait revêtir cette présence militaire de Byzance dans l'espace carpatho-danubien.

b. C'est un supplément de documentation appartenant à une autre catégorie de sources qui, dans le cas qui nous intéresse, complète l'historiographie et en éclaire même les obscurités : les monnaies. Or, le XII^e siècle et surtout les Comnènes (dont en première place Jean et Manuel Comnène) ont laissé des traces très profondes sur le territoire roumain d'aujourd'hui. Pour le problème qui retient notre attention un triple aspect se dégage¹⁵. Premièrement : les monnaies des Comnènes couvrent tout le territoire roumain actuel : Valachie, Olténie, Banat, Transylvanie, Moldavie et naturellement la Dobroudja. Deuxièmement : les monnaies sont plutôt de bronze et de cuivre que d'or et d'argent, étant donc destinées à la circulation et moins à la thésaurisation. Troisièmement : on a trouvé dans certains lieux une grande quantité de monnaies (2 000 à Zimnicea), ce qui prouve plutôt des besoins permanents que fortuits. Ces données fournies par la numismatique nous aident à éclairer le caractère de la présence militaire sur ce territoire : va-et-vient permanent de troupes, mais aussi points de stationnement stables qui supposent l'existence de garnisons militaires. Celles-ci constituent, d'une certaine manière, une forme organisée de la présence militaire byzantine au Nord du Danube.

A la lumière de l'horizon ainsi élargi du problème nous pouvons étoffer d'une manière plus concrète, en lui rendant le vrai sens historique, la présence des « Vlaques » de Kinnamos et de Choniates constatée à des dates et en des endroits qui, tous les deux, ne sont différents qu'en raison de la pénurie des informations fournies par le canal de l'historiographie.

1. La présence militaire des Vlaques au nord du Danube attestée clairement pour les années 1164—1166 ne saurait être limitée à cette seule période. Au temps des règnes de Jean et surtout de Manuel Comnène ils devaient être employés fréquemment dans les opérations guerrières contre les Pétchéngues, Coumans et Hongrois (une telle opération est celle signalée par Kinnamos) et occupation du territoire par l'intermédiaire des garnisons ou activités de police (comme celle racontée par Choniates). 1164—1166 n'a pas un caractère épisodique mais, au contraire, marque des moments les plus importants d'une continuité devenue habituelle

¹⁵ C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, in « Bulletin de la Section. Historique de l'Académie roumaine », XI (1924), p. 207—211 ; Em. Condurachi, *Les trésors monétaires dans la région carpatho-danubienne*, in « Balcania », VII—1 (1944), p. 40—41.

et liée étroitement à la présence militaire byzantine. Il est évident que celle-ci n'a pas attendu les événements de 1185—1186 pour prendre fin dans ces régions et ce fut, naturellement, le résultat de la défaite byzantine de 1177 en Asie Mineure qui obligea probablement Byzance à évacuer les territoires qui n'étaient pas annexés mais seulement occupés.

2. En tant que corps expéditionnaires ou garnisons militaires, les Vlaques étaient présents et actifs dans des endroits très divers au nord du Danube. Kinnamos nous indique la Dobroudja, comme lieu de concentration mais la direction était la plaine danubienne et la Moldavie du Sud. Quant à Choniâtès, il ne peut se rapporter qu'à la Moldavie du Nord, car tous les détails de l'aventure d'Andronic Comnène, qui dura plusieurs jours : arrivée tout près de la frontière galicienne, capture par les Vlaques, nouvelle évasion finalement réussie prouvent que le fameux épisode ne put avoir lieu dans un endroit proche du Danube ou en territoire proprement-dit de l'Empire, où les autorités compétentes auraient pris en charge la personne du comploteur.

3. Les « Vlaques » mentionnés par les sources antérieures à Kinnamos et Choniâtès (Diplôme de 980, les Annales de Bari, Kékauménos, Jean Skylitzès, Anne Comnène) étaient réputés par leurs vertus militaires, en ce qui concerne l'organisation et l'efficacité. Le pragmatisme byzantin a su exploiter, d'une manière très satisfaisante pour servir ses propres intérêts, le penchant guerrier des Vlaques. C'est une des réussites les plus évidentes des Comnènes en comparaison des démêlés que les Byzantins avaient eus avec les Vlaques aux X^e—XI^e siècles. Ceci explique la présence militaire vlaque en tant que corps expéditionnaire ou garnisons militaires de l'armée byzantine. Mais on peut se demander s'il n'y a pas eu une intention consciente en ce qui concerne le service militaire des Vlaques dans ces régions. Peut-être que la connaissance ethnologique et linguistique du territoire roumain par les Byzantins les poussait à employer ici quelques grandes unités militaires constituées par des éléments dont l'affinité ethnique et de langue avec la population autochtone était connue. Ainsi la collaboration entre armée et population locale était plus aisée et le recrutement de nouveaux soldats avait des chances plus nombreuses de réussir. Dans ce cas pourquoi ne pas suggérer l'hypothèse que la précision de Kinnamos sur l'origine des Vlaques n'était pas fortuite mais, au contraire, dans le but de justifier leur envoi dans cette région. De cette manière il n'est pas exclu que parfois les « Vlaques » comme ceux de Kinnamos et Choniâtès soient d'origine en même temps sud-danubienne et nord-danubienne.

En guise de conclusion on peut affirmer que la présence militaire vlaque sur ce territoire était normale et déterminée par les circonstances

qui influençaient de très près la politique carpatodanubienne byzantine. Elle s'intégrait à la présence militaire de Byzance en s'avérant étroitement solidaire avec tout ce qui pouvait plus ou moins atteindre les intérêts des empereurs constantinopolitains. Peut-être les Vlaques constituaient-ils, vraiment, au XII^e siècle « un ordre privilégié » comme on l'a soutenu¹⁶. Ceci signifie — répétons-le — que les Comnènes ont réussi à brider pour à peu près un siècle l'esprit de révolte d'une population très jalouse de son autonomie¹⁷. Toutefois, les événements de 1185—1186 vont prouver que cette pacification a été relative et d'une durée limitée.

¹⁶ N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha, 1905, I, p. 95.

¹⁷ Faut-il peut-être remettre en discussion le problème de l'origine des Comnènes ? Selon K. Hopf, *Griechenland. Separatausgabe. Aus der Allgem. Enzyklopedie von Ersch und Gruber VI*, Leipzig, 1870, p. 165 et G. Murnu, *L'origine des Comnènes* in « Bulletin de la Section Historique de l'Académie roumaine » XI (1924), p. 212—216 ; ils étaient d'origine vlaque.

UN ÉVÊCHÉ PEU CONNU EN THRACE ORIENTALE — Πέρβερεις

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA

(S fia)

Cet évêché a eu, paraît-il, une existence relativement courte. Il nous est connu surtout à partir des Actes et de la Vie de Saint Maxime le Confesseur (580—662). Voici les principaux passages où il en est question : Maxime, qui avait condamné le fameux τύπος de l'empereur Constant, se trouve en exil à Byzia. C'est là qu'a lieu la fameuse dispute entre lui et Théodose, évêque de Césarée, envoyé par ordre impérial¹. D'après le récit d'Anastase, le disciple de Maxime, celui-ci demande : ἰ « Pour quelle raison ai-je été condamné à vivre à Byzia et mes disciples, l'un à Perveris (ὁ μὲν Πέρβεριν) et l'autre à Mesembria (ὁ δὲ Μεσημβρίαν) ? »² A l'issue de la discussion, un ordre arrive de Constantinople : Maxime doit être envoyé au monastère Saint-Théodore près de Rhégium (8 septembre, 15^e indiction, a. 656). Là on continue de l'exhorter à abandonner ses positions. Rien n'y fait et le consul Théodose lui présente l'ordre de Constant : « Puisque tu n'as pas voulu d'honneurs, ils seront éloignés de toi. Tu auras le jugement de tes disciples, celui de Mesembria (τὸν τε ἐν Μεσημβρία) et celui de Perveris (τὸν ἐν Περβέροις) »³. Maxime reste deux jours à Selymbria. Une escorte vient l'y chercher et il est amené à Perveris (καὶ αὐτὸς ἀπηνέχθη ἐν Περβέροις, ἐν τῇ συνεχούσῃ, αὐτὸν φρουρα)⁴.

Dans la Vie de Maxime, publiée par Combefis et puis reproduite dans la P. Gr. XC (cette Vie suit peut-être le Vatic. gr. 508 — XII^e — XIII^e

¹ V. R. Devreesse, *La Vie de St. Maxime le Confesseur et ses recensions*, Analecta Bollandiana, XLVI (1—2), p. 5—49, où l'on trouve une analyse détaillée sur la tradition écrite du procès de Maxime et de sa Vie. L'édition de Muretov dans *Богословский вестник*, 1913, ne nous a pas été accessible.

² P. Gr. XC, col. 113. Les principaux passages se trouvent aussi dans les *Fontes graeci Historiae Bulgariae*, III (1959), p. 308—309.

³ P. Gr., col. 168.

⁴ Ibidem, col. 169.

s., selon Devreesse), il y a un peu plus de détails sur Perveris : « Ils l'amènèrent dans une localité, appelée Byzia. Et en même temps ils amenèrent son disciple Anastase, lui seul, dans un lieu excessivement mauvais, au bout de l'Etat des Romées (ce lieu est appelé en langue barbare *Perveris* (Πέρβερικ οὕτω πῶς γλώσσῃ βαράρω ὁ τόπος ὠνόμασται) »⁵. Nous trouvons dans le Vatic. gr. 453 (a. 1382) une autre forme pour Perveris : . . . τὸν μὲν ἐν Πέρβην⁶ (sans doute par analogie).

L'ensemble des documents se rapportant à Maxime a été conservé en traduction latine par Anastase le Bibliothécaire. On y trouve les formes *Perveris*, correspondant au dat. Περβέροις⁷ et *Perberim*, correspondance également normale à l'acc. Πέρβεριν⁸. De plus, dans l'Hypomnesticum, dont l'auteur est peut-être Théodore de Gangre et qui est conservé seulement dans cette version latine, il y a la phrase suivante : « Pariter et Anastasius discipulus ejus . . . per tria exsilia, Byzies scilicet, et *Perberei* Thracensium regionis atque praedictum Lazicum . . . ad regnum migravere supernum »⁹.

Le nom de Perveris figure également dans la Notice dite des Isauriens, où les suffragants du métropolite de Trajanopolis (diocèse de Rhodopes) sont les suivants : ὁ Πήρου/Τοπέρου/, ὁ Ἄναστασιουπόλεως, ὁ Περβέρου, ὁ Σκοπέλου, ὁ Τένου ἢ Δένου/Ἔνου (?), ὁ Παμφύλου, ὁ Γαριάλων.¹⁰

Ici le nominatif est à restituer en Πέρβερος par analogie avec les noms à thème -o-.

Enfin, le nom de Perveris revient dans les Actes du VII^e Concile (787). Nous y trouvons Βασίλειος Περβέρεως¹¹ et Περβεραίου¹² qui a signé après l'évêque de Plotinopolis et avant celui de Pamphyle. Dans la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire on trouve : Basilius sanctissimus *Perbereos*¹³, Basilius episcopus *Perbaerei*¹⁴, Basilio episcopo *Perbaerensium*¹⁵, Basilius indignus episcopus *Piperensium*¹⁶. Cette dernière fois, la signature vient après celle des évêques de Plotinopolis, Héraclée, Scopelos et avant celle de l'évêque de Pamphyle.

⁵ Ibidem, col. 96.

⁶ Devreesse, *op. cit.*, p. 33.

⁷ P.L., 129 (3), col. 654.

⁸ Ibidem, col. 632.

⁹ Ibidem, col. 687.

¹⁰ Γ. Κονιδάρις, Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαι οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου καὶ ἡ "Τάξις" αὐτῶν, Athènes, 1934, p. 99. Cf. Fontes graeci, vol. cit., p. 193.

¹¹ D. Mansi, *S acrorum concillorum nova et amplissima collectio*, Paris—Leipzig, 1901, t. 12, p. 1110.

¹² Ibidem, t. 13, p. 149. Ces relations sur Perveris sont mentionnées aussi dans Θράκικὰ XIV (1940), p. 44, 46, 156, 160 (M. Σταμούλης).

¹³ P. L., 129 (3), col. 249.

¹⁴ Ibidem, col. 347.

¹⁵ Ibidem, col. 476.

¹⁶ Ibidem, col. 468.

Où se trouvait l'emplacement de Perveris ? Il n'était certainement pas « au bout de l'Empire byzantin », car les mots « τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ἔσχατον » sont nettement exagérés et se trouvent en rapport avec le « privilège » de la ville de recevoir des évêques exilés. Rappelons d'ailleurs que Mesembria qui est aussi mentionnée dans les Actes de Saint Maxime a servi de lieu d'exil durant toute la période du Moyen Age. Mais pour en revenir à Perveris, il se trouvait certainement en Thrace orientale, puisque son évêque dépendait du métropolitain de Trajanopolis (Therma Loutra ou Lica köy au sud de Féré). Son emplacement est également déterminé par les évêques voisins, signataires des Actes du VII^e Concile. Enfin l'escorte de Maxime qui, se rendant à Perveris, part de Rhégium (Küçük Çekmece) et passe par Sélymbria, indique que Perveris se trouvait à l'est ou au nord de celle-ci.

Le nom de Πέρβερικς est défini comme thrace par V. Beševliev qui l'indique, en passant, dans une note sous ligne de son ouvrage sur les noms propres thraces, sans s'occuper de son étymologie¹⁷. En effet, Detschew¹⁸ indique *Per-*, Περί, Πρί, *Pri-*, comme composants de noms thraces. Ex. Perburidavensis, ethnicon de * Perburidava, 'Siedlung des * Per-buris'; Πέρινθος, Perinthus, etc., 'Stadt an der Propontis'; Περκώτη, Percote, später Παλαιπερκώτη, 'Stadt zwischen Abydos und Lampsakos'; Πέρνη, πόλις Ἐράκης, ἀντικρὺ Θάσου, etc.

Cependant le nom de Perveris pourrait être expliqué aussi comme slavo-bulgare : * Per-verь, 'se trouvant devant une hauteur de montagne monticule' — composé de *per-*, plus tard *prě-*, 'devant' et de * *ver-* dans les mots bulgares *ver-iga*, dialectal *ver-uga*. Cf. *Ver-en-ica*, nom d'un village, arr. de Orjahovo, *Ver-ila*, nom d'une montagne¹⁹, le nom polonais *Werszenica*, l'appellatif russe *ver-sja*, 'chaîne'. Cf. pour le préfixe : *pre-krste*, village dans l'arr. de Slivnica, 'qui se trouve devant le crucifixe', *Prevesenja*, au XIV^e s. village dans la région de Záhna, 'qui se trouve devant un village/въсь/'. Le préfixe *per-* existait sous cette forme avant la métathèse liquide. Le même préfixe dans Περβύδος, *Perbundos*, le nom du chef des Rhynchines qui assiégèrent Salonique dans la deuxième moitié du VII^{es}.²⁰ De plus, nous avons des renseignements solides sur la pénétration

¹⁷ В. Бешевлиев, *Проучвания върху личните имена у траките*, Sofia, 1965, n. 290, p. 107.

¹⁸ D. Detschew, *Die thrakischen sprachreste*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung, XIV, Vienne, 1957, p. 362—364.

¹⁹ Sur ces deux derniers cf. И. Заимов, *Заселване на бълг. славяни на балк. п-ов* (Проучване на жителските имена в бълг. топонимия), Sofia, 1967, p. 162.

²⁰ ASS, Octobris IV, p. 173 sq.

stable des Slaves dans les régions de la Thrace orientale. Commençons par rappeler le siège et la prise de Topire en 549²¹, une ville qui se trouvait sur l'embouchure de la Mesta et dont l'évêque relevait du même métropolitain que celui de Perveris. Cette invasion slave en masse n'aura pas été sans laisser de traces ethniques dans les environs. De plus, au VII^e s., plus exactement à l'époque de l'emprisonnement de Perbundos, dans les alentours de Byzia il y avait déjà des tribus slaves²². Enfin, parlant de Perveris, notre hagiographe l'appelle un nom « barbare » et généralement dans les sources byzantines la langue des Thraces n'est pas traitée de « barbare », tandis que celle des Slaves l'est toujours.

Si nous avons exprimé cette supposition de l'origine éventuellement slave de Perveris, c'est que cet évêché ne paraît pas avoir existé au VI^e s., ou du moins nous n'en avons pas les preuves. Perveris ne figure pas dans le Synecdémos d'Hiéroclès, on ne le trouve pas non plus dans la Notice dite d'Epiphane. Dernièrement, dans une étude très solidement documentée, E. Popescu a exprimé l'idée que la Notice dite des Isauriens (Notice De Boor) repose sur une source datant de l'époque de Zénon et ayant trait à la loi que promulga cet empereur sur l'organisation ecclésiastique²³. Cet auteur ajoute cependant que ses considérations reposent sur la situation en Scythie et en Grèce. Pour les autres provinces il faudrait procéder séparément, à son avis, le document n'étant pas une source homogène. Le fait que Perveris figure uniquement dans la Notice dite des Isauriens est une preuve en effet que dans certains cas cette Notice reflète également un état des choses contemporain, c'est-à-dire du VIII^e s. ou un peu plus tard. En comparant Hiéroclès avec la Notice d'Epiphane, avec celle des Isauriens et, enfin, avec les Notices des IX^e—X^es., on constate qu'il y a eu certains changements dans les diocèses de Thrace. Dans la Notice d'Epiphane ne figurent que Topire et Anastasiopolis comme suffragants du métropolitain de Trajanopolis. Il en est de même de la Notice N. 8 de Parthey et de la Notice de Basile qui, sur ce point, se rapprochent de la Notice d'Epiphane. Par contre, la Notice dite des Isauriens présente huit suffragants, parmi lesquels Perveris, comme il a été dit plus haut. Dans la Notice de Léon VI il y en a également sept, mais ce qu'il y a de commun dans toutes ces Notices et dans Hiéroclès, c'est seulement Trajanopolis et Topire (et aussi Anastasiopolis, qui se trouve dans les Notices, mais ne figure pas dans Hiéroclès). Laissant de côté, pour le moment, les autres évêchés dont quelques-uns se répètent

²¹ Proc. *De bello Goth.*, III, éd. Haury, p. 38.

²² A. Tougard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874, § 72.

²³ E. Popescu, *Contributions à la géographie historique de la péninsule balkanique aux V^e—VIII^e siècles de notre ère*, « Dacia », Nouvelle série, XIII (1969), p. 403—415.

dans certaines notices comme suffragants du métropolitain de Trajanopolis, d'autres ont passé parmi les évêchés d'Europe ou d'Hémimont, etc.²⁴, ce que l'on pourrait dire sur Perveris, c'est que son apparition doit refléter dans la Notice dite des Isauriens un état plutôt proche de sa composition. Quand a-t-il disparu? Sans doute au IX^e s., par suite des nombreuses opérations militaires — campagnes de Krum, celle d'Omortag lors de l'insurrection de Thomas, etc. De toute manière est-il que Perveris eut une existence éphémère.

²⁴ Cf. en général *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, *vol. cit.*, p. 184—196; vol. II (1958), p. 87—94; vol. VIII (1961), p. 146—165). Sur les différences dans les listes des Conciles v. aussi G. Ostrogorsky, *The Byzantine Cities in the Early Middle Ages*, *Dumbarton Oaks Papers*, XIII (1959), p. 53—55.

PONTISCHE ELEMENTE IM WORTSCHATZ DES DIGENESEPOS

E. TRAPP

(Wien)

Ausreichende Untersuchungen zur Sprache des Digenesepos gibt es nicht. Von den auf uns gekommenen griechischen Versionen¹ (Hss. von Grottaferrata, Eskorial, Trapezunt, Andros = Athen, Prosaversion von Andros, Oxford) erfuhren nur die zwei spätesten eine systematische Darstellung in sprachlicher Hinsicht,² während für die übrigen Fassungen hier nur die beiläufig vorgebrachten Bemerkungen von S. Xanthudides zur Eskorial Hs. zu nennen sind.³ Allerdings sei darauf hingewiesen, daß für zwei Versionen ausführliche Untersuchungen zu erwarten sind.⁴ Dem gegenüber sehen wir heute hinsichtlich der Frage, ob die Urfassung des Epos in Volks- oder Hochsprache abgefaßt war, insofern ziemlich klar, als der vulgäre Formenbestand der E-Version diesbezüglich als irrelevant zu betrachten ist.⁵

Was nun den Wortbestand der Versionen im speziellen betrifft, so verfügten wir bis vor kurzem ausschließlich über die mehr oder weniger dürftigen Indices oder Glossare die den einzelnen Fassungen beigegeben sind.⁶

¹ An alten Übersetzungen in andere Sprachen ist außer den zwei russischen Versionen (vgl. B. D. Kuz'mina, *Devgenievo dejanie*, Moskau 1962) ein rumänisches Fragment zu nennen, das sich laut Mitteilung von Herrn P. S. Năsturel in der Bukarester Handschriftensammlung befindet.

² H. Pernot, *Études de linguistique néo-hellénique* II, Paris, 1946, S. 399–415 zur Oxford-Version; D. Paschales in seiner Ausgabe der Prosaversion (*Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενεοῦς Ἀκρίτου*, *Λαογραφία* 9 (1926) 413–420.

³ *Διγενής Ἀκρίτας Ἑσχωριάδ. Χριστιανική Κρήτη* 1 (1913) 523–572.

⁴ Für die G-Version von N. Eideneier (vgl. *Hellenika*, 23 (1970) 299), für die E-Version von J. Karajanni.

⁵ Vgl. E. Trapp, *Digenes Akritas, Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen*, Wien, 1971, Einleitung S. 47 f.

⁶ Sathas-Legrand, *Les Exploits de Digénis Akritas*, Paris, 1875, S. 285–299; S. Lambros, *Collection de Romans Grecs*, Paris, 1880, S. 323–372; A. Meliarakes, *Basileios Digenes Akritas*, Athen, 1881 (1920), S. 155–166; E. Legrand, *Les Exploits de Basile Digénis Akritas*, Paris, 1902³; D. C. Hesseling, *Le Roman de Digénis Akritas*, „*Laographia*“, 3 (1911), 552–4; D. Paschales, „*Laographia*“, 9 (1926), 420–438; P. Kalonaros, *Basileios Digenes Akritas*, I, 257–265 und II 293–305; M.J. Mavrogordato, *Digenes Akrites*, Oxford, 1956, S. 267–270.

Um dem Desiderat einer umfassenden Behandlung des Wortschatzes des Digenesepos abzuweichen, plante der Unterzeichnete ursprünglich, ein Lexikon herauszugeben, in dem — von den allerhäufigsten Wörtern abgesehen — zu jedem Lemma alle Stellen der Versionen G, E, T, A, P (Ox nur gelegentlich, da diese Fassung hinsichtlich Darstellung und Sprachform eine völlig sekundäre Form bietet) verzeichnet bzw. erklärt werden sollten.⁷ Doch zeigte sich bei einer Kollation der Handschriften, daß insbesondere für die E-Version die bisherige textliche Grundlage für sprachliche Untersuchung unzureichend war,⁸ weshalb eine Neuedition der ältesten Fassungen die notwendige Voraussetzung bilden sollte.⁹ Auf der anderen Seite aber wird das im Erscheinen begriffene Lexikon der byzantinischen Volksliteratur von E. Kriaras¹⁰ alle wesentlichen Wörter behandeln, so daß ein Speziallexikon für das Digenesepos kein besonderes Desiderat mehr darstellen wird. Im Übrigen ist der neuen synoptischen Edition ein kurzes Glossar beigegeben, das die etwa 700 wichtigsten Wörter enthält (S. 385—393).

Im vorliegenden Aufsatz soll nun das Augenmerk auf eine Reihe von Wörtern bzw. Wortformen gelenkt werden, die eine lokale sprachliche Begrenzung ermöglichen könnten. Es lassen sich nämlich folgende Beispiele dafür anführen, daß im Digenesepos pontische Elemente vorliegen¹¹: Version E, V. 1635 *μυρίζει* (SC. τὸ ὕδωρ) ὡς ῥοδόσταμμον κ' ἀπολιγώνει ἀνθρώπους

„Es duftet wie Rosenwasser und macht Menschen schwach“, vgl. Papad. I 112 (zwei Bedeutungen: a) aus einer Ohnmacht erwecken b) ohnmächtig machen) V. 312. 318 *γέρακες*, vgl. Papad. I 221. Die Versionen G und Z haben *ιεράκες* (G 448, 465; Z 714, 723) V. 1620 *ἐξέχωρος ἐκ πάντων* „aus allen hervor ragend“, vgl. Papad. II 95 (*ἐ*)*ξέχωρος* „besonders, ausgezeichnet“ V. 683 *ἐταίριον* „der Gefährte“ (Neutrum wie τὸ ἀδέλφιν), vgl. Papad. I 322, aber auch kretisch *ταίρι*¹² V. 726, 737, 1211 *κατερωτῶ* „fragen“, vgl. Papad. I 425 V. 620, 622 *καύχισμα* „Prahlen“, vgl. Papad. I 431 V. 656 *λαγούδιον* „Hase“, vgl. Papad. I 509 V. 329, 849 *παραβραδυζομαι* „in die Nacht hineinkommen, von der Nacht überrascht werden“, vgl. *παραβραδάσκουμαι* Papad. II 145. Die Version Z

⁷ Vgl. E. Trapp, *Specimen eines Lexikons zum Akritasepos*, JÖBG, 13 (1964), 13—27.

⁸ Wenigstens ein Beispiel sei angeführt: E 105 (111) las man bisher ὡ ἡ καλή ἀδελφή μας καλόν, die Hs. bietet aber ὡμὲν ἀδελφι μας καλόν.

⁹ Vgl. Anm. 5.

¹⁰ *Λεξικὸν τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας* I, Θεσ/νίκη 1969.

¹¹ Zu diesem Zweck wurde das Werk von A. Papadopulos, *Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς ποντικῆς διαλέκτου*, Athen, 1958—61 (hier als Papad. zitiert) mit dem Digenes-Wortschatz verglichen.

¹² S. Xanthudides, *Erotokritos*, Herakleion, 1915, Glossar s.v.

hat statt dessen παραβραδύνω (V. 739) bzw. βραδυάζομαι (V, 1847), G 1390 βραδύνω

V. 512, 1236 σπαθίτζιν „Schwert“, vgl. Papad. II 305. An der erstgenannten Stelle bieten die anderen Fassungen kein Äquivalent, an der zweiten lesen wir stattdessen σπαθίν (G 2549, Z 3061).

Es ist zwar anzunehmen, daß sich für diese vorläufig nur aus dem Digenesepos und im Pontischen belegbaren Wörter auch andere Belegstellen werden finden lassen (besonders in dem erscheinenden Lexikon von Kriaras), doch wird die sprachliche Nähe schon allein wegen der Zahl der Beispiele wohl unbestritten bleiben. Dazu paßt gut eine schon vor einiger Zeit von S. Kyriakides gemachte Beobachtung,¹³ daß nämlich im Vers E 1144 (1153) auch in grammatikalischer Hinsicht ein pontisches Element vorliegt. Es heißt dort κ' ἀπὸ μακρεᾶς φυνάζουσιν ἀναίσχοντα λαλίας „und von fern riefen sie unverschämte Worte“, wobei eben wie im Pontischen die neutrale Pluralendung beim Adjektiv auch für das Femininum steht. Unbrauchbar sind hingegen die beiden anderen von Kyriakides angeführten Beispiele οὐράδιον „Schwanz“ (V. 1118 = 1127 etc.) sowie ψηλαφῶ in der Bedeutung von suchen (V. 66 = 69). Ersteres begegnet nämlich in der ursprünglichen Form οὐράδιον schon viel früher (vgl. Liddell-Scott, Thesaurus linguae Graecae, Papad. II 125), während sich letzteres immerhin aus Prodrornos nachweisen läßt (vgl. Papad. II 546).

Die Absicht von Kyriakides in dem genannten Artikel bestand darin, die Ansicht von Xanthudides¹⁴ zurückzuweisen, die Eskorialversion sei in Kreta geschrieben worden. Natürlich erscheinen uns heute viele der von Xanthudides angeführten Beispiele nicht beweiskräftig für Einflüsse des kretischen Dialektes, doch bleiben immerhin einige brauchbare übrig. Sie seien im folgenden kurz wiederholt:

ἀποδά E 154 (161) „von jetzt an“, vgl. Xanthud. S. 533. Sonst läßt sich nur die Form ἀπεδά belegen¹⁵

καύχαλον E 1487 (1496) „Oberleder“, vgl. Xanthud. S. 568

ὀμαλία E 774, 777 (691, 694) „Ebene“, auch Z 1608, 1614, vgl. Xanthud. S. 536, im Pontischen ὀμαλέα (Papad. II 110)

σκοτεινά E 310 (319) „in der Frühe“ (sonst „im Finstern“), vgl. Xanthud. S. 535 und Pankalos, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Κρήτης III, Athen 1961, S. 413 φητολόγος E 10 (auch Z 304) „bunt, scheckig“, vgl. Xanthud. S. 531 und 543f. Nicht beweiskräftig ist z.B. die Form ὀφές E 435 (443) „gestern“ (vgl. Xanthud. S. 535 und Pankalos III 221), da

¹³ Forschungsbericht zum Akritas-Epos, Berichte zum XI. internat. Byzantinistenkongress, München, 1958, II 2, S. 18.

¹⁴ Vgl. Anm. 3.

¹⁵ J. A. Lambert, *Le Roman de Libistros et Rhodamné*, Amsterdam, 1935, Glossar s.v.

sie auch im Pontischen begegnet (Papad. II 129). Immerhin muß man Xanthudides beistimmen, wenn er (S. 541) feststellt, daß zwar viele der angeführten Beispiele auch sonst vorkommen, aber alle zusammengenommen deutlich auf das Kretische hinweisen.

Die sich daraus ergebende Tatsache, daß wir im Fall der E-Fassung mit zwei Sprachschichten zu rechnen haben, ist keineswegs als Widerspruch zu werten, sondern als spätere Überlagerung. Daß hierbei die pontischen Elemente als die ursprünglich anzusehen sind, ergibt sich zunächst allein schon aus rein geographischen Gründen, da ja zumindest die Digeneslieder ursprünglich in Ost-Kleinasien entstanden sein müssen. Darüber hinaus haben wir jedoch noch einige Anhaltspunkte in den beiden anderen Versionen G und Z:

θηλύκι(ι)ον G 1176 in der Bedeutung „Knopfloch“, vgl. Papad. I 357

πλουσία G 1216 „Reichtum“ (Z 1655 hat πλοῦτος). vgl. Papad II 205

φαετόν Z 984 „Speise“, vgl. Papad II 448 σπαθίτιζιν Z 1460 „Schwert“ (G 1126 hat σπαθίν), vgl. Papad. II 305

Somit ist anzunehmen, daß nicht nur die ältesten Versionen¹⁶ sondern auch die schriftliche Urfassung des Epos in Ost-Kleinasien verfaßt wurde. Kretische Einflüsse hingegen lassen sich primär nur in der Eskorialversion nachweisen, d. h. daß ihre Vorform vom Osten nach Kreta gewandert ist, dabei pontische Eigentümlichkeiten bewahrt hat, aber gleichzeitig durch kretische Elemente überlagert wurde. Das wird im 15. Jh. der Fall gewesen sein und in dieser „westlichen“ Form wurde sie dann auch vom Bearbeiter der kompilierten Fassung Z verwertet, wie die Übernahme der oben angeführten Beispiele δμαλία und φειτύλος sowie die Ägäis als vermutlicher Entstehungsort von Z¹⁷ zeigen.

Interessanterweise finden wir im Wortbestand des Digenesepos aber noch drei Beispiele die sich anscheinend nur im Kyprischen¹⁸ nachweisen lassen:

E 1192 κουρευτός „geschoren, kahlköpfig“

E 223, 1591 πρόλοιπος „übrig“

G 1492 μαυρόμματος „schwarzäugig“

¹⁶ Vgl. das Stemma bei Trapp, *Digenes Akrites*, Einleitung S. 46.

¹⁷ Vgl. *ib.* S. 29 (nach A. Chatzes, *Προλεγόμενα εις τήν του Εύσταθίου Μακρεμβελίτου Άκριτηίδα*, Athen, 1930, S. 27.

¹⁸ A. Sakellarios, *Τὰ Κυπριακά*, II, Athen, 1891, Glossar S. 422–875.

Daraus schon auf eine etwaige kyprische Zwischenstufe der epischen Tradition schließen zu wollen, erscheint gewagt, wenngleich, historisch betrachtet, Zypern als Rückzugsgebiet nicht unpassend erscheint, zumal wenn man die dortige bedeutende mündliche Überlieferung des Akritenzyklus in Betracht zieht.

Mögen die hier vorgebrachten Bemerkungen geeignet sein, in die dunklen Wege der Überlieferung des Digenesepos etwas Licht zu bringen und insbesondere die griechischen Forscher zu einer umfassenden Prüfung und Sichtung seines Sprachguts anregen.

UN EMPEREUR PALAMITE À MISTRA EN 1370

EDMOND VOORDECKERS.

(Lovendegem)

L'empereur Jean V Paléologue, après avoir fait profession de foi catholique latine dans les mains du pape Urbain V le 18 octobre 1369, quitta la ville de Rome dans les premiers jours du mois de mars 1370 pour effectuer en bateau le contournement de l'Italie en route pour Venise¹. A l'occasion d'une escale, d'ailleurs fort joyeuse, à Ancône, l'empereur dépêcha un membre de sa suite, Constantin Asanès, à la cour des despotes de Mistra, avec une mission spéciale. L'émissaire impérial, que nous connaissons comme destinataire de plusieurs lettres de Démétrius Cydonès, de Manuel Calécas et Manuel II Paléologue, était tout indiqué pour remplir une mission délicate à Mistra, puisqu'il était l'oncle maternel de l'impératrice Hélène Cantacuzène, et par conséquent également du despote de Mistra, Manuel Cantacuzène². Quant à l'objet de sa mission, une lettre de Démétrius Cydonès³, écrite à Venise peu après l'arrivée de Jean V Paléologue dans cette ville et adressée à Constantin Asanès à Mistra, nous apprend que celui-ci avait été chargé de recueillir des fonds à Mistra pour sauver de la détresse financière un empereur qui, à Venise précisément, en souffrait cruellement au point d'être devenu l'otage de ses créanciers.

La lettre de Démétrius Cydonès est importante à plusieurs points de vue. Cette brève notice pourtant n'a d'autre but que de proposer une solution pour deux des problèmes soulevés par cette lettre. Le premier

¹ Voir sur ces événements : O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*. Varsovie, 1930 ; A. A. Vasiliev, *Il viaggio dell'Imperatore Bizantino Giovanni V Paleologo in Italia (1369-1371)*, dans « Studi Bizantini e Neoellenici », 3 (1931), p. 51-193.

² Cf. sa notice biographique dans R. J. Loenertz, *Correspondance de Manuel Calécas*: (*Studi e Testi*, 152). Città del Vaticano, 1950, p. 73-77.

³ R. J. Loenertz, *Démétrius Cydonès*. *Correspondance*, I. (*Studi e Testi*, 186). Città del Vaticano, 1956, p. 102-103 (N. 71).

problème est l'identité d'un empereur que Constantin Asanès aura l'occasion de rencontrer à Mistra. Le second problème est le scepticisme de Démétrius Cydonès quant aux résultats pratiques de la mission d'Asanès.

I.

Vers la fin de sa lettre ⁴, Démétrius Cydonès félicite son correspondant de ce qu'il jouira à Mistra de la compagnie d'un empereur lettré et de ses conversations ; mais il craint que celles-ci ne finissent mal, car quand il s'agira de Palamas l'empereur en question le défendra contre les attaques d'Asanès. Qui est cet empereur ? On a cru qu'il s'agissait de l'empereur Matthieu Cantacuzène qui, en 1361, se retira à Mistra auprès de son frère Manuel ⁵. A première vue, cette identification est vraisemblable, sûre même.

Mais on est un peu étonné de l'insistance avec laquelle Démétrius Cydonès dépeint l'interlocuteur d'Asanès comme un palamite fervent. Il n'est pas sûr que Matthieu Cantacuzène l'était. Ni lui, ni son frère Manuel d'ailleurs, n'a été impliqué dans la controverse concernant la doctrine de Grégoire Palamas. Matthieu Cantacuzène, bien sûr, a occupé les loisirs de Mistra en écrivant quelques ouvrages de philosophie et d'exégèse ⁶, mais il n'a pas consacré un seul paragraphe aux disputes théologiques de son temps. L'*argumentum e silentio* est de valeur, je crois, dans une époque où peu d'auteurs réussirent à rester en dehors des débats. Il est d'ailleurs difficile de voir plus qu'un acte purement juridique dans la signature par laquelle Matthieu Cantacuzène dût approuver les décisions du concile « palamite » de 1351, lors de son couronnement, en février 1354 ⁷.

Quand il est question, en 1370, d'un empereur lettré, avec lequel il est intéressant d'avoir des conversations prolongées à cause du trésor de souvenirs qu'il détient, mais qui défendra Grégoire Palamas avec énergie contre toute attaque, il est impossible de ne pas penser à Jean VI Cantacuzène, le moine Joasaph après son abdication de 1354. On connaît l'appui massif qu'il a donné à Palamas dès l'année 1341, et son rôle surtout dans le concile de 1351 qui avait consacré la doctrine de Palamas comme

⁴ *Loc. cit.*, lignes 29 sqq.

⁵ R. J. Loenertz, *Correspondance de Manuel Caléas*, p. 76 ; Idem, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, I, p. 103 ; Idem, *Jean V Paléologue à Venise (1370-1371)*, dans « *Revue des études byzantines* », 16 (1958), p. 218 ; Idem, *Démétrius Cydonès. I. De la naissance à l'année 1373*, dans « *Orientalia Christiana Periodica* », 36 (1970), p. 66 ; D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos*, Washington, 1968, p. 118.

⁶ D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 120 ; H. G. Bech, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 791.

⁷ Cf. P. Lemerle, *Le Tomos du concile de 1351 et l'horismos de Matthieu Cantacuzène*, dans « *Revue des études byzantines* », 9 (1952), p. 55-64.

doctrine officielle de l'Eglise byzantine. Après l'abdication de 1354, quand cette doctrine semblait de nouveau menacée par quelques adversaires, théologiens ou bien trop traditionalistes ou bien formés récemment à l'école de Thomas d'Aquin, Jean-Joasaph Cantacuzène s'est dépensé sans relâche comme porte-parole de l'orthodoxie, dans la composition de traités adressés à Isaac Argyre, à Jean Cyparissiotte, au patriarche latin Paul, à Raoul Paléologue et à Prochore Cydonès⁸.

Les dangers d'une conversation qui, de sujets anodins glisserait insensiblement vers le sujet épineux de Palamas, pour lesquels Cydonès met en garde son correspondant Asanès, n'étaient pas illusoires quand il s'agissait d'une conversation avec Jean-Joasaph Cantacuzène. On ne peut s'empêcher de penser à une conversation semblable — et Démétrius Cydonès y fait peut-être allusion —, qui s'était déroulée au monastère des Manganes à Constantinople en 1357 entre l'empereur-moine et Nicéphore Grégoras⁹. Cette conversation, commencée dans une atmosphère de simplicité et même de cordialité, était devenue une discussion véhémente dès que le nom de Palamas était tombé, et elle s'était terminée par un éclat de fureur de Grégoras¹⁰.

Il est donc évident que c'est l'empereur Jean-Joasaph Cantacuzène, et non l'empereur Matthieu, qui correspond le mieux au portrait qu'implicitement au moins Démétrius Cydonès a peint de l'interlocuteur de Constantin Asanès.

Mais, Jean-Joasaph Cantacuzène était-il à Mistra en 1370 ?

Dans une lettre, écrite en 1371 à l'évêque chypriote Jean de Carpasia¹¹, l'empereur dit qu'il vient de rentrer à Constantinople après un voyage au sujet duquel le porteur de la lettre communiquera oralement de plus amples détails. Aucun témoignage direct n'éclaire le but de ce voyage, mais quelques indices font croire qu'il ne pouvait être que la ville de Mistra. L'on sait que Jean-Joasaph Cantacuzène avait fait le voyage à Mistra et y avait séjourné pendant plus d'un an, en 1361 déjà¹². On sait aussi qu'il s'y fixa définitivement en 1381, après la mort de son fils

⁸ Cf. H. G. Beck, *op. cit.*, p. 731—732 ; D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 99—100 ; voir aussi : E. Voordeckers, *Quelques remarques sur les prétendus « chapitres théologiques » de Jean Cantacuzène*, dans « Byzantion », 34 (1964), p. 619—621 ; Idem, *Examen codicologique du Parisinus Graecus 1242*, dans « Scriptorium », 21 (1967), p. 288—294.

⁹ N. Gregoras, XXXII, 4—26 (Bonn, III, p. 377 sqq.). Cf. R. Guiland, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 49—50.

¹⁰ Voir aussi le passage éloquent d'une lettre que Démétrius Cydonès adressa à Jean Cantacuzène dans l'été ou l'automne de 1371 (éd. R. J. Loenertz, II, p. 355—356, N. 400) : ... σοι μὲν ὑπὲρ τῶν τῷ Παλαμᾷ δοξάντων ἀγανακτεῖν ἐξέσται, ... » (lignes 33—34).

¹¹ J. Darrouzès, *Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite*, dans « Revue des études byzantines », 17 (1959), p. 7—27.

¹² Cant. IV, 49 (Bonn, III, p. 358—360). Pour la date, voir : D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 87—88 et n. 129.

le despote Manuel, jusqu'à sa propre mort en 1383¹³. Il est normal de supposer que c'était également vers la ville de Mistra, fief des Cantacuzènes, qu'il s'est rendu aux environs de 1370. Comme la date de son retour, l'année 1371, coïncide avec celle du retour de Jean V Paléologue à Constantinople, il est raisonnable de croire que Jean-Joasaph Cantacuzène, de sa propre initiative ou suivant le désir de l'empereur Paléologue, s'est éloigné de la capitale pendant l'absence de celui-ci en Italie, peut-être pour ne gêner en rien la régence d'Andronic IV. Dans ce cas, le départ de Jean-Joasaph Cantacuzène pour Mistra aurait eu lieu dans l'été de 1369.

La vraisemblance de son séjour à Mistra en 1370 ne repose pas exclusivement sur ces déductions logiques. Des indices d'ordre matériel conduisent à la même conclusion. On peut les trouver dans la tradition manuscrite du traité adressé à Prochore Cydonès. Ce traité a été composé par Jean-Joasaph Cantacuzène après la condamnation synodale de Prochore Cydonès d'avril 1368 et l'été de 1369¹⁴. Démétrius Cydonès, le frère de Prochore, lors de son retour d'Italie dans l'été de 1371, apprend avec indignation que pendant son absence Jean-Joasaph Cantacuzène avait largement diffusé ce traité à travers tout l'empire¹⁵. Parmi les onze manuscrits qui nous ont conservé le traité, huit appartiennent au XIV^e siècle et cinq de ceux-ci sont de la main de Manuel Tzycandylès, copiste particulier et ami de Jean-Joasaph Cantacuzène. Deux manuscrits de cette « édition Tzycandylès » sont datés : le *Parisinus Graecus* 1241 a été écrit à Mistra en septembre 1369, le *Vaticanus Graecus* 674 dans la même ville en juin 1370.

L'explication la plus plausible de cette étonnante activité de Tzycandylès à Mistra et à cette époque est que Jean-Joasaph Cantacuzène, quittant Constantinople dans l'été de 1369 et emportant dans ses bagages l'autographe pratiquement terminé de son traité contre Prochore Cydonès, en a confié la diffusion au zèle et au talent d'un copiste, ami dévoué, avec lequel il résidera à Mistra pendant plus d'un an.

L'empereur lettré et de surplis palamite fervent, interlocuteur de Constantin Asanès à Mistra en 1370, peut donc parfaitement être identifié avec Jean-Joasaph Cantacuzène.

¹³ D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 91—92 avec indication des sources.

¹⁴ L'ouvrage répond au traité *Περὶ οὐσίας καὶ ἐνεργείας* que Prochore Cydonès avait écrit à l'intention des pères du Synode de 1368. Le traité de Cantacuzène a été écrit en outre avant la mort de Prochore ; or celle-ci doit être datée pendant le voyage d'Italie de Jean V Paléologue et de Démétrius Cydonès. Nous ne pouvons donc pas suivre M^{gr} G. Mercati (*Notizie di Procoro e Demetrio Cidone...*, Città del Vaticano, 1931, p. 291—292) qui fait grief à Cantacuzène d'avoir écrit un traité contre quelqu'un qui, étant déjà mort, ne pouvait plus se défendre, ni G. M. Prochorov (*Publicistika Ioanna Kantakuzina 1367—1371 gg.*, dans « Vizantijskij Vremennik », 29, 1968, p. 328) qui, par contre, date le traité de Cantacuzène dans les mois qui précèdent la condamnation d'avril 1368. Pour la chronologie des événements, voir : R. J. Loenertz, dans « Orientalia Christiana Periodica », 36 (1970), p. 65—70.

¹⁵ *Correspondance*, II, éd. R. J. Loenertz, p. 355—356 (N. 400).

II.

Le second problème soulevé par la lettre de Démétrius Cydonès à Constantin Asanès est le scepticisme de l'auteur quant aux résultats de la mission de son correspondant à Mistra.

Démétrius Cydonès doute que les « Statères » du Péloponnèse puissent remédier à la pénurie de l'empereur. La province de Morée, appauvrie, procurera à l'émissaire impérial tout au plus les moyens de poursuivre le voyage jusqu'à la capitale qui, elle seule, pourra fournir les sommes nécessaires à Jean V Paléologue¹⁶.

Le ton méprisant de Cydonès à l'adresse du Péloponnèse contraste singulièrement avec les louanges dont lui-même, un an plus tard, dans l'été de 1371, couvre la même province dans une lettre adressée au despote de Mistra Manuel Cantacuzène¹⁷. Ce qu'il dit alors de la prospérité de la Morée, en comparaison des malheurs de la capitale, semble être un désaveu complet du scepticisme professé un an plus tôt dans la lettre à Asanès. Il est vrai que Démétrius Cydonès, après son départ de Venise en mars 1371, a interrompu le voyage de retour pour faire un séjour à Mistra avant de rentrer à Constantinople en été 1371, et qu'à cette occasion il a pu se faire *de visu* une meilleure opinion des conditions de vie des habitants du Péloponnèse. Mais il se pourrait que ce n'est pas là la seule raison du changement d'opinion de Cydonès.

Or, il y a trois questions qu'on ne s'est presque jamais posées et dont la solution pourrait contribuer à une meilleure compréhension des événements de Venise en 1370—1371 : 1° Quel a été le résultat de la mission d'Asanès à Mistra ? 2° Manuel Paléologue, volant au secours de son père dans l'hiver de 1370—1371, où a-t-il trouvé l'argent nécessaire pour aller sauver son père du déshonneur ? 3° Quelle a été la raison de l'escale de Cydonès à Mistra au printemps de 1371 ?

Pour éviter toute équivoque, rappelons d'abord que les soucis financiers de Jean V Paléologue¹⁸, déjà très grands lors de son départ de Rome en mars 1370 et au moment du départ d'Ancône de Constantin Asanès, et devenus pressants au plus haut degré pendant le séjour prolongé de l'empereur à Venise, n'ont rien à faire aux négociations politiques et financières de Jean V avec la république sérénissime ; la mission d'Asanès

¹⁶ *Correspondance*, I, éd. R. J. Loenertz, p. 103 (N. 71), lignes 25 sqq.

¹⁷ *Ibidem*, p. 51—52 (N. 22).

¹⁸ Pour la situation financière de Jean V Paléologue au cours de son voyage en Italie, voir l'ouvrage cité d'O. Halecki, ainsi que : R. J. Loenertz, *Jean V Paléologue à Venise (1370—1371)*, dans « *Revue des études byzantines* », 16 (1958), p. 217—232 ; J. Chrysostomides, *John V Palaeologus in Venice (1370—1371) and the Chronicle of Caroldo : a Re-interpretation*, dans « *Orientalia Christiana Periodica* », 31 (1965), p. 76—84.

ne semble avoir eu aucun rapport avec les tractations difficiles concernant la vente de l'île de Ténédos, ni avec le recouvrement des bijoux de la couronne donnés en gage à Venise trente ans plus tôt¹⁹. L'argent qu'Asanès devait réunir était destiné exclusivement à satisfaire les créanciers vénitiens qui avaient prêté les sommes nécessaires pour le voyage de Jean V en Italie, pour son séjour à Rome, à Ancône et à Venise, et pour le voyage de retour.

Les sources ne disent pas que la mission d'Asanès a été couronnée de succès. Tout ce que nous savons, c'est que l'empereur, « non pas prisonnier pour dettes comme on a eu tort d'écrire, mais tout de même prisonnier... de ses dettes »²⁰ à Venise, a vu arriver dans l'hiver de 1370—1371 l'argent à la recherche duquel il avait envoyé Asanès en mission quelques mois auparavant ; seulement, ce n'était pas Asanès mais le despote Manuel Paléologue, fils de l'empereur, qui l'apportât à Venise²¹.

Un témoin tardif, Laonic Chalcocondylès²², nous raconte qu'un appel à l'aide pressant de l'empereur, adressé de Venise à son fils aîné Andronic Paléologue, gouvernant la capitale de l'empire pendant l'absence de son père, avait été repoussé dédaigneusement, et qu'à la place d'Andronic, le second fils, Manuel, s'était empressé pour réunir à Thessalonique l'argent nécessaire et voler au secours de son père.

Ce n'est plus sûr maintenant qu'Andronic, sous l'influence des Génois, aurait refusé ce secours pour empêcher la vente de l'île de Ténédos aux Vénitiens, parce qu'il paraît que c'est Jean V lui-même qui refusait de conclure l'accord définitif concernant la vente de Ténédos, n'en pouvant obtenir de Venise le prix souhaité²³. On pourrait ajouter qu'il n'est pas sûr non plus que Jean V a envoyé de Venise une seconde mission ayant le même objet que celle d'Asanès.

L'explication la plus simple des événements, et la plus raisonnable vu le temps assez court entre le départ d'Ancône d'Asanès et le départ de Manuel Paléologue pour Venise, est que l'unique porteur d'un appel au secours de l'empereur a été Constantin Asanès, et qu'il a atteint l'objet de sa mission avant d'arriver chez Andronic Paléologue, c'est-à-dire déjà au Péloponnèse, où l'avait envoyé l'empereur, non sans raison ni espoir probablement, ou au plus tard à Thessalonique, l'étape suivante d'un itinéraire d'Ancône à Constantinople. Cet itinéraire, une question

¹⁹ Cf. T. Bertelè, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec. XIV*, dans « *Studi in onore di Amintore Fanfani* », II, Milan, 1962, p. 89—177.

²⁰ R. J. Loenertz, dans « *Revue des études byzantines* », 16 (1958), p. 218.

²¹ *Ibidem*, p. 218—219, pour les sources contemporaines quant à ce voyage de Manuel Paléologue.

²² Édit. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 48—49 (éd. Bonn, p. 50—51). Le témoignage correspondant du Pseudo-Sphrantzès ne mérite plus d'être pris en considération.

²³ J. Chrysostomides, dans « *Orientalia Christiana Analecta* », 31 (1965), p. 84.

de distances par conséquent, explique pourquoi Manuel Paléologue, et non Andronic, a pu montrer de l'empressement pour aller secourir l'empereur à Venise.

Nous parvenons ainsi à la deuxième question : Manuel Paléologue, lorsqu'il entreprend le voyage de Thessalonique à Venise dans l'hiver de 1370—1371, où a-t-il trouvé l'argent qu'Asanès était venu demander au nom de l'empereur ? Était-ce à Thessalonique, comme prétend Chalcocondylès, et comme il est naturel de le supposer, puisque Manuel était gouverneur de cette ville ? Il n'est plus sûr en tout cas que l'aide de Manuel, apportée à Venise, consistait en un trésor d'orfèvrerie religieuse, comme on l'a cru sur la foi d'un passage mal compris du chroniqueur vénitien Caroldo ²⁴. La confiscation de trésors religieux à Thessalonique était une opération extrêmement impopulaire, d'autant plus qu'elle devait servir en 1370—1371 à couvrir les frais d'un voyage impérial qui n'était pas de nature à susciter l'enthousiasme de l'Eglise byzantine ; c'était d'ailleurs une opération qui prenait quelque temps, tandis que les circonstances commandaient une solution immédiate.

Les sources contemporaines gardent le silence autour de cette solution immédiate à laquelle a dû avoir recours Manuel Paléologue. Ce n'est que dans un document de 1415 ²⁵, c'est-à-dire quarante-cinq ans après les événements, que Manuel lui-même semble donner la clef du problème. Dans un prostagma, réglant un différend entre les deux monastères thessaloniens des Saints-Anargyres et de Néa Monè, il raconte que dans l'hiver de 1370—1371, en route pour Venise et de passage dans le Péloponnèse, il avait donné à sa tante, la Basilissa N. (le prénom manque) Cantacuzène ²⁶, un bien situé à Thessalonique, sans savoir qu'il appartenait déjà au monastère des Saints-Anargyres ; après quelques péripéties, le même bien avait été donné en 1384 par le même Manuel au monastère de la Néa Monè, en commémoration de son grand-père Jean-Joasaph Cantacuzène, décédé à Mistra en 1383 ²⁷.

Le témoignage de Manuel est intéressant à plusieurs points de vue, dont quelques-uns ont été magistralement exposés par l'éditeur du prostagma en question. Deux aspects cependant nous intéressent particulièrement. Qui est la Cantacuzène au prénom inconnu qui porte le titre de Basilissa ? Quelle est ensuite la signification du don qu'elle a reçu de Manuel ?

²⁴ *Ibidem*, p. 77 ; R. J. Loenertz, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 222—223 et 225—226.

²⁵ P. Lemerle, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II Paléologue. L'autè de Sire Guy à Thessalonique*, dans *Silloge bizantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati (Studi bizantini e neoellenici)*, 9), Rome, 1957, p. 270—286.

²⁶ *Ibidem*, p. 274 : « . . . ἡ μακαρίτις θεία . . . βασιλίτσα κυρά . . . ἡ Καντακουζηνή ».

²⁷ *Ibidem*, p. 274—275 : « ψυχικῆς μνήμης ἔνεκεν τοῦ ἁγίου μοι αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πάππου τῆς βασιλείας μου τοῦ ἀοιδίμου καὶ μακαρίτου κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ ».

Une Cantacuzène, tante de Manuel Paléologue et de surcroît portant le titre de Basilissa, ne peut être que Marie, fille de Jean VI Cantacuzène, bien connue pour les déboires qu'elle a eues avec son mari le despote Nicéphore II d'Épire ; après la mort de celui-ci, en 1359, elle s'était retirée dans le monastère constantinopolitain de Kyra Martha auprès de sa mère Eugénie, l'ex-impératrice Irène²⁸. L'éditeur du prostagma de Manuel Paléologue²⁹ ne croit pas que c'est elle la Basilissa qu'a rencontrée Manuel à Mistra dans l'hiver de 1370-1371, parce qu'il considère la retraite de 1359 à Kyra Martha comme définitive, d'autant plus que Marie y serait décédée avant 1371. Mais Marie Cantacuzène, tante de Manuel, est la seule à porter le titre de Basilissa dans la seconde moitié du XIV^e siècle et, ce qui est plus important, elle est encore en vie en 1370-1371, puisqu'elle sera, neuf ans plus tard, emprisonnée avec son père Jean-Joasaph Cantacuzène et avec ses sœurs Hélène et Théodora dans une prison de Galata par Andronic IV³⁰. Sa présence à Mistra en 1370-1371, attestée de la manière la plus sûre par le prostagma de Manuel Paléologue, renforce la certitude de la présence de Jean-Joasaph Cantacuzène à Mistra à l'époque du voyage d'Italie de Jean V Paléologue ; elle l'y avait probablement déjà accompagné en 1361³¹.

Quelle a été alors la signification du don de Manuel Paléologue à sa tante Marie Cantacuzène, religieuse d'un monastère de Constantinople et de passage à Mistra pour y jouir de la compagnie de son père et de ses frères pendant quelques mois de vacances ? Manuel Paléologue, pressé comme il était d'aller secourir son père à Venise, pourquoi est-il passé par Mistra, pourquoi a-t-il voulu y perdre un temps précieux à rédiger un acte de donation d'un bien sis à Thessalonique, dont légalement il ne pouvait même pas disposer, et en faveur d'une tante envers qui il n'était nullement obligé ?

Tout cela n'a pas de sens, sauf dans le cas où Manuel devait passer par Mistra pour y trouver l'argent nécessaire en vue du voyage à Venise. Dans ce cas la donation improvisée en faveur de Marie Cantacuzène n'est qu'une vente camouflée ou du moins un cadeau de remerciements, donné à la famille de sa mère qui se trouvait réunie, ou peu s'en faut³², à Mistra.

²⁸ D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 130-133.

²⁹ *Op. cit.*, p. 279.

³⁰ Voir le récit, avec indication des sources, dans D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 91, n. 137, et p. 137, n. 5.

³¹ Cant. IV, 49 (Bonn, III, p. 358, 10) ; *παρανοικεσις*.

³² On doit se demander en effet si l'impératrice Hélène, épouse de Jean V Paléologue et fille de Jean VI Cantacuzène, ne s'était rendue elle aussi à Mistra pendant le voyage de son mari en Italie.

Dans ce cas il devient compréhensible, pourquoi Manuel, en 1384, destinait les revenus du même bien, dont entretemps il était redevenu propriétaire à ce qu'il croyait, à payer les commémoraisons liturgiques pour l'âme de son grand-père Jean-Joasaph Cantacuzène, mort en 1383. On comprend alors mieux l'éloge que Manuel a consacré à son grand père, quand il rédigeait ses fameux dialogues avec un « Perse »³³. On comprend alors pourquoi Démétrius Cydonès a perdu son scepticisme de 1370, quand il s'adresse aux habitants du Péloponnèse en 1371 ; on comprend enfin que la visite qu'il y fit lors de son voyage de retour de Venise était plus qu'une simple visite d'agrément ou de courtoisie. Ce n'était pas sans raison ni sans espoir que Jean V Paléologue avait envoyé Constantin Asanès à Mistra, et ce n'était pas par hasard que Manuel Paléologue³⁴ a passé par Mistra pour apporter à Venise l'argent demandé³⁵.

Plus d'un élément, sans doute, dans cette présentation des événements est hypothétique, mais elle est fidèle, je crois, aux sources, et elle donne une réponse satisfaisante à plusieurs questions qui étaient demeurées sans solution, parce qu'on a sous-estimé souvent l'importance des Cantacuzènes dans la vie de l'Empire byzantin dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

³³ E. Trapp, *Manuel II. Palaiologos. Dialoge mit einem « Perse »*, Vienne, 1966, p. 6.

³⁴ N'oublions d'ailleurs pas qu'Asanès et Manuel Paléologue sont demeurés des amis, comme il ressort de la correspondance de celui-ci.

³⁵ Pas tout l'argent nécessaire, car Manuel devra rester à Venise comme otage jusqu'au paiement complet des dettes de son père. L'itinéraire de celui-ci entre son départ de Venise, en mars 1371, et son arrivée à Constantinople, le 28 octobre 1371, très mal connu jusqu'ici, a été jalonné de quelques étapes par le R.J. Loenertz (« *Orientalia Christiana Periodica* », 36, 1970, p. 67-68). L'empereur semble s'être rendu d'abord à Thessalonique (en passant par Mistra ?), ensuite à l'île de Lemnos. Cet itinéraire correspond parfaitement avec ce qu'en dit un paragraphe de la vie d'Euthyme de Târnovo écrite par Grégoire Camblak et qui a embarrassé au plus haut degré Halecki (*op. cit.*, p. 232, n. 1) ; l'argent que Jean V essayait d'obtenir d'Euthyme devait évidemment servir, entre autres, à libérer Manuel de son séjour forcé à Venise.

A 10th CENTURY LECTIONARY. A LOST MASTERPIECE OF THE MACÉDONIAN RENAISSANCE

KURT WEITZMANN
(Princeton)

The classical revival of the 10th century reached its height under Constantine VII Porphyrogenitus, the scholar on the imperial throne who personally sponsored and supervised the ambitious program of saving classical texts from oblivion by having them excerpted and published in the form of encyclopaedias¹. In the wake of this enterprise classical texts were copied together with their pictures and these copies became the chief source and inspiration for the Byzantine miniaturists who revitalized Christian book illumination. Here too the emperor, whom Theophanes Continuatus and Liutprand of Cremona had praised as a painter in his own right², must have played the role of sponsor of a scriptorium in the palace which produced deluxe miniatures in a classicized style.

Fortunately three masterpieces which reflect the spirit of the revival movement in its purity are still preserved. The first is the Joshua Rotulus in the Vatican Library, cod. Pal. gr. 431, which in our opinion is the original creation of an artist who copied from an Octateuch the pictures of the first 13 chapters of the Book of Joshua, enlarged them, lined them up in frieze form and united them by a panoramic landscape, drawing his inspiration from the triumphal columns of Constantinople³. The

¹ K. Weitzmann, "Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance", *Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen. Geisteswissenschaften* fasc. 107, Köln-Opladen 1963 (here older bibliography). Reprinted under the title "The Character and Intellectual Origins of the Macedonian Renaissance", *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination by Kurt Weitzmann*, edit. by Herbert Kessler, Chicago, 1971. (abbrev.: "Geist. Grundl.").

² K. Weitzmann, *The Joshua Roll. A Work of the Macedonian Renaissance. Studies in Manuscript Illumination*, vol. 3, Princeton 1948, p. 88. (abbrev.: *Joshua Roll*).

³ *Il Rotulo di Giosuè (Codices e Vaticanis Selecti, vol. V)*, Milan 1905; K. Weitzmann, *The Joshua Roll*; M. Schapiro, "The Place of the Joshua Roll in Byzantine History", *Gaz. des Beaux Arts*, XXXV, 1949, p. 161; Weitzmann, "Geist. Grundl." p. 35.

second is the Psalter in Paris, Bibliothèque Nationale cod. gr. 139, which is incomplete in its picture series, of wavering quality and perhaps not the original Renaissance creation but a copy very close to it in style and date ⁴. The third is the Gospelbook in the Athos monastery Stauronikita, cod. 43, whose evangelist portraits reveal with extraordinary faithfulness the characteristics of ancient philosophers and poets in their poses, facial features and other details ⁵.

There must have been other Renaissance manuscripts of the palace scriptorium which have not survived, among which we would expect the most important one to have been a lectionary. An important implement of the Orthodox service, second only to the chalice, it is the only book which was adorned with precious covers in gold and enamel and studded with stones and pearls, and thus we may expect that at all times the most lavish decoration was employed on the Gospel lectionary. All great masterpieces of Macedonian book illumination left their traces in later copies. The Joshua Rotulus was used soon after its manufacture by 10th century ivory carvers ⁶ as well as by the 13th century illustrator of the Octateuch in Vatopedi ⁷; of the Paris Psalter there exist a considerable number of copies from the end of the 10th to the 13th century ⁸ and thereafter, and the series of evangelist portraits of Stauronikita 43 have also been copied in various centuries ⁹. In analogy, if there was, as we shall try to provide evidence, a lectionary with miniatures in the classicized style, we expect it likewise to have left traces in later manuscripts as well as in other media.

⁴ H. Omont, *Facsimilés des Miniatures des plus anciens Manuscrits Grecs*, Paris, 2nd ed., 1929. (abbrev. : *Miniatures*); K. Weitzmann, "Der Pariser Psalter ms. grcc. 139 und die Mittelbyzantinische Renaissance", *Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, I, 1929, pp. 178ff; H. Buchthal, *The Miniatures of the Paris Psalter. A Study in Middle Byzantine Painting*, London, 1938; K. Weitzmann, "The Psalter Vatopedi 761. Its place in the Aristocratic Psalter Redaction", *Journal of the Walters Art Gallery* X, 1947, p. 21ff; *Idem*, "Geist. Grundl." p. 7ff.

⁵ A. M. Friend, "The Portraits of the Evangelists in Greek and Latin Manuscripts" Part I, *Art Studies*, 1927, p. 134 and pl. VIII; K. Weitzmann, "Probleme der mittelbyzantinischen Renaissance", *Jahrb. Arch. Instit., Arch. Anz.* 1933, col. 337ff; *Idem*, *Die Byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin 1935, p. 23 and pls. XXX XXXI (abbrev. : *Byz. Buchm.*); *Idem*, "Geist. Grundl." p. 30 and figs. 23 24; p. 45 and fig. 46.

⁶ A. Goldschmidt — K. Weitzmann, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X. bis XIII. Jahrhunderts*. Vol. I. *Kästen*, Berlin 1930, p. 23ff. nos. 1 4 and pl. I. (abbrev. : *Byz. Elfenb. I*).

⁷ Weitzmann, *Joshua Roll*, pp. 7ff. and *passim* and figs. 3—4 and *passim*.

⁸ Among the best examples are: Paris, Bibl. Nat. cod. suppl. gr. 610 (Ch. Astruc, "Un Psautier Byzantin à Frontispices", *Cah. Arch.* III, 1948, pp. 106ff.); Washington, D. C. Dumbarton Oaks Collection (formerly Mt. Athos, Pantocratoros cod. 49) (S. Der Nersessian, "A Psalter and New Testament Manuscript at Dumbarton Oaks", *Dumbarton Oaks Papers* XX, 1965, pp. 153 ff); Sinai cod. 38 (K. Weitzmann, "Eine Pariser-Psalterkopie des 13. Jahrhunderts auf dem Sinai", *Jahrb. d. Osterr.-Byz. Gesellsch.* VI, 1957, pp. 125 ff.)

⁹ Among the best copies are the cod. Paris Coislin 195 and the cod. Vatic. gr. 364, both still belonging to the 10th century. Friend, *op. cit.*, pp. 135 136 and figs. 99—106; K. Weitzmann, *Byz. Buchm.* p. 11 and figs. 59 60; p. 25 and figs. 192 193; *Idem*, "Geist. Grundl.", p. 31 and fig. 25.

For the reconstruction of the lectionary cycle, which surely must have consisted of panel-like full-page miniatures, just like the evangelist portraits and the best aristocratic Psalter pictures, four groups of monuments must be consulted. The most important of these comprises the ivories of the so-called 'malerische Gruppe' which, as its name suggests, are copied from paintings¹⁰. Because they are roughly contemporary with the lost archetype of the Renaissance lectionary, dating i.e. from about the middle of the 10th century, and were manufactured in Constantinople in a court atelier, perhaps even the same which produced the luxury manuscripts under consideration, they — in spite of their different medium — come closest in style and artistic conception to the lost miniatures, preserving some of their classicized flavour. The second group consists of contemporary provincial miniatures, such as those found in the lectionary fragment in Leningrad, Public Library cod. 21, which must have originated in one of the Eastern Byzantine provinces¹¹. In them the classical elements have lost their vitality and the forms are simplified but not changed in their basic character. The third group is to be found in lectionaries of the post-Renaissance period which, if Constantinopolitan, are often of very high quality and still continue some of the achievements of the Renaissance, although with lesser intensity, since the 11th century had become critical of the classical elements which harbour the danger of paganism. Typical of 11th century lectionary miniatures are those on Mount Athos in the so-called Phocas lectionary of Lavra¹² and in Dionysiu cod. 587¹³. The fourth group are miniatures which have migrated from the lectionary to other texts. Though cut off from their original text, pictorially they need not have changed at all and can, from the artistic point of view, still be considered straight lectionary pictures. Most of the representations of christological feasts in the Vatican Menologion cod. gr. 1613, which was made in still the first half of the long reign of Basil II, i.e. before 1000¹⁴, are direct copies from a Renaissance lectionary, and therefore primary evidence for its reconstruction.

¹⁰ A. Goldschmidt — K. Weitzmann, *Die Byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.—XIII. Jahrhunderts*, Vol. II, *Reliefs*, Berlin 1934, pp. 13ff., 25ff., and pls. I—IX (abbrev. : *Byz. Elfenb.* II).

¹¹ C. R. Morey, "Notes on East Christian Miniatures", *Art Bulletin* XI, 1929, pp. 53ff. and fig. 61 and *passim*. (abbrev. : *East Christ. Min.*); Weitzmann, *Byz. Buchm.* p. 59 and pls. LXVI—LXVII.

¹² K. Weitzmann, "Das Evangelion im Skevophylakion zu Lawra", *Seminarium Kon-dakovianum* VIII, 1936, pp. 83ff. (abbrev. : *Sem. Kond.*).

¹³ Only partially published. K. Weitzmann, "The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations", *New Testament Manuscript Studies*, ed. M. M. Parvis and A. P. Wikgren, Chicago, 1950, pp. 157 *passim* and pls. XIV *passim*. (abbrev. : "Narr. and Lit.").

¹⁴ *Codices e Vaticanis Selecti*, vol. VIII. *Il Menologio di Basilio II*, Turin, 1907. (abbrev. : *Il Menologio*). As for the dating around the year 985 cf. S. Der Nersessian, "Remarks on the Date of the Menologion", *Byzantion* XV, 1940—41, pp. 104ff.

What then are the chief characteristics shared by all the miniature cycles of the Macedonian Renaissance? First of all, they introduce landscape and architectural motifs, thereby restoring the third dimension, which had been largely lost in the preceding centuries. Motifs of rustic villas with groups of trees are used in the Joshua Rotulus as well as the Paris Psalter. In the Stauronikita Gospels theater backgrounds and a temple within a temenos are among the motifs for which the Pompeian frescoes provide parallels. Secondly, classical personifications, though never having disappeared entirely, are used more commonly than before and in a purer classical form. Thirdly — and this is the most important factor — the Christian figures themselves become reinvigorated with a new sense of corporeality introduced by the adaptation of classical poses and drapery. In the Paris Psalter, Jesse in the Anointing of David is a classical *togatus* and the praying Isaiah is draped in a mantle of damp folds, revealing his corporeality with an almost over-exaggerated plasticity. In the case of the evangelists of Stauronikita, identifiable ancient poets and philosophers, mainly in poses of meditation, replace the traditional Gospel writer. By these criteria must be judged the pictures which we consider copies of the lost lectionary miniatures.

The iconographical program was no doubt comprised of a series of miniatures representing the great feasts. Yet while there had developed in the Middle Byzantine period a set of twelve which one finds in Church decorations in mosaic and fresco as well as in icon painting, it must be stated that there is nothing canonical about the number twelve (in some cases the number is not limited to twelve) and that a few feast pictures are interchangeable¹⁵. The cycle can include additional feast pictures which rank high in the hierarchical order and are artistically on a par with the original 12. This applies in particular to the two great Virgin feasts, her Birth and her Presentation in the Temple, scenes which in several iconostasis beams precede the twelve conventional feasts¹⁶. Furthermore, the Washing of the Feet and the Last Supper may be inserted in the cycle between the Entry into Jerusalem and the Crucifixion, as can be seen in the mosaic cycle in the naos of Daphni. It must also be taken into consideration that in a lectionary the feasts do not follow as they do in monumental art or icons the sequence of Christ's life, but the order of the celebrations of the feasts during the year. A Greek lectionary begins with the movable feasts, starting with Easter, and then continues with

¹⁵ Cf. the tabella in Millet, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile*, Paris, 1916, p. 23 (abbrev. : *Rech.*).

¹⁶ G. and M. Sotiriou, *Icones du Mont Sinai*, vol. I, Athens, 1956, figs. 99, 101 (abbrev. : *Icones*).

the calendar feasts, beginning on September first. Thus the chronological sequence of events is broken up and this is one reason why in the lectionary the number of the feasts is much less fixed than in monumental art or icons. Consequently only archaeological evidence can determine which feasts were included in our postulated luxurious lectionary. We will, therefore, discuss the feasts in the sequence in which they must have appeared in the lectionary. A lost Renaissance lectionary has been proposed by the author on several occasions, but only demonstrated in isolated instances. In the following lines an attempt is made for the first time to reconstruct the miniature cycle in its totality as far as the archaeological evidence permits.

1. The Anastasis (Easter Sunday)

When one opens the lectionary the first miniature is the Anastasis in which, according to the Nicodemus Gospel, Christ leads Adam and Eve out of the Lower World. For this greatest of all the feasts the Macedonian Renaissance has created a new type of Christ, best exemplified by the lectionary in the Skevophylakion of Lavra on Mount Athos which according to tradition had been given by the emperor Phocas to Athanasios, the founder of the Great Lavra, but which because of its style must be somewhat later than the end of the 10th century (fig. 1)¹⁷. While previously Christ had approached Adam and offered him his hand, he now drags him out of Hell in precisely the same pose in which Heracles had dragged Cerberus out of the Lower World, and there can be little doubt that the inventor of this new composition was indeed inspired by this representation of the Heracles adventure, in which the hero is just as much victor over death as is Christ.

Yet in one respect the Lavra miniature seems to copy incompletely the Renaissance model. We believe that the 10th century miniaturist would hardly have missed the opportunity to represent Hades. Of course the Renaissance artist did not invent him, since he occurs already in pre-Renaissance representations. But while in two frescoes of S. Maria Antiqua in Rome from the early 8th century Christ is trampling on Hades, who writhes in a contorted pose¹⁸, and in 9th century miniatures of the Pantocratoros Psalter cod. 61 Hades is tumbling down head first¹⁹, we

¹⁷ Weitzmann, *Sem. Kond.*, p. 87 and pl. II,₁; IV,₃; *Idem*, "Narr. and Lit.", p. 170 and pls. XXVIII, 2—XXIX; *Idem*, "Geist. Grundl.", p. 39 and figs. 37—38.

¹⁸ J. Wilpert, *Die Römischen Mosaiken und Malereien von IV.—XIII. Jahrh.*, vol. IV, Freiburg, 1916, pls. 167 and 168.

¹⁹ S. Dufrenne, *L'Illustration des Psautiers Grecs du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1966, p. 26 and pl. 10, fol. 83 r.

would expect from a Renaissance artist a more dignified representation of the God of the Lower World. In an 11th century ivory in Lyon²⁰ he is depicted lying in a relaxed position on the ground, somewhat like a river god, raising his imploring hand but not being trampled upon. Such a personification fits much better the revival spirit.

II. The Incredulity of Thomas (Sunday after Easter)

In the customary cycle of the twelve feasts this scene occurs rather rarely, serving as a substitute for the Ascension, but it is found in such a majestic cycle as the mosaic decoration at Daphni. Moreover it is depicted in a full-page miniature in the 10th century lectionary fragment at Leningrad, Public Library cod. 21²¹. This miniature has repeatedly been compared with an ivory of the 'painterly group' which, once in Nuremberg, is now in the Dumbarton Oaks Collection in Washington (fig. 2)²². While compositionally they agree closely, the ivory has more convincingly preserved the Renaissance character by employing or rather exploiting to the limit the classical drapery motif of the arm in the sling of the mantle, and by adhering to more natural human proportions and balanced poses. What both share is the restraint of action, in that Thomas does not touch Christ's wound but points at it, and Christ is not recoiling from the physical contact but making a gesture of invitation. This feeling for restraint is an expression of the Byzantine artist's aristocratic nature which made him receptive to that type of classical art which is similar in attitude and sentiment.

Another feature shared by miniature and ivory is the background. All that was required iconographically was a closed door, as seen e.g. in the mosaic of Hosios Lucas²³, but in the ivory the door is set within a wall and crowned by a cornice with classical ornaments from which draperies hang down and are tucked up over the wall. These elements hark back to a garden gate in a temenos wall, best exemplified by a Roman fresco of the Farnesina in Rome, and it is characteristic of the working method of the Renaissance miniaturists that a motif such as this is used

²⁰ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 77, no. 218 and pl. LXX.

²¹ Morey, *East Christ. Min.*, p. 68 and fig. 65.

²² Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 15 and IV: fig. 9; Weitzmann, "Ivory Sculpture of the Macedonian Renaissance", *Kolloquium über Frühmittelalterliche Skulptur Vortragstexte*, 1970, Mainz, 1971 (in print) (abbrev.: "Ivory Sculpture"); *Idem, Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection. Ivories* (in print).

²³ E. Diez—O. Demus, *Byzantine Mosaics in Greece. Hosios Lukas and Daphni*, Cambridge, Mass., 1931, p. 66 and figs. 10—11 (abbrev.: *Byz. Mosaics*).

in different contexts, e.g. as the background of evangelist portraits belonging to the same group of Renaissance creations as those of the Stauronikita Gospels ²⁴.

III. The Ascension (Thursday of the 6th Week after Easter)

Among the 10th century ivories there is a unique casket now in the Museum at Stuttgart, whose lid is decorated with the most classicized representation of Christ's Ascension which has come down to us (fig. 3)²⁵. Whereas the ascending Christ in the mandorla, lifted by angels, is rather conventional, it is in the representation of the Apostles that the artist strays from the traditional. A certain amount of agitation has always belonged to this scene where the Apostles express their astonishment, but in this ivory the artist used a greater variety of unusual poses and gestures and he spaced the Apostles so that their motions become more effective and indelibly impress themselves on the mind of the beholder. Most notable is the second figure at the lower left who, seen from the back, swings around in a dancing movement and indeed seems to be derived from a dancing Maenad. Another highly emotional figure is the Apostle at the upper left of the Virgin, who hides his face in his hand — a motion rather contradictory to the joyfulness shared by all the others. It is a brooding pose, resembling that of the brooding Agamemnon from a Sacrifice of Iphigenia and we believe it quite likely that this scene indeed had inspired the ivory carver ²⁶, knowing that this very scene of the Euripidean tragedy, though admittedly without the Agamemnon, has been copied on one of the Byzantine ivory caskets ²⁷ which, after all, were made in the same workshop as the Ascension plaque. The spacing of the Apostles — this also is highly unusual — was achieved by placing the second row of figures on a higher plane as if on the dais of a stage setting; the elevated ground on which the Virgin stands also looks more like a theater prop than a natural hillock. A pre-iconoclastic icon at Sinai ²⁸ is a typical example of the traditional Ascension, against

²⁴ The best parallel is the picture of St. John in a Gospelbook in the Vatican cod. gr. 364. Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 31 and fig. 25 where also the Farnesina fresco is reproduced on fig. 26.

²⁵ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 24 and pl. VII.

²⁶ Weitzmann, "The Survival of Mythological Representations in Early Christian and Byzantine Art and their Impact on Christian Iconography", *Dumbarton Oaks Papers* XIV, 1950, p. 62 and figs. 34-37.

²⁷ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* I, p. 30, no. 21, pl. IX, 21b and text fig. 10.

²⁸ Sotiriou, *Icones* I, figs. 10-11; II, p. 25.

which the classicizing innovations of the Stuttgart ivory must be measured. Some of its Apostle types were too revolutionary to take root in Byzantine art of the 11th century and thereafter.

IV. Pentecost (Pentecost Sunday)

There is no outspoken Renaissance creation for a Pentecost picture and it seems quite likely that the subject never lent itself to remodelling in the classical spirit or to the addition of supplementary features. The one 10th century lectionary with full-page miniatures, Leningrad cod. 21, which does contain the Incredulity of Thomas in a typical Renaissance setting (cf. p. 622), includes a stately composition of the Pentecost (fig. 4)²⁹, not essentially different from that in the well-known Gregory manuscript in Paris, cod. gr. 510, dated between 880 and 886³⁰, i.e. shortly before the Renaissance began. There are only a few trimmings of the revival style in that the draperies are hung over the cornice of the architecture and that more Apostles have their arms in the slings of their mantles, both features having been noted also in the Thomas picture.

There were apparently special conditions with regard to the creation of a generally acceptable scheme for the Pentecost. Both the pictures in the Paris Gregory and the Leningrad lectionary still reflect a cupola composition projected onto a two-dimensional plane, so that the Apostles who originally sat in a full circle are now squeezed onto a curved bench and below them are two of the original four groups of the nations which were conceived to fill the spandrels under the cupola. The model was most likely the famous cupola of the Apostle Church in Constantinople³¹ and it may well have been the impact of this rather unique compositional scheme and the need to adapt it to a miniature scale which prevented the artists of the 10th century from going any further in the adaptation of classical elements.

V. The Raising of Lazarus (Saturday before Palm Sunday)

For the Raising of Lazarus³² the most typical Renaissance creation is once more an ivory of the painterly group (fig. 5)³³, a plaque in the Berlin Museum which apparently belonged to the same set of great feasts

²⁹ Morey, *East Christ. Min.*, p. 73 and fig. 85.

³⁰ H. Omont, *Miniatures*, p. 25 and pl. XLV; A. Grabar, "Le Schéma Iconographique de la Pentecôte", *Sem. Kondakov*, II, 1928. Repr. in *L'Art de la Fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1968, pp. 615ff.

³¹ Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 165 and pl. XXIII.

³² Millet, *Rech.*, pp. 232ff.

³³ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 14 and pl. IV.

as the Doubting Thomas (fig. 2). As in the latter the most pronounced classical element is the background architecture which in the Lazarus scene, taking place in the open, is even less motivated than in the Thomas scene, where at least the big door is a required element of iconography. The carver almost overloads the picture with architectural features not rendered in plausible spatial relationships. This may in part be the result of the transformation of painting into carving, but perhaps not entirely, since miniatures of the Macedonian Renaissance also show at times lack of clarity in their spatial relationships. Behind Christ and Lazarus there is a wall surmounted by a colonnade and behind this structure emerges a column carrying an architrave with a very classical cornice which in a contradictory manner rests on the tomb in the foreground. A corresponding structure rises behind Christ and the group of Apostles. Yet unclassical are the cupolas lined up above these two cornices, cupolas which clearly derive from Byzantine Church architecture and prove the eclectic character of the Macedonian Renaissance. There is not much the artist could or wanted to change in the figure composition. As expected, Christ would be represented standing at ease in an almost elegant pose, and the same ease can be felt in the group of Peter and Paul behind Christ, the one turning to the other as if engaging in conversation. In contrast, the two sisters, the servant holding his nose and the mummy of Lazarus are strictly traditional.

VI. The Entry into Jerusalem (Palm Sunday)

The focal position which the ivories of the painterly group assume in our reconstruction is revealed also in the representation of the Entry into Jerusalem ³⁴. A plaque again in the Berlin Museum (fig. 6)³⁵ has an addition which, as far as our knowledge goes, occurs only in this one instance: under the feet of the ass there sits on the ground in a crouching position a boy who is clearly an adaptation of the classical *spinario* ³⁶. Yet this addition was hardly made for mere decorative purposes or for the sake of introducing a classical figure *per se*. In the Middle Ages the *spinario* had become a symbol of idolatry ³⁷ and in this particular place in the Entry it signifies subjugation under Christ, the Triumphant in the Adventus.

While it is customary in Byzantine art to depict Christ riding sidesaddle on the ass, this contrappostic pose in the ivory is somewhat

³⁴ Millet, *Recht*, p. 255ff.

³⁵ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 25, no. 3 and pl. I.

³⁶ Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 38 and fig. 33.

³⁷ W. S. Heckscher, "Dornauszieher", *Reallex. zur Deutsch. Kunstgesch.* IV, 1958, p. 294.

mapped, the result of an attempt to make the pose as lively and dramatic as possible, thus adhering to principles of Hellenistic art. Again there is an overemphasis on the right arm resting in the sling, shared also by the two Apostles next to Christ. Traditional on the other hand is the boy led by the hand ³⁸, and also the boy carried on the shoulders, motives with a biblical tradition in representations of Exodus. The same can be said for the boys in the tree, yet here the carver makes a subtle change: in the tradition as it is seen in the Rossano Gospels ³⁹ one boy climbs up and a second tries to pull him up. In the ivory this second boy is replaced by one in a dancing pose which ill fits the context. Apparently he is copied from a putto of a rosette casket where this type occurs frequently ⁴⁰ and it must be emphasized again that our plaque and the rosette caskets are products of the same workshop.

VII. The Washing of the Feet (Maunday Thursday)

The Washing of the Feet ⁴¹ is our third example in a row from the Berlin Museum, which owns a particularly splendid collection of examples of the painterly group (fig. 7)⁴². Again the architectural motives, especially the elaborately ornamented cornice and the love for overhanging draperies play their part in enhancing the classical flavour.

Iconographically, Christ drying Peter's feet rather than washing them is traditional, as is Peter's pointing at his head, a literal pictorialization of a Gospel phrase (John XIII; 9). An important innovation occurs however in the group of the Apostles. Traditionally, as seen in the Leningrad lectionary miniature ⁴³ and in an icon of Sinai ⁴⁴ (the former to be dated around the middle and the latter in the first half of the 10th century), the Apostles all stand in a solid group while they await their turns. In the ivory the two Apostles in the foreground behind Peter are busily engaged preparing themselves by removing their sandals ⁴⁵. One of them is in a seated and the other in a standing position. The inspiration for these new types, through which the scene is greatly enlivened and thereby humanized, apparently did not come directly from classical models, but rather from Old Testament ones which on their part were

³⁸ As e.g. in the Paris Gregory cod. gr. 510. Omont, *Miniatures*, pl. XXXVIII.

³⁹ A. Munnoz, *Il Codice Purpureo di Rossano*, Rome, 1907, pl. II.

⁴⁰ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* I, pl. IX, 21 e; XII, 26 g; XVII, 31b and elsewhere.

⁴¹ Millet, *Rech.*, p. 310ff.

⁴² Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 13 and pl. IV.

⁴³ Morey, *East Christ. Min.* p. 83 and fig. 96.

⁴⁴ Sotiriou, *Icones*, fig. 33.

⁴⁵ Weitzmann, "Ivory Sculpt." (in print), pl. 2.

based on the classical tradition. Both are typical for Moses loosening his sandals, the seated type being well preserved in the Regina Bible in the Vatican, cod. Reg. gr. 1, another masterpiece of the Macedonian Renaissance⁴⁶, and the standing type in the Octateuch of Smyrna⁴⁷. In this as in other examples the Byzantine artist was guided not only by a desire for formal enrichment, but by an identity of meaning as well. In this particular case the newly introduced types were never again abandoned but were permanently incorporated into the iconography of this scene.

VIII. The Last Supper (Maunday Thursday)

A companion piece to the Washing of the Feet is the Last Supper⁴⁸, each illustrating one of the two special readings (τοῦ νεπτῆρος) of Maundy Thursday. Unfortunately there has survived no 10th century ivory or miniature by which a new iconographical concept can be demonstrated, and yet that innovations were made, along the same lines as those for the Washing of the Feet, can be deduced from a miniature of a lectionary on Mt. Athos, Dionysiu cod. 587 (fig. 8)⁴⁹ which dates around the middle of the 11th century and was surely made in an imperial scriptorium because of its direct dependence on the famous Basil menologion in the Vatican, cod. gr. 1613. Here we have, if we are not mistaken, the earliest example in which the Apostles are sitting all around the table and are not confined behind it. In contrast to the uniformity of the Apostles at the rear of the table, for each one in the foreground the artist tried to devise an individualized pose, seating them either with their legs in front of the bench, behind it or astraddle. The reduction of the size of the miniature, which in the archetype must have been full-page, and the incipient hardening of the style which takes place in the course of the 11th century, must assume responsibility for the lack of fluency of movement which characterizes the Apostles in the ivory of the Washing of the Feet. Even so, compared with the only slightly later, similar composition in the Gospel-

⁴⁶ *Miniature della Bibbia Cod. Vat. Regin. Greco 1*, Milan 1905, pl. 10.

⁴⁷ D. C. Hesseling, *Miniatures de l'Octateuque Grec de Smyrne*, Leyden, 1909, pl. 51 no. 156.

⁴⁸ For the iconography cf. Dobbert, "Das Abendmahl Christi", *Repert. f. Kunstwiss.* XIII, 1890, pp. 281ff; XIV, 1891, pp. 175ff.; XV, 1892, pp. 357ff.; XVIII, 1895, pp. 376ff.; Millet, *Rech.*, p. 286ff.

⁴⁹ Unpublished. For other miniatures of this lectionary cf. Weitzmann, "Narr. and Lit.", pp. 157 *passim* and pls. XIV, XVI–XVII, XX–XXI, XXIV–XXVI, XXXII; *Idem*, "Byzantine Miniature and Icon Paintings in the Eleventh Century", *Proceedings of the XIIIth Intern. Congress of Byz. Stud.*, 1967, pp. 209ff. and pls. 3, 6, 24, 30; *Idem*, "An Imperial Lectionary in the Monastery of Dionysiu on Mount Athos. Its Origin and its Wanderings", *Rev. Et. Sud–Est Europ.* VII, 1, pp. 239ff.

book in Parma, cod. Palat. 5, where all the Apostles in the foreground are seen uniformly from the back⁵⁰, one realizes just how much agitation and bewilderment is still preserved in the Dionysiu miniature. It is all the more effective as it contrasts with the figure of Christ lying on a *kline* that had been traditional throughout the centuries.

The wall with the cornice, the two flanking tower-like buildings and the draperies make the setting a perfect counterpart to the Berlin ivory of the Washing of the Feet.

IX. The Crucifixion (Good Friday)

The most classicized Crucifixion scene⁵¹ of the 10th century is once more an ivory of the painterly group, now in the Metropolitan Museum in New York (fig. 9)⁵². Christ, represented with a well-modelled body of harmonious proportions, stands at such ease on the suppedaneum that the beholder is hardly aware of His suffering. John stands in an equally elegant, balanced pose with his hand raised in a motion revealing pensiveness rather than grief, and the crossed arms of the Virgin also suggest introspection rather than sorrow. Yet while in these three figures, despite their relaxed mood, the artist still feels rather strongly bound to the traditional iconography, there is one remarkable innovation, the reclining figure of Adam at the foot of the cross replacing the traditional skull, usually placed in a little cave in the hill of Golgotha⁵³. The pose of Adam is that of a classical river or mountain god, a stock figure in the repertory of the Renaissance artists, as it appears frequently in the Joshua Rotulus. Now it will be remembered that we assumed a similarly reclining figure to exist in the Renaissance archetype of the Anastasis, for which an ivory plaque in Lyon (cf. p. 622) is the best known example. In both cases the figure leans on his right elbow and the only difference is that in the Anastasis Hades points to Christ who is stepping on the broken gates of Hell, whereas the Adam of the Crucifixion embraces the cross. Thus the ivory carver adapted from the lectionary the same figure pose for Hades and for Adam, and this is the reason for a certain ambiguity which has led some scholars to believe that the figure under the cross was also meant to represent Hades rather than Adam.

⁵⁰ Millet, *Rech.*, p. 573 and fig. 608.

⁵¹ *Ibid.*, pp. 396ff.

⁵² Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 26, no. 6 and pl. II.

⁵³ Weitzmann, *Geist. Grundl.* p. 38 and fig. 34.

X. The Deposition from the Cross (Good Friday)

The Deposition from the Cross within the cycle of the twelve feasts is expendable, but it does occur fairly frequently in the Byzantine ivories, following the Crucifixion, as a scene equal in importance to other great feast pictures⁵⁴. Unfortunately, within the painterly group, where it does occur twice, in a plaque in Munich⁵⁵ and another in the Victoria and Albert Museum in London (fig. 10)⁵⁶, it was executed by masters inferior to those who carved some of the other feast pictures (figures 2, 3, 5—7, 9) but nevertheless they clearly reflect innovations of far-reaching importance. Whereas Joseph of Arimathaea is busily engaged in removing the nail from Christ's left arm, the Virgin takes the right arm, already freed, with great tenderness. In the Deposition of the Gregory manuscript in Paris, cod. gr. 510 from 880—886, the Virgin stands quietly aside, an inactive beholder just as in the Crucifixion⁵⁷, and we are led to believe that the new iconography, introducing a human touch which goes hand in hand with the revival of classical forms, is a creation of the Macedonian Renaissance.

Of even greater significance is the invention of an altogether new scene, the Bewailing of Christ, the Threnos. At this very time it begins to replace the older Entombment iconography which in the Paris Gregory miniature cited above follows the Deposition as an independent episode in a narrative cycle⁵⁸. Moreover, instead of placing the new Bewailing scene alongside the Deposition, it is in the London plaque arranged below it, separated by a groundline rather than a frame. By this means the artist attempts to combine the two scenes in such a way that a unity of space and thereby the effect of a single feast picture is achieved⁵⁹. The essential elements of the new scene are: 1) that Christ, instead of being carried into the tomb, is laid on the ground; 2) that the Virgin, displaying the same tenderness as in the Deposition is bending over Christ and embracing His body, thus forming the nucleus which gives rise to the Pietà; 3) that Nicodemus and Joseph of Arimathaea are leaning over Christ's feet which they have just laid to the ground, and finally,

⁵⁴ Millet, *Rech.*, pp. 467 ff. (*La Descente de croix*); pp. 489ff. (*Le Thrène*).

⁵⁵ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 22 and pl. VI.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 30 no., 23 and pl. VII.

⁵⁷ Omont, *Miniatures*, pl. XXI.

⁵⁸ K. Weitzmann, "The Origin of the Threnos", *De Artibus Opuscula XL. Essays in Honor of Erwin Panofsky*. New York, 1961, pp. 476ff. and pls. 161—166..

⁵⁹ Similar attempts to unite two separate episodes on a common ground are found in other creations of Renaissance miniaturists as e.g. in the painting of the Paris Psalter, cod. gr. 139, with the scenes of David's fight against Goliath and the latter's decapitation (K. Weitzmann, "Prologomena to a Study of the Cyprus Plates", *Metropolitan Museum Journal* III, 1971, pp. 99ff. and figs. 2—4).

4) — a motif not preserved in the London plaque but in other ivories⁶⁰ and many miniatures — that John is taking up Christ's limp left hand to kiss it. In my study of the Threnos⁶¹, I tried to demonstrate that this new composition was, from the point of view of both form and content, inspired by a representation of the Bewailing of Actaeon, who is laid to the ground by a woman, perhaps Actaeon's nurse, while Autonoe, his mother, bends over his dead body and takes up his left arm, thus combining two actions which in the Threnos are distributed over the Virgin and John. This parallel shows clearly that the grief and tender love which are so characteristic of the Virgin's behaviour in both the Deposition and the Threnos are features which the Renaissance artist developed under the impact of classical models.

XI. The Birth of the Virgin (September 8)

The Birth of the Virgin, which in Daphni is placed prominently among the mosaics of the naos⁶² and in an iconostasis beam on Sinai precedes the cycle of the twelve feasts⁶³, must surely have existed as a full-page miniature in a lectionary although none has survived. But we do have a splendid copy in the Vatican Menologion, cod. gr. 1613, made for Basil II (fig. 11)⁶⁴, which there can be little doubt was copied from a Renaissance lectionary⁶⁵. As for St. Anne, who lies in a contrappostic pose on the couch, and the motif of the Washing of the Child, the artist relied heavily upon a representation of the Birth of Christ (cf. p. 632 and fig. 13) and it is quite conceivable that the model had a second midwife, who poured water into the basin, a figure which occurs in both the Daphni mosaic and the Sinai icon. The Renaissance character of the mother in childbed and the washing of the babe will be discussed in connection with the Birth of Christ (p. 632) and we shall confine ourselves at present to a discussion of the food-bringing women and the general setting. While the first woman is mostly hidden by the bed, the artist takes the oppor-

⁶⁰ E.g. the ivory in Constance, Rosgarten Museum (Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* p. 75, no. 208 and pl. LXVIII.

⁶¹ Cf. note 58, p. 487.

⁶² Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, p. 74 and fig. 105.

⁶³ Cf. note 16.

⁶⁴ *Il Menologio*, p. 22.

⁶⁵ Proof can be seen in the first miniature which depicts the scene of the book of Isaiah given to Christ in the Synagogue (Luke IV, 16–22), a scene proper for September first. However, the compositional scheme is clearly that of the Mission of the Apostles which, in a lectionary, occurs at the end of the movable feasts and before the beginning of the calendar year. Only with a lectionary before him could the menologion painter have combined form and content of these two subsequent but heterogeneous scenes. Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 169 and pl. XXVIII.

tunity of depicting the other two fully visible, one in a serpentinata motion and the other in a very statuesque pose. Both are heavily draped in garments copied from classical models, partly misunderstood and partly purposely changed. It is of particular interest for understanding the working process of a Renaissance miniaturist that he has partly covered up the bare breast of the woman at the right with a small inserted piece of cloth, fastened over her right shoulder. This is precisely the method which the illustrator of the Joshua Rotulus used to cover the one bare breast of the personification of the city of Gabaon⁶⁶, while the figure of Melodia in the Paris Psalter which derives from the same classical model⁶⁷ preserved the classical bareness.

Most typical is the background. In the left half, the painter used precisely the same classical formulae which we see in the Joshua Rotulus in the scene of Achan's Trespassing⁶⁸: a tower-like building, a long wall, a kind of pergola where the two intersect, and trees emerging behind the pergola. Admittedly some of the rustic charm of this motif as depicted in the Joshua Rotulus has been lost in the menologion miniature, but the elements are all there. Moreover, at the right side of the menologion picture one notices the hanging drapery falling upon the wall which we have seen in a few other pictures (figs. 2, 4, 7, 8). Likewise a classical feature, it is taken from another context and proves the pasticcio technique of the Renaissance artists.

XII. The Presentation of the Virgin in the Temple (November 21)

That this second great Virgin feast existed as full-page miniature in a lectionary is proved by the Athos manuscript Panteleimon cod. 2 from the 11th — 12th century, where, as a matter of fact, the scene is distributed over two full pages.⁶⁹ Here the picture essentially agrees with that of the Vatican Menologion of Basil II⁷⁰ and the Sinai iconostasis beam⁷¹ mentioned in connection with the Virgin's Birth. In all these scenes — and this is the standard version — Joachim and Anna, followed by the candle-bearing, undefiled daughters of the Hebrews, lead the little daughter to the priest, who stands before the altar under the ciborium. Behind, seated on a marble throne on top of the presbyter

⁶⁶ Weitzmann, *Joshua Roll*, p. 65 and fig. 65.

⁶⁷ Weitzmann, "Geist. Grundl." p. 9 and colorplate 3.

⁶⁸ Weitzmann, *Joshua Roll*, fig. 26 and 63.

⁶⁹ Unpublished. For other miniatures and bibliography of this manuscript cf. Weitzmann, *Illustrations in Roll and Codex*, 2nd edition, Princeton, 1970, p. 153 and figs. 142—143.

⁷⁰ *Il Menologio*, p. 198.

⁷¹ Sotiriou, *Icones*, figs. 99 and 101.

bench, the Virgin is repeated, nourished by an angel who brings a loaf of bread.

Among the first-rate ivory plaques of the painterly group there is one, again in the Berlin Museum, which shows the Presentation with very characteristic variations (fig. 12)⁷² by which one can recognize the artistic devices of the Renaissance artist. The candle-bearing daughters rather than the parents follow the Virgin child; yet the first of the daughters does not carry a candle but makes a pointing gesture which really should belong to St. Anne. The artist's intention was to depict the parents not in their original function of presenting the child, but as an intimate conversation group which allows him to use the formula of a classical rhetorician type for Joachim, and at the same time to stress the elements of human relations.

The ivory carver replaces the ciborium and the presbyter's bench by a two-story colonnade, placing the Virgin in the second story. This structure, distorted as it may appear in the ivory copy, reflects the elements of a Roman *scenae frons*. This is by no means surprising if one realizes that theater backgrounds were extensively used by Renaissance painters for the backgrounds of the evangelist portraits and in one case even for a David scene in the Paris Psalter⁷³.

XIII. The Birth of Christ (December 25)

The same imperial lectionary, the so-called Phocas evangelion in the Stevophylakion of Lavra which is our best representative of the new Anastasis iconography (p. 621 and fig 1)⁷⁴, has also the most classicized Nativity picture (fig. 13)⁷⁵. The Virgin turns around in a contrappostic pose, just as does St. Anne in the Birth of the Virgin (fig. 11) — a pose motivated by the artist's desire to let her observe the washing of the new-born babe. If these two parts of the composition do not meet in the desired manner, this shortcoming must be attributed to the copyist, already too far removed from the Renaissance archetype and not sufficiently interested in the human touch it implies. The washing of the Christ child had, as a motif, existed in pre-Renaissance painting, but there, e.g. in the fresco of the cemetery of S. Valentino in Rome⁷⁶,

⁷² Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 11 and pl. IV.

⁷³ Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 26 and colorplate 5 and fig. 22; p. 33 and figs. 28—30 and textfig. A.

⁷⁴ Cf. note 12.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 89 and pl. II, 2; Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 177 and pl. XXX.

⁷⁶ K. Weitzmann, *The Fresco cycle of S. Maria di Castelseprio*, Princeton, 1951, p. 55 and pl. XXIV, 54 (abbrev.: *Castelseprio*).

the Christ child stands upright in the basin, whereas the more genre-like scene with one midwife holding the babe in her arms while a second pours water is based on the influence of the washing of the Dionysus child by the nymphs, for which a sarcophagus in the Museo Capitolino provides the best example.⁷⁷ The conflicting drapery elements of the pouring nymph permit the conclusion that in the classical model only her legs and hips were wrapped in a garment, and that the Christian painter added the dress of the upper of the body—a process comparable to that which we observed in one of the serving women in the Birth of the Virgin (p. 631 and fig. 11). From the same classical tradition can be derived the pose of the Virgin: in a fresco, now lost, in the Domus Aurea in Rome⁷⁸, Semele lies on a couch and turns around for the same purpose, to watch the washing of the new-born Dionysus.

The love of rich, contrappostic poses extends also to the pensive Joseph, for whom a classical archetype must also be assumed; whether it was a pensive Odysseus like that from the Casa dei Cinque Scheletri in Pompeii⁷⁹ or a similar type can no longer be determined with certainty.

Some of these Renaissance elements also occur in one or another of the ivories of the painterly group⁸⁰, but no individual plaque has preserved so much of the classical flavour as the Lavra miniature. All examples include the Annunciation to the Shepherds but not the Adoration of the Magi. The latter may well have been an independent scene as it is in the mosaics of Hosios Lukas⁸¹ and the menologion of Basil II⁸², but the Annunciation to the Shepherds most likely was part of the lectionary archetype.

XIV. The Circumcision of Christ. (January 1)

Admittedly the Circumcision would rarely occur in a cycle of the great feasts, but its inclusion here is based on two kinds of evidence. First there is a quatrain which is variously attributed to Johannes Mauropus (= Euchaïtes) (11th century) or Theodoros Prodromos (12th century)⁸³ which includes the Circumcision in a cycle of the dodecaortos. Secondly, the Vatican menologion which in the case of the Birth of the Virgin (p. 630 and fig. 11) has proved its very close dependence on a Renaissance lectionary, includes for the feast of the Circumcision a picture

⁷⁷ *Ibid.*, pp. 37ff and pl. XXIII, 48.

⁷⁸ *Ibid.*, pp. 37ff and pl. XXII, 47.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 36 and pl. XXII, 46.

⁸⁰ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, pls. II, 4; II, 5; V, 17; VIII, 25.

⁸¹ Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, fig. 83.

⁸² *Il Menologio*, p. 272.

⁸³ Millet, *Rech.*, pp. 21 and 23.

(fig. 14)⁸⁴ which likewise shows a very decisive feature from the classical repertory. The priest stands in front of a building meant to represent the synagogue of Bethlehem. Actually we deal with a structure whose elements can all be derived from the *Porta Regia* of a Roman *scenae frons*: the columns, here turned into pilasters, on which the curtains are fastened, the conch above and the wall in the foreground barring entry to the building and best explained as a misunderstood hyposcenum wall. These are the elements which form the background of so many evangelist portraits, e.g. that in the Mark picture of the 10th century Gospels in Oxford, Bodl. Lib. cod. Auct. E. V. 11 where, however, there is missing the conch which may be seen in the Mark picture of the 10th century Gospelbook in the Athos monastery Philotheu 33⁸⁵.

In the usual representation of the Circumcision, the Virgin sits and holds the Christ child in her lap, while Joseph stands behind and a young Israelite is actually performing the rite. So it appears in the 11th century lectionary Vatican cod. gr. 1156⁸⁶, but the miniature of the menologion is differently conceived. By representing Joseph and the Virgin standing side by side and holding the Christ child between them, the artist's intention was to depict an intimate parent group just as in the Presentation of the Virgin (fig. 12) where Joachim and Anna form a group which is quite comparable in human sentiment. It also was the intention of the Renaissance artist to represent the rabbi, i.e. the priest himself and not a servant, not actually performing the rite but only approaching with the intention of doing so.

XV. The Baptism (January 6)

There were apparently limitations upon the extent to which the Renaissance artist could revitalize the scene of the Baptism of Christ in the classicizing taste, since the key figures — Christ standing in the Jordan, John the Baptist raising his hands over Christ's head and angels flanking Christ from the other side — were predetermined in their positions and poses. Yet the Baptism in the Vatican Menologion (fig. 15)⁸⁷ reveals a serious attempt not only to represent Christ in harmonious proportions and the angels with greater plasticity, but especially to depict John the Baptist with an Herculean body which is contrary to the accepted

⁸⁴ *Il Menologio*, p. 287. Weitzmann, *Castelseprio*, p. 80 and pl. XXX, 73.

⁸⁵ Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 26, colorplate 5 and fig. 22.

⁸⁶ Unpublished. For the manuscript in general cf. Weitzmann, "Byzantine Miniature and Icon painting in the Eleventh Century", *Proceedings, XIIIth Internat. Congress of Byz. Studies*, Oxford, 1966, London, 1967, p. 219 and figs. 32–33 (here further bibliography).

⁸⁷ *Ibid.*, p. 208 and pl. 1; *Il Menologio*, p. 299.

convention stressing his ascetic, emaciated body. Most impressively are the classical forms stressed in the figure of Peter, who holds a scroll like a man of letters. With Andrew turning to him, the artist forms once more an intimate group, similar in sentiment to those of Joachim and Anna (fig. 12) and Joseph and the Virgin (fig. 14).

In the menologion miniature there is missing only one element which we feel sure a Renaissance artist would not have omitted, namely the personification of the Jordan. While this personification had been associated with the scene of the Baptism through all centuries and had been rendered in very different poses, we expect for the Renaissance lectionary a type which would conform to other personifications of this particular workshop tradition. The primary group of monuments to be consulted are once more the ivories of the painterly group. In a rather small scene — one of four which formed the center of a triptych — in a plaque of rather average quality in Quedlinburg⁸⁸ one notices a reclining river god seen from the back and leaning on a water urn with a mantle slung around his upper legs, who agrees in every respect with the river god Jordan on the second sheet of the Joshua Roll⁸⁹, i.e. a work which we assume to have been made in the same scriptorium as the archetype of the Renaissance lectionary.

XVI. The Presentation in the Temple (February 2)

In the Presentation in the Temple also the possibilities for change seem to have been limited. They are confined to subtle alterations within each figure, whose place in the composition is unalterable, and there are no architectural or other elements added for the sake of a more classical appearance. Once more the miniature of the Vatican Menologion (fig. 16)⁹⁰ seems to be the closest adherent to the Renaissance archetype, and whatever innovations there are can best be determined by a comparison with the Presentation scene in the Paris Gregory cod. 510⁹¹, likewise the product of an imperial scriptorium and made only a few decades earlier. In the menologion miniature Joseph, carrying his doves, is depicted in a more vivid motion and with greater plasticity; the Virgin holds the Christ child who anxiously clings to His mother in very typical baby-like behaviour, resisting being handed over to the priest, and the old Simeon is rendered in garments which cling to his body as if damp, a

⁸⁸ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 31, no. 25 and pl. VIII.

⁸⁹ Weitzmann, *Joshua Roll.*, figs. 5 and 85.

⁹⁰ *Il Menologio*, p. 365.

⁹¹ Omont, *Miniatures*, pl. XXXII.

device frequently employed for the prophets in the Paris Psalter⁹² and intended to emphasize the corporeality to the utmost.

However the prophetess Anna, who is depicted in the most individualized manner, is unfortunately omitted in the Gregory miniature. In the mosaic of Hosios Lucas⁹³ which, though dating in the early 11th century, shows in many ways a traditional iconography, Anna is represented in a frontal pose raising her right hand before her breast and looking rather unconcernedly at the beholder. In contrast, Anna in the menologion is depicted in a visionary ecstasy, her head, that of an old, almost haggard woman, raised towards Heaven and seen in a rare profile view; her right arm is raised to give added emphasis to her upward glance while in her lowered left hand she holds a scroll. This is precisely the type which we find almost three centuries later on the Pisa pulpit of Nicolo Pisano⁹⁴, where it was generally derived from that of Phaedra's nurse in a Roman sarcophagus of the camposanto of Pisa.⁹⁵ However, the pulpit figure is in every respect closer to our miniature than to the Roman relief. This is not the place to raise the question of whether Nicolo could also have been familiar with a Byzantine Presentation scene, but if the Anna figure of the pulpit was indeed inspired by a figure of Phaedra's nurse, this derivation would also apply to Anna in the Byzantine miniature. The source would then in either case have been a representation from the Euripidean *Hippolytos*, which was hardly accessible to the miniaturist through a Roman sarcophagus but rather through a classical painting. This is by no means a far-fetched assumption if we realize that the influence of an illustrated Euripides in 10th century Byzantium can be demonstrated in other instances such as a David scene in the Paris Psalter which is based on the *Iphigenia at Aulis* of Euripides.⁹⁶

XVII. The Annunciation (March 25)

For the scene of the Annunciation⁹⁷ it is difficult to form an adequate picture of the Renaissance creation, because the most elucidating sources fail us in this case. There is no important ivory of the painterly group where this scene occurs only once, small and insignificant, on a triptych wing in Munich⁹⁸, and the Vatican Menologion, which contains

⁹² H. Buchthal, *The Miniatures of the Paris Psalter*, London, 1938, pls. X—XIV.

⁹³ Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, p. 56 and fig. 5.

⁹⁴ G. Swarzenski, *Nicolo Pisano*, Frankfurt, 1926, p. 14 and pl. 7.

⁹⁵ *Ibid.*, pl. 20.

⁹⁶ K. Weitzmann, "Euripides Scenes in Byzantine Art", *Hesperia* XVIII, 1949, pp. 177 ff. and pls. 32—36; *Idem*, "Geist. Grundl.", p. 33, figs. 28—30 and textfig. A.

⁹⁷ Millet, *Rech.*, pp. 67ff.

⁹⁸ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 22 and pl. VI.

only the first half of the ecclesiastical year, stops with the end of February. However it has been demonstrated that the imperial lectionary on Mt. Athos, Dionysiu cod. 587 from the middle of the 11th century⁹⁹, had used the Basil Menologion directly so that its Annunciation picture (fig. 17)¹⁰⁰ can justifiably be assumed to copy either the lost menologion picture or the picture in the reconstructed Renaissance lectionary directly. In the small but delicate miniature from Dionysiu, the Virgin is depicted seated, occupied with spinning and slightly recoiling at the approach of the angel. It is the angel figure which is most peculiar in that it is depicted in a strangely ambiguous pose, striding and at the same time lifted from the ground; the moment is shown in which the angel has come flying into the room and is just about to put his feet down to the ground. There is known to me only one parallel to this angel, and this is in one of the frescoes of Castelseprio, the date of which has been much disputed, but in my opinion is the 10th century¹⁰¹, in which case it would be reasonable to assume that this particular type of angel is a creation of an artist of the Macedonian Renaissance. In Early Christian art the angel appears in two different forms, either flying from Heaven as in the mosaic of the triumphal arch in S. Maria Maggiore in Rome¹⁰² or the incised ivory pyxis from Kertsch¹⁰³, or walking on the ground. The conflation of these two types in our miniature has a peculiar dramatic effect in harmony with similar endeavors of the Renaissance artist.

The background has the typical elements of the classicized architecture, the tower with an adjoining wall from behind which a tree is emerging. The turning of the precinct wall into an arcade may already be a fusion of two originally separate features, as in general one has the feeling of an ornamentalized architecture which is somewhat removed from the Renaissance archetype.

XVIII. The Metamorphosis (August 6)

In the Metamorphosis¹⁰⁴ the same situation prevails as in the Annunciation: there remains no ivory of the painterly group with this subject and the Basil Menologion no longer comes into play. Thus we introduce once more a miniature of the Dionysiu lectionary as the second

⁹⁹ Cf. note 49.

¹⁰⁰ Weitzmann, *Castelseprio*, p. 46 and fig. 53; *Idem*, *Aus den Bibliotheken des Athos*, Hamburg 1963, p. 69 and colorplate.

¹⁰¹ K. Weitzmann, *Castelseprio*, p. 19 ff.

¹⁰² H. Karpp, *Die Frühchristlichen und Mittelalterlichen Mosaiken in Santa Maria Maggiore zu Rom*, Baden-Baden, 1966, pl. 7.

¹⁰³ C. Cecchelli, *La Cattedra di Massimiano*, Rome, 1936–38, fig. on p. 155.

¹⁰⁴ Millet, *Rech.*, pp. 216ff.

best witness (fig. 18)¹⁰⁵. In addition we deal here once more with one of the most hieratically composed feast pictures where the possibilities for alteration are more limited than in others. As far as the figures are concerned there is comparatively little variation in the group of Christ between Moses and Elijah, and the difference of either all three or of Christ alone standing in the mandorla does not affect our problem. But there are some variations in the Apostle group compared with the older one depicted in the Paris Gregory, cod. gr. 510¹⁰⁶, and the 9th century Chloudoff Psalter in Moscow¹⁰⁷, which apparently reflects the iconography of the lost mosaic of the Apostle Church, known through the ekphrasis of Nicolaos Mesarites¹⁰⁸. According to this text and as seen in the 9th century miniatures, James is protecting his eyes against the glaring light of Mount Tabor, but in the Dionysiu miniature James turns his back, his right arm calmly resting in the sling of his mantle. Though more classical in appearance, this pose weakens the meaningfulness of the scene, as has happened in other instances where changes were made for mere formal reasons.

Another innovation occurs within the landscape setting. Three separate hills are arranged in two planes separated by gorges into which the figures of Peter and James are placed in such a way that their lower parts are hidden by the central hill, giving the impression that they are just emerging from behind¹⁰⁹. This artistic device of depicting figures emerging from behind hills is consistently used in the Joshua Rotulus¹¹⁰ and is to be understood as an attempt by the Renaissance artist to reintroduce three-dimensional space under the influence of classical models.

XIX. The Koimesis (August 15)

Like the Metamorphosis, the Koimesis also is so hieratically conceived that there is little leeway for instilling the Renaissance spirit. As in some other pictures, the Renaissance influence is almost entirely confined to the extent to which the corporeality and the drapery of the Apostles are classicized. But in this respect the copies vary from each other considerably, a fact which on the one hand proves that within

¹⁰⁵ K. Weitzmann, "A Metamorphosis Icon or Miniature on Mt. Sinai", *Stinarar* XX, 1969, p. 420 and fig. 4.

¹⁰⁶ Omont, *Miniatures*, pl. XXVIII.

¹⁰⁷ K. Weitzmann, *Byz. Buchm.*, p. 55 and pl. LXI, 366.

¹⁰⁸ Weitzmann, *Stinarar* XX, 1969, p. 416.

¹⁰⁹ For a parallel of this feature cf. the full-page miniature of the lectionary in the Athos monastery Panteleimon cod. 2 (Н. Покровскии *Евангелие въ Памятникахъ Иконографий*, S. Petersburg 1892, p. 197 and fig. 93.)

¹¹⁰ Weitzmann, *Joshua Roll*, figs. 1, 5, 9, 13, 19, 22, 31, 34, 37.

the period of the Renaissance the artists had a certain amount of freedom in the adaptation of classical types, and on the other hand makes it more difficult to reconstruct the archetype by too stringent a method.

On the splendid ivory of the painterly group in Munich decorating the cover of the Reichenau Gospels made for Otto III¹¹¹, the composition is so compressed that the artist could develop his predilection for strong corporeality only in the figure of Paul standing at the foot of the bier, while for the two Apostles behind him he had to content himself with an emphasis on the sling motif. In the sumptuous miniature of the lectionary of Lavra from which we have chosen the Anastasis and the Nativity (figs. 1 and 13), the Koimesis composition¹¹² is not quite so pressed as in the ivory, permitting Peter to take a place equal to that of Paul, and in both figures the damp drapery clings to the body in an exaggerated manner similar to that in some of the prophet figures of the Paris Psalter¹¹³. In a miniature of the lectionary in Dionysiu, cod. 587 (fig. 19)¹¹⁴, however, the Apostles move about with greater freedom than in the two examples cited above, and from this point of view it seems closer to the archetype, although with regard to corporeality the figures have lost some of their strength. In both apostle groups the artist chooses to single out a pair in conversation, a device which we have found in other compositions we ascribe to our lectionary archetype (cf. figs. 5, 8, 12, 15). Moreover of the three examples here quoted the Dionysiu miniature is the only one with an architectural setting, colonnaded buildings with draperies hanging over their cornices — features which, though simplified, are based on the classical repertory.

We do not claim that the cycle of the Renaissance lectionary which we have tried to reconstruct is complete. On the contrary there are indications that it may have possessed a few more stately full-page miniatures. Often closely associated with the Annunciation is the Visitation, either attached to it or forming an independent miniature. Moreover the Vatican monologian, which surely copied a whole set of pictures from a Renaissance lectionary, has e.g. a picture of the Conception of St. Anne (celebrated on December 9)¹¹⁵ with a landscape setting which corresponds so well to that in the scene of the Virgin's Birth (fig. 11) that a derivation

¹¹¹ Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 25, no. 1 and pl. I. Another Koimesis plaque of the painterly group formerly in the Kofler Collection at Luzern is now in the museum of Houston, Texas, H. Schnitzler — F. Volbach — P. Bloch, *Skulpturen, Elfenbein etc. Sammlung Kofler*, Luzern, 1964, p. 13, no. 13.

¹¹² Weitzmann, *Sem. Kond.* p. 92 and pl. III, 1. Idem, "Narr. and Lit.", p. 172 and pl. XXXI.

¹¹³ cf. p. 635 and note 91.

¹¹⁴ Unpublished.

¹¹⁵ *Il Menologio*, p. 229.

from the same source seems assured. As a matter of fact, the wall with the cornice, the pergola and the trees breathes even a purer classical air in the Joachim and Anna picture. One would also expect that the lectionary had an important miniature at the beginning of the ecclesiastical year at September 1, and again the Vatican Menologion offers its representation of the Mission of the Apostles as the most logical choice ¹¹⁶.

It has become evident that the degree of classicizing in the feast pictures varies greatly. More hieratic compositions like the Baptism, Metamorphosis or Koimesis are less apt than more genre-like subjects such as Birth scenes for the infusion of classical elements. This is only natural and to some extent differences of this kind exist also in the Joshua Roll and the Paris Psalter, in which the bucolic scene of David pasturing the flock is more inducive to the insertion of classical elements than e.g. the narrative of the Jonah story. Considering the inherent difficulties in adding classical elements to the most sacred series of pictures in Christian art, one can only be amazed at the extent to which these artists of the Macedonian Renaissance have gone within the limits of Byzantine convention. However, one must admit that the time was not yet ripe for a permanent reintegration of the classical tradition within Christian culture. The 11th century was a strong reaction against these classicizing tendencies, and although the Palaeologan period tried, to some extent, to hark back to the 10th century tradition, it was only in 15th century Florence that a thorough amalgamation of the Christian and the classical heritage was achieved.

¹¹⁶ *Il Menologio*, p. 1; Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 169 and pl. XXVIII, 1.

Fig. 1. Mt. Athos, Lavra, Sketovophylakion. Lectionary. Fol. 1v: Anastasis.

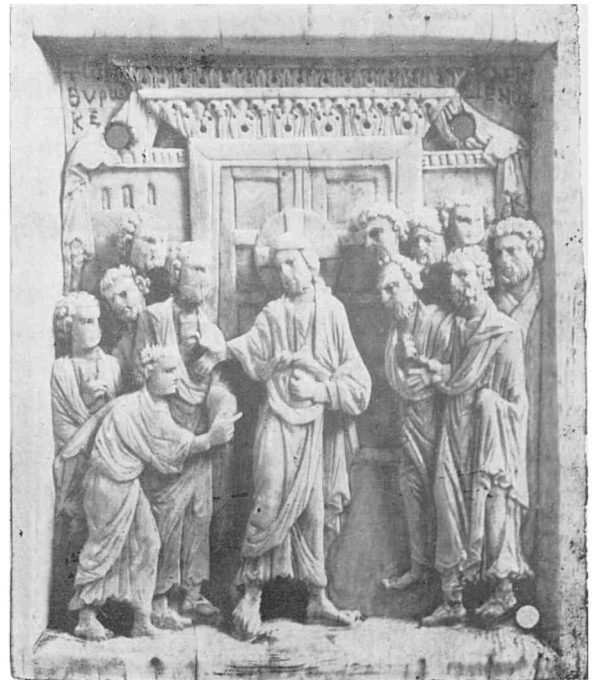
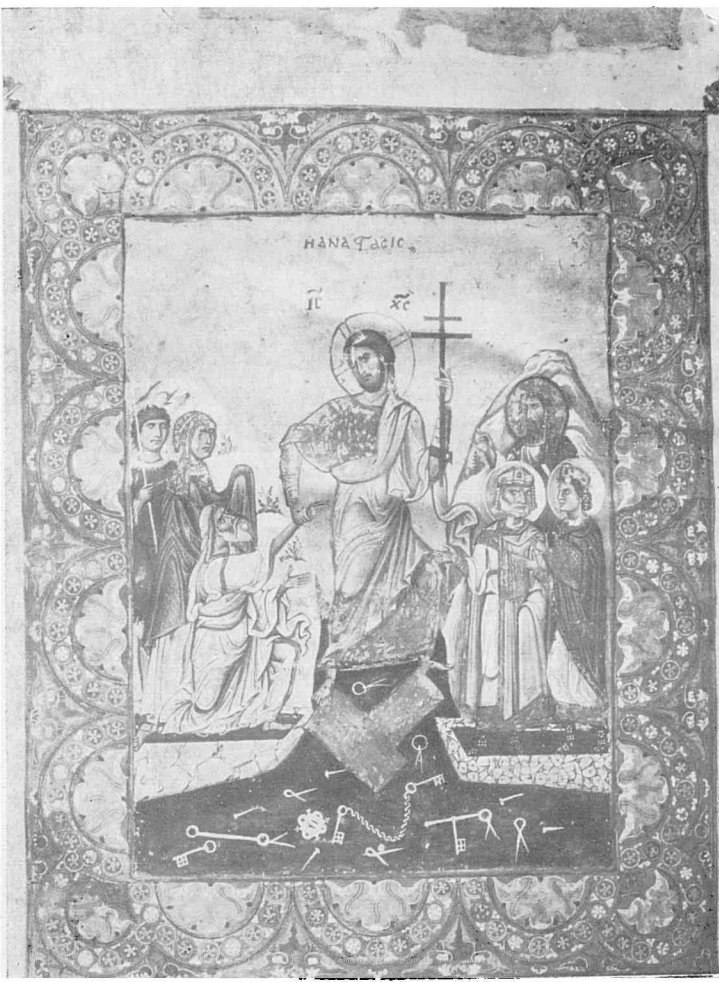


Fig. 2. — Washington, D. C., Dumbarton Oaks Collection. Ivory: Doubting Thomas.



Fig. 3. — Stuttgart, Schlossmuseum. Ivory: Ascension of Christ.



Fig. 4. — Leningrad, Public Library Cod. 21. Fol. 14 v : Pentecost.



Fig. 5. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory : Raising of Lazarus.

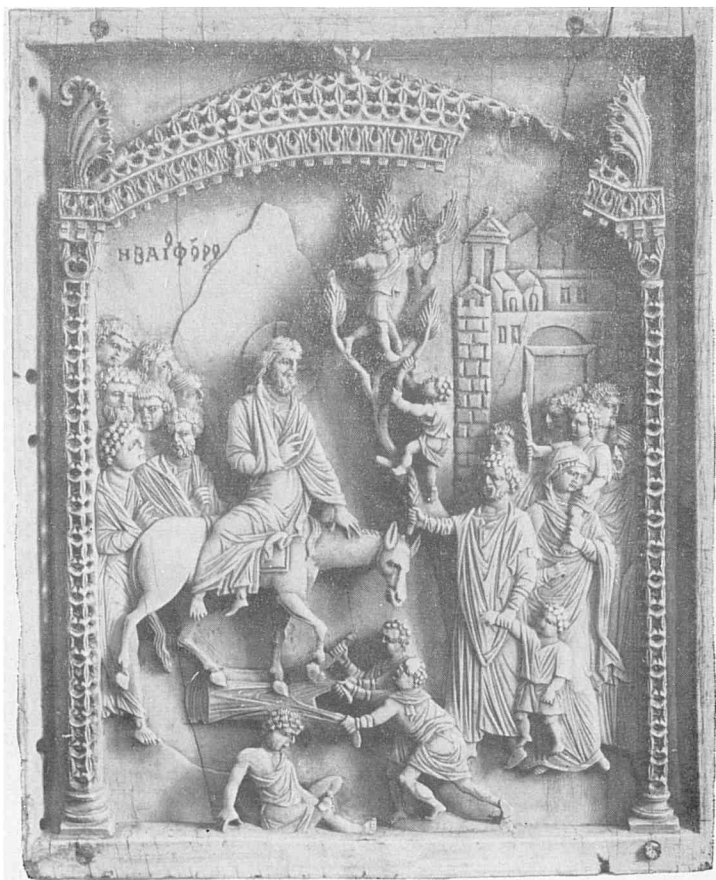


Fig. 6. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory : Entry into Jerusalem.

Fig. 7. Berlin, Statl. Mus. Ivory: Washing of the Feet.

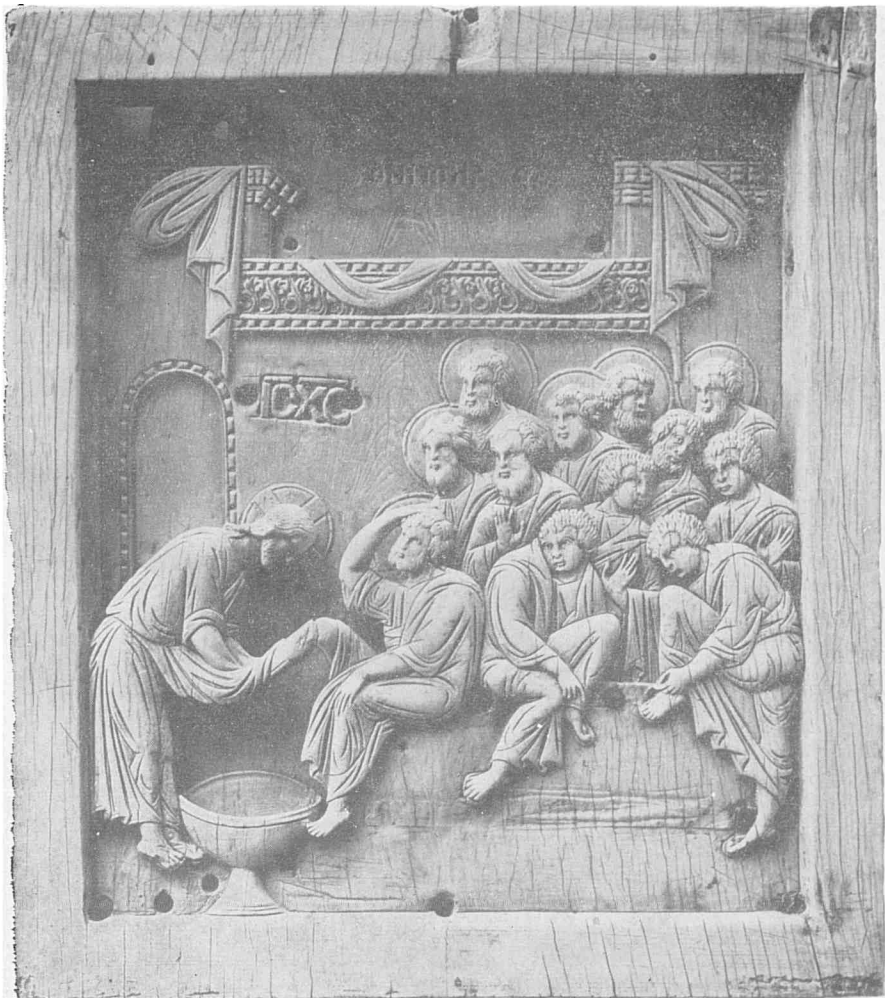


Fig. 8. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 53r: Last Supper.



Fig. 9. — New York, Metropolitan Museum. Ivory : Crucifixion .



Fig. 10. — London, Victoria and Albert Museum. Ivory (detail): Deposition and Threnos.

ΔΕΙΠΝΟΥΜΕΝΗ ΠΑΡΕΝΤΕΧΕΙΣ ΠΑΡΝΟΥΜΑΡΙΑΣ



Μοι ἴσαρτα τοῦ δὲ μου γούθῳ ἴμωρ τοῖσ' ἀποισ' ὀπ' ἔρσι
ἡμεθεῖσ' καὶ εἰς τὸ γυφρίζει μόνον ῥαίτορ καὶ ποιῆτο

Fig. 11. — Vatican. Cod. gr. 1613. Pg. 22 :
Birth of the Virgin.

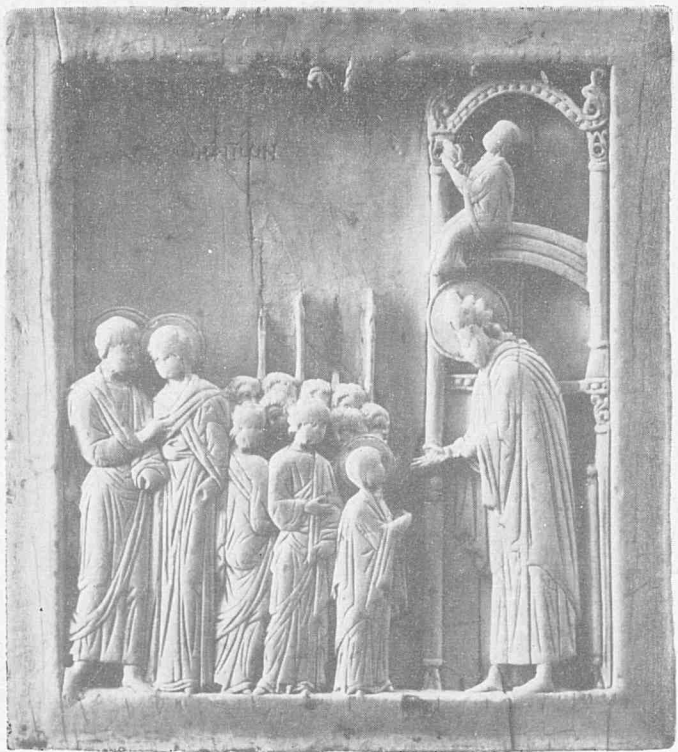


Fig. 12. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory :
Presentation of the Virgin in the Temple.

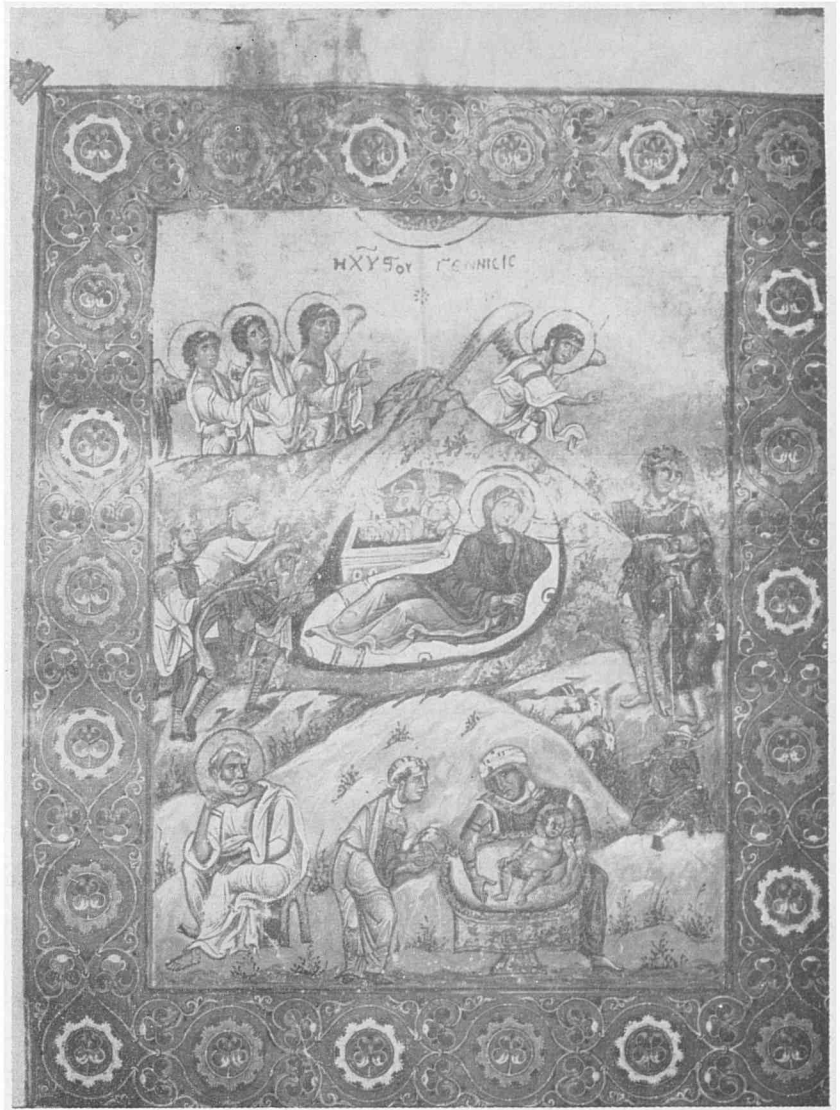


Fig. 13. — Mt. Athos, Lavra, Skevophylakion. Lectionary. Fol. 114v : Birth of Christ.

πρὸ τοῦ συχνηθῆναι αὐτομόρτηα ῥητορῶν μιτρα τὸ
θεοῦ· καὶ πάλιν αὐτὸ βλάπτει αὐτὸν ἄνθρωπος, ἀλλ' ἔρθε
τὸ ἀμθροσωπρὸ πῶς· προκόπῳ μοσφία κλικία καὶ χίρτι:

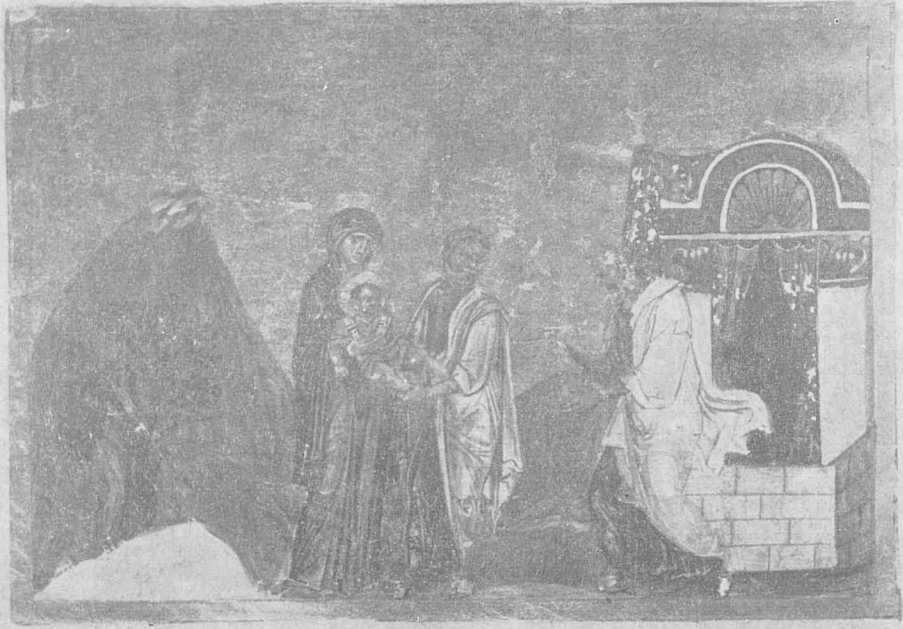


Fig. 14. — Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 287: Circumcision.

Fig. 15. — Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 290: Baptism.

αὐτὸ καὶ ῥητορῶν καὶ ἄλλων ἀπὸ τῶν ἀποστόλων
μοι· καὶ ἡλ-θ-θ-φ-ο-μ-η-δ-κ-τ-ῶ-μ-ο-υ-ρ-α-μ-ῶ-μ-λ-ά-ρ-υ-σ-α-ι-
ὅτι οὐκ αἰνῶσι μου ὁ ἄσκητοὶ σὶ τῶν ὁδῶν ὁ κλησῶν:





Fig. 16. Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 365:
Presentation in the Temple.



Fig. 17. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol.
150r: Annunciation.

Fig. 18. Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 161v :
Metamorphosis.

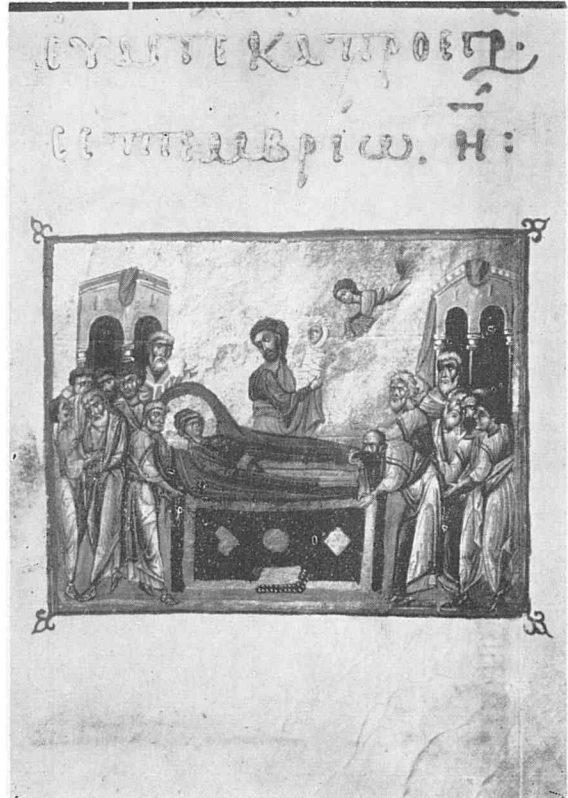


Fig. 19. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 164v :
Koimesis.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.); NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (N.-Ș.T.); J. IRMSCHER-Berlin, RDA (Irm.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); MARIA-ANA MUSICESCU (M.-A.M.).

PETRE DIACONU, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Editions de l'Académie de la R.S. de Roumanie, Bucarest, 1970, 158 p. (Bibliotheca Historica Romaniae, 27).

Les Petchénègues parlaient une langue apparentée à celle des Cumans, de la famille turque. Chassés de la région de l'Oural et de la Volga par les Khazars et les Ouzes en l'an 889, ils ont à leur tour repoussé vers l'ouest les Hongrois, qui sont arrivés dans la Hongrie d'aujourd'hui; puis, entre les années 900 et 950, ils sont descendus du Don vers le Danube, ils se sont alliés à Igor en 944 et à Svjatoslav en 968—971, ils ont attaqué à plusieurs reprises l'Empire byzantin, ils ont été vaincus en 1091 par les Byzantins alliés aux Cumans, ils leur ont porté une dernière attaque en 1122, enfin en 1150 on les rencontre en Serbie luttant à côté des Hongrois. A partir de cette date, ils ne sont plus mentionnés dans les sources et ils se sont fondus peu à peu dans la masse des autres populations plus nombreuses qu'eux, non sans laisser des traces dans la toponymie des régions respectives. Pour mieux connaître les Petchénègues il serait nécessaire d'entreprendre à la fois une étude comparative des sources et des recherches englobant des disciplines diverses, dans le genre de celles pratiquées par A. Kollautz pour les Avars. Malheureusement, la culture matérielle de Petchénègues est bien moins connue que celle des Avars, les données étant sporadiques et souvent contradictoires dans les sources byzantines. Du reste, la mise en valeur même de ces sources était incomplète et par endroits peu concluante, de sorte qu'un réexamen critique du problème vient à propos. L'auteur du présent ouvrage a abordé le sujet, après une minutieuse assimilation des sources littéraires, archéologiques, numismatiques, cartographiques et ethnographiques. La linguistique a été laissée de côté délibérément par l'auteur, vu que dans le stade actuel des recherches on ne dispose pas encore d'un répertoire des noms communs ou de lieux hérités des Petchénègues. Il a, en revanche, accordé toute son attention aux sources narratives, ne faisant appel aux connaissances plutôt sporadiques des autres domaines qu'en tant que moyens auxiliaires pour la confrontation et le contrôle de ces sources. Aussi les résultats obtenus par l'ouvrage intéressent-ils en premier lieu les byzantinologues, vu le nombre important de suggestions et de rectifications chronologiques ou géographiques qu'il renferme et dont il faudra désormais tenir compte.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 641—653, BUCAREST, 1971

Ainsi, entre autres, l'auteur propose une modification en ce qui concerne l'avance des Petchénègues vers le Danube. Selon lui, ceux-ci se seraient trouvés vers l'an 950 à peine sur la ligne du Siret, et non pas au Danube, ainsi qu'il semble résulter des informations de Constantin Porphyrogénète. L'auteur fonde sa thèse sur un argument *ex silentio* et aussi sur un argument d'ordre général, à savoir que les Petchénègues sont absents dans la civilisation de Dridu, datée du X^e siècle, et que leur venue aurait eu pour effet de « faire cesser le cours de la vie des autochtones dans les établissements » (p. 23). Nous doutons, pour notre part, que la pénétration d'éléments nomades dût forcément modifier de manière brusque et radicale le mode de vie des autochtones.

Nous estimons que l'interprétation du terme *δχθαι τοῦ ποταμοῦ* (Skylitzès-Cédrénus, Bonn, 1839, II, p. 412) dans le sens de « la rive droite du Danube » est juste. A notre avis, l'auteur a bien traduit également l'expression *ἀνεμύγνυντο ἀλλήλοις* (*op. cit.*, p. 599) par « ils se mêlaient, ils allaient de l'un à l'autre, ils avaient des relations réciproques », et non par « ils étaient mélangés, c'étaient des populations mélangées », comme l'ont fait d'autres historiens.

Nous considérons, de même, comme fondée la critique faite par l'auteur aux tentatives de localiser dans la Dobroudja du Nord ou en Valachie le lac Ozolymne, décrit par Anne Comnène (éd. Leib, II, p. 104) et comme convaincante son argumentation situant ce lieu quelque part à proximité de la ligne Pliska-Varna, plus précisément autour de la localité de Pliska, où il existait des marécages qui ont été asséchés par la suite. L'auteur présume que, pour sa description du lac Ozolymne, Anne Comnène a eu comme modèle le lac Maiotis, actuellement connu sous le nom de mer d'Azov et opine que le nom d'Ozolymne dériverait, par une étymologie populaire, d'Azov + le grec *λύμνη* « lac ». Mais cette explication est difficilement admissible, car dans la langue grecque byzantine il existait l'appellation de *δζολύμνη* « lac nauséabond ». Le lac Ozolymne, qu'Anne Comnène décrit comme grand et profond, capable de supporter des navires, correspondrait plutôt au lac de Varna (Varnensko ezero), qui a 14 km de longueur, 2 km de largeur et une profondeur moyenne de 10 m. *Hekaton Bunoï*, « Les cent collines », étaient probablement le plateau de Momino, qui a 300 m d'altitude et s'étend sur une zone de 400 km² entre les rivières Kamča, Provadijska Reka et la mer Noire. De telles hauteurs, qui abritent aujourd'hui non moins de 22 villages, pouvaient impressionner par leur nombre et pouvaient facilement recevoir le nom de « Les cent collines ».

H. M.

LENNART RYDÉN, *Bemerkungen zum Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Uppsala, 1970, 155 p. (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia, 6).

L'auteur a édité la vie de Symeon Salos de Leontios, de Naples, qui a vécu au milieu du VII^e siècle, d'abord dans *Studia Graeca Upsaliensia*, 4 (Uppsala, 1963), puis dans *Sources chrétiennes* (Paris, 1969). Dans la présente étude, il entreprend un examen linguistique plus détaillé de ce texte rempli d'éléments populaires authentiques, qui intéresse au plus haut point les historiens de la langue grecque. L'expression *ἀπὸ δφθαλμοῦ λαμβάνειν* (163,1) correspond au roum. *a se deochea*, « tomber malade de ce qu'on vous a jeté le mauvais œil », qui suppose en latin une expression analogue *de oculis*, d'où dérive le substantif roumain *deochi*, « puissance magique attribuée par les superstitieux à certaines personnes de rendre malades

ceux sur lesquels ils jettent un regard de méchanceté ou d'envie ». Pour ἄρτι καὶ ἄρτι à comparer les expressions parallèles roumaines *iară și iară, ctnd și ctnd, odată și odată, unde și unde, unul și unul*. On relève une parfaite correspondance avec le roumain, de même, dans les expressions ἀεὶ καὶ εἰς ἀεὶ = *odată și pentru totdeauna*, « une fois pour toutes » et ὅδε καὶ ὅδε = *cutare și cutare*, « un tel et un tel ». L'impératif στᾶ = στῆθι provient du langage des militaires et était certainement populaire (cf. notre étude *Les termes de commandement militaires latins dans le Strategicon de Maurice*, dans « Revue roumaine de linguistique », XIV, 1969, p. 261—272). En ce qui concerne ὥρες καὶ ὥρες, voir le parallèle roumain *ore și ore*, « des heures à la file » (en allemand, « stundenlang »). Le mot φούσκα « une boisson alcoolique » a proliféré en Italie méridionale (cf. G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris, Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tübingen, 1964, p. 549—550). La famille de l'ancien στῶψω comprend aussi στῶπη, d'où en latin *stuppa*, « étoupe » et *stuppere*, en roum. *astupa*, « remplir », en all. *stopfen*. Πανδούριον était probablement un emprunt du latin *pandura* qui se retrouve dans les langues romanes : v. it. *pandura*, esp. *pandurr ia*, pg. *bandurra*, « mandoline » (cf. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935, n° 6192). Le sens conservé en portugais confirme l'opinion de l'auteur suivant laquelle *πανδούριον* était un instrument musical à cordes, et non à vent.

H. M.

M. CORTELAZZO, *L'influsso linguistico greco a Venezia*, Pátron, Bologne, 1970, LXVIII, 383 p. (Linguistica, 2).

L'auteur s'est informé sur les emprunts grecs dans les langues sud-est européennes, après quoi il a exploré méthodiquement les sources vénitiennes, où il a décelé 278 grécismes actifs et 138 passifs. Les premiers se répartissent comme suit : la nature (18), la mer (87), la maison et l'homme (64), la société (55), le commerce (26), termes affectifs et abstraits (28). La plupart appartiennent à la navigation et au commerce, tandis que l'agriculture et la vie pastorale font entièrement défaut. Les emprunts sont présentés en ordre alphabétique, mais chaque terme comporte sa propre histoire, de sorte qu'il est possible au lecteur de se faire une image d'ensemble de la stratification et de la diffusion géographique des grécismes dans l'Italie du Nord-Est. Ceux-ci ne coïncident que dans une faible mesure avec ceux du roumain et des langues slaves méridionales, vu que les Roumains et les Slaves ont surtout emprunté les termes concernant l'organisation ecclésiastique et l'organisation d'Etat, alors que les Vénitiens ont adopté en premier lieu des termes du domaine du commerce et de la navigation.

On pourrait faire quelques objections : *cafetan*, attesté au XVII^e siècle, semble être plutôt un turcisme (cf. roum. *caftan*) ; *cata* est un héritage du latin et a occupé une aire plus vaste que la zone vénitienne ; le lat. *flamula* apparaît en grec au début du VII^e siècle et a persisté en roumain (*flamură*) ; *maslica* était présent en latin, d'où le dérivé *masticinus*, conservé dans le roum. *mesleacăn* ; *bre* est plutôt un turcisme ; *ponga*, du lat. *punga*, apparaît sur une vaste aire ; *scoțezar* (roum. *cuteza*) dérive du lat. *collizare, excollizare* ; *zago* dérivé directement du latin (dans les inscriptions, *zaconus, zacus = diaconus, diacus*), représente une influence grecque ancienne.

L'auteur conclut ainsi (p. XL) : « L'apporto linguistico greco al patrimonio veneziano rifflete dunque una profonda influenza culturale : è la storia appena punteggiata di una civiltà superiore, che s'impone strapotente prima di essere assimilata e, quindi, tollerata ». Il nous reste à préciser que les emprunts grecs présents dans le dialecte vénitien ont été englobés dans le domaine de la culture byzantine et sud-est européenne.

H.M.

A. KOLLAUTZ—H. MIYAKAWA, *Geschichte und Kultur eines völkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes. Die Jou-Jan der Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa*. II. Teil : *Die Kultur*. Geschichtsverein für Kärnten, Klagenfurt, 1970, XVIII, 443 p. (Aus *Forschung und Kunst*, 11).

Dans le second volume de cette importante synthèse, l'auteur a rassemblé et décrit avec soin les informations concernant la culture matérielle des Avars, depuis les formes les plus élémentaires de vie jusqu'à leurs principales occupations — la vie pastorale, l'agriculture, les métiers, le commerce, la poterie, la métallurgie —, aux rites funéraires et aux coutumes de toute sorte. Les vestiges de cette culture couvrent une assez vaste zone, dont le centre se trouve entre la Theiss et le Danube, mais avec des prolongements au sud jusqu'au-delà de la Save, à l'est et au nord jusqu'aux Carpates et à l'ouest jusqu'à la frontière entre l'Autriche et la Hongrie. Tout comme les Huns, les Avars ont préféré s'établir dans une plaine étendue et fertile, où ils pouvaient faire paître à leur aise leurs nombreux troupeaux et pratiquer l'agriculture. La partie la plus intéressante de l'ouvrage nous a paru celle qui présente et décrit le matériel anthropologique et ethnographique fourni par les fouilles archéologiques. Ce matériel est illustré par un grand nombre de dessins, d'esquisses et de photographies, remarquables tant par leur abondance et leur variété que par le niveau artistique supérieur des reproductions. Le talent de l'artiste excelle particulièrement à rendre les mouvements et les luttes, d'ailleurs la plupart des sujets se rapportent au domaine de la guerre. Les ustensiles agricoles sont presque totalement absents de ces préoccupations, ce qui nous fait soupçonner que les Avars ont constitué une minorité guerrière superposée à une population agricole paisible, par laquelle elle a été assimilée avec le temps. Les auteurs ont droit à toutes les félicitations pour leurs efforts d'exploiter le domaine du folklore comparé en vue d'en tirer des conclusions sur la mentalité et le comportement des populations primitives et des nomades. Mentionnons enfin l'analyse qu'ils font des sources et des méthodes de recherche utilisées jusqu'à présent, y compris la description des différentes phases de la recherche. Certaines observations se réfèrent aux sources byzantines et un chapitre entier est consacré à l'analyse minutieuse de la *Chronique de Fredegar*, du VII^e siècle. Du point de vue méthodologique, le présent ouvrage peut servir de modèle pour la manière dont il est possible d'exploiter les disciplines les plus variées en vue d'une meilleure compréhension et d'une meilleure présentation d'un complexe historique quelconque.

H. M.

PAUL GAUTIER, *Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis I^{er} Comnène* • Revue des études byzantines », XXVIII, 1970, p. 5—55.

Il s'agit de deux diatribes contre les injustices du règne d'Alexis I^{er} Comnène, datant de 1091 et dont l'une fut prononcée devant l'empereur même, l'autre lui étant adressée par voie écrite. Au moment où Constantinople était assiégée par les Petchénègues et les Turcs, le patriarche d'Antioche Jean dit l'Oxite semble avoir voulu empêcher une nouvelle confiscation des biens sacrés au profit de l'empereur qui prétextait le manque de ressources pour ne pas entretenir une armée capable de briser l'encerclement de la ville. Il dénonce le luxe insensé de la famille impériale, la fiscalité excessive du régime, le fait que l'empereur n'a pas encore expié pour les forfaits commis lors de son ascension par la violence au pouvoir, ainsi que les fautes du clergé et du peuple. Il recommande un repentir général et conseille à tous la confiance en Dieu. Il demande de la part de l'empereur la réparation des injustices et des abus et une réforme de l'administration. Les diatribes de Jean l'Oxite dont les allusions à d'autres événements de l'époque n'en font qu'augmenter l'intérêt historique avaient été publiées pour une première fois, au début du siècle, par Alexandre Lavriotès. Les insuffisances du travail de celui-ci ont poussé P. Gautier à refaire l'édition, malgré la perte des textes manuscrits, conservés jadis à Lavra. La réédition est accompagnée d'une belle traduction en français et d'un riche commentaire historique. Une découverte de dernière heure, celle d'une copie du manuscrit perdu de Lavra (N^o 139), dûe à Mgr. Louis Petit et restée dans ses papiers, confirme le texte établi par P. Gautier.

N.-Ş. T.

E. VOORDECKERS, *Les sources du « Chronicon Maius » II, 12 du Pseudo-Sphrantzès*. Overdruk uit « Byzantion », 37, 1967, p. 153—165, Brussel, 1968, Gent, 1968 (« Studia Historica Gandensia », 88).

La controverse apologétique qu'aurait eue, en 1437, l'empereur Jean VIII Paléologue avec un Juif du nom de Xénos et qui aurait abouti à la conversion et au baptême de celui-ci, sous le nom d'Emmanuel, événement raconté dans *Chronicon Maius*, II, 12 du Pseudo-Sphrantzès, n'est pas authentique. Il s'agit d'une interpolation dont les sources se trouvent dans des œuvres de polémique anti-juive de Jean VI Cantacuzène et du canoniste Mathieu Blastarès. Le traité contre le judaïsme de Jean VI, conservé dans le *Codex Parisinus Graecus* 1242, ff. 293—436, ouvrage inédit et presque inconnu dont E. Voordeckers prépare l'édition, se présente, en effet, comme un dialogue entre l'empereur et un Juif du nom de Xénos ; le dialogue se termine par la conversion de celui-ci qui se fait baptiser sous le nom de Manuel. Le traité contre les Juifs de Mathieu Blastarès, également inédit, se trouve dans le *Codex Seldenianus* B.49 (olim 44) de la Bodlérienne ; de ce traité le Pseudo-Sphrantzès tire l'intervention de l'hiéromoine Mathieu, qui aurait participé à la controverse de Jean VIII Paléologue avec Xénos.

N.-Ş. T.

HALIL INALCIK, *The Policy of Mehmed II toward the Greek Population of Istanbul and the Byzantine Buildings of the City*, «Dumbarton Oaks Papers», 23/24, 1969/1970, p. 231–249.

L'auteur traite d'un des aspects les plus intéressants de la politique intérieure de Mehmet II après la conquête de Constantinople : sa conduite envers la population grecque et chrétienne de l'ancienne capitale byzantine. Le sultan, qui voulait refaire la ville dépeuplée et ayant perdu son ancienne importance économique depuis bien longtemps (le déclin de Constantinople commence en 1204), encouragea par des mesures d'ordre politique et fiscal l'afflux des Grecs et des autres sujets chrétiens de son empire vers la capitale. L'évolution du régime des biens immobiliers témoigne des intentions de Mehmet, ainsi que l'analyse détaillée, fondée sur des documents ottomans et des sources narratives grecques, faite par l'auteur nous la montre. Rêvant d'un empire universel islamique, Mehmet II pose les fondements de la symbiose gréco-turque ; dès le lendemain de la conquête il s'institue lui-même protecteur de l'orthodoxie cherchant à couper les liaisons des chrétiens d'Orient avec l'Eglise catholique. Pour s'assurer la collaboration des Grecs il applique d'une manière pas trop stricte les normes du droit religieux islamique concernant l'attitude envers les villes conquises par la force des armes et non par soumission volontaire. Il ose même défier l'opposition de l'aristocratie ottomane à cette politique relativement bienveillante envers les chrétiens. Ses successeurs, dont l'auteur étudie brièvement la conduite envers les Grecs de la capitale, sont de beaucoup plus « orthodoxes » dans ce domaine. L'auteur réussit à nous donner une image vivante et parfois dramatique d'un moment historique dont il n'est pas besoin de souligner ici l'importance. Sa réussite démontre encore une fois que seulement une connaissance profonde des sources turques, de l'histoire et de la mentalité des conquérants de Constantinople peut nous faire mieux comprendre de nos jours le dernier chapitre de l'histoire byzantine, ainsi que celui des origines lointaines du phanariotisme.

N.-Ş. T.

Neo-Hellenika. Annual publication of the Center for Neo-Hellenic Studies Austin, Texas, U.S.A. 1, Amsterdam, 1970, pp. 244.

Die neogräzistischen Studien treten immer stärker in den Rang einer selbständigen (Länder)wissenschaft, ohne daß dieser Tatsache in der wissenschaftlichen Organisation bereits Rechnung getragen wäre. Es ist daher lebhaft zu begrüßen, daß mit dem vorliegenden Bande das Center für Neo-Hellenic Studies in Austin unter Leitung von G. G. Arnakis die Initiative zu dem ersten neogräzistischen Periodikum außerhalb Griechenlands ergriff. Die Zeitschrift soll, obgleich das erste Heft überwiegend englischsprachige Beiträge enthält, international gestaltet werden, was auch darin zum Ausdruck kommt, daß neben dem Editorial Board, der sich ausschließlich aus amerikanischen Gelehrten zusammensetzt, ein Advisory Board steht, dem die korrespondierenden Mitglieder des Center for Neo-Hellenic Studies zugehören (befremdlicherweise befindet sich unter ihnen kein Bürger eines sozialistischen Staates). Die Zeitschrift berücksichtigt alle Sozialwissenschaften, die sich mit dem Griechentum vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart befassen. Die Fülle des Gebotenen möge die Titel der Bei-

träge des ersten Bandes erhellen: D. M. Nicol (Edinburgh), *Philadelphia and the Tagaris family*.—D. I. Polemis (Andros), *A note on the origin of the title*, „Μέγας Κομνηνός“ —Th. Vaghenas (Athen), *Three castles of the Morea identified*. — A. Bryer (Birmingham), *The Tourkokratia in the Pontos*. — G. Ch. Papacharalampous (Nicosia), *Perideipna in Cyprus: an ancient custom*. — C. P. Kyrris (Nicosia), *The Cypriot family of Soderini and other Cypriots in Venice (XVI—XVII centuries)*. — G. G. Arnakis (Austin), *The first American volunteer in the Greek Revolution: George Jarvis*. — M. B. Raizis (Southern Illinois), *Solomos and the Britannic muses*. — E. Moutsopoulos (Athen), *La conception de l'histoire dans la pensée grecque du dix-neuvième siècle: Paparrigopoulos et Brailas-Arménis*. — E. Catafygiotu Topping (Cincinnati), *Seferis' „Mycenae“: a tragic lyric*. — D. Z. Andriopoulos (Kansas City), *The problem of aesthetic categories in contemporary Greek aesthetics*. — Eric P. Hamp (Chicago), *On the frequency of lexical finals in Modern Greek*. — D. Moutsos (Rochester), *Two derivatives of a common source in medieval and modern Greek: ζαβός and ζερβός*. — K. Kazasis (Chicago), *A case of interference in the Greek grammar of a trilingual child*. — K. Kazasis (Chicago), *The Bulgarian-Greek Dictionary of the Bulgarian Academy*. — D. J. Delivanis (Thessaloniki), *The Greek economy and the West*. Es folgen Rezensionen mittleren Umfangs, ausreichend zu gründlicher Information, jedoch unbelastet von weitschweifigen Auseinandersetzungen, sowie die Ankündigungen: Band II der „Neo-Hellenika“ wird der griechischen Erhebung von 1821 gewidmet sein; der erste Band eines „Corpus philosophorum Graecorum recentiorum“ die Opera des Petros Brailas-Armenis, wird in Kürze in Athen vorgelegt werden; das langerwartete griechisch-englische Diktionär von D. J. Georgacas wird 1973/74 in zwei Bänden erscheinen. — Verlegerisch betreut wird die neue Zeitschrift durch den verdienstvollen A. M. Hakkert in Amsterdam.

Irm.

EMMANUEL KRIARAS, *Artikel aus einem „Wörterbuch der mittelalterlichen griechischen volkssprachlichen Literatur“*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, 17 (1968), p. 267—321.

Dem Probetext dieses hochbedeutsamen Hilfsmittels, von dem inzwischen der erste Band vorliegt, sind einführende Bemerkungen über Genese, Anlage und Anliegen des Wörterbuches vorangestellt. Es wird dieses die volkssprachige griechische Literatur des Zeitraums von 1100 bis 1669 berücksichtigen, wobei der Nachdruck auf den literarischen und historischen Texten liegt; das heißt, hagiographische, juristische, fachwissenschaftliche Materialien sowie Urkunden werden nur auxiliär herangezogen. Der Wortschatz wird nach seiner Herkunft und den jeweiligen schriftstellerischen Anliegen differenziert; jeder Artikel des Wörterbuchs zerfällt demgemäß in einen typologischen, einen etymologischen und einen semasiologischen Teil. Daß das Lexikon vielfältig auch zur Verbesserung der weithin in unzulänglichen Editionen vorliegenden Opera beitragen wird, liegt auf der Hand.

Irm.

TH. ST. TZANNETATOS, Τὸ Πρακτικὸν τῆς Λατινικῆς Ἐπισκοπῆς Κεφαλληνίας τοῦ 1264 καὶ ἡ ἐπιτομὴ αὐτοῦ. Κριτικὴ ἔκδοσις αὐτῶν, Athen, 1965, 183 p.

Verzeichnisse kirchlicher Besitztümer, aufgestellt zum Zwecke staatlicher Bestätigung, sogenannte *περιορισμοί*, sind aus byzantinischer Zeit zahlreich erhalten. Sie fehlen aus dem fränkisch beherrschten Griechenland; denn das lateinische Kaisertum war nur von kurzer Dauer, und mit ihm zerfiel die römische Kirchenorganisation. Anders auf den Ionischen Inseln und den Kykladen, wo die westliche Herrschaft Bestand hatte! Hierhin gehört als eines der bedeutendsten Zeugnisse — und zugleich als wichtige Quelle für die Wirtschaftsgeschichte — das *Πρακτικὸν* von Kephalaria. Es wurde bis zu dessen Vernichtung durch das Erdbeben von 1953 im Archiv der katholischen Sankt-Markus-Kirche von Zakynthos in dreifacher Gestalt aufbewahrt: 1. in dem Original vom 12. Juli 1264, 2. in der Kopie eines Unbekannten, die der Bischof Giacinto Conigli gegen Ausgang des 17. Jahrhunderts veranlaßte, 3. in der Epitome des Priesters Georgios Metaxas, die auf Veranlassung des gleichen Bischofs 1677 abgefaßt wurde. Die vorliegende Ausgabe behandelt ausführlich diese Überlieferung, die bisherigen Erschließungen sowie Editionsprinzipien. Die Texte der Grundurkunde und des Auszugs erscheinen getrennt, auch in den ausführlichen Indizes, die sich anschließen. Der Veranschaulichung dient ein Anhang von Faksimiles des *Πρακτικὸν*.

Irm.

OTTO DEMUS, *Die Rolle der byzantinischen Kunst in Europa*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, 14 (1965), 139—155.

Der Aufsatz leitete — in griechischer, französischer und englischer Übersetzung — eine Ausstellung des Europarates über byzantinische Kunst ein. Es erscheint dem Verfasser als ein europäisches Wunder, daß die byzantinische Kunst gegen die Gestaltfeindlichkeit des Islams und die Gestaltlosigkeit der „Barbaren“ die antike Tradition einer naturorientierten, darstellenden Kunst fortführte und weite Teile der Welt künstlerisch missionierte. Nur von ihr konnte daher eine Erneuerung der europäischen Kunst ausgehen. Diese Erneuerung erfolgte jedoch nicht in sklavischer Nachahmung, welche verschiedene Spielarten einer byzantinischen Provinzialkunst entwickelt haben würde, sondern in der Weise, daß die byzantinische Kunst als echte Lehrmeisterin den Grund zu den großartigen nationalen Entwicklungen legte.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, *Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18. und 19. Jahrhunderts*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, 15 (1966), 97—99.

Es gilt vielerorts als Axiom, daß das pejorative Byzanzbild, das auch heute noch unterschwellig wirksam ist, zwar auf den aufklärerischen Rationalismus Frankreichs zurückgehe, zu weiter Wirkung jedoch erst durch Charles Lebeau und mehr noch durch Edward Gibbon

gebracht worden sei. Demgegenüber ist jedoch festzustellen, daß, ehe jener Werke in Deutschland bekannt wurden, Gatterer und Schlözer ein durchaus ähnliches, in manchen Zügen jedoch noch markanteres Byzanzbild propagierten. Gibbons Leistung liegt daher weniger in seiner Originalität als vielmehr darin, daß er sich zum beredten Sprecher der Anschauungen seiner Epoche machte. Obgleich aber die maßgebliche deutsche Historiographie des beginnenden 19. Jahrhunderts Byzanz ablehnte, nahm dennoch die Spezialforschung unentwegt ihren Fortgang.

Irm.

BASIL LAOURDAS, *Photius and Arethas — a Chapter in the History of Classical and Byzantine Scholarship*, « Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen », VIII (1970), 1—2, p. 52—65.

L'apport d'Arethas, archevêque de Césarée et Cappadoce, au développement de la philologie classique a été maintes fois souligné. Ecrits sur le papyrus procuré de l'Asie Mineure, par les meilleurs copistes du Patriarcat, des manuscrits d'une valeur insigne ont été transmis à la postérité grâce à l'amour des lettres d'Arethas. L'auteur mentionne des codex, offre des détails sur leur élaboration et leur diffusion, pour insister, ensuite, sur les scholies que le possesseur de ces œuvres rédigeait pour lui-même et ses amis. Parmi ces scholies quelques-unes comportent un intérêt particulier pour les linguistes, d'autres pour les historiens (en procurant souvent des détails précieux sur la vie quotidienne au temps de l'auteur), d'autres, enfin, pour les chercheurs qui se préoccupent de l'attitude du philologue à l'égard de l'héritage culturel de l'antiquité.

Dans ce sens, l'auteur relève deux aspects particulièrement significatifs : d'une part, l'attention d'Arethas est retenue surtout par le style des auteurs antiques, et non pas par leur philosophie ; pour lui, l'enseignement théorique est l'apanage des pères de l'Eglise ; d'autre part, l'intérêt d'Arethas pour les textes antiques a donné une impulsion considérable aux recherches concernant la tradition hellène. En constatant des similitudes dans les attitudes de Photius et d'Arethas face à cet héritage et la diversité de leur curiosité, l'auteur souligne leur contribution à l'étude de l'antiquité païenne et les transformations subies par les interprétations des textes aux cours des années ; le désir sincère de comprendre les œuvres hellènes a aiguïé la curiosité des philologues byzantins vers des œuvres diverses et vers des fragments qui donnaient une réponse aux questions qu'ils se posaient.

Contribution précieuse à l'étude du « philological scholarship » byzantin qui a offert à la culture européenne les prémisses du renouvellement qui a constitué, en même temps, une reprise d'une tradition philologique et philosophique, ce texte lu l'année passée devant les membres de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, garde intact le souvenir du distingué savant de Thessalonique, dont la disparition prématurée a infligé une douloureuse perte aux rangs des interprètes des cultures sud-est européennes et des hommes de qualité.

A. D.

HERBERT HUNGER, *On the Imitation of Antiquity in Byzantine Literature*, «Dumbarton Oaks Papers», 23—24 (1969—1970), p. 17—38.

Les précieux résultats obtenus à la suite d'amples et de patientes recherches sur la culture écrite byzantine permettent à l'éminent spécialiste de relever dans cette étude certains traits majeurs de l'attitude des écrivains byzantins à l'égard de l'Antiquité. Ce qui, en premier lieu, retient l'attention de l'auteur est le fait que l'imitation de l'Antiquité n'a jamais engendré de théorie, pour la bonne raison qu'elle était devenue une pratique d'usage. Ayant constaté qu'il s'agissait d'une technique, la recherche de l'auteur se porte tout particulièrement sur le mécanisme littéraire en soi. Aussi, remarque-t-il à ce sujet, l'absence de reproductions d'événements ou de personnages — historiques ou mythologiques — appartenant au monde antique, les écrivains byzantins préférant des sujets contemporains. Mais, pour traiter les sujets qu'ils choisissent — qu'il s'agisse de discours, de descriptions, de récits, de définitions de caractères ou de formes littéraires recommandées par la rhétorique apprise dans les écoles —, ils font appel à des motifs, à des figures de style en usage chez les Anciens. L'auteur relève également l'apparition de certains *topoi* ou la fréquente mention d'auteurs hellènes sous des formes conventionnelles («le poète», c'est Homère, le «fils d'Olorus» — Thucydide, etc.), de même que l'introduction de citations abondantes qui témoignent d'un véritable maniérisme. Sur le plan linguistique, ils évitent les formules propres au parler quotidien (d'où leur attachement à l'expression consacrée et leur refus délibéré de toute expression nouvelle et même de nouvelles dénominations qui désignaient les peuplades avec lesquelles les byzantins venaient en contact); quant à la métrique, ils se reportaient à l'expérience des Anciens.

L'analyse met, de la sorte, en évidence la manière dont la littérature byzantine a développé l'héritage de l'Antiquité, en lui conférant un sens nouveau. Cette continuité culturelle est due surtout au fait que l'activité intellectuelle a évolué sans subir des moments de traumatisme, comme ce fut le cas de l'Occident; les Byzantins ont adopté et adapté des formes littéraires-stylistiques de l'Antiquité païenne, en leur conférant de nouvelles significations. Les remarques de l'auteur concernant «le manque d'originalité» des écrivains byzantins — conscients de continuer et de développer une tradition prestigieuse — méritent d'être retenues par les historiens de la culture européenne.

Et cela, d'autant plus que cette conscience a continué pendant longtemps de dominer l'activité des lettrés du Sud-Est européen, qui se préoccupèrent, des siècles durant, de maintenir un équilibre entre le strict attachement à la tradition et l'extrême attention accordée au détail (l'équilibre même constaté par le P^r Hunger au sein de la littérature byzantine). Aussi bien, pourrait-on suivre les lignes de développement des cultures de cette zone du continent européen, en fonction des orientations imprimées à Byzance à la culture écrite et des conditions nouvelles survenant dans le contexte social-politique en continuelle transformation. Tout comme dans la poésie du Moyen Age occidental¹, l'originalité a résulté de la permanente adaptation des formes et des figures littéraires consacrées aux contingences du moment. C'est de cette manière que s'expliquent, à notre avis, la persistance de quelques genres «figés» — les chronographies; les panégyriques, l'épistolographie —, et la longue survie de la rhétorique. D'ailleurs une étude des *topoi* byzantins, dans le genre de celle entreprise par E. R. Curtius pourrait révéler bon nombre de relations entre les littératures sud-est européennes et le Moyen Age byzantin. On ne saurait manquer d'y ajouter la méfiance des Pères orthodoxes à l'égard de la «fantaisie» qui avait poussé les Anciens dans les sphères des mythologies fabuleuses; si cette méfiance a entravé les élans de l'invention poétique elle n'a pas moins manqué d'ancrer la littérature dans les réalités socio-politiques.

¹ Voir les pertinentes remarques de Erich Köhler, *Zur Struktur der altprovenzalischen Kanzone*, dans son volume *Esprit und arkadische Freiheit*, Athenäum Verlag, 1966, p. 28—45.

Cette manière de concevoir l'originalité a duré pendant quelques siècles, jusqu'au moment où l'attention même que l'on accordait aux contingences entraîna une révision profonde de la tradition. Ce moment est, à notre avis, l'époque des Lumières lorsque les superpositions de thèmes, l'introduction de motifs purement sentimentaux et, ensuite, l'affirmation du « génie original », commandèrent un ample examen de la tradition culturelle.

Toutes ces réflexions, toutefois, ne font que souligner l'importance de l'étude du P^r Hunger pour une meilleure intelligence de la tradition culturelle byzantine et, à travers celle-ci, de l'héritage culturel byzantin dans le sud-est de l'Europe.

A. D.

Invățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Texte choisi et établi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu. Etude introductive et notes par Dan Zamfirescu et G. Mihăilă. Bucarest, Ed. Minerva, 1970, 426 p.

Parue vers la fin de l'année 1970, la première reproduction intégrale, scientifique, de la première œuvre originale de la pensée médiévale roumaine a suscité à juste titre le plus vif intérêt. La majorité des commentateurs se sont penchés sur l'étrange destinée de cette œuvre : analysée, discutée, critiquée même — sous prétexte qu'elle n'est qu'une compilation tardive et mal composée —, elle ne fut pourtant jamais correctement et intégralement imprimée ! Et c'est le mérite incontestable des spécialistes Florica Moisil et Dan Zamfirescu que d'avoir établi et soigné la publication de la version roumaine.

A cette fin, Dan Zamfirescu a analysé les manuscrits existants, en a établi le texte le plus authentique et a précisé la place que chaque version, prise à part, occupe dans la filiation des manuscrits. G. Mihăilă a ajouté une nouvelle version roumaine du prototype slavon au *corpus* de l'ouvrage qui, de la sorte, reproduit la première forme et ensuite la forme la plus complète du premier monument de culture écrite développée sur le territoire roumain.

Dans une première étude introductive, Dan Zamfirescu s'occupe du problème de l'authenticité, de l'histoire du texte et de la technique d'emploi des sources. S'étayant sur de solides arguments, il refute le plaidoyer généralement gratuit de Démosthène Russo qui n'a parlé, avec ténacité, que d'un pseudo-Neagoe. Il présente ensuite les rapports existant entre les versions roumaines, afin d'analyser la manière dont cette œuvre a été élaborée, c'est-à-dire d'après la technique de la composition des « mosaïques », par un appel constant aux sources byzantines en même temps que par une permanente attention accordée aux contingences sociales-politiques.

Dans la seconde étude introductive, G. Mihăilă s'occupe de l'original slavon (ms. slave 313 de la Bibliothèque « Cyrille et Méthode » de Sofia), aussi bien que de la culture de Neagoe Basarab. Une intéressante confrontation des documents écrits aux XIV^e — XV^e siècles en Valachie avec des passages des *Enseignements* met en évidence de nouveaux éléments qui plaident pour l'authenticité de l'œuvre.

Un examen détaillé des manuscrits existants, au nombre de neuf (auxquels est venue, tout récemment, s'ajouter une copie conservée à la Bibliothèque « Astra » de Sibiu, mais qui appartient à un copiste déjà connu) a permis d'établir quels sont les manuscrits qui conservent la version roumaine initiale, identique à l'original slavon et à la traduction grecque, ensuite ceux qui comprennent une variante abrégée et enfin ceux qui résultent de la contagion du texte initial par la variante abrégée. On énumère les éditions parues jusqu'en 1969.

Œuvre qui met en relief l'effort culturel d'il y a plus de quatre siècles, en nous restituant — suivant la remarque de Virgil Căndea, dans sa chronique de « România literară », n^o 3/1971 — la sagesse, la pensée politique, la conduite morale d'un éminent lettré qui a codifié

une pensée philosophique, les *Enseignements* révèlent en même temps leur appartenance au genre « miroir des princes » que les Byzantins cultivaient intensément.

Prélude d'une édition promise par Dan Zamfirescu, qui doit réunir les trois versions, existantes actuellement — slavone, grecque et roumaine —, l'ouvrage nous offre par son texte une base solide pour des interprétations à venir, de même que par ses études introductives de pertinents points de départ pour une recherche poussée de la culture roumaine dans le contexte sud-est européen.

A. D.

MARIN MATEI POPESCU, *Podoabe medievale în Țările Române (Parures médiévales dans les pays roumains)*, Bucarest, 1970, 85 p., 108 ill., dont 26 en couleurs (résumé en français).

Ce livre, très richement illustré, premier essai, dans l'historiographie roumaine de l'art de présenter les parures profanes des XI^e—XVIII^e siècles découvertes au cours des fouilles archéologiques, éclaire d'une manière bien vivante certains aspects moins connus de la vie sociale et culturelle des Roumains pendant le moyen âge. Les objets d'art somptuaire (broderies, orphèvreries, miniatures, etc.) destinés soit au service divin, soit à l'embellissement des églises et dont un assez grand nombre de chefs d'œuvres nous sont parvenus, témoignent de la richesse ainsi que du niveau artistique et technique très élevé atteint au cours des XIV^e—XVIII^e siècles dans les provinces roumaines. Toutefois, si architecture religieuse, peinture et arts somptuaires offrent le plus clair de l'image de l'art roumain du moyen âge, celle-ci demeure partielle. La vie publique et privée des voivodes, des hauts dignitaires, des grands boyards nous est connue surtout par les sources écrites et beaucoup moins par des preuves matérielles. Car, à peu d'exceptions près, résidences princières, châteaux-forts, manoirs, maisons des villes avec leur ameublement, les œuvres d'art qui les embellissaient, ont disparues laissant peu de traces. Parmi ceux-ci, les plus expressives sont les tissus décoratifs et ceux dont étaient faits les vêtements de cérémonie, ainsi que les parures et les bijoux. Cette dernière catégorie est beaucoup moins étudiée, leur valeur historique et artistique étant un acquis des recherches toutes récentes. Deux expositions : *Costume de Cour dans les pays roumains, XIV^e—XVIII^e siècles* (Belgrade 1969, Bucarest 1970) et *Parures d'or et d'argent le long des siècles* (Paris, Londres, Stockholm 1970), viennent justement d'ouvrir une perspective d'une complexité et d'une richesse inattendues sur la civilisation matérielle du peuple roumain à partir du XI^e siècle. Le fonds byzantin, que les pays roumains partagent avec les pays sud-slaves, greffé lui-même sur un persistant héritage gréco-romain, s'enrichit, à partir du XIV^e siècle, grâce aux contacts ininterrompus avec l'Occident comme avec l'Orient. Tissus et parures en font la preuve la plus directe.

Le livre que M. M. Popescu a consacré à ces derniers comporte une assez ample étude introductive (p. 7—35), un catalogue raisonné de 215 pièces parmi les plus représentatives du genre ainsi que des photographies d'ensemble et de détail. Le mérite fondamental de ce livre — outre son intérêt de nouveauté — est le fait qu'il permet de suivre, presque par étapes, non pas une évolution linéaire (ainsi que les choses se passent avec l'art religieux), mais bien les changements, parfois innattendus, dans le goût, nous dirions même dans la mode qui rapprochait la société roumaine tantôt de l'Occident, tantôt de l'Orient. Ceci pour les détails, car en grand il est facile de voir que ces parures se rattachent à une typologie balkanique, dont l'origine orientale et surtout byzantine est indéniable. Toutefois, soit grâce aux contacts directs, soit à travers les ateliers transylvains (rattachés en tant que technique

et style à Nürenberg), l'Occident n'a pas manqué, durant tout le moyen âge, d'être présent sur l'horizon artistique valaque et moldave. Il faut également souligner que les ateliers locaux ne font pas défaut, même si les voïvodes s'adressaient très souvent aux célèbres orphèvres de la Transylvanie. L'excellent Catalogue (organisé chronologiquement à l'intérieur des différents genres de parures : boucles d'oreille et de tempe, diadèmes, bracelets, bagues simples ou à monture, bagues sceaux, parures vestimentaires, etc.) permet d'en tirer quelques aspects d'ordre statistique concernant le rapport entre les bijoux importés, ceux travaillés en Transylvanie et ceux dus aux ateliers locaux. Il est en même temps intéressant de suivre la courbe ascendante de l'activité de ces derniers (surtout au cours des XVI^e—XVII^e siècles) auxquels on doit justement celles des parures qui marquent une sorte de constante stylistique, qu'on retrouve à peu de différences près dans les pays balkaniques. Le souvenir de Byzance perce à travers l'empreinte orientale, toutefois moins forte dans les Principautés roumaines qu'au sud du Danube. Simplifié, sinon appauvri, l'apport occidental dans le contexte des parures roumaines, vient confirmer une fois de plus l'intérêt toujours actif, malgré les vicissitudes d'ordre politique et économique, que les pays roumains portaient à la civilisation européenne.

Le livre que nous venons de présenter sommairement ouvre un horizon nouveau aux recherches d'histoire de l'art et de la culture roumaines au cours du moyen âge.

M. A. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior LIBRI. Boîte postale 134—135. Bucarest, Roumanie. ou à ses représentants à l'étranger :

R. P. d'ALBANIE. Ndermarja Shtetnore e Botimeve, Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, Deutscher Buch Export und Import, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, Hemus, Place Slaweikov. 11. Sofia ■ R. P. de CHINE. Waiwen Shudian P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. CORÉENNE. Chulphanmul, Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA. Cubartimpex. Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo. Habana ■ R. P. HONGROISE. Kultúra, P.O.B. 149. Buda pest 62 ■ R. P. MONGOLE. Mongolgosknigotorg. Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE. Ruch, Ul. Wronia 23. Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE. Artia. Ve Sme kach 30—Praha II ■ U.R.S.S., Mejdunarodnaïa Kniga, Moskva G-200 ■ R. D. du V ETNAM. So Xuat Nhap Khau Sach Bao. 32 Hai Ba Trung Hanoi ■ R. S. F. de YUGOSLAVIE. Jugoslovenska Knjiga Terazije 27. Belgrad : Prosveta 16/1. Terazije. Belgrad : Forum. Voivode Misica. Novi Sad : ARGENTINE. Editorial Sudaminter S.A., Alsina 500. Buenos A res ■ AUSTRAL E. Current Books Ltd., Distributors 168—174, Day Street. Sydney ■ AUTRICHE. Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH. 1200. Wien : Höchstadplatz ■ BELGIQUE. Du Monde Entier, S. Place St Jean. Bruxelles : Agence Messageries de la Presse, 14—22 Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA. Progress Books 44 Stafford St.. Toronto, Ontario ; W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd., Six Thorncliffe Park Drive. Toronto 17. Ontario ■ COLOMBIE. Librería Buchholz Galeria, av Jiménez de Quesada 8—40. Bogotá ■ DANEMARK, Ejnar Munksgaard, Noregade. 6. Kobenhavn ■ ESPAGNE. Librería Herder, Calle de Balmé 26. Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS. Fam Book Service 69, Ffth Avenue Suite 8 F.. New York. 10003 N. Y. ; Continental Publications. 111. South Mermanec Ave.. St.-Louis. Missouri; 63105 : Turner Subscription Agency 235. Park Avenue South. New York 3 N. Y. ■ FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa P.O.B. 10128. Helsingfors. 10 ■ FRANCE. Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, 111. Rue Réaumur. Paris II. Europériodiques S. A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE. Collet's Holdings Ltd., Dennington Estate. Wellingborough. Northants. Central Books, Ltd., 37. nn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL. Lepac Ltd., P.O.B.. 1136 Tel-Aviv : Haiflepac Ltd., P.O.B.. 1794. Haïfa ■ ITALIE. So. Co. Lib. Ri. Piazza Margana 33 — Roma : Messagerie Italiane Sp. A. Milano. Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON. Nauka Ltd. 30 19 Minami kebukuro 2 Chome Toshima Ku. Tokyo ■ PAYS-BAS. N.V. Martinus Nijhoff, P.O.B. 269. Den Haag : Swetz & Zeitlinger. Keizersgracht 471—487. Amsterdam C. NORVÈGE. Tryggve Juul Moller-Boekhandel Øvre Slattsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. d'ALLEMAGNE. Kubon & Sagner. P.O.B. 68. München 34 : Presse Vertriebsgesellschaft GmbH, 6. Frankfurt Main, Börsenstrasse 13—15 ; Kunst und Wissen. Erich Biber. P.O.B. 46. 7000 Stuttgart 1 ■ SU SSE. Pinkus & Cie, Froschaugasse 7 Zürich ; Fachbücherei Bern, P.O.B. 397. 3001 Berne.

TRAVAUX D'HISTOIRE RÉCEMMENT PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ȘERBAN PAPAGOSTEA, *Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)* (L'Olténie sous la domination autrichienne. 1718—1739), « Biblioteca istorică XXIII », 1971, 343 p. + 1 pl.
- GHEORGHE MATEI, *Dezarmarea în contextul problemelor internaționale și atitudinea României (1919—1934)* (Le désarmement dans le contexte des problèmes internationaux et la position de la Roumanie. 1919—1934), « Biblioteca istorică XXVII », 1971, 307 p.
- D. PROTASE, *Riturile funerare la daci și daco-romani* (Les rites funéraires chez les Daces et les Daco-Romains), « Biblioteca de arheologie XVI », 1971, 223 p.
- D. TUDOR, *Podurile romane de la Dunărea de jos* (Les ponts romains au Bas-Danube), « Istorie și civilizație 2 », 1971, 211 p.
- N. GRIGORAȘ, *Instituții feudale din Moldova. I: Organizarea de stat pînă la mijlocul sec. al XVIII-lea* (Institutions féodales en Moldavie. I. L'organisation de l'Etat jusqu'au milieu du XVIII^e s.), 1971, 477 p.
- ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, *Academiile domnești din București și Iași* (Les académies princières de Bucarest et Jassy), « Biblioteca istorică XXVIII », 1971, 328 p.
- CONSTANTIN PORFIROGENETUL, *Carte de învățătură pentru fiul său Romanós* (Livre d'instruction pour son fils Roman), traduit par Vasile Grecu, « Scriptores Byzantini VII », 1971, 123 p.
- * * * *Unification of the Romanian National State. The Union of Transylvania with Old Romania*, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs VII, 1971, 367 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 331—653, BUCAREST, 1971

